Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lasylphidemodesl03pari

LA SYLPHIDE.

Paris. — Typographie LACRAMPE et Cie, rue Damiette, 2.

LA SYLPHIDE.

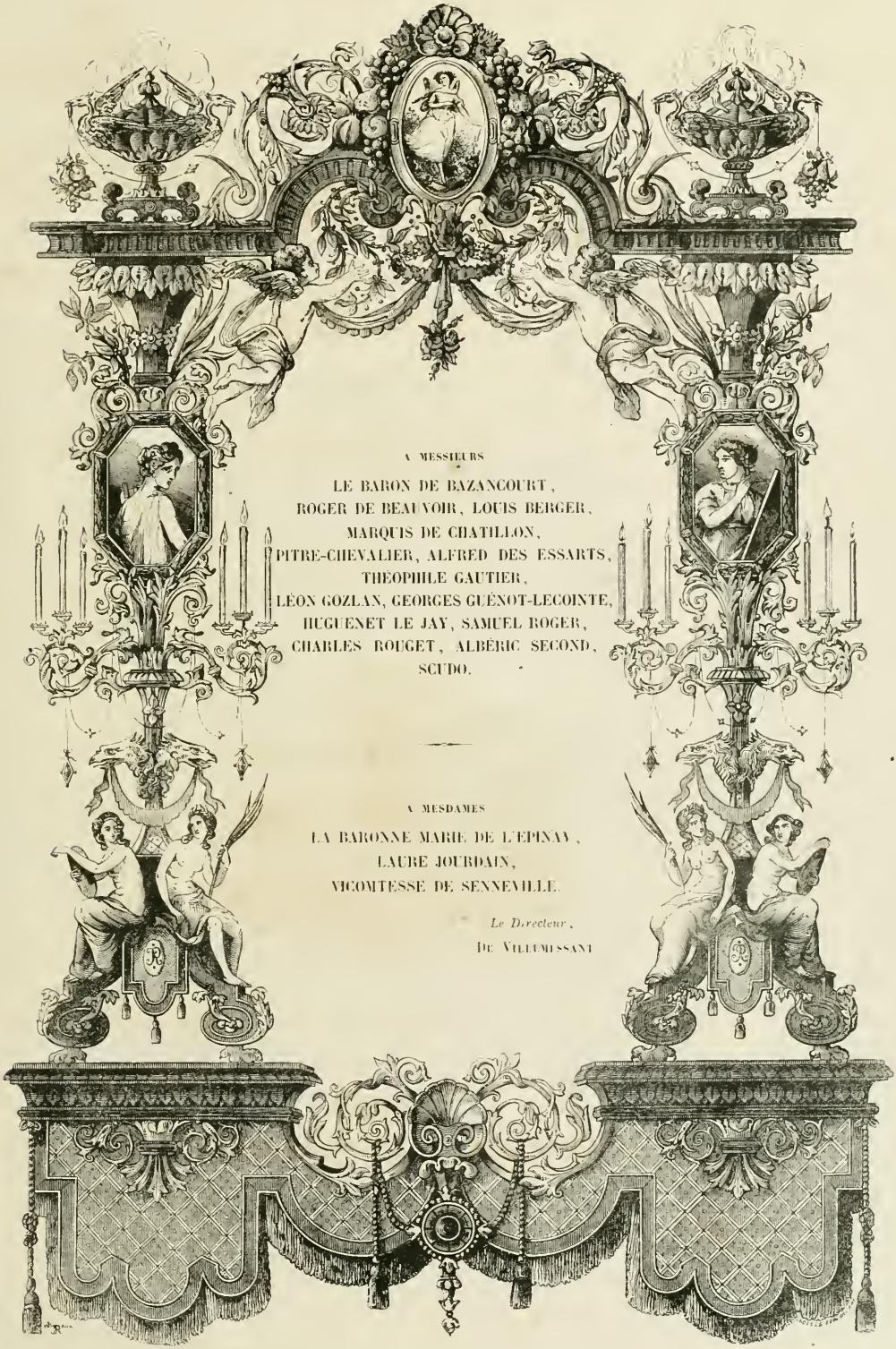
MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME III.

Paris.
AUX BUREAUX DE LA SYLPHIDE.
CITÉ DES ITALIENS.

1841.


A MESSIEURS
LE BARON DE BAZANCOURT,
ROGER DE BEAUVOIR, LOUIS BERGER,
MARQUIS DE CHATILLON,
PITRE-CHEVALIER, ALFRED DES ESSARTS,
THÉOPHILE GAUTIER,
LÉON GOZLAN, GEORGES GUÉNOT-LECOINTE,
HUGUENET LE JAY, SAMUEL ROGER,
CHARLES ROUGET, ALBÉRIC SECOND,
SCUDO.
A MESDAMES
LA BARONNE MARIE DE L'EPINAY,
LAURE JOURDAIN,
VICOMTESSE DE SENNEVILLE.
Le Directeur,
DE VILLEMESSANT

LA SYLPHIDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

INTRODUCTION.

En commençant ce nouveau volume, on nous permettra peut-être de constater quelques unes des causes de notre succès, et de jeter un regard rapide sur la carrière que nous venons de parcourir avec bonheur, sans doute, mais avec un bonheur qui doit être en grande partie attribué à nos efforts que les premiers et souvent très rudes obstacles d'une entreprise comme celle-ci n'ont pu décourager.

Lorsqu'en 1839, l'idée nous vint de fonder cette revue, les journaux de modes, il faut le dire, ne faisaient pas un bien grand honneur aux lettres. La Sylphide n'épargna rien pour être dès le premier jour, une œuvre de littérature et d'art; l'attention fut d'abord attirée par son luxe extérieur; puis les plus incrédules même ne tardèrent pas à s'apercevoir que la littérature y était comptée pour quelque chose, et que la Sylphide, en dépit de l'usage, n'empruntant rien à ses confrères, avait à cœur de vivre d'une rédaction qui lui fût propre. Le premier volume s'acheva de la sorte, plein d'articles *inédits* de MM. Edouard d'Anglemont, Roger de Beauvoir, Raymond Brucker, Emile Deschamps, Léon Escudier, Alphonse Esquiros, Alfred des Essarts, Arnould Frémy, Guénot-Lecointe, Arsène Houssaye, Lottin de Laval, marquis de Salvo, Texier-d'Arnout; de Mmes Junot d'Abrantès, Anna des Essarts, Julia Michel, Clémence Robert, etc., et de ce moment, la Sylphide, considérée comme le premier journal de modes, conquit, ainsi que nous l'avions prévu, sa part d'importance dans la littérature.

Cependant, malgré ces succès, nous n'avions pas encore atteint le but où nous devançait l'espérance, et notre second volume, enrichi de nouvelles lettres ornées, titres et vignettes, devint un véritable album où tour à tour on a vu briller les noms les plus aimés dans le feuilleton et dans les revues : MM. le baron de Bazancourt, Roger de Beauvoir, Raymond Brucker, J.-Chaudes-Aigues, Pitre-Chevalier, Taxile Delord, Félix Deriège, A. Des Essarts, Emmanuel Gonzalès, Léon Gozlan, G. Guénot-Lecointe, Ch. Calemard de Lafayette, Stéphen de la Madeleine, Ed. Ourliac, J. Robert, S. Roger, marquis de Salvo, E. Texier-d'Arnout, la baronne Sophie Conrad, la baronne Marie de l'Epinay, la comtesse de Narbonne-Pelet, etc. Parmi les artistes auxquels nous avons confié nos gravures et nos lithographies, il faut citer encore MM. J. Bourgarel, Challamel, Gzeell, Numa, C.-J. Traviés, Ch. Vogt, etc. Alors, non seulement LA SYLPHIDE inquiéta les journaux de modes, mais encore elle inspira des craintes sérieuses à certains recueils littéraires.

Ainsi encouragés par le succès, nous ne nous arrêterons pas en aussi beau chemin. Le troisième volume de LA SYLPHIDE, plus recommandable encore que les deux premiers, sous le rapport littéraire, riche de nouvelles *inédites* de MM. Henry Berthoud, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Frédéric Soulié, n'épargnera rien pour le luxe et le style de ses ornementations : ses titres, dessinés par M. Rossigneux, jeune et habile paléographe, sont tous empruntés aux merveilles du Vatican où aux plus beaux monumens de l'architecture de Léon X et de François Ier ; M. Rossigneux a encore composé des lettres ornées d'après les plus admirables missels bysantins et les pittoresques manuscrits du treizième et du quatorzième siècles ; d'autres vignettes, fleurons et lettres de fantaisie sont dûs au gracieux talent de M. Baron, et c'est le burin exercé de MM. Lacoste père et fils qui a reproduit tous ces petits chefs-d'œuvre.

Quelquefois la littérature s'était trouvée gênée par les dimensions restreintes de LA SYLPHIDE; un caractère plus fin, équivalant à quatre pages de texte de plus environ, nous permettra de donnner un surcroît de matières à nos souscripteurs, qui ne nous en voudront pas, nous en sommes certain, d'avoir, pour tant d'améliorations et de soins fait subir à LA SYLPHIDE une légère augmentation d'*un franc* par trimestre.— Nous n'avons d'ailleurs aucune promesse à faire, nous irons toujours au devant des vœux de l'aristocratie et du haut commerce qui nous ont accordé leur bienveillant patronage, et nous sommes heureux de pouvoir dire en finissant que notre passé est la plus irrécusable garantie de notre avenir.

Le Directeur,
DE VILLEMESSANT.

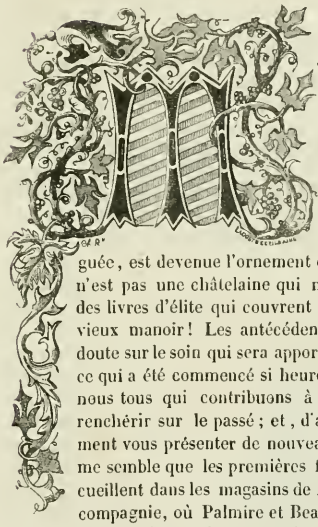
LA SYLPHIDE

[illegible] (Richard Polier) [illegible] (Mme Dasse) [illegible] (Dufresne) [illegible] (Delannoy et d'Oudinot) [illegible] (Chapron) [illegible]

DIRECTION 1 CITÉ DES ITALIENS

A Madame *.**

5 décembre 1840.



M'EST-IL permis de vous demander aujourd'hui, madame, ce qu'il vous semble du second volume que vient de déposer à vos pieds ma gracieuse SYLPHIDE? Ne sera-ce pas, dites-moi, un grand plaisir que de feuilleter dans un avenir éloigné ce panorama des mœurs, coutumes et modes de nos jours? LA SYLPHIDE, avec ses gravures de bon goût, ses articles de littérature distinguée, est devenue l'ornement obligé de toutes les bibliothèques, et il n'est pas une châtelaine qui ne veuille lui faire une place au milieu des livres d'élite qui couvrent les rayons de la *savante tourelle* de son vieux manoir! Les antécédens de ce joli recueil ne laissent pas de doute sur le soin qui sera apporté à sa suite, et l'envie de bien continuer ce qui a été commencé si heureusement ne peut faire défaut. Aussi, nous tous qui contribuons à vos plaisirs, sommes-nous disposés à renchérir sur le passé; et, d'abord, voyons ce que je pourrai dignement vous présenter de nouveau dans mon bulletin de modes. — Il me semble que les premières fleurs à vous offrir seront celles qui se cueillent dans les magasins de Delisle, là où tout a un parfum de bonne compagnie, où Palmire et Beaudrant qui, avec Delisle, forment cette année les trois oracles de la mode, viennent choisir les magnifiques étoffes dont sont composées nos robes et nos coiffures les plus riches. Delisle a, dans ce moment, plus que jamais, un choix immense de toutes les séductions possibles,

et il faut avoir une raison surhumaine pour résister au désir de se voir parée de sa splendide *royale renaissance*, de cette ravissante étoffe nommée à si juste titre *guirlande royale*, et de l'étoffe *royale brochée de couleur*. Si vous saviez la bonne grace, l'aspect vraiment somptueux qu'ont ces robes lorsqu'elles sortent de la coupe de Palmire! Si vous saviez ce qu'a de prestigieux le *droguet Pompadour*, le *satin d'Orient*, si riche avec ses bouquets de couleur! les belles robes de chambre qui se font avec le satin Argus! et si vous voyiez quelle profusion d'étoffes de toutes sortes, de marcelines glacées, quadrillées, de velours, de cachemires, encombre ces belles galeries qui semblent un bazar d'Orient, assurément, madame, la tête vous tournerait.

Puisque cette lettre est consacrée à ouvrir une ère nouvelle d'élégance, je n'omettrai pas de vous parler de la maison de deuil du *Sablier*, où il ne se trouve que des étoffes noires toutes spéciales par leur richesse et leur bon goût. Je vous citerai, entre autres choses tout-à-fait récentes, le *casimir zéphir*. C'est une étoffe plus légère que le *casimir* ordinaire et qui fait des robes d'autant plus distinguées, que Dufresne est presque le seul qui en possède. Je vous nommerai aussi les *mérinos cachemire* dans une qualité supérieure, les *salamines*, *éoliennes*, *bombasines*, *tamises*, *satin* laine, *stoff* uni et broché dont les dessins et le choix varient à l'infini. Quoique la maison du *Sablier* soit aussi assortie que possible pour tout ce qui concerne le deuil, les étoffes de soie riches, noires, qui se portent en dehors de la triste circonstance du deuil sont chez Dufresne aussi variées que distinguées; notre gravure de ce jour offre une ravissante toilette choisie dans ses magasins. Le goût de Dufresne se retrouve dans ses confections d'hiver, telles que les châles ouatés, burnous, pelisses, manteaux et dans ses modes qui sont charmantes. Je vous ai souvent parlé de Gon; eh! bien, sa vogue s'étend davantage, et il semble que rien ne doive l'arrêter dans son élan; mais aussi rien de mieux justifié que cette vogue, car quoi de plus beau que ses fourrures? quoi de plus charmant que ses manteaux entourés de martre et doublés de satin blanc, que ses pelisses en satin rose ou bleu bordées d'hermine ou de cygne, avec leur inappréciable cachet d'élégance qui fait distinguer une femme d'une autre femme, comme un habit d'Humann fait distinguer un homme d'un autre homme; la coupe, reconnue *première* par la fashion, force, bon gré malgré, celui qui la porte à paraître en dehors du cercle ordinaire.

Vous savez ce que Louis XVIII répondait à un de ses favoris qui voulait, en dépit de sa naissance roturière, être fait gentilhomme de la chambre:—Mon ami, si vous lisez la *Cuisinière Bourgeoise*, vous y trouverez que pour faire un pâté de lièvre il faut d'abord prendre un lièvre, or, pour faire un gentilhomme il faut un gentilhomme..... — Eh! bien, Humann, le fameux tailleur, a plus d'art que cela: avec son talent, il fera un gentilhomme de celui qui le sera le moins. Lui et Verdier savent réparer l'aspect le plus endommagé et il est impossible de ne pas avoir l'air d'un homme comme il faut avec cet habit si élégamment tourné et cette canne plus *bijoux* que *bâton*, que Verdier vous apprend à porter. L'art de porter les choses, madame, est plus difficile qu'on ne pense, et n'a pas ce talent qui veut, surtout aujourd'hui que l'on a supprimé de l'éducation des femmes ces leçons de poses, de révérences, que nécessitaient les présentations à la cour. Je remarquais l'autre jour une jeune femme parfaitement bien mise dans une robe faite par Mlle de Moismont, couturière dont le goût élégant se révèle chaque jour. Une

robe de poult de soie gris glacé blanc, dont le corsage à pointe et à nervures ne laissait rien à désirer pour la forme, deux plis en biais légèrement badinés en bas de la jupe avaient toute la bonne grace possible; un joli chapeau de velours noir orné de roses sans feuilles complétait cette toilette de bon goût, qui, à mes yeux, eût perdu tout son prix, si celle qui la portait n'eût point eu dans ses manières, dans sa marche, ce cachet de distinction, qui révèle la coquetterie chaste et permise que les femmes de la haute société possèdent seules.

Les écharpes de velours sont excessivement à la mode ; à la promenade, en visite, en soirée, partout elles sont admises; seulement il faut éviter les franges mêlées de couleur. Les deux seules manières de les doubler d'une façon distinguée sont le noir pour le matin et le satin blanc pour le soir.

On fait aujourd'hui un genre de robe de chambre dont je laisse la libre appréciation à votre goût: ce sont des peignoirs en marceline ou soie légère ouatés, et dont le bas de la jupe est piqué jusqu'aux genoux à points très rapprochés; c'est la mode, mais c'est terriblement *pantoufles* de celles dites *douillettes*. On commence à faire des robes de bal ; le crêpe, la gaze brillante sont fort en vogue : jusqu'à present le blanc domine ; un grand nombre sont faites en tuniques, ce qui donne le moyen d'imaginer de doubles garnitures et de les varier à l'infini. Les manches plates se soutiendront-elles? Je crois que si on allait aux voix, il y en aurait plus *contre* que *pour*; car, tout en les portant, il n'est point de femmes qui ne crient *anathème* sur le sans-façon et l'aspect nu et *déshabillé* de cette mode; aussi on leur cherche nombre de palliatifs ; le plus joli, jusqu'à présent, est la large manche en pardessus à *la religieuse*. Les chapeaux se porteront tout l'hiver de formes capotes, et, Dieu merci, ne seront plus placés sur la nuque et les épaules, ce qui était si disgracieux et si contre nature. Les femmes seules qui veulent se faire remarquer en mauvaise part portent aujourd'hui leur chapeau en arrière.

Je me sens ce soir, madame, en grande humeur de *fronder*, aussi vais-je m'arrêter et garder pour un jour où j'aurai plus d'espace mes observations critiques sur cette grande régulatrice de nos goûts et de nos caprices.. la Mode !

Baronne MARIE DE L'ÉPINAY.

DANS LA SIERRA.*

La plaine un jour disait à la montagne oisive :
Rien ne vient sur ton front des vents toujours battu !
Au poète courbé sur sa lyre pensive,
La foule aussi disait : — Rêveur, à quoi sers-tu ?

La montagne en couroux répondit à la plaine :
C'est moi qui fais germer les moissons sur ton sol ;
Du midi dévorant je tempère l'haleine,
J'arrête dans les cieux les nuages au vol.

Je pétris de mes doigts la neige en avalanches,
Dans mon creuset je fonds les cristaux des glaciers
Et je verse du bout de mes mamelles blanches,
En longs filets d'argent, les fleuves nourriciers.

Le poète à son tour répondit à la foule :
Laissez mon pâle front s'appuyer sur ma main ;
N'ai-je pas de mon cœur, dont mon ame s'écoule,
Fait jaillir une source où boit le genre humain !

4 août 1840. THEOPHILE GAUTIER.

Sierra Nevada, sur le Muley-Nassen, près de Grenade.

* Ces vers, de même que tous les articles publiés par LA SYLPHIDE, sont entièrement inédits.

ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE.

LA FAVORITE, opéra en quatre actes, paroles de MM. ALPHONSE ROYER et GUSTAVE VAEZ, musique de M. DONIZETTI. — Débuts de M. BARROILHET.

PARMI les compositeurs contemporains, aucun assurément n'est doué d'une fécondité plus merveilleuse que M. Donizetti ; le tumulte religieux des *Martyrs* retentit encore à nos oreilles, nous avons le cœur plein des phrases mélodiques de la *Lucie*, nous applaudissions hier *Lucrezia Borgia*, et voici que l'Opéra, rivalisant de promptitude avec le musicien, nous convie au succès de la *Favorite* qu'il a montée comme par enchantement; tandis que M. Donizetti va quitter Paris pour aller écrire une partition à Rome. — Nous ne recommencerons pas l'histoire de la *Favorite*. Tout le monde sait qu'encouragé par la réussite de *Lucie de Lamermoor* à la Renaissance, le maître italien avait promis de composer un opéra pour ce théâtre, MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez en firent le poème auquel ils donnèrent pour titre l'*Ange de Nisida*; dans l'intervalle la fermeture de la Renaissance eut lieu, et c'est alors que l'Académie-Royale offrit un asile à l'*Ange de Nisida*, qui devint la *Favorite*. Qu'était-ce que l'*Ange de Nisida*, et qu'est-ce que la *Favorite* ? — Écoutez.

Alphonse XI avait succédé, en 1312, sur le trône de Castille, à son père Ferdinand IV. Vingt-huit ans après, uni au roi de Portugal, il tua, dans une bataille, 200,000 Maures, au point, disent les historiens, que les chemins étaient couverts de cadavres à plus de trois lieues à la ronde; le butin fut si considérable, que le prix de l'or en baissa d'un sixième. Ceci peut passer indifféremment pour un gros mensonge espagnol, ou pour de la couleur locale. Alphonse XI mourut, en 1350, de la peste, au siége de Gibraltar; ce fut le troisième événement notable de son règne ; le second avait été son amour pour Léonore de Gusman, cette même Léonore de Gusman qui joue le rôle principal dans le poème de MM. Royer et Vaez.— Le couvent de Saint-Jacques-de-Compostelle, au premier acte, nous initie à la façon de vivre passablement ascétique des

religieux de ce temps-là. L'introduction est de peu d'importance, de même que le chœur d'ouverture des frères qui se rendent à la chapelle. Cependant au milieu de ces capuchons noirs et de ces robes de bure, il y a une tête qui se relève, un cœur qui bat : Fernand, à la veille de prononcer ses vœux, confie au père supérieur Balthazar que son amour, avant d'arriver jusqu'à Dieu, s'est arrêté à moitié chemin du ciel ;

..... J'invoquais les anges radieux,
Quand l'un d'eux tout-à-coup vint s'offrir à mes yeux.

Pourquoi M. Royer a-t-il été prendre l'exposition et presque les paroles de la romance du premier acte des *Huguenots* ? Ces deux couplets, où M. Donizetti est toujours resté à côté du sentiment, sont presque dépourvus de rhythme. Balthazar essaie de détourner Fernand de son dessein, mais la jeunesse l'emporte, et Fernand quitte le cloître. Il y a dans le finale de ce duo une phrase pleine d'effet, chantée par Duprez. — Voilà donc Fernand amoureux et pauvre, qui débarque sur les beaux rivages de l'île de Léon. Des jeunes filles chantent et tressent des guirlandes. Il y a dans tout cela de vagues réminiscences du chœur des Baigneuses de Meyerbeer, et il faut dire que le livret y contribue pour beaucoup. Fernand, d'abord, est bien un peu inquiet du nom et de la naissance de « sa femme inconnue ». Léonore paraît, il l'interroge, elle n'ose lui répondre, mais elle lui remet un parchemin ; Fernand allait en demander davantage, lorsque le roi emmène Léonore; Fernand en conclut que Léonore est une très haute et très puissante dame, d'autant plus que le parchemin qu'elle lui a donné, est un brevet de capitaine ; pour se procurer un avant-goût des armes, il chante un air guerrier sur un temps de marche dont le motif est assez vulgaire. — En somme, les deux tableaux qui forment le premier acte n'offrent pour toute richesse que le finale du duo entre Fernand et Balthazar.

Une galerie dans le style mauresque laisse voir les jardins féeriques du palais de l'Alcazar, ce qui engage le roi de toutes les Castilles à chanter à pleine voix :

Jardins de l'Alcazar, délices des rois maures !

Cette situation, toujours par la faute de M. Royer ou de M. Vaez, rappelle l'entrée de Raoul : « Sous le beau ciel de la Touraine. » Le rôle d'Alphonse a acquis une importance d'autant plus grande qu'il est rempli par M. Barroilhet, ce baryton célèbre, dont l'Italie voulait nous déposséder. Nous avons écouté avec attention l'air qui suit : « Léonore, viens, j'abandonne. » Et sauf quelques parties fort habilement rendues par le chanteur, nous ne lui avons trouvé aucun caractère. — Mais qu'est devenu le capitaine Fernand ? Le capitaine Fernand se couvre de gloire sur les bords du Salado ; le bruit de ses exploits retentit jusqu'à la cour et rend fort triste la pauvre Léonore qui se dit infâme et indigne de son amour. Le roi, pour la consoler, lui donne une fête, et M. Albert abuse de cette fête pour nous gratifier d'un divertissement qui ne dure guères moins d'une heure. Nous admirons autant que qui que ce soit les cambrures, les déhanchemens et les tibias lutins de Mlle Maria et de Mlle Adèle Dumilâtre ; mais nous sommes d'avis que les évolutions du corps de ballet pourraient être moins prolongées dans l'intérêt de nos plaisirs et de l'art. Au milieu de cette fête, sans aucune préparation, sans aucun motif, le père Balthazar se présente pour fulminer l'anathème contre Alphonse, qui veut répudier sa femme et épouser sa maîtresse. Ce père Balthazar est une contrefaçon du cardinal Brogni. Léonore fuit, accablée des foudres du moine ; les courtisans restent consternés. — Il est permis de le dire, ces deux premiers actes sont très faibles. Tout languit : musique et poème ; rien d'original, rien d'imprévu, et, pour comble d'infortune, un corps de ballet qui s'amuse tout seul.

Heureusement, la vraisemblance mise à part, l'action va se nouer et la musique s'élever à une hauteur digne du maître. Fernand revient chargé de lauriers ; le voici dans une

des salles du palais de l'Alcazar; il va voir Léonore, hélas! et ne se doute pas que le secret des amours de sa dame vient d'être surpris. Les auteurs ne tiennent pas à nous dire comment. Tant de valeur doit être récompensée.—Que veux-tu, lui dit le roi?— La main de celle que j'aime. — Au même instant, Léonore entre, et l'affreuse vérité se dévoile aux yeux d'Alphonse. — Je te l'accorde, lui dit-il, après un long effort sur lui-même. Puis, s'approchant de sa perfide maîtresse, il chante avec une admirable expression de mélancolie et de douleur :

Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate,
Lorsqu'il n'aura que vous pour seul bonheur.
Quand d'être aimé pour toujours il se flatte,
Ne le *chassez jamais* de votre cœur.

Nous noterons que les deux derniers vers sont très peu français, ce qui, par bonheur, ne porte aucun préjudice à la musique, et puisque nous sommes sur le chapitre de la grammaire, nous citerons cet autre passage, probablement écrit en langue castillanne :

Je puis mourir *mais non pas* vous le dire.

Sans aucun doute, le rôle de Barroilhet avait été arrangé tout exprès pour lui; on avait calculé des effets, ménagé des airs. Eh! bien, le passage dans lequel il transporte la salle est celui probablement sur lequel on n'avait pas compté: c'est cette mélodie dont les premières phrases sont si suaves, cette mélodie qui n'est ni un air ni un cantabile, et qui s'élève comme une voix du ciel, un soupir de l'ame, au milieu de cette scène, fort belle du moment qu'on en accepte l'impossibilité.

Remarquez, en effet, que la conduite de ce roi franchit toutes les limites de l'absurde: ou, en donnant la main de sa maîtresse à Fernand, il croit faire un sacrifice immense, et alors c'est un niais de la meilleure espèce; ou bien il sait ce qui va résulter de cet hymen, et alors c'est un misérable monarque qui paie, à force d'ingratitude et de vengeance, le guerrier auquel il doit sa puissance et ses victoires, hypothèse qui n'est admissible à aucun titre. — De plus, pourquoi donc Fernand est-il le seul qui ignore ce que tous les autres savent? Il part pour ses conquêtes et n'apprend rien; il revient et n'en sait pas davantage; c'est y mettre en vérité par trop de complaisance.—Ensuite cette femme était-elle tellement infâme pour avoir été la maîtresse du roi? Ce ne serait pas une infamie aujourd'hui, c'en était bien moins une au quatorzième siècle. — Que feriez-vous donc, sans cela, du duc Antoine, qui se glorifiait d'être le Grand Bâtard de Philippe-le-Bon? de Don Juan d'Autriche, qui était bâtard de Charles-Quint? et de tant d'autres bâtards fort illustres. Du côté des femmes, qui de nos ancêtres a jeté la première pierre à Agnès Sorel, à Diane de Poitiers, à Gabrielle d'Estrées, à Mme de Pompadour? Nous nous arrêterons à Louis XIV pour ne pas effrayer nos contemporaines.— Revenons à l'hymen de la Favorite qui va se célébrer. Comment Léonore découvrira-t-elle à Ferdinand le secret fatal? Car elle ne veut pas abuser de son honneur. Inès, sa camériste, se charge de l'instruire. Seule, Léonore s'abandonne à toute sa douleur et à tout son amour. L'air: « O mon Fernand! » a été chanté par Mme Stoltz avec un très grand style, et dans la strette: «Venez cruels!» elle a déployé une énergie où le drame perçait à chaque note. Quoi qu'il en soit, Inès, arrêtée en chemin, ne peut parvenir jusqu'à Fernand; Léonore le croit averti, et le mariage se consomme. Tandis que la cérémonie a lieu à l'église, il y a une scène fort dramatique entre les seigneurs, et le chœur :

Ah! que du moins notre mépris qu'il brave,

est d'une admirable facture. Les seigneurs s'éloignent de Fernand; il leur demande raison de cette insulte, la venue du père Balthazar augmente le trouble et la présence du roi

précipite la catastrôphe. Fernand trompé brise son épée et la jette aux pieds d'Alphonse, Duprez est admirable dans cette scène. Tout ce finale est magnifique : par la disposition des masses chantantes et les effets de l'orchestre, il remet peut-être en mémoire les finales des *Martyrs* et de la *Lucia* et celui du second acte de *Lucrezia Borgia* ; mais qu'importe ? Un chef-d'œuvre n'a jamais empêché un autre chef-d'œuvre.

Nous voici revenus au couvent de Saint-Jacques. Fernand prononce ses vœux ; tandis que sa voix s'élève, un novice l'écoute et le reconnaît. — C'est vous Léonore ! — C'est toi Fernand ! — Et alors, une scène déchirante, quelque chose qui brise l'âme, tour à tour des reproches, des regrets, des adieux et des transports devant des tombes ouvertes;... — la dernière entrevue d'Héloïse et d'Abeillard au Paraclet. — Voyant cette femme qu'il a tant aimée qu'il aime encore plus que tout, à demi morte dans ses bras, Fernand n'hésite plus entre elle et Dieu. — Oh ! s'écrie-t-il avec un indéfinissable accent, oh ! je t'aime !

Viens, je cède éperdu,
Au transport qui m'enivre.

Et Léonore reprend avec un lyrisme qui n'a jamais été égalé à l'Académie-Royale :

C'est mon rêve perdu
Qui rayonne et m'enivre.

Puis elle meurt : Balthazar lui voile la face, — et tout est dit.

Il y a dans la voix humaine de même que dans les hautes merveilles de la nature des choses qui ne se peuvent rendre. Je n'essaierai donc pas de reproduire les émotions partagées par la salle tout entière dans cette sublime scène qui, interprêtée avec une grandeur inouïe par Duprez et Mme Stoltz couronne si glorieusement l'œuvre de Donizetti. De toutes les créations de Duprez, et j'entends par créations les rôles dans lesquels il n'a pas été obligé de succéder à Nourrit, la création de Fernand est à coup sûr la plus complète. Nous avons entendu comparer la méthode de Barroilhet à celle de Duprez. Nous voyons de notables différences entre les deux artistes : Barroilhet ne phrase pas les récitatifs comme notre grand ténor, il porte sa voix autrement que lui ; toutefois ce baryton va remplir un vide immense à l'Opéra, et l'accueil qu'il a reçu du public aux deux premières représentations de la *Favorite* est bien de nature à dissiper ses craintes, si, comme on nous l'a assuré, il lui en reste encore. Mais l'artiste qui nous a le plus profondément ému, nous le répétons, est sans contredit Mme Stoltz, qui désormais a conquis par son beau rôle de Léonore une très haute place à l'Académie royale. Assez long-temps, sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi, le talent de Mme Stoltz était resté dans l'ombre ; assez long-temps sa noble voix si passionnée et si vibrante avait été condamnée à un ignominieux silence ! Pour elle, le jour de la réhabilitation est enfin venue, et la salle entière, en la rappelant avec Duprez, a voulu, je n'en doute pas, lui demander pardon de son injuste oubli.

La mise en scène de la *Favorite*, ordonnée par M. Duponchel, est de la vérité historique la plus sévère. Les décors du premier et du troisième acte, par MM. Philastre et Cambon, ceux du deuxième et du quatrième, par MM. Feuchères, Séchan, Diéterle et Despléchain, sont généralement bien entendus. — Il se peut au reste que dans cette analyse d'une œuvre importante et qu'on ne saurait juger du premier coup, nous ayons omis beaucoup de passages remarquables et de beautés qui, plus tard, seront comprises ; en écrivant sous l'influence immédiate de nos impressions d'hier, nous ne prétendons point avoir tout dit : l'orchestre qui nous a paru peut-être un peu bruyant, un peu trop chargé quelquefois de cuivre, mériterait à lui seul un examen sérieux et approfondi. Nous nous souvenons encore avec charme de certains accompagnemens de harpe, et nous avons éprouvé un véritable sentiment religieux en écoutant ces larges et

puissans soupirs de l'orgue qui, au commencement du quatrième acte, accompagnent seuls, pendant quelques mesures, le chœur et les récitatifs. L'emploi de l'orgue dans les scènes où se déploient les austérités ou les pompes du catholicisme a toujours été d'un effet certain, et au quatrième acte de la *Favorite*, Donizetti a su lui emprunter de magnifiques ressources.

Que dirons-nous de Barroilhet ? C'est un de ces artistes supérieurs qu'il serait au moins imprudent de vouloir apprécier après une seule audition. Barroilhet nous arrive avec les qualités hors ligne et aussi avec quelques-uns des défauts de l'école italienne. Comme Duprez, il a à lutter contre son physique ; comme lui, c'est un chanteur plein de style et et d'ame : goût épuré, ame tendre, voix flexible qui se plaît surtout aux mélodies tempérées, et qui ont besoin d'être chantées autant avec le gosier qu'avec le cœur. Peut-être, à notre avis, cette voix manque-t-elle quelquefois de timbre, ou se voile-t-elle ; peut-être est-ce la crainte qui domine Barroilhet, quand son organe faiblit ; mais il n'en est pas moins vrai que Barroilhet apporte à l'Académie royale une méthode qui, marchant de front avec celle de Duprez, régénèrera, dans un avenir prochain, le chant sur notre première scène lyrique. Quelques mois d'étude corrigeront cet artiste de ses gestes saccadés, de ses mouvemens brusques ; il apprendra à jouer en France, comme il a appris à chanter en Italie.—Nous croyons donc au succès de la *Favorite*, surtout si M. Donizetti es résigne à fondre ses deux premiers actes en un seul ; son œuvre y gagnera en intérêt et en ensemble, et le public, en la comprenant mieux, lui conservera plus long-temps ses faveurs.

G. GUENOT-LECOINTE.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

RÉOUVERTURE.

Ce n'est pas sans inquiétude que nous assistons au grand mouvement qui se manifeste depuis deux ou trois ans dans le monde de la littérature et des arts ; mouvement de transformation qui tend à déplacer toutes choses, et dont les conséquences sont beaucoup plus graves qu'on ne le pense. Nos chansonniers, nos feuilletonistes, nos poètes même, ont si souvent redit que la gloire n'était que fumée, que la génération nouvelle a cru faire une œuvre sage en affichant pour tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à la renommée, pour tout ce qui peut conduire tôt au tard à la célébrité même la plus infime, un mépris tout-à-fait impertinent. Ainsi, dans ce mouvement de transformation dont nous parlions tout à l'heure, chacun cherche à descendre, bien peu s'efforcent de grandir.

Pour un entrepreneur qui se fait artiste, nous avons des artistes qui se font entrepreneurs ; pour un palais d'or et de marbre comme la Cité des Italiens, nous avons vingt hôtels mesquins où la lumière et l'espace semblent vraiment confus de se trouver réunis. Des écrivains qui se font éditeurs, et des auteurs dramatiques qui se font directeurs de théâtre, que dirons nous ? Parmi eux il y a des hommes de cœur et de talent que nous avons applaudi bien souvent ; à ceux-là nous ne pouvons que souhaiter le succès. Aujourd'hui nous en avons un à constater.

L'ouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin a eu lieu lundi dernier, sous la direction des frères Cogniard. La troupe de la Porte-Saint-Martin, telle que la première représentation nous l'a montrée, est remarquable par son ensemble ; on peut la diviser en deux : vaudeville et drame. A la tête de la première, Philippe, cette vieille réputation de la jovialité française, se place tout d'abord ; M. Clarence, artiste dramatique dont le nom se trouve pour la première fois sous notre plume, est sans contredit le sujet le plus distingué de la seconde. —Un prologue d'ouverture, sorte d'à-propos local, et un drame historique, le *Comte de Mansfeld*, ont fait les frais de la première représentation. Il y a de la gaîté franche et communicative dans le prologue, quelques jolis costumes, de spirituels couplets, et deux actrices transfuges des Folies-Dramatiques

et de la Gaîté, Mmes Pauline Amant et Lorry, dont les heureuses dispositions exigent quelques encouragemens; l'avenir leur réserve mieux cela.

Mais le véritable succès de la soirée, nous devons le dire, appartient à M. Zara, peintre à peu près inconnu, et dont le talent s'est révélé d'une manière brillante par la composition du rideau. Cette toile immense est un véritable tableau, qui tient à la fois du genre et de l'allégorie. Les figures sont groupées avec bonheur, et le mouvement général de cette peinture ne laisse rien à désirer. Les draperies de velours qui l'encadrent ont toute l'empleur et tout le moelleux de l'étoffe; mais nous n'aimons pas les trois ou quatre lignes de cables dorés qui coupent perpendiculairement la draperie, et qui semblent tout à fait placées là pour servir à une démonstration géométrique des deux lignes parallèles. — La décoration générale de la salle est d'une simplicité et d'une sobriété de bon goût. Le vert, l'or et le blanc se fondent dans une nuance douce et généralement en harmonie avec tous les accessoires de plafond, dont nous n'avons pu, à la première vue, saisir facilement les détails. Un mot encore : le théâtre de la Porte-Saint-Martin a remporté un avantage marqué dans cette première rencontre avec le public; mais le *Comte de Mansfeld*, qui devait décider de la victoire, n'a tenu que ce qu'il promettait, et ce n'est pas assez.

CHARLES ROUGET.

Concerts.

Nous voici revenus au bon temps des fêtes musicales, des concerts d'amateurs et des soirées bourgeoises. On fait de la musique partout, et trois fois heureux les honnêtes gens qui ne trouvent pas chaque matin chez leur concierge une demi-douzaine d'invitations pour des matinées ou des *thés* d'artistes. La mélomanie nous accable, le bal masqué nous ruine, les théâtres nous tuent. Que l'on vante donc encore l'hiver après toutes les catastrophes, les inondations, les gelées et les brouillards qu'il amène à sa suite. Le Rhône est rentré dans son lit, mais un autre fléau s'est déchaîné sur nos têtes et complote incessamment contre le repos de nos oreilles : les musiciens de société, les chanteurs de charge, les Henri Monnier et les Levassor en pantalons crottés sont descendus de leur mansarde. Fermez bien vos portes et faites dire que vous n'y êtes pas.

Après cela, on comprendra sans peine avec quel plaisir nous signalons au milieu de ces charivaris humanitaires les concerts où l'art et la musique sont l'objet d'un véritable culte. — Le festival de la Renaissance a parfaitement rempli les vœux de la Commission des secours. Mmes Pauline Viardot-Garcia et Gras-Dorus ont été ce qu'ils sont toujours : admirables. M. de Bériot a transporté son auditoire avec le *trémolo*. — Le premier des concerts par abonnement de MM. H. Herz et Labarre avait réuni la plus élégante société dans la belle salle de la rue de la Victoire. Mme Viardot-Garcia et Ponchard ont obtenu un très grand succès, de même que M. H. Herz dans sa fantaisie de *l'Elisir d'Amore*. Nous ne dirons rien du violon de M. Allard que nous voudrions n'avoir pas entendu. — Dimanche 6, Mme Duchambge, le gracieux auteur de tant de jolies romances, donne une matinée musicale chez M. H. Herz. Mme Anna Thillon chantera deux ou trois des plus nouvelles mélodies de Mme Duchambge avec le goût et le sentiment qu'on lui connaît. Nous souhaitons de tout notre cœur que les succès de Mme Anna Thillon à l'Opéra-Comique ne l'empêchent pas de se faire entendre souvent dans les réunions musicales de cet hiver; comme artiste et comme femme, sous le double rapport de la voix et de la beauté, Mme Thillon est un de ces rares talens qu'on aime à retrouver partout. — Dimanche a également lieu dans la salle Vivienne la grande matinée de Théodore Hauman au profit des inondés du Rhône. Le célèbre violoniste sera secondé dans sa bonne œuvre par Mmes Gras-Dorus, Guenée et M. Géraldy. La réunion de ces artistes éminens ne peut manquer d'attirer la foule. ***.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Robes brodées de (Delisle) *façons de* (Mme de Baissieux) *Pissé de satin garnie de fourrure de* (Gou) *Coiffure en cheveux de* (Neuville) *Coiffures en velours et fil de* (Lemonnier Pelvey) *Gants de* (Mayer) *Mouchoir de* (Chapron)

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS

A Madame *.**

12 decembre 1840.

Ils sent ici, madame, un doux parfum d'étrennes, qui fait épanouir les jeunes visages et sourire les petits enfans. J'ai toujours pensé qu'il y avait une chose encore plus agréable que celle de recevoir des étrennes, c'était d'en donner; aussi je ne plains rien tant que les gens qui, par leur position de fortune, sont dans l'impossibilité de se procurer ce plaisir : donner est une si douce chose!..... de combien d'émotions n'est-on pas cause? que d'expression dans ces yeux qui, fixés sur vous, cherchent à deviner ce que vous tenez là mystérieusement enveloppé... Donnez, parens; donnez, maris; et surtout, si vous voulez plaire davantage, allez-vous-en dans les beaux magasins de Thiébaud-Guichard, choisir quelques unes de ces belles étoffes dont la richesse ne doit pas vous effrayer, car les prix en sont aussi raisonnables que possible. Rien ne peut être offert de plus agréable à une femme, qu'une robe de soie en barège diamanté, qui semble, sur un fond d'azur ou ponceau, une petite pluie brillante. Qu'y a-t-il aussi de plus élégant que ces pelisses *à la bonne femme*, en velours popeline ouatées, ou ces élégans burnous blancs avec cordons algériens? En vérité, les magasins de Thiébaud-Guichard offrent chaque jour des séductions nouvelles qui attirent la foule élégante des acheteurs; car, cette année, on s'est mis à donner des étrennes *utiles*. Les magasins de *la Barbe d'Or*, qui comptent une si ancienne et si aristocratique clientelle, sont aussi une preuve à l'appui de mon assertion; Delon voit plus que jamais aujourd'hui ses belles habituées venir choisir ces étoffes d'un goût si parfait; parmi celles qui sont les plus re-

cherchées, je vous citerai *le satin impérial chiné*, *le façonné Montespan*, *le satin glacé Rachel* à guirlandes, les façonnés *Uriel*, *la moire d'Orient*. Voilà, madame, de beaux présens à faire et de charmantes robes à porter, avec leurs manches plates, leurs corsages à pointes et leurs riches garnitures de fourrures prises chez Gon, le fourreur-innovateur, qui vient de faire adopter à nos dandies, d'élégans petits manchons en martre, tels que ceux qu'on appelait autrefois des *marquis*.

Je ne sais point en vérité pourquoi les hommes, si soigneux de leur personne aujourd'hui, n'avaient point encore repris ce *comfortable* objet de toilette qui, au moins, a une utilité incontestable et donne beaucoup de bonne grace quand il est bien porté. Il appartenait à Gon de faire renaître cette mode aristocratique; aussi, depuis l'apparition des nouveaux *marquis*, ses magasins ne désemplissent plus. Les hommes savent qu'une belle main est chose très séduisante et que c'est une beauté fort remarquée ; bien certainement il n'en est pas un seul qui négligera le moyen de préserver les siennes de la teinte violette que le froid y imprime. Une chose que je trouve tout-à-fait prestigieuse, à propos de manchons, est le parfum que leur chaleur conserve aux odeurs; il suffit qu'un mouchoir imprégné des senteurs de Guerlain y ait séjourné quelques heures pour que les émanations les plus douces s'en échappent pendant plusieurs jours ; mais il faut pour cela que les essences soient de celles de Guerlain, car ce parfumeur célèbre est le seul qui ait trouvé le secret de perpétuer les odeurs et de leur donner cette inapréciable exhalaison des fleurs naturelles. Que de femmes attendent avec impatience un *bouquet*, promis de chez Guerlain! Un objet d'envie aussi, un objet choisi des yeux et que les lèvres n'ont point encore osé demander, c'est un cachemire de Rosset! un de ces beaux cachemires longs ou carrés, français ou de l'Inde, mais toujours avec de riches dessins, des couleurs orientales, toute la somptueuse élégance qui fait si bien deviner le rang de la femme qui le porte ; il n'est jamais sorti des magasins de Rosset un châle qui ne soit marqué au coin de l'élégance, et qui ne soit un type aristocratique auquel on ne peut se tromper.

Que n'êtes vous à Paris, madame, pour visiter avec moi tous nos élégans magasins! Que n'avez-vous pu, comme je l'ai fait aujourd'hui, voir toutes les modes gracieuses préparées par les soins de Mme Huguenet-Lejay! Cette modiste, que vous connaissez par ses nombreux succès, emploie pour chapeaux de promenade le velours épinglé *lilas-gris*, *vert-chou*, ornés de guirlandes faites de petites têtes de plumes, car il faut, hélas! le dire, la plume plate couchée est déjà tombée dans le domaine de *l'importable*! Or donc, ces guirlandes sont une mode toute nouvelle et par conséquent toute charmante; les chapeaux gris se doublent en rose, les lilas ou verts en blanc. Mme Lejay fait ses chapeaux de visite en satin, ornés de beaux points de Bruxelles, ou blonde guipure ; ceci est facile à dire, mais ce qui le serait beaucoup moins, serait de vous expliquer la pose toute particulière des boutons de roses qui complètent les ornemens de ces chapeaux ; c'est à vous, qui connaissez le goût élégant de la modiste, à suppléer à mon insuffisance ; ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est tout le charme de certaines coiffures sans fonds, qui ne couvrent que le sommet de la tête et descendent avec une grace indescriptible sur le bas des joues, où quelques fois elles se terminent par des glands arabes ou des nœuds frangés d'or ou de perles. Il y a dans ce moment un magasin dans la rue Vivienne, qui fait vraiment *émeute*! C'est celui de Clamorgam ; il a imaginé

une manière de disposer ses éventails, si légère, si coquette, que nul ne peut passer devant ce musée aérien, sans s'arrêter en face des belles glaces de la devanture ; il est rare que si on a un présent à faire on passe outre sans entrer, tant il y a de séductions attachées à ces branches d'ivoire, d'écaille, de nacre ou de laque, encadrant de belles et brillantes peintures ou des étoffes pailletées derrière lesquelles deux beaux yeux empruntent tant d'éclat !

Un objet de toilette que beaucoup de personnes choisiront cette année pour étrennes, sera une collection de gants Mayer ; jamais on n'avait poussé aussi loin la perfection dans la façon des gants. Mayer vient de faire à l'étranger un envoi magnifique dont je vous parlerai la prochaine fois. La contrefaçon, véritable plaie de toutes les inventions remarquables, a voulu imiter les gants lacés de Mayer ; mais on ne peut s'y tromper, et la réussite m'en paraît impossible. Vous me demandiez, madame, ce qu'on pourrait offrir à un *bon mari, pas contrariant*, qui, au retour de la chasse dans les montagnes, passait volontiers ses soirées près de sa femme à lui faire des lectures, les pieds sur les chenets, puis le dimanche venu, la conduisait à la ville voisine faire des visites, comme c'est l'usage en province ; eh ! bien, à ce mari-là qui vaut, certes, bien la peine qu'on le gâte, il faut donner, pour ses soirées, une des magnifiques robes de chambre de Richard-Laurent, si belles d'étoffe, si élégantes de façon ; vous avez déjà un échantillon du talent de Richard-Laurent, par les beaux gilets de lui que je vous ai envoyés, et vous savez qu'il a une réputation incontestable pour ces spécialités. Puis, pour en revenir à ce bon mari, vous lui donnerez encore pour les visites du dimanche, la canne de Verdier, car il n'est plus permis à un homme élégant, fût-il à deux cents lieues de Paris, de sortir sans une canne dont le luxe, la pomme ouvragée et riche ne crie tout haut le nom de l'unique et fameux faiseur ! Je vous ai déjà quelquefois parlé de Mme Leclère, modiste, dont le bon goût perce davantage chaque jour. Ses capotes et en général toutes ses modes ont un joli cachet d'élégance ; ses nuances sont parfaitement assorties, et dans ses ornemens on devine un talent gracieux et de bonne compagnie.

J'aurais tant de choses à vous dire sur nos bonnes faiseuses aujourd'hui, madame, que la place me manque pour vous donner une teinte de la mode en général ; je remets cela à un autre courrier, mais je puis vous dire d'avance que aucun changement notable ne s'est présenté à ma critique ; les formes, les façons sont dans un *statu quo* qui peut vous faire attendre, sans crainte, ma première lettre.

Baronne MARIE DE L'******

LA RELIQUE D'UN CARDINAL.

La ville de Nantes, bien qu'une des plus anciennes de France, est peut-être une des moins riches en antiquités. Excepté sa cathédrale, dont la fondation remonte aux Druides, et son château-fort, célèbre par le mot de Henri IV, presque aucun monument original, presque aucune ruine historique n'y témoigne des faits importans de ses annales; annales si variées cependant et si intéressantes, comme l'ont démontré les beaux ouvrages de M. Guépin. La cité commerciale des derniers siècles a effacé sans pitié la cité gothique du moyen-âge; les marchands n'ont pas demandé aux vieilles pierres qui ont formé leurs boutiques, si elles n'avaient point quelques chroniques à leur raconter, et voilà qu'ils délibèrent aujourd'hui s'ils ne jetteront pas par terre leur dernier monument, cette tour du Bouffay, de si terrible mémoire! Que Dieu et M. Mérimée veillent sur elle et la garantissent des démolisseurs et des badigeonneurs! Cependant tout le monde, à Nantes, ne préfère pas la Bourse neuve au vieux palais de Conan, et j'y sais jusqu'à trois personnes qui mettent une page d'histoire ou d'art au dessus d'une quittance de loyer. Le chevalier de B..., ancien directeur du Muséum, est de ce petit nombre de vrais amateurs; il possède, dans un cabinet, ouvert seulement à quelques élus, des antiquités qui troubleraient la joie de M. Dussommerard, au fond de son hôtel de Cluny. Un jour que ce bon chevalier me montrait et m'expliquait chacune de ces reliques, avec l'érudition d'un savant et la complaisance d'un collectionneur, il termina en me conduisant devant une armoire étroite et haute, fermée le plus soigneusement du monde. — C'est ici, me dit-il mystérieusement, que vous allez voir mon trésor!—Il ouvrit l'armoire avec une précaution respectueuse; il écarta doucement un rideau qui en voilait le fond, et j'aperçus

une ample robe de soie rouge, suspendue à un porte-manteau. Je la touchai avec beaucoup moins de respect que mon hôte; et je ne pus qu'en trouver l'étoffe magnifique, en attendant que j'en connusse la valeur relative.

— Oui, oui, dit M. de B... en souriant, cette soie est belle, en effet! elle m'a coûté quelques milliers de francs l'aune, et je n'en donnerais pas un seul fil au même prix. Puis, se penchant vers moi pour me révéler le grand secret : — C'est une simarre du cardinal de Retz! me dit-il, et vous allez voir quelle simarre! — Une des plus curieuses équipées du fameux frondeur! Une page dont il n'a osé écrire que la moitié dans ses Mémoires!... Mais suivez-moi, ajouta vivement le chevalier, je vais vous décrire cette scène, sur les lieux même qui en furent le théâtre.—Et me prenant aussitôt par le bras, il me conduisit au château des ducs de Bretagne.

Après avoir été successivement une forteresse, une prison d'État, une caserne, un arsenal, cet édifice est encore aujourd'hui quelque chose de tout cela. Les hommes de la révolution l'ont enlevé d'assaut en 1830; il est devenu, peu de temps après, la prison de la duchesse de Berry; en ce moment les soldats de la garnison y logent, et la garde nationale y surveille une forte poudrière. — Ce massif en ruine, me dit mon cicérone, en m'arrêtant sur le pont-levis, était jadis la tour des Espagnols; voici celle du Pied-de-Biche, celle de la Boulangerie et celle des Anglais. Ce bastion aux croix de Lorraine porte le nom du duc de Mercœur, qui le fit élever au temps de la Ligue. Ces deux tours sont celle de la Loire et celle du Fer-à-Cheval; cette dernière renferme la chapelle où la duchesse Anne épousa le roi Louis XII. — Maintenant, nous voici dans l'ancienne prison d'État, continua M. de B... en m'introduisant dans des appartemens restaurés à la nouvelle mode, et c'est ici que mon histoire commence, ajouta-t-il d'un ton solennel.

Un soir du mois d'août de l'année 1654, trois hommes, assis dans cette salle, paraissaient réfléchir sur les vicissitudes des choses humaines. Un de ces hommes était Paul de Gondy, coadjuteur de l'archevêque de Paris, cardinal de Retz et chef de la Fronde; les deux autres étaient son médecin et le frère de son intendant, l'abbé Rousseau. Après avoir tour à tour soulevé et calmé le peuple, servi et dupé la Reine mère et Mazarin, joué sa vie et sa fortune dans le parlement et dans la rue, le cardinal, brisé comme un hochet entre les épées de Condé et de Turenne, venait de succomber avec toute la Fronde, au moment où il saisissait la mitre d'archevêque. Arrêté, comme on sait, au milieu du Louvre, où il avait osé paraître après le traité qui le condamnait, il avait vu enfin que le succès peut manquer à l'audace; et il n'était parvenu à passer de Vincennes à Nantes qu'en renonçant à cet archevêché si attendu, que venait justement de lui léguer son oncle! Du reste, il n'y avait pas vingt-quatre heures qu'il était enfermé dans sa nouvelle prison, et déjà sa dévorante activité s'y trouvait au supplice. Il méditait le projet le plus téméraire qui lui eût jamais passé par la tête!—« Mes amis, dit-il tout-à-coup à ses tristes compagnons, en fixant sur eux ce regard qui électrisait la multitude, mes amis, avez-vous du courage et du sang-froid? — Le docteur et l'abbé se réveillèrent en sursaut et se levèrent avec une résolution comique. — Eh! bien, reprit le cardinal, se levant à son tour, demain soir je serai libre, et la Fronde ressuscitera! »

Ses deux compagnons se regardèrent avec surprise, et semblèrent se demander s'ils avaient bien entendu.—Je vous dis, répéta le cardinal en leur serrant les mains, que demain je quitterai le château de Nantes! Ce soir je vous expliquerai tout cela; mais, d'abord, avons-nous de l'argent? — Son Eminence, répondit humblement l'abbé, sait que mon frère doit lui expédier ses fonds dans huit jours. — Huit jours? c'est trop de sept! dit Paul de Gondy; je n'ai pas de temps à perdre. Demain, vous dis-je, demain! Mais, morbleu! il nous faut de l'argent!... Ah! le gouverneur du château, ajouta-t-il en caressant sa moustache, il m'a fait l'effet d'un excellent personnage... Si je lui demandais... — Après une demi-minute de réflexion, le cardinal trouva son idée si divertissante qu'il se rejeta dans son fauteuil en éclatant de rire. Le docteur et l'abbé se regardaient toujours l'un l'autre, et attendaient, pour partager l'hilarité du captif, qu'il vou-

lût bien leur en expliquer la cause; mais le cardinal, ne voyant que son projet, sonna un de ses valets de chambre et lui remit une lettre pour le gouverneur. « Le cardinal de » Retz, disait cette lettre, impatient de connaître son nouvel hôte, le prie de vouloir » bien souper ce soir avec lui. »

— Mes amis, s'écria le coadjuteur en se frottant les mains, vous savez que j'ai joué de bons tours dans ma vie, n'est-il pas vrai? Eh! bien, je crois, vive-Dieu! que celui-ci sera mon chef-d'œuvre!

Puis, s'adressant au médecin qui ouvrait de grands yeux :

— Vous connaissez le gouverneur du château? lui demanda-t-il. — Assez pour le déclarer un geôlier impitoyable! — Impitoyable, soit, mais crédule et bon vivant? — C'est son caractère en effet. — Et, du reste, homme d'honneur? — Homme chevaleresque. — Capable de tenir ses engagemens, quels qu'ils soient? — Je me ferais sa caution. — C'est tout dire! Vous buvez sec, docteur; vous tiendrez tête au gouverneur à souper. — Votre éminence sera satisfaite. — A ce soir, mes amis. — A ce soir, répéta l'abbé qui ne comprenait rien du tout. Le médecin ne comprenait pas davantage; mais il connaissait son rôle, et cela lui suffisait.

Deux heures après, les quatre convives étaient à table, arrosant d'un délicieux vin d'Anjou, les alôses de la Loire et les perdrix du pays de Mauves. Loyal et simple militaire, confiant dans les murailles de sa forteresse, honoré d'ailleurs des avances d'un illustre captif et enchanté de rencontrer un si joyeux compagnon, le gouverneur se laissa régaler le plus complaisamment du monde, et fit si bien raison aux santés du docteur que le dialogue suivant s'établit entre lui et le cardinal.

— Mon cher gouverneur, vous êtes bien le plus aimable geôlier qui ait jamais tenu les clés d'un donjon. — Ma foi, monseigneur, nous ne nous devons rien, car c'est tout plaisir de garder un prisonnier tel que vous. Je compte en remercier le premier ministre dans mes prochaines dépêches. — Véritablement? Eh! bien, hâtez-vous de les lui expédier; je vous le conseille. — Pourquoi cela, éminence? — Parce que tout aimable que vous êtes, j'espère vous quitter bientôt? — Vous échapper, monseigneur! — Mon Dieu! oui, m'échapper... — Ah! ah! vous voulez rire...

Tout cela en effet se disait en riant et en vidant les verres, et le gouverneur animé n'y voyait qu'un sujet de conversation, tandis que poussant sa pointe sous cette plaisanterie, le cardinal l'observait d'un œil imperturbable. — Cela vous ferait de la peine si je m'en allais, gouverneur? lui dit-il en se penchant familièrement vers lui. Le gouverneur sourit et hocha la tête en homme sûr de son fait. — Quand même, au lieu de railler, vous parleriez sérieusement, répondit-il, je vous jure, monseigneur, que je dormirais sur les deux oreilles. — Eh! eh! dit le cardinal, j'en ai trompé de plus malins que vous, sans vous faire offense! — Il excitait ainsi la présomption du militaire, tout en continuant de tourner la chose en plaisanterie. — Je ne doute certes pas de l'adresse de votre éminence, répliqua celui-ci avec un aplomb provocateur, mais je doute encore moins de la solidité du pont-levis et de la profondeur des fossés du manoir. Si vous aviez des ailes, monseigneur, nous pourrions parier.... Mais à moins de cela ou d'un miracle de là-haut.... — Oh! dit le coadjuteur souriant sous sa moustache, Mazarin m'a mis trop mal là-haut pour que j'en attende un miracle; mais on a vu de simples mortels s'évader de prison, gouverneur; et puisque le mot de pari vous est échappé... — Soit, dit avec étourderie le militaire, combien gageons-nous, éminence? — En voyant la souris donner ainsi dans le piége, le cardinal tendit la main par un mouvement de chat et s'écria gaîment : — Vingt mille écus! — Je les tiens, dit le gouverneur qui fit le même geste. — Et prenant à témoin le docteur et l'abbé, tous deux échangèrent leur parole sur une dernière rasade.

Le cardinal laissa la comédie s'achever par de longs éclats de rire, après quoi il changea la conversation jusqu'au départ du gouverneur.

— Vingt mille écus, mes amis, dit le prisonnier à ses compagnons stupéfaits; voilà justement ce qu'il nous faut pour quitter Nantes, et le bon gouverneur paiera les

frais de notre fuite et de notre voyage. — Vous passerez la nuit près de moi, docteur, poursuivit-il, à l'effet de me guérir d'une migraine affreuse qui me saisit à l'instant même. C'est une maladie qui est au service des abbés comme des jolies femmes; et, quand vous aurez dormi un somme sur votre souper, nous pourrons parler de mon plan d'évasion. — Quant à vous, mon cher confrère en Dieu, ajouta le cardinal en frappant sur le ventre de l'abbé Rousseau, vous n'êtes pas d'une circonférence telle que vous ne puissiez vous entortiller de quelques brasses de bonne corde, et voilà ce que je vous charge de m'apporter demain matin de la ville. Allez!... — L'abbé se retira, enchanté de la simplicité de son rôle, et le cardinal passa la nuit à donner ses instructions à ses deux valets de chambre.

Tout l'espoir du prisonnier reposait sur la permission qu'il avait obtenue de se promener chaque soir dans le ravelin du bastion de Mercœur, surveillé pas à pas par deux sentinelles, et séparé du sol par une hauteur de quatre-vingt-dix pieds.

C'était peut-être la voie d'évasion la plus périlleuse et la plus impraticable; mais il l'avait choisie précisément à cause de cela, dans sa préférence calculée pour les moyens qui déconcertent le vulgaire. — Le lendemain donc, vers les sept heures du soir, le cardinal parut sur le ravelin de Mercœur, accompagné de son médecin, de l'abbé Rousseau et suivi, à distance, par ses deux valets de chambre. Le premier objet qui frappa leurs regards fut le gouverneur en personne, arrivant au devant d'eux; abbé, docteur et valets, crurent d'abord que tout était perdu; mais l'imperturbable prélat, les rappelant par un coup d'œil à leurs rôles, s'avance d'un air poli et dégagé vers le gouverneur, et s'assure que sa présence sur le rempart n'est motivée par aucun soupçon. Alors il entame avec lui une conversation familière et enjouée, comme celle de la veille. Tous deux plaisantent de nouveau sur la gageure des vingt mille écus, et bientôt le gouverneur croit devoir s'excuser en se retirant pour une inspection d'armes.

A peine est-il parti, le coadjuteur reprend sa promenade avec ses compagnons; puis, s'arrêtant à peu de distance des sentinelles, il se fait servir une collation en plein air. En cinq minutes une petite table est couverte de fruits et de vins délicieux. Les soldats regardent le tout d'un œil d'envie, excitée habilement par les plaisanteries du cardinal; et quand il se lève de table en ordonnant aux valets de desservir, ceux-ci, entrant alors dans leur rôle, se mettent à vider furtivement les bouteilles. Témoins obligés de cette opération, les sentinelles sont loin de la désapprouver; des signes et des provocations arrivent à leur adresse, et on finit par leur proposer une part du régal. Jamais gosiers de soldats refusèrent-ils pareille offre? Ceux-ci acceptent d'autant plus volontiers que personne assurément ne peut les voir. D'ailleurs, les valets, pour plus de précaution, les attirent à l'écart derrière une guérite; là, ils leur font généreusement un rempart de leurs corps, de façon à les rendre aussi aveugles qu'invisibles; et, tandis que ses flacons participent largement au complot, le cardinal, qui a suivi de l'œil tout ce manége, procède sans tarder au dénoûment de la comédie.

Otant d'abord sa simarre rouge, il la pose sur un bâton entre deux crénaux, de manière à ce qu'on puisse la prendre pour lui-même. En même temps, l'abbé Rousseau, aidé du docteur, déroule la longue corde cachée sous sa soutane, et au bout de laquelle est une petite escarpolette. Fortement attaché par les reins à cet appareil, le prélat est poussé en dehors du parapet, et tout en faisant semblant de regarder la campagne, on le laisse glisser doucement contre le mur du rempart... Il va sans dire que tout ceci est l'affaire d'une minute; mais combien cette minute renferme de périls!... D'abord le cardinal est suspendu en l'air à quatre-vingt-dix pieds du sol; un moment de trouble ou de faiblesse, et le voilà brisé! Un seul regard des sentinelles, et le voilà découvert! Ensuite, et pour comble de terreur, deux jeunes gens qui se baignent au bord de la Loire, l'aperçoivent et se mettent à pousser des cris; mais, par une incroyable coïncidence

d'événemens, un moine qui se baigne aussi, vient d'appeler au secours, et les cris des jeunes gens sont attribués à cette cause.

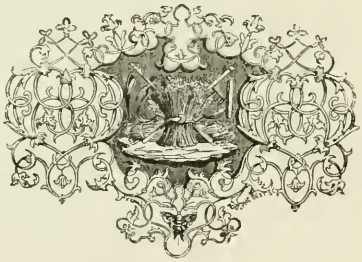
Cependant le cardinal n'est pas sauvé encore; il s'en faut! Au moment même où son pied touche la terre, une sentinelle, qui veille sous les remparts à vingt pas de lui, le couche en joue, en lui criant : Qui vive? Mais, lui, sans se déconcerter devant cette menace, marche droit au soldat, traînant la corde qui lui sert de ceinture, et du ton d'un supérieur qui commande : — Si tu lais feu, lui dit-il, tu seras pendu demain! La sentinelle croit que le gouverneur est du complot * et abaisse respectueusement son arme... Ainsi donc plus d'obstacles, voilà le prisonnier libre! voilà le frondeur déchaîné! Un cheval et un ami l'attendent; il monte, il galope, il s'éloigne du château, il va s'embarquer, gagner la frontière, avertir son parti, prêt à se relever à sa voix, et rallumer la guerre civile dans tout le royaume! — Mais la fortune se plaît à frapper au moment où l'on compte le plus sur elle; la fortune, comme aux temps mythologiques, presse d'invisibles aiguillons le cheval du prisonnier; il s'emporte, se cabre et tombe; le cardinal, lancé contre une borne, se rompt l'épaule gauche, et cette chute providentielle épargne à la France une nouvelle Fronde!

Paris, après avoir célébré, par des illuminations, la délivrance de son archevêque, et entonné déjà, pour le recevoir, des chants de victoire et de révolte, Paris apprit qu'il était blessé, qu'il était poursuivi, et enfin qu'il avait gagné l'Espagne sur une frêle embarcation. Il ne rentra en France qu'à la suite de soumissions qui furent le coup de grace pour son parti; et la seule vengeance qu'il put désormais exercer sur Mazarin, ce fut, comme l'a si bien dit Bossuet, *de le poursuivre jusqu'au bout de ses tristes et intrépides regards*. — Dans une telle déconvenue, cependant, ne croyez pas qu'il eût oublié le gouverneur du château. Celui-ci, le lendemain même de l'évasion, eut à verser aux mains d'un tiers, autorisé *ad hoc*, la somme de vingt mille écus, à l'ordre de Paul de Gondy, cardinal de Retz. Le scrupuleux militaire fit honneur à sa parole, sans se vanter de tant d'exactitude, et il déchargea sa mauvaise humeur sur les sentinelles, en les faisant fusiller dans les vingt-quatre heures.

— Du reste, ajouta le chevalier de B... après avoir achevé ce curieux récit, le digne homme fut dédommagé de la perte du cardinal par la possession de la simarre, et c'est au dernier de ses descendans que j'ai acheté cette inestimable relique.

PITRE-CHEVALIER.

* C'est ce qu'elle avoua quelques heures après, en subissant l'interrogatoire. (Archives du Château de Nantes.



LES FUNÉRAILLES DE NAPOLÉON.

Si jamais un grand événement fut réservé à notre époque, c'est bien sans aucun doute le retour des cendres de l'empereur. En 1815, l'aigle volait de clocher en clocher, hardi précurseur de l'exilé de l'île d'Elbe ; en 1840, le cercueil de Napoléon traverse triomphalement la France qui, oublieuse des fautes du passé, s'agenouille avec amour pour le bénir! — C'est ainsi que nous comprenons les hommages à rendre au plus illustre capitaine de tous les temps : cet enthousiasme mêlé de respect, cette sorte d'adoration pour les dépouilles d'un homme qui a comblé notre pays de tant d'illustrations et de tant de gloires, me semble préférable à tous ces programmes de cérémonies improvisées à la hâte, et à ce déploiement de pompes théâtrales dont le moindre malheur est d'être d'une vulgarité désespérante. Ne préférez-vous pas les mille coups de canon qui, à deux reprises, salueront le catafalque impérial lorsqu'il quittera Cherbourg, aux oripeaux sans nombre que l'on va étaler depuis Neuilly jusqu'aux Invalides ? Ne trouvez-vous pas plus de magnificence et de grandeur réelle dans ces flots de populations émues qui vont border la Seine sur le passage de l'escadrille funèbre depuis le Havre jusqu'à Courbevoie, que dans les colonnes de bois peint et les feux de Bengale dont on va embellir les Champs-Elysées? —J'aime mieux, je l'avoue, les ouvriers qui descellent les grilles et qui abattent les murs de la barrière de l'Etoile que les peintres qui perdent leur temps à barbouiller des trophées d'armes sur de méchans morceaux de toile. En effet, pour que Napoléon rentre dans ce Paris qu'il a fait si beau, jamais il n'y aura trop vaste brèche, et c'est ainsi d'ailleurs que procédaient jadis les triomphateurs de la Grèce et de Rome.

Que Dieu nous garde, au reste, de combattre par un programme de notre façon le programme du gouvernement ; il ne nous est venu, hélas! aucune idée grandiose et

digne de la réception des cendres impériales; mais on nous permettra de dire notre mot sur ce que nous voyons se préparer autour de nous. Du fond de notre conscience, nous sommes d'avis que les ordonnateurs de ces fêtes célèbrent le retour presque inespéré des restes de l'empereur, comme d'honnêtes enfans qu'ils sont.—Nous jouons au triomphe.—Il est beau sans doute de convier aux funérailles de celui dont le trône fut si élevé au dessus de tous les trônes, les rois qui ont présidé aux destinées de la France, depuis les Capétiens jusqu'aux Bourbons, avec le cortége de leurs plus illustres capitaines ; c'est encore une idée heureuse de faire saluer par les emblèmes des vertus de la paix et de la guerre, l'ombre du héros qui ne fut pas moins grand dans la guerre que dans la paix ; j'absous donc ces myriades de guerriers et de monarques en plâtre qui ne vivront qu'une semaine, mais je suis sans miséricorde pour ces colonnes triomphales, pour ces cassolettes en bois blanc et ces bas-reliefs brossés à la colle; cela nous reporte aux plus fâcheuses époques du mauvais goût; cela nous ramène à cette incroyable barraque de charpente et de lattes dont de grossiers badigeonneurs avaient prétendu faire il y a deux ans, dans le carré Marigny, le palais de l'Industrie Française.

Il est ainsi de la dernière évidence que les funérailles de Napoléon, au lieu de profiter à l'art, ne feront que l'engager davantage dans la fausse route où, depuis si long-temps, il recule. Si la mémoire de César ne jouit pas du privilége d'inspirer de nobles choses, en revanche, il ne manque pas de gens qui en profitent pour se livrer à tous les genres de folie. Les uns persistent à ne pas vouloir de l'église des Invalides, sous prétexte que c'est l'œuvre de Louis XIV, comme si Maximilien Ier avait élevé la cathédrale d'Insprück, où ses cendres reposent ; d'autres, pour mettre à exécution des projets dont le premier plan n'existe point encore, ne demandent rien moins que Chaillot, ses collines, les plaines environnantes, la Seine, que sais-je? Pour ces illustres artistes, la place manque, le monde est trop étroit ; ils montent sur des échasses et se déguisent en Titans afin qu'on ne les prenne point pour des pygmées.—Je ne vois pas cependant qu'après le vote des Chambres et à moins d'une décision nouvelle, on puisse placer le tombeau de l'empereur ailleurs que sous la coupole des Invalides, et il est au reste assez étrange que l'on s'évertue à contrarier ainsi ses ordres souverains. Ce n'est pas sous la colonne que Napoléon voulait que fussent déposés ses restes, non plus qu'aux Invalides, non plus qu'à Chaillot, au Mont-Valérien, ou dans l'île Louviers; c'était dans les caveaux légitimes de Saint-Denis, au milieu des rois de France, ses prédécesseurs, qu'il espérait dormir.

Quoi qu'il en soit, il paraîtrait que, dans cette cause importante, un grand point aurait été gagné. Le roi, qui, en fait d'art surtout, règne et gouverne, est décidé, assure-t-on, à ne point confirmer à M. Marochetti les faveurs dont M. Thiers ou M. de Rémusat se plaisaient à le combler sans trop de motifs. Le monument impérial serait mis au concours. Nous verrons bien si, dans cette libre carrière ouverte au génie, les artistes qui ont le plus crié à l'arbitraire seront les plus forts. — Vous avez beau faire, en effet, soyez gouvernement, vous n'aurez pas d'adversaires plus implacables que les artistes. Nous autres, pauvres écrivains, dotés d'un fonds d'encouragement de quelques vingtaines de mille francs qui s'engloutissent, à bien peu de chose près, dans les chiffonnières de ces dames, nous avons pris le parti de garder le silence. Les artistes, au contraire, sculpteurs ou peintres, favorisés tous les jours de nouvelles commandes, dans ce siècle où l'on démolit et où l'on bâtit sans relâche, les artistes ont éternellement la plainte sur les lèvres.— Exemple : — Le ministère a besoin de quatre ou cinq douzaines de statues de plâtre pour la cérémonie funèbre : Hugues Capet, Bayard, Duguay-Trouin, l'Agriculture, la Prudence ; une somme de 1,500 francs est allouée par chaque statue, et tout naturellement on n'accorde des commandes qu'à ceux qui courent après. La preuve, c'est que Desprez, ce grand statuaire auquel nous devons le marbre du général Foy, à la Chambre des Députés, n'étant pas sorti de chez lui, n'a rien obtenu.... Eh! bien, une fois ces statues commandées, il s'est trouvé des Pygmalions pour se plaindre, et pour dire que 1,500 francs, c'était trop peu, et qu'il fallait au moins doubler la somme..... En voilà assez sur ce chapitre ; si nous devions l'épuiser, le papier nous manquerait.

Heureusement, la partie religieuse de la cérémonie rachètera beaucoup de fautes. Il avait été question d'abord de demander une messe à Rossini; on s'est ravisé, et en fouillant dans la bibliothèque de la Chapelle du roi, on en a découvert une composée par Chérubini pour les funérailles de Louis XVIII : on enterrera l'empereur du dix-huit brumaire avec les chants qu'avait inspirés le monarque par la grace de Dieu. C'est une anomalie passablement choquante; mais en fait d'art et de convenances, il y a des hommes d'Etat qui n'y regardent pas de trop près. On sait aussi que M. Berlioz avait été choisi, il y a plusieurs mois, pour écrire la marche funèbre; il n'est plus question de lui à l'heure qu'il est : toute cette instrumentation de tambours et d'ophicléides a été remise aux soins de MM. Auber, Halévy et Ad. Adam, à moins que l'on ne change encore d'idée d'ici à mardi prochain. — Après la messe de Chérubini, on chantera le magnifique *Requiem* de Mozart. Cent cinquante voix et autant d'instrumens, dirigés par M. Habeneck, ébranleront les voûtes de l'église des Invalides. Nos trois théâtres lyriques enverront leurs premiers artistes à cette solennité; pour les *soprani*, nous aurons Mmes Grisi, Persiani, Dorus-Gras et Damoreau; pour les *alti*: Mmes Pauline Viardot-Garcia, Stoltz, Eugénie Garcia, Albertazzi; pour les *tenors :* Duprez, Rubini, Alexis Dupont, Massol; pour les *basses:* Lablache, Tamburini, Levasseur et Alizard. Jamais, sans doute, la messe de Chérubini et le *Requiem* de Mozart n'auront été aussi pompeusement chantés. — Au résumé donc, et en dépit des erreurs commises, de l'imprévoyance qui a présidé à quelques détails, et de la précipitation qui en a été la conséquence pour quelques autres, les funérailles du grand empereur ne seront pas dépourvues d'un certain éclat, si toutefois les poètes de circonstance consentent à nous laisser tranquilles. G. GUÉNOT-LECOINTE.

Théâtres. — Concerts.

Le succès de *la Favorite* à l'Académie-Royale grandit de jour en jour; Duprez, Barroilhet et Mme Stoltz s'y maintiennent à une remarquable hauteur, aussi bien dans le chant que dans le drame. Nous réitérons les vœux que nous avons déjà formés pour que les deux premiers actes soient réunis en un seul, et que le divertissement, très peu récréatif de M. Albert, soit considérablement revu et diminué.— Quoi qu'il en soit, l'hiver avance; nous touchons à la saison des plaisirs. Déjà l'Opéra donne le signal; nous tenons de source certaine que son premier bal aura lieu le 2 janvier. Avec sa salle si brillante et si fraîche, les préparatifs pourraient être des plus simples, et pourtant on nous annonce des merveilles. Musard aussi, sacrifiant l'intérêt à ses affections, revient de Londres pour reprendre la direction de son miraculeux orchestre, auquel il ajoute cette année, dit-on, une masse étonnante d'instrumens de cuivre. On fait bien de se presser; car cette année le carnaval est court. — Depuis le commencement de la saison, Donizetti et Bellini avaient fait tous les frais du répertoire italien; on s'étonnait que Rossini fût oublié de la sorte; mais cet oubli provenait moins de M. Dormoy que des chanteurs qui aiment mieux paraître dans des rôles écrits exprès pour leur voix et qui font ressortir tous leurs moyens, que d'être les interprètes de la grande musique de Rossini chantée par tant d'autres beaux talents avant eux. Néanmoins, les artistes italiens se sont exécutés de la meilleure grace; deux représentations du *Barbier de Séville* ont successivement eu lieu; Tamburini a été admirable, nous n'en dirons pas autant de Mario ni de Mme Albertazzi, qui, malgré de fort belles notes de contralto, ne nous a pas entièrement satisfait. Jeudi on devait reprendre à l'Odéon la *Donna del Lago*, par Rubini, Morelli, Mirate, Mmes Persiani et Albertazzi; une indisposition de Rubini a forcé de donner à la place *Norma*. Quoi qu'il en soit, avec la troupe italienne organisée telle qu'elle l'est aujourd'hui, l'exécution des chefs-d'œuvre de Rossini sera toujours beaucoup moins irréprochable que celle des partitions plus récentes de Bellini, de Donizetti et Mercadante.

Guyon le transfuge de la Renaissance, qui avait débuté au Théâtre-Français dans le rôle du vieil Horace, a obtenu lundi dernier du succès dans le rôle de Mithridate. On annonce toujours pour samedi la reprise de *Marie Stuart* avec Mlle Rachel. — Pas de nouvelles de l'Opéra-Comique. *La rose de Péronne* est encore à venir ; en attendant on nous présente des débutantes: Mlles Révilly et Willaume. — Le Vaudeville fait tout ce qu'il peut pour mourir.—Le Gymnase s'émancipe. Il était permis de croire que M. Scribe devenant vieux se ferait ermite; le voici, pour se distraire, qui nous fabrique du vaudeville vertueux quant au fond, et considérablement égrillard quant à la forme. *Le Lion amoureux*, qui se donne par ci par là des allures de la morale en action, ne contient pas moins de deux tentatives de viol, sans compter la grande scène d'*Antony* et je ne sais combien d'autres petites impertinences du même genre.

Les concerts se succèdent, et ce n'est encore là, pourtant, que le prélude des jouissances musicales qui nous attendent. — La matinée de Mme Pauline Duchambge a été fort bien remplie par les artistes qui figuraient sur son programme. — Mlle Aglaé Masson, premier prix de piano du Conservatoire, va donner un concert. — M. Hector Berlioz en annonce également un pour dimanche, dans la salle des Menus-Plaisirs.—Il y a peu de jours, une matinée musicale a été donnée dans le salon de M. Fournier, facteur de piano, par le jeune violoniste, Bernardin. Miss Clara Loveday, l'habile pianiste, a parfaitement exécuté une fantaisie sur les motifs d'*Anna Bolena*. Un solo de harpe de Mlle Beltz n'a pas fait moins de plaisir. M. Chaudesaigues a beaucoup fait rire avec *le Bon Curé Patience*, de Mlle Loïsa Puget ; et enfin, le jeune Bernardin a terminé le concert en jouant d'une façon remarquable un air varié de Bériot. — La place nous manque pour parler aujourd'hui des *Albums* publiés par nos principaux éditeurs de musique; nous espérons pouvoir en rendre compte la semaine prochaine, ainsi que de quelques unes des publications littéraires qui méritent d'être signalées. On nous a parlé d'un volume de vers qui va bientôt paraître. Ce volume est l'œuvre d'une dame, et il a, dit-on, pour titre : *Échos et Reflets*.

La matinée musicale donnée dimanche dernier par Théodore Hauman, au profit des inondés de Lyon, sera sans contredit la plus belle solennité de la saison d'hiver. Mme Dorus et Géraldi ont dit avec une verve et un entrain vraiment extraordinaires le beau duo du *Maître de Chapelle* ou Paër a déployé toutes les richesses de son imagination. Mme Dorus a été parfaite dans le grand air du *Cheval de bronze*, et Mlle Guénée a fait preuve d'une énergie rare jointe à un charme entraînant dans le solo de piano qu'elle a exécuté avec le talent qui la distingue. — Mais toutes les formules de la louange sont insuffisantes pour donner la moindre idée du jeu large, grandiose et passionné de Théodore Hauman. Jamais la justesse, l'énergie, la grace et le goût n'ont été portés plus loin, aussi l'enthousiasme des auditeurs ne connaissait-il plus de bornes : les solos, les points d'orgue étaient interrompus par des applaudissemens, des vivats, des cris arrachés par l'impatience d'exprimer un plaisir, arrivé à son plus haut degré d'exaltation.

Concerts par abonnemens de MM. H. Herz et Labarre.

A la demande d'un grand nombre de souscripteurs, et pour donner plus d'éclat à leurs *concerts par abonnement*, MM. H. Herz et Labarre ont décidé qu'à l'avenir ils auraient lieu les jeudi soir, de quinzaine en quinzaine, à partir du deuxième concert fixé au jeudi 24 décembre, à huit heures du soir, et dans lequel on entendra Mme Pauline Viardot-Garcia, Mme Labarre, MM. Mecatti, Dorus, Ravina, H. Herz, Labarre, et d'autres artistes d'un talent éprouvé. S'adresser chez M. H. Herz, rue de la Victoire, 38.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffes de (Thiébaud-Guichard) façons de (Palmyre) Expédition de la Maison (Giroud de Gand) et Cie rue Laffitte, N°

DIRECTION 1 CITÉ DES ITALIENS

A Madame *.**

19 décembre 1840.

Nous venons de passer, madame, quelques jours de pompe vraiment féerique, et tout paraît pâle après les magnificences que nous avons eues sous les yeux; cependant, pour vous qui, de loin, n'avez pu juger de toutes ces belles choses; pour vous qui n'avez pu, comme nous, vous émouvoir à la vue de cette vieille gloire ressuscitée, je mettrai de côté toute l'idéalité et le prestige dont sont encore environnées mes pensées pour vous initier aux choses plus matérielles de la vie parisienne. Nous voici bien proche de ce jour si impatiemment attendu par tous, de ce jour où l'émotion de l'attente cause l'insomnie, que vient encore prolonger celle du plaisir. Comme je vous l'ai déjà dit, *les étrennes utiles* sont en grande vogue cette année, et vous pensez dès-lors que la maison Delisle ne désemplit pas; comme chaque année à pareille époque, elle ouvre ses portes le dimanche à ses nombreux acheteurs, qui au moins lui prouvent par leur empressement la reconnaissance que leur inspire cette attention toute particulière. Delisle a, dans ce moment, beaucoup d'étoffes nouvelles, destinées à faire les plus ravissantes robes: *la royale renaissance*, *la guirlande royale*, *le moiré d'Orient*, *le droguet*, puis les fantaisies de toutes sortes, les burnous, les châles ouatés ou de cachemire, les écharpes de velours, de gaze, que sais-je, moi; il faudrait des pages entières pour détailler toutes les beautés, toutes les frivolités séduisantes que contiennent les magasins Sainte-Anne et qui les placent au plus haut rang de la fashion. Tout ce luxe des étoffes déployé chez Delisle se retrouve dans les coiffures assorties de nos bonnes modistes. Mme Séguin, par exemple, qui entend si bien la spécialité des coiffures d'hiver, en a dans ce moment qui ont pris le nom d'algérienne et de mandarine, qui sont charmantes et que les femmes vraiment élégantes porteront seules. Mme Séguin fait ses chapeaux de visite en velours,

citron, mauve, bleu de France et blanc. Lorsqu'ils sont ornés de plumes, ce qui arrive le plus souvent, les plumes sont de la nuance du chapeau, mais panachées de diverses couleurs s'harmoniant toujours parfaitement avec le ton du chapeau; il en est de même lorsque ce sont des ornemens de fleurs : ces fleurs sont toujours si belles, ainsi que les plumes, que l'on voit bien qu'elles ont été fournies par Mme Lainnée, la fleuriste élégante et habile qui sait prendre la nature sur le fait. Mme Lainnée vient de composer des roses en velours noir et rose, qui sont ce qu'on peut imaginer de plus joli, et dont la destinée est d'orner les robes en dentelles noires, en vogue cet hiver, portées sur du satin rose; ces toilettes s'appelaient autrefois *à la Marlborough* et étaient toujours fort distinguées; il en sera de même maintenant, et les roses de Mme Lainnée y contribueront pour une bonne part.

Je me souviens de vous avoir parlé de la coiffure *Hélène*, délicieuse création de Mme Dasse, dont vous connaissez le goût et la distinction; je ne saurais vous dire le succès qu'obtient cette coiffure, qui diffère de toutes les autres et peut se faire avec un luxe vraiment royal. J'en ai vu une, entre autres, qui avait le fond en tulle blanc, parsemé de pierres fines de couleur; les barbes, retombant de chaque côté jusque sur le cou, étaient en dentelles d'or, et les marabouts blancs qui ornaient cette coiffure étaient pailletés d'or, ce qui composait un ensemble d'une richesse et d'une élégance tout-à-fait remarquables. J'ai vu aussi chez Mme Dasse un chapeau en velours épinglé, blanc, orné de chaînons en or avec glands algériens, or et blanc, une plume neige parsemée d'or venait encore enrichir ce chapeau, qui était destiné à la duchesse de D....; une autre coiffure, *Olympe*, consiste en barbes en velours nuance rubis, avec *foudres* noires et ornée de coraux enlacés d'or. La coiffure *Isabelle* est en brocard or et nuance améthyste, dont la barbe, retenue par des diamans, est enlacée à tout le reste de la coiffure avec une grace indéfinissable. Une coiffure faite en rubans mauresques et or, d'un côté s'échappait légère et transparente avec une touffe de marabouts, tandis que de l'autre une gerbe de fleurs scintillantes venait lui donner un cachet tout particulier et qui révélait le talent de son auteur. — Les mouchoirs de Chapron jouent un grand rôle dans les étrennes, car la possibilité d'en faire des présens fort chers ou bon marché les fait rechercher par toutes les fortunes; il a dans ce moment des mouchoirs garnis de malines à dessins gothiques, et il se charge d'en faire faire de pareils aux femmes qui ont de vieilles dentelles. Le prince et la princesse de Capoue viennent de faire chez lui de nombreuses acquisitions, et ils n'ont pas oublié, pour conserver leur magnifique collection de mouchoirs, les élégans sachets de satin brodé, avec les chiffres et les armoiries, et que parfument si délicieusement les odeurs de Guerlain.—Les excellentes montres de Benoit, véritables bijoux de mécanisme et d'élégance, font aussi partie des *étrennes utiles*; chaque jour la supériorité de l'horlogerie Benoit se fait remarquer davantage, et ses montres sont un présent qui se trouve dans toutes les corbeilles, et que chaque femme voudrait se voir offrir au jour de l'an. A ceux qui aiment véritablement l'utile, je recommande la maison du *Père de famille*, car Tachy a su prévoir tous les minutieux détails qui justifient le nom de sa maison. Ouvrages faits et à faire, *merceries* complètes, assortiment des mieux choisis, pour tous les travaux que les femmes font aujourd'hui, rien ne manque, rien ne fait défaut; l'obligeance gracieuse avec laquelle on vous enseigne ce que vous

ignorez, l'empressement avec lequel on vous sert, continue la bonne et ancienne renommée de la maison du *Père de famille*, dont le nom est pour nous une tradition de mère en fille !

Seulement maintenant les bals et les réunions commençent à poindre, éclairés par les lustres ; c'est le moment de juger l'aspect de la mode en général et, sinon de préciser encore, du moins de préjuger ce qui s'élèvera ou tombera dans les us et coutumes de la fashion. Ce qui ne tombera pas d'abord, ce seront les sous-jupes bouffantes en crinoline Oudinot, car les jupes se portent plus amples que jamais et ce soutien leur est indispensable ; il en sera de même de celles de Delannoy, se distinguant par une légèreté qui en fait un accessoire de toilette aussi nécessaire que le corset Josselin ; sous les robes de bals les sous-jupes spéciales de Delannoy dont le tissu rappelle, par sa transparence, les ailes de mouches, sont tout ce qu'on peut porter de mieux, puisque leur légèreté ne les empêche pas de bouffer et que néanmoins elles ne se brisent jamais.

A la répétition, à l'Opéra, du fameux *Requiem* qui a été chanté aux Invalides, les femmes étaient fort parées; j'ai remarqué Mme la marquise de R.... qui avait une charmante coiffure en cheveux avec de longues anglaises touffues auxquelles venait se mêler une guirlande de roses qui passait sur le haut du front et s'entrelaçait ensuite aux cheveux de derrière ; au reste la gravure de notre SYLPHIDE vous portera aujourd'hui le fidèle modèle de cette coiffure, et vous montrera en même temps une robe de satin avec un volant riche, dont les fleurs posées d'une gracieuse manière ont un cachet de nouveauté qui se retrouve dans le court mantel de satin et velours dont la forme capricieuse et élégante révèle un talent d'invention qui ne peut manquer de nobles encouragemens. Une fort belle personne avait une robe de velours noir avec une bordure de cachemire; par dessus la robe un burnous en cachemire ponceau entouré de cygne, ouaté et doublé de satin blanc avec des glands en argent et des torsades algériennes ; le capuchon formait collet ; des gants paille que recouvraient des mitaines en filet noir, et un manchon d'hermine, serré aux deux bouts par de grands rubans en velours.

C'est plus que jamais le moment, madame, de vous parler des modes charmantes de Lemonnier-Pelvey. Autant, dans les époques de la chaleur et des roses, Lemonnier-Pelvey sait déployer de légèreté et de grace dans ses coiffures, autant, dans la saison où nous sommes, il excelle à approprier nos chapeaux et nos capotes de visite ou de promenade et nos coiffures de soirées ou de bal aux exigences du froid et du grand monde ; le velours et le satin se transforment en merveilles dans les mains ingénieuses de Lemonnier-Pelvey. Quoi que l'on désire en fait de coiffures, c'est dans ses beaux salons qu'il faut se rendre. Lemonnier-Pelvey est le modiste par excellence.

Toutes les manches se portent plates, mais on peut les orner, pour les robes habillées, de trois volans de hauteur décroissante et de revers *gantelets* ; on peut aussi mettre, dans le haut, des plis en biais que bordent de petites dentelles ; la seule variation des manches plates sont celles à *la religieuse*. Pour les manches courtes, les pagodes sont toujours en vogue ; on couvre aussi de volans de dentelles, mélangés à des nœuds de rubans, les manches courtes-plates. Pour les petites soirées dansantes, les jupes blanches avec des corsages à pointe en velours foncé sont bien portées. On verra beaucoup de robes en dentelles noires sur des dessous de satin rose, bleu, paille, lilas ; la robe de dentelle est le plus souvent

ouverte en tunique ; une écharpe en dentelle noire est indispensable avec cette toilette. Les robes d'étoffes orange et blanc, bleu Japon, rose Chine sont fort à la mode ; beaucoup de cordelières ou cordons algériens avec des glands en or, en argent, en soie, mates ou à jours vont avec ces robes. Les robes de demi-soirées sont en tarlatane brodée. On peut les orner de bouquets de fleurs au bas de la jupe. Je ne saurais vous dire la multiplicité de pelisses, de manteaux, de burnous que l'on voit cette année ; les dentelles, les fourrures, les passementeries, les broderies, tout cela est adopté pour l'ornement de ce vêtement, dont le velours, le cachemire, le satin et le mérinos, pour les moindres fortunes, font le corps. Les robes de velours, ornées de dentelles blanches, continuent à être bien portées. Pour soirées, des mitaines en filet noir ou blanc brodées en or. On ne porte plus de gants demi-longs sans être ornés du haut. Les formes des chapeaux se portent plus grandes ; les coiffures de soirées en velours, dentelles et rubans se soutiennent. Comme bijoux, le corail s'allie d'une manière assez distinguée avec le noir ou le blanc ; les épingles, à têtes d'or énormes, dans les cheveux ; on porte les cassolettes fort grandes, les épingles ou broches aussi ; souvent un seul bracelet. Les éventails Pompadour, avec un miroir, sont fort distingués. Il y en a aussi en plumes peintes avec des pointes de marabouts qui sont charmans. A propos de choses charmantes et d'étrennes à donner, voilà L'ALBUM DE LA SYLPHIDE en vente dans ses bureaux et chez Susse. Si vous saviez les élégantes reliures en chagrin et or que lui a fait Ildefonse Rousset, vous ne seriez pas étonnée du nombre d'amateurs qui recherchent cet élégant volume. Les reliures de Rousset ont une fraîcheur et un fini vraiment superbes ; je ne saurais vous dire la quantité de livres d'étrennes qui se trouvent dans ses magasins, tous sont destinés à faire les plus beaux présens... — Encore quinze jours et 1840 aura pris fin... Les prophètes ont l'oreille assez basse, les poltrons relèvent les leurs et prennent des airs fanfarons à la vue de ce beau soleil, qui n'a rien de bien menaçant... Gare cependant, en quinze jours il peut s'amonceler bien des nuages, et en attendant voici la neige

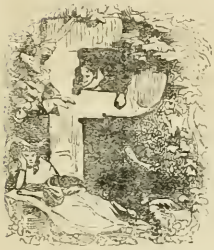
La baronne MARIE DE L'******

Chez Aubert gal Véro-Dodat

A. Provost, Lith

FUNÉRAILLES DE L'EMPEREUR

LE QUINZE DÉCEMBRE.



PARIS tout entier, Paris d'habitude si peu matinal, s'est levé ce jour-là dans la nuit. — Dès six heures, le tambour battait le rappel; la veille au soir, la grande ville présentait je ne sais quel aspect anxieux; et pour nous-même, la nuit ne fut qu'une insomnie pénible, interrompue à peine par le mélancolique tintement des heures. — Nous nous étions remis du soin de notre réveil sur un portier et sur un domestique; hélas! domestique et portier dormaient encore, lorsque nous descendîmes l'escalier, où vacillaient les dernières clartés de la lampe de nuit, luttant avec les premières et pâles teintes de l'aube. — C'est que nous avions eu la bonhomie de nous fier au programme officiel, qui annonçait que le cortége funèbre partirait sans faute de Courbevoie à huit heures du matin, et qu'il serait dans les Champs-Elysées à dix heures au plus tard. — Aussi notre impatience fut-elle à son comble lorsque, arrivé au lieu où plusieurs de nos amis devaient se réunir, nous nous trouvâmes seul. De plus en plus le jour blanchissait les murs de la Cité des Italiens, il descendait de corniche en corniche, fouillant les sculptures, éclairant les statues dans leurs niches, et faisant sourire les gracieuses têtes de Rouillard dans leurs cartouches. Personne ne venait. — Nous envoyâmes alors aux quatre points cardinaux de Paris tous les grooms dont il nous fut possible de disposer, pour réveiller des camarades paresseux, attendant peut-être que les cendres de Napoléon vinssent les trouver dans leur lit.—Enfin, à neuf heures et demie, notre petite caravane, bien munie de manchons, de cache-nez, le dirai-je même? de chaussons de lisières, empruntés au père enrhumé des *Saltimbanques*, se mit en marche par les boulevarts.

Alors se déroula devant nos yeux un spectacle tour à tour majestueux, solennel, pittoresque, populaire, accidenté de mille façons : des gardes nationaux en retard sortaient de chez eux emmaillotés dans leur giberne et leurs buffleteries, avec un fusil qui leur donnait l'onglée et un bonnet à poil qui leur faisait perdre l'équilibre; d'autres se précipitaient la tête la première chez les marchands de vin; mais je dois dire

à la gloire des vins de France et des citoyens-soldats de notre beau pays, qu'on en voyait beaucoup entrer et fort peu sortir. D'ailleurs, les boulevarts étaient encombrés; tout le monde courait vers la Madeleine; personne ne descendait du côté de la Bastille. Un instinct irrésistible entraînait la foule à Neuilly, et presque malgré nous, en observant cette multitude bigarrée, ces femmes qui cachaient leurs jolis visages et leurs cheveux mal peignés dans une capote qu'elles n'avaient pas eu le temps d'ajuster avec leur coquetterie de la veille; ces comtesses et ces marquises que le préfet de police dépossédait pour un jour de leur carrosse ou de leur coupé, et qui se résignaient avec une grace charmante à écraser sous leurs petits pieds frileux, le givre des trottoirs; il nous semblait que nous assistions à la sortie d'un immense bal masqué.

Dans la rue Royale, l'horizon commença à se développer devant nous avec plus d'immensité et d'éclat; c'était le prélude de la fête. Le soleil montait aux cieux : par intervalle il faisait resplendir d'un rayon d'or la flèche des Invalides, tandis qu'au travers des brumes blanches et roses qui ensevelissaient encore la place de la Concorde, apparaissaient çà et là, vaguement comme dans un rêve, sans forme précise, et, pour ainsi dire, sans couleur, les colonnes rostrales de M. Hittorf, l'obélisque de Sésostris ou de Ptolémée et le fronton inachevé de M. Cortot. — Qui donc résisterait aux idées de grandeur qu'un pareil spectacle inspire? — La matinée sera magnifique, disait-on; c'est le soleil d'Austerlitz qui veut assister, pour la seconde fois, au triomphe de son héros! — Et en vérité, ce soleil, ces monumens, ces cavaliers qui caracolaient, ce déploiement de forces, le peuple et l'armée en quelque sorte confondus, un million d'hommes attirés sur un seul point pour voir passer la dépouille d'un seul homme; tout cela était bien capable de grandir hors mesure la mémoire de Napoléon dans le cœur de ceux même dont il n'obtint jamais les sympathies.

D'abord nous avions eu quelques craintes de ne pouvoir gagner l'avenue des Champs-Elysées; vous jugez de notre surprise en ne les trouvant guère plus remplis qu'ils ne ne le sont le dimanche.—Cependant il était dix heures.—Les troupes défilaient ou s'échelonnaient en haie sur la chaussée; dans les contre-allées, on marchait fort à son aise, et nous arrivâmes aisément jusqu'à la maison où nous avions loué une fenêtre, à deux pas de la Brasserie Anglaise. — L'épisode des fenêtres restera à coup sûr dans le récit des funérailles de l'Empereur, comme un des témoignages les plus irrécusables de notre alliance avec l'Angleterre, si bien prêchée par M. Thiers. On ne pousse pas plus loin l'exploitation de l'enthousiasme impossible à décrire; on n'abuse pas avec une impunité plus extravagante de la flânerie parisienne.

Comme nous participons fort peu aux faveurs du gouvernement, comme nous ne possédons pas un seul parent, un seul voisin qui soit surnuméraire dans la plus microscopique des administrations ou le dernier des ministères; comme en outre les billets d'admission à l'église des Invalides étaient plus spécialement réservés aux comtes danois, aux marquis italiens, aux tambours-majors de la garde nationale et aux actrices de la rue Richelieu, qu'aux citoyens qui sont fiers d'être Français; on nous procura le plaisir de nous priver de toute espèce de carte d'entrée, aussi bien pour les tribunes de l'Esplanade que pour celles de la cour Royale. Dimanche et lundi donc, un de nos amis M. D***** se chargea de trouver une croisée dans les Champs-Elysées. Après bien des recherches il finit par en découvrir une au numéro 61. — Combien? — 160 francs! — C'est énorme. — Pas un monaco de moins! — A la suite de chaleureux débats, le propriétaire se laisse attendrir jusqu'à 150 francs. — M. D**** accepte et remet deux louis d'arrhes, en demandant un reçu. — Le propriétaire prend la plume et trace l'autographe suivant que nous avons conservé et que nous reproduisons mot pour mot :

Recue de M. D***** la somme de *carante franc* à *conte sure* une *crouizee* de face que je *louer* 150 fr. *aveque* la condition que je *seret rantret dan leis* 150 fr. *disis* à 7 heures du *souire*.

Ce ne fut pas sans peine que M. D**** parvint à déchiffrer ce reçu, écrit en tartare mantchou. — Votre confiance m'honore infiniment, dit M. D****, au propriétaire qui ne s'imaginait pas qu'un homme pût sortir de chez lui avec plus de deux louis dans sa poche; mais que ne disiez-vous plus tôt que vous vouliez la somme entière? La voilà. — Et le propriétaire ébahi biffa la dernière ligne de son chef-d'œuvre, et écrivit au dessous, ne commettant cette fois que trois fautes d'orthographe en quatre mots :

Poure acqui de *tous*. — JUMEURET.

Ce propriétaire est électeur, éligible, et cependant il n'est pas député, il n'est même pas capitaine de la garde nationale. — Voici donc encore un citoyen français à la fortune et à l'orthographe duquel on ne rend pas justice.

Je ne raconterai pas avec quelle patience héroïque il fallut attendre jusqu'à midi et demi, entre quatre fenêtres qui s'ouvraient et se fermaient sans cesse, le passage du convoi funèbre. Enfin, après un ennuyeux défilé de lanciers, de cuirassiers et de dragons, nous signalâmes les premières voitures de deuil, et bientôt nous nous découvrîmes devant le char impérial, solennellement traîné par seize chevaux noirs, richement caparaçonnés de drap d'or, de pierreries et de plumes blanches. Cinq parties distinctes composent ce char : le socle, le piédestal, les cariathides, le bouclier et le sarcophage.

Le socle repose sur quatre roues massives et dorées. Sa longueur est de 25 pieds, il présente la forme d'un carré long avec une plate-forme demi-circulaire sur le devant. Sur cette plate-forme est un groupe de génies qui supportent la couronne de Charlemagne; aux quatre angles, en bas-reliefs, sont quatre génies qui d'une main soutiennent des guirlandes et de l'autre embouchent la trompette de la Renommée; au dessus, sont des faisceaux ; au centre, des aigles et le chiffre de l'Empereur au milieu des couronnes. Ce socle et ses ornemens sont entièrement dorés d'or mat. — Le piédestal, posé sur ce socle, a dix-huit pieds de longueur et sept de hauteur ; il est à corniche et tendu d'étoffes or et violet au chiffre et aux armes de l'Empereur. Des deux côtés de ce piédestal deux manteaux impériaux de velours parsemé d'abeilles. Derrière, une masse de drapeaux. — Sur ce piédestal sont placées quatorze statues plus grandes que nature, entièrement dorées, modelées par Feuchères. Ces quatorze statues, qui représentent autant de victoires, rapportent triomphalement le cercueil de Napoléon qui repose sur un immense bouclier qu'elles supportent de la tête et des mains. Ces statues sont placées dos à dos, six d'un côté, six de l'autre ; les deux dernières sont aux extrémités. — Le bouclier est d'or; il a la forme ovale allongée, et il est chargé d'un immense faisceau de javelines. — Le sarcophage est placé sur le bouclier. Il a la forme antique.—Tout ce monument d'or et de velours a près de 50 pieds de hauteur. Il est construit sur les dessins de MM. Visconti et Labrousse, architectes, de M. Feuchères pour les statues, bas-reliefs et arabesques. A l'arrière du char, sur un trophée de drapeaux, de palmes et de lauriers, sont reproduits les noms glorieux des victoires de Napoléon. Sur le cercueil, étaient déposés la couronne impériale, le sceptre et la main de la justice en or rehaussé de pierreries.

Cette œuvre est sans contredit fort belle, c'est peut-être la plus parfaite qui ait été inspirée par les cérémonies officielles depuis vingt-cinq ans; mais on nous permettra de dire que pour nous ce n'est pas là un char, c'est un monument complet, beaucoup plus complet que tout ce que M. Marochetti a jamais inventé sous la coupole des Invalides; c'est un mausolée roulant, mais ce n'est pas un char, et il n'y aurait pas plus d'inconvénient à mettre le tombeau du général Foy ou celui de François Ier sur des roulettes et à leur faire prendre l'air de Paris, qu'il n'y en a eu à nous rapporter dans ce trophée d'or les dépouilles de Napoléon. — Après le char, il n'y avait plus rien que confusion et désordre : des troupes de ligne soufflant dans leurs doigts et des gardes nationaux à la débandade. Les Champs-Elysées ne se sont remplis qu'au fur et à mesure que le cortége est descendu vers la place de la Concorde; tout le peuple s'était porté dès le matin sur les hauteurs de Neuilly ; mais ce peuple, dont le plus grand

nombre appartient à la génération nouvelle, ne manifestait d'autre enthousiasme pour les cendres de Napoléon que celui de la curiosité. On ne pouvait crier : Vive l'Empereur ! devant une dépouille inerte, encore moins pouvait-on crier : Vive le Roi ! sur le passage des restes de Napoléon. — Mais çà et là on voyait briller une larme sous la paupière des vieux braves.

Quant à nous, nous devons dire que notre attente a été complètement déçue, et pour rendre ici toute notre pensée, nous avouerons que les funérailles impériales nous ont produit l'effet d'une représentation théâtrale manquée ; dans le cortège la majesté et la pompe étaient absente ; il n'y avait même pas cette vénération religieuse que l'on doit aux morts, et Paris a été certainement moins ému de l'ombre de Napoléon rentrant dans son enceinte après vingt-cinq ans d'exil, que du mariage de l'Empereur avec Marie-Louise et de la naissance du roi de Rome. Tout a été incomplet, jusqu'aux décorations matérielles ; témoins cette colonne de Neuilly inachevée, ces trophées de l'Esplanade auxquels on travaillait une demi-heure encore avant la venue du convoi, et les dispositions intérieures de l'église des Invalides, qui ont présenté, en certaines parties, un délabrement déplorable. Les tribunes de l'Esplanade étaient assez dégarnies, celles de la cour Royale étaient presque désertes, exposées les unes et les autres au vent et à la neige, et il n'y avait guère que des chanteurs et des uniformes dans l'église.

En ce qui concerne le côté artistique de ces funérailles, nous n'avons pas à y revenir : il a été très faible, et pour ne parler que des cassolettes, c'était une idée pitoyable que d'y faire brûler des esprits en plein jour ; on ne voyait pas la flamme et on n'avait que l'avantage d'une fumée noire, épaisse et nauséabonde qui à chaque minute s'abattait sur le cortége. — Nous redoutions les poètes de circonstance ; hélas ! ils ne nous ont pas fait faute. De tous côtés il pleut des vers de l'un et de l'autre sexe ; on n'échappe à une ode que pour tomber dans un dithyrambe. Au dessus de ce cahos de rimeurs, quelques unes de nos intelligences les plus hautes ont élevé la voix, et Hugo a encore trouvé des strophes magnifiques après son *Ode à la Colonne* ; jetant un regard de tristesse sur les champs de Waterloo et sur ce lion anglais qui depuis un quart de siècle menace la France, il s'est écrié, relevant son noble front, plein de consolation et d'orgueil :

Oh ! qu'il tremble, au vent qui s'élève,
Sur son piédestal incertain,
Ce lion chancelant qui rêve,
Debout dans le champ du destin !
Nous repasserons dans sa plaine !
Laisse-le donc conter sa haine
Et répandre son ombre vaine
Sur tes braves ensevelis !
Quelque jour, — et je l'attends d'elle ! —
Ton aigle, à nos drapeaux fidèle,
Le soufflettera d'un coup d'aile
En s'en allant vers Austerlitz !

M. Casimir Delavigne qui naguère avait puisé dans l'annonce du retour des cendres impériales, une assez pauvre *Messénienne*, a essayé de prendre sa revanche en composant *la Napoléonne* ; outre que ce titre est assez vulgaire, c'est la poésie de *la Parisienne* et de *la Varsovienne ;* c'est de l'enthousiasme de rhétorique et du dévoûment de commande. M. Barthélemy s'est cru aussi dans l'obligation de déposer son hommage, et en moins de cent vers, à propos de Napoléon, il a trouvé le moyen de parler des Argonautes, de Christophe Colomb et de Pizzarre, de Bénarès, de Delhi et du dieu Wishnou ; ensuite il a entassé comme à plaisir les plus fantastiques métaphores : l'arc de triomphe, ce

N'est point une porte voutée ;
C'est une arche de pont jetée
Sur le fleuve des nations.

Le dôme des Invalides,

C'est un casque bien fait sans doute
Pour cette tête de géant.

M. Barthélemy veut à toute force se faire ranger dans la classe des fabricans de vers dont on ne parle pas. M. de Lamartine a gardé le silence, qu'aurait-il pu dire après son admirable Méditation? Il y a des chefs-d'œuvre que l'on ne recommence pas.

Quoi qu'il en soit, les derniers hommages ont été rendus à Napoléon; nous ne connaissons guère que les propriétaires et les portiers des Champs-Elysées qui aient gagné quelque chose à cette fête; beaucoup d'autres y ont contracté des phthisies, des fluxions de poitrine et des rhumatismes. Mais qu'y faire? c'est la commune loi. Le quinze décembre n'en restera pas moins comme une date immortelle à cause du nom de l'homme dont il consacre à jamais la rentrée dans notre patrie, et non à cause de ses tristes funérailles. Le quinze décembre sera encore une date désormais ineffaçable, puisqu'il a inspiré cette belle strophe à Victor Hugo, tandis que mardi dernier il s'acheminait pensif sous les arbres dépouillés et couverts de givre de l'avenue de Neuilly :

Ciel glacé! soleil pur! — Oh! brille dans l'histoire,
Du funèbre triomphe impérial flambeau :
Que le peuple à jamais te garde en sa mémoire,
Jour beau comme la gloire,
Froid comme le tombeau!

G. GUENOT-LECOINTE.

CAUSERIES CRITIQUES.

A M. le Directeur de la Sylphide.

A vérité, monsieur, votre proposition est fort galante, mais vous conviendrez qu'elle n'est pas moins téméraire. Quoi! vous voulez que LA SYLPHIDE devienne l'oracle des cabinets de lecture et des bibliothèques, comme elle est devenue le génie familier des théâtres et des salons; quoi! vous entreprenez de mettre le scalpel de la critique littéraire aux mains délicates de cette fée, si toutefois ces mains ne sont pas de véritables ailes; et, quand il faudrait pour une telle mission tout le style et tout l'esprit, toute la finesse et toute la dextérité imaginable, c'est à une femme, que vous osez demander presque l'impossible?...

Mais n'importe! je serai le rédacteur-critique de LA SYLPHIDE, bien que l'Académie refuse à ces deux mots le genre féminin. Pendant que cette fée, aux ailes roses, poursuivra son vol gracieux dans les jardins enchantés de la mode, je me dévouerai à l'œuvre la plus courageuse et la plus méritoire, en plongeant dans le torrent périodique des nouveautés littéraires; et, toutes les fois que j'y découvrirai quelques perles dignes de s'enchasser entre les belles mains de nos lectrices, toutes les fois que j'y verrai surnager quelques fleurs reconnaissables au parfum du bon goût, je m'empresserai de joindre ces perles et ces fleurs à la riche moisson que votre SYLPHIDE nous

apporte chaque dimanche. Encore un mot, cependant, un mot sur mes conditions, et sur ma profession de foi.

Je ne suis ni classique, ni romantique, attendu que je n'ai jamais su ce que cela veut dire. Je trouve que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux; j'ajouterais, hors le genre mauvais-goût, si pour moi le premier n'était pas frère du second. Quant au genre commun, il résume les deux autres, et c'est un épouvantail que je reconnais d'une lieue.

Sous le rapport de la morale, je ne suis ni d'un puritanisme, ni d'une tolérance excessive. Sans condamner nos auteurs à écrire pour les petites filles, je tiens à ce que les grand'mères puissent du moins apprécier leurs ouvrages.

Littérairement parlant, j'estime tout ce qui est bon, j'admire tout ce qui est beau, j'aime tout ce qui est vrai, je préfère tout ce qui est amusant, j'adore tout ce qui est distingué, je pardonne tout ce qui est original, et *vice versâ*.

Au point de vue de la critique, je n'abuserai point de l'inviolabilité que m'assure mon sexe, mais j'userai largement de la liberté qu'il me permet; et je dirai à chacun la raison assez clairement pour que personne n'ait besoin de me la demander.

Quoique mon esprit soit assez sérieux, la folle du logis en est toujours la reine; ainsi, je me garderai bien de parler à vos lecteurs des livres qui pourraient les endormir, et je bornerai mes critiques à la poésie, aux romans, aux mémoires, aux voyages, aux ouvrages d'art, de luxe et d'agrément, en un mot, aux publications qui doivent orner le cabinet d'un homme du monde, ou le boudoir d'une femme à la mode.

Comme le beau devient d'autant plus rare que le médiocre se multiplie davantage, je ne vous adresserai qu'une fois par mois mes *Causeries Critiques*, et je les diviserai, pour l'édification de tous, en deux parties bien distinctes. Dans ma *Bibliothèque*, je rangerai les ouvrages à lire et à conserver; dans mes *Papillottes*, je rejetterai les livres destinés à ma femme de chambre. Tant mieux pour les écrivains qui grossiront ma bibliothèque! Tant pis pour ceux qui ne me fourniront que des papillottes!

C'est vous dire assez clairement, monsieur, que la *camaraderie* est un mot rayé de mon dictionnaire, comme de celui de l'Académie Française, et que, si rien ne peut m'empêcher de louer ce qui sera bon, ce qui sera mauvais ne saurait obtenir que la faveur de mon silence.

Voilà un ton bien décidé, sans doute; mais mon expérience et mon âge me le permettent. J'ai dîné à Coppet entre Mme de Staël et Bernardin de Saint-Pierre; mon père était avec M. de Voltaire à la cour du grand Frédéric, et mon aïeule allait à Marly dans le carrosse de Mme de Sévigné. Croyez cependant que je n'en serai pas plus pédante pour cela, et que ce n'est point moi qui mettrai des bas bleus aux pieds charmans de votre SYLPHIDE.

Maintenant, monsieur, si vous exigez aujourd'hui même une application de principes, je vous parlerai du nouveau roman de George Sand, que je viens de parcourir. Ce roman, qui est intitulé *le Compagnon du Tour de France*, était d'autant plus impatiemment attendu que l'auteur d'*André* gardait le silence depuis l'échec de *Cosima*. Tout le monde voudra donc lire *le Compagnon du Tour de France*, mais devinez un peu quelle surprise cette lecture ménage à tout le monde! Hélas! je savais que l'esprit prodigieux de George Sand est l'esprit le plus mobile et le plus fantasque de ce temps-ci; je savais qu'après avoir écrit deux chefs-d'œuvre de sentiment et de passion, *Indiana* et *Valentine*, elle avait réalisé le terrible cauchemar de *Lélia*, et raconté l'impossible histoire de *Jacques*; je savais qu'à la ravissante pastorale d'*André* avait succédé le sombre mélodrame de *Mauprat*; que le roman méthaphysique de *Spiridion* était venu après les scènes psycologiques des *Cordes de la Lyre*; je savais enfin que l'infatigable rêveur qui a changé jusqu'à son sexe parcourrait encore bien de l'espace dans la sphère de l'activité intellectuelle; mais je n'aurais jamais cru que George Sand passerait d'un seul bond des fantaisies sociales de *Cosima* aux élucubrations républicaines du *Compagnon du*

Tour de France! Oui, monsieur, *le Compagnon du Tour de France* est un roman républicain ; que dis-je? *Le Compagnon du Tour de France* est un roman *communiste!* Or, que veut dire ce mot effrayant et barbare? Apprenez-le de l'auteur lui-même.

« Chère et merveilleuse lectrice », dit George Sand à toute femme qui ouvrira son livre, « le peuple vous représente un géant au berceau, qui commence à sentir la vie » déborder de son sein puissant, et qui se lève pour essayer ses pas au bord d'un » abîme. Qui de vous ou de lui y tombera? Madame! madame! Hâtez-vous d'être » belle et de faire briller vos diamans; peut-être sont-ils trempés dans le sang d'Hiram, » et peut-être faudra-t-il un jour les cacher ou les jeter loin de vous! »

Et plus loin :

« Pourquoi les riches jouissent-ils dans le repos, tandis que vous travaillez dans » la peine, ô peuple? Qu'est-ce donc que cela signifie? Les prêtres vous diront que » Dieu le veut ainsi ; mais êtes-vous bien sûrs que Dieu le veuille ainsi, en effet? » Non, n'est-ce pas? Vous êtes sûrs du contraire!... »

Telles sont les doctrines du nouveau livre de George Sand, et je n'ai pas besoin de vous expliquer davantage le sens de ce terrible mot de *communiste*. Puisse le peuple, ce *géant au berceau*, ne pas le comprendre trop clairement! car nous n'aurions plus, en effet, mesdames, qu'à *cacher nos diamans* ou *à les jeter loin de nous*.

Quant à la partie romanesque du *Compagnon du Tour de France*, c'est le tableau animé de la vie de ces compagnons du devoir, qui prétendent remonter à la construction du temple de Jérusalem et avoir pour chef et pour fondateur le fameux roi Salomon. Un de ces compagnons, comme vous pensez bien, aime une grande dame, dont il rêve tout en faisant de la menuiserie. Quel est le sort et le résultat de cet amour? C'est une surprise dont je dois vous ménager la peine ou le plaisir. Du reste, ceci est le moindre souci de l'auteur, qui se complaît surtout aux moindres détails du compagnonnage. Le héros du livre est un garçon menuisier comme vous n'en avez jamais vu, un chef-d'œuvre du créateur, au physique et au moral, un jeune homme à la tête fine, aux petits pieds, aux mains délicates, à l'esprit éminent et profond, en un mot *une organisation princière*... comme s'il y avait des organisations princières dans une république, ô George Sand!...

Par bonheur, le roman fourmille de contradictions de ce genre, et par bonheur aussi, le style en est fort au dessus de l'intelligence des compagnons du devoir. Est-ce à dire que George Sand n'ait pas su retrouver ici l'admirable et simple langue d'*Indiana*, de *Valentine* et d'*André*? Tout au contraire! Jamais, peut-être, je me hâte d'en convenir, cette plume merveilleuse n'avait revêtu d'une forme plus parfaite un fond plus déplorable, ni donné autant de relief et d'éclat à un paradoxe aussi vulgaire et aussi triste! Voilà justement pourquoi les menuisiers ne comprendront pas le *Compagnon du Tour de France*, et le ciel en soit loué! car s'ils le comprenaient, les malheureux se croiseraient les bras, et Dieu sait qui fabriquerait à l'avenir nos tables et nos armoires! — Somme toute, ce livre, trop bien écrit pour les gens du peuple, et trop mal pensé pour les gens du monde, n'aura qu'un faible succès de curiosité, dont l'auteur d'*Indiana* fera bien de prendre sa revanche. — Mais je m'aperçois, monsieur, que j'ai atteint les limites imposées par l'*abondance des matières* ; ainsi donc au mois prochain ma *Bibliothèque* et mes *Papillottes*.

MARQUISE DE CHATILLON.

Revue de la semaine.

L'Opéra vit toujours avec le beau succès de *la Favorite*, et les représentations fructueuses du *Diable amoureux*. On avait parlé de la reprise des *Noces de Gamache*; mais la direction a cru devoir retarder l'apparition de ce ballet burlesque jusqu'à l'époque du carnaval. Nous n'avons plus que quelques semaines à attendre; car on sait que le premier bal masqué de l'Opéra aura irrévocablement lieu le 2 du mois prochain. — Une indisposition de Mlle Rachel a empêché la représentation depuis si long-temps attendue de *Marie Stuart*, à la Comédie-Française. On nous l'annonce maintenant pour les premiers jours de la semaine qui va venir. — Jeudi les Italiens devaient reprendre *la Donna del Lago*; n'ayant pu aller au Faubourg-Saint-Germain ce soir-là, nous ignorons si l'affiche aura tenu sa promesse; nous voulons croire, dans tous les cas, que les intempéries de l'air auront respecté le gosier de Rubini. — L'Opéra-Comique a donné jeudi la première représentation de *la Rose de Péronne*, de M. Adam. Nous sommes forcés de remettre à la semaine prochaine le compte-rendu de cet ouvrage. — D'ailleurs les théâtres sont aux premières représentations : il y en a eu une au Vaudeville, 86 *moins* 1; le titre est aussi bizarre que la direction, et la pièce en elle-même, se réduit à zéro. — *Charlot* des Variétés est une pièce fort agréable qui attirera long-temps la foule au charmant spectacle du boulevart Montmartre. — Enfin *Mazarin* du Palais-Royal continue avec bonheur les succès dont la direction Dormeuil a contracté la bonne habitude. — A la Gaîté, *Ralph le Bandit*, de M. Desnoyers, est un mélodrame du bon temps qui fait verser chaque soir des torrens de larmes.

Concerts Vivienne.

Les Concerts Vivienne croient devoir donner, cette année, le signal de l'ère joyeuse du carnaval; samedi 19 ils inaugureront leurs bals masqués; l'orchestre nombreux sera conduit par M. Pellerin; la salle sera décorée et éclairée avec un luxe extraordinaire. Rien donc ne manquera aux plaisirs.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

A Madame ***.

26 décembre 1840.

Je vais aujourd'hui, madame, ne vous parler que d'étrennes ! Nous allons entrer dans la grande semaine des émotions. Les enfans sont devenus bien sages, les femmes douces et prévenantes.... Huit jours de bon temps pour les parens et les maris : voilà ce que leur valent les étrennes. Il ne faut pas le leur reprocher !

Vous sentez bien que l'on n'a plus ici que l'embarras du choix, et que les magasins regorgent des plus élégantes et des plus brillantes nouveautés. Je ne saurais vous dire ce qu'il y a de séduisantes choses chez Mme Ferrières-Penona : c'est un étourdissement de belles dentelles, des plus beaux points d'Alençon, de mantelets, de pelisses, de manteaux qui en sont délicieusement ornés, de jolis et frais bonnets si bien montés, si bien enlacés de coquets rubans ; puis de magnifiques robes en moire brochée, en velours, avec trois volans de points d'Alençon, de trois hauteurs différentes, et les dessins de chaque volant créés tout exprès pour sa hauteur. Ceci est une recherche qu'on ne connaissait point encore ; elle est due au talent inventif de Mme Penona, qui obtient chaque jour plus de succès.

Puisque je parle de succès, je dois vous signaler, comme grandissant sans contestation, celui de Constantin, le fleuriste, recherché par le bon goût aristocratique des femmes les plus élégantes de Paris. Dans ce moment où les bals commencent à s'ouvrir, Constantin a créé les plus ravissantes parures de fleurs qu'il soit possible de voir ; ses charmans boudoirs sont un véritable jardin où chaque jour les plus belles mains vont cueillir le bouquet auquel le soir on devra tant de succès, car les fleurs sont le complément indispensable de toutes les toi-

lettes, surtout lorsque, ainsi que Constantin, on sait leur donner cette fraîcheur, cette vérité, qui n'est habituellement due qu'à la nature. A propos de la nature qui offre aux femmes les fleurs pour les embellir, il est un objet de toilette qu'elle leur octroie également, non seulement pour les faire belles, mais encore pour leur faire ressentir cette douce et chaude influence qui les préserve des atteintes rigoureuses de la saison ; vous avez déjà deviné que je veux parler des fourrures, car les fourrures sont la providence des femmes, elles ornent admirablement leurs costumes et garantissent leurs blanches épaules. C'est avec la parfaite entente de tous ces avantages que Bongenaux-Lolley et Auprêtre-Pellevrault ont obtenu les brillans succès qu'ils recueillent cette année. Leurs magnifiques fourrures qui, soit martre, soit chinchilla, renard bleu ou hermine, ne laissent rien à désirer, ne leur ont pas moins amené la plus fashionable clientèle que leur ravissante invention des manchons aérifères, dont la vogue va toujours croissant.

Je vous ai déjà, il me semble, parlé de l'adoption qu'ont faite quelques hommes des manchons, selon l'usage du dix-septième siècle ; cette mode, encore dans son enfance cet hiver, sera générale l'année prochaine, et il ne pouvait en être autrement lorsque l'on a vu la première apparition de la coupe des douillettes d'autrefois, qu'accompagnaient toujours les manchons. Car le paletot n'est que la douillette accommodée au goût du jour, plus étroite, plus courte, partant plus élégante, sinon plus confortable. Cependant le paletot se perfectionne chaque jour, et Blay-Laffitte, dont le talent ne reste jamais oisif, en compose d'un genre qui obtient le plus grand succès : c'est le paletot arrivé à l'apogée de l'élégance, sans cesser d'être le plus commode et le plus chaud des vêtemens. Au reste, tous les habits confectionnés par Blay-Laffitte obtiennent l'assentiment des hommes distingués qui tiennent à être vêtus avec grace.

Je viens de voir une expédition d'objets d'étrennes fort remarquable, faite par la maison de commission Giraud ; cette maison, qui se distingue par son exactitude et son bon goût, ne s'adresse qu'aux notabilités commerçantes de la capitale, aussi est-on sûr, en s'adressant à elle, d'avoir toujours ce qui paraît de plus nouveau et de plus distingué, avantage immense pour les personnes éloignées de Paris, et qui ne peuvent juger par leurs yeux de l'actualité de la mode. Laboche-Boin avait contribué dans cet envoi à tout ce qui concerne les cristaux et les porcelaines, unis aux plus beaux bronzes et aux plus riches dorures ; j'ai remarqué des porte-bouquets en porcelaine, montés sur des socles d'or guilloché, entourés de guirlandes de fleurs ; d'autres représentant une corne d'abondance en porcelaine ou en cristaux de couleur, dont le pied repose dans des touffes de feuilles ou de roseaux ; des porte-cigarres, des vases céladon, toscan, vénitien, enfin mille fantaisies que l'on nomme des *riens*, mais qui font de *l'Escalier de cristal*, une des maisons les plus en réputation de Paris.

Une ample provision avait aussi été faite chez Giroux, dont le nom devenu européen, nous dispense de tout éloge. Jamais, plus que cette année, Giroux n'a rassemblé de belles et jolies choses, et l'on s'étonne qu'au milieu de cet innombrable choix de ravissans objets, il s'en trouve une si grande quantité pouvant convenir aux fortunes médiocres ; mais Giroux est un homme doué d'autant d'habileté que de goût, et s'il sait attirer dans ses salons une riche et noble clientèle, il ne dédaigne pas de s'occuper de ce qui peut convenir aux

gens désireux d'offrir des étrennes tout en conservant l'économie que leur impose une position médiocre; on ne saurait trop remercier M. Giroux de savoir placer sur le même rang, le luxe et la simplicité. L'album de la *Sylphide* n'est pas un des moins beaux parmi ceux qui se trouvent dans les maisons Giroux et Susse; avec ses magnifiques reliures or et velours, c'est sans contredit le plus gracieux présent que l'on puisse donner en étrennes à une jolie femme. Si nous aimons à lire dans l'avenir, nous n'aimons pas moins à revenir sur le passé; l'album de la *Sylphide* qui nous offre les costumes avec lesquels nous fûmes belles, en remettant sous nos yeux les jolies *nouvelles* qui nous firent sourire ou pleurer, nous ramène à une vie de souvenir qui souvent a plus de charmes que le présent!

Baronne MARIE DE L.....

LE JEU D'UNE COQUETTE*.

I.

Il était au mois d'août, à ce mois où Paris devient triste, morne et silencieux. — On ne voyait çà et là que des agens de change qui couraient à la Bourse, des avocats qui couraient au palais, et le long des boutiques quelques oisifs échappés à leurs bureaux ou aux postes de la garde nationale. — Plus un seul visage auquel on puisse donner un nom ami, plus rien de ce Paris brillant et parfumé, élégant et jeune qui fait les joies et l'orgueil de l'hiver. — Celui qui ne fuit pas loin, bien loin de ce palais abandonné, sans même détourner la tête comme les habitans de Sodôme, la ville embrâsée, doit se soumettre à tout ce que le présent a de plus sombre, à tout ce que les souvenirs ont de plus.

* Cet article étant la propriété de *la Sylphide*, ne pourra être reproduit.

cuisant ; il doit se résigner à ne rencontrer sur son chemin que des omnibus, des fiacres de toutes dimensions et par fois des Urbaines ; — qu'il les accepte donc, si tel est son bon plaisir.

Aussi, sur les boulevarts, à peu près en face du Jockey-club, deux jeunes gens furent-ils fort étonnés de se rencontrer ; ils allèrent avec une sorte d'enthousiasme l'un à l'autre comme iraient deux voyageurs dans un désert. — L'un d'eux, le comte Léon de Malleville, était un élégant fort enchanté de l'être, un *lion* enfin comme il est convenu de dire à présent ; sa vie presque entière se passait de la rue Lepelletier à la rue Grange-Batelière, c'est-à-dire de l'Opéra au Jockey-club ; il était toujours et sans cesse pommadé, frisé, verni, *adonisé* sur toutes les coutures, ce qui peut être une qualité, je n'en sais rien, mais ce qui à coup sûr n'est pas un défaut. — L'autre, Rodolphe de Beaufort était un jeune homme de vingt-trois ans, dont les cheveux d'un châtain-clair, coupés assez courts, cachaient les tempes, et se soulevaient parfois un peu au souffle irrégulier du vent ; il était resté jeune, même à vingt-trois ans, presque naïf, à peu près confiant, et n'avait peut-être jamais adressé la parole à une fille d'Opéra. — Selon les uns c'était un jeune homme charmant, et selon les autres un jeune homme manqué ; mais certainement tout l'opposé du comte Léon de Malleville.

— Parbleu, dit celui-ci en allant à Rodolphe et lui tendant la main, voilà donc un visage de connaissance ; je devrais faire une croix, car par le mois qui court la chose devient assez rare.

— De rencontrer le comte Léon de Malleville, l'élégant du Jockey-club et des salons, oui ; mais de rencontrer un indifférent comme moi, la chose n'est pas étonnante.

— Tu n'es pas allé hier à l'Opéra ?

— Je suis allé au Vaudeville.

— Il y a donc un théâtre qui s'appelle le Vaudeville ?

— Comme il y en a un qui s'appelle l'Opéra.

Les deux jeunes gens se prirent par le bras et marchèrent ensemble le long des boulevarts.

— Ah ! çà, mon jeune ami, dit le comte de Malleville en prenant sa voix du sommet de la tête, vraiment tu n'es pas du siècle actuel ; je commence à désespérer de toi ; tu repousses comme indignes et pernicieux tous les pauvres plaisirs de ce monde, tu fuis la société de tes semblables de tout sexe, tu vis renfermé comme un cénobite ou comme un sage surnuméraire ; en vérité tu me fais de la peine ; je veux opérer ta conversion, — tu me remercieras plus tard.

— Mais je t'assure, mon cher Léon, que je ne suis ni à plaindre ni à convertir. Je ne fuis pas mes semblables le moins du monde, seulement je vois une autre espèce de semblables que toi ; car il y en a de plusieurs espèces, c'est peut-être une particularité que tu ignores ; et quant à être sage, je t'assure d'avance que je ne le suis pas... plus que toi.

— Seulement tu vas à droite, je vais à gauche, c'est pourquoi nous ne nous rencontrons jamais.

— Alors, fais-moi le plaisir, par souvenir de notre amitié d'enfance, d'aller un peu à droite.—Je suis sûr que tu caches dans quelque rue bien ignorée une blonde jeune fille (tu as toujours aimé les blondes), à laquelle tu as donné ton cœur naïf et pur, et auprès de laquelle tu rêves jour et nuit le ciel et les étoiles.

— Mon Dieu, non !

— Ou bien quelque vertu méconnue, calomniée, qui a versé ses larmes et ses douleurs dans ton sein, qui t'a raconté ses malheurs et l'injustice des hommes.

— Ce tableau est fort touchant, mon cher Léon, dit Rodolphe, mais je n'ai, pour le moment, ni blonde, ni vertu méconnue ; du reste, je t'avoue que cela me paraîtrait plus agréable que quelques uns de vos *rats*, comme vous les appelez, qui ressemblent beaucoup au lierre : « Je meurs où je m'attache. »

— Que veux-tu? c'est leur état, elles le font en conscience; c'est au moins un mérite.

— Elles en ont le droit, reprit Rodolphe en souriant, mais je n'ai jamais aimé le lierre. Cette plante n'est pas de mon goût: elle s'attache à tout.

— Parbleu, mon cher, s'écria tout-à-coup le jeune comte de Malleville, comme s'il venait de lui arriver une idée lumineuse, viens donc avec moi passer une semaine ou deux chez ce brave marquis de Rayval; sa femme, d'abord, est charmante, ce qui ne gâte rien; et il y a, en outre, tous les étés, au château du marquis, la plus adorable société que l'on puisse voir. — Ça ne te fera pas de mal, je crois que tu en as besoin, et pour moi, ça me changera un peu.

— Je n'ai nulle envie d'y aller.

— Ni moi non plus, tout à l'heure; les idées les meilleures sont celles qui vous arrivent tout d'un coup; — quinze jours, c'est une partie charmante, — qui sait? tu y trouveras peut-être le placement de ton cœur, si pur et si tendre, et en bonne et haute compagnie encore. Deux avantages pour un. Nous chasserons, nous monterons à cheval et nous engraisserons, moi du moins, c'est ma formelle intention.

— Je t'assure que...

— C'est décidé, la chose est convenue, demain après le déjeûner, à onze heures, ma voiture est à ta porte. — Dix lieues, c'est une promenade. Allons, à demain, adieu; j'aperçois quelqu'un à qui il faut que je parle, je serai exact, — à demain.

— A demain, à demain! répéta Rodolphe en regardant son ami s'éloigner; il en parle bien à son aise, je m'ennuierai fort à ce château du marquis.

Et il rentra chez lui avec l'intention bien arrêtée de ne pas y aller.

Cependant le lendemain, le comte Léon de Malleville arriva chez Rodolphe; il n'était que d'une heure en retard sur l'heure qu'il avait indiquée; ce n'était pas trop pour un élégant; — il fit tant, il démontra si clairement à son ami, qu'il ne pouvait se dispenser de l'accompagner sans de graves inconvéniens, que le trop faible Rodolphe se laissa persuader, et ils partirent pour le château du marquis de Rayval.

Il y avait, comme l'avait prévu le comte Léon de Malleville, belle et brillante société de jeunes et jolies femmes, avec de charmans visages et de douces paroles; certes, celui qui eût aimé ce que l'on est convenu d'appeler la vie de Paris, qui voltige sur tout sans s'arrêter à rien, qui papillonne de droite et de gauche libre, indépendant et fantasque, qui ne cherche que le présent, jamais l'avenir; celui qui eût aimé ces causeries qui effleurent le cœur, ces manèges de coquetterie féminine, de mots à double entente, jetés comme au hasard et qui atteignent un but, ces demi-sourires, ces regards voilés devant lesquels on se sent tout ému; celui-là eût appelé le château du marquis un véritable *Eden* peuplé de divinités enchanteresses, celui-là eût accepté, sans arrière-pensée, comme le fit Léon de Malleville, toute cette agitatoin de chaque minute de la vie présente, sans conserver le lendemain, un regret ou un souvenir, celui-là eût donné, comme lui, la replique à cette divertissante comédie de chaque jour et y eût trouvé un délicieux passe-temps.

Mais tel n'était pas Rodolphe de Beaufort, il ne s'était pas, comme son ami, habitué à ce guerroiement continuel qui peut blesser au cœur si l'on n'est pas assez fort pour se défendre, ou assez adroit pour parer le coup; il n'avait pas fait une étude sérieuse, journalière et approfondie de ces charades du grand monde, dont le mot échappait à son intelligence, mais lui qui n'avait pas donné un masque à son visage, un voile à sa pensée, il trouva cela moins divertissant, et il ne voulut pas, ou n'osa pas s'engager dans cette partie où l'on avait l'air de jouer si gros jeu.

Le peu que nous avons dit sur son caractère au commencement de ce récit, fera peut-être comprendre facilement combien il se trouva, pour ainsi dire, étranger à cette société dont il redoutait les fatales habitudes; comme son ami, il ne changeait pas trois fois de toilette par jour, il ne roucoulait pas sur tous les tons près de celle-ci ou de celle-là

avec une égale liberté de cœur et d'esprit, il ne pouvait pas, enfin, rendre la monnaie de cette pièce qu'il fallait changer presque à chaque minute, — aussi se prit-il à maudire de toutes ses forces la malencontreuse idée de son ami Léon, et il se retira de la mêlée. — Pour ne pas accepter au moins quelque peu de ce qui courait çà et là à ses côtés, il y avait peut-être autre chose que la naïveté de son cœur et la trop candide pureté de son imagination ; mais il se le cachait à lui-même, et il le cachait aux autres avec une persévérance bien suspecte.

Il s'isola complètement ; — le premier jour on y fit attention ; la marquise de Reyval même par cette esquisse délicatesse d'une maîtresse de maison, se crut obligée de venir partager quelque peu l'isolement de Rodolphe et de servir d'égide à son excessive timidité ; — le second jour, on se demanda s'il était venu en pélerinage pour accomplir un vœu de solitude et de continuel silence ; le troisième jour, on parla bien encore un peu de lui comme d'une étrangeté curieuse; et le quatrième jour on passa à côté de lui sans le voir, sans y faire la moindre attention, comme on eût passé à côté d'un arbre dans une forêt. Léon seul crut de son devoir d'avertir Rodolphe qu'il n'était ni convenable, ni spirituel, ni divertissant de faire ainsi bande à part, qu'il se perdait dans le monde d'une manière irréparable et ridicule.— Rodolphe fut inébranlable. — Chacun prend son plaisir où il le trouve, lui répondait-il imperturbablement ; va jouer et chasser aux papillons si cela t'amuse ; et si l'on te demande ce que je fais, dis que je compose une comédie de mœurs, et que j'étudie. »

Un jour toutes les jeunes dames qui habitaient le château étaient réunies dans le salon, attendant l'heure d'une pêche qui devait être miraculeuse ; le comte Léon de Malleville était allé visiter les barques et s'assurer que toutes les dispositions avaient été régulièrement prises ainsi qu'elles avaient été ordonnées. — Les femmes font attendre, mais n'aiment pas à attendre ; aussi elles commençaient visiblement à s'impatienter et laissaient-elles prendre à leurs visages une petite moue de mauvaise humeur nullement équivoque ; lorsque l'une d'elles, lady Alicia, jeune anglaise, veuve à l'âge où l'on commence ordinairement à penser à se marier, se leva, et baissant la voix comme si elle eût craint d'être entendue par d'autres personnes que celles qui étaient présentes.

— Je trouve, dit-elle en souriant d'un de ces sourires de jeune femme qui portent avec eux tout à la fois un cachet d'orgueil et de capricieux dédain ; que nous devrions, comme femmes, être profondement humiliées de la tranquillité de ce jeune homme, l'ami du comte de Malleville.

— M. Rodolphe de Beaufort ? dit une jeune dame, il compose des vers et des élégies sur l'air pur des champs, les rayons du soleil et la fraîche verdure des bois.

— Oui, reprit Alicia d'un ton de folle gaîté et de malicieuse coquetterie; mais c'est un vol évident que l'on nous fait, un vol manifeste ; on admire les champs, le soleil et les bois.... quand on est seul. Mais ici M. de Beaufort nous appartient de droit, il est notre propriété. — Regardez plutôt M. de Malleville, est-ce qu'il ne va pas tout seul, est-ce qu'il ne va pas fort bien ? vous en avez fait, mesdames, un cavalier servant accompli, et je dis qu'il nous faut, de gré ou de force, faire la conquête de son ami.

— Lady Alicia a toujours des idées étranges et folles, dit la comtesse de Soleure, pourquoi ne pas laisser ce jeune homme se livrer tranquillement selon son désir à ses goûts de contemplation et d'herborisation ?

— Parce qu'il nous serait nécessaire pour mille petits soins charmans, et qu'enfin il nous brave, ce qui ne devrait pas être permis.

— Au fait Alicia a raison, dit une autre jeune dame en souriant malicieusement; il serait piquant d'amener à nos pieds ce sévère anachorète.

— De troubler l'onde pure dans laquelle il se désaltère si paisiblement, interrompit Alicia en cherchant à donner à sa voix un ton emphatique.

— C'est cela!... c'est cela!... dirent à la fois toutes les jeunes dames, ligue offensée contre le coupable, il périra!

Le grelot était attaché à toutes ces têtes si folles, elles le secouaient en riant aux éclats. Toutes finirent par trouver l'idée charmante, et se dirent que c'était une distraction bien naturelle à la campagne; — aussi elles se levèrent avec enthousiasme, parlant toutes ensemble et faisant mille observations. Chacune donnait ses idées sur l'attaque de cette place importante, et se livrait à des appréciations plus ou moins fines sur le cœur humain.

— Il faut l'engager, toutes à la fois, à aller à cette partie de pêche, disait l'une, il n'osera pas nous refuser.

— Ce serait une grande faute, répliquait l'autre, à moins d'être bien niais il se doutera tout de suite de notre plan.

— Il faut charger le comte de Malleville de nous l'amener, disait une troisième.

— Les hommes se soutiennent, le comte nous trahirait.

— Il faut herboriser avec lui.

— Il faut le prendre par la mélancolie.

— Composer avec lui des élégies pastorales.

— L'attaquer de front.

Toutes ces paroles se succédaient avec une rapidité incroyable.

— Il faut avant tout nous entendre, dit Alicia, si nous voulons arriver à bonne fin; or donc, je vous propose un moyen. — Écoutez bien : — nous allons écrire nos noms sur des morceaux de papier, les mettre tous dans mon chapeau, et le nom qui sortira désignera celle d'entre nous chargée de cette mission délicate.

— L'idée est parfaite, s'écrièrent toutes les dames; accepté à l'unanimité!

— Ce n'est pas tout, reprit Alicia d'une voix doctorale et solennelle, celle que le sort aura désignée sera tenue de venir rendre compte du résultat de ses démarches, dont le comité appréciera la valeur et l'importance; si pendant trois jours ses plans d'attaque ont été déjoués par l'ennemi sans qu'elle ait pu triompher de sa résistance ou de son courage, elle sera déclarée vaincue et mise hors de combat; et une autre également désignée par le sort ira prendre sa place.

— Accepté!... accepté!... répétèrent encore toutes les voix.

— Silence, dit Alicia, voici le comte de Malleville qui monte le perron, et surtout que personne ne trahisse ce secret.

— Non! non! personne!!

— Celle qui parlera, ajouta Alicia d'une voix grave et sévère, sera déclarée traître à la patrie.

— Traître à la patrie! répétèrent toutes les jeunes femmes avec un sang-froid imperturbable et en élevant au dessus de leurs têtes leurs mains fines et gantées.

Presqu'aussitôt la porte s'ouvrit et le comte Léon de Malleville entra dans le plus élégant costume du matin qui se puisse imaginer.

— Mesdames, dit-il, les barques sont prêtes et pavoisées, et les poissons attendent avec impatience le moment de tomber à vos pieds.

— Ils sont bien aimables, dit la comtesse de Saulcure, et nous leur en ferons tous nos remercimens.

Alicia s'était approchée d'une table et avait écrit cinq noms; elle plia les papiers, les mit dans son chapeau, et s'avançant vers le comte de Malleville :

— M. de Malleville, lui dit-elle, vous arrivez fort à propos, car nous étions dans le feu d'une grande discussion.

— Puis-je être admis à cette grande discussion? dit le comte.

— Il s'agissait de savoir quelle est celle de nous qui jetera, la première, le filet à ces poissons si aimables et si gracieux.

— La question est en effet très grave, et qu'avez-vous décidé, mesdames?

— Nous avons décidé que le sort en déciderait. Les cinq noms sont dans mon chapeau, et c'est vous, M. de Malleville, qui allez choisir.

Le comte s'inclina en souriant aimablement. — Je suis tout le vôtre, dit-il; et pendant qu'il mettait la main dans le chapeau d'Alicia, en tournant discrètement la tête, celle-ci fit à ses compagnes un signe d'intelligence. — Les jeunes femmes s'avancèrent et formèrent un cercle autour du comte, attendant avec impatience le nom qu'il allait prononcer. — Le comte déroula lentement le papier, et lut: *Alicia*.

— Bravo!... bravo!... s'écrièrent toutes les jeunes dames à la fois. — C'est Alicia qui jetera le filet.

— Je le jeterai en conscience, dit Alicia en faisant une révérence pleine de coquetterie et de malice.

— Prenez garde, lady Alicia, que le poisson ne vous échappe, dit la comtesse de Sauleure en souriant, et elle se mit à fredonner:

« Mène ta barque avec prudence,
» Pêcheur. Parle bas. »

Le comte, qui était bien loin de comprendre le sens caché de cette scène, mais qui, sans s'en douter, donnait parfaitement la réplique, se mit à son tour à chanter le dernier vers de la romance:

« Le roi des mers ne t'échappera pas. »

— Je l'espère ainsi, dit Alicia, quoique je n'aie jamais jeté de filets, je vous le déclare.

— Tant mieux, dit le comte de Malleville; aux innocentes les mains pleines. Partons.

— Et votre jeune ami, M. de Malleville, reprit Alicia, n'est-il pas de la fête?

— Certainement non; je viens de l'apercevoir à l'autre extrémité du parc avec toute une bibliothèque sous les bras.

— Il a peut-être peur de l'eau.

— Ou de vous, mesdames, ce qui serait plus croyable.

— Nous sommes donc bien effrayantes?

— Non, répondit le comte en prenant sa voix la plus mielleuse, mais bien à craindre; le plus brave peut avoir peur.

Ce dialogue entre tout le monde servit supérieurement Alicia, car il détourna d'elle l'attention du comte, et lui donna le temps de réfléchir à ce qu'elle devait faire. — Dans les momens extrêmes, il faut se servir de tout; aussi ne fit-elle pas la difficile, et comme les vieux moyens sont quelquefois les meilleurs, elle se prit le front à deux mains et s'écria d'une voix douloureuse:

— Ah! mon Dieu! quelle migraine affreuse vient de me prendre à l'instant!...

— Oh! oh! fit la comtesse de Soleure à voix basse en s'approchant, je ne crois plus à la migraine.

— Moi, non plus, répondit Alicia sur le même ton, mais je m'en sers.

— Lady Alicia, reprit la comtesse de Sauleure, qui je crois avait dans le fond du cœur quelque jalousie de ce que le sort ne l'avait pas désignée; vous reculez déjà devant le danger.

— J'avance, au contraire, répondit Alicia, en faisant un petit hochement de tête plein d'espiéglerie et en soulevant légèrement ses deux mains qui laissèrent voir le visage le plus frais et le plus rosé qui se puisse rencontrer jamais.

Le comte continuait à prendre la scène au sérieux (triste position pour un raffiné du dix-neuvième siècle).

— Quel fâcheux contre-temps, dit-il à son tour, en s'élançant vers Alicia; cette migraine vous a prise bien subitement; le grand air la calmera, j'en suis certain.

— C'est affreux, dit Alicia... je souffre le martyre.... Non...., non...., je connais mes

migraines....; elles me durent toute une journée. (Ici elle essaya de se soulever un peu. Je vous en prie, mesdames, partez sans moi, que je n'arrête pas votre pêche; je cède ma place à la comtesse de Sauleure.... Oh! je regrette bien de ne pouvoir vous accompagner.

— Comment, dit une des jeunes femmes qui ne saisissait pas bien encore le but de la migraine; lady Alicia, vous ne venez pas avec nous?

— Non, répondit Alicia en se penchant à son oreille, je vais me promener dans le parc. — A ce soir dix heures, chez moi, première réunion du comité secret.

Aussitôt que lady Alicia vit, des fenêtres du salon, les barques qui s'éloignaient, elle prit un livre, et, descendant dans le parc, elle se dirigea du côté où le comte de Malleville avait aperçu son ami Rodolphe de Beaufort. — Elle ne tarda pas à le rencontrer; il était assis sur un banc dans une allée de tilleuls fort couverte, et semblait lire très attentivement, ce qui permit à la jeune femme de s'avancer très près de lui sans être vue; cependant, quelque léger que fût le bruit de ce pas sur le sable, le jeune homme leva la tête, et, tout étonné d'être surpris ainsi à l'improviste dans la solitude, il rougit et ferma son livre.

— Ne vous dérangez pas, monsieur, lui dit aussitôt Alicia de sa voix la plus douce; je suis désolée d'avoir interrompu vos rêveries par mon indiscrète promenade.

— Dites ma lecture, madame, interrompit le jeune homme en montrant le livre qu'il tenait à la main. — Il semblait avoir peur qu'on ne l'accusât de rêver à quelque chose.

La jeune femme ne savait de quelle manière commencer l'entretien qu'elle avait tant à cœur de provoquer et qui devait être son premier fait d'armes; elle était au bout de l'allée, traçant des dessins sans suite sur le sable avec le bout de son ombrelle.

— Comment, dit-elle enfin, n'êtes-vous pas avec ces dames et ces messieurs à cette grande partie de pêche qui doit être si merveilleuse?

— Je vous avoue, madame, que j'aime peu la pêche.

— Ah! oui, c'est vrai, dit Alicia en souriant à moitié, j'avais oublié, M. de Beaufort, que tous les futiles plaisirs de ce monde sont indignes de vous, et que vous ne daignez pas y jeter un regard.

Evidemment l'attaque était consommée, et la réponse du jeune homme devait amener les hostilités.

— Vous vous trompez, madame, dit-il fort tranquillement, tous ces plaisirs dont vous parlez ne sont pas indignes de moi, et je suis loin de ressembler au portrait que vous venez de tracer; peut-être est-ce moi qui suis indigne d'eux?

— Ceci ressemble fort à de la modestie, reprit Alicia, en jetant sur lui un regard adroitement combiné.

— Ou à de la crainte; ce que vous prenez pour du dédain peut être de la défiance.

— Prenez garde, M. de Beaufort, en peu de mots on dit bien des choses.

— Moins peut-être que vous ne pensez.

— Voici encore de la défiance, interrompit-elle avec un air malicieux; décidément je vois que vous aviez raison; c'est là une qualité ou un... défaut que vous possédez admirablement.

— Il se peut, reprit le jeune homme, que ce ne soit pas une qualité; je ne suis point assez fat pour m'en supposer aucune, mais certainement ce n'est pas un défaut.

— Si nous voulions entamer une discussion sur ce chapitre, M. de Beaufort, je vous rangerais, j'en suis sûre, de mon avis.

— Pardon, madame, mais j'en doute; se défier d'un danger n'empêche pas le danger d'arriver à vous quelquefois, mais empêche au moins qu'il vous prenne à l'improviste; se défier de la douleur n'empêche pas de souffrir, mais empêche peut-être que la douleur ne vous écrase et ne vous tue.

— Voilà bien, dit Alicia, en s'efforçant de rire aux éclats pour décontenancer le pauvre jeune homme qui resta en effet stupéfait et morfondu; voilà bien les jeunes gens de la

nouvelle école, ils font sans s'en douter, dans le cours de leur vie privée, du roman intime, et de la littérature moderne; ils ne peuvent pas vivre comme les autres hommes, ce serait trop commun; la vie ordinaire ne peut suffire à leur ame de feu; dans tout ce qui les approche, ils veulent absolument voir autre chose que ce qu'ils voient. Partout il y a piége, désillusion, horrible désenchantement, partout il y a douleur de l'ame; dans chaque parole un mensonge, dans chaque sourire une trahison, pour apprendre à se défier de tout, ils ne jouissent de rien, et dans les plaisirs les plus innocens ils veulent à toute force découvrir des projets de perdition. Selon eux l'existence ne serait composée que d'une lutte perpétuelle; et pourquoi cela, s'il vous plaît? — Parce qu'il est *bon genre*, c'est je crois l'expression dont on se sert, d'avoir l'air malheureux, lorsqu'on n'a même pas eu le temps d'essayer d'être heureux, d'avoir l'air désenchanté de toutes choses, sans savoir seulement ce que veut dire le mot Désenchantement, et de jeter ainsi à tout ce qui les entoure le triste voile de leurs cœurs flétris.

Alicia avait commencé cette tirade magnifique, d'abord avec une voix enjoué et railleuse, et puis malgré elle et presque à son insu, son visage avait pris une expression sérieuse en prononçant les derniers mots; elle s'en aperçut sans doute, et comprit que c'était une faute d'user ainsi si vite ses munitions, car elle se tut, et jouant négligemment avec les feuilles d'une fleur qu'elle avait cueillie, elle ajouta :

— Mais il me semble que tout en ne voulant pas entamer le chapitre du désenchantement de la jeunesse, je commençais assez bien...

— Savez-vous, madame, reprit Rodolphe, après quelques minutes de silence que c'est envelopper tout le monde d'une manière bien dure et bien injuste dans la proscription générale, je serais tenté, jusqu'à un certain point, d'être de votre avis; il y a la fatuité de la douleur comme il y a la fatuité du bonheur; mais je vois qu'il faut que je me défende et que je m'excuse si je ne veux pas être perdu de réputation; car je suis, n'est-ce pas, un de ces jeunes gens du siècle cruellement désenchantés qui cherchent la solitude pour soupirer en silence? Vous m'avez surpris tout à l'heure, madame, et vous pourrez rendre bon compte de mes occupations, vous avez été témoin que je ne soupirais pas, mais que je lisais tout simplement, ce qui a fort peu d'analogie avec les douleurs de l'ame, l'*Histoire de la Russie*.

— Vous êtes un peu moins coupable alors, dit en souriant Alicia.

— Je ne sais, reprit Rodolphe, si pour ces dames et ces messieurs, la pêche a de grands agrémens, mais quant à moi je vous déclare que je préfère de beaucoup les quelques mots que vous avez été assez bonne pour échanger avec un coupable.

— Prenez garde, dit Alicia, voici de la galanterie et je vais *me défier* à mon tour.

— Vous me gardez toujours rancune pour ce mot-là.

— Non, mais vous m'avez donné une bonne idée, et j'essaierai de m'en servir.

— Laissez les armes à ceux qui ont besoin de se défendre; c'est une bien petite consolation qu'il ne faut pas leur envier.

Tous deux marchaient à petits pas dans l'allée, lady Alicia comprit que la conversation si elle continuait sur ce pas allait tomber dans une fade *sentimentalerie*, et qu'il n'était pas temps encore d'user de ce moyen, aussi s'empressa-t-elle de la changer.

Le soir elle s'endormit parfaitement satisfaite, après avoir rendu au comité un compte exact de la première rencontre. — C'est charmant, pensa-t-elle, d'avoir trouvé cette occupation à la campagne.

Le lendemain de très bonne heure, contre son ordinaire, elle était éveillée; elle pensait avec une joie secrète à ce plaisir de coquetterie féminine qui l'avait jetée dans cette étrange intrigue; elle calculait dans sa tête les moyens qui lui semblaient les plus infaillibles pour arriver à une entière réussite, sans calculer quelles pouvaient en être les suites et les conséquences. — Cette journée cependant n'amena rien de nouveau; loin de faire un pas en avant, Alicia recula plutôt, car Rodolphe de son côté, par ce sentiment instinctif du cœur qui est presque toujours le sentiment de la vérité, crut deviner sa

coquetterie sans en comprendre néanmoins le motif ou le but; il se tint sévèrement sur ses gardes, et fut beaucoup moins expansif qu'il ne l'avait été la première fois. Ce fut un grand désappointement pour la jeune Anglaise; elle avait cru cette conquête si facile qu'elle fut étonnée d'abord, blessée ensuite de sa résistance; elle oublia presque que ce n'était qu'un jeu de quelques jours, un complot de plusieurs jeunes femmes entre elles, et elle appela à son aide toutes les ressources de sa tête et de son cœur.

Cette fois-là le soir elle ne joua pas la comédie; elle fut sérieuse véritablement avec un cachet involontaire de tristesse qui contrasta d'une manière visible avec la gaîté des autres. — Elle seule était dans la confidence du véritable secret de cette tristesse, pendant que toutes les jeunes femmes chuchotaient entre elles en se montrant l'air sérieux d'Alicia; elles se disaient qu'elle *jouait* en conscience, et qu'à la prochaine réunion du comité secret, on lui voterait de justes remercimens.

Ainsi se passa la seconde journée. — La troisième amènerait-elle un résultat?

BARON DE BAZANCOURT.

(La suite au prochain numéro.)

Théâtres. — Concerts.

On a repris, au Théâtre-Français, cette mauvaise tragédie de *Marie Stuart* que Lebrun tailla jadis sur l'ample drame de Schiller. Mlle Rachel n'avait jamais subi une épreuve aussi terrible: pleine de dignité hautaine devant ses geôliers, elle a été effrayante et sublime dans son entrevue avec Élisabeth, simple et déchirante dans ses préparatifs de mort; enfin, elle a tenu tout ce qu'on pouvait attendre de ses qualités et de ses défauts. Ligier a parodié fort agréablement le rôle de Leicester. Nous ignorons encore le nom de la figurante qui représentait la reine d'Angleterre; Maillard est décidément voué au bleu, depuis le succès obtenu par ses bas dans le *Verre d'eau*. Malgré cette dame et ces messieurs, *Marie Stuart* attirera tout Paris. — Mme Cinti-Damoreau vient de faire à elle seule le succès d'un ouvrage nouveau; elle a daigné prendre sous son patronage de haute et puissante cantatrice une petite partition de M. Adam, toute composée d'airs de galop, de médiocres effets, en style russe, de souvenirs de menuet, et de chansonnettes, comme le vin de dessert en inspirait dans les noces de nos bisaïeux. M. Adam, le *maëstro*, MM. de Leuven et Dennery, les *auteurs* du poème de *la Rose de Péronne*, ont disparu derrière cette vocalisation incomparable, ces feux d'artifice de trilles et de cadences. Enfin Mme Damoreau a reçu assez d'applaudissemens pour en distribuer un peu autour d'elle sans s'appauvrir. — Les autres théâtres redoublent d'efforts, afin de changer leur affiche tous les huit jours. Quand les vaudevilles, enfans-barbons, datent déjà d'une semaine: « *Enlevez-moi ces magots-là!* » disent les directeurs, parodiant Louis XIV. Ainsi, dans ce *steeple-chase* des premières représentations, nous avons vu se ruer sur le public un *Charlot*, espèce de benêt, qui veut faire fortune en courtisant des duchesses. Il a été suivi immédiatement d'un joli acte portant ce titre: *Si nos femmes avaient*, par M. E. Gonzalès, jeune romancier dont le talent vigoureux s'est transformé pour aborder une carrière nouvelle. — Tandis que ceci se passait aux Variétés, le Vaudeville nous présentait un monsieur qui, à une autre époque, eût été le gentilhomme Joconde, don Juan, marquis de Marana, le chevalier de Faublas, en un mot, un séducteur séduisant, mais qui, aujourd'hui, se trouve être tout simplement un vulgaire commis-voyageur, l'homme de l'*article* et de l'*annonce*.

Pouah! Il a séduit une femme dans chaque département excepté dans celui de la Seine. Est-ce croyable? et n'est-ce pas à Paris seulement qu'il faut chercher les jolies femmes de la province, fleurs délicates transplantées sur le sol de la Chaussée-d'Antin? — Au Gymnase, rugit un *Lion Amoureux*. Cet animal n'est pas méchant; il nous a même paru mâcher fort agréablement la prose de M. Scribe; ses griffes ne passent pas à travers ses gants blancs. Il est à remarquer qu'on revient beaucoup, en ce moment, aux fables de la Fontaine: dernièrement encore s'est traduit en plein air l'apologue de l'*Ane portant des reliques*. — Le Palais-Royal nous amusait jadis; mais nos rires changeront de nature, s'il persiste à nous donner des pièces historiques, à nous montrer la robe rouge du cardinal Mazarin. Gare, Frétillon, ne touchez pas à ces choses-là. — Aux boulevarts Saint-Martin et du Temple, on continue à se distribuer de grands coups de poignards et à vider des coupes de poison: la foule applaudit, et, avouons-le, nous avons fait quelquefois comme elle; mais la rue Lepelletier a de bien autres attraits pour nous, et *la Favorite* nous attire par la douce mélancolie de son drame et de ses cantilènes, et par l'admirable ensemble des chanteurs. C'est un succès d'autant plus incontestable que des journaux-docteurs en musique le nient avec acharnement: M. Pillet ne dit pas que Donizetti lui a livré un chef-d'œuvre; mais il répond aux juges trop sévères par ces paroles éloquentes: « *Messieurs, la salle est pleine!* »

ALF. D.-S.

C'est une noble et ingénieuse pensée que d'appeler les arts au secours du malheur, que de mettre la misère sous le patronage de la musique. A peine la nouvelle des inondations du Midi était-elle connue, que tous nos virtuoses se sont empressés d'offrir aux victimes du fléau le tribut de leur talent. Parmi ces concerts de charité, celui que M. Louis Lacombe vient de donner doit être inscrit au premier rang. Encore chargé des couronnes de l'Allemagne, ce grand pianiste s'est montré l'égal de tous les maîtres connus. Autour de lui rayonnaient, comme les satellites d'un astre glorieux, des artistes chers au public et avec lesquels M. Louis Lacombe a partagé les succès de la soirée.

Il appartient à LA SYLPHIDE de consacrer toutes les actualités, de butiner partout son miel, tantôt au théâtre, tantôt dans le roman, tantôt dans les arts. Les sujets graves eux-mêmes ne l'effraient pas lorsqu'ils peuvent offrir quelque intérêt à ses lecteurs. Ainsi, au moment où la France est encore agitée par les émotions du 15 décembre, LA SYLPHIDE a cru devoir publier un souvenir de cette grande journée. Le dessin qui accompagne cette livraison rappelle, avec une prodigieuse exactitude, la marche imposante du cortége, et reproduit les mille détails de cette scène unique dans l'histoire. Nous ne doutons pas qu'il ne soit accueilli avec plaisir par les abonnés de LA SYLPHIDE, et, en outre, acheté avec empressement au magasin d'Aubert.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Burnous cachemire blanc avec cordons algériens du Mon des Italiens de (Thiébaud Guichard) *Mon Italien*
Coiffure et Chapeau vieille de (Maurice Beauvais) *Fourrures de* (Mr Auprete et Bougeneaux Lolley) *au*
Phonore 26 et 38

1, CITÉ DES ITALIENS.

A Madame *.**

2 janvier 1841.

ORSQUE vous recevrez cette lettre, madame, nous aurons franchi le pas périlleux qui nous sépare de l'année 1840, dont l'avenir était si gros d'événemens fâcheux. A bien peu de choses près, cette année ressemble à tant d'autres, malgré certains allarmistes qui, à chaque nouvelle catastrophe plus ou moins saisissante, criaient à l'*influenza!* Que Dieu fasse que nous ne tombions pas de Carybde en Scylla, et que nous tirions encore aussi bien notre épingle du jeu pendant l'année qui vient, que pendant celle qui s'est écoulée..... Au reste 1840 périt sous une pluie de fleurs et de plumes; son linceul est brillant, transparent, diaphane; le satin, le velours, la gaze, recouvrent sa tombe, et son glas funèbre se chante au son des joyeux orchestres et à la clarté des lustres et des candélabres!

Pour les visites du jour de l'an, les femmes de la haute société ont généralement adopté les chapeaux *résilles* de Maurice-Beauvais, dont la vogue ne peut que s'accroître, tant ils sont jolis et élégans. Notre SYLPHIDE d'aujourd'hui vous en donne un charmant modèle, ainsi qu'une des coiffures moyen-âge du fameux modiste dont le goût artistique est sans cesse à la recherche de ce qui sort de la route banale. Sa collection de coiffures est un vrai musée d'histoire où chaque femme peut choisir un type particulier, et il n'est pas de femme qui ne comprenne tout l'avantage qu'elle peut retirer d'une coiffure excentrique et avec laquelle on ne la confondra pas avec une simple bourgeoise de la rue Saint-Denis. D'ailleurs,

ne faut-il pas une coiffure à part, une coiffure du temps, avec ces belles étoffes d'aujourd'hui qui viennent, dans les magasins de Thiébaud-Guichard, nous rappeler le luxe des cours de Louis XIV et Louis XV? Quelle harmonie pouvez-vous établir entre un petit bonnet chiffonné et ces *satins Pompadour, ces droguets brillans, ces barrèges diamantés, ces crêpes jardinières* qui sentent les belles réceptions de Versailles. A propos de Thiébaud-Guichard, nous dirons qu'il a dans ce moment de charmantes pelisses *bonne-femme*, des douillettes des plus comfortables et d'élégans burnous algériens qui sont remplis de grace et qui drapent à merveille ; celui que représente notre gravure a été acheté par la duchesse de P....., dont tout Paris connaît le goût si éminemment distingué.

La maison de commission Giraud expédiait la semaine dernière, pour un mariage au château de B...., en Normandie, des caisses remplies des modes de Maurice-Beauvais et des objets confectionnés de Thiébaud Guichard; il y avait aussi des robes où se reconnaissait la coupe gracieuse de Mme Debuisieux, et les magnifiques fourrures d'Auprêtre-Pellevrault et Bougenaux-Lolley. La corbeille, qui sortait des magasins de Giroux, mérite une mention toute particulière. Sa forme était celle d'une conque marine, soutenue par des dauphins en or ciselé, la matière était de l'écaille *marquetterie*. Deux syrènes formaient les anses, elles tenaient des cornes d'abondance, versant, comme de coutume, une foule d'objets divers. Outre les mille petits riens sortant de la maison Giroux, que contenait cette élégante corbeille, et dont les objets de sorcellerie n'ont pas été les moins goûtés au château de B...., il y avait encore, comme accessoires indispensables, les mouchoirs de Chapron, où le chiffre et les armes de la jeune mariée se trouvaient entrelacés de mille manières, sous les formes les plus variées. Les odeurs de Guerlain, dignes compagnes et complément de ces beaux mouchoirs ; les gants Mayer en profusion pour le négligé, pour le bal; des papiers dentelles de Marion, si jolis, si délicatement distingués. L'ALBUM musical de Michaeli avait aussi trouvé sa place dans cette aristocratique corbeille ; il est allé recueillir en province les applaudissemens que lui valent, dans toutes les soirées de la capitale, le charme irrésistible de ses six mélodies. Quoiqu'il soit un peu aventureux d'amour-propre, de parler de soi ou de ceux que l'on préfère, je vous dirai que je n'ai pas vu sans un vif plaisir six ALBUMS DE LA SYLPHIDE, reliés en velours de toutes nuances, qui s'étaient glissés coquettement dans les présens destinés à la jolie mariée, qui doit, dit-on, les offrir à ses demoiselles de noces.

Il y a long-temps, il me semble, que nous n'avons causé modes; les yeux sont tellement éblouis par la magnificence des magasins, qu'on se prend à ne pouvoir parler d'autre chose, et qu'on oublie le fond pour la forme. Je vous dirai en quelques mots que les robes de velours ou d'étoffes épaisses se font toutes à corsage plat, avec nervures, à pointe, avec des lattes de dentelles, de blonde ou de fourrures, lorsque la garniture de la robe est également en fourrures. Les manches sont de plus en plus plates, courtes ou longues, excepté pour les douillettes par dessus, dont la jupe doit être beaucoup plus courte et un peu moins ample que celle de dessous. Il est une mode charmante que je veux vous signaler, parce qu'elle est aussi gracieuse qu'élégante; c'est une robe *odalisque*; cette robe, quoique parée, ne peut se porter qu'à une soirée, *chez soi*, une soirée où, assise dans un fauteuil gothique de Monbro, on ne se lève que pour recevoir les arrivans. La robe doit être en velours de nuance foncée, gros bleu, gros vert, violet;

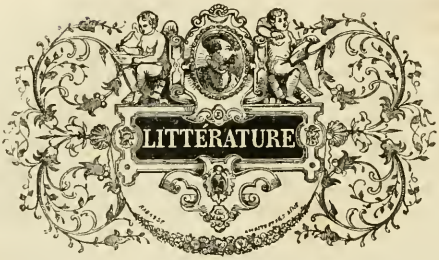
le corsage juste, montant des épaules comme celui d'une redingote, est très ouvert devant et ne se rejoint qu'à la ceinture, la jupe ouverte devant, avec les coins arrondis; les manches serrées juste jusqu'à la moitié du haut du bras, sont larges et ouvertes du bas comme les manches à la *religieuse*, quoique cependant moins amples et moins tombantes; toute la robe doublée de satin blanc se rabattant d'un grand travers de main autour du corsage de la jupe et des manches ouvertes, et sur cette bordure de satin une bande de passementerie ouvragée à jours de la même nuance que la robe; une jupe de dessous en satin blanc et des manches de dessous pareilles demi larges et serrées au poignet par quatre bracelets. Avec cette toilette, il faut une coiffure *châtelaine* de Maurice-Beauvais en velours blanc et or.

On voit quelques robes en satin blanc avec des ornemens de velours orange. Les dentelles sont toujours aussi en vogue, on en applique dans toutes les formes, sur toutes les étoffes, et les vieux et les nouveaux points sont adoptés sans distinction. Au bal, on voit beaucoup de robes en gaze brillante, crêpe, organdi brodé, avec des petits corsets de velours noir ou de toute autre nuance, accompagnés de cordons algériens de la nuance du corset. On fait de superbes manteaux que l'on nomme manteaux royaux, en satin broché, doublé et bordé de fourrures, avec un grand collet et un plus petit pardessus, également en fourrure; les ouvertures des bras sont bordées de fourrures et terminées par des glands arabes en or. Au reste, ce qui se voit cette année de manteaux, pelisses, burnous, mantelets de toutes sortes, de toutes formes est inimaginable; les coupes les plus bizarres paraissent les plus jolies, et la dernière invention a toujours le bon droit.

Il me reste quelques mots à vous dire, madame, des fleurs de Mme Lainné, cette artiste presque sans égal qui semble, au fur et à mesure que les roses nous quittent, les faire renaître plus embaumées et plus fraîches sous ses doigts. Maurice-Beauvais compose peu de coiffures distinguées où il n'admette pas comme un ornement pour ainsi dire indispensable les fleurs de Mme Lainné. — On peut passer sans transition des fleurs à la musique et j'en profite, madame, pour vous annoncer que la grande soirée musicale promise par la SYLPHIDE à ses abonnés, aura irévocablement lieu dans la belle salle de Henri Herz, à la fin de ce mois. D'ici-là, je vous ferai connaître le programme qui promet d'être magnifique.

Nous sommes un peu au dégel, je l'espère, et bien nous en prend, car les plaisirs s'en ressentaient, et tous les praticiens de la Faculté de médecine criaient *haro!* sur les bals et les soirées : — Vous vous couvrirez de rhumatismes, disait le docteur G.....; vous vous gâterez toutes les dents, disait le dentiste Hattute, et quoique mon art soit merveilleux, j'aurai grand'peine à vous guérir ou à remédier au mal. — On dansait devant le docteur G.....pour lui prouver que les jointures étaient encore souples; on souriait au dentiste en lui laissant voir de belles dents, qui, grace à ses soins et à son talent, pouvaient braver la froidure; et cependant malgré cette mutinerie, on gardait le coin du feu en murmurant contre le ciel... qui enfin s'est laissé attendrir!

Baronne MARIE DE L*****.



LE JEU D'UNE COQUETTE*.

II.

ALICIA rêva toute la nuit ; l'échec de la veille lui avait donné à réfléchir et lui avait ôté cette insouciante confiance dont elle berçait sa coquetterie. — Elle était engagée d'honneur à réussir ; aussi, quand sonna l'heure à laquelle elle était habituée de se rendre dans l'allée mystérieuse, elle entra au salon. — Rodolphe y était ; elle fit du bruit, parla haut afin d'attirer son attention, passa près d'un quart d'heure à mettre son chapeau de paille et à chercher son ombrelle dont elle n'avait nul besoin ; et sortit enfin, sûre de trouver Rodolphe quelques minutes après dans la même allée.

Une demi-heure se passa, et la victime n'arrivait pas ; puis une heure, puis une heure et demie. — Que faisait-il donc ? — Certes, il avait bien eu la pensée de la suivre et de partager sa promenade, mais il se fit violence, d'abord craignant que cette visite en plein air ne devint indiscrète et importune, ensuite parce qu'il s'apercevait que ses yeux se portaient plus souvent sur lady Alicia que sur toute autre personne, que lorsqu'elle parlait, même des choses indifférente, il se surprenait à l'écouter attentivement, et que ces symptômes de prédilection marquée commençaient à l'effrayer.

Lady Alicia resta près de deux heures dans l'allée, et son cœur battait à la fois de dépit et d'impatience. — La cloche du dîner la rappela au château.

Elle trouva tout le monde réuni dans le salon ; elle devint presque rouge de honte en entrant, car elle aperçut la comtesse de Sauleure dont le visage avait une expression non équivoque de mordante raillerie. — Elle devina facilement qu'elle avait connaissance de ce second et terrible échec.

— Ah ! vous voilà enfin, lady Alicia, dit-elle en souriant à moitié ; nous vous cherchions partout ; nous avons fait une promenade délicieuse avec M. de Beaufort qui a bien voulu aujourd'hui être notre cavalier, faveur toute spéciale et dont nous sommes fières et reconnaissantes.

Alicia voulut sourire, mais elle sentit le rouge qui lui montait au front.

— J'étais dans le parc, dit-elle.

— Depuis quelques jours il vous a pris un goût effréné de solitude, reprit la comtesse.

— Je lisais, répondit Alicia,—et son regard rencontra celui de Rodolphe qui baissa les yeux.— Un livre bien intéressant, sans doute, continua la comtesse qui était sans pitié.

* Voir plus haut page 19.

Mais lady Alicia n'était pas femme à servir long-temps de jouet à une autre femme ; elle releva la tête, et semblant ne pas comprendre l'intention malicieuse de Mme de Sauleure, elle répondit en jouant nonchalamment avec une boucle pendante de ses cheveux.

— Oui, ce livre était si intéressant qu'il m'a fait oublier l'heure, et me permet de ne pas regretter votre charmante promenade.

— Oh ! oui, reprit la comtesse, les livres sont très intéressans cette année ; mais quelquefois les dénoûmens tournent mal.

— C'est là, reprit fort tranquillement Alicia, le défaut des auteurs ; ils ne comprennent pas souvent ce qu'ils devraient faire, et quand ils sont prêts de toucher le but, ils s'en éloignent.

Rodolphe écoutait cette conversation et ne comprenait rien au sens caché de ce dialogue subitement établi entre lady Alicia et la comtesse de Sauleure. — Malgré lui, et justement peut-être parce qu'il eût ardemment voulu le contraire, toute son attention se tourna vers lady Alicia, il l'écouta sans presque entendre les réponses de la comtesse de Sauleure.

Jamais aussi, il faut le dire, la jeune anglaise n'avait été plus charmante, plus adorable ; le dépit secret qu'elle éprouvait, le sentiment intime de son amour-propre cruellement froissé avaient donné un incarnat plus vif au coloris de ses joues et un éclat plus brillant à ses yeux ; il semblait qu'elle eût compris tout le désespéré de sa position et qu'elle eût appelé à elle toutes ses séductions, tous ses charmes.

Rodolphe se sentit tressaillir ; et quand lady Alicia alla s'asseoir dans un coin du salon, il vint auprès d'elle ; — la jeune femme le vit arriver et son cœur battit de joie ; — elle lui répondit avec insouciance d'abord, puis avec une mordante moquerie qui stimulait davantage encore l'esprit ardent de Rodolphe.

Alicia presqu'en tête à tête avec son faible adversaire prenait sa revanche de la mauvaise partie du matin, lorsque Léon de Malleville cria à son ami : — Rodolphe, viens donc faire une partie de billard, il manque un quatrième.

— Plus tard, dit Rodolphe en faisant un signe de mauvaise humeur qui n'échappa point à Alicia.

— Non, non... monsieur de Beaufort, reprit-elle en se levant à moitié ; les amis avant tout. — Et elle ajouta en souriant d'une manière charmante : nous reprendrons plus tard cette conversation.

A peine Rodolphe se fut-il éloigné, qu'un domestique remit une lettre à lady Alicia. — Elle l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Lady Alicia voudra bien venir, à dix heures précises, à l'endroit convenu pour » rendre compte au comité secret des résultats de l'importante mission qui lui a été » confiée.

La Présidente,
Comtesse de SAULEURE. »

— C'est un tour de la comtesse, dit Alicia en repliant la lettre. — Il y a un quart d'heure cette lettre m'aurait piquée au sang. Mais à présent j'ai fait plus de chemin que vous ne croyez, mesdames. — A dix heures j'irai au comité secret.

Lady Alicia se rendit, à l'heure prescrite, chez la comtesse de Sauleure, où toutes les jeunes femmes étaient réunies, — elles étaient toutes, sans se l'avouer, enchantées que lady Alicia n'eût pas réussi dans ses tentatives de séduction ; car il y a toujours dans le cœur d'une femme un sentiment de jalousie et de rivalité qui se glisse involontairement dans ses pensées. La comtesse de Sauleure, surtout, se promettait bien, à ce sujet, des railleries cruelles et abondantes. Mais quand lady Alicia entra, elle fut tout étonnée de sa tranquillité, et surtout de la hardiesse inconcevable de sa démarche qu'augmentait encore un sourire de contentement répandu sur tout son visage. — Celle-ci n'attendit pas les paroles de la comtesse et prit à tâche d'éviter toute explication :

— Je viens, dit-elle en entrant, réclamer les trois jours de sursis qu'il est convenu

d'accorder, et je demande à ne donner aucun détail sur mes actions que le troisième jour expiré.

La comtesse de Sauleure laissa échapper un mouvement de dépit et de mauvaise humeur ; car elle ne pouvait se refuser à la demande de lady Alicia, et elle voyait lui échapper comme un songe, le plaisir qu'elle s'était promis pour toute la soirée.

Elle se leva et dit d'une voix grave :

— Le comité vous donne trois jours, mais ce délai est le dernier qui puisse vous être accordé.

— C'est bien, répondit Alicia ; — je demande, en outre, comme acte de justice, que des intrigues étrangères ne viennent pas ajouter d'autres difficultés à celles que j'ai déjà à combattre.

— Expliquez-vous, dit la comtesse de Sauleure.

— Ce matin, M. de Beaufort a cédé à vos demandes, et a été votre cavalier pendant une promenade qui a duré trois heures. — C'est pour moi un jour entier de perdu, et vous devez penser qu'un jour est précieux lorsque l'on n'en a que trois à sa disposition.

— Le comité accède à votre demande, reprit solennellement la comtesse de Saulure, et M. de Beaufort, pendant les trois jours qui vont suivre, restera entièrement libre de ses actions ; toute suggestion étrangère encourrait un blâme sévère.

— Dans trois jours donc — dit lady Alicia en saluant respectueusement la comtesse de Sauleure, et en lui lançant un de ces regards ironiques pleins de fatuité et de contentement, propriété exclusive d'une jeune et jolie femme.

Elle rentra dans son appartement ; et minuit sonnait, qu'assise près d'une table, le front appuyé sur sa main, elle était encore plongée dans ses méditations. — Alors elle sonna sa femme de chambre, se déshabilla et se coucha ; mais sa tête était trop agitée pour qu'elle pût s'endormir. — C'est qu'il s'agissait pour elle de tout son avenir de coquetterie féminine, de sa réputation, de son orgueil, de son honneur ; — c'est que dans trois jours il lui fallait venir en face de ses cinq rivales avouer, à haute voix, sa défaite, ou proclamer son triomphe ; — c'est que dans trois jours il lui fallait recevoir les éloges ou les railleries, les sarcasmes ou les applaudissemens.

Dans trois jours il fallait que cet homme rebelle fût à ses pieds, et qu'elle le prît ainsi respectueux et obéissant pour s'en parer comme d'un diadème. — Pour une femme, cet amour-propre de vaniteuse coquetterie est toute sa vie, tout son bonheur, elle lui sacrifierait son cœur et son ame ; et lady Alicia s'était trop imprudemment jetée dans cette lutte terrible pour pouvoir s'arrêter. — Le premier jour elle en avait fait un jeu, une plaisanterie, une distraction, et maintenant ce jeu, cette plaisanterie étaient devenus l'action peut-être la plus importante de sa vie.

Toutes ces pensées agitaient le cœur et la tête de lady Alicia, et le sommeil fuyait loin d'elle. — Elle se demandait, dans ses inquiètes prévisions, ce qui arriverait le lendemain ; elle eût voulu percer le voile épais de cette nuit sombre, et avancer de vingt-quatre heures sur sa vie. Elle répétait intérieurement son rôle, elle étudiait son visage, elle se faisait à elle-même les réponses probables pour les combattre par des argumens triomphans. Nouvelle Armide, elle appelait à son aide, en cet instant décisif, tous les charmes de sa séduction.

Ainsi la trouvèrent les premiers rayons du jour ; alors la fatigue l'emporta, sa tête s'inclina doucement sur son épaule, ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit. — Certes si quelque fée bienveillante l'eût laissée entrevoir ainsi endormie par le chevalier rebelle contre lequel elle devait combattre le lendemain à armes courtoises, ce chevalier, fût-il plus sûr de lui-même que Scipion l'Africain, dont on rapporte l'*immense trait de continence*, ou plus ferme dans ses principes et dans sa morale que Joseph s'échappant des bras de Putiphar, il n'eût pu résister au charme ravissant de ce tableau délicieux, qui tenait plus des rêves du ciel que des réalités de la terre. — Ainsi endormie,

demi-repliée sur elle même, avec sa peau si blanche qu'on eût dit un lys entrouvert, les boucles blondes et dorées de ses cheveux qui voilaient comme une gaze transparente une partie de son visage, elle ressemblait à l'ange du sommeil et de la pureté. Le cœur le plus sec eût battu devant cette taille si élégamment souple dans sa pose, si gracieuse dans son dessin; la pensée la plus rebelle se fût émue avec recueillement, l'ame dédaigneuse se fut inclinée avec amour. — Mais aucune fée bienveillante n'amena Rodolphe de Beaufort pendant le sommeil de lady Alicia.

Dix heures étaient sonnées qu'Alicia dormait encore avec tranquillité. — La comtesse de Sauleure en fut outrée de dépit. Ce calme était d'un mauvais augure pour ses méchans désirs de rivalité, elle se mordit les lèvres bien plus encore lorsqu'elle vit entrer lady Alicia dans le salon. Jamais elle n'avait été plus belle, plus fraiche, plus séduisante. — Chacun en fit l'observation. — Rodolphe la regarda long-temps, et dit tout bas à son ami : — Ne trouves-tu pas qu'elle est charmante? — Adorable! avait répondu Léon, en pirouettant sur ses talons, et je vais aller l'adorer.

Mais lady Alicia n'était pas femme à gâter ainsi une partie qui s'annonçait si belle; elle fut froide, réservée avec M. de Malleville, lui répondit à peine, et Rodolphe, sans savoir pourquoi, l'en remercia du fond du cœur. — C'était de la faiblesse; car avec lui on ne pouvait compter sur rien, et les résolutions les plus étranges et les plus fermes prenaient place à côté des faiblesses et des intimidations les plus grandes. Mais pour lady Alicia, c'était beaucoup; car la confiance dans le combat est souvent le gage le plus certain de la victoire.

Après le déjeûner, chacun s'apprêta à sortir. — M. de Malleville proposa une partie de char-à-bancs qui fut acceptée avec enthousiasme. — Selon ce qu'il était convenu, ces dames n'insistèrent pas auprès de Rodolphe qui en fut peut-être très enchanté; et quand on en parla à Alicia, elle prétexta plusieurs lettres importantes à écrire à Londres, et qui devaient partir par le plus prochain courrier. Elle monta chez elle pour la forme, et quand le char-à-bancs eut disparu à l'extrémité de la grande allée, elle descendit dans le parc et prit, cette fois, un livre pour contenance.

Elle entrait dans l'allée où ils semblaient tous deux s'être donné tacitement rendez-vous, lorsqu'elle aperçut Rodolphe de Beaufort qui marchait lentement devant elle, sa tête était baissée sur sa poitrine, et ses deux bras croisés. Quand il eut atteint l'extrémité de l'allée, il s'apprêta à retourner sur ses pas et se trouva, par conséquent, en face de lady Alicia qui feignit d'être fort attentive à sa lecture. — Rodolphe s'arrêta; un instant il voulut retourner en arrière, mais un sentiment involontaire le poussait en avant; d'ailleurs, lady Alicia l'avait vu, et cette retraite soudaine eût été un aveu de sa faiblesse ou une malhonnêteté. — Il aima mieux affronter le danger en face; mais malgré lui quelque chose qui ressemblait à une impression de froid parcourut subitement tous ses membres.

La nuit qui venait de se passer n'avait pas été plus calme pour lui que pour lady Alicia. En vain il avait appelé le sommeil à son aide, en vain il s'était raidi de toutes ses forces et de toute sa volonté contre les pensées tumultueuses et agitées qui l'assiégeaient; toujours le même souvenir venait à son cœur et à sa tête, toujours le même nom à ses lèvres entr'ouvertes. — Il ne pouvait l'aimer cependant! — Depuis trois jours seulement il la connaissait, mais il lui semblait qu'elle était moins légère, moins frivole que toutes les autres; s'il y avait dans son sourire la coquetterie d'une femme, il y avait dans ses paroles, et par fois aussi sur son visage, le reflet de pensées profondément senties. — Le pauvre Rodolphe subissait déjà à son insu l'influence fatale de ce coupable et dangereux calcul : lui, qui avait fui le danger chaque fois qu'il l'avait seulement pressenti, il n'avait pas cette fois, ou assez d'adresse pour le deviner, ou assez de force pour se défendre contre lui.

Alicia vit-elle la couleur subite qui colora son front? Comprit-elle les palpitations

de son cœur? On ne sait,.. mais elle releva nonchalamment sa jolie tête blonde, et ferma son livre. — Lui, la salua respectueusement et s'arrêtant en face d'elle :

— Savez-vous, madame, lui dit-il, que cette allée m'est bien favorable, puisque j'ai si souvent l'honneur de vous y rencontrer?

— Ceci, si je ne me trompe, répondit la jeune femme est un compliment, un véritable compliment, M. de Beaufort, je vous en remercie.—Oui, c'est vrai, ajouta-t-elle en baissant légèrement les yeux, le hasard est une chose étrange, et puis cette allée est d'une fraîcheur ravissante, le soleil y pénètre doucement à travers les feuilles des arbres. C'est sans contredit l'endroit le plus agréable du parc.

— Pour moi surtout, madame, dit Rodolphe continuant sur le même ton.

Il y eut après ces mots un assez long intervalle de silence ; Alicia comprit qu'il était important de ne pas trop laisser languir la conversation, elle alla s'asseoir sur un banc qui se trouvait à quelque pas d'elle, et tournant gracieusement la tête du côté du jeune homme : — Comment, lui dit-elle, n'êtes-vous pas de la promenade en char-à-bancs?

—Je ne sache pas, madame, que cette promenade en commun puisse être bien amusante.

La réponse valait l'interrogation ; l'une et l'autre étaient également insignifiantes ; mais lady Alicia était sur un meilleur terrain, car elle avait conservé tout son sang-froid, et Rodolphe était loin d'être calme et maître de déployer une tactique habile.—Il se disait à lui-même ce que l'on a bien soin de se dire en pareille occasion pour se donner une excuse présentable contre un principe dont on s'était juré de ne s'écarter jamais. Pourquoi ne l'aimerais-je pas? Pourquoi cet amour ne m'apporterait-il pas du bonheur?.... Lady Alicia est jeune, elle est belle..., et enhardi par cette pensée, il s'assit à l'extrémité du banc, prenant dans ses mains le livre que la jeune anglaise avait placé à côté d'elle.

— Lady Alicia, dit-il, si nous continuions ici notre conversation d'hier soir si subitement interrompue?... — Par une partie de billard, — reprit en riant Alicia, je ne demande pas mieux, mais de quoi parlions-nous, s'il vous plaît? Je vous avoue franchement que j'ai un peu oublié.....

Il était aussi adroit à Alicia de faire cette question, qu'il était difficile à Rodolphe d'y répondre nettement ; comment préciser ce qu'ils avaient dit et donner un sens exact à des paroles, dont le but caché devait rester un mystère et presque un secret pour tous deux. Rodolphe hésita un instant, puis répondit : — Je vous ai dit, madame, que j'étais défiant par principe, et vous m'avez répondu que dans la vie cependant la confiance devait être une bien bonne chose. — Hé! bien, vous ai-je rangé de mon côté, M. de Beaufort, et voulez-vous continuer votre système de défense régulière?

— Si c'était, comme vous le dites, madame, un système arrêté, et que j'y attachasse une pensée d'infaillibilité et de sauve-garde, il me semble que je m'en écarte d'une manière bien imprudente.

— Ah! c'est vrai, dit Alicia, vous avez servi hier de remplaçant à M. de Malleville.

— Et me voici dans cette allée que vous avez choisie pour but de promenade.

C'était là ce que voulait Alicia ; elle en était enfin arrivée à ce moment délicat où il lui fallait positivement risquer un dénoûment, dût-elle essuyer une chute honteuse ; elle n'avait plus le droit ni la possibilité de balancer, car l'occasion qui s'offrait à elle, si elle la laissait échapper, pouvait et devait peut-être ne plus revenir.—Bien plus, son amour-propre de femme avait été cruellement blessé, non seulement par la froideur de Rodolphe de Beaufort qui jusque là avait résisté et combattu pied à pied sur ce terrain glissant où tous deux s'étaient engagés, mais encore par les mordantes railleries de la comtesse de Sauleure qui ne l'avait pas épargnée.— Quand bien même elle devrait être la victime du piége qu'elle avait si imprudemment tendu, elle ne pouvait plus retourner en arrière. Aussi elle déploya toutes ses forces et se prépara à une bataille en règle.

Baron DE BAZANCOURT.

(*La suite au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

OUT le monde est enfin de retour à Paris, le grand rideau se lève pour les soirées de l'hiver. Après la pompe funèbre à laquelle sont accourus les Français de Paris, les Français de la province, les Français de l'Amérique, après ce beau spectacle du 15 décembre qui a été suivi par dix jours de procession où se sont empressées plus de huit cent mille personnes qui ont fait le pélerinage des Invalides; les Parisiens et les étrangers reportent leur curiosité sur les bazars et les magasins qui, à l'approche du nouvel an, ont fait leur grande toilette pour séduire, par leur coquetterie les personnes qui veulent acheter et celles mêmes qui achètent sans pouvoir dépenser. Ainsi, pendant ces quatre derniers jours, on lisait dans la rue de la Chaussée-d'Antin, au dessus du numéro 3: *Vente polonnaise*. C'est là, en effet, que la beauté, les graces, les grandes réputations parmi les femmes les plus connues et les plus fêtées de Paris se réunissent pour vendre mille gracieux objets au profit des Polonais malheureux. Les noms de la princesse Czatorinska, cette belle protectrice de la Pologne exilée, ceux de la marquise de Dolomieu, de la comtesse Le Hon, de la duchesse d'Esclignac, de la comtesse de Montalivet, de la duchesse de Cazes, de Mme de Rémusat, de Mme Victor Hugo, de Mme de la Roche figurent sur les affiches des marchandes. Le moyen de ne pas acheter dans les boutiques présidées par de telles notabilités en tous genres? Mais que trouve-t-on dans ces magasins vers lesquels la foule est attirée par un double prestige? Des ouvrages de mains augustes, toujours prêtes à travailler pour ceux qui souffrent, des albums illustrés par des femmes qui rivalisent de talent avec les premiers artistes, des tapisseries et des broderies auxquelles ont travaillé les doigts délicats de jeunes et nobles personnes qui le disputent aux ouvrières les plus habiles lorsqu'il s'agit de soulager les pauvres ou les

gens sans patrie. Courez, courez donc au bazar polonais, et achetez tant que vous pouvez, tant que votre cœur vous y engage, tant que votre sympathie vous y entraîne. D'ailleurs, ces femmes que vous avez admirées, remplies de zèle pour des œuvres charitables, ces femmes que vous rencontrez dans les églises quêtant pour la misère, avouée ou honteuse, vous les retrouvez aussi le soir dans les belles réunions qui animent et parent la vie sociale de cette grande ville de Paris; Paris, centre de toutes les célébrités, de tous les amusemens, de tous les prestiges, de toutes les richesses morales, Paris qui dominera toujours l'Europe en dépit des sarcasmes politiques et des rancunes enfantées par la jalousie ou par la crainte.

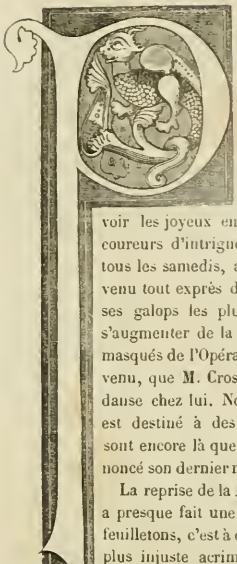
Nos salons commencent donc à se faire remarquer par des réunions brillantes; il y a toujours foule les mardis et les jeudis à l'hôtel Wagram et au ministère de la guerre, habité par M. le président du conseil. Les étrangers les plus notables qui composent le corps diplomatique, et les voyageurs les plus distingués y accourent, sans parler de tous les fonctionnaires de Paris et de la province qui se trouvent ici, et qui font un cours de visites chaque jour de la semaine dans tous les ministères. Le salon de M. le duc de Cazes, ouvert, à la société, le jeudi et le lundi, est fort remarquable; le goût de la maîtresse de la maison pour les arts, procure fréquemment aux invités les jouissances de la meilleure musique. A l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre on a joué, avec un succès complet, une pièce anglaise, intitulée : *Le Naufrage sur la Plage*.

Cette espèce de mélodrame, qui, de même que toutes les pièces de ce genre, n'avait rien de commun avec la bonne et véritable littérature, renferme des scènes dans lesquelles miss Vrck et miss Ellis ont montré un talent rare pour des amateurs; l'expression, les poses, le naturel du langage, tout a été admirable dans ces deux nobles actrices. Les hommes ont mérité les nombreux éloges de la réunion choisie qui formait le parterre; le fils de lord Granville a été parfait dans son rôle d'un amant honnête, mais très malheureux, ainsi que M. Plunkett, le Bouffé de la troupe; le jeu de M. Gréville a été si beau et si vrai dans son rôle de forban, qu'on pourrait certainement lui délivrer des lettres de marque si jamais les corsaires revenaient à la mode. Lord Auder était magnifique, et le spectacle a enchanté tout le monde!

Le colonel Thorn a commencé ses charmantes réunions du dimanche; ce jour paraît être le jour privilégié des deux ambassades italiennes; il a été également choisi par Mme la comtesse de Flau qui, quoique Anglaise, aime les réunions du dimanche; son hôtel, disposé avec beaucoup de goût et d'élégance, est le rendez-vous des politiques et des quasi politiques à la fin de la soirée.— L'ambassade d'Autriche, où l'on se rend avec l'empressement le plus vif, reçoit jusqu'à présent le lundi, mais il paraît qu'il y aura un changement dans les jours, ou pour mieux dire dans les soirées.— On dit qu'à l'hôtel du baron Delmar, où tous les soirs se réunissent quelques élégans et quelques femmes des plus à mode, il y aura de la musique lundi prochain. Ainsi, attendons-nous après le jour de l'an, à une suite enchanteresse de réunions, de concerts et des bals. Nos lecteurs feront connaissance avec tous ces personnages russes, qui sont venus en foule à Paris, pour nous donner par leur présence des gages de sympathie, et nous prouver que le bonheur des jouissances sociales, l'emportent toujours sur certaines exigences d'une politique mal comprise. — La réception solennelle de M. le comte Molé à l'Académie française a eu lieu mercredi dernier 30 décembre. La rotonde de l'Institut ressemblait ce jour-là à un salon du grand monde. Les femmes les plus belles et les mieux parées, nobles par le blason autant que par la figure, avaient voulu ajouter un nouvel éclat, par leur présence, à ce doux et tranquille triomphe de l'homme d'État illustre. M. Dupin aîné a répondu à M. le comte Molé; son discours vivement applaudi par les uns, a été non moins vivement critiqué par les autres. Cela pourrait tirer à conséquence, s'il n'était convenu qu'en politique de même qu'en littérature, un talent impossible à acquérir est celui de plaire à tout le monde.

Comte DE *****.

THÉATRES.



PARIS ne s'occupe plus guère de théâtre aujourd'hui ; le carnaval domine toutes les préoccupations, et l'année 1841 commencera dans un bal masqué de l'Opéra. On se souvient de toutes les pompes déployées les années précédentes pour ces fêtes nocturnes ; on dit que celles qui se préparent seront plus splendides encore. La salle de l'Académie-Royale nouvellement restaurée, décorée avec un luxe inouï, inondée de ses mille lumières, ne sera pas assez grande pour recevoir les joyeux enfans du plaisir, les dominos discrets et les marquis coureurs d'intrigues qui pendant deux mois s'y donneront rendez-vous tous les samedis, aux accords olympiques de l'orchestre de Musard, revenu tout exprès de Londres avec ses quadrilles les plus nouveaux et ses galops les plus entraînans. — Le beau succès de *la Favorite* va s'augmenter de la reprise des *Noces de Gamache*. — On parle des bals masqués de l'Opéra-Comique, et il paraîtrait, d'après ce qui nous est revenu, que M. Crosnier est dans l'intention de ne pas permettre que l'on danse chez lui. Nous ne savons trop si ce retour vers une mode défunte est destiné à des résultats heureux, mais comme, au surplus, ce ne sont encore là que des bruits de coulisses, et que M. Crosnier n'a pas prononcé son dernier mot, nous attendrons ce dernier mot pour dire le nôtre.

La reprise de la *Marie Stuart*, de M. Lebrun, à la Comédie-Française, a presque fait une révolution ; la presse s'en est émue : parmi les grands feuilletons, c'est à qui s'est disputé le triste honneur de critiquer avec la plus injuste acrimonie Mlle Rachel, cette noble jeune fille que le public, les feuilletons et le théâtre sont trop heureux de posséder. En 1829, on se querellait pour des drames nouveaux, pour *Hernani* et *Marion Delorme* ; en 1840, nous allons nous prendre aux cheveux à propos d'une vieille tragédie d'un poète qui possède tous les titres nécessaires pour qu'on ne parle plus de lui, puisqu'il est pair de France. — MM. les sociétaires ont assisté ces jours derniers à la lecture d'une comédie de M. Alexandre Dumas, qu'ils ont reçue avec acclamations. L'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle* mérite bien les acclamations de MM. les comédiens ordinaires du roi. Il paraît cependant qu'il est moins satisfait qu'eux de son œuvre, car il a écrit d'Italie, où il se trouve, qu'il désirait que sa pièce ne fût pas mise en répétition avant qu'il l'eût retouchée.

Le théâtre de la Renaissance, après un assez long deuil, va enfin rouvrir ses portes et inaugurer son ère nouvelle paa un drame d'un de nos romanciers les plus habiles et les plus habitués au succès. — L'administration va également reprendre la série fructueuse de ses bals masqués que dirigera le cornet populaire de Dufresne.— Les Variétés et le Palais-Royal ont profité des nombreuses préoccupations qui nous accablent à la fin de l'année pour représenter deux petits actes sans aucune importance : *Macaroni*, par MM. Varin et Jules Cordier, et *le Palais des Beaux-Arts*, dont les auteurs ont désiré garder l'anonyme. Nous n'enregistrons ces deux vaudevilles que pour mé-

moire, réservant nos pages et nos éloges pour les succès que 1841 réserve au Palais-Royal et aux Variétés.

Concerts.

Peut-être sommes-nous dans l'erreur, mais il nous semble que le goût des concerts publics commence à s'affaiblir. Les salons d'Erard, de Pape et de Petzold restent déserts, et la belle salle de M. Henri Herz est trop souvent inoccupée. — Quoi qu'il en soit, nous avons assisté au second concert par abonnement de MM. H. Herz et Labarre. Dans un grand quintetto et dans une fantaisie sur deux mélodies de Schubert, M. Henri Herz a déployé toute cette grâce et cette finesse qu'on lui connaît; un concerto de Hummel pour la harpe, et un solo de Bœhm pour la flûte ont procuré à MM. Labarre et Dorus l'occasion de se faire applaudir comme ils le méritent; toutefois Mme Dorus-Gras a été la reine de ce concert. M. Mecatti, nous sommes fâché de le dire, est un chanteur italien qui ne vaut pas beaucoup de nos chanteurs français; et, quant à M. Puig, nous lui conseillons de se contenter de sa réputation de salon, et de ne pas tenter les hasards du théâtre, qui pourrait lui faire payer cher ses innocens triomphes du grand monde.

Ce qui peut-être cause un tort réel aux concerts publics, c'est le goût de plus en plus répandu des matinées et des soirées d'artistes. Je demanderai, par exemple, s'il y a beaucoup de concerts payans qui vaillent les soirées de M. Zimmermann, les matinées de Melle Clara Loveday et de Mme Girou de Buzareingues? — Nous avons entendu à la dernière matinée musicale de Mlle Loveday, Poultier, le tonnelier de Rouen dont on a tant parlé il y a quelques mois, et nous devons dire qu'il justifie une partie au moins de sa réputation, par un magnifique organe et de rares qualités de voix. Mlle Clara Loveday a joué avec une vigueur et un éclat incroyables la dernière fantaisie de Listz, sur le finale de *Lucia*, le plus difficile morceau de piano qui existe. — Mme Girou de Buzareingues est aussi une de nos pianistes les plus distinguées; en l'écoutant exécuter les variations de Henri Herz sur la *Norma*, on eut dit que l'auteur lui-même était au piano. Mlle Ernesta Grisi possède une très remarquable voix de contralto, et M. Grard continue ses succès de salon de l'année dernière.

Nous citerons encore les concerts de Mlle Aglaé Masson et de M. Louis Lacombe, qui avaient attiré de nombreux auditoires. — Il ne serait pas impossible que Théodore Haumann cédât aux propositions qui lui sont faites par l'administration des concerts Vivienne, et nous aurions alors une soirée musicale dont le grand artiste ferait les frais, et qui nous rendrait les émotions et les trépignemens de son beau concert au profit des inondés du Rhône. — Sans compter Thalberg et Listz, qui s'apprêtent à revenir, des compatriotes de Théodore Hauman sont attendus à Paris: Servais, le prince des viloncelistes, qui ferait pâlir l'étoile incertaine de M. Alexandre Batta, s'il pouvait se décider à avoir un peu moins de modestie; Vieuxtemps, le jeune violoniste de Verviers, qui a atteint le sommet des plus hautes gloires, et qui a promené par toute l'Europe, de Bruxelles à Saint-Pétersbourg, son instrument chéri et ses succès.

Pour ce qui est des Albums, notre collaborateur, M. Hector Berlioz, a fait leur oraison funèbre dans le *Journal des Débats*, sauf l'*Album* dédié par Jean Michaëli à Mme Récamier, et qui est plutôt un recueil de six mélodies à la façon de Schubert, bien peu de petites romances et de petits airs surnageront dans ce vaste naufrage de la musique d'étrennes, qui vit hélas! ce que vivent les dragées de Marquis et les joujoux de Berthelemot: l'espace d'une semaine!

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Robes de (Palmire) *Fourrures de* (Gou) *Coiffures de* (Mme Buguenet le Gay) *Sous Jupes* (Oudinot et Delannoy) *Gants* (Mayeu) *Mouchoir de* (Chapron) *Éventail de* (Clamorgan) *le tout expédié par la Mon de Com.ce* (Giroud de Gand et Cie) *1 r. Laffitte au 1er*

1 CITÉ DES ITALIENS

A Madame *.**

9 janvier.

Dans quel état d'esprit vous trouve cette nouvelle année, madame? Avez-vous fait, comme beaucoup de gens qui, au dernier coup de cloche sonnant la clôture du jour de Saint-Sylvestre, se touchaient la tête, les côtés, pour savoir si toutes choses étaient à leur place, et s'ils n'avaient point, au passage de 1840 à 1841, laissé quelques lambeaux de leur personne? — Ne voilà-t-il pas que les almanachs prophétiques, les devins fameux, veulent jeter de nouveau l'épouvante dans nos ames et nous effrayer au profit de l'année qui s'ouvre et de celle qui doit suivre..... Arrière, et anathème ! sur ces Lensberg tronqués, sur ces sorciers en retard ; c'est bien assez d'avoir tremblé pendant trois cent soixante-cinq jours et autant de nuits, sans prendre encore l'alerte : faisons comme la perdrix, qui cache timidement sa tête sous son aile, afin de ne point voir le chasseur. Si le coup part, il sera temps de crier : grace et merci ! !

Quoi qu'il en soit, voulez-vous savoir ce que le nouvel an nous montre de joli ! Pour cela faire, que n'avez-vous pu, ainsi que moi, visiter en tous ses détails l'envoi fait dans un des plus beaux châteaux de France, par la maison de commission Girou de Gand ? Vous auriez admiré ce que la mode enfante de plus gracieux; vous auriez admiré, dis-je, les nouveautés de toutes sortes qu'elle envoie à ses élus. Au reste, je vois avec joie que dorénavant mes excursions seront bien simplifiées, toutes mes fleurs vont se trouver ramassées dans un seul bouquet ! c'est-à-dire que je trouverai réunis dans la maison Girou de Gand, les élémens qu'autrefois j'allais chercher en mille endroits divers ; cette maison, qui s'est tout de suite placée au premier rang de sa spécialité, reçoit chaque jour des demandes de plus en plus nombreuses, et bientôt ses salons deviendront le *basar* où sera mis en dépôt un choix considérable d'objets confectionnés et fournis par les magasins les plus en renom de la capitale.

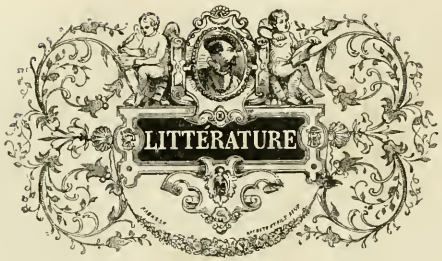
Mais en attendant que je vous parle plus en détail de cette vente qui me paraît appelée à un grand succès, revenons à l'envoi que je vous signalais au commencement de cette lettre. Toutes les étoffes avaient été fournies par la maison Gagelin-Opigez, qui, vous le savez, allie ce qui doit composer les plus simples toilettes, avec le luxe destiné aux parures royales. Ainsi depuis la chaude et bonne flanelle qui fait de si *comfortables* robes de chambres jusqu'aux tissus d'or et de soie, Gagelin peut offrir une suite innombrable d'étoffes, toutes remarquables dans leur genre. Le *Coting palmé*, l'*Alpaga chiné* avec ses petites palmettes de toutes nuances ; les mérinos *ombrés*, *chinés*, *brochés* ; la *Réveilla*, étoffe de soie croisée, avec ses nuances douces et ses délicats dessins ; l'*Améthyste*, jolie lévantine avec un fond violet parsemé d'un broché blanc ; l'*Arachnée*, taffetas au fond noir ou foncé recouvert d'un réseau broché aux fils *d'araignée* de nuances diverses ; le *jaspé de Paris*, fond vert satiné, avec petites brochures ponceau ; l'*Alona*, élégante soie au fond rose, violet, bleu, lilas, brochée en blanc, d'un dessin à branchages. Ces étoffes font de charmantes robes de promenades ou de visites. Puis pour toilettes plus habillées ou parées, il y a : le *brocard fleuri*, *le Pékin Nantory* à lignes satinées sur un fond mat ; le *tissu Dély* aux fonds blancs glacés, rose ou orange, brochés de bouquets de même nuance ; enfin que vous dirai-je de la beauté des satins, des velours, des moires de la maison Gagelin ? je ne puis la comparer qu'à celle de ses magnifiques cachemires français ou de l'Inde, qui mériteraient une page à part, si je voulais vous décrire leur beauté si séduisante et pouvant satisfaire le goût le plus difficile ; il faudrait aussi un article entier pour dépeindre les objets *confectionnés*, choisis par M. Girou de Gand dans les magasins Gagelin, et dont l'élégance ne laisse rien à désirer, élégance que l'on retrouve également dans les corbeilles de mariage dont Gagelin fait une spécialité et dans les riches dessins des dentelles d'Angleterre dont son dépôt nous montre les plus beaux points.

Toutes ces riches étoffes avaient été confiées à l'habile ciseau de Palmire et de Mlle de Moismont, dont le talent a fait déjà une célébrité. Aucune couturière n'a plus qu'elle l'art d'habiller avec grace ; et, dans la coupe de ses robes comme dans leurs ornemens et leurs garnitures, il y a tout ce que le bon goût peut prêter de charme à une parure. La gravure de LA SYLPHIDE vous montrera bientôt le modèle de deux coiffures qui faisaient partie de l'envoi, et qui ont été choisies chez Mme Huguenet-Le-Jay : vous reconnaîtrez la bonne grace, la distinction des coiffures de cette modiste, que l'on remarquait encore ces jours-ci dans une création appelée coiffure *Agnès Sorel*, formée d'une passe en velours qui, traversant le haut de la tête, vient tomber de chaque côté des joues avec des ornemens de perles et un bouquet de marabouts. Mme Seguin avait fourni de ses ravissans petits bonnets, qui ne peuvent être faits que par elle, et pour lesquels elle sait employer avec un goût si exquis les barbes de dentelle, la blonde et les fleurs ; quelques uns de ces bonnets pourraient presque, par leur forme, rappeler de superbes turbans, tandis que d'autres ont une simplicité champêtre et villageoise qui les fait choisir par les jeunes femmes aux frais et brillans visages. Au milieu de tout ce rayonnement de soieries, de gaze, de fleurs, j'ai beaucoup admiré les burnous et les manteaux Louis XIV, dus à la maison Ferrières-Penona ; rien de plus élégant que ce mélange de velours, de satin, avec les riches points d'Alençon, dont Mme Ferrières-Penona sait toujours faire l'emploi si à propos, et dont les dessins

ne se retrouvent nulle part, pas plus que l'on ne trouve dans aucun magasin à Paris, les magnifiques robes de chambre et les riches gilets de bal de Richard-Laurent, dont ces objets sont tout-à-fait la spécialité. Les inimitables mouchoirs de Chapron, les fleurs, les coiffures de plumes, de rubans de Mme Lainnée, les gants ornés de Mayer, contribuaient aussi pour leur part au luxe de l'envoi en question, auquel venaient se joindre les objets d'étrennes de l'*Escalier de cristal*, ses riens si séduisans qui font tant de plaisir aux femmes, et dont elles aiment à couvrir leurs cheminées revêtues de velours, ou leurs consoles; puis ces pendules rococo si admirées par les amateurs: ces services, ces thés en porcelaine, si riches de tons et de peintures; ces cristaux encadrés, montés de bronzes dorés, dont les formes portent toujours le cachet du bon goût de Lahoche-Boin. Une caisse qui a fixé mon attention, comme n'étant pas une des moins intéressantes, était celle qui contenait les mille et une fantaisies de la maison Giroux; j'ai reconnu là des objets que j'avais admirés déjà dans les salons de la rue du Coq, les ravissans jouets d'enfans, les jeux de physique, les sorcelleries, les personnages à mécanismes, puis les corbeilles gracieuses, les albums, les objets d'art, enfin tout ce qui a créé à Giroux sa réputation européenne. Je pensais à la joie qu'allait causer ce riche envoi, aux émotions du déballage, je voyais les yeux ardens des enfans, les joues rougissantes des jeunes femmes qui devaient se partager tout cet assemblage féerique, lorsque *je vis que je n'avais pas tout vu*. Qu'y avait-il encore ? me demanderez-vous. D'abord, plusieurs des plus belles montres de Benoît, avec leurs boîtes d'or richement travaillées et suspendues à de petites chaînes *Spartacus* du travail le plus fin et le plus délicat; les unes étaient bien dignes de se rattacher aux autres. Eh bien ! est-ce tout ? dites-vous. Non, il me reste encore à vous décrire deux cannes de Verdier, deux *cannes chefs-d'œuvre*, et qui certes feront *émeute* en province, avec leurs pommes si admirablement ciselées; l'une d'elles est surmontée d'un superbe brillant, et coûte 1,500 francs, ce qui nous prouve qu'en province on a tout aussi bon goût qu'à Paris.

Encore un mot, madame; puisqu'il est convenu que je ne dois vous entretenir que des artistes de premier ordre, qui ont voué un culte spécial à la mode, c'est bien le moins que je vous signale avec éloge la distinction et l'élégance de tous les articles de l'ancienne maison Batton. Toutes les femmes qui donnent le ton et qui savent se mettre, ont depuis long-temps accordé leurs faveurs à cet habile fleuriste qui a considérablement vendu pendant le mois dernier, et qui a encore en ce moment des parures magnifiques. Rien ne pare mieux en effet que les fleurs de Batton, qui joignent à tout l'éclat et la fraîcheur des fleurs naturelles, l'avantage immense de ne se flétrir jamais. Les *bouquets Vénitien* de Batton sont jusqu'à nouvel ordre la nouveauté la plus en vogue.

Vous voyez que sans grands frais de promenade, voilà un bulletin bien rempli Ne dois-je pas pour cela mille actions de graces à la maison Girou de Gand qui en reçoit déjà tant de l'élégante et aristocratique clientèle que son bon goût a su lui créer. Le goût de M. Girou de Gand ne peut d'ailleurs que s'accroître sous le patronage de l'aérienne et blanche SYLPHIDE, qui, messagère fidèle, porte au loin la renommée, et sait la fixer à l'abri de ses ailes.



LE JEU D'UNE COQUETTE*.

III.

La réponse de Rodolphe avait commencé le feu, la jeune Anglaise riposta ayant bien soin de ne pas laisser échapper l'occasion qui lui était offerte d'amener la conversation sur le terrain des personnalités. — Et réfutant avec un sourire malicieux les paroles du jeune homme, elle répondit en jouant nonchalamment avec un des rubans de son chapeau de paille :

— Moi... je ne suis pas à craindre.

Rodolphe la regarda quelques minutes sans répondre, puis essayant de prendre un air enjoué, il reprit à son tour.

— Depuis long-temps on a dit qu'on ne se rendait pas justice soi-même, et l'on a bien raison ; — vous n'êtes pas à craindre, dites-vous ; et cependant vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes aimable, vous avez pour vous toutes les séductions, vos regards et vos sourires pénètrent jusqu'à l'ame.

— Savez-vous, interrompit Alicia, que vous venez de faire de moi un portrait bien flatteur ?

— Bien vrai et bien profondément senti surtout, reprit Rodolphe auquel cette observation avait échappé involontairement ; — et ses yeux ardens et enflammés étaient fixés sur la jeune Anglaise.

Celle-ci comprit le difficile de la situation, et ne sachant, surtout ne voulant pas répondre, elle chercha son livre pour se donner une contenance.

Mais Rodolphe s'aperçut de ce mouvement ; et plus il s'était raidi jusque là contre lui-même, plus il s'était fait une loi de froideur et d'indifférence, plus cette glace factice se rompit avec éclats, et plus il s'abandonna au courant de ses pensées sans y réfléchir.

— Tenez, madame, dit-il, en saisissant une des mains d'Alicia, oui, vous avez raison, la confiance est une bonne chose, elle fait du bien au cœur ; et dans la vie on a besoin de croire pour être heureux. — Que serait-ce s'il fallait se méfier de tout, et voir une trahison dans la main que vous tend un ami, ou un mensonge dans ces paro-

* Voir plus haut page 52.

les que l'on écoute avec recueillement. Oh! je vous remercie sincèrement, car vous m'avez guéri; mais vous ne savez pas pourquoi cette défiance s'était emparée de moi, pourquoi je voulais fermer les yeux à ce que je voyais, pourquoi je m'éloignais ainsi des plaisirs et des fêtes, pourquoi j'avais peur enfin..... Oh! c'est une histoire bien triste et que je vous raconterai un jour; mais je vous le répète, vous m'avez guéri, je suis bien heureux!

Lady Alicia était triomphante, l'ennemi se rendait; il ne s'avouait pas encore complètement vaincu, mais il touchait de bien près à la capitulation; aussi était-elle joyeuse et fière, car elle vint à se souvenir de la comtesse de Saulenre, de sa rivale en coquetterie; — et puis, la victoire avait été vivement disputée; c'était une satisfaction et une gloire de plus pour son amour-propre.

Elle fit un mouvement pour se lever.

Mais Rodolphe lui prit doucement la main pour l'empêcher de se lever.

— Pourquoi vous éloigner? dit-il; maintenant je puis vous comprendre, nous parlerons la même langue.

— La conversation deviendrait fort difficile.

— C'est moi qui vous supplie, madame, de rester et de ne pas m'enlever aussitôt la joie de vous voir et de vous entendre. Il y a dans le cœur des mysteres inouis, des inquiétudes si grandes, des transports si fous.

— Vraiment, reprit Alicia.

— Si je vous disais, madame, continua Rodolphe, qu'il y a quelques jours, avant de venir dans ce château, dans ce château même, j'étais calme, j'avais le cœur et l'esprit libres, je pensais à mille choses, sans m'arrêter à une seule, et je ne croyais pas possible qu'en si peu de temps, quatre jours au plus, j'éprouverais ce que je n'avais jamais éprouvé; que ce calme se changerait en inquiétudes, en désirs, que mes nuits sans sommeil seraient agitées avec une même pensée dans la tête et un même nom à la bouche; si je vous disais, madame, que jeune comme le suis, je m'abandonne avec joie, avec enthousiasme à ces nouvelles pensées, que je les révère comme une chose sainte, que je les recueille comme un trésor, et que je prie, — que j'espère.....

Ici Rodolphe s'arrêta, car sa voix devenait si tremblante, son émotion si grande qu'il eut peine à prononcer les dernières paroles. — Alicia était émue aussi malgré elle, devant cette ame si confiante, si belle et si pure, qui venait ainsi se mettre à sa merci; il y avait tant de franchise, tant de loyauté, tant de véritable et sincère amour dans l'accent avec lequel Rodolphe avait parlé, il y avait tant d'abandon complet, tant d'ignorance du piége qu'une femme froide et indifférente peut tendre au cœur loyal d'un homme, qu'elle recula presque devant ce triomphe beaucoup plus complet, beaucoup plus absolu qu'elle ne l'avait espéré; elle ne savait véritablement que répondre.

Rodolphe attendait, et, joignant presque les mains, — il ajouta:

— Si je venais à vous, madame, qui devez être aussi bonne que vous êtes belle, vous dire ce que je viens de vous dire et vous demander un conseil....., que répondriez-vous?

Au même moment un bruit de voix se fit entendre à quelques pas de l'allée.

Alicia se leva vivement.

— On vient de ce côté, dit-elle, adieu, M. de Beaufort.

— Adieu, répéta tristement Rodolphe....., vous reverrai-je?

Alicia le regarda en souriant: — Pourquoi, dit-elle?

— Oh! demain, n'est-ce pas, demain, dans cette allée, à la même heure.

— Oui...., demain, dit faiblement Alicia en s'éloignant.

Et elle abandonna à Rodolphe sa main qu'il pressa sur ses lèvres brûlantes.

Est-il nécessaire de dire à nos lecteurs que Rodolphe avait pris la plaisanterie au sérieux, et qu'il s'était brûlé, imprudent qu'il était, à ce brasier sans cesse allumé devant lui. — Lady Alicia avait si parfaitement joué son rôle en coquette accomplie et bien ins-

truite, elle avait enlacé sa victime si étroitement qu'elle ne pouvait lui échapper. Car il lui fallait sortir victorieuse de la lutte où son honneur de femme était engagé. — Elle triomphait.—La première fois qu'elle vit Rodolphe à ses pieds, les mains jointes, le regard levé vers elle comme vers un ange qui eut plané au dessus de lui, la première fois qu'elle entendit ses paroles si confiantes et si douces qui étaient presque une prière, elle avait tremblé, vous devez vous le rappeler, elle s'était sentie émue : car le sentiment véritable dont l'expression se puise aux replis du cœur, exerce sa puissance même sur les ames les plus froides ; — la seconde fois, ce redevint un jeu ; elle écouta ce que lui disait Rodolphe aussi tranquillement qu'elle eût écouté le récit d'une histoire qui ne l'eût point intéressée personnellement : elle le laissa croire encore, croire toujours; elle retourna le trait dans la blessure, elle la fit large et profonde, et saignante, pour qu'elle fût terrible aux yeux de tous, pour que son triomphe fût plus complet et son ennemi plus abattu ; elle n'eut pas un seul instant de conscience ou de bonne et saine réflexion.

Quant à Rodolphe, celui qui l'eût vu ou qui l'eût entendu, n'aurait certes pu le reconnaître ; lui, quelques jours auparavant si calme, si froid, si méfiant de lui-même et des autres, lui qui s'isolait de toutes les fêtes, de tous les plaisirs, de toutes les séductions ; maintenant, regardez-le , sa défiance est devenue une crédulité aveugle, il semble un enfant qui s'abandonne tout entier au courant de ses premières pensées et dont le cœur naïf et candide se fait une religion de chaque parole qu'il entend.

Le matin du troisième jour, il entra avant le déjeûner dans la chambre de Léon de Malleville qui ayant en partage une félicité beaucoup plus tranquille, ne songeait pas à se lever quoiqu'il fût près de dix heures.

— Bonjour, Léon, dit Rodolphe en entrant, d'une voix et d'un air qui étonnèrent fort celui-ci.

— Bonjour, Rodolphe, répondit-il sur le même ton ; puis il ajouta :—Ah! ça, tu as sur le visage je ne sais quelle expression de parfait contentement qui du reste ne te va pas mal du tout.

— C'est que je suis heureux, Léon.

— Parbleu! ce n'est pas malheureux, reprit Léon en riant : il ne t'arrive pas tous les jours de l'année de penser de la sorte ; tu as donc découvert une plante rare et inconnue dont tu feras don au Jardin des Plantes.

— Eh ! non.

— Aurais-tu par hasard découvert enfin que M. Galilée, ce que je crois, n'était qu'un intrigant, et que depuis déjà pas mal de temps, il nous induit dans la plus profonde erreur, en nous faisant croire que la terre tourne.

— Je n'ai jamais plus pensé à Galilée que toi-même, et je te prie de m'écouter un peu au lieu de te mettre à raisonner botanique et mappemonde.

— Voyons, assieds-toi sur le pied de mon lit, et déroule-moi ton bonheur ; je te promets de t'écouter sérieusement, si c'est possible.

Et Léon se croisa résolument les bras.

Rodolphe était resté debout devant le lit.

— J'aime, je suis aimé, lui dit-il.

— Ah! bah! tu aimes!.... tu es aimé! répéta Léon.

Rodolphe continua sans faire la moindre attention à cette interruption.

— Comprends-tu ma joie, mon bonheur ? — elle m'aime ; elle, si belle, que je n'eusse jamais osé l'approcher même pour toucher du bout de mes doigts les plis de sa robe !

— Parole d'honneur, interrompit une seconde fois Léon ; tu as encore de ces amours-là, que nous appelons amours.... concentrées.

— Ne raille pas, Léon, je suis venu à toi, parce que j'ai besoin de parler d'elle et de tous mes rêves d'avenir et d'amour, parce que tu es mon ami.

— Je te remercie ; tu as eu raison ; — mais d'abord de qui me fais-tu l'honneur de me parler ?

— Mais de lady Alicia.

— De lady Alicia!

— N'est-ce pas qu'elle est belle?

— Je suis de ton avis.

— Et que je suis bien heureux d'être aimé d'une semblable femme!

— Ecoute, Rodolphe, dit Léon en se levant sur son séant, je te ferais mon sincère compliment de tout mon cœur, si cela était; mais je t'avoue que je n'y crois pas.

— A mon amour.

— Oh! si!... à ton amour j'y crois très fort, mais au sien, beaucoup moins; elle est coquette, légère et frivole.

— Mon ami, que dis-tu là?... elle si sérieuse, si sensible, si aimante.

— On parle toujours ainsi quand on aime; mais, à ton tour, écoute, Rodolphe, tu n'as pas besoin de m'en dire davantage, je te devine.—J'ai passé par là assez souvent, mais autrefois; ne prends pas au sérieux cette intrigue qui probablement, dans la pensée de lady Alicia elle-même, n'est destinée à avoir aucune suite; n'ouvre pas ton cœur à des croyances qui deviendraient bien vite des illusions, et à des espérances que quelques jours peut-être changeraient en désenchantement. Je suis tout ce que tu voudras, un homme atroce, qui ne croit plus à rien, qui rit de tout, je m'en confesse, c'est peut-être la meilleure manière d'y voir clair et de ne pas soudainement me heurter à quelque arme tranchante dont la blessure ne se cicatrise pas même au bout de vingt années. Raisonnons un peu, s'il te plaît; voici dix jours à peu près que nous sommes ici; et tu veux que dans dix jours une femme, que tu ne connaissais pas, t'aime, t'aime sincèrement. — Que tu l'aimes toi, que tu l'aimes beaucoup, que tu l'aimes même d'une façon extravagante, je le conçois, mais heureusement je suis là. — Crois-moi, je ne raille plus, je ne plaisante plus, je parle sérieusement, comme un ami d'abord, ensuite comme un homme passé maître sur cette matière, et qui en a rencontré de toutes les formes et de toutes les couleurs. Je ne veux pas que tu joues un rôle ridicule d'une part, et que tu sois malheureux d'une autre pour avoir trop tôt cru être heureux.—C'est moi qui t'ai amené ici, et je tiens à honneur de te ramener à Paris intact et complet.

Léon s'était visiblement animé pendant cette tirade que lui avait soudainement arrachée l'importance de la question, et Rodolphe l'avait écouté le sourire sur les lèvres.

— Merci, mon bon Léon, lui répondit-il en tendant la main à son ami, merci de toutes tes craintes, elles me prouvent ton amitié; mais permets-moi de ne pas les partager. Lady Alicia n'est pas ce que tu penses. — Quelle différence entre elle et une coquette! entre elle et la comtesse de Sauleure, par exemple.

Et Rodolphe se mit à raconter tout au long à son ami ses différentes entrevues avec lady Alicia, répétant presque une à une les paroles que tous deux avaient prononcées. Il parla avec chaleur, avec passion, avec enthousiasme.

— Allons, je le veux bien, dit Léon; je ne demande pas mieux que lady Alicia t'aime, t'adore et te le.... prouve; mais je ne sais pas pourquoi je suis maintenant d'une nature horriblement incrédule et furieusement méfiante.

— Tu as gagné cela à l'Opéra.

— Oh! non, à l'Opéra on perd plus qu'on ne gagne; j'ai gagné cela, puisque c'est l'expérience dont tu t'es servie, partout où j'ai rencontré des femmes, et chaque fois qu'il m'a pris fantaisie de les aimer, et surtout de les croire.—Ah! tu te figures, toi, que l'on a le droit de rester dans ta douce et tranquille limpidité et que l'on trouve sur son chemin des modèles de vertu, d'ame et de perfection. Tu es un heureux préféré. Nous autres, mon ami, nous sommes, auprès de toi, de pauvres surnuméraires; — ainsi donc récapitulons, tu es aimé.

— Je ne puis en douter.

— Tu aimes.

— Comme un fou.

— Jusqu'à épouser?

— Cela va sans dire, on n'aime jamais autrement.

— Et tu veux....—Ah! diable!... Epouser!..... Mais tu vas droit ton chemin, — tu veux épouser, c'est autre chose; alors je me rétracte, s'il s'agit de mariage, il est possible qu'on t'aime.

— Lady Alicia est veuve.

— Et fort riche, ce qui ne gâte rien au veuvage; mais les Anglaises sont bien capricieuses.

— Pas elle! mon ami, s'écria Léon.

— C'est juste! j'oubliais; — pas elle.

— Quand tu la connaîtras, tu verras que c'est un ange.

— D'abord, je la connais, ce qui fait que je pense avec toi que c'est un ange, quant à l'extérieur; ses cheveux blonds sont d'une nuance délicieuse, la peau de son visage est plus blanche que le marbre des statues, ses regards sont pleins de poésie et d'amour, sa taille est souple et légère, et ses pieds feraient envie à la pantoufle de Cendrillon; tu vois que nous nous entendons fort bien sur ce point. Mais je te trouve trop jeune; sais-tu que tu auras bien long-temps à être mari. — C'est un état fatigant.

— Tu plaisantes de tout.

— C'est à-dire que je ne sais pas trop si je plaisante.

En ce moment la cloche du déjeûner se fit entendre. Léon fit un bond sur son lit et sauta à terre.

— Voilà qui est fort gracieux, s'écria-t-il en se regardant dans la glace. On sonne le déjeûner et tu vois la toilette dans laquelle je me trouve.

— Un peu légère, dit Rodolphe en souriant; mais ce n'est que le premier coup de cloche.

— Alors va t'en; je vais tâcher d'être prêt; si je suis en retard, tu diras que tu m'as trouvé terminant une lettre fort importante.

Rodolphe sortit. —Dès que Léon fut seul; au lieu de s'habiller, il alla fort tranquillement s'asseoir sur une chaise et se prenant le menton dans la main, il se mit à réfléchir.

— La position de Rodolphe est inquiétante, dit-il après quelques minutes de profonde méditation, l'accès est grave et la maladie a fait bien vite de grands progrès.—Où donc avais-je les yeux, que je ne me sois aperçu de rien, absolument comme si j'étais un écolier de sixième classe; si je l'avais su, je l'aurais empêché, quand j'aurais dû faire la cour à lady Alicia, et même une cour sérieuse..... ce qui est bien contre mes habitudes; mais on se doit à ses amis.

Ici il s'arrêta, se mit de nouveau à réfléchir, et reprit :

— Pauvre Rodolphe!... c'est qu'il est tout feu, tout amour.— A son âge il y donnerait tête baissée; ce serait dommage.— Les hommes doivent se soutenir et se protéger.— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai peur.

Il s'arrêta une seconde fois, et regardant sa position si tranquille et toujours aussi légère, il se précipita vers ses vêtemens.

— Je m'admire beaucoup, dit-il tout en mettant ses bottes et son pantalon; je converse avec moi-même absolument comme si j'étais chez moi.— Bon voilà le second coup de cloche qui sonne.

Tout en parlant ainsi, Léon s'habilla à la hâte. Quelque promptitude qu'il mît, on était déjà à table lorsqu'il arriva.— Au moment où il ouvrait la bouche pour s'excuser, la marquise de Reyval lui dit fort gracieusement :

— M. de Beaufort nous a dit que vous étiez occupé à terminer une lettre fort importante, vous êtes excusable et excusé, monsieur de Malleville. — Et elle ajouta en souriant :

— Nous vous faisons assez souvent attendre pour que nous attendions une fois.

— Je suis trop heureux, répondit Léon, de me mettre toujours à vos ordres.

En sortant de table, Léon arrêta dans sa tête tout un plan de campagne, et affichant l'air le plus léger et le plus insouciant, il ne perdit pas de vue lady Alicia, et espionna ses regards, ses paroles, même jusqu'à ses pensées. La première partie de la journée n'amena aucune découverte : il avait affaire à forte partie ; il vit bien Rodolphe aux petits soins auprès d'Alicia ; il surprit bien des paroles et des regards jetés à la dérobée; mais tout cela lui disait que Rodolphe était fort amoureux, ce dont il ne doutait pas et que lady Alicia ne voyait pas ses hommages avec déplaisir, qu'elle les acceptait même avec un certain contentement et un laisser-aller de bonne grace bien funeste pour le cœur du pauvre Rodolphe. — Mais agissait-elle ainsi franchement, ou par pure coquetterie de femme? Se jouait-elle de Rodolphe, ou l'aimait-elle réellement? Pensait-elle avec son ame ou avec sa tête, parlait-elle avec son cœur ou avec ses lèvres? C'est ce qu'il ne pouvait deviner, et, malgré sa *vieille expérience* des choses de ce monde, il allait peut-être penser comme Rodolphe et se réjouir avec son ami de ce qu'il appelait un coup de maître, lorsque le hasard qui vient toujours en aide aux positions délicates ou difficiles, le mit subitement sur la trace de la vérité.

Voilà ce qui arriva ; — le temps paraissant incertain, on avait projeté tout simplement une promenade dans le parc en commun, et Léon assis au bas du perron, devant les fenêtres du salon, attendait que ces dames eussent ajusté leurs chapeaux de paille plus ou moins coquettement devant une glace, — ce qui est une occupation fort sérieuse.

— C'est ce soir, disait la comtesse de Sauleure à lady Alicia, que vous nous initiez aux secrets et aux mystères de votre superbe victoire.

— Oui, ma chère comtesse, reprit Alicia avec une petite voix traînante et fatiguée, et j'en suis enchantée, d'autant plus que ça me peine véritablement de voir ce pauvre jeune homme prendre notre plaisanterie au sérieux, et que je serai vraiment fâchée de lui causer le moindre chagrin ; — c'est que vous ne savez pas qu'il me parle mariage, éternel amour...

— Vraiment, interrompit la comtesse de Sauleure.

— Oh! ce n'est pas cela qui m'inquiète, je lui ferai, j'espère, facilement comprendre que c'était une distraction que nous devons oublier tous les deux en quittant ce château..... Mais à ce soir, chez vous, chère comtesse.

Léon n'avait pas perdu une seule parole de cet entretien entre la comtesse et lady Alicia, les portes du salon étant restées entr'ouvertes.—Quand elles cessèrent de parler, il écoutait encore, et il fut anéanti de cette révélation, comme s'il se fût agi de lui-même et de son amour. Il voulut douter, et tournant la tête il vit lady Alicia et la comtesse à côté l'une de l'autre. Son émotion était si grande qu'il craignit un instant qu'elle ne vînt à le trahir.

— Pauvre Rodolphe!... dit-il en lui-même, voilà donc cette femme dont le cœur est si bon, l'ame si belle et si sensible ; voilà donc cette femme que tu aimais avec tant de confiance et de crédulité : heureusement, je sais tout maintenant.— Lady Alicia, vous avez la première partie, mais j'espère bien que nous aurons la revanche.

Au même instant, il aperçut Rodolphe qui descendait le perron, mais il était auprès de lady Alicia, et la comtesse de Sauleure, ainsi que les autres dames composant la société du marquis de Reyval, les accompagnait. Il s'approcha de Rodolphe, saisissant un moment où lady Alicia était un peu éloignée il se pencha à son oreille, et lui dit tout bas :

— J'ai à te parler, avant le dîner, monte dans ma chambre.

— Qu'as-tu donc à me dire? reprit Rodolphe tout étonné.

Mais Léon lui fit signe de se taire, et offrit son bras à la comtesse de Sauleure. — Il avait bien son but en agissant ainsi, car il espérait, par une adroite conversation, amener la comtesse à lui découvrir, sans s'en apercevoir, l'autre moitié du secret que le hasard avait mis dans ses mains. La position était fort difficile : car si d'un côté il cher-

chait à faire parler imprudemment la comtesse ; d'un autre côté, il ne fallait pas que celle-ci pût se douter qu'il avait pénétré le mystère de leur complot. Aussi le colloque fut insignifiant ; les questions de Léon étaient trop détournées, trop générales pour amener des réponses à peu près positives.—Ce qu'il savait, c'était que l'entretien commencé au salon et qu'il avait entendu, devait se terminer le soir dans l'appartement de la comtesse de Sauleure, et que cet entretien ne pouvait être qu'une mystification pour son ami. — Voyant qu'il ne parviendrait à rien tirer de la comtesse elle-même, il chercha d'autres moyens d'arriver au but qu'il s'était proposé. Au détour d'une allée il resta quelques pas en arrière, comme s'il cherchait quelque chose tombé à terre, et disparut tout-à-coup dans le taillis.

Il revint en toute hâte au château. — Tout le monde était sorti. Il sonna son valet de chambre.

— François, lui dit-il, souviens-toi que dans une heure tu ne devras plus te rappeler un seul mot de ce que je vais te dire.

— C'est mon habitude, monsieur le comte.

— Tu sais où est l'appartement de la comtesse de Sauleure.

—Oui, monsieur le comte.

— Eh! bien, tu vas aller voir s'il n'y a pas du côté de la chambre à coucher une pièce séparée par une cloison dans laquelle on pourrait facilement entendre ce qui serait dit dans cette chambre ; tu t'arrangeras de manière à me donner la clé de cette pièce ou à me procurer les moyens d'y entrer d'une façon quelconque.

— Oui, monsieur le comte, il y a à côté de la chambre de madame la comtesse de Sauleure un salon, mais je ne sais s'il en est séparé par un mur ou par une simple cloison.

— Va t'en assurer, et dépêche-toi.

Lorsque le comte de Malleville fut seul, il se mit à marcher en long et en large dans sa chambre, donnant un libre cours à sa mauvaise humeur et à toute son indignation.

— C'est une infamie !... s'écria-t-il, toujours quelque méchanceté cachée sous le sourire ou sous le regard d'une femme; et s'adresser à ce pauvre Rodolphe parce qu'il est jeune, crédule et confiant, parce qu'il ne craint rien, ne voit rien, ne se méfie de rien !— Ah ! si vous vous étiez adressé à moi, mesdames, que j'aurais eu de plaisir!...

Il s'arrêta tout court, et se frappant le front il ajouta :

— Je me serais probablement laissé prendre au piége comme Rodolphe, j'aurais été aussi bête..... Oh! il y a dans la coquetterie d'une femme tout le parfum d'une fleur et tout le poison du serpent.

Le domestique rentra.

— Monsieur le comte, dit-il en présentant à son maître une clé qu'il tenait à la main, voici la clé du salon qui donne dans la chambre de la comtesse de Sauleure.

— Comment l'as-tu eue?

— Je suis lié avec le domestique du marquis de Reyval qui est chargé du service des chambres.

— De là pourrais-je entendre? — Il y a une porte de communication. — Bien.

Le domestique s'approcha et ajouta d'un air qu'il essaya de rendre malin : —Comme je passais dans le corridor, j'ai aperçu la femme de chambre de madame la comtesse, qui laisait l'appartement de sa maîtresse ; je suis lié avec la femme de chambre, alors je suis entré pour causer un brin, et sans avoir l'air, j'ai ouvert les deux verroux qui fermaient la porte de communication.

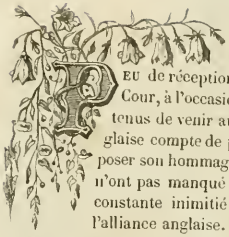
— Cela me servira au besoin, dit le comte ; souviens-toi, François, que la moindre indiscrétion..... Prends deux louis sur ma cheminée.

François prit deux louis, s'inclina fort respectueusement et sortit.

Baron DE BAZANCOURT.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.



Peu de réceptions ont été aussi brillantes que celles qui ont eu lieu à la Cour, à l'occasion du nouvel an. Les Russes présens à Paris se sont abstenus de venir au Château ; mais en revanche, tout ce que la société anglaise compte de plus distingué et de plus noble a tenu à honneur de déposer son hommage au pied du trône. Les grands prophètes de la politique n'ont pas manqué de voir dans ce double événement une preuve de la constante inimitié de la Russie, et un symptôme de la reconstitution de l'alliance anglaise.

Les derniers jours de 1840 ont été plus gais que ne l'avait prédit Nostradamus. Le jeudi, 31, une grande réunion avait lieu chez le duc De Cazes ; chez le président du conseil, une armée d'uniformes s'était donnée rendez-vous ; les femmes des ambassadeurs et des ministres étrangers, en petit nombre, il est vrai, ne sortaient de la réception des Tuileries que pour assister aux soirées du dernier jour de décembre, dans tout le rayonnement de leur parure qui ne gâtait rien à leur amabilité. — On dansait le même soir chez la comtesse de Flahaut : Mlle de Flahaut, ravissante de jeunesse et de beauté, faisait à merveille les honneurs du bal. De l'hôtel de Flahaut, la plus grande partie de la société s'est rendue chez la comtesse de Kisseloff, née Potoska, où il y avait une réunion nombreuse d'étrangers, mais presque pas de Français ; on est resté chez Mme de Kisseloff fort tard, afin de saluer en bonne compagnie le commencement de l'année 1841, qui s'inaugure sous les meilleurs auspices, si ce n'est à l'égard du temps, au moins pour ce qui concerne les plaisirs.

Le baron de Delmar a donné lundi une soirée des plus remarquables, et qu'on n'oubliera pas aisément, car on y a joui pendant trois heures de la plus ravissante musique qui se puisse entendre : les chefs-d'œuvre des deux grands maîtres allemands, Mozart et Haydn, le *Requiem* et *la Création*, ont été exécutés par un orchestre de 60 instrumens, et par les premiers chanteurs et *virtuosi* des Italiens, dans la grande rotonde au plafond doré du baron de Delmar. L'effet a été magnifique. Quelques beaux esprits comme il s'en glisse partout disaient bien tout bas : — Un *Requiem* dans un salon ! quelle idée ? Nous ne sommes pas ici aux Invalides... — Mais ces murmures étaient couverts par les voix qui répétaient : — Que nous aimons cette sublime musique ! combien ces mélodies sont douces ! combien harmonieux sont ces accords ! — Toutefois pendant l'exécution de cet admirable poème, qu'Haydn nomme *la Création*, les beaux esprits se turent, et les chœurs, chantés par de belles voix de contralto, firent rêver à cette harmonie céleste dont le maître allemand nous révèle si bien le langage. Le choix des personnes qui assistaient à cette soirée d'émotions et d'art était irréprochable : là on ne pouvait pas dire ce que l'on répète souvent dans d'autres maisons : « Il y avait peu de Français. » Les notabilités parisiennes, mêlées à l'élite des étrangers, formaient le parterre de cette représentation imposante.

L'hôtel du baron de Delmar, d'un goût sérieux, rappelant ces beaux palais de Gênes, à grandes et belles proportions, sans colifichets, et sans encombrement de meubles, se prêtait on ne peut mieux à ce magique spectacle. Quoi qu'il en soit, les jeunes personnes et les jeunes mariées attendent les bals avec impatience ; le mouvement leur est indispensable ; le besoin de folâtrer et de sourire est impérieux chez elles ; ne leur en faisons pas un reproche. Prenez patience, mes jeunes filles et mes jeunes femmes, qui ne mourrez pas du bal comme les jeunes femmes et les jeunes filles de Victor Hugo ; attendez que les salons de l'ambassade anglaise, le vendredi, et ceux de l'ambassade d'Autriche, le lundi, deviennent les temples préférés de Terpsichore, et nous vous promettons, nymphes de la déesse païenne, de couronner de fleurs vos fronts charmans.

Comte DE *****.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Début de mademoiselle Heinefetter.

S'il nous est permis de manifester notre opinion sur le premier début de Mlle Catinka Heinefetter, nous dirons que la jeune cantatrice a toute l'inexpérience d'une femme qui met pour la première fois le pied sur la scène, et presque toutes les qualités d'une artiste destinée à être un jour supérieure. Mlle Heinefetter est belle de cette beauté longue, régulière et pâle des filles de l'antique Allemagne. On dirait une de ces merveilleuses statues des cathédrales de Nuremberg ou de Prague, une de ces femmes mélancoliques et reposées de Rembrandt ou d'Albert Durer; et assurément au dernier acte de *la Juive*, il y avait un prestige infini dans ces cheveux d'ébène si onduleux et si fins, dans ces grands yeux noirs, qui brillent et pleurent sous le double arc de sourcils espagnols. Comme comédienne, Mlle Heinefetter a beaucoup à apprendre; abandonnée dans le rôle de Rachel à ses propres impressions, elle est quelquefois arrivée à la vérité et au drame en interrogeant son cœur; mais à la scène ce n'est pas le cœur seul qui agit, il y a encore une douleur et un lyrisme de convention que les maîtres seuls enseignent et Mlle Heinefetter fera bien de les consulter; ils lui diront comment il faut corriger ses gestes saccadés, souvent brusques ou interrompus, ses poses quelquefois viriles, et l'expression de son visage qui ne doit jamais être ni en deçà ni au delà du sentiment qu'elle exprime.

La voix de Mlle Heinefetter est d'une étendue rare : partant du *sol* bas, elle s'élève sans effort jusqu'au *do* et même jusqu'au *ré*, c'est-à-dire qu'elle embrasse l'espace d'environ deux octaves et demi; pleine et forte dans les notes basses, assurée et vibrante dans l'octave moyen, elle est dans le haut timbrée et argentine. Mlle Heinefetter, qui a une propension à chanter un peu trop haut que nous lui conseillons de combattre de toutes ses forces, nous a paru être plutôt un *soprano* qu'un *contralto*; nous avons bien entendu dire autour de nous par de prétendus connaisseurs en musique que c'était un *contralto* que les maîtres avaient commis la sottise de jeter dans les registres du *soprano*. Nous ne déciderons pas cette question litigieuse; l'avenir s'en chargera pour nous.

Au résumé ce premier débnt de Mlle Catinka Heinefetter a été un très beau début et qui laisse concevoir de magnifiques espérances de ce jeune talent, surtout si, à force d'adulations et de bravos, on ne l'étiole pas dans sa fleur. — En effet, que manque-t-il à Mlle Heinefetter? Elle est belle, le remarquable portrait de Legrand qui accompagne cet article, le prouve assez.— Elle a de l'ame et même trop d'ame. Elle a de la voix plus qu'une autre débutante. Il ne s'agit que de faire un choix dans cette précieuse exubérance de qualités, et l'emploi des cantatrices dramatiques vacant, hélas! depuis la douloureuse retraite de Cornélie Falcon, sera rempli.

Concerts et bals.

Mlle Pauline Dupont, dont le talent sur le piano a déjà fait d'excellens élèves, donnera mardi prochain, dans ses salons de la rue des Bons-Enfants, un concert vocal et instrumental, où l'on entendra entre autres artistes chantans, Mlle Nau et Mlle Drouart. — L'opéra a magnifiquement inauguré la série de ses bals. La salle restaurée et étincelante de lumières, était à peine assez vaste pour contenir la foule. Jamais l'orchestre de Musard n'avait déployé plus d'harmonie et de verve. — Les bals masqués de la Renaissance auront le même succès que ceux de l'année dernière. — Pellerin à la salle Vivienne, et Tolbecque aux concerts Saint-Honoré, font fureur.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Mlle Catinka Pleinefetter.

(de l'Academie Royale de Musique)

A Madame *.**

16 janvier.

OUT le monde n'est pas philosophe, madame, et quand on a vingt ans, le désir de plaire et de beaux yeux que l'ennui altère, que faire au coin du feu? Il faut bien, jusqu'à l'heure du bal, tuer ce vilain et triste temps. C'était, sans doute, à la suite de ce raisonnement spécieux, que l'on voyait aujourd'hui de si élégans équipages arrêtés devant les magasins Sainte-Anne. Il est vrai de dire que Delisle a dans ce moment tout ce qu'il faut pour attirer la foule. Pour demi-toilettes, rien n'est plus séduisant que la serge damassée, la dauphine, les satins phrygiens, les crêpes Rachel; puis costumes de Cour ou de soirées : la royale renaissance, royale guirlande, royale broché couleurs, le droguet pompadour, le satin d'Orient bouquets de couleurs, satin couleurs sur couleurs, satin renaissance avec guirlande; pour jeunes personnes, le foulard papillon ; pour robes de chambre, le satin argus; pour douillettes, de charmantes marcelines quadrillées. Puis au milieu de ces riches étoffes, d'autres de moindre prix : soie façonnée, satins unis de 4 à 5 francs, dont la belle qualité est surprenante. Puis, pour achever la séduction, Delisle nous montre d'irrésistibles châles de cachemire, dont les magnifiques dessins se détachent sur des fonds vert, noir, orange, blanc et bleu de ciel. La jolie gravure de la SYLPHIDE vous montre ces charmantes étoffes de Delisle dans deux toilettes expédiées par la maison de commission Giroud-de-Gand, et auxquelles la célèbre Palmire a prêté son habile ciseau; rien n'est plus gracieux que cette tunique blanc et or, cette riche robe de velours sur laquelle se déploie le luxe des fourrures de Gon, dont les pelleteries en tout genre ont tant de succès cet hiver. Vous

reconnaîtrez le goût exquis de M. Giroud-de-Gand, dans les coiffures qui accompagnent les toilettes, et qui sont dues au talent de Mme Huguenet-Le-Jay. L'or et le blanc, le velours et les perles s'harmonient délicieusement autour du visage, et il est à remarquer avec quel art Mme Le-Jay a placé l'élégante touffe de plumes blanches qui orne sa coiffure en velours moyen-âge, de manière à ce qu'elle atténue la crudité du velours et vienne éclairer les figures. Les gants et l'éventail qui complètent ces parures ne pouvaient, vous le pensez bien, être pris ailleurs que chez Mayer et Clamorgam. Puis vous devinerez, à voir avec quelle bonne grace les plis des jupes retombent moelleux et souples, que le jupon de dessous sort des maisons Oudinot et Delannoy; et que sous ces corsages, auxquels la critique ne peut reprocher un seul défaut, sont les corsets Josselin. Il n'est point de femmes de la société, aujourd'hui, qui n'aient adopté ces corsets que l'on peut qualifier d'uniques, puisqu'ils réunissent, outre l'avantage d'embellir la taille, celui de n'imprimer aucune gène et de faciliter les mouvemens, sans qu'on perde cette élégance qui distingue une femme de la bonne compagnie.

Une maison de Paris, où viennent aussi affluer les femmes qui donnent habituellement la mode, est la maison Richard-Potier. Les étoffes qui y sont remarquablement belles s'y transforment, grace aux soins habiles de Mme Potier, en robes élégantes et parées, en manteaux, burnous, châles, et tout ce que l'art d'une bonne couturière peut créer. Le reps impérial, l'orientine à reflets glacés, les tissus de Smyrne et d'Irlande, qui remplacent si élégamment les mousselines de laine; le tissu zéila, l'athénienne argentée, le velouté Fontanges, le satin d'Aboukir, les velours écossais en toutes nuances, et nombre d'autres étoffes qu'il serait trop long de vous énumérer ici, sont autant de succès pour la maison Richard-Potier. Ce mot succès nous rappelle celui qu'obtiennent chaque jour les magasins du *Sablier* pour la spécialité des deuils et généralement de tout ce qui est étoffes noires ou grises. M. Dufresne a su réunir dans ce genre une variété vraiment étonnante; ses étoffes de laine pour grand deuil ont une supériorité incontestable; ses soieries, velours, barèges, sont aussi beaux de qualité que de variété, et ses modes ou objets confectionnés ont le cachet le plus distingué et le plus coquet. Parlons un peu coiffure, madame, et à ce propos, je veux vous citer une charmante coiffure dont vous pressentirez toute la grace lorsque vous saurez que l'inventeur est Mme Dasse, la modiste de bonne et excellente compagnie; cette coiffure Christine est en rubans mauresques, qui forme touffe d'un côté, tandis que de l'autre s'échappe une gerbe de fleurs, le tout ravissant d'élégance et bien digne de figurer à côté de la coiffure Hélène, de la coiffure Olympe ou de la coiffure Isabelle, créations qui font toutes tant d'honneur à leur auteur.

Malgré le nombre des châles, mantelets, capes, pélerines que l'on a porté cet hiver, les cachemires sont restés inébranlables dans leur sphère aristocratique, et rien ne peut les détrôner. Aussi convenons que, malgré l'élégance des soieries, des velours, des dentelles consacrés aux châles de fantaisie, rien n'est plus richement somptueux qu'un de ces beaux cachemires de Rosset, dont les nuances, le tissu et la composition viennent donner le dernier éclat à une toilette. En citant, au commencement de cette lettre, le nom de Mayer, j'ai omis de vous parler des déplorables imitations auxquelles son succès a donné naissance; mais jusqu'à

présent les efforts de la contrefaçon ont été infructueux; la coupe de Mayer, ses ornemens, sont restés maîtres du camp de la fashion, et à Paris, comme au loin, il n'est pas une femme de goût qui puisse s'y tromper. D'ailleurs, les femmes savent trop ce qu'elles ont à gagner à être gantées par Mayer, pour se laisser éblouir par de faux semblans.

Il se fait ici quelques mariages : les noces donnant ordinairement lieu à des fêtes, plusieurs personnes choisissent cette saison où tout le monde est réuni à Paris. Il paraît que dans les villes de province, on fait à peu près de même; car je vois la maison de commission Giroud-de-Gand, fort occupée d'envois de corbeilles, qui, outre les objets de fondation, contiennent des riens de toutes sortes, des éventails, des Paroissiens, des bourses et beaucoup de merveilles de Giroux, que la mode entremêle cette année à tous les présens ; aussi est-il vrai de dire qu'Alphonse Giroux a multiplié d'une manière prodigieuse la variété de ses collections, et qu'il s'en trouve pour tous les âges, tous les goûts et toutes les positions.

Que n'êtes-vous ici, madame, pour assister au brillant concert qu'offrira à ses abonnés notre aérienne SYLPHIDE, vers la fin de ce mois ? Vous pensez combien de jolies et élégantes femmes se sont déjà donné rendez-vous dans cette belle salle de M. Herz, bien faite pour réunir l'élite da la société parisienne, et où présidera la gracieuse messagère. Vous voyez, madame, que fidèle à ses promesses, ma SYLPHIDE, aux ailes de neige, à la tunique de gaze, répand sur nous tous les bienfaits de son poétique cortége; si elle couronne votre tête de roses, si elle pare votre personne avec luxe et élégance, elle dérobe au ciel qu'elle habite des flots d'harmonie pour charmer votre ame.

Et puisque je viens de causer musique, c'est bien le cas de vous parler de la matinée donnée mercredi dernier par la *France Musicale* à ses abonnés. Cette fête a été fort brillante et surtout fort nombreuse. Les toilettes étaient ravissantes. Dans la partie chantante, Mme Damoreau, Mlle Chérie Courrau et M. Just Geraldy; dans la partie instrumentale, Artot, Gallay, Ravina, Rignault, Dorus et d'autres encore ont excité des applaudissemens unanimes. — Le troisième concert de MM. Henri Herz et Labarre aura lieu le jeudi 28 janvier, à huit heures du soir. On y entendra Mme Viardot-Garcia avant son départ pour l'Angleterre, et Mlle Drouard ; MM Geraldy, Litolff, Labarre. Outre ces noms célèbres, MM. H. Herz et Labarre ont ajouté un attrait de plus à leurs beaux concerts, en s'attachant un excellent orchestre qui sera dirigé par M. Valentino. Toute la fashion parisienne se donnera ce soir-là rendez-vous à la Chaussée-d'Antin. Si la place ne me manquait pas, je vous entretiendrais encore, madame, de l'Opéra et des Bouffes, et de quelques matinées et soirées particulières chez Mme Loveday, chez Mme Girou de Buzareingues et chez M. Zimmermann. Tous ces salons sont renommés pour l'excellente musique et la haute société; la mode y trône en souveraine, et la mode a bien raison d'user de ses jolis droits en aussi bonne compagnie

La baronne MARIE DE L'***

LE JEU D'UNE COQUETTE*,

IV.

x ouvrit brusquement la porte, lorsque le domestique venait à peine de sortir; — c'était Rodolphe de Beaufort.

— Qu'as-tu donc de si sérieux et de si important à m'apprendre? dit-il à son ami.

— Ah! c'est toi, dit Léon en se levant et en serrant les deux mains de Rodolphe; mon pauvre garçon, j'avais bien raison de ne pas croire à tout ce que tu me disais ce matin et de douter de la réalité de cet amour si profond que tu croyais avoir inspiré.

— Comment cela ?..... interrompit Rodolphe, en pâlissant malgré lui; que veux-tu dire?

— Je veux dire que tu as été joué, que tu es joué encore comme un enfant; que cette femme ne t'aime pas, qu'elle ne t'a jamais aimé, et qu'elle s'est servie de toi comme d'une distraction et d'un hochet.

— Léon!.... Léon!...., répéta deux fois Rodolphe, ne me dis pas de semblables choses;—tu es mon ami, et c'est pour cette raison que tu parles ainsi; mais, je t'en supplie, n'accuse pas ainsi légèrement et sans preuves une femme que j'aime de toute mon ame, et qui ne m'as pas donné le droit de douter d'elle.

— Tu veux des preuves,.... si j'en ai.

Rodolphe regarda son ami en face, ses lèvres tremblaient; — il resta un instant sans parler, et tout-à-coup il posa ses deux mains sur son cœur comme pour comprimer une douleur violente, et dit :

— Tu as des preuves.... que lady Alicia.... me trompe; que lady Alicia.... a fait de moi un..... jouet; — je ne le crois pas, Léon, je ne le crois pas, Léon; celui qui t'a dit cela a menti ;... c'est impossible!

* Voir plus haut page 64.

— Personne ne me l'a dit; je l'ai fort bien entendu, et de la bouche de lady Alicia elle-même.

Ce qui se passa sur le visage de Rodolphe est impossible à définir; il se laissa tomber sur une chaise, et se prit le front à deux mains.

— Parle.... parle...., s'écria-t-il d'une voix étouffée.

Léon s'approcha lentement de lui.

— Pauvre Rodolphe, dit-il tout bas, en le regardant ainsi courbé sous le poids de cette douleur inattendue; comme il aime cette femme, comme il souffre!.... J'aurais dû peut-être me taire; et cependant, pour lui, il vaut mieux qu'il sache tout à présent. Il y a peut-être un remède au mal et surtout une revanche à prendre.

— Rodolphe, dit-il ensuite tout haut en posant une de ses mains sur la tête inclinée de son ami, ne te laisse donc pas ainsi abattre par le premier coup qui te frappe, par la première douleur qui vient à toi; aie du courage et de la force, de l'énergie dans la résignation. Il ne faut pas qu'elle sache au moins que tu souffres et que tu pleures. — Si elle s'est joué de toi, ne lui donne pas la joie d'un double triomphe et ne t'attache pas à son char comme une victime abattue.

— Mais c'est que tu ne sais pas combien je l'aime!.... dit Rodolphe en relevant la tête et en fixant sur son ami ses yeux mouillés de larmes qu'il ne cherchait pas à retenir; tu ne sais pas que c'est la première fois que j'aime ainsi, et que cet amour, le seul que j'aie éprouvé, le seul qui me soit entré si profondément dans le cœur, me tuera.

— Ah! bah! dit Léon, on le croit toujours; moi aussi, dans le temps, je l'ai cru, et j'ai dû mourir au moins six fois; tu vois que je ne m'en porte pas plus mal pour cela. — Pardieu, tu es trompé aujourd'hui, tu tromperas demain. — Cela fait du mal, je ne dis pas; mais on se prend le cœur avec force, on le comprime, on le fait petit et hypocrite, comme celui des autres, et on va son chemin dans la vie.

— Non!.... non!.... répéta Rodolphe avec une douleur toujours croissante, il y a de ces douleurs dont on ne se relève pas, de ces blessures qui sont mortelles; — mais tu ne m'as encore rien dit?

— Ce ne sera ni long ni difficile; — ce matin, quand tu m'as quitté, j'ai réfléchi à ton bonheur, à toi, à lady Alicia, à cet amour étrange survenu en cinq jours dans le cœur d'une femme. Mais, comme tu es jeune, peu méfiant, très crédule, je me suis dit que j'allais me méfier pour toi, et qu'il faudrait qu'elle fût bien sur ses gardes, pour que je ne susse pas sous deux jours la complète vérité; dans le fond de mon cœur, je la souhaitais heureuse et favorable pour toi; — après le déjeûner, je descendis devant le perron et m'assis sur le banc; j'attendais que ces dames fussent prêtes pour la promenade; les fenêtres du salon étaient ouvertes: c'est le hasard qui l'a voulu, — merci au hasard, — mais je n'en savais rien. Lady Alicia et la comtesse de Sauleure étaient ensemble; elles se croyaient seules et elles parlaient. C'est comme cela, mon pauvre ami, que j'ai appris, de la bouche même de celle en qui tu avais tant de confiance, qu'elle s'est amusée de toi pendant quelques jours pour se distraire, et que maintenant qu'elle était arrivée à ses fins, elle allait chercher un autre jeu.

— Tu as entendu cela!... s'écria Rodolphe qui jusque là avait écouté en silence les paroles de son ami.

— Aussi clairement que je te le dis, et comme toi j'ai poussé une exclamation, mais intérieure; — quoique j'eusse parfaitement reconnu la voix de lady Alicia, j'ai voulu douter; j'ai regardé, et j'ai vu.

— Oh! mon Dieu!.... Oh! mon Dieu!.... dit Rodolphe.

— Ah ça! voyons, dit Léon, ne vas-tu pas gémir comme un enfant?—il faut du courage, chasse donc de ta pensée cet indigne amour. D'abord, tu représentes ici tous les hommes, humiliés et joués dans ta personne: il faut te venger et les venger. — Puisque, Dieu soit loué! j'ai découvert à temps ce complot infernal, profites-en pour conser-

ver ta dignité et donner une leçon profitable à cette coquette. — Entends-tu ce que je te dis, tu as l'air de ne pas plus m'écouter que si je ne te parlais pas.

— Si!.... si!.... je t'entends, dit Rodolphe d'une voix basse ; mais que veux-tu? je souffre horriblement, et je n'ai pas d'autre pensée....

— Que celle de souffrir, n'est-ce pas, interrompit Léon ; — tu es fou.

— Oh ! oui !... je suis fou, bien fou, bien insensé d'avoir cru à l'amour de cette femme, et de lui avoir donné toutes mes croyances, toutes mes illusions ; oui, tu as raison, je suis bien fou de n'avoir pas deviné sous ce visage si beau la perfidie du serpent; mais elle est venue à moi, mon ami, à moi qui ne la connaissais pas, à moi qui ne l'avait jamais vue; elle m'a parlé avec sa voix qui est si douce; elle m'a regardé avec son regard qui est si pénétrant. — Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi ;... un vertige, une folie; j'ai été entraîné par une puissance irrésistible.... toi-même, toi, Léon, si tu avais été à ma place, tu n'aurais pu résister.....

— Et je m'en serais bien gardé ; certes, je n'aurais pas résisté ; mais je n'aurais pas cru. — Il est probable que nous eussions joué le même jeu. Au plus fin la partie.

— J'aime mieux ma défaite que sa victoire, dit Rodolphe d'une voix douloureuse et basse.

— Chacun son goût; mais il ne s'agit pas ici de ce que tu aimes ou de ce que tu n'aimes pas. Il s'agit de ne pas être dupe plus long-temps, de ne pas te désoler ainsi, de profiter de ce que la vengeance s'offre à toi pour la rendre belle et éclatante; car tout n'est pas fini, mon ami; il y a encore un côté mystérieux que nous dévoilerons, je t'assure.

— Un côté mystérieux?

— Oui ; ce soir, Lady Alicia et ces dames, doivent se rendre dans la chambre de la comtesse de Sauleure ; — c'est une mystification publique ; on a trouvé que tu faisais une jolie poupée, et on s'est amusé de toi; mais, grâce à Dieu, mon ami, si tu as un peu de caractère, tu en sortiras avec les honneurs de la guerre.

— C'est infâme !... s'écria Rodolphe ; et que m'importe à moi ?

— Il m'importe, à moi, que tu ne sois pas mystifié, et qu'il ne soit pas dit que nous sommes arrivés de Paris tout exprès pour servir de jouets à cet essaim de coquettes. — Le cas serait humiliant. — Toutes mes mesures sont prises; cette clé que voici ouvre une pièce qui donne dans la chambre de la comtesse de Sauleure. Que dis-tu de ce petit trésor? En écoutant à la porte de communication, nous entendrons parfaitement tout ce qui s'y dira, et nous agirons en conséquence ; elle ne sera pas, je te l'assure, assez ferme sur ses arçons pour que nous ne la renversions pas à notre tour, je ne sais si tu te sens la force nécessaire pour agir, mais pour moi j'ai la fièvre de la colère, le courage de l'humiliation. Je passerais par des chemins incroyables, je suis sûr que je ferais des choses surprenantes. — Donner ainsi dans le panneau les bras croisés, les yeux ouverts. — Tu ne sais pas ce que c'est que ces choses-là ?

— Une blessure bien cruelle, dit Rodolphe d'une voix profondément malheureuse.

— Si ce n'était qu'une blessure, par Dieu ! on la guérirait et ce serait fini ; je me chargerais, moi, de t'appliquer le système de l'homéopathie. — Une femme par une femme. — Mais c'est bien plus qu'une blessure ; c'est une tache pour la vie ; et je ne veux pas que tu sois taché, mon ami.

Rodolphe ne faisait pas la moindre attention aux paroles de Léon ; il aurait bien pu parler des heures entières sans en être, pour cela, plus avancé; aussi comme il s'aperçut de l'inutilité bien évidente de sa réthorique, il secoua Rodolphe par le bras.

— Allons, allons, lui dit-il; voici le premier coup de cloche du dîner qui vient de sonner, tu n'as plus qu'une demi-heure, pour reprendre un visage calme et content, songes que si tu te présentes à table avec cette figure décomposée, nous sommes perdus, devinés du premier coup, et adieu à tous nos projets de ce soir; — les femmes ont pour tout ce qui les regarde un flaire si délicat !

Rodolphe se leva machinalement; après avoir passé les deux mains sur son visage et fait quelques pas dans la chambre, il dit à Léon : — Je ne pourrai jamais!...

— Tu pourras, parbleu, tu pourras; d'abord je le veux ; quand je devrais te porter sur mes épaules et te faire parler comme on fait manger un enfant d'un an!

— Tu es impitoyable, Léon, dit Rodolphe, tu ne me laisses pas un seul instant pour souffrir avec calme, tu m'apprends tout d'un coup que mes espérances de bonheur et d'amour sont détruites, que je ne suis pas aimé; et tu veux que je ne sois pas terrifié, anéanti; tu ne veux pas que j'aie la mort dans l'ame, et que ma douleur s'échappe malgré moi en sanglots et en larmes. — Oh! mon ami je souffre, je souffre horriblement!....

— Je le vois bien, dit Léon d'une voix toute triste, et je souffrirais avec toi si nous avions le temps; sois tranquille, nous recommencerons un peu plus tard, aussi longtemps que tu voudras.

Et les deux amis se tinrent serrés dans les bras l'un de l'autre, sans prononcer d'autres paroles ; — ils restèrent long-temps ainsi sans doute, car le second coup de cloche fit tressaillir Léon de Malleville d'étonnement et de crainte.

— Voilà le moment décisif, dit-il tout bas ; et entraînant son ami à la fenêtre, il l'examina attentivement en hochant la tête avec un mouvement de violent mécontentement.

— Nous ne brillons pas par la mine, reprit-il ensuite. — Ah! ça, voyons, te sens-tu le courage d'avoir faim?

— Oh! non!... dit Rodolphe en retombant affaissé sur une chaise aussitôt que son ami l'eut lâché.

— Eh bien! tant mieux, j'aime mieux cela, tout est convenu, tu es malade, tu n'as pas faim, tu m'as excusé ce matin, je te rendrai le même service ce soir ; mais par crainte de quelque coup de tête de ta façon, tu me permettras de t'enfermer à double tour en te rappelant que ma chambre est au second, et que dans ce grand diable de château, un second peut bien compter pour un troisième, avec entresol encore. — Adieu, mon pauvre Rodolphe.

Puis Léon de Malleville, après avoir serré la main de son ami, sortit en ayant bien soin de fermer la porte à double tour.

L'absence de Rodolphe de Beaufort, motivée par une maladie subite qu'eut soin d'établir de la manière la plus convenable Léon de Malleville, n'éveilla point les soupçons, et la soirée se passa assez gaîment. — Personne ne devina qu'à l'étage supérieur, dans une chambre qu'éclairait seulement la clarté indécise de la lune, un homme souffrait et pleurait, le cœur déchiré, l'ame brisée sous les angoisses de la douleur la plus profonde ; et que cet homme, jeune d'âge et de cœur, était, quelques jours auparavant, riche d'illusions, joyeux d'espérances ; qu'il avait en partage pour sa vie tout le bonheur auquel on croit, et qu'une fantaisie de femme est venue lui ravir tout cela pour se distraire en un jour d'ennui. — Non, personne n'eût deviné cette souffrance qui se cachait dans l'ombre, pas même lady Alicia, dont le cœur s'était fait à cette existence de coquetterie, qui ne comprend pas le mal qu'elle peut faire, et passe en souriant devant celui qu'elle a fait. — Si le nom de Rodolphe se trouva jeté dans la conversation, ce fut indifféremment, sans que personne y fît attention, sans qu'il y eut un écho de l'ame que ce nom fit palpiter ou tressaillir. — Oh! si Léon n'avait pas fait, sur cette matière, des études approfondies et catégoriques, si ses principes d'imperturbable incrédulité et de froide indifférence n'avaient pas été parfaitement établis, cette soirée lui fût restée gravée au cœur, et l'aurait prémuni à jamais contre toute atteinte de même genre. — Comment l'ame la plus belle, la plus confiante, la plus naïve, la plus innocente du mal, la plus crédule du bien, ne se fût-elle pas aigrie tout d'abord au contact désolant de cette société, qui s'est fait des vices et des vertus à sa guise? Comment la nature la meilleure ne se gâterait-elle pas en un jour, en une heure?

Lorsque la pendule du salon marqua dix heures moins un quart, Léon de Malleville remonta à sa chambre pour rendre la liberté à son prisonnier. — Il commença d'abord par allumer une bougie, car celui-ci était resté dans la plus profonde obscurité sans seulement s'en apercevoir; ce qui était mauvais signe. — Rodolphe avait évidemment été assis toute le soirée à la même place, plongé dans ses pensées et ses douleurs. Léon secoua la tête, et alla à lui.

— Eh bien! mon garçon, lui dit-il, cela va-t-il mieux? Voilà le moment décisif qui approche, j'espère que tu t'es fait un cœur de glace, une ame acérée; avec ces deux qualités, je te réponds que nous irons fort loin.

— Ecoute, Léon, dit Rodolphe, j'ai bien réfléchi, j'ai bien pensé; mais je crois que nous avons tort.

— Alors tu aurais mieux fait de ne pas réfléchir et de ne pas penser du tout.

— On a toujours tort en face d'une femme.

— C'est-à-dire qu'elles ont toujours raison selon toi; et c'est ce qu'il ne faut pas.

— Mais que lui dirais-je qui ne rende pas ma position plus ridicule, plus douloureuse encore?

— Ah! cela, je n'en sais rien; mais nous le saurons tout à l'heure. Ce qu'il y a de plus important, c'est que nous apprenions ce que lady Alicia a de si mystérieux à raconter à la comtesse de Sauleure.

— Fais de moi ce que tu voudras, dit Rodolphe en allant s'appuyer à la cheminée.

Au même moment dix heures sonnèrent. Tous deux écoutèrent attentivement résonner les dix coups dans le silence de la nuit. — Léon tira sa montre et la posa sur la cheminée.

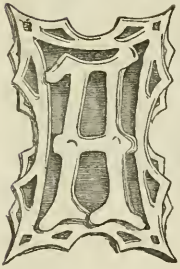
— Les dix minutes de grace que la politesse exige, mesdames, dit-il à demi-voix; puis après en route.

Ces dix minutes se passèrent dans le plus morne silence. Rodolphe était abattu, Léon réfléchissait; pour l'un c'était une affaire de cœur, pour l'autre une affaire d'esprit et d'amour-propre, pour tous deux choses sérieuses ou du moins très importantes, selon les différens caractères des deux personnages. — Puis Léon prit un bougeoir, la clé que lui avait remise son domestique, et faisant signe à Rodolphe de le suivre, tous deux descendirent à pas de loup l'escalier qui conduisait au corridor du premier où se trouvait l'appartement de la comtesse de Sauleure.

BARON DE BAZANCOURT.

(*La fin à la livraison prochaine.*)

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.



ALLEZ où vous voudrez : à Saint-Pétersbourg ou à Naples, à Constantinople ou à Madrid ; partout vous trouverez, pendant l'hiver, des bals où l'on étouffe, où l'on entre avec joie et d'où l'on sort avec ravissement, car rien ne fatigue aussi vite qu'un bal de cinq cents personnes ; et pourtant il y a une classe d'individus qui ne vit heureuse que de l'idée d'aller à tous les bals; l'uniformité des plaisirs a donc aussi sa poésie? Pour les femmes qui dansent, un bal est toujours un moyen de faire de nouvelles conquêtes sur l'admiration des spectateurs; pour les personnes qui ne dansent pas, c'est un beau spectacle ; on se rencontre avec plaisir, on aime à regarder les jolies figures, les toilettes recherchées, on devine le besoin de briller chez les uns, le désir de plaire chez les autres, et il n'y a pas jusqu'aux philosophes que n'intéresse ce contraste des plaisirs futiles avec les choses sérieuses de la vie. A Paris donc, plus que partout ailleurs, un bal est une véritable affaire. Demandez à une jeune personne quel succès elle préfère, entre être admirée dans un cercle grave où l'on cause, dans un concert où l'on chante, ou dans un salon où l'on danse? Elle sera toujours pour le dernier triomphe ; que voulez-vous? Plaire est plus qu'être admirée pour cette jeunesse qui se sait toute puissante de beauté et de graces.

Trois bals, dont deux étaient magnifiques et le troisième fort gai, ont été donnés à la haute société parisienne. Le 8 janvier, l'hôtel de l'ambassade d'Angleterre était resplendissant de lumières; un monde paré remplissait les salons de ce bel hôtel où jadis se réunissaient les sommités galantes de l'Empire, pour offrir leurs hommages à la sœur de celui qui dominait le continent. Dans le long corridor qui conduit aux différens appartemens, on voyait briller une foule de jolies têtes, ornées de guirlandes de roses qui paraissaient cueillies dans ce même lieu, tout parfumé de fleurs et d'arbustes comme au milieu de l'été; ces parures flottantes, ces jolis visages encadrés dans des

diadèmes de diamans produisaient un effet magique. En contemplant cette joie générale, on se demandait comment Méhémet-Ali avait pu troubler, un instant, le bonheur qu'éprouvent la France et l'Angleterre à se donner la main et à former ensemble des quadrilles. Le salon du souper, qui faisait contraste à celui où régnaient la musique et la danse, ressemblait à un de ces jardins de la côte de Gênes, remplis d'orangers et de camélias ; on admirait, à l'hôtel de l'ambassade anglaise, le luxe et les richesses du nord, les fleurs et les parfums du midi, les beautés de tous les pays, et par dessus tout la gracieuse affabilité du noble lord Granville et de sa famille.

Le lendemain, la comtesse Le Hon recevait dans son joli hôtel, enrichi des étoffes de Perse et des meubles les plus élégans et les plus recherchés ; les salons de Mme la comtesse Le Hon plaisent surtout aux jeunes personnes qui, dans des espaces plus restreints, trouvent facilement à se faire valoir et à charmer davantage. Le bal de la comtesse Le Hon avait emprunté toutes les graces de celle qui le présidait. La plupart de ces jeunes filles, moins parées que la veille à l'ambassade d'Angleterre, brillaient d'un plus vif éclat. Boileau a bien eu raison de dire :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

A peine avait-on eu le temps de se reposer le dimanche, que le lundi au soir il fallait se faire conduire à l'hôtel de la rue Grenelle ! Que fera-t-on à l'ambassade d'Autriche ? On dansera encore, on dansera toujours. Toutes les notabilités et tous les caractères sont là pêle-mêle : les jeunes personnes et leurs mères, les hommes sérieux et les hommes politiques; les financiers qui se donnent de l'importance et les vieux militaires qui attendent; les gens de lettres qui cherchent du nouveau, et les gens désœuvrés qui ne cherchent rien. Le bal de l'ambassade d'Autriche a été d'une élégance parfaite, les toilettes étaient d'une recherche et d'une fraîcheur ravissantes. Soit que les salons fraîchement dorés reflétassent d'une manière plus étincelante les lumières qui se multipliaient à l'infini, soit que ce soir-là on fût plus disposé à s'amuser, soit que cette jeunesse heureuse, qui fait si bien les honneurs des fêtes, fût plus belle encore que d'habitude, le bal de Mme la comtesse d'Appony, qui restera comme une des plus magnifiques fêtes de la saison, fit presque oublier les pompes de l'ambassade anglaise et les féeries de la légation belge. On a dansé jusqu'à cinq heures du matin. La belle fille de la comtesse d'Appony attirait tous les regards. Au souper magnifique, servi dans les appartemens du premier, il n'y avait pas un couvert vacant.

Maintenant n'allez pas me demander les noms des femmes les plus jolies, les plus belles, les plus élégantes qu'on rencontrait chez lady Granville, chez Mme la comtesse d'Appony et chez Mme la comtesse Le Hon. Le nombre en était tel qu'il serait fort embarrassant d'en faire l'énumération; je puis vous dire seulement qu'on y remarquait l'absence de la jolie comtesse Marescalchi, de la duchesse de Vallombrosa et de la duchesse de Valençay; beautés en grand renom dans la haute société. La duchesse de Dino vient de faire son apparition, à la grande joie de tous ses admirateurs; Paris compte encore une hôte charmante de plus dans la personne de l'ambassadrice de Naples ; lady Francis Gordon plaît beaucoup, ainsi que la comtesse Bborg, dame russe. Lady Henriette Dorset est toujours très belle, autant que Mme de Dassonville, et la marquise de Salvo, dont nous avons souvent parlé l'année dernière, occupe dans tous les salons une place modeste, mais ne danse jamais. La jeune comtesse d'Appony est remarquablement distinguée, et sa toilette est toujours d'une élégance parfaite. Mme Gieler, Mme de l'Aigle, la duchesse de Plaisance, la princesse de Beaufremont, la comtesse Pozzo di Borgo, sont toujours des modèles d'amabilité et de perfection. Mais les Anglaises et les Russes, comment les nommer ? Il faudrait une liste à part pour ces notabilités de la beauté aristocratique. Je vous dirai pourtant que Mlles de Flahaut, d'Appony, Jenny Thorn, Bekendorff, la jeune princesse de Shwarzemberg, Mlle de Castellane, Mlle Galloway, Mss Smith, Mlles de Girardin, de Noailles, de Brignole, de Saint-Aulaire, et bien d'autres, répandent plus que jamais dans le grand monde le parfum de leurs graces et de leur beauté !

Comte ALFRED DE R*****.

THÉATRES.—CONCERTS.

ONSOLONS-NOUS de la politique et des livres nouveaux avec le théâtre. — Mlle Heinefetter poursuit ses débuts à l'Opéra, en s'efforçant de justifier par de nouveaux succès les espérances que l'on fonde sur son jeune talent : chaque soir met en relief ses qualités et amoindrit ses défauts ; mercredi dernier, au reste, elle a été parfaitement secondée par Marié, qui n'avait jamais aussi bien chanté, peut-être, et par Dérivis qui a fait sa rentrée dans le rôle du cardinal, au bruit d'applaudissemens nombreux. — L'anniversaire de la naissance de Molière porte bonheur à la Comédie-Française : elle a retrouvé Monrose, qu'elle croyait perdu ; Mlle Mars n'attend plus que le dernier jour de sa convalescence pour rentrer, et, peut-être, pour prendre un rôle dans le *Richelieu* promis de M. Hugo. Le père de Mlle Rachel ne demande plus que cent mille francs par an pour sa fille !

A propos de ce qui vient de se passer à la Renaissance, pour le drame de M. Léon Gozlan, on nous permettra de dire que nous n'avons jamais cru que la censure arrêtât les pièces dans le but d'entendre récriminer contre elle ; nous admettrions même les motifs fournis par le *Moniteur* à l'appui du *veto* ministériel qui empêche la représentation de *Il était une fois un roi et une reine*, si dans ce moment même la France n'était l'objet des stupides jovialités du théâtre anglais. Nous ne concevons pas, en vérité, que la France, outragée à Londres par de grossiers saltimbanques, puisse condescendre à être généreuse et courtoise aussi bien envers ceux qui l'insultent, qu'envers ceux qui la laissent insulter. — La pièce nouvelle du Vaudeville, *le Tailleur de la Cité*, justifie en tous points la devise de l'administration, du directeur et du public : *Vieux habits! vieux galons!* — *L'Abbé galant*, au Gymnase, est une jolie pièce de MM. Clairville et Laurencin qui aura beaucoup de succès. Le Gymnase en a besoin, car pour lui, une fois n'est pas coutume. — Mlle Bois-Goutier, la grisette en si haute réputation au boulevart, a débuté sur le théâtre des Variétés, dans une petite pièce d'assez peu d'importance qui a pour titre *l'Hospitalité*. Nous attendrons, pour juger cette dame, un ouvrage et un dé-

but plus complets. — Le Cirque-Olympique est plein maintenant tous les soirs depuis la première représentation de sa grande pièce nationale, *le Dernier Vœu de l'Empereur*; le départ de Sainte-Hélène, le voyage du Havre à Paris, les pompes des funérailles, jusqu'à la chapelle ardente des Invalides ont été réproduits avec une fidélité magnifique par MM. Philastre et Cambon.

Un jeune violoniste, M. Henri Vieuxtemps de Verviers, que nous avions déjà entendu, il y a quelques années en Belgique, a joué un *concerto* de sa composition au Concert du Conservatoire de dimanche dernier ; et à ce sujet M. Louis Viardot a publié dans *le Siècle* un article d'une exagération incroyable.

En fait de métaphore en voici une qui peut servir de modèle : — « On pouvait » croire qu'après Viotti, Kreutzer, Rodde, Paganini avait dit le dernier mot du violon. » Eh ! bien, je suis convaincu, pour mon compte, que déjà à vingt-un ans, Henri Vieux- » temps *le surpasse*. » — Voilà donc Paganini surpassé ; il est vrai que c'est au compte de M. Louis Viardot, et que dans un cas pareil, les mauvais comptes font les bons amis. Toutefois M. Louis Viardot ajoute : — « Entendons-nous sur ce point. » Vous imaginez que c'est pour apporter des restrictions à l'éloge. Lisez : — « Je lui crois » un talent plus réel (que celui de Paganini, toujours), plus vrai, d'un effet plus » solide et plus durable. Vieux temps n'a pas la figure d'un spectre et ne s'est pas fait » précéder d'une biographie fantastique. (Comment M. Viardot trouve-t-il la sienne ?) » C'est un jeune homme simple et modeste, qui se présente au public en essuyant » sa main avec son mouchoir, et en frottant son archet de colophane. Vieuxtemps » n'exécute pas avec des grimaces et des contorsions, certains tours de force étonnans » sans doute, mais qui tombaient souvent dans l'enfantillage et jusque dans la pas- » quinade quelquefois. » — M. Louis Viardot était probablement plongé dans le délire lorsqu'il a écrit ces lignes fantastiques où la pensée est au niveau du style, ou bien il faut chercher dans les saintes affections de la famille l'extravagance de son enthousiasme. Vieuxtemps est l'élève de Bériot, tout l'encens qu'on lui brûle remonte naturellement jusqu'au maître ; de plus M. Viardot a épousé Mlle Pauline Garcia parente, par alliance, de M. de Bériot. On ne se brise pas plus maladroitement l'encensoir au milieu du visage.

M. Vieuxtemps, il faut le dire, brille par toutes les qualités de son maître : un fini d'exécution rare, une grande pureté, mais une froideur non moins grande ; il étonne quelquefois, il n'émeut jamais, c'est en tout point le style et les traditions du Conservatoire. Selon nous, le talent d'exécution de Vieuxtemps n'est en rien comparable à son mérite comme compositeur. Son concerto est admirable à ce point que les plus grands maîtres n'ont peut-être pas mieux fait, et que nous avons entendu dire à des artistes supérieurs dont nous aimons le caractère et la conscience, que s'ils étaient capables d'écrire de pareille musique, ils renonceraient à leur instrument.

Il y a trois ans environ, Vieuxtemps joua devant nous, en Belgique, un air varié de sa composition ; l'exécution était déjà remarquable, mais l'air ressemblait à tous les airs variés connus. Depuis, M. Henri Vieuxtemps a parcouru l'Allemagne et la Russie ; il en est revenu avec des chefs-d'œuvre ; cette transformation si rapide et si merveilleuse est pour nous un mystère.

Mercredi dernier Théodore Hauman s'est fait entendre dans la salle Vivienne ; ce jeune et célèbre violoniste, qui possède si bien le talent d'impressionner et d'émouvoir, a été, comme toujours, admirable. Sa fantaisie sur la *Fiancée*, qu'il jouait pour la première fois, a été pour lui l'occasion d'un éclatant triomphe, que la fantaisie sur l'*Elisir d'Amore*, et celle sur la *Lucie*, où Théodore Hauman se montre tour à tour si entraînant et si mélancolique, ont confirmé à deux reprises. G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffure de (Mme Dasse) *façon de* [illegible] (Camille). [illegible] (Oudinot) [illegible] de (Mayer) *Costume d'homme des ateliers de* (Roolf) *Chapeau de* (Biget) [illegible] (Giroud de Gand et Cie)

Espèce [illegible]

DIRECTION 1 CITÉ DES ITALIENS.

A Madame *.**

23 janvier.

PARIS, qui semblait enseveli sous une espèce de vapeur, agite aujourd'hui ses membres engourdis, et de toutes parts on entend l'appel au plaisir. Voilà, madame, le moment des regrets pour vous; aussi vais-je mettre plus d'empressement que jamais à vous tenir au courant des phases que parcourt la mode, afin que vous assistiez, sinon en personne, du moins en esprit, à ces joies brillantes dont le sort vous tient éloignée. Vous savez depuis long-temps que tous les bulletins que vous porte la SYLPHIDE sont puisés aux sources les plus pures: point n'est donc besoin de vous énumérer les qualités de tous les artistiques fournisseurs qui veulent bien m'admettre dans le *sanctus sanctorum* où sont renfermées leurs richesses; j'aime mieux aujourd'hui détailler et généraliser un peu ce qui se porte, en vous indiquant simplement le nom du bon faiseur auquel je dois mes modèles.

Je commencerai ma revue par les beaux salons de Maurice-Beauvais, qui offre à cette epoque une série de coiffures plus remarquables les unes que les autres. D'abord pour promenade : les chapeaux de velours, violet, grenat, vert-émeraude ou noir, ornés d'une touffe de plumes dites *oreille de caniche*; ce nom vous indique assez le genre de ces plumes. — Pour les promenades en voiture : chapeaux de velours épinglé, blanc, rose, bleu, paille, ornés de plumes *frimatées* ou d'un oiseau teint. Pour les spectacles et les grands dîners, toujours le chapeau résille, cette charmante création de Maurice-Beauvais, soit blanc, bleu, paille ou rose, orné d'un saule marabout assorti à la nuance du chapeau. Pour les grandes soirées et les représentations de l'Opéra et des Italiens, les coiffures suivantes: petits bords de velours violet, vert-émeraude, groseilles ou noir, orné d'écharpes de résille d'or et d'argent, bleu et or, violet et argent, ou des lacets

et glands d'or. Sous la passe, une touffe de trois petites têtes de plumes. —Turban asiatique, assyrien, macédonien, très dégagés du front et ornés de perles et de bandelettes d'or à jours.

Turbans de tarlatane, bordé de chefs de résille d'or, avec glands bysantins. — Bonnets à la financière, à la Marion-Delorme, à la Sévigné, à la Pompadour. — Petits bonnets à la Bernoise, à l'Alsacienne, à la Normande, ornés de bruyères et de roses panachées. — Coiffures de cour, en velours violet, groseille, vert ou ponceau, encadrés de rubans d'or, avec fond résille d'or. — Une *Concini* en velours pensée, ornée de feuillage et fleurs d'or. — Une *Marguerite de Provence* en velours noir, avec fond quadrille d'or. — Une *Cléopâtre* en blonde-dentelle d'argent, ornée de quatre barbes. — Une *Didon* en blonde, enrichie de touffes de fleurs bleues et feuillage d'argent, fleurs de Batton. — Une *Beauharnais*, ravissante coiffure impériale, avec guirlande de roses de Batton.—En voyant toutes ces créations de Maurice-Beauvais, dont les noms ne sont pas pris au hasard, mais sont le fruit de recherches historiques, je déplorais la négligence et le laisser-aller de la plus grande partie des femmes pour ce qui concerne leurs coiffures. On compte les grandes réunions, et le nombre est fort minime de celles où les femmes songent vraiment à mettre de l'ensemble et du style dans leur toilette. C'est un tort; les femmes empruntent beaucoup à ce qui ressemble à un costume de caractère; aujourd'hui, la coupe des robes prêtant à ce genre de toilette, on devrait en profiter pour adopter ces parures *complètes* dont l'harmonie a donné tant de renom au luxe des anciennes toilettes de cour. La mode et l'art y gagneraient infiniment, et on aurait bien moins de misère à déplorer parmi les ouvriers de Lyon et de Paris. C'est à la cour et aux grands du jour à donner l'élan du luxe et de la recherche; leur exemple serait bientôt suivi! Mais où vais-je me fourrer, madame? Me voilà bien loin du sujet de ma lettre. Revenons-y, car ma digression, toute philantropique soit-elle, me paraît hors de saison. Après avoir parlé des coiffures, parlons un peu des étoffes. Sans efforts de recherches, le nom de Gagelin-Opigez se trouve naturellement sous ma plume, comme l'une de nos premières célébrités en ce genre. Rien de plus beau que les velours et satins *royaux*, pour faire les robes ouvertes si en vogue aujourd'hui; puis, pour robes de bals, si vous voyez quelle multiplicité de crêpes, de gazes brillantes, argentées, brodées d'or, si jolies en tuniques avec des garnitures de franges de cheville, de plumes, ou de légères guirlandes de fleurs! Les riches cachemires de Gagelin, pour robes ou châles, sont on ne peut plus recherchés; il en est de même de ses dentelles et de toutes les nouveautés de ses magasins dont l'aristocratique réputation est faite depuis long-temps.

Je m'aperçois que je n'ai point procédé par ordre, et que j'ai quitté le chapitre des coiffures avant qu'il en fût temps; je devais encore vous parler de Lemonnier-Pelvey, élégant modiste, qui a grand'peine dans ce moment à suffire aux demandes de coiffures de soirées qui lui sont faites. Outre le velours, Lemonnier emploie, avec un goût exquis, dans ses coiffures et ses turbans, les étoffes transparentes, si gracieuses, mélangées aux plumes et aux ornemens d'or et d'argent; rien n'est plus joli que ces petits bonnets de spectacle entremêlés de blonde, de dentelles et de fleurs, et qui ont un cachet de distinction incontestable. Mme Leclère sait donner un ton coquet et séduisant à toutes ses modes: au milieu de fort élégantes coiffures, j'ai particulièrement remarqué un turban gaze en or avec franges d'or mélangées

de petits marabouts ombrés et qui devait coiffer à ravir. Mais ce n'est pas chez les modistes seulement que l'on doit chercher de gracieuses coiffures : il en est pour la jeunesse que rien ne pourra jamais détrôner, ce sont les fleurs, simples ornemens pleins de fraîcheur, comme les visages qu'elles entourent ; aussi Constantin a-t-il une variété ingénieuse de roses aux feuillages de velours, de bruyères, de camélias et de toutes les fleurs dont l'effet est si prestigieux dans de blondes boucles ou sur des bandeaux d'un noir de jais. Pour les ornemens des robes, Constantin a des dispositions de branches de bouquets d'une élégance parfaite, et qui peuvent satisfaire les exigences du moment, car cet hiver on porte beaucoup de fleurs, mélangées à des épis de diamans ou de pierres de couleur.—Chapron a toujours le monopole des mouchoirs pour tous les genres de toilettes ; soit que le matin on veuille la simple et délicate vignette ; soit que le soir on désire ajouter au luxe de sa parure un mouchoir de 1,500 fr., sur lequel, entre les quatre rangées des plus belles dentelles, brille le blason d'une antique maison.

Il ne faut point penser qu'à soi en ce monde, madame, aussi vais-je vous dire un mot des modes masculines, auxquelles la saison des bals redonne de l'existence. La gravure que vous envoie aujourd'hui LA SYLPHIDE vous montrera un modèle pris dans les ateliers de Roolf, tailleur à la mode, dont j'ai déjà eu occasion de vous parler. Vous y verrez un charmant manteau pour sortie de bal, qui a été expédié dans un château par la maison de commission Giroud-de-Gand et Comp. Roolf fait aussi des gilets de bal qui sont charmans, et cet objet de toilette est à considérer, aujourd'hui que c'est presque le seul accessoire du costume masculin auquel on puisse imprimer du luxe. Les pardessus les plus élégans se doublent en fourrures. Les habits noirs sont les seuls adoptés pour les bals et les grandes réunions ; pour visites et petites soirées, les habits bronze, vert foncé, gros bleu, se portent avec des boutons ciselés ; les formes de ces habits de fantaisie ou celles des habits noirs parés sont les mêmes ; les basques fort larges et peu découpées sur les hanches. Les redingotes demi-habillées ont deux rangs de boutons et la jupe légèrement froncée. Les gilets de piqué, de velours noir, de satin ont des boutons d'or ciselés en couleur ; quelques élégans portent sur les gilets de velours ou satin blanc des boutons en corail, c'est d'un effet riche et distingué. On voit un petit nombre de jabots en dentelle, mais ceux en très fine batiste sont encore plus usités. Bijet est, comme chapelier, choisi par toute la fashion parisienne ; cela se comprend, puisque Bijet a su donner à la coiffure masculine toute la grace qu'elle est susceptible de recevoir ; les chapeaux de Bijet et ses claques de bal sont certainement ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Nous voilà à l'époque des bals costumés particuliers, et de ceux de l'Opéra, où depuis quelques années on voit autant de travestissemens que de dominos ; nul doute que c'est à cette mode que l'on doit la plus grande variété des costumes confectionnés par Babin, qui, pour cette spécialité, a, sans contredit, la première maison de Paris. Vous comprendrez facilement que, sous les costumes *marquises*, *duchesses*, de l'ancien régime, les sous-jupes bouffantes d'Oudinot aient une vogue extrême ; elles remplacent les paniers et donnent infiniment plus de grace à la tournure. Ce même soutien, cette même bonne grace se retrouvent aussi dans les sous-jupes Delannoy, qui, pour satisfaire plus facilement aux nombreuses demandes qui lui sont faites, est venu s'établir rue Laffitte, 1.

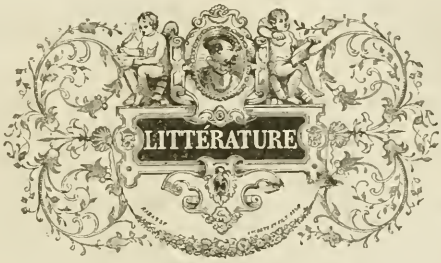
Après les plaisirs, la raison, madame ; on n'est pas toujours en humeur de

s'amuser ; le chagrin, la souffrance peuvent retenir les plus jolies danseuses, les pieds sur les chenets; les plus élégantes femmes restent souvent enveloppées de robes de chambre dans leur vaste fauteuil ! A celles-là il faut des romans nouveaux ou quelque gracieux travail ; pour cette dernière distraction, je recommande, à nos belles lectrices, la maison du *Père de Famille* ; Tachy, qui comprend tous les désirs, toutes les positions, toutes les exigences, leur donnera à faire les plus jolis ouvrages : il n'est pas de travailleuse qui n'admire avec quel art Tachy entre dans toutes les minuties, et toujours avec élégance, de ce qui est nécessaire pour broderies, tapisseries, applications, façons de bourses et tous ces petits riens que les femmes savent si bien apprécier.

La forme des robes ne subit aucuns changemens notables ; pour bal, les manches courtes, justes, recouvertes de la petite *manche-voile*, sont les plus jolies ; on les relève par un petit chou, une fleur, ou une agraffe de pierreries. On voit des écharpes en tulle brodées or ou argent, dont on peut composer un turban ou les jeter sur ses épaules. On porte beaucoup de robes en dentelles noires, sur des dessous de couleur ; les ornemens, soit en fleurs, soit en rubans, doivent être alors de la nuance du transparent. Les coiffures en cheveux n'ont point de style arrêté quant à l'arrangement des cheveux de devant ; par derrière, le chignon doit être placé fort bas, sans exception. Voici quelques modèles dus au talent de Paris, et dont je vous garantis la distinction : les cheveux de devant frisés à l'anglaise, ceux de derrière arrangés en coques ; sur le front, un bandeau de pierreries. — Une autre avec des *berthes* devant, enroulées de perles d'or, derrière le chou natté, assez large, et tourné avec de plus grosses perles en or. Les jeunes filles portent plutôt les cheveux en bandeaux que frisés ou nattés. Les fleurs sont habituellement montées en guirlande et posées sur le front à l'*Iphigénie*. Une coiffure, composée de bandeaux bouffans, dans l'intérieur d'un des bandeaux, une branche de petites roses blanches à feuillages de velours, qui pend jusqu'au bas de la joue, les cheveux de derrière noués à la *Vénus-Médicis* et traversés par deux épingles en diamans ; cette coiffure est d'un fort joli effet. — La maison de commission Giroud-de-Gand et compagnie continue ses succès : placée sous le patronage de LA SYLPHIDE, cette maison se distingue par son bon goût, et elle adopte toutes les spécialités. Ainsi en lui faisant connaître l'étendue de votre voix, en lui disant le degré de force que vous avez atteint sur un instrument quelconque, elle vous enverra le morceau de musique le plus susceptible de s'adapter à votre talent. Située au centre des affaires, rue Laffitte, la maison Giroud-de-Gand est plus à même que toute autre de remplir le but qu'elle s'est imposée. Faites comme beaucoup d'autres, madame, essayez de cette providence des provinces et de l'étranger.

Voilà une lettre bigarrée comme l'habit d'Arlequin, il s'y trouve un peu de tout ! Du reste, la comparaison est de saison, ne sommes-nous pas en plein carnaval !

Baronne MARIE DE L'******



LE JEU D'UNE COQUETTE*.

V.

Laissons un instant les deux jeunes gens se glisser furtivement dans le salon qui touche à la chambre à coucher de la comtesse de Sauleure et s'installer derrière la porte de communication, afin de tout entendre. Pour nous, qui n'avons pas besoin de prendre les mêmes ménagemens, pénétrons dans l'appartement de la comtesse de Sauleure.

Quatre jeunes femmes étaient gravement assises dans la chambre de la comtesse ; — au milieu d'elles était celle-ci, silencieuse et calme ainsi que le président d'une assemblée, qui aurait eu à décider une question de vie ou de mort.—La porte s'ouvrit, et lady Alicia parut : sa démarche était aussi sévèrement maniérée que le silence et l'immobilité des autres: elle s'était fait un visage d'une austérité incroyable.

— Je me rends, dit-elle, aux ordres du comité.

Elle alla ensuite se placer vis-à-vis de la comtesse de Sauleure.— Celle-ci se leva, conservant sur son visage un caractère inaltérable de gravité.

— Le comité vous a mandé, lady Alicia, dit-elle, pour que vous ayez à lui rendre un compte exact de la haute mission qui vous a été confiée et pour laquelle vous avez demandé trois jours de sursis. Comme présidente de l'assemblée, je vous adresse cette question ; levez la main droite.

Lady Alicia leva la main ; la présidente continua :

— Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Je le jure, dit Alicia d'une voix ferme.

— Vous avez la parole.

Lady Alicia sembla se recueillir, un instant, elle inclina la tête sur sa main, puis releva doucement le front et commença ainsi :

— « Je ne cacherai point à l'honorable assemblée que je m'étais gravement trompée au premier abord sur la mission que j'avais acceptée, et que j'ai rencontré des difficultés et des entraves auxquelles j'étais loin de m'attendre. Ce jeune homme avait de la tête, du bon sens, ce qui est terrible, et de la méfiance dans le caractère. Aussi mes premières attaques ont-elles été infructueuses, j'ai employé toutes les premières manœuvres dont on se sert habituellement, me réservant toutefois les moyens extrêmes

* Voir plus haut page 76.

pour les cas urgens. — J'ai cru un instant (et elle laissa tomber sur la comtesse de Sauleure un regard froidement dédaigneux) que je déposerais mes armes dans des mains plus heureuses, lorsque la victoire s'est déclarée en ma faveur ;—le jeune homme par un changement subit vint de lui-même, et....

Lady Alicia s'arrêta.

— Il me semble, dit-elle, avoir entendu du bruit.

Rodolphe avait fait un mouvement derrière la porte.

— Ce n'est rien, dit la comtesse de Sauleure, le vent sans doute qui siffle dans la cheminée ou frappe le long des fenêtres.

Après un instant de silence lady Alicia reprit :

— Ce jeune homme fut d'une complaisance sans égale, et presque sans me laisser le temps de le lui demander, il m'ouvrit son cœur. C'était bien le cœur le plus candide, le plus naïf, le plus tendre qui se soit jamais rencontré.

— Pauvre jeune homme! dit une voix (cette exclamation fit généralement sourire).

— Je vous avoue, continua Alicia, que le voyant ainsi près de moi, si à découvert, j'eus presque honte de lire sur ce livre qu'il venait si bénévolement ouvrir sur mes genoux ; la chose devenait trop facile ; une écolière n'y aurait même pas fait un faux pas. Vous devez comprendre ce qu'il me dit, il me parla de son ame de jeune homme, toute de feu, qui n'avait pas encore aimé et qui venait à moi, avec foi, avec religion; je l'ai mis, le pauvre garçon, en pleine confiance par des réponses adroites auxquelles il pouvait à son gré donner un sens positif; — il était vraiment fort amusant. (Ici Alicia s'arrêta une seconde fois.) — Je vous assure, dit-elle, que j'ai entendu du bruit.

— Le vent est très fort ce soir, dit une de ces dames.

— C'est le remords qui torture déjà le cœur du coupable, ajouta en souriant la comtesse de Sauleure.

— Pourquoi donc des remords? reprit lady Alicia. — Quel grand mal ai-je donc commis? — Aucun, et même je vous propose de vous rendre toutes témoins demain d'une scène qui aura son côté original et peut-être, qui sait, intéressant. — Vers deux heures après midi rendez-vous toutes par différens chemins sous l'allée des Tilleuls à la hauteur du troisième banc. — Vous y verrez ma... notre victime, et je vous la livrerai ensuite pieds et poings liés pour en faire ce que bon vous semblera. — Un amoureux de l'une de vous, mesdames, si cela vous convient.

— Bravo !... bravo ! dirent toutes les voix, cela sera charmant.

— Vous voulez nous donner la fête complète, dit la comtesse de Sauleure à Alicia ; c'est d'un goût esquis et d'une magnificence de grand seigneur.

— Je demande qu'il soit voté des éloges et des remercîmens à l'heureux chargé d'affaires.

La comtesse de Sauleure n'était pas aussi contente qu'elle en avait l'air ; mais enfin, il fallait bien se résigner et faire au moins bonne contenance.

— Lady Alicia, dit-elle, au nom du comité assemblé, je vous vote des remercîmens et des éloges pour la manière brillante dont vous vous êtes acquittée de.....

Mais au même moment un bruit soudain se fit entendre dans la chambre voisine. La porte s'ouvrit violemment, et Rodolphe et Léon parurent tous deux dans la chambre se tenant par la main.

Toutes les femmes poussèrent à la fois un cri aigu et perçant, et se levèrent.

— N'ayez aucune crainte, dit Rodolphe en étendant la main; vous voyez bien, mesdames, que ce ne sont pas des voleurs; mais il faut que les deux parties soient entendues pour rendre bonne et saine justice, — lady Alicia a parlé tout à l'heure, c'est à mon tour, maintenant ; et me voici.

Il y avait sur son visage une expression étrange de calme, et un sourire presque imperceptible de dédain ou de mépris, soulevait légèrement les deux coins de sa bouche ; mais il était très pâle,— quant à Léon, il paraissait parfaitement enchanté de la tournure

que prenait la scène, et appuyé dans l'embrasure de la fenêtre, il s'était croisé les bras pour écouter plus à son aise. — Rodolphe s'avança au milieu de la chambre et s'arrêta seulement lorsqu'il fut à deux pas d'Alicia qui n'avait pas proféré une parole, tant elle avait été saisie de cette soudaine apparition.

— Vous ne jouez pas mal ce jeu-là, madame, dit-il en s'inclinant légèrement, et vous êtes secondée, il faut l'avouer, par d'excellentes dispositions. Mais dans toute partie, il y a deux joueurs, et c'est grand dommage; on gagne moins facilement.... Ah! pardon, mesdames, mais je ne vous tiens pas quitte non plus. — comment? — vous m'aviez fait l'honneur d'un complot, d'une partie en règle..., et cela sans m'avertir, c'est un peu tricher au jeu, savez-vous?

Il se retourna en souriant vers lady Alicia :

—Vous vous êtes bien pressée, madame, de crier *échec au Roi*.—Il n'est pas *mat* encore.

— Mais il va supérieurement, se dit Léon. Moi qui m'en pique je n'aurai pas mieux dit.

Et il avait grand'peine à s'empêcher de ne pas rire aux éclats, en voyant la mine décontenancée de l'assemblée féminine, surprise en secret et en séance extraordinaire.

Rodolphe continua :

— N'est-ce pas que c'est étrange, et de bien mauvaise compagnie de venir ainsi vous disputer le terrain pied à pied, et enlever au triomphateur les palmes de la victoire. — Mais que voulez-vous? à la campagne il faut se distraire; et je me suis dit que cette distraction en valait bien une autre; faire croire à une jeune femme qu'on l'aime, qu'on l'adore, qu'on en est fou : cela m'a paru charmant; — et puis, il faut s'entretenir le cœur pour n'être pas pris au dépourvu.

Tout en parlant ainsi Rodolphe essuyait un sueur brûlante qui tombait à larges gouttes le long de ses tempes, et celui qui lui eût touché les mains s'y serait brûlé comme à un tison ardent.

— Non... non, rassurez-vous, dit-il en regardant Alicia, avec un de ces regards dont l'expression est indéfinissable. — Ce pauvre jeune homme n'a pas le cœur aussi tendre, aussi candide, si naïf, que vous êtes assez bonne de le penser; il vous aurait fait trop beau jeu en venant ainsi le mettre sur vos genoux, avec confiance, avec crédulité. — Non... non..., son ame de feu ne s'enflamme pas si vite... Oh! pauvre garçon! il a bien joué la comédie, n'est-ce pas? Il a été bien timide, bien tremblant, il baisait bien les plis de votre robe et le bout de vos doigts, il vous disait bien, ces mille extravagances... honteuses que le cœur seul invente?—N'est-ce pas qu'à l'entendre on aurait cru qu'il parlait franchement, on n'aurait pas dit qu'il jouait avec les mots et avec les pensées. — Ah!... ah!... la bonne distraction!... C'est comme cela qu'il faut être avec les femmes,— leur parler un jour, les croire une heure, les aimer jamais! — Ah!... ah!... comment, vous avez pris la plaisanterie au sérieux? — C'est charmant!

Rodolphe se mit à rire d'une manière extravagante, et à travers ses rires forcés l'on voyait ses dents convulsivement serrées qui claquaient l'une contre l'autre.

La comtesse de Sauleure triomphait de toute sa jalousie de femme; elle était au fond fort enchantée de ce qui arrivait. — Quant à Alicia elle était consternée, abattue, non seulement dans son amour-propre qu'on foulait aux pieds, dans sa coquetterie qu'on macérait à pleines dents, mais aussi dans son cœur qui se serrait, malgré elle, douloureusement à chaque parole de Rodolphe; et immobile ainsi qu'une statue elle écoutait. C'était un tableau piquant et varié, et dont un peintre habile aurait pu tirer un magnifique parti.

— Lady Alicia, dit la comtesse qui avait repris un ton de parfaite assurance, voilà qui change bien l'état des choses, et votre victoire me paraît dans ce moment gravement compromise. — Avez-vous quelque chose à répondre?

— La comtesse est décidément une personne charmante, dit Léon tout bas à Rodolphe, elle a l'air d'être de moitié dans notre jeu.

— J'étouffe... dit Rodolphe.

— Allons donc, du courage, reprit Léon, tu vas comme un César ; encore quelques brassées et le *Rubicon* est passé, — tu as eu des momens magnifiques.

— Regarde Alicia... elle semble bien souffrir.

— C'est l'agonie d'une coquette aux abois.

Ce petit colloque entre les deux amis avait duré beaucoup moins de temps à dire que nous n'en mettons à le raconter, et s'était tenu à voix basse à l'une des extrémités de la chambre.

Alicia avait relevé doucement la tête et s'adressant à la comtesse de Sauleure, dont le visage savait mal comprimer sa joie ironique.

— Une scène de ce genre, dit-elle, à onze heures du soir dans votre chambre, vous m'avouerez que c'est du plus mauvais goût qui se puisse voir; et si elle se passait chez moi, madame la comtesse, il y a long-temps que j'y aurais mis fin.

— J'avoue, dit la comtesse, que l'entrée a été un peu brusque, mais elle a été d'un effet admirable.

— Et d'un dramatique, digne de la Porte-Saint-Martin, ajouta Léon en riant aux éclats.

— Entre gens qui savent ce jeu-là comme nous, mesdames, reprit Rodolphe, il n'y a rien à craindre, et la plaisanterie est fort divertissante. — Mais, croyez-moi, ne vous y fiez pas, ni vous comtesse, ni vous Alicia, ni personne de vous, mesdames. Ce jeu peut avoir des suites terribles, et comme toutes vous avez au fond du cœur quelque bonté, ce serait peut-être un remords pour toute votre vie. — Vous êtes tombées sur moi qui ai... ri, qui me suis... amusé de la chose comme vous. — Bravo!... Mais si à ma place, vous étiez tombée sur ce jeune homme dont parlait tout à l'heure lady Alicia, sur ce cœur candide et naïf, sur cette ame confiante et crédule, dont en un jour de coquetterie vous auriez brisé tout le bonheur, si vous aviez rencontré ce pauvre jeune homme si simple, si bon, ayant tant besoin d'aimer et de s'attacher à quelque chose, et que vous l'eussiez vu s'éloigner le cœur gonflé de larmes; — vous l'eussiez plaint... — Oh! tenez, ne jouez pas ce jeu-là, il est horrible; il y a au bout toujours de la douleur, il pourrait y avoir du sang. — C'est un conseil que je vous donne.

Toutes les jeunes dames silencieuses et immobiles écoutaient les paroles de Rodolphe la tête baissée, et toutes comme contrites et consternées de ce qui aurait pu si facilement devenir une mauvaise action. — Car la coquetterie ne s'attaque jamais qu'à la superficie du cœur d'une femme, et si on avait le temps de parler à son cœur assez long-temps pour que les premiers mouvemens qui surviennent n'effacent pas l'empreinte des paroles, on aurait vraiment bon marché d'elles, et on verrait qu'elles valent mieux et plus qu'on ne le pense. — Tout à l'heure elles riaient entre elles, d'un petit manége qui les amusait, d'une distraction qu'elles avaient prise en jouant ; maintenant elles en étaient presque honteuses, et je crois que si l'on avait voulu elles en eussent demandé pardon.

Léon ne parut pas satisfait de son côté de la sortie pathétique de son ami ; car il le voyait lancé dans le sentiment, et sur le point de détruire en deux minutes l'effet de la scène précédente. — Aussi il le tira par son habit.

— Je crois que tu en as dit assez, lui dit-il à voix basse, et pour peu que tu continues tu en diras trop.

Mais Rodolphe ne l'écoutait, ni ne l'entendait; il s'était retourné vers lady Alicia qui un instant avait essayé de soutenir son regard :

— Tenez, madame, lui dit-il, vous me demandiez hier pourquoi j'avais de la méfiance dans l'ame, je ne vous ai pas répondu. — Hé bien! voulez-vous, aujourd'hui, que je vous dise pourquoi. — C'est que j'avais... un ami d'enfance, presque un frère, avec lequel j'avais passé les premières années de ma vie ; sa joie était la mienne, comme

sa tristesse la mienne aussi ; nous étions du même âge. Il rencontra une femme qu'il trouva belle, qu'il se mit à adorer à genoux, les mains jointes comme un ange ; cette femme laissa tomber sur lui un regard de bonté ; il fut heureux ; — sa vie tout entière se concentra dans une seule pensée, — cette femme, — il ne voyait qu'elle, ne vivait que par elle. Il crut être aimé, et alors ce fut un bonheur que je n'essaierai pas de vous dépeindre ; je crois le voir encore, lorsqu'il vint à moi et qu'il me dit tout ce que lui inspirait son bonheur et son amour. — Pauvre ami !... hélas !... l'illusion fut bien courte.... — Un jour il apprit que cette femme ne l'aimait pas, qu'elle s'était servi de lui pour éloigner les soupçons d'un amour véritable. Ce fut affreux ! ce fut horrible ! il en perdit la raison. — Et maintenant quand vous rentrerez dans Paris joyeuses et insouciantes, près la barrière, du côté de Chaillot, vous verrez une maison de santé ; et s'il vous prend fantaisie d'entrer dans cette maison, on vous montrera au fond d'un jardin, assis sur un banc, seul, triste et pâle, les joues creusées, le regard terne, un pauvre jeune homme... fou par amour, qui est venu dans ce dernier asile attendre la mort et souffrir ; si vous restez quelques instans auprès de lui, vous l'entendrez sanglotter et gémir, et sur ses lèvres desséchées il n'y aura pas une plainte, pas un murmure, il y aura un nom, le sien... celui de Nathalie. — Oh ! je vous le répète, ne jouez pas ce jeu-là, il est terrible, il est effrayant !

Puis se précipitant vers son ami. — Sortons, Léon, lui dit-il, j'étouffe... je souffre horriblement.

Lorsque Rodolphe avait prononcé le nom de Nathalie, la comtesse de Sauleure avait tressailli, et deux larmes involontaires avaient roulé le long de ses cils et s'étaient échappées de ses yeux. Léon de Malleville avait remarqué cet attendrissement subit et il dit à Rodolphe en s'éloignant :

— Dieu me damne si la comtesse de Sauleure n'a pas ton ami de Chaillot sur la conscience.

Le lendemain matin, tout était prêt pour le départ de Rodolphe de Beaufort et du comte Léon de Malleville, — ils devaient quitter le château après le déjeûner ; car le courage aurait bien pu abandonner Rodolphe s'il lui avait fallu subir une seconde épreuve, et Léon avait à cœur ce qu'il appelait le triomphe de son ami. — Il craignait beaucoup le déjeûner et avait résolu de s'opposer ouvertement à tout rapprochement entre les deux parties.

Pour cela, il s'était posté dans le salon dès le premier coup de cloche, et attendait de pied ferme le bataillon ennemi, riant d'avance en lui-même de la contenance embarrassée que ces dames allaient avoir pour la première entrevue. — Depuis un quart d'heure à peine il était dans le salon lorsque lady Alicia entra ; elle était pâle — Evidemment elle avait mal dormi, si elle avait dormi. — Malleville en fut enchanté, il se contemplait dans son ouvrage, — l'insomnie d'un ennemi réjouit le cœur.

— Ah ! c'est vous, M. de Malleville, dit-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, je vous cherchais.

— Vous êtes bien bonne, madame, dit celui-ci en s'inclinant fort respectueusement et en souriant malgré lui.

— M. de Malleville, c'est vous qui avez annoncé hier M. de Beaufort chez la comtesse de Sauleure.

— Il est assez grand pour avoir pu y aller tout seul, reprit celui-ci ; mais je ne nie pas l'y avoir un peu poussé.

— Oh ! c'est mal, monsieur.

— Du tout, c'est bien.

— C'est vous qui lui avez dicté les paroles qu'il a dites.

— Quelques unes.

— Il ne les pensait pas.

— Je vous demande pardon, reprit Léon, il les pensait beaucoup.

— Croyez-vous, interrompit Alicia, que je n'aie pas deviné sa pensée véritable; croyez-vous que, sous le sourire, je n'aie pas compris les larmes, et derrière ce visage insouciant le cœur qui saignait?

— Du tout, du tout, s'écria Malleville, le cœur de mon ami ne saignait pas, je puis vous assurer; il était très franchement gai, — je m'y connais, moi.

— M. de Malleville, dit Alicia, nous ne nous comprenons pas; vous continuez ce matin la scène d'hier au soir pour compléter la victoire de votre ami.

— Je n'en ai pas besoin, dit Léon en se frottant les mains, sa victoire a été suffisamment grandiose à ce cher Rodolphe; il a eu de la verve, de l'entraînement....

Lady Alicia baissa la tête; — évidemment il y avait sur ses lèvres quelques paroles qu'elle n'osait pas prononcer et qui étaient prêtes à lui échapper malgré elle; si M. de Malleville l'eût regardée un peu attentivement, il eût vu que ses yeux étaient gonflés de larmes; mais il se carrait majestueusement dans son personnage, et pour ne pas commettre la plus légère faute dont la partie adverse aurait pu profiter, il observait son dialogue comme un écolier qui eût récité une leçon.

La jeune anglaise se laissa tomber dans un fauteuil, et joignant ses deux mains sur son visage:

— Oh! oui, dit-elle, c'était une mauvaise action!

Cette exclamation si inattendue fit tourner la tête à Malleville:

— Pour cela, dit-il, nous sommes parfaitement d'accord.

— C'est une affreuse chose que la coquetterie, reprit Alicia; elle glace le cœur, elle rend aveugle, insensible. Oh! tenez, monsieur de Malleville, ne soyez pas ainsi froid et dur devant moi; ce n'est plus la même femme qui vous parle; vous voyez bien que je souffre et que je ne mets même aucun amour-propre à vous le cacher. — Oh! oui, c'est bien mal à vous d'avoir amené M. de Beaufort chez la comtesse de Sauleure, et d'avoir donné un sens méchant et coupable à une plaisanterie sans conséquence entre jeunes femmes.

— Le fait est, interrompit Malleville, que notre entrée a légèrement dérangé vos projets et compromis votre triomphe.

La jeune Anglaise continua sans paraître avoir entendu l'interruption de M. de Malleville.

— Dans la coquetterie d'une femme, il y a de la légèreté, de l'insouciance; mais il ne faut pas la mettre en face d'une douleur véritable et lui montrer les larmes qu'elle a fait verser sans les comprendre. — Pauvre jeune homme! comme il doit me haïr, moi qui ai joué avec son cœur sans deviner que je le brisais; — moi qui détruis peut-être sa plus belle illusion, sa plus chère croyance; — moi qui l'ai pris crédule et confiant comme il l'était, pour faire entrer dans son ame la méfiance et le désenchantement... Oh! oui, il doit me haïr autant qu'il souffrait; — car voyez-vous, monsieur de Malleville, je vous le répète, ici ce n'est plus lady Alicia que vous avez vue hier si folle, si légère et qui semblait si insouciante du bien comme du mal, c'est une femme qui a honte et peur à la fois de ce qu'elle a fait, et qui ne se le pardonnera jamais, car cette femme, croyez-le, a dans le cœur de bons sentimens, et son ame est émue de la plus grande douleur.

Léon de Malleville était stupéfait; il ne savait que croire, que penser, que répondre; il regarda un instant lady Alicia, comme pour chercher à deviner sa pensée secrète. Que voulait dire ce changement subit? — Il se sentait presque attendri; mais tout-à-coup il se dit en lui-même:

— C'est peut-être une nouvelle tactique; il ne faut pas s'y laisser prendre comme un enfant; il y a des larmes dans ses yeux: mais les femmes savent si bien pleurer quand cela leur convient. — Et fortifié par cette appréhension qui lui rendait toute sa méfiance, il se raidit contre lui-même, et affectant un air nonchalant, il répondit:

— Mais je vous assure que mon ami est beaucoup moins à plaindre que vous ne le pensez.

— On trompe les yeux, monsieur, reprit Alicia d'une voix calme, mais on ne trompe pas le cœur. J'ai bien entendu les dernières paroles qu'il a prononcées quand il s'est penché vers vous; elles m'ont fait un mal horrible, car elles m'ont montré combien j'avais été coupable sans le savoir.

— Le maladroit, dit tout bas Malleville, il aura parlé trop haut.

Lady Alicia se leva.

— Je vous ai dit que je vous cherchais, M. de Malleville, lui dit-elle ; c'était pour vous dire combien je regrettais une action dont je n'avais pas prévu les suites ; je vous cherchais pour bien vous montrer combien tout amour-propre de femme était mis de côté, combien je souffrais d'une douleur dont j'avais été la cause et l'instrument presque sans le savoir, et que je voudrais racheter au prix de bien des jours de bonheur, si Dieu m'en réserve quelques uns. — Vous allez partir, je le sais ; peut-être ne nous rencontrerons-nous jamais ; mais, je vous en prie, monsieur, dites à votre ami combien je suis malheureuse de ce que j'ai fait, dites-lui de ne point me haïr, de ne pas prononcer mon nom pour le maudire comme celui d'une femme sans cœur et sans ame, dites-lui qu'il fallait que je souffrisse bien aussi, moi, pour être venue ainsi à vous ; mais que ce souvenir eût été, sans cette expiation, le remords de toute ma vie, et que je veux qu'il me pardonne.

En prononçant ces dernières paroles, la voix de lady Alicia s'était visiblement altérée, et deux larmes, qu'elle ne pensait même pas à cacher, gonflèrent ses yeux et coulèrent lentement.

— Adieu, monsieur de Malleville, continua-t-elle.

Et elle se détourna pour sortir ; mais elle resta immobile et la tête baissée, car elle venait d'apercevoir, à la porte du salon, M. de Beaufort, qui était pâle et avait les deux yeux fixés sur elle.

— Oui, dit-il, lady Alicia, c'est un triste jeu que celui que vous avez joué hier ; oui, je ne cherche pas à vous le cacher, vous m'avez bien fait souffrir. — Merci de ce que vous êtes venue dire à mon ami ; — non, je ne maudirai pas votre nom ! Non ! je ne vous haïrai pas... et si le pardon de celui dont vous avez désenchanté toute la vie vous est nécessaire, reprenez votre existence joyeuse et animée, lady Alicia, votre existence insouciante, de plaisirs et de fêtes, de bals et de joies... je vous pardonne.

— Allons, bon ! dit Léon de Malleville, il ne manquait plus que celui-là ; s'il se met à faire du sentiment, nous voilà retombés dans les brouillards ; ce pauvre Rodolphe est décidément un garçon perdu; il ne peut pas avoir du cœur deux heures de suite.

Rodolphe s'était avancé.

— Adieu, lady Alicia, dit-il, et il tendit sa main à la jeune Anglaise.

— Adieu, répéta tristement Alicia.

Rodolphe avait tressailli, car il avait senti trembler dans sa main la main de la jeune femme, et tout son cœur s'était ému. — Il leva sur elle ses yeux qu'il avait constamment tenus baissés et vit sur les joues de lady Alicia la trace de deux larmes qui y brillaient encore. — Ce fut pour le pauvre jeune homme une épreuve au dessus de ses forces.

— Ah! mon Dieu ! mon Dieu! dit-il d'une voix étouffée, Alicia, vous aussi, vous pleurez; j'espérais être seul à souffrir.

— Cela va de mal en pire, gromela Léon entre ses dents ; c'était bien la peine de se donner tant de mal pour la scène d'hier.

Et il alla s'asseoir dans un coin du salon, avec un geste du plus profond découragement.

— Ne me trompez pas encore, Alicia, reprit Rodolphe en pressant dans ses deux mains la main que la jeune Anglaise ne cherchait pas à retirer. — Ce serait affreux ! Laissez-moi au moins, pour prix de mon amour et de mon malheur, emporter le souvenir précieux de ces deux larmes que j'ai vu couler.

La jeune Anglaise fixa sur lui un de ces regards indéfinissables qui pénètrent jusqu'à l'ame.

— Comment, monsieur de Beaufort, lui dit-elle, vous avez encore la force et le courage de m'aimer... un peu ?

— Oui, de vous aimer, Alicia, comme aiment les malheureux, pour souffrir.

— Si je ne vais pas à son secours, se dit Léon, il est un homme perdu. Mais heureusement les amis sont toujours là !... — Et tout-à-coup il lui passa par la tête une idée superbe qui couronnait l'œuvre de la façon la plus splendide. — Ah ! pensa-t-il, lady Alicia, vous cherchez à ramener dans vos filets l'oiseau assez heureux pour s'en être échappé malgré lui ; après avoir employé la coquetterie, vous appellez à votre aide les moyens extrêmes, les larmes... le remords, la poitrine oppressée ; — vous revenez imprudemment présenter le combat. — Je vais d'un coup déjouer toutes vos trames... vous échouerez... ou bien la scène d'hier aura sa seconde partie et finira par un grand et beau tableau général.

Et parfaitement satisfait de sa nouvelle inspiration, Léon de Malleville se leva, prit un air des plus dégagés et dit d'une voix moitié sérieuse, moitié sardonique : Alicia, vous revenez présenter le combat, tenez-vous bien sur vos gardes, je vais déjouer toutes vos trames d'un seul coup.

— En vérité, dit-il tout haut, vous êtes charmans tous deux de sentiment et de douleur concentrés ; mais il est temps de parler à cœur ouvert ; je vais donc droit au but.— Lady Alicia, je vous demande pardon de ma franchise, mais que voulez-vous ? malgré mon principe invariable de méfiance et d'incrédulité, je vous crois.—Vous n'avez qu'une manière de réparer votre faute.... votre.... mauvaise action. — Eh ! bien, oui, je vous l'avoue, je mets bas les armes, mon ami vous aime, vous aime beaucoup, vous aime d'une manière extravagante. — Vous l'aimez peut-être aussi... C'est pourquoi je vous propose de finir la comédie par un mariage.

La jeune Anglaise baissa les yeux sans répondre ; — Léon de Malleville s'approcha.

—Vous valez mieux qu'une coquette, lady Alicia, ajouta-t-il, ces rôles-là ne vous vont pas, il faut une vocation trop décidée. — Soyez heureuse et rendez-le heureux, c'est un rôle qui en vaut bien un autre.

— De grace, dit Rodolphe, répondez,.. lady Alicia.

— Merci, monsieur de Malleville, dit Alicia en lui tendant la main, vous m'aviez donc comprise ?

— Ma foi, dit celui-ci, je veux être franc jusqu'au bout. — C'est bien sans le savoir. Enfin nous voilà donc arrivés à bon port.

Il y eut après ces mots un instant de silence.

Lady Alicia tourna légèrement la tête vers Rodolphe.

— Vous me pardonnerez donc, Rodolphe, lui dit-elle.

— Je vous aimerai, répondit celui-ci.

— Bravo ! s'écria Léon de Malleville, la comtesse de Sauleure en mourra de dépit. — Je n'en serai pas fâché.

En ce moment le second coup de cloche du déjeuner se fit entendre ; et presque aussitôt toutes les jeunes femmes entrèrent dans le salon.

— Voilà le reste de la troupe, dit M. de Malleville en riant. — Les visages sont tristes, l'air morne ; la pièce d'hier est tombée.

Baron DE BAZANCOURT.

M. VICTOR HUGO ET M. SOUMET.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE, après des hésitations sans nombre, vient enfin de faire un acte d'éclatante justice ; c'est pour ainsi dire une révolution qui s'est opérée dans son sein; elle-même, elle a peine à se rendre compte de son coup d'état; à l'heure qu'il est encore, elle doute de son courage. Mais qu'importe! Tous les bons, tous les jeunes, tous les nobles esprits, en France, sont satisfaits : le chantre des *Ballades* et des *Orientales*, le poète des *Voix Intérieures*, de *Notre-Dame de Paris*, des *Chants du Crépuscule*, des *Rayons et des Ombres*, n'erre plus autour du palais des Quatre-Nations, demandant vainement un asile et du feu, comme le vieil Homère. Victor Hugo est entré à l'Institut par la glorieuse brèche que lui ont ouverte ses plus illustres membres; sa nomination au fauteuil de Népomucène Lemercier est une consolante preuve que l'Académie n'appartient plus exclusivement au passé, et que de ce jour elle a mis un pied dans l'avenir. — Pour dire ici notre pensée tout entière, nous ne comptions pas encore cette fois sur l'admission de M. Hugo à l'Institut; les préventions amoncelées contre lui, la haine aveugle des uns, la mesquine jalousie des autres, cette propension qu'ont naturellement les académiciens émérites à ne se recruter que parmi les invalides littéraires qui leur ressemblent, expliquaient suffisamment à nos yeux l'ostracisme entêté décerné par les immortels contre le grand poète; et puis, en vérité, nous nous plaisions à ce scandale annuel donné par une institution grave qui ouvrait sa porte à tout le monde, hormis au plus digne. M. Hugo, riche de toutes les gloires, aurait bien pu, à l'instar de Molière, se passer de l'Académie ; mais nous ne saurions trop lui rendre grace de nous avoir fait assister pendant cinq ou six années au curieux spectacle des concurrences qui lui disputaient sa place au Capitole, et qui ne se faisaient aucun scrupule d'entrer avant lui. M. Hugo a donc sagement agi en rendant à l'Institut obstination pour obstination : il n'y sera pas tombé de chutes en chutes, comme feu M. de La Harpe; il y aura été poussé de refus en refus, par une majorité intelligente qui s'est à la fin réunie pour écraser sous son vote de honteuses partialités.

Victor Hugo va donc s'asseoir dans ce fauteuil de Lemercier qui fut, comme lui, novateur, mais qui le fut dans des formes plus restreintes, moins généreuses, qui le fut surtout, moins le génie et le style. Victor Hugo est académicien, mais ce n'est pas sans peine : il n'a réuni que les dix-sept voix de la majorité rigoureuse, et encore a-t-il fallu que dans cette circonstance, tout ce qu'il y a d'illustre, de glorieux, de véritablement éclairé à l'Académie, se rangeât de son côté; il a fallu qu'il confondît dans une même admiration des hommes que les passions politiques les plus acharnées divisent : M. Thiers et M. de Lamartine, M. Villemain et M. Cousin, M. Molé et M. Dupin ; en un mot, il a fallu qu'il se constituât un parti de toutes les intelligences supérieures de l'Institut, pour dominer une fois par hasard les rancunières nullités qui l'encombrent. Bien certainement l'histoire, un jour, dira que M. Hugo a été appelé à l'Académie par MM. de Lamartine, Châteaubriand, Royer-Collard, Villemain, Charles Nodier, Ph. de Ségur, Lacretelle, Pongerville, Soumet, Mignet, Cousin, Lebrun, Dupin ainé, Thiers, Viennet, Salvandy, Molé, et M. Guizot, venu trop tard pour déposer son vote ; et elle ajoutera qu'il a eu contre lui qui, je vous le demande? des hommes qui ont été ses rivaux au théâtre, ou qui ne l'ont jamais lu : MM. Casimir Delavigne, Scribe, Dupaty,

Roger, Jouy, Jay, Briffaut, Campenon, Feletz, Droz, Etienne, Tissot, Lacuée de Cessac, Flourens, Baour Lormian. Il n'y a pas jusqu'au pauvre M. Baour qui s'est permis, lui aussi, de donner son coup de pied. Que dites-vous de M. Flourens, de ce médecin en chef des canards, de ce Dupuytren des animaux domestiques, qui a eu le triste courage de voter contre un noble poète dont quelques mois auparavant il avait usurpé la place aux huées de tous ? Que pensez-vous encore de M. Dupaty, bel esprit de l'autre siècle, dont Lafarre et Chaulieu n'auraient pas voulu pour copiste, et qui vote contre M. Hugo après lui avoir adressé un quatrain de consolation, où il lui chantait qu'il avait *le temps d'attendre!* J'aime mieux, je l'avoue, ce quatrain sur LE POÈTE ET L'EMPEREUR, envoyé par un anonyme au vicomte de Launay :

Pleins de gloire, en dépit de cent rivaux perfides,
Tous deux en même temps, ils ont atteint le but;
Lorsque Napoléon est mis aux Invalides,
Victor Hugo peut bien entrer à l'Institut.

Entre nous, je suppose que cet anonyme qui a tant d'esprit et d'à-propos, et dont le vicomte de Launay a vainement cherché à deviner le nom et à reconnaître l'écriture, pourrait bien être Mme Emile de Girardin.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire au sujet de l'élection de M. Hugo; il serait intéressant de faire, sur la gloire momifiée du fabuliste Roger, de M. Briffaut, qui ne vaut même pas Lamothe-Houdard, de M. Campenon, qui se croirait un Sophocle, s'il avait fait *la Veuve du Malabar*; de M. Lacuée de Cessac, anonyme centenaire, et de quelques autres, l'expérience de notre nouveau système des poids et mesures. Ce serait aussi le cas d'insister sur les abus nombreux qui régnent à l'Académie, sur cette perturbation volontairement apportée dans les sections qui la composent. Une fois pour toutes, Richelieu institua l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pour les gens qui s'occupent exclusivement de littérature; nous abandonnons de grand cœur la section des Sciences Morales aux hommes d'Etat et aux procureurs généraux; nous consentons à ce que la section des Sciences devienne l'apanage des mathématiciens et des apothicaires; mais nous vous conjurons de ne point donner pour compagnie à Châteaubriand, à Lamartine, à Victor Hugo, des calculateurs, des archevêques et des avocats.

M. Soumet, poète des anciens jours, qui hésitait, comme Héraclius, entre l'auteur d'*Hernani* et l'auteur de *Fiesque*, a livré au sort la solution de cette douloureuse alternative, et le sort déshéritant M. Ancelot, a donné la voix de M. Soumet à Victor Hugo; c'est un fort beau dévoûment, sans doute, et nous voudrions n'avoir que des éloges à adresser à M. Alexandre Soumet : par malheur, l'auteur de *Clytemnestre* et de *Saül* vient de faire paraître un poème épique dont quelques grands journaux se sont beaucoup trop émus. Rappelons, pour mémoire, que *Clytemnestre* et *Saül* furent représentés en 1822, le même soir ou tout au plus à vingt-quatre heures d'intervalle au Théâtre-Français et à l'Odéon. Tout le troisième acte de *Clytemnestre* fut refait ou composé par Talma; M. Soumet convient de quelques vers; je crois tenir de bonne source que le troisième acte en entier appartient à Talma. Ce fait n'est pas sans importance pour les tragédies de la même époque, et il est assez vraisemblable que Talma a rendu les mêmes services à cet illustre M. Jouy. — Donc, M. Soumet vient de produire un poème qui a pour titre *la Divine Epopée*. Ce titre est doublement ambitieux : évidente contrefaçon de *la Divine Comédie*, du Dante, c'est, de plus, un éloge outré que M. Soumet devait attendre, de tout autre que de lui-même, ou c'est une faute de sens, et par conséquent une faute impardonnable pour un académicien. Que le vieux Dante ait appelé son triple poème *la Divine Comédie*, rien de mieux; Dante Alighieri vivait à l'époque où florissaient les mystères; ce n'était pas une impiété

de faire du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer, les trois actes d'une comedie, tandis que l'on mettait la Vierge et les saints sur des tréteaux. Mais traiter d'*Epopée* l'œuvre de Jésus-Christ allant régénérer l'Enfer, c'est à la fois une erreur de principe et une erreur de mots. Le Nouveau Testament et l'Évangile seraient alors des épopées! Et qui a jamais osé soutenir cela? Quant au sujet du poème, le voici : M. Soumet suppose que le Christ, dans son infinie miséricorde, après avoir racheté le monde, veut aussi racheter les ténèbres; comme il n'en coûte pas plus à M. Soumet, Aastaroth et Belzébuth, purifiés de toutes leurs souillures, remontent au Ciel sur les ailes du Seigneur. La cour de Rome, qui possède un grand sens et qui raisonne fort bien, la cour de Rome qui a mis *Jocelyn* à l'index, ne manquera pas de lancer ses foudres contre *la Divine Epopée*, car le livre de M. Soumet n'aboutit pas à autre chose qu'au bouleversement, à l'anéantissement total des dogmes fondamentaux du catholicisme. Il n'y a pas plus de catholicisme sans Enfer qu'il n'y en aurait sans Paradis. Or, il suffit de dix mille vers à M. Soumet pour supprimer l'Enfer, pour détruire d'un seul coup la double croyance des récompenses et des peines. Fénélon a encouru les anathèmes de l'aigle de Meaux pour moins que cela. — Autant que d'autres, nous nous inclinons devant la majesté littéraire de M. Soumet; nous vénérons en lui l'écrivain pur, érudit, classique; l'homme honnête, dévoué, religieux; l'académicien sage, utile, mais nous regrettons, qu'on nous permette de le dire, ce long poème qui ne nous fera point oublier *la Henriade*, et qui nous laisse encore si loin d'Homère et de Virgile.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

OURONS donc à l'Hôtel-de-Ville, puisque cette fois-ci c'est l'Hôtel-de-Ville qui prend le pas sur toutes les grandes réunions. Le monde parisien attendait avec impatience l'ouverture de l'immense hôtel qui représente la capitale de ce vaste royaume auquel, depuis cinquante ans, s'attache le sort de l'Europe. On avait déjà annoncé le premier bal de l'Hôtel-de-Ville, et les Français qui ne fréquentent pas les sociétés étrangères, ceux qui ne vont pas aux ambassades, s'étaient bien promis d'aller visiter ce sanctuaire de la révolution de 1830, rebâti dans des proportions les plus larges, embelli et décoré avec le goût le plus recherché, afin qu'il devînt l'édifice le plus splendide de la plus belle ville du continent.

Au 1er janvier, le préfet de la Seine avait déjà donné un déjeûner de cent couverts; tous les membres de l'administration municipale, tous les employés qui en font partie et qui en dépendent, étaient présens à ce banquet d'inauguration. Le 9 eut lieu un dîner diplomatique; le 16 on donna un bal où la bourgeoisie de Paris, l'ancienne et nouvelle aristocratie accoururent pour prendre part à ce magnifique spectacle, et à l'admiration qu'inspiraient ces nouveaux salons, éblouissans de dorures et de lustres, riches de tapisseries de nos premières manufactures qui, bon gré mal gré, rendent tributaires toutes les nations civilisées, soumises au pouvoir de l'industrie française. Quoique les appartemens de la grande galerie, le grand escalier et le second vestibule ne soient pas achevés, on croyait, en voyant cette longue file de salons éclairés avec un luxe oriental, que c'était exclusivement pour ces lieux qu'on avait réservé toutes les pompes du nouvel

édifice. La foule qui dansait au milieu de la foule des spectateurs, trouvait toujours place pour les quadrilles et pour les valses ; l'écho des deux grands orchestres retentissait au loin, et malgré les trois mille personnes qui encombraient tous les appartemens, l'ordre et l'élégance régnaient partout grace aux soins de M. le préfet et de Mme la comtesse de Rambuteau, qui a été aidée à ravir par ses trois jeunes et belles filles.

Deux charmantes soirées avaient précédé le bal de l'Hôtel-de-Ville : chez Mme la comtesse de Flahaut, les toutes jeunes personnes s'étaient réunies le jeudi, et, parées de roses et de ces jolies guirlandes, qui couronnaient leurs frais visages, elles s'étaient livrées au plaisir de la danse, à ce plaisir aussi ancien que la société, aussi varié que les différentes nations, et qui chez les sauvages même est tantôt l'expression d'un culte, tantôt une commémoration, toujours le symbole d'une réjouissance.—Néanmoins, pour se faire une idée de la danse telle que la comprenaient les anciens, il faut assister aux bals de jeunes personnes que donne quelquefois Mme la comtesse de Flahaut.

Le même jeudi, il y a eu un bal très animé chez Mme la comtesse de Cazes. Au Luxembourg, où on est accoutumé de voir des visages sérieux, où on est habitué à entendre la parole puissante des orateurs qui honorent la pairie, bien près de cette enceinte où on juge le criminel d'Etat, on est heureux de pouvoir s'abandonner aux charmes d'une belle réunion où on n'a d'autre intérêt à traiter que celui du plaisir.

Le *Misantrope* et les *Rendez-vous bourgeois* ont été joués chez M. le comte de Castellane. Si la chaleur, qui était étouffante, n'a fait fuir personne, c'est qu'on était dans le ravissement d'entendre de tels chefs-d'œuvre. On ne saurait trop rendre grace à M. le comte de Castellane de l'heureuse idée qu'il a eu de donner un spectacle qui s'écarte de la monotonie des bals. Autrefois c'était la mode parmi les grandes dames de la cour de jouer la comédie ; maintenant il est bien rare de trouver des acteurs et des actrices dans la haute société. Il paraît que de nos jours on ne craint pas moins les applaudissemens que la critique.

Le comte ALFRED DE R.....

Théâtres.

La représentation au bénéfice de Mario avait attiré à l'Opéra un public d'élite ; la famille royale entière occupait la loge des princes à l'avant-scène ; dans la loge du roi, on remarquait l'infant don François de Paule et la princesse de Capoue. — Mario, depuis son entrée aux Italiens, a fait de notables progrès : il a emprunté, cédant à la nature même de sa voix, beaucoup plus à la méthode de Rubini qu'à celle de Duprez, et dans les deux rôles nouveaux pour lui, de Raoul et d'Arnold, il a parfois produit de magnifiques effets. — Mlle Heinefetter a été faible dans le rôle de Valentine; mais c'est que cette admirable création de Meyerbeer ne s'improvise pas et qu'elle a besoin, pour être rendue, de longues et sérieuses études. — Dans la grande scène de *Torquato Tasso*, Barhoillet a déployé son beau style de chant. — *Les Noces de Gamache* ont gaîment terminé la soirée : Elie et Barrez y ont été pleins de comique. — La Comédie-Française a fêté le 15 de ce mois l'anniversaire de la naissance de notre grand Molière avec le *Tartuffe* et *le Malade imaginaire*. — Pendant le cours de cette semaine les Variétés nous ont donné deux premières représentations : *le Père Marcel* de Mme Ancelot et *la Descente de la Courtille*, par MM. Dumersan et Dupeuty. *Le Père Marcel* est encore une histoire de l'empire; Vernet dans le rôle du grognard s'est montré, comme toujours, excellent comédien; Mlle Olivier a bien rendu quelques parties de son rôle sentimental. La *Descente de la Courtille* est une farce de carnaval où les mots heureux n'abondent guère, qui çà et là fait rire par ses charges, mais qui au résumé se recommande par le dernier tableau représentant la fameuse descente, dans laquelle Hyacinthe et Mlle Esther ont surtout été d'une bouffonnerie parfaite. ***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffures de (Beaudrand) *Travestissem.ts de* (Babin) *expédié au Château de B.. par la M.on de Commiss.on*
(Giroud de Gand et C.ie) *r. Laffitte 1 au 1.er*

DIRECTION 1 CITE DES ITALIENS

A Madame *.**

30 janvier.

MADAME, Paris reprend bien sa revanche : le voilà aujourd'hui aussi remuant, aussi dansant, que nous l'avons vu calme au commencement de l'hiver, et je n'ai aujourd'hui que l'embarras du choix pour vous dire où j'ai vu telle et telle jolie toilette. D'ailleurs, n'ai-je pas mon inépuisable mine, la maison de commission Giroud-de-Gand ? S'il me prend un beau matin la fantaisie de passer en revue de ravissantes corbeilles de mariages, de magnifiques trousseaux bien luxueux, des layettes avec tous ces coquets détails que les mères seules savent apprécier, des costumes de bal depuis la prestigieuse couronnes de roses, jusqu'aux plus mignons souliers de satin, ou tous autres objets de modes, d'art ou d'agrément, je me fais conduire rue Laffitte, 1, et là, au milieu des envois partant pour la province ou l'étranger, je puis satisfaire sans restriction mon envie. Aussi la maison Giroud-de-Gand a-t-elle souvent ma visite : car j'avoue que j'ai plaisir à admirer le bon goût partout où il se trouve, surtout lorsqu'il est accompagné d'obligeance et de bonne grace, choses qui m'ont toujours séduites.

Aujourd'hui plus que jamais, comme vous le pensez, madame, les magasins de *la Barbe d'or* sont en mesure de soutenir leur grande et ancienne réputation. Les velours de toutes nuances, les satins brochés, si adoptés pour toilettes de soirées, les satins renaissance, les pékins, les armures, les reps, et tout ce que la soie peut offrir de plus joli et de plus distingué, se trouve en profusion chez Delon, qui a su prévoir tous les goûts, toutes les exigences, voire même tous les caprices. C'est habituellement sur ces belles et riches étoffes que viennent s'harmonier les fourrures de Gon, car la mode veut cette année que, même au milieu de l'atmosphère étouffante d'un bal, les fourrures soient admises ; nul doute que la beauté des fourrures de Gon n'aient aidé à cette innovation, car les

femmes n'auront pas voulu se contenter de les porter en palatines, d'en voir orner leurs sorties de bal, elles ont voulu aussi leur devoir des succès de salon, et elles ont réussi ; aussi n'est-il pas étonnant de voir ces costumes qui sentent *la froidure*, portés par une jeune femme dont le front est orné d'une de ces séduisantes couronnes de roses qui viennent d'assurer à tout jamais la vogue de l'élégance à Mme Lainné. Personne ne sait comme elle donner à une fleur sa grace naturelle, monter une guirlande avec autant de délicatesse et former de plus heureux contrastes. Puis dans ses coiffures en plumes, en marabouts, avec quel art elle sait mélanger l'or au plus vaporeux duvet ! une jolie tête entourée d'une de ces coiffures a quelque chose de l'idéal que l'on prête aux sylphes.

Comme je vous l'ai écrit, madame, les petits corsages de velours sont fort en vogue pour le bal; mais je suis d'avis que ce costume, un peu bergère de Florian, ne convient qu'aux jeunes filles ou aux très jeunes femmes. Avec le corset de velours, une jupe de crêpe garnie de trois falbalas, de moyenne hauteur, lisérés de velours pareil au corset, fait un joli effet ; on peut aussi garnir la jupe de trois ou quatre biais de velours, ou la relever sur le côté par un bouquet de fleurs en velours.

Si je vous parle rarement de Batton, c'est que le mérite tellement connu de cette maison n'a pas besoin de recommandation. Pourtant, il est impossible de garder le silence à son égard, surtout lorsqu'on revient de ces grands bals aristocratiques où les femmes les plus jolies sont encore embellies de ces délicieuses guirlandes qui se distinguent toujours par le choix et la composition de fleurs simples et si parfaitement imitées, qu'on les croirait vraiment naturelles. Je préfère ce bon genre à toutes les bizarreries de mauvais goût que, malheureusement, quelques femmes adoptent ; mais le nombre en est très petit, à en juger par l'affluence que l'on voit dans les magasins Batton.

Pour les soirées demi-habillées, on porte beaucoup de robes d'organdi, avec canezous, berthes, pagodes. En lingerie, beaucoup de dentelles, de guipures sur les robes de velours ; la blonde se voit plutôt sur les toilettes de satin. Les écharpes, en dentelle d'or, garnies de volans pareils, sont d'une très grande élégance, portées par les femmes vraiment distinguées. La passementerie a acquis, cette année, une délicatesse de travail qui la fait appliquer même sur les robes d'étoffes transparentes; on y mêle les perles blanches, les perles d'or ; la soie y est entrelacée avec l'or et l'argent de la manière la plus charmante. Les robes de crêpe blanc ou de couleur, brodées de soie plate ou de chenille, font des toilettes aussi jolies que distinguées. La forme des robes ne subit aucun changement, et il est à présumer que l'hiver se passera ainsi. Les corsages les plus adoptés pour robes habillées, sont les corsages nervés à pointes, avec le rabat plat en étoffe pareille, la berthe ou une rivière de pierreries, les jupes longues et amples. A ce propos, je me permettrai de blâmer certaines femmes qui portent la robe traînante derrière : à mon avis, rien n'est plus disgracieux que cette demi-queue; autant la queue des robes de cour d'autrefois avait de majesté, et relevait aristocratiquement la tournure de la femme qui la portait, autant la jupe, ne traînant tout juste que pour balayer, donne à une femme un air d'abandon et de désordre, qui me paraît blâmable et dénué de bon goût.

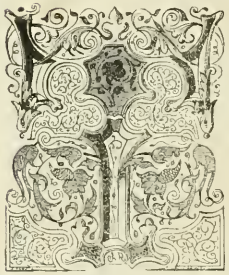
Voici, madame, quelques toilettes qui nous donneront une idée exacte de ce qui se porte aujourd'hui dans notre Paris. — Redingote en reps bleu-de-France,

les deux montans de la jupe ornés d'une large passementerie de même nuance que la robe; corsage plat, ouvert en cœur, avec deux rangs de passementerie semblable à celle de la jupe et montant des deux côtés du corsage jusque sur les épaules en formant l'éventail; manches plates ornées de deux jockeys superposés et ornés de même de passementeries; rabat étroit en guipure; chapeau de velours marron, ornemens pareils; pelisse en velours noir, ornée de glands et cordons algériens. — Toilette de soirée : Robe en velours blanc, ouverte devant et laissant voir une jupe de satin paille; les deux montans de la robe garnis d'un volant de dentelle, monté de manière à former ziz-zag, et soutenu de distance en distance par des bouquets de roses blanches et couleur paille en velours. Le corsage à pointe avec berthe en dentelle. Au milieu de la poitrine, et, sur les deux épaules, des bouquets de petites roses comme celles de la jupe; les manches courtes, plates, couvertes de quatre petits bouillons alternés velours blanc et satin paille; pagodes de dentelles relevées par de petites roses. Coiffure en velours blanc et perles d'or.

Autre toilette de soirée : Robe de satin lilas, garnie de deux volans de haute blonde noire, remontant sur le côté jusqu'à mi-hauteur du jupon, et retenu par deux bouquets de marabouts blancs *frimatés* d'argent; corsage à pointe très décolleté, garni d'une blonde noire retombante, froncée; les manches courtes, plates, sans autre ornement qu'un revers de blonde noire et deux petites têtes de marabouts semblables à ceux de la jupe; coiffure en marabouts et épingles de diamans. — Toilette de bal : Robe de crêpe couleur de rose, ornée de deux ruches de crêpe de même nuance, découpées en chicorée et montant sur le devant de la jupe en tablier; de distance en distance des bouquets de volubilis en velours rose, avec feuillage d'argent; corsage à pointe, avec rabat en crêpe, bordé d'une petite ruche pareille; manches courtes plates, ornées de deux petites ruches et fleurs; sur la tête, une guirlande de volubilis à l'Iphigénie. — Autre toilette de bal : Robe tunique en tulle blanc, petit corsage à pointe en velours bleu, la jupe de la tunique ornée sur les deux montans de nœuds de velours bleu; la jupe de dessous en satin blanc; dans les cheveux, deux branches de roses blanches. Ajoutez à ces toilettes, madame, de gracieuses pélerines de satin ou de velours avec capuchons, de belles pelisses, satin et hermine, et vous aurez le parfait modèle d'une de nos jolies Parisiennes; mais surtout n'oubliez pas d'ajouter à ces prestigieux embellissemens à la beauté un des indispensables mouchoirs de Chapron, si fins d'étoffe, ornés de broderies si délicates, de dentelles si transparentes, qu'on dirait qu'un souffle les peut faire reconnaître.

Si, à Paris, le plaisir est séduisant, entraînant, il y faut cependant remarquer que là, autant que partout ailleurs, les femmes y accomplissent leurs devoirs de mères de la façon la plus exemplaire. Il n'est pas rare de voir ici la femme la plus jolie, la plus jeune, la plus entourée d'hommages dans le monde, renoncer à tous plaisirs et se calfeutrer chez elle, pour consacrer tout son temps au soin qu'exige un nouveau-né. C'est sans doute comme dédommagement que Huret vient d'offrir aux jeunes mères ces merveilleux petits berceaux en fer suspendus que nous admirons aujourd'hui. L'Indienne, qui suspend son hamac aux branches du palmier, ne peut balancer plus mollement son fils chéri que ne le sont les nôtres dans les ravissans berceaux de Huret! Baronne MARIE DE L*****.

BAL DE LA LISTE CIVILE.



Tant que régna Sa Majesté le feu roi Charles X, toujours si empressé de tendre la main à ce qui souffrait, sa munificence inépuisable, les ressources sans cesse renaissantes de sa cassette suffirent à l'apaisement de bien des misères ; mais il arriva qu'un jour le noble roi Charles s'embarqua à Cherbourg avec toute sa famille, et de ce moment les plaies qu'il avait fermées se rouvrirent, et le grand nombre de ceux qui ne vivaient que de lui demeurèrent sans espoir, et pour ainsi dire sans pain. — Il fallut alors que quelques vrais amis de cette royauté déchue cherchassent sinon à continuer son ouvrage, ce qui eût été impossible, au moins à ne pas l'abandonner entièrement. Des mois entiers de souscription n'ont jamais valu un jour d'aumône de Sa Majesté Charles X. Mais qu'importe ? ce ne sont ni les efforts ni la bonne volonté qui ont fait défaut pour remplacer, auprès des grandes infortunes de la France, la sollicitude de ce pieux monarque qui n'avait d'argent que pour la France !

Au nombre des tentatives généreuses auxquelles la noblesse de notre pays a eu recours pour suppléer à la compassion absente de son roi, on doit citer les bals au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile. Depuis 1830, ces bals sont revenus chaque année, souvent à différentes reprises, et leur produit a toujours été religieusement employé à ces œuvres charitables qu'entendaient si bien nos princes de la Restauration. — Le bal donné mardi, dans la salle de l'Opéra-Comique, a effacé en magnificence tous ceux qui l'avaient précédé. A moins d'avoir assisté à cette imposante fête de nuit, il est difficile de se faire une idée du luxe de l'éclairage, de ces lustres innombrables, de ces candélabres et de ces milliers de bougies qui rendaient plus parées et plus éclatantes encore les nobles dames qui étaient venues déposer leur aumône dans le tronc de la misère résignée. — Le parquet de la salle de bal était entièrement recouvert de tapis; la bouche noire et béante des baignoires avait été dissimulée au moyen de branchages touffus qui rappelaient, à s'y méprendre, les lilas qui cachent, au printemps, le célèbre

fossé des Tuileries; les portes des loges avaient toutes été enlevées, et à leur place se drapaient des rideaux de soie rouge qui s'harmoniaient à ravir avec la décoration des corridors. Le foyer, étincelant de lumières, était plus spécialement consacré aux promenades et aux douces causeries; à ses deux extrémités, on avait établi des divans circulaires en velours cramoisi à franges d'or.

Maintenant, que l'on juge de l'effet de cette admirable salle de l'Opéra-Comique, ainsi ruisselante de lumières et de diamans, percée à jour pour ainsi dire, remplie d'un public d'élite dans lequel se confondaient toutes les aristocraties et toutes les illustrations, aussi bien de l'ancien que du nouveau régime! Car il faut qu'on le sache, de plus en plus les célébrités de la littérature, des arts ou des armes, les noblesses de finance ou de blason tendent à se rapprocher, et elles ne manquent jamais de le faire, toutes les fois qu'il s'agit d'une bonne action.

Je voudrais dire les noms de toutes ces grandes dames, de ces patronesses illustres, de ces jeunes et belles personnes; je voudrais décrire leurs toilettes, compter les brillans des mères, les roses des jeunes filles; je voudrais citer les uns après les autres tous les amis et toutes les sympathies que j'ai rencontré là; mais la place me manquerait, et quand j'aurai dit que pas une seule de nos duchesses et de nos marquises révérées, que pas un seul de ces beaux noms, dont la Restauration s'est à si bon droit enorgueillie, ne manquait à l'appel, j'aurai suffisamment fait l'éloge du bal de la liste civile, nombreux sans tumulte, gai sans exagération, riche de parures du meilleur goût, qui s'est prolongé fort avant dans la nuit, et dont la recette totale s'est élevée à 30,000 fr. Les frais ayant été calculés avec une économie qui, en pareille circonstance, était un devoir, les deux tiers au moins du produit iront, pendant cet hiver de 1841, consoler les pauvres de Sa Majesté Charles X.

DE VILLEMESSANT.

CAUSERIES CRITIQUES.

A M. le Directeur de la Sylphide.

La quantité et la qualité. — M. Alexandre Soumet. — Un livre à couronner pour le pape. — Le banquet des nouveautés. — Les *Trois Marie*. — Les *Mémoires d'un Maître d'Armes*. — *Le comte de Mansfeldt*. — *La Course au Clocher*. — Souvenir de l'hôtel Castellane. — Le marquis de Salvo, M. Panseron, Mme Delno. — La comédie au Sacré-Cœur. — Théâtre de la comtesse de Lermin. — M. Victor Hugo à l'Académie française. — La coterie Flourens. — L'amitié sous le bandeau de l'amour. — Deux grandes nouvelles. — Les *Matinées littéraires* de M. Mennechet. — Les *Mémoires de M. de Châteaubriand*. — Promesse aux lecteurs.

Depuis le mois dernier, monsieur, les livres ont plu comme la neige, et le dégel en a déjà emporté la meilleure part. Quand je dis la meilleure part, je parle de la quantité, bien entendu. La qualité, comme disait M. Thiers en temps de coalition, a résisté au torrent; les livres ont leur noblesse, ainsi que les hommes. Passons donc en revue les livres de qualité.

Voici venir, d'abord, l'ouvrage le plus hardi qui ait jamais paru; un ouvrage qui vise plus haut que *l'Iliade* et *l'Odyssée* d'Homère, que *l'Énéide* de Virgile, que *les Luziades* du Camoëns, que *la Jérusalem Délivrée* de Torquato, que le *Paradis Perdu* de Milton et que *la Henriade* de Voltaire; car on chantait encore les vers quand fut chantée *l'Iliade*; car l'empereur

Auguste se faisait lire *l'Énéide* dans son palais; car Camoëns racontait à des héros son poème héroïque; car la *Jérusalem Délivrée* rendait Éléonore d'Est amoureuse du Tasse; car Milton offrait *le Paradis Perdu* à des gens qui croyaient au paradis; car Voltaire célébrait Henri IV sous le règne d'un petit-fils de Henri IV; — tandis que M. Alexandre Soumet publie *la Divine Épopée* dans un temps qui ne croit plus à Dieu, et ose jeter dix mille vers au beau milieu du dix-neuvième siècle!..

Oui, monsieur, un homme s'est rencontré, un académicien! qui a passé vingt ans de sa vie, — les vingt ans que nous venons d'employer à faire des révolutions et des vaudevilles, — qui a passé, dis-je, ces vingt ans à élever, vers par vers, rime par rime, syllabe par syllabe, un poème en deux gros volumes in-8°, où il est raconté, dans le ciel, après la fin du monde, comment Jésus-Christ, ayant racheté la terre de ses crimes, voulut encore racheter l'enfer de la damnation! Tel est effectivement le sujet de *la Divine Épopée* de M. Alexandre Soumet; assemblage merveilleux de la plus belle poésie et de la morale la plus pure; livre qui mériterait assurément une couronne d'or, mais qu'un homme seul pourrait couronner aujourd'hui : celui qui siége à Rome sur le trône de saint Pierre. Malheureusement, au lieu de couronner *la Divine Épopée*, le pape la mettra sans doute à l'index; de sorte qu'il se trouvera que le poète aura fait comme saint Jean, qu'il aura absolument prêché dans le désert.

Après avoir lu l'ouvrage de M. Alexandre Soumet, il est difficile de lire sérieusement les romans de l'éditeur Dumont. Cependant, je ne sais trop ce que deviendraient les oisifs d'ici-bas sans cet infatigable publicateur, resté seul sur la brèche des nouveautés. Comme cet autre éditeur qui écrivait sur la porte d'un romancier paresseux : « *M. Gosselin prie les amis de M. Alphonse Karr de le laisser travailler;* » comme celui-là, ou plutôt mieux que celui-là, M. Dumont tient sous clé les plus féconds écrivains de notre siècle. Chaque semaine, et plus souvent quelquefois, il leur demande un livre : à celui-ci, un roman de mœurs; à celui-là, un roman intime; à l'un des mémoires authentiques; à l'autre des impressions de voyage; et aussitôt voyages, mémoires et romans de se succéder sans interruption, si bien que l'appétit des lecteurs les plus dévorans suffit à peine à ce banquet roulant de nouveautés. J'engage les gourmets à se faire servir d'abord les *Mémoires d'un Maître d'armes*, par M. Alexandre Dumas. Je ne sais si le conteur cosmopolite a écrit ce livre à Saint-Pétersbourg ou à Paris, à Marseille ou à Florence, mais je vous jure que c'est l'un des ouvrages les plus curieux et les plus attachans que vous puissiez lire.

Lisez aussi *les Trois Marie*, par MM. Michel Masson et Laffitte. Vous savez déjà que le premier est un homme de cœur qui est plein d'esprit, comme le second est un homme d'esprit qui est plein de cœur. C'est donc avec le cœur et l'esprit que tous deux ont tracé l'histoire de Marie-Laure, de Rose-Marie et de Marie-Ange. Cela m'a fait tour à tour pleurer et sourire sans effort : il y a le caractère d'un M. Laneuville qui est fort beau, et un ouvrier ébéniste plus vrai que tous les menuisiers de George Sand.

Le Comte de Mansfeldt, roman de M. de Lavergne, vaut beaucoup mieux que *le Comte de Mansfeldt*, de MM. de Lavergne et Paul Foucher; *la Course au Clocher*, nouvelle du même auteur, est une lutte assez intéressante entre la robe et l'épée, mais moins intéressante que *Brancas-le-Rêveur*, toujours du même écrivain. Vous savez ce pauvre marquis de Brancas, si bien peint par La Bruyère, et qui s'introduisit un soir chez une belle dame, croyant tout uniment rentrer chez lui. M. de Lavergne raconte fort élégamment comment cette aventure se termina par un mariage; et je me souviens d'avoir joué avec Mme Sophie Gay, chez M. le comte de Castellane, une petite comédie très spirituelle sur ce sujet-là.

A propos de comédie, j'allai voir l'autre jour ma petite-fille au Sacré Cœur (car je vous ai déjà dit, monsieur, que je suis grand'mère). Quel fut mon étonnement de trouver toute la pension réunie dans la salle d'étude, à l'heure habituelle des jeux! J'appris qu'on représentait *la Petite Fille perdue*, drame en deux actes, de Mme la comtesse de Lermin;

je devinai la femme supérieure qui se cache sous ce pseudonyme, et je trouvai dans les mains de toutes les pensionnaires deux petits volumes de pièces de théâtre dédiées aux maisons d'éducation. De long-temps, monsieur, je n'avais lu un livre aussi simple, aussi touchant et aussi profond. Cela est si bon de redevenir enfant quelques heures, quand on est une respectable douairière! Tous les vieux enfans pourront apprécier mon plaisir en lisant le théâtre de Mme de Lermin; et tous les jeunes enfans voudront jouer, comme les élèves du Sacré-Cœur, les pièces attachantes de ce recueil.

Un livre moins enfantin, mais non moins amusant, c'est *l'Arabesque*, par MM. Roger de Beauvoir, Royer, Francis Wey, etc., ouvrage mêlé de bon et de médiocre, comme tous les ouvrages de ce genre. Mais qui ne lirait deux volumes in-8° pour quelques pages de M. Roger de Beauvoir? On m'a dit du bien de *Caliste*, par Mme Bodin; de *Quatre ans sous terre*, par M. Jules Lacroix; du *Commandeur de Malte*, par M. Eugène Sue; de *l'Esclave des Galères*, par M. de Kermainguy : je vous dirai, dans mes prochaines causeries, si ces éloges sont mérités. En attendant, je puis vous garantir le bon goût, l'esprit et le charme du nouvel ouvrage de M. le marquis de Salvo : *Suite de papiers détachés*, véritable bonne fortune pour tous les gens du monde, qui attendront avec impatience la *suite* promise par le spirituel diplomate.

Si vous avez un piano et une petite fille (et qui n'a pas aujourd'hui une petite fille et un piano?) mettez sur ce piano et dans les mains de cette petite fille l'A B C D MUSICAL que M. Panseron, l'auteur de tant de jolies romances, vient de dédier aux mères de famille. M. Panseron est non seulement un charmant compositeur, mais un des plus habiles professeurs du Conservatoire; et je prédis que son Alphabet musical fera le tour du monde chantant.

Un autre professeur non moins habile, c'est Mme Delno, qui vient de publier, avec Mme Bosc, un délicieux quadrille pour le piano, avec accompagnement de violon, flûte, etc. Ce quadrille est intitulé : *Souvenir de Bretagne*. Jugez si ce titre m'est allé au cœur, monsieur! Eh! bien, j'ai trouvé la composition meilleure encore que le titre.

Enfin vous nous avez annoncé l'entrée de M. Victor Hugo à l'Académie française; et voilà de quoi rajeunir l'Institut pour quelques années. On cite déjà des effets merveilleux de ce cordial révolutionnaire versé dans les veines des immortels. La coterie-Flourens est aux abois, et toute la science de ce docteur ne suffira pas à le relever d'un tel coup. Viennent maintenant M. le comte Alfred de Vigny, M. Ballanche, M. Alexandre Dumas, et l'Académie redeviendra tout-à-fait l'Académie française! Vous nous avez dit comment M. Victor Hugo n'a obtenu que la majorité exacte; mais vous n'avez pas raconté en détail l'étrange hasard auquel a tenu sa nomination. Également engagé d'amitié envers l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris* et envers M. Ancelot, son concurrent, M. Alexandre Soumet, ce même poète dont je vous parlais tout à l'heure, ne savait comment concilier son vote d'académicien avec cette amicale perplexité. Il écrivit sur un bulletin le nom de M. Victor Hugo, et le nom de M. Ancelot sur un autre; il plia et jeta dans son chapeau ces deux bulletins; puis, mettant à l'amitié le bandeau de l'amour, il prit au hasard l'un des deux noms, pour le déposer dans l'urne électorale : ce nom était celui de M. Victor Hugo, et M. Soumet n'eût pas mieux fait en voyant fort clair!

Il me reste deux nouvelles à vous annoncer, monsieur; mais ce sont deux grandes nouvelles : M. Ed. Mennechet, ancien lecteur des rois Louis XVIII et Charles X, directeur de la belle publication du *Plutarque français*, et auteur d'une *Histoire de France*, couronnée par l'Académie, cet écrivain qui est un homme du monde si aimable, et cet homme du monde qui vient de jouer *le Misantrope*, comme Fleury, chez M. de Castellane, M. Mennechet vient d'ouvrir au manége O'Guerthy, rue Duphot, des *matinées littéraires* dont le programme est des plus piquans. Là, dans des salons où chacun retrouvera le confort de son chez soi, on peut choisir entre trois cours qui ont un droit égal à l'intérêt des gens de goût : un cours de sciences naturelles, par M. Achille Comte, professeur au collége royal de Charlemagne; un cours d'histoire d'Orient, cette question du

jour! par M. Millet, professeur à l'école militaire de Saint-Cyr; enfin un cours de littérature ancienne et moderne, de lecture à haute voix et de déclamation, par M. Ed. Mennechet. Les deux nobles faubourgs et la Chaussée-d'Antin se sont donné rendez-vous à l'inauguration de ces cours distingués, où les mères vont briller en grande toilette, sous prétexte de faire l'éducation de leurs filles. Je m'engage à rendre un compte également fidèle de la docilité des filles, de l'élégance des mères et du talent des professeurs.

Ma seconde nouvelle est une nouvelle plus grande encore : M. de Châteaubriand a lu chez Mme Récamier la conclusion de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*!... Quelle est cette conclusion? Puissiez-vous ne la connaître que d'ici à long-temps! Mais enfin le testament du grand homme est terminé, la France est assurée de le lire un jour; elle n'a plus qu'à demander au ciel de retarder ce jour, où elle doit perdre plus encore qu'elle ne gagnera. D'ici là il faut espérer que nous aurons quelques fragmens de la grande œuvre, et que l'histoire du banquier B*** se renouvellera pour notre plaisir. La connaissez-vous, l'histoire de M. B*** et de M. de Châteaubriand? Vous ne la connaissez pas? Eh bien! je vous la raconterai le mois prochain. C'est une indiscrétion qui sera suivie de quelques autres, et qui me dédommagera d'avoir été si louangeuse aujourd'hui.

MARQUISE DE CHATILLON.

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

Le bal qui a eu lieu chez le colonel Thorn, dimanche dernier, n'a pas été aussi brillant que ceux auxquels nous a habitué le riche et courtois Américain, mais les magnificences du souper ont amplement compensé ce qui pouvait manquer au bal. — Le 25, il y a eu un raout chez M. le duc de Crillon. Disons en passant ce que c'est au juste que le *raout*; les Anglais, qui l'ont inventé, le pratiquent qu'un étrange manière : ils se réunissent en aussi grand nombre qu'ils peuvent dans des pièces fort petites, et parce qu'ils sont gênés et qu'ils étouffent, ils imaginent s'amuser considérablement. En France, nous avons perfectionné le raout, nous lui donnons pour temples de vastes et superbes appartemens, nous y convions des personnes d'élite, assez pour que l'on puisse s'abandonner aux charmes d'une conversation agréable, pas assez pour que le plaisir dégénère en ennui. Aussi la meilleure et la plus haute aristocratie, qui, en dépit des révolutions, se perpétue toujours en France, s'était-elle empressée d'accourir au beau raout de la rue de Lille; il y avait fort peu d'étrangers chez le noble duc, pas d'Anglaises et point de dames russes. Cependant la comtesse d'Appony et sa charmante fille, l'ambassadrice de Sardaigne, la baronne de Delmar, la marquise de Salvo, la baronne de Mayendorff embellissaient les salons de leur présence; parmi les toilettes les plus remarquables on distinguait celles de la comtesse Pozzo di Borgo, fille du duc de Crillon, de la duchesse de Noailles et de la jeune duchesse de Caraman, née de Crillon.

Le goût de la grande et belle musique se propage dans les salons aristocratiques. Le lendemain du raout de l'hôtel Crillon, la comtesse Obreskoff a donné une soirée musicale dont on se souviendra. Ce soir-là, l'élite de la troupe italienne avait émigré à la rue Tronchet. Rubini, Tamburini et Lablache, ces colosses du chant, ont fait sortir de la tombe l'ombre plaintive du doux Bellini. Théodore Hauman, dont le violon est si bien

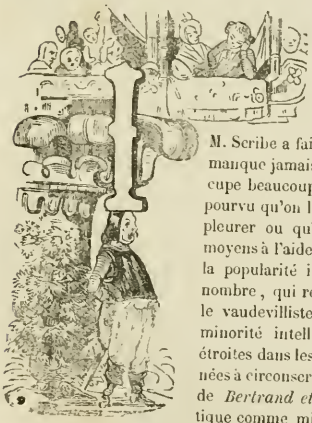
digne de lutter avec la voix des plus grands artistes, a soupiré une de ces admirables fantaisies comme lui seul les compose et les exécute. — Il y a bien encore eu d'autres petits prodiges, mais je préfère donner ici un éloge aux toilettes ravissantes de la jeune comtesse d'Appony, de la princesse de Beaufremont, de Mlle Terzi, de Mme Borgh, de Mlle de Brignole et de beaucoup d'autres dames russes qui n'avaient pas manqué de se rendre à la gracieuse invitation de la noble comtesse d'Obreskoff.

Que ne vous dirai-je pas des samedis de M. de Lamartine? C'est à qui briguera l'honneur d'une invitation chez l'illustre poète et l'illustre orateur. Les gens de lettres les plus distingués, les étrangers de renom, les gloires parlementaires de nos deux Chambres se retrouvent chez M. de Lamartine. Les arts sont plus spécialement placés sous l'adorable égide de Mme de Lamartine, qui se serait fait, on le sait, un nom célèbre dans la statuaire ou la peinture si le nom qu'elle porte n'équivalait à toutes les gloires. Chez Mme de Lamartine, comme chez Mme Récamier, cette autre grande dame si bien dévouée au soulagement de toutes les misères, on ne rêve que bienfaisance. Ce sont toujours des loteries, toujours d'ingénieuses inventions pour venir en aide à ceux qui souffrent. Au nombre des personnes que l'on rencontre le plus habituellement dans les salons de M. de Lamartine, il faut citer la marquise de la Grange, la comtesse de Chatenais, la duchesse de Rosan, la comtesse de Saint-Aulaire, la comtesse de Nesselrode, Mme de Flavigny, la marquise de Salvo, la princesse Galitzin et d'autres femmes illustres qui viennent orner le salon du poète et du député, et se mêler à ces causeries aimables qui deviennent de plus en plus rares en France, mais qui semblent s'être réfugiées chez M. de Lamartine comme dans un dernier et inviolable sanctuaire.

Comte ALFRED DE R***.

OPÉRA-COMIQUE.

LE GUITARERO, opéra en trois actes, paroles de M. SCRIBE, musique de M. F. HALEVY. Débuts de Mme CAPDEVILLE.



Il y a long-temps que M. Scribe s'est fabriqué une poétique à son usage dont il est bien rare qu'il s'écarte : chez lui, l'histoire, les caractères, la vraisemblance sont presque toujours sacrifiés à la situation, et la situation est souvent à son tour immolée à un bon mot. M. Scribe a fait cette longue expérience, que le public ne manque jamais de se laisser prendre aux dehors, qu'il s'occupe beaucoup plus de la superficie que du fond, et que pourvu qu'on l'intéresse ou qu'on l'amuse, qu'on le fasse pleurer ou qu'on le fasse rire, il ne s'inquiète pas des moyens à l'aide desquels on y est parvenu. Ainsi s'explique la popularité immense de M. Scribe, admise par le grand nombre, qui reçoit comme argent comptant tout ce que le vaudevilliste-académicien invente, contestée par une minorité intelligente qui ne saurait accepter les limites étroites dans lesquelles M. Scribe cherche depuis tant d'années à circonscrire l'art dramatique en France. — L'auteur de *Bertrand et Raton* adopte-t-il par hasard la vie politique comme milieu de son intrigue, il y est bien vite à l'aise : il empruntera ses costumes au siècle où la scène se passe ; à l'histoire, il

demandera quelques événemens, mais jamais de dates; deux ou trois noms lui tiendront lieu de couleur locale; puis sa mémoire, son intelligence accomplie du théâtre et son art, plus merveilleux encore, de se servir de l'esprit des autres, feront le reste.

Ainsi, il est de la dernière évidence que M. Scribe a retourné la livrée poétique de *Ruy Blas* pour en faire la veste portugaise de son *Guitarero*. La donnée du *Guitarero* n'appartient donc pas à M. Scribe, mais à M. Victor Hugo. Continuons : ce fut sous le règne de Philippe II, en 1580, après la mort du roi Dom Sébastien et du cardinal Henri, que les Espagnols, dépossédant la maison de Bragance, se rendirent maîtres du Portugal, qu'ils conservèrent jusqu'en 1640, époque à laquelle les Portugais, fatigués des vexations de Philippe IV, restaurèrent la maison de Bragance sur le trône, dans la personne de Jean IV. Or, au premier acte du *Guitarero*, en entendant parler d'inquisition et de torture, il semble tout naturel de croire que nous sommes en plein règne de Philippe II. M. Scribe nous y laisserait bien, mais comme il a besoin de Philippe IV et d'une révolution pour son dénoûment, il escamote soixante années en six jours; que voulez-vous? pour M. Scribe,

L'histoire est une esclave et ne doit qu'obéir.

Cela dit, parcourons du même coup la partition et le poème. L'ouverture du *Guitarero* est un petit chef-d'œuvre d'originalité ; c'est l'accord de la guitare, *mi*, *la*, *ré*, *sol*, *si*, *mi*, reproduit dans une multitude de combinaisons ravissantes de pianos et de tutti, au milieu des rhythmes les plus heureux. — Les seigneurs portugais de Santarem s'occupent beaucoup d'une noble et belle espagnole, dona Zarah, qui a châtié d'un coup d'éventail l'impertinence de l'un d'eux, don Alvar de Zuniga, qui aspirait à sa main. Au milieu de leur conversation, une douce et mélancolique voix s'élève ; c'est celle d'un pauvre virtuose des rues, qui chante sous un balcon. Certaines parties de cette romance d'une modulation sympathique, ont été fort bien rendues par Roger. Les seigneurs font approcher le guitariste, le questionnent, le retiennent pour faire de la musique chez eux pendant les jours qui vont suivre ; puis, ils courent prendre part à un joyeux repas, laissant pour consolation au guitariste une bourse pleine d'or. Mais, suivant la maxime extrêmement neuve de M. Scribe, l'or est une chimère pour Ricardo le guitariste ; c'est cette grande dame qu'il a rencontrée sous le portail de l'église, et dont il ne sait pas le nom, qui seule peut faire son bonheur : ce bonheur étant impossible, il ne lui reste qu'à mettre un terme à ses jours, et il va se rendre ce dernier service, lorsqu'il rencontre un homme d'assez triste apparence. — Prenez cette bourse, et donnez-moi la main, pour qu'au moins un ami songe à moi quand je ne serai plus. — Je garde la bourse, répond l'inconnu ; mais, en échange, je vous demande de vivre jusqu'à demain ; si d'ici-là votre sort n'a pas changé, moi, Martin de Ximena, le plus riche banquier du Portugal, je vous jure de faire bon usage de votre tête.

A peine Martin a-t-il le dos tourné que don Alvar de Zuniga, laissant ses amis à table, vient trouver Ricardo. — Guitarero, lui dit-il, je veux faire ta fortune. — Non. — Tu seras grand seigneur. — Non. — Tu auras un palais. — Non. — Tu seras l'époux de la noble Zarah de Villaréal, sous les fenêtres de laquelle tu chantais cette nuit. — Est-il possible? — Oui, car je te dois la vie; car cette nuit les sons de ta guitare ont fait fuir des bandits qui allaient m'assassiner. — Le duo qui suit entre Ricardo et Alvar nous a paru un peu long; nous lui reprocherons encore, autant qu'une première audition peut nous le permettre, de n'être pas d'un dessin assez précis et assez ferme. Don Alvar, pour lequel le drame de la vengeance est commencé, rejoint ses amis; Ricardo s'éloigne. — Dona Zarah et Manuella sa tante sortent de leur hôtel. Zarah est triste, elle a refusé tous les partis qui lui ont été offerts; elle s'effraye quand on lui parle d'un noble espagnol, de don Juan de Guymarens, qui va quitter Lisbonne et se rendre à Santarem tout exprès pour elle. Qu'a donc la belle Zarah? Elle aime. Qui? — Elle l'ignore elle-même. C'est une ombre, un rayon de lune, une voix, un écho, le parfum d'une fleur ; c'est lui,

encore lui, toujours lui!... La romance dans laquelle Mme Capdeville soupire ainsi ses chastes amours, est tout imprégnée d'une fraîcheur et d'un charme que je n'essaierai pas de traduire; cela vous pénètre et vous embaume l'ame; douce rêverie du premier âge vous n'avez jamais mieux chanté dans les cœurs de seize ans! — Il n'y a rien à dire du final de ce premier acte, auquel il ne faut pas donner plus d'importance que M. Halévy lui-même ne lui en a accordé.

Jose Ricardo a donc changé d'habit : le voilà gentilhomme tout couvert de velours et d'or, et décoré du beau nom de don Juan de Guymarens. Alvar a su que don Juan avait été tué en duel, et il s'est arrangé de manière à interrompre toutes les communications de Lisbonne à Santarem, jusqu'à la consommation du mariage du guitariste avec Zarah. Zarah d'abord refusait de voir Ricardo; elle le repoussait comme tous les autres; mais en entendant sa voix, elle a reconnu cet être idéal qu'elle cherchait partout et qu'elle n'avait jamais vu. Cependant le guitarero a des remords; il craint que son extrême bonheur ne soit compensé par de funestes retours. Le grand air de Roger est parfaitement écrit dans cette situation; la ritournelle qui le précède et qui est chantée *mezza voce* par les violons et les altos, est une des plus ravissantes fantaisies que nous ayons entendues. Roger, dans ce grand air, s'est souvent élevé à une hauteur remarquable; et si parfois il a eu des momens de défaillance, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais à M. Halévy, qui n'a point mesuré la tâche à ses forces; suit un duo entre Mme Capdeville et Roger, qui complète cet ensemble où la musique et la passion s'allient d'une façon si touchante. Quoi qu'il en soit, le guitarero, qui ne veut pas devoir à une fourberie indigne son mariage avec Zarah, lui écrit une lettre dans laquelle il lui fait connaître toute la vérité; mais cette lettre, interceptée à temps par don Alvar de Zuniga, n'empêche pas le mariage de se consommer, et ce n'est qu'après l'accomplissement de la cérémonie que le voile se déchire et que la triste vérité apparaît aux yeux de dona Zarah de Villarréal. — Le final de ce second acte est tumultueux, mais il n'arrive peut-être pas à tout l'effet qu'il voudrait produire.

Chassé de la présence de Zarah, outragé par les seigneurs qui refusent de lui rendre raison, instrument rejeté avec mépris par Alvar, dont la vengeance est satisfaite, Ricardo a repris la veste et la guitare du chanteur des rues. Mais il veut dire adieu à sa chère Zarah; il veut la voir. Dona Zarah est résignée et triste. Elle sait maintenant que le guitarero n'a été coupable qu'à demi; elle lui avoue sa douleur, ses rêves commencés, ses espérances perdues... Les deux couplets de la romance, admirablement chantés par Mme Capdeville, sont un chef-d'œuvre de passion, de sentiment et de mélancolie : rien ne saurait rendre l'effet de cette phrase désolée :

Partez, monsieur, partez!

Il part donc, le pauvre Ricardo; mais bien résolu de se tuer. Martin de Ximena l'arrête encore : — Ta vie ne t'appartient pas, elle est à moi; attends une heure ou deux seulement, et nous partirons ensemble. Au surplus, prends ces papiers, et quoi qu'il arrive, ne dément rien de ce qu'ils contiennent. — Pour l'intelligence de ceci, il faut qu'on sache que Martin de Ximena, agent actif de la maison de Bragance, a feint de se laisser corrompre par le gouverneur de Santarem. Moyennant trois cent mille piastres, qui lui servent à payer l'émeute, il a promis au gouverneur de lui livrer le jeune duc de Bragance; et, en effet, tous les seigneurs et la force armée de Santarem viennent pour s'assurer du guitarero, qui se trouve prince du sang royal par la fourberie de Martin. Dona Zarah, émue de pitié pour le malheur, réclame ses droits d'épouse et sa part dans le châtiment, que l'on prépare au jeune duc. Il y a ici un fort beau duo. Mais pendant ce temps, le parti de Bragance est victorieux à Lisbonne : cette heureuse nouvelle arrive à Santarem. Martin de Ximena découvre sa dernière supercherie, et annonce au guitarero qu'en récompense de son dévoûment, le nouveau roi l'a annobli. Cette

fois, ce n'est plus dom Juan de Guymarens, ce n'est plus le guitariste, ce n'est plus le duc de Bragance, c'est le comte de Santarem qui devient l'époux de la belle Zarah de Villaréal.

La nouvelle partition, de M. Halévy, est remplie d'un bout à l'autre d'un talent et d'une science incontestables. Il ne faut pas y chercher des motifs neufs, des mélodies originales; mais partout on retrouve une musique appropriée à la situation et qui va droit au cœur; ce sont des accompagnemens du plus beau style, des effets d'orchestre qui rappellent les magnificences de *la Juive*; et puisque je parle de l'orchestre, je dois dire que M. Halévy ne descend pas toujours assez au niveau de l'Opéra-Comique : il y a peut-être trop de récitatifs et de cuivre dans les accompagnemens. Au résumé, la musique du *Guitarero*, qui ne me paraît pas destinée à devenir populaire, sera avant peu sur tous les pianos. On chantera dans tous les salons la romance de Roger, au premier acte; son air du second :

Amour, toi qui vois mon délire.

On chantera surtout l'adorable cantilène de Mme Capdeville : *C'est lui* ! et ses deux couplets passionnés du dernier acte. — Mme Capdeville, la débutante, ancienne élève du Conservatoire, belle et noble personne, possède une fort jolie voix, qui va on ne peut mieux au cadre de l'Opéra-Comique; cette voix, douce et vibrante dans les cordes moyennes, pleine et sonore dans les cordes basses, s'élève sans effort dans les notes de tête. Élève de Panseron, Mme Capdeville est sobre d'ornemens et de fioritures; elle a compris, je crois, cette grande maxime, que la beauté véritable du chant réside surtout dans sa simplicité. Roger a déjà eu sa part d'éloge; Botelli est une basse chantante précieuse au théâtre Favart. Mme Boulanger, Moreau-Sainti et Grignon complètent l'ensemble du *Guitarero*, qui est appelé, je n'en doute pas, à un long et honorable succès.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Mardi dernier le théâtre de la Renaissance, si rigoureusement traité par le pouvoir, a enfin effectué son ouverture par trois pièces de son répertoire ancien. Dans *le Proscrit*, le rôle de Mme Dorval était rempli par une débutante, Mlle Fitz-James, fort belle personne, qui a eu des momens remarquables, et sur laquelle l'administration a droit de fonder de hautes et légitimes espérances. La fin de la semaine n'arrivera pas sans un intermède musical dont le programme est, on ne peut plus, attrayant; et on annonce pour samedi, la première représentation de *la Fée aux Perles*, pièce en deux actes avec airs nouveaux. — *Pauline* de la Porte-Saint-Martin est un petit drame de MM. Ferdinand Laloue et Labrousse, qui sent un peu le Gymnase, mais qui obtiendra, au boulevart, un bon petit succès de larmes. — La Gaîté a mis en scène la romance de Mlle Loïsa Puget : *A la Grace de Dieu!* Pourquoi pas? On met tout en scène aujourd'hui, mais on ne réussit pas toujours comme la Gaîté.

Le second concert de Théodore Hauman à la salle Vivienne a été magnifique : l'aristocratie des quatre parties du monde était étonnée de se trouver là. Le célèbre violoniste s'est surpassé dans ses trois fantaisies : *Ma Céline*, *l'Élisir* et *Lucie;* on l'a applaudi comme toujours, c'est-à-dire à deux et trois reprises. — Un grand concert sera donné par Mme Laure Brice, le dimanche 31 janvier, dans la salle de M. Herz, rue de la Victoire. On y entendra Mmes Nau, Widemann, Brice; MM. Géraldy, Péronnet, Rignault, Saenger, Gattermann, Triébert, Mlle Mattemann. Plusieurs romances de l'Album de Mme Brice y seront chantées. On trouve des billets chez M. Herz et Mme Brice, rue des Beaux-Arts, 3. — MM. Franco Mendès donneront quatre séances de quatuors les dimanche 31 janvier, 14 et 28 février, et 14 mars, dans la rue Monsigny, 6. Ces jeunes artistes de talent méritent de l'encouragement, et nous espérons qu'ils arriveront au noble but qu'ils se proposent de propager la bonne musique.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Costume indien et Costume Cantinière de (Babin). *Sous Jupes* (Oudinot et Delannoy)
Fleurs de (Constantin) *expédiés par les Mlles de l'imm.te* (Giroud de Gand et Cie) *r. Laffitte*

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS

A Madame *.**

6 février.

Je devrais aujourd'hui vous parler des approches du printemps, célébrer février et ses tièdes haleines, comme disent les poètes; au lieu de cela, j'ai à vous dire qu'assise à ma table, devant un grand feu qui pétille sur mon âtre, mes doigts sont engourdis par le froid et ont grand peine à tracer les lignes qui vous sont destinées! Pour peu que cela dure, nous allons nous relancer en traîneaux, et nous redoubler de fourrures. Je me désolerais de ce temps néfaste et contraire à mes excursions matinales dans nos beaux et bons magasins, si je n'avais, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ma Providence en fashion : la maison de commission Giroud-de-Gand et Comp. Mais là, sans sortir d'un salon bien chauffé, je puis examiner la mode dans tous ses détails, la suivre dans toutes ses phases, en assistant aux riches envois qui, chaque jour, sont expédiés par cette maison dans nos provinces et à l'étranger. Ces jours-ci, on a bien voulu m'initier aux mystères d'une ravissante corbeille de mariage qui partait pour la Russie, et qu'accompagnaient des caisses contenant un magnifique trousseau et tous les accessoires indispensables à un mariage entre grands seigneurs. Dans ces caisses se trouvaient : le satin royal, le satin renaissance avec guirlandes, le royal-renaissance, le droguet-Pompadour, le petit velours, le velours épinglé de la maison Delisle, dont le nom est à lui seul l'éloge le plus complet que l'on puisse faire. Les aristocratiques magasins de la *Barbe-d'Or* avaient fournis leurs belles soiries, parmi lesquelles se distinguaient le façonné Montespan, le satin Rachel, glacé à guirlandes, le façonné Uriel, et d'autres charmantes étoffes

et écharpes de fantaisie. Le tissu Zéila, l'Athénienne argentée, le velouté Fontanges de Richard-Potier, ravissantes nouveautés, toutes d'un goût exquis et d'une qualité supérieure. Chez Thiébaut-Guichard, aux luxueux magasins des *Italiens*, où toutes les étoffes sont fraîches, nouvelles, où tous les dessins, toutes les nuances sont remarquables de distinction et d'élégance, Mmes Debaisieux et de Moismont avaient pris les étoffes suivantes pour en confectionner, avec le goût que nous leur connaissons, les robes que je vais vous détailler de mon mieux : D'abord, une robe de satin blanc avec revers en satin rose autour de la poitrine et aux manches ; façon Louis XV.—Une robe en velours bouton d'or, garnie d'une haute bande d'Angleterre, posée à plat avec Berthe pareille. —Une robe de cachemire vert émeraude à chefs et palmes d'argent ; le corsage à la grecque, manches courtes ornées de gance d'argent avec gros glands en argent. — Une robe en pékin bleu azuré, recouverte d'une tunique fermée et relevée de distance en distance à la hauteur du genou par des bouquets de fleurs des champs. — Une robe en crêpe lisse cerise, corsage carré, garnie d'une dentelle posée à plat, et les manches courtes à la laitière. — Une toilette crêpe blanc avec corset en velours grenat, le jupon composé de trois jupes superposées bordées de velours grenat. — Une charmante robe noire, dont la beauté de l'étoffe m'a tout de suite révélé le nom de Dufresne, uniquement adonné à la spécialité du deuil et de toutes les étoffes noires, était ornée en tablier de bouquets de roses roses sans feuilles, les manches courtes à petits bouillons, étaient également ornées de petites roses. Les coiffures qui accompagnaient ces élégantes toilettes ne leur cédaient en rien pour le luxe et la recherche. J'y ai admiré plusieurs coiffures historiques de Maurice-Beauvais, dont le talent commence à l'emporter sur la manière routinière dont on s'est coiffé jusqu'à présent, puis deux de ses ravissans chapeaux résilles dont la vogue augmente chaque jour. Mme Huguenet Le Jay avait payé son tribut à ce riche envoi avec un petit chapeau à *la créole* en velours noir, tout rond, orné de plumes blanches retenues par des agrafes en diamans; ce chapeau se pose tout-à-fait sur le côté de la tête ; une partie des plumes est placée sous le chapeau et retombe sur les épaules, le reste se pose sur le chapeau. J'ai reconnu, à la bonne grace d'une coiffure *résille*, dont la calotte était composée de feuilles d'or et d'argent, tout le prestigieux talent de Lemonier-Pelvey, à côté duquel brillait du même éclat celui de Mme Dasse, dans une de ses charmantes coiffures *Hélène*, une des plus jolies créations de l'hiver. Plusieurs chapeaux de ville avaient été commandés chez Mme Séguin ; un, entre autres ; m'a paru plein de distinction et de bon goût ; il était en velours bleu de France orné de plumes de même nuance que le chapeau, et panachées de couleurs variées. Des petits bonnets tulle, blonde, dentelles et fleurs coquettement chiffonnées par Mme Leclère complétaient la caisse des coiffures avec les ravissantes fleurs de Constantin ; des roses en velours, ou seulement avec le feuillage en velours, des couronnes de roses blanches, rosées ou roses sans feuilles à *l'Iphigénie*, des couronnes *Cérès* mélangées d'épis d'argent, d'autres en fleurs des champs, puis des branches de bruyère, de pervenche, des rameaux vert et or, des touffes de plumes, de marabouts frimatés d'or, venaient jeter comme une lueur diaphane sur les objets contenus dans ces caisses dont j'aurais voulu pouvoir suivre la trace pour assister aux joies du déballage. Dans une autre caisse, on arrangeait un manteau et une pelisse de velours doublée de satin et ornée des points d'Alençon de

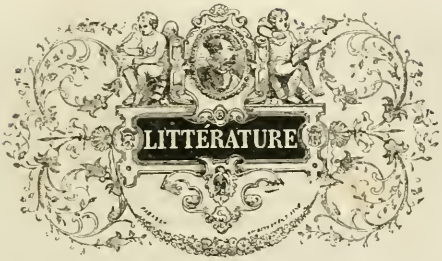
Mme Ferrières-Penona ; il y avait aussi des objets de haute lingerie, des écharpes, des robes brodées que Mme Penona sait faire comme personne; puis venait la série des mouchoirs de Chapron, au nombre de cinq douzaines! trois douzaines de mouchoirs unis avec le chiffre varié à l'infini, une douzaine à rivière et points d'esprit, six mouchoirs avec entre-deux de valenciennes d'un genre tout-à-fait nouveau, six autres avec broderies de différens sujets et guirlandes; sur cette demi-douzaine on brode les armes, sur celle ornée de la rivière, on brode seulement le chiffre avec la couronne.

Il y avait aussi pour usage courant des mouchoirs en linon très clair, avec un large ourlet piqué, brodé d'une valenciennes et une myriade de mouchoirs de batiste à vignettes de toutes couleurs. Tous ces mouchoirs, ainsi que deux magnifiques châles cachemire de Rosset, l'un vert émeraude, l'autre orange et noir, étaient enfermés dans des sachets parfumés de Faguer-Laboulée, qui avait fourni aussi une charmante cave à odeur remplie des plus jolis flacons de cristal ciselé. Parmi de riches bijoux, j'ai distingué deux bijoux aussi, c'est-à-dire deux montres de Benoît, suspendues à deux chaînes du travail le plus délicat. Trois corsets Josselin en satin, faits comme vous savez qu'il les fait, et une superbe mercerie de Tachy, contenant tout ce qui peut être utile à une femme pour travailler pendant un an, remplissaient cette caisse; ensuite en venait une dernière consacrée aux merveilles de Lahoche-Boin : jardinières et vases en porcelaines peintes, genre vieux Sèvres, montés sur bronze doré; belle pendule genre rococo; un verre d'eau des plus belles nuances et deux magnifiques lampes de salon également en porcelaine, complétaient cet envoi, dont le choix des objets et le nom artistique de ceux qui les avaient fournis doit encore augmenter la confiance qu'on s'empresse de toutes parts à accorder à la maison de commission Giroud-de-Gand et Comp.

Voilà, je l'espère, madame, un bulletin bien rempli, et cependant laissez-moi encore vous donner quelques détails sur notre fashion parisienne, qui aujourd'hui brille de tout son lustre. A la dernière soirée de l'ambassade anglaise, la princesse russe G..... avait une robe en moire blanche, dont le devant était orné d'une échelle de plis en biais de crêpe blanc; chaque plis était arrêté sur le côté par un choux en ruban de satin blanc, la robe était demi-montante, bordée à la naissance du cou par un rang de grosses perles fines; les manches longues et plates, ornées de deux jockeys superposés en moire et crêpe blanc; sur la tête une Marie Stuart en velours bleu de ciel, bordée de perles avec deux glands de perles tombant jusque sur la poitrine. Madame Le H... avait une robe en crêpe rose sur un dessous de satin pareil, la jupe de crêpe garnie de six rangées de plis de crêpe en biais, liséré de velours rose remontant jusqu'à la hauteur des genoux du côté gauche de la jupe, et arrêté sous une large cocarde en velours rose à cœur de diamans; une cocarde pareille placée au milieu du corsage sur la poitrine, et une troisième dans les cheveux, accompagnant une torsade de velours rose enroulée dans les tresses et se terminant par deux glands d'or. Il n'y a aucun changement à vous signaler dans la forme des robes; nous sommes à une époque où on se contente de modifier les coupes selon les personnes auxquelles elles sont destinées, de varier les garnitures, les accessoires, mais les innovations n'ont habituellement lieu qu'au changement de saison. Pour bal, ce sont toujours des manches courtes, justes ou à petits bouillons. Avec les robes d'étoffe, les man-

ches longues de dentelle ou de tulle brodé sous des manches ouvertes en étoffe sont d'un fort bel effet, surtout lorsque la jupe de dessous est ouverte à la Louis XV, et laisse voir un jupon de dessous blanc en étoffe épaisse ou transparente ; alors les manches blanches, telles que je viens de les décrire, complètent le costume d'une manière charmante. On porte des robes en gaze blanche, brodées de dessins en relief en soie de couleur lisérés d'or ou d'argent, qui sont fort élégantes. D'autres en organdi ou tarlatane brodées, avec le corsage et les manches ornées d'angleterre; ces robes font de jolies toilettes de jeunes personnes. On fait beaucoup de jupes doubles et triples ; la jupe de dessus beaucoup plus courte que celle de dessous, et cette dernière, ornée d'échelles en tablier, soit de rangs de perles avec glands aux deux extrémités, soit de biais de crêpe, de biais en velours, soit de gances d'or ou d'argent, avec glands, soit de bandes de passementeries à jour. Cette façon de robe est charmante, surtout pour les femmes grandes et minces. Comme accessoires de toilettes, il y a pour les jeunes personnes de charmantes Berthes en tulle illusion, tuyautées, qui sont d'un joli effet sur les robes de soie de nuances pâles. Comme ornemens de robes et de coiffures, les marabouts frimatés, or ou argent, sont fort élégans. Les robes de cachemire à palmes d'or ou d'argent sont très à la mode ; mais c'est un genre de toilette qui demande un grand luxe de bijouterie. Aussi cette année c'est une spécialité à laquelle on a donné une grande extension. Il y a des couronnettes or et pierreries qui se portent avec un *court voile* de dentelle d'or, pendant du haut de la tête jusque sur les épaules, ce qui sied merveilleusement aux femmes qui ont le cou long. Les grosses épingles à têtes de pierreries, les *embrasses* pour les nattes de cheveux sont toujours fort en vogue ; enfin, madame, nous sommes sous l'empire du luxe, et nous y resterons jusqu'à ce que le soleil, le plus brillant des diamans, soit venu faire pâlir ceux qui ornent nos toilettes, jusqu'à ce qu'il ait fait honte à nos lustres, chassé la neige et reverdi nos gazons.

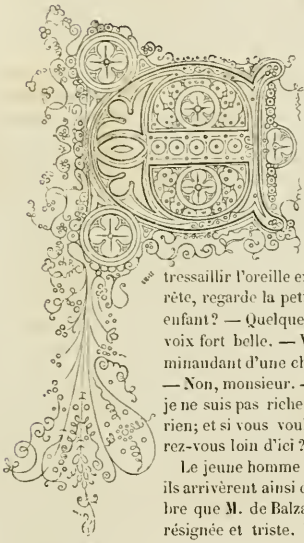
Et maintenant, que vous dirai-je du grand bal donné à l'Opéra au profit des inondés du Rhône? On s'attendait à une exhibition splendide des plus riches toilettes et des parures les plus distinguées ; hélas ! madame, il n'y avait guère que des philantropes à cette fête de la philantropie. La salle du bal, d'ailleurs magnifiquement éclairée, ressemblait au parquet de la Bourse, on n'y voyait que des habits noirs : le prince royal et le corps diplomatique faisaient les honneurs de cette imposante réunion ; les femmes, en petit nombre, s'étaient presque toutes réfugiées dans le foyer richement drapé de velours. J'ai remarqué beaucoup de coiffures à *la créole*, quelques bérêts, et surtout une multitude de toques de velours noir ou foncé avec des marabouts blancs ; cette coiffure me paraît devoir obtenir la vogue cet hiver. — Au résumé, le bal au profit des inondés a été, sous le rapport du luxe, des toilettes et de la magnificence, fort au dessous de celui qui avait eu lieu quelques jours auparavant, dans la salle de l'Opéra-Comique, au bénéfice des pensionnaires de l'ancienne liste civile. — La mode se retrouve encore çà et là dans les concerts publics, et elle ne manquera pas, j'en suis sûre, la charmante soirée musicale que Mlle Marie Willès donnera mardi prochain, 9, dans la salle de M. Henri Herz, et où l'on entendra, outre la bénéficiaire, M. Artot, Mme Widemann, MM. Puig, Burdini, Wartel, Dorus, Schimon et d'autres artistes. — Je suis désolée que la place me manque pour vous parler des remarquables matinées musicales qui ont eu lieu mardi et jeudi derniers chez Mme Girou de Buzareingues et chez miss Clara Loveday. Baronne MARIE DE L'******



HISTOIRE D'UNE CANTATRICE.

PREMIÈRE PARTIE.

I.



En 1826, par une belle journée du mois d'août, un jeune homme au regard rêveur et au sourire parfaitement heureux, traversait une rue du paisible faubourg Saint-Germain. Une petite fille d'à peu près douze ans barbotait dans l'eau safe du ruisseau, en chantant ce refrain populaire :

A la barrière du Maine
On mange des bons goujons... bon !

Et en lançant cette dernière syllabe, elle fit éclater un *la* magnifique de soprano qui fit tressaillir l'oreille exercée du passant. — Le jeune homme s'arrête, regarde la petite fille, et lui dit : — Vous aimez à chanter, enfant ? — Quelquefois. — Et vous faites bien, car vous avez une voix fort belle. — Vous trouvez ?.... répondit la jeune fille en minaudant d'une charmante manière. — Savez-vous la musique? — Non, monsieur. — Aimeriez-vous à l'apprendre ? — Oui; mais je ne suis pas riche... — Il y a des écoles où on l'enseigne pour rien; et si vous vouliez... — Ah! je veux bien, moi ! — Demeurez-vous loin d'ici ? — A deux pas ! — Alors conduisez-moi.

Le jeune homme suivit la petite fille qui folâtrait devant lui, et ils arrivèrent ainsi dans un corridor sombre menant à une chambre que M. de Balzac seul pourrait décrire. C'était une misère résignée et triste. La mère travaillait dans un coin. Le jeune homme la salua respectueusement, et il apprit d'elle, que sans compter la petite fille qu'il avait rencontrée dans la rue, elle avait encore quatre autres enfans dont elle était l'unique soutien. Il consulta alors cette pauvre mère sur les dispositions précoces que sa fille avait pour la musique. Mais, à toutes les questions, la mère répondait toujours : — Je n'ai rien ! — Tant qu'à la fin l'inconnu lui dit que si elle consentait à lui abandonner une partie de son autorité sur son enfant, il se chargeait de la faire entrer dans une école de chant. — Je n'ai qu'à vous bénir, répondit la mère dont les yeux se remplissaient de larmes.

L'inconnu et l'enfant insoucieuse partirent ensemble.

II.

Dans la longue histoire de nos vicissitudes, la Restauration se dessine avec une physionomie qui lui est propre. Ramenée au cœur de la patrie par l'expansion immodérée de la puissance impériale, la maison de Bourbon apportait avec elle le principe de la transmission héréditaire des pouvoirs politiques. La royauté, telle que l'avaient conçue Louis XIV et Bossuet, était fille du catholicisme qui lui avait donné son caractère d'omnipotence tutélaire. La branche aînée des Bourbons voulait la restauration de la royauté biblique, enlacée dans les bras de l'Église. Sans se laisser étourdir par les sages du parti, elle marcha avec une bonhomie admirable au but qu'elle voulait atteindre. La Restauration est morte d'un excès de logique, ce qui prouve l'inanité des théories dans les affaires de ce monde.

Parmi les institutions secondaires qui durent la vie à la munificence de la Restauration, une des plus remarquables, sans doute, a été l'école de musique classique, fondée par Alexandre Choron. Née en 1816, elle disparut en 1830 avec le gouvernement qui l'avait créée. Malgré sa courte existence, elle eut une grande part au mouvement musical de cette époque, et un jour, sans doute, l'on dira tout ce qu'elle a fait pour la propagation des véritables principes de l'art. Quoi qu'il en soit, les élèves de M. Choron remplissent aujourd'hui les théâtres lyriques de l'Europe; et s'il y a un bon professeur de chant, soit à Paris, soit en province, il est sorti de cette école, sacrifiée imprudemment à la jalousie du Conservatoire.

A l'époque où commence ce récit, Choron avait cinquante ans. C'était un petit homme, rondelet, presque entièrement chauve, au visage chiffonné, aux traits délicats et fins, d'une physionomie vive, riante, où se peignait une bienveillance remarquable. Ses petits yeux étaient remplis de vie, d'esprit et de malice. Il ne marchait pas, il courait, il sautillait, en chantant, sifflant, s'arrêtant tout court pour réfléchir; puis reprenant sa course et n'arrivant au but qu'après avoir fait dix ou douze stations semblables. Tous ses mouvemens étaient brusques; il parlait vite, et souvent il se frappait le front de la main comme pour en faire jaillir, avec plus de rapidité, l'idée qu'il voulait mettre au jour. C'était un homme d'infiniment d'esprit, possédant une instruction variée et solide. — Il avait fait partie de l'Ecole Polytechnique lors de sa fondation, il s'y était distingué. Mais, entraîné par un penchant irrésistible pour la musique, il abandonna la carrière à laquelle on l'avait destiné, au grand mécontentement de sa famille. Il étudia la musique très tard, car il avait au moins vingt-cinq ans lorsqu'il se livra aux savans conseils de l'abbé Rose. Aussi, quoique M. Choron fût un des premiers théoriciens de l'Europe, jamais il n'a bien possédé le mécanisme pratique de la composition; il lui fallait le silence du cabinet et beaucoup de réflexion pour se familiariser avec les plus simples combinaisons harmoniques qu'il maniait avec timidité. Mais ce qui le distinguait et en faisait un homme à part, c'était une sensibilité exquise, un profond sentiment du vrai, une érudition sévère et puisée aux sources, une connaissance parfaite de l'histoire de l'art et de ses nombreuses transformations; une étude minutieuse de la voix humaine et de tous les exercices propres à la développer; une entente admirable des effets d'ensemble, et surtout un coup d'œil d'une justesse prophétique. Duprez n'avait encore que quatorze ans et une faible voix d'enfant, que Choron lui disait: — *Enfant, tu seras le premier chanteur de ton temps*!

Par la nature de son organisation et de ses études musicales, Choron avait une prédilection presque exclusive pour l'ancienne école italienne, les Pergolèse, les Scarlati, les Perpora..... dont il édita les œuvres. Il initiait ses élèves à la connaissance de ces grands maîtres; il leur faisait chanter ces mélodies larges, limpides, dépourvues de futiles ornemens, mais riches d'une incomparable beauté. Là, le chanteur est livré à ses propres forces; il faut lutter avec des difficultés d'autant plus ardues qu'elles sont toutes de sentiment; il n'est pas possible d'échapper à la rigueur de l'expression par une roulade, un lazzi

musical. Choron était d'une pétulance et d'une impressionabilité qu'il lui était souvent impossible de modérer. Il tressaillait, il soupirait, il pleurait à chaudes larmes en écoutant un morceau de musique qui lui plaisait.

Trois fois par semaine, tous les élèves de son école, dont le nombre se montait à près de cent, se réunissaient dans une classe générale à laquelle il présidait. Il se passait là des scènes uniques ! Quel est l'élève de Choron qui ne se rappelle le beau duo de *Rolland*, de Picini, chanté par le jeune Duprez et Mlle Duperon, aujourd'hui Mme Duprez ?

Médor, vous avez pu croire
Que je m'intéresse à vos jours !

A ces mots, Choron ajustait son petit bonnet de soie, retroussait les manches de son habit, frappait dans sa main et s'écriait : — Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire ce récitatif, mademoiselle ; écoutez-moi. Alors il toussait et il reprenait de sa voix aigrelette :

Médor, vous avez pu croire
Que je m'intéresse à vos jours !

Mlle Duperon recommençait à son tour :

Médor, vous avez pu croire....

— Mais vous n'y êtes pas, ma chère ; que diable ! voici l'expression qu'il faut y mettre :

Médor... (*sa voix faiblit*) vous avez pu croire...
(*Il chevrotte.... Il se frappe le front....*)
Que je m'intéresse à vos jours !
(*Il sanglotte... Il pleure d'abord tout bas, puis tout haut, et ses élèves avec lui.*)

Choron n'était pas assez maître de cette précieuse sensibilité, sans laquelle il n'y a pas de grands artistes. Homme mobile, il s'abandonnait à l'émotion du moment ; aussi manquait-il un peu de dignité. Il gesticulait, il chantait, il riait, il pleurait aussi bien dans le salon d'un ministre que dans sa maison. Son langage était trop riche de certaines images, de certaines comparaisons dont son esprit caustique aimait à se servir. Cependant, avec beaucoup d'imagination et une conception facile, Choron s'exprimait avec peine ; sa parole, fortement accentuée, trébuchait à chaque pas, et faisait de nombreux ricochets. Il divisait, il subdivisait ses propositions dont il était rarement content ; il se jetait dans les épisodes et s'y perdait. M. Choron était un type de ces riches organisations en qui la pensée est d'une activité immense, qui passent leur vie à rêver des plans magnifiques, et qui meurent sans avoir écrit une ligne. Il n'a pas laissé un seul ouvrage qui puisse donner une idée de son mérite.

Choron était un excellent homme, serviable, généreux, prêt à aider de sa bourse et de ses conseils tous ceux qui en avaient besoin. On pouvait même reprocher à sa trop facile bonté de ne pas assez écouter la raison, et de faire plus qu'il ne pouvait et ne devait. Il aimait beaucoup ses élèves dont il était adoré ; il savait les enthousiasmer et les diriger dans la voie qui convenait à leurs dispositions. Personne n'était plus passionné pour son art que lui, il s'y était dévoué corps et ame ; et ce dernier mot ne paraîtra pas exagéré quand on saura qu'il est mort de douleur, en voyant le gouvernement de juillet abandonner son école. Tous les ans, il voyageait dans la province pour y chercher des sujets. Il allait dans les bourgs, dans les villages, pénétrait dans les colléges, dans les pensions, dans les établissemens d'instruction publique de toute espèce. Là, il faisait comparaître devant lui tous les écoliers. D'abord, il examinait leur physique, puis il disait à celui qu'il interrogeait : — Chante-moi quelque chose ! voyons, chante-moi la gamme, *ut*, *ré*, *mi*, *fa* ! L'enfant, qui ne comprenait pas ce langage, restait ébahi. — Comment, drôle, tu ne sais rien ! Chante-moi donc : *Ah! vous dirai-je, maman* ! — L'enfant chantait, et alors le maître de dire : — C'est bon, tu as une voix charmante, tu partiras avec moi, ta fortune est faite. — Choron revenait à Paris avec une douzaine d'enfans en sabots, qu'il nous présentait en disant : — *Voici l'espoir de la France* !

Ces derniers mots me rappellent un trait assez piquant de sa vie.

Au nombre des élèves qui ont fait époque dans l'école de Choron, il y en avait surtout quatre qu'il affectionnait beaucoup, et qu'il mettait toujours en avant lorsqu'il voulait donner une bonne idée de son enseignement. C'étaient Duprez, de l'Opéra; Boulanger, un des bons professeurs de chant de la capitale; Vachon, qui n'est plus en Europe, et celui qui écrit ces lignes. Chacun de ces jeunes gens, avec plus ou moins de dispositions, avait un genre particulier que le maître avait su discerner et diriger. A seize ans, Duprez possédait déjà ce style large, ce *canto spianato* qui fait aujourd'hui l'admiration de ceux qui vont l'entendre. En raison du talent que promettaient ces élèves et de la haute faveur dont ils jouissaient auprès du chef de l'établissement, on les honorait de la qualification d'*artistes*. Y avait-il une fête, un dîner, une soirée, Choron s'y rendait accompagné de ses quatre évangélistes. Les jours de congé, quand il avait de l'argent, ce qui ne se rencontrait pas toujours, il venait à pas de loup au réfectoire, et disait à l'oreille de l'un de nous : — Ne vous bourrez pas tant.... il y aura du nanan...— Cela voulait dire qu'on irait à la Rapée manger une matelotte. Alors les fourchettes s'arrêtaient ; on faisait fi de tout, même de l'omelette au lard. Mme Choron, qui s'apercevait du projet, grommelait tout bas: — On va à la Rapée ! — Par exemple ! répondait Choron, et il s'enfuyait en riant.

Un jour il arrive hors d'haleine. Il nous fait appeler tous les quatre, et nous dit :

— Messieurs, il y a du nouveau ! Le ministre de la maison du roi est changé, c'est maintenant M. de Lauriston, si mal disposé pour l'école, qu'il veut même la supprimer. J'ai obtenu avec peine qu'avant de prendre une décision pareille, il nous entendit. Nous y allons ce soir; ainsi, du courage ! il y va de notre avenir à tous; il faut chanter ce que vous savez le mieux; d'abord chacun un air, puis deux duos. Duprez ! approche, mon garçon; tu chanteras : *O des amans, déité tutélaire !* toi, Boulanger : *Ah ! que je fus bien inspiré !* Toi, mon grand benêt de Vachon : *Di piacer mi balza il cor*, entends-tu ? *Di piacer mi balza il cor !* Et toi, Pantalon de Vénitien, tu nous diras : *Non piu audrai farfallone amoroso* ; oui, oui, *Non piu audrai farfallone amoroso.* Ah ! monsieur de Lauriston, vous voulez nous congédier ! *O des amans... Di piacer... Non piu audrai...* il n'y résistera pas ; non, non ; et messieurs du Conservatoire en seront désespérés. — Disant cela, il sautait, il riait, il chantait : Choron avait l'air d'un fou. — Tout ira bien, ajouta-t-il, très bien. Allez brosser vos habits et vos bottes, frottez vos boutons; soyez luisans, éclatans; surtout mangez peu, entendez-vous ? On vous donnera un petit filet de vin de Médoc pour vous échauffer les entrailles.

Après avoir dîné aussi légèrement qu'on nous l'avait recommandé, et nous être coiffés d'un immense chapeau à cornes qui faisait partie de notre uniforme, nous partîmes du coin de la rue Mont-Parnasse en suivant les boulevarts. C'était par une belle soirée de juillet. La lune projetait sa douce lumière sur la cime des arbres qui nous couvraient de leur épais feuillage. Nous marchions en silence, chacun chargé d'un rouleau de musique, suivant notre maître qui nous précédait, la tête baissée, et sans proférer une parole. Nous nous exercions tout bas à filer un son, à lancer une roulade, à préparer un point d'orgue. Nous arrivâmes ainsi à l'hôtel du ministre de la maison du roi, rue de Grenelle-Saint-Germain. Un terrible battement de cœur s'empara de nous lorsque l'huissier annonça : — M. Choron et ses élèves !

Nous entrâmes dans un vaste salon où se trouvaient une douzaine de personnes. Une voix forte dit à M. Choron avec autorité : — Sont-ce là tous vos élèves ? — Non, excellence, ce sont mes meilleurs, c'est l'espoir de la France ! — Ah ! diable, dit en riant M. de Lauriston. — Votre excellence va en juger, répliqua Choron. Puis, nous faisant approcher tous les quatre, et nous prenant chacun par la main. — Voici l'*amoureux*, dit-il en présentant Duprez avec sa large poitrine ; Boulanger, le demi-caractère ; Vachon, le gracieux, et *il signor buffo cantante*, votre très humble serviteur. — Il paraît que vous avez, dans votre école, tous les genres et tous les talens, dit en riant M. de

Lauriston. — Oui, excellence, tous les genres. Duprez, Scudo, chantez votre duo de *bella Nice*.

Nous nous approchâmes du piano pas trop rassurés, mais résolus de faire bonne contenance. Panseron, qui nous accompagnait, plaque quelques accords pour nous donner le temps de respirer; enfin, nous commençons. Un silence profond s'établit; tous les yeux sont braqués sur nous. Après une dizaine de mesures, un murmure approbateur vient dilater nos poumons; notre voix vibre, éclate; notre style s'élève; on nous couvre d'applaudissemens. — C'est charmant! entendions-nous dire de toutes parts. — Oui, oui, c'est charmant, c'est ravissant, dit Choron, les yeux pleins de larmes. Recommencez, recommencez, mes enfans; tout va bien; — la France est sauvée, nous dit-il tout bas.

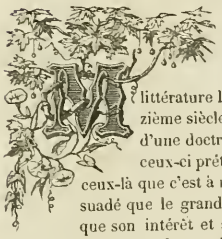
La soirée finit aussi heureusement qu'elle avait commencé. Nous sortîmes de l'hôtel du ministre en sautant comme des fous, jetant nos chapeaux par dessus les arbres du boulevart. L'école fut maintenue, et lorsque nous allions à l'Opéra, les buralistes disaient avec ironie en nous voyant passer : — *Voici l'espoir de la France* — J'engage Duprez à s'assurer si ce sont toujours les mêmes employés qui reçoivent les billets à l'Académie royale de Musique.

Et voilà quelle était l'école de musique où allait entrer la jeune personne dont l'histoire va suivre.

SCUDO.

(La fin à la livraison prochaine.)

LES AMIS DE M. SOUMET.



Soumet possède beaucoup d'amis qui le servent, il faut bien le dire, avec plus d'enthousiasme que de discernement. Nous voyons tous les jours se renouveler dans la littérature l'étrange phénomène des condottieri de l'Italie du quinzième siècle. Il y a des gens qui se mettent au service d'une idée, d'une doctrine ou d'un système, d'autres à la solde d'un homme : ceux-ci prétendent que c'est à la voix de la famille qu'ils obéissent, ceux-là que c'est à une conviction invariable qu'ils cèdent; soyez bien persuadé que le grand nombre de ces Tamerlans littéraires n'a d'autre mobile que son intérêt et ses espérances. Non pas que je prétende ranger dans l'inoffensive phalange des condottieri armés d'une plume au lieu d'épée les amis de M. Soumet, mais il me semble qu'en voulant à toute force faire de M. Alexandre Soumet un chef d'école, et de *la Divine Épopée* un chef-d'œuvre, les camarades de l'illustre académicien lui causent un tort réel. La *Divine Épopée* n'avait point paru encore que déjà quelques grands journaux arrachaient le laurier du Pausilippe et enlevaient au Capitole la couronne d'or du Tasse pour en faire hommage à l'auteur de *Norma*. Maintenant le poème est publié... On se souvient sans doute de l'émotion universelle que causa l'apparition de *Jocelyn* qui n'était pas un poème épique, mais simplement un *épisode*; il paraît que la *Divine Épopée* n'a point ébranlé Paris comme on s'y attendait, car les amis de M. Soumet s'agitent en tous sens, réveillant les paresseux, stimulant les tièdes, au besoin même, se condamnant aux travaux évangéliques de l'apostolat pour convertir les gens qui ont le malheur de n'être pas entièrement de leur avis. — A propos de l'élection de M. Hugo à l'Institut, nous nous étions occupé, il y a quinze jours, de M. Soumet et de son poème, ne soupçonnant guère qu'en quelques lignes nous nous rendrions coupable du crime de lèze-majesté littéraire, et nous nous reposions dans notre innocence, lorsque nous avons reçu de M. Louis Belmontet la petite admonestation qui suit :

Monsieur, tous les grands hommes ont leur faiblesse ; celle de notre illustre Talma était de placer quelques bémistiches de sa composition dans les rôles qu'il affectionnait le plus. Ainsi, dans le troisième acte de *Clytemnestre*, on lit ce vers :

J'en suis sorti muet, glacé, plein d'épouvante.

Ce vers n'a rien de très remarquable, mais il servait parfaitement la voix de l'acteur, et Talma voulut le placer dans son récit ; Alexandre Soumet l'a conservé par respect pour la mémoire d'un homme, première gloire de notre théâtre. — Voilà la vérité, monsieur, sur la collaboration que vous supposez, et l'erreur que vous avez commise à ce sujet n'est pas la seule de votre article. Vous ne parlez que de *Clytemnestre* et de *Saül*, en rappelant les triomphes du poète, et vous oubliez, involontairement sans doute, le succès d'enthousiasme de *Norma*, *Elisabeth de France* reprise trois fois, les deux cents représentations de *Jeanne d'Arc*, et, *permettez-moi de le dire*, la vogue si prolongée d'une *Fête de Néron*.

Vous accusez Alexandre Soumet d'être *le poète des anciens jours*; si vous voulez nous persuader par là que son style ressemble à la Bible, je suis entièrement de votre avis. J'ai toujours entendu ce *poète des anciens jours* accuser notre poésie de manquer de jeunesse et d'enchantement. Quant à sa nouvelle publication, LA DIVINE ÉPOPÉE, elle appartient à votre jugement littéraire ; mais les suffrages les plus éclatans peuvent consoler l'illustre auteur de votre critique. — J'ai entre les mains l'opinion écrite de quelques uns de nos premiers poètes qui placent LA DIVINE ÉPOPÉE au dessus de celle de Milton. Pour moi, monsieur, je la considère comme une des plus belles victoires remportées sur l'étranger, et la royauté poétique d'Alexandre Soumet relève enfin, à mes yeux, la France de cette espèce de déchéance où l'Europe la croyait tombée. — Agréez, etc. L. BELMONTET.

3 février 1841.

Si l'on veut bien rapprocher de cette lettre l'article publié dans la livraison de la SYLPHIDE, du 24 janvier dernier, on acquerra la certitude que M. Louis Belmontet ne s'est donné la peine de m'écrire que pour me prouver que j'avais raison. En effet, comment aurais-je pu oublier, même *involontairement*, les autres triomphes dramatiques de M. Soumet, puisque je n'ai même pas dit que *Clytemnestre* et *Saül* fussent des *triomphes ?* — Pour ce qui est de la collaboration de Talma, j'ai écrit : — « Je crois tenir de bonne source, » et j'ai ajouté : — « M. Soumet convient de quelques vers. » — Dans le premier cas, je n'ai donc point commis d'erreur; dans le second, j'ai énoncé un fait vrai, à ce point que M. Louis Belmontet le confirme.—La phrase : —« Poète des anciens jours, » ne saurait être prise en plus mauvaise part que « L'homme des anciens jours, » de Chateaubriand ; et je ne dirai jamais que le style de M. Soumet *ressemble à la Bible*, tout au plus dirais-je qu'il ressemble *à celui* de la Bible. — M. Louis Belmontet termine en parlant d'opinions écrites, qui placent l'œuvre de M. Soumet au dessus de celle de Milton ; je n'ai point abordé l'analyse de *la Divine Épopée*, en conséquence cela ne saurait me concerner; mais je sais que M. Soumet possède aussi des opinions écrites de poètes, qu'il aime et qu'il honore, de poètes qu'il nomme dans sa préface, et que ces poètes le conjurent de changer son titre qui n'est ni heureux, ni *modeste*, de le remplacer par tout autre : celui qu'il devait porter auparavant, *l'Enfer racheté*, ou bien *le Second Calvaire ;* je sais encore que des ecclésiastiques ont instruit M. Soumet du blâme qu'encourrait, sans doute, son livre, de la part de la cour de Rome ; je sais enfin ce que j'ignorais il y quinze jours, n'ayant pas lu la préface de *la Divine Épopée*, c'est que l'illustre académicien a cherché lui-même à s'étourdir sur les conséquences probables du sujet qu'il a choisi. — Le résultat de cette mêlée si imprudemment engagée au nom de M. Soumet, est donc, je crois, de me donner gain de cause sur tous les points.—J'ai commencé la lecture de *la Divine Épopée*, et je la continuerai avec tout le soin et le recueillement qu'elle mérite. En attendant, je supplie M. Alexandre Soumet, au nom de ses titres académiques, qui sont nombreux et beaux, au nom de sa gloire littéraire qui est honorable et pure, je le supplie, si par hasard l'opinion de la SYLPHIDE, ou de tout autre journal, à son égard, lui paraissait mal fondée, de s'expliquer ou de se défendre lui-même ; il le fera toujours mieux que ceux qui s'en chargent pour lui et probablement sans son aveu. C. GUÉNOT-LECOINTE.

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

On l'a souvent répété, et il faut le dire encore : les bals de la Cour sont magnifiques ; celui du 27 janvier était éblouissant ; les habitués de ces réunions splendides ne s'occupent guère que du monde qui s'y trouve, des diamans et des toilettes; ceux qui y viennent pour la première fois sont frappés, avant toute chose, du luxe des salons et surtout de la salle de spectacle qui se trouve métamorphosée, comme par enchantement, en une galerie, de chaque coté de laquelle sont dressées de longues tables où plus de mille personnes peuvent s'asseoir. — Vendredi, 29, il y avait, comme d'habitude, foule à l'ambassade d'Angleterre; en dépit des nuages qui se sont élevés entre la France et la Grande-Bretagne au sujet de la question d'Orient, lord et lady Granville sont toujours très populaires dans notre beau monde. — La comtesse d'Obreskoff, qui veut décidément que son salon fasse envie à l'Opéra et aux Bouffes, a donné l'autre soir, après un très beau concert, un bal qui a paru plus beau encore aux jeunes personnes, et qui s'est prolongé jusqu'à trois heures du matin. — La finance, l'industrie, le commerce, la haute bourgeoisie, autant de classes qui ont le privilége de posséder de fort jolies femmes, ne manquent jamais de se retrouver tous les samedis à l'Hôtel-de-Ville ; les splendeurs du monument sont bien faites pour les charmes des gracieuses invitées qui s'y pressent.

Que vous dirai-je encore ? dimanche 31, il y avait pour ainsi dire cataclysme de soirées : réunion chez le colonel Thorn; bals à l'ambassade de Sardaigne, chez Mme de Rigny, chez Mme de Flahaut; cinq à six petites causeries chez des femmes aimables qui se plaisent à rester en famille ce jour-là. — Le duc de Crillon a inauguré ce mois par un très beau bal. J'ai déjà eu l'occasion de vous dire comment reçoit le duc de Crillon ; à l'hôtel du noble duc, les femmes et les toilettes sont toujours superbes; on remarquait surtout les comtesses Pozzo di Borgo et de Grammont, la duchesse de Caraman, la princesse de Beaufremont, la duchesse de Noailles, la princesse de Chimay, née de Caraman, Mlle d'Appony, sa belle-sœur, Mme Colbert et quelques dames espagnoles d'une beauté parfaite. — Mais voici bien une autre nouvelle : deux riches Américains vont se disputer les préférences du monde de l'aristocratie ; la famille Bird et la famille Bingham annoncent pour bientôt l'ouverture de leurs hôtels; nous aurons des merveilles à en raconter, et pour nous y habituer, nous allons d'ici-là nous remettre à lire les récits féériques de la belle Schéeraazade.

Comte ALFRED DE R***.

THÉATRES.—CONCERTS.

Il court toutes sortes de bruits à l'Opéra, on parle de pièces nouvelles, de ballets nouveaux, de chanteurs nouveaux, sans compter les cantatrices qui se montrent avec une rapidité dont il faut savoir gré à la direction. Nous avons déjà dit qu'un grand épurement aurait lieu dans la troupe au renouvellement de l'année théâtrale, mais nous avons appris avec peine que l'administration, croyant ne pouvoir céder à certaines demandes de Dérivis, s'était décidée à se passer de cet utile chanteur. Dérivis tient fort bien sa place à l'Opéra depuis dix ans, nous ne concevons donc pas pourquoi on le remplacerait

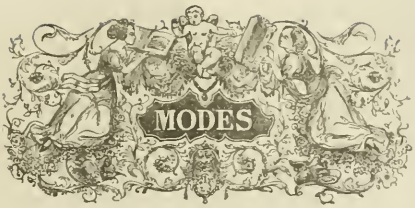
par un autre qui, probablement, ne le remplacera pas du tout; heureusement Dérivis est encore à l'Académie royale, et le dernier mot n'est pas dit sur son départ. Nous demanderons aussi pourquoi l'on n'emploie pas davantage Mlle Julian, jeune cantatrice d'intelligence et d'avenir, qui avait abordé avec succès les rôles les plus importans du répertoire.

Nous avons vu ces jours derniers Mlle Lucile Grahn, et nous sommes à même de démentir les bruits absurdes que l'on avait fait courir sur son compte. La Faculté de Médecine n'a point exilé Lucile Grahn du théâtre, la charmante Sylphide ne cherche pas dans la peinture des consolations que l'art chorégraphique lui refuse, et elle n'a jamais eu la pensée de retourner à Copenhague. La vertu des eaux de Bourbonne et la science du docteur Lisfranc, le même qui a guéri Mlle Pauline Leroux, ont commencé une cure merveilleuse que le temps achèvera. Lucile Grahn marche aujourd'hui comme tout le monde, et dans quelques mois, sans doute, elle sera rendue à la scène, où de si beaux triomphes l'attendent.—Le succès de *Mlle Montansier*, au Palais-Royal, se confirme de jour en jour; le jeu si plein de grace et de simplicité de Mlle Camille Dorsy y est pour beaucoup; rien n'égale le charme de la voix de cette jeune et jolie actrice, si ce n'est sa naïve intelligence de la scène. — Henri Vieuxtemps donne un grand concert cette semaine; nous ne manquerons pas d'y assister pour porter un jugement définitif sur ce jeune et déjà si célèbre artiste.

Mademoiselle Sophie Loeve.

Nous avons assisté jeudi dernier au quatrième concert donné par la *Gazette musicale* à ses abonnés; cette solennité musicale avait attiré, dans les salles St-Honoré, tout un public d'artistes; mais un nom dominait tous les autres noms. Vainement le programme annonçait M. Artot, M. Hellé, M. Séligmann, Mlle Urald, Mlle Duport, et même Mlle Catinka Heinefetter. On n'entendait au dessus de cette foule qu'un doux murmure qui pouvait se traduire par ces mots: Sophie Loeve. A chaque intervalle d'un morceau à un autre, on attendait avec impatience, et Sophie Loeve ne venait pas. Enfin, cependant on vit paraître sur l'estrade une belle et jeune femme de vingt-deux à vingt-trois ans, les yeux noirs et couronnés de sourcils d'ébène, les cheveux lissés en bandeaux de jeais, la taille élancée, le port à la fois noble et modeste, c'était elle, la *diva* allemande. Elle chanta d'abord cette mélodie grave et sublime de Beethoven, qu'on nomme *Idélaïde*; mais la musique de Beethoven émeut beaucoup plus qu'elle ne transporte, ce ne fut là qu'un demi triomphe. Mlle Sophie Loeve revint une seconde fois, et chanta un air italien qui m'a paru appartenir à l'école de Donizetti; dans cet air, tour à tour large, mélancolique, joyeux, brodé avec une profusion toute italienne, de trilles, de roulades, de points d'orgue et de cadences, la voix de la jeune cantatrice se déploya tout à son aise; et quels éloges ne ferai-je pas de cette voix si timbrée, si métallique, si vibrante! C'est un *soprano* complet, tout entier de poitrine, depuis le *sol* grave jusqu'au *sol* supérieur, et qui parcourt ensuite, avec la voix de tête, plus d'une octave et demi, car il s'élève jusqu'au *re*. Mlle Loeve acheva son air dans une cadence que Mme Persiani n'aurait pas mieux faite, et alors les applaudissemens éclatèrent de toutes parts, et Mlle Loeve était perdue dans la foule qu'ils grondaient encore. La place nous manque pour apprécier, comme il mérite de l'être, le talent de Mlle Sophie Loeve; nous nous bornerons à dire aujourd'hui que c'est un talent fait qui ne doit plus retourner à Berlin, et dont la place ne saurait être ailleurs qu'à l'Opéra. ***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



A Madame *.**

13 février.

Tout le monde va voir, madame, le beau tableau d'Horace Vernet, représentant Napoléon sortant du tombeau, que vient d'acquérir, au prix de 12,000 fr., Susse, et qui attire, en ce moment, la foule des amateurs et du monde élégant. Les femmes les plus à la mode vont là comme on va au Musée, parées de ces jolies toilettes du matin, que les Parisiennes ont le talent de rendre si gracieuses Une robe en *satin phrygien*, garnie de deux volans, un chapeau bleu *résille*, avec marabouts de même nuance, un *court mantel* de velours brun, garni d'hermine, voilà une séduisante toilette de bon goût ; ou bien une robe en velours vert, garnie d'une haute bande de chinchilla, l'écharpe pareille ; puis un chapeau en velours violet, orné d'une couronne de têtes de plumes de même nuance. On fait, dans ce moment, de fort jolies redingotes en satin, garnies, dans le bas de la jupe, de deux rangs de tresses, composées de deux rouleaux également en satin et enroulés l'un sur l'autre ; ces tresses montent sur les deux côtés du devant de la jupe, en se rapprochant vers la ceinture, puis s'étendant en éventail sur le corsage ; les tresses du corsage et celles qui ornent deux jockeis superposés à l'épaulière des manches plates sont beaucoup moins volumineuses que celles de la jupe ; le corsage est plat, ouvert en cœur, et orné d'un rabat à plat, en guipure ; avec un mantelet et un chapeau de velours noir, ces robes produisent un effet fort distingué. Une charmante innovation, que je veux vous signaler, est la mode des guirlandes de fleurs, placées en *épaulières* sur les manches des robes de bal.

A la dernière soirée de la maréchale S...., mercredi, j'ai remarqué une jeune personne mise avec un goût qui me faisait bien présumer de celui de sa mère : elle portait une tunique en crêpe blanc, avec les coins arrondis, bordée d'une guirlande de marguerites blanches des champs ; le corsage plat, ouvert en cœur devant jusqu'à la ceinture, couvrait de chaque côté un quart de la poitrine,

et était bordé tout autour d'une guirlande de marguerites; à la naissance des manches qui se composaient de petits jockeis fendus au milieu et garnis de fleurs, se trouvaient deux guirlandes; sous cette tunique, qui rappelait tout-à-fait les tuniques antiques, était une robe de satin blanc à corsage plat, carré, et à courtes manches plates en satin; le bas de la robe de satin était également garni d'une guirlande de marguerites, plus grosse que celle qui ornait la tunique; — dans les cheveux, une couronne de marguerites, posée un peu au dessus du front; coiffure en bandeaux, et nœud grec. — Une autre jolie toilette était une robe en gaze brodée or à trois jupes, chaque jupe bordée d'un large ourlet avec une frange or et soie blanche; corsage plat à pointe, orné, autour de la poitrine et du dos, de draperies en étoffe pareille à la robe, bordée de franges; les manches courtes, plates, recouvertes de trois rangées de franges; une écharpe de gaze, semblable à la robe et garnie d'une haute dentelle d'or, serrait la taille et flottait jusqu'au bas du premier jupon. Dans les cheveux, arrangés devant en bandeaux bouffans, deux branches de roses blanches en velours, à cœur de diamans et feuillages d'or; dans les cheveux, des épingles à têtes de diamans; ni boucles d'oreilles, ni collier, mais une large épingle en diamant au milieu de la poitrine. — Les robes de soirées où l'on ne danse pas ont un cachet Louis XIV qui prend chaque jour plus d'accroissement, et lorsque l'on voit assises des deux côtés d'une belle galerie, toutes ces femmes parées d'étoffes d'or et d'argent, de satin Pompadour, de tissu fleuri, aux anciens dessins; lorsque l'on voit ces formes de robes, qui rappellent le costume de Mmes de Sévigné, Montespan, et tant d'autres beautés qui furent nos mères, on se croirait revenu à ces temps de splendeur où les hommes portaient l'habit et la veste brodés, les manchettes et les jabots en riches guipures, et le nœud d'épée si joli, si coquet, et *qui enlevait si bien les cœurs*. Hélas! on est bientôt désabusé par la teinte sombre, la coupe *anti-féodale* du vêtement de la moitié du genre humain, et il semble que toute l'aristocratie se soit réfugiée dans la personne des femmes. Le seul luxe que les hommes se permettent aujourd'hui, ce sont de riches gilets. Le gilet est l'unique point lumineux qui s'aperçoive dans une toilette masculine. C'est sans doute cette nécessité *d'éclairer* un peu la toilette qui a donné à Richard-Laurent l'idée de créer des gilets aussi riches que possible; la soie, le velours, le cachemire, mélangés à l'or et à l'argent, dans des tissus tout exceptionnels, donnent aux gilets de Richard-Laurent une vogue incontestable. Les boutons de chemise de Jannisset et les cannes de Verdier, voilà, avec les gilets de Richard-Laurent, ce que les hommes ont de plus recherché. Cependant, comme toute chose a sa compensation, si nous avons perdu une partie de la somptuosité de nos costumes, nous avons gagné un luxe de rafraîchissemens qu'il est bon de signaler. La société d'aujourd'hui n'est point gourmande; l'esprit, de nos jours, a le pas sur la matière, et voilà pourquoi gâteaux, sirop, glaces ont acquis une élégance inconnue autrefois; non seulement il faut flatter le goût, mais il faut plaire aux yeux; aussi n'est-il rien de plus charmant à voir que les plateaux brillans de Tortoni surchargés de rafraîchissemens qui empruntent toutes les formes; les plus beaux fruits, les fleurs les plus fraîches sont reproduits avec un art inconcevable. Tortoni a dépassé tous les rêves de Berchoux et de Brillat-Savarin.

Baronne MARIE DE L'EPINAY.

HISTOIRE D'UNE CANTATRICE.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE *.

IV.

Nous ** avons dit comment l'Esmeralda du faubourg Saint-Germain avait été confiée par sa mère aux soins d'un inconnu; cette pauvre enfant, dont l'éducation musicale allait commencer, s'appelait Rose Niva. — Mlle Niva n'était pas ce qu'on nomme généralement une jolie personne. Elle était trop grande pour son âge, maigre et dépourvue de ces manières gracieuses que donne une bonne éducation. Mais elle avait un pied mignon, une taille charmante, des hanches souples, une figure longue, caractérisée et mobile; des yeux noirs pleins de feu, une bouche grande il est vrai, mais poétisée par un sourire adorable. Elle avait de l'esprit, beaucoup d'esprit sans culture. Tout en elle était à faire et à refaire. Vive, distraite, nullement accoutumée à l'obéissance, il était difficile de la diriger; par bonheur, une aptitude rare et une sensibilité exquise faisaient concevoir d'elle les plus riches espérances. C'était une de ces natures puissantes nées pour les fortes passions : soumises à une discipline sévère, elles atteignent quelquefois aux types les plus élevés de l'humanité, mais abandonnées à une direction imprévoyante, il leur arrive presque tou-

* Voir plus haut page 117.

** La gravure qui précède a été dessinée d'après une charmante lithographie de M. Challamel, reproduisant le tableau que M. Lépaule a consacré à la principale scène de *la Favorite*, entre Duprez et Mme Stolz.

jours de trébucher en chemin. — Ce mélange de rudesse et d'art, ces qualités de Niva, vagues et indécises encore, intéressèrent M. Ramier, jeune homme intelligent, alors professeur à l'école de Choron. Son ame généreuse fut touchée de voir une si belle nature, que le sort s'était jusque là obstiné à repousser dans l'ombre ; il lui tendit la main, et dès ce moment il considéra comme un devoir d'ouvrir à cette pauvre jeune fille le chemin d'un meilleur avenir. D'abord ce ne fut qu'un sentiment assez ordinaire de vanité qui engagea Ramier à présenter Mlle Niva à Choron; mais ce sentiment se modifia bientôt, et prit un développement qui l'étonna lui-même. Condamné par les circonstances à suivre une carrière qui n'était pas dans ses goûts, Ramier cherchait à satisfaire la curiosité de son esprit par des études étrangères à l'art qui le faisait vivre. Il saisit donc avec empressement l'occasion d'exercer son activité par une bonne action. Quoique sévère, il était cependant très aimé de ses élèves, qui lui manifestaient ainsi leur reconnaissance de sa sollicitude sans bornes.

Mlle Niva fut admise à l'école de Choron, et confiée aux soins particuliers de Ramier. La classe de Ramier était composée d'hommes, d'enfans et de jeunes filles; il y régnait un ordre parfait, jamais on n'y proférait un mot qui pût blesser les convenances. La sévérité de Ramier était si grande à cet égard, qu'elle était l'objet des plaisanteries de ses camarades. Mais il avait affaire à des hommes et à des femmes sans éducation, appartenant à des familles qui, elles-mêmes, auraient eu grand besoin d'un censeur; il fallait donc beaucoup exiger pour obtenir quelque chose.

Les premières leçons que Mlle Niva reçut de Ramier furent assez originales. Après l'avoir présentée aux élèves de sa classe, il la fit approcher et lui dit : — « Mlle Niva, sans doute on vous a conté beaucoup de mal de moi, n'est-ce pas? avouez-le franchement, on vous a dit que j'étais grondeur, bourru, exigeant? » — Niva répondit à cette question par un sourire malicieux. — « Eh bien! reprit Ramier, vous allez voir qu'on m'a calomnié : pour demain, je ne vous donne d'autre besogne que de vous laver la figure, nous verrons après. » — Un rire général couvrit les paroles du professeur. Le lendemain, Niva vint à la classe un peu plus propre. — Maintenant, lui dit Ramier, vous vous occuperez de vos mains, et... je vous donne huit jours pour cette grande ablution; vous voyez bien que je ne suis pas aussi sévère qu'on vous l'a dit. Frottez, lavez, n'épargnez ni savon ni eau chaude; Dieu vous en saura gré et moi aussi.

Au bout de huit jours, la métamorphose était complète : les belles dents de Niva étaient blanches comme de l'ivoire, son fichu ajusté avec plus de grace, ses cheveux bien peignés, sa jolie taille mieux dessinée, en un mot tout avait pris un nouvel aspect, et l'instinct de la femme était éveillé. Ramier s'occupa alors de son éducation musicale. Maître de la diriger comme il l'entendait, il la surveilla d'un œil sévère, lui assignant les heures de travail et se faisant rendre un compte minutieux de l'emploi de son temps. Toutes les actions de la jeune fille étaient soumises à son contrôle, personne ne pouvait la soustraire à sa sollicitude; et jamais ni sa mère ni Choron, ne mirent obstacle à la volonté de Ramier. Peu à peu la voix de Niva, assouplie par des exercices nombreux et bien gradués, acquit une sonorité remarquable. Enchanté des progrès de son élève, Ramier ne borna plus ses soins à la musique. L'intelligence de Niva se prêtait à tout; elle comprenait bien et retenait ce qu'elle avait appris. Mais ce ne fut pas sans peine, ni sans avoir versé bien des larmes qu'on parvint à la dompter; il fallut même l'emploi de moyens rigoureux, pour la contraindre à l'obéissance et à un travail régulier. Il y eut bien des tentatives de révolte, bien des menaces de retourner à sa native indépendance; mais Ramier fut inébranlable! il la tint constamment sous le joug de sa volonté. D'ailleurs, Ramier était d'une bonté extrême envers Niva; il lui consacrait tout son temps, il négligeait ses propres affaires pour surveiller son éducation, il pourvoyait à ses besoins, il l'habillait, il lui achetait même de la musique et un piano ; en un mot il devint sa Providence.

Ainsi grandissait Niva sous la tutelle de Ramier : ce n'était plus cette jeune et misérable fille qu'il avait trouvée dans la rue ; c'était une personne charmante, à la taille élan

cée, aux manières nobles et choisies, s'exprimant avec facilité, et écrivant de même. Il ne pouvait la regarder sans être fier; il ne pouvait en entendre parler avec éloge sans se dire : —C'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est! — Lorsqu'on murmurait autour de lui : — Quelle gracieuse personne, que d'esprit, que de talent!—son cœur bondissait de joie. Pendant ses leçons, quand elle chantait à ses côtés, et que sa voix éclatait en notes graves et plaintives, ses yeux étaient constamment fixés sur elle! il la contemplait avec ravissement ; il respirait à peine tant il craignait de perdre un des accens qu'il avait su lui communiquer. C'est que Niva était l'œuvre de ses mains, la reproduction de lui-même, l'écho de son ame! Oh! quel ravissant spectacle que d'assister ainsi à l'épanouissement d'une intelligence qui vous doit la vie! – Ramier aussi n'était plus le même pour Niva : il lui parlait avec moins de brusquerie, d'un ton moins impérieux. Il s'enquérait de sa santé, de ses goûts, de ses désirs d'une voix douce et humble. — Niva, lui disait-il souvent, ce morceau de musique vous plaît-il ; voulez-vous le chanter ?

Inconcevable bizarrerie du cœur humain! Ramier qui avait consacré trois précieuses années de sa vie à faire l'éducation de cette jeune fille, à la plier à ses moindres volontés, à l'accoutumer à une obéissance passive, maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il désirait, maintenant qu'il en avait fait une personne charmante, remplie de talent, de grace et d'esprit, était triste de la perfection de son ouvrage! Cette obéissance, cette docilité, cette douceur sans nuages le chagrinent et le rendent malheureux. Il voudrait un peu de mutinerie, quelques caprices; il désirerait que Niva ne se crût pas obligée à lui obéir en tout sans proférer une plainte, sans un murmure; il voudrait la voir femme et son égale. On le comprend, Ramier était amoureux de Niva. Cette pauvre fille qu'il avait élevée avec tant de sévérité, et que naguère il traitait avec si peu de ménagement, s'était emparée de son cœur; il n'avait pu résister. Comme Pygmalion, il était à genoux devant l'œuvre de ses mains. C'était une passion d'autant plus profonde, qu'il n'osait la manifester. En effet, comment franchir l'intervalle qui le séparait de Niva? Comment se dépouiller de l'extérieur d'une autorité presque paternelle, pour lui avouer les tendres sentimens qu'elle lui inspirait; comment abandonner le rôle sévère et digne qu'il avait joué jusqu'alors, pour s'incliner aux pieds d'une jeune fille qui tremblait en le voyant? Niva qui devait tout à Ramier, qui le redoutait autant qu'elle le révérait, comment recevrait-elle l'aveu d'un sentiment qu'elle était bien loin de supposer à son bienfaiteur? L'amour est un dieu jaloux qui veut de l'indépendance, et qui ne se paie pas des belles maximes de la morale. D'un autre côté, le caractère de Ramier était trop élevé, il était trop pénétré de la noble mission dont il s'était chargé, pour abuser un seul instant de la confiance sans limites qu'il inspirait à la mère de Niva et à la jeune artiste.

Cependant Niva faisait tous les jours de nouveaux progrès ; elle avait dépassé les plus hautes espérances de Ramier. Son aptitude à saisir les plus fines nuances de l'art était surprenante. Brillante, coquette dans la musique légère, elle était majestueuse et pleine de passion dans les scènes tragiques. Sa belle voix, sa figure expressive, sa taille noble, son style large, ample et vigoureux faisaient l'étonnement de tous ceux qui l'entendaient. Toutes les fois qu'elle chantait dans la classe de Ramier, il y avait des trépignemens de plaisir. Dans le monde, ses succès étaient plus beaux encore. On la comblait de cadeaux et de prévenances; alors, les yeux mouillés de larmes, elle disait à Ramier : — O mon maître! c'est à vous que je dois tout cela! — Il lui répondait en lui pressant la main, pression délicieuse où allaient se réfugier tous les sentimens de son cœur!

Depuis trois ans que Niva faisait partie de l'école de Choron, personne ne l'avait entendue, excepté les élèves de Ramier. Un jour, Choron dit à Ramier : —Quand me feras-tu connaître ta *merveille?* Cette question maligne prouvait que le chef de l'école s'était laissé prévenir contre Niva, par l'amour-propre blessé de ses camarades, jalouses de la préférence que lui accordait Ramier. On fixa le jour où Niva serait entendue. Ces sortes de présentations avaient toujours lieu à l'une des grandes séances présidées par

Choron. C'était un spectacle imposant! Chaque professeur défilait avec sa classe devant le chef de l'établissement qui approuvait ou blâmait. Ce n'était pas Choron que les élèves craignaient le plus, mais la critique de leurs camarades. Un sourire, un murmure, un chuchotement les faisait trembler et les remplissait de confusion. Les femmes surtout ne pouvaient supporter l'idée de faiblir devant leurs rivales, et j'en ai vu souvent se trouver mal pour avoir manqué un trait. C'était un samedi de l'année 1829 que Niva devait débuter devant tous les élèves de l'école de Choron. Le ban et l'arrière-ban avaient été convoqués; il y avait même quelques dames étrangères qui, connaissant l'histoire romanesque de Niva, avaient manifesté le désir de l'entendre. La curiosité était générale. On voulait connaître le résultat de trois ans d'études; chacun y était venu avec des sentimens plus ou moins favorables à la jeune artiste.

Choron dit à Ramier : — Mon cher! nous sommes prêts. — Alors, conduite par son professeur, Niva s'avance sur l'estrade; elle tremble, son sein se soulève avec effort, sa figure est d'une mortelle pâleur. — Ramier est au piano, le cœur plein d'agitation. Il frappe quelques accords, et dit tout bas à Niva : — Courage! — Niva commença ce bel air de Nicolini :

Or che son vicino a te;
Stanca son di palpitar.

Lorsqu'elle fut arrivée à ce magnifique passage :

Tanto amore e tanta fé,

un tonnerre d'applaudissemens couvrit sa voix..... Choron s'élança sur l'estrade, pleurant comme un enfant, et se jettant au cou de Niva, la couvrit de baisers sans pouvoir proférer une parole! Tous les élèves s'étaient levés spontanément; Ramier, la tête penchée vers le clavier, cherchait à maîtriser son émotion; à cette vue, Niva s'arrache des bras de M. Choron et se précipite vers son bienfaiteur. *Brava*, *brava*, *bravo* Ramier, *bravi*! s'écrie-t-on de toutes parts. Ce fut une scène admirable, le plus beau jour de Ramier!

Le succès de Niva fit taire ses rivales. Choron ne cessait d'en parler, de la louer et de s'extasier sur un tel résultat au bout de trois ans de leçons. Mais ce qu'on admirait encore plus, c'était le reste de son éducation. On se demandait comment un homme de vingt-quatre ans avait pu transformer cette jeune fille, que tout le monde fuyait, en une personne élégante, modeste et pleine de grace?

V.

Depuis quelque temps, Choron avait enrichi la classe de Ramier d'un nouvel élève: c'était un jeune homme de dix-huit ans, d'une physionomie agréable, et qui n'était pas dépourvu d'une certaine instruction; il s'appelait Rifaut. La première fois qu'il vit et entendit Niva, il en fut ému. Depuis ce moment, il ne la perdait pas de vue; toujours empressé auprès d'elle, il ne manquait jamais l'occasion d'un compliment. Ramier ne demeura pas long-temps étranger à ce roman; il en conçut, comme on le pense, une affliction profonde; il essaya, par tous les moyens, de détruire cette passion naissante; mais il ne fut pas heureux, le remède empira le mal, et les expédiens, au lieu d'éloigner la catastrophe, en précipitèrent le dénoûment.

Un dimanche du mois de mai 1830, Ramier et Niva devaient dîner chez une personne de leur connaissance. Niva s'en excusa, sous prétexte d'indisposition. Ramier y alla tout seul, mais inquiet de la santé de son élève; il s'esquiva immédiatement après le dîner, et se rendit de la Chaussée-d'Antin à la rue Babylone, où demeurait Niva. Comme il faisait un temps magnifique, il suivit le boulevart des Invalides. Il pouvait être huit heures

du soir. Chargé d'un énorme bouquet pour Niva, son cœur était dans une de ces dispositions rares dans la vie, lorsqu'il aperçut deux personnes qui venaient de son côté. Tout-à-coup ses yeux se troublent, ses jambes fléchissent, tremblent...il s'efforce de marcher; mais il est obligé de s'appuyer contre un arbre, en voyant Niva au bras de Rifant !

Il est difficile de rendre tout ce qu'éprouva Ramier à ce spectacle : interdit, muet, une sueur brûlante inondait son visage ; sa douleur était de celles qui ne permettent pas aux larmes de se frayer un passage. Après quelques instans de silence, Ramier, s'armant de toutes ses forces, continua son chemin sans avoir ouvert la bouche, laissant Niva qui venait de le reconnaître, dans une consternation profonde. Pour lui, tout était fini. Jamais il ne reparla à son élève ; jamais il ne lui fit un reproche ; il lui continua ses soins comme si rien n'eût altéré les sentimens qu'il avait eus pour elle. Quelques mois après arriva la révolution de juillet, qui mit un terme à l'existence de l'école Choron ; quinze jours après, Ramier quitta Paris.

Il y avait six mois qu'il habitait la petite ville de..., à vingt-cinq lieues de Paris, lorsqu'il y arriva une jeune cantatrice accompagnée de sa mère. Elle venait y donner un concert, et on parlait d'elle avec enthousiasme. Au jour fixé, la grande salle de l'Hôtel-de-Ville était comble. Toute la bonne compagnie s'y trouvait. Ramier fut le premier à s'y rendre, et se plaça juste en face du piano. Après une symphonie jouée par les amateurs de l'endroit, parut la jeune virtuose. Le programme annonçait un air de Nicolini, que Ramier avait souvent fait chanter à Niva. La jeune cantatrice s'approche du piano avec assurance, sans paraître effrayée de son nombreux auditoire, attaque avec beaucoup de suavité ce bel adagio :

Or che son vicino a te...

puis s'arrête tout-à-coup ; sa voix tremble, son visage pâlit; elle veut recommencer, mais impossible ! Ses yeux se remplissent de larmes. La voyant prête à défaillir, Ramier s'élance à son secours, la fait asseoir, lui prend la musique des mains et se met à chanter à sa place :

Or che son vicino a te,
Stanca son di palpitar,

avec un accent et une expression qui émurent toute l'assemblée. La soirée fut interrompue, et le concert ne put se continuer. Niva, car c'était-elle, avait reconnu Ramier, qui après avoir chanté, sortit de la salle et quitta la ville le lendemain.

VI.

Dix ans après l'événement que nous venons de raconter, on donnait à l'Académie royale de Musique un opéra nouveau qui faisait courir tout Paris. Une cantatrice aimée du public y obtenait un grand succès. Au quatrième acte, à l'une des scènes les plus dramatiques de la pièce, on entendit des sanglots partir d'un coin obscur de l'orchestre : — c'était Ramier qui pleurait à chaudes larmes en reconnaissant Niva sous le costume de la prima qui s'appelle aujourd'hui Rosine Stolz! SCUDO.

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

On ne parle, depuis le commencement de ce mois, que de la fête philantropique qui a réuni dernièrement dans les salons célèbres de l'Abbaye-aux-Bois, presque toutes les illustrations de la politique, de la littérature et des arts autour de leur patrone, de leur sauvegarde et de leur consolatrice à tous, Mme Récamier. Je laisserai à d'autres le soin de détailler cette soirée splendide, et je me bornerai à enregistrer quelques unes des paroles auxquelles cette réunion a donné lieu. — On demandait à Mlle Rachel pourquoi elle avait déclamé des morceaux d'*Athalie* de préférence à tout autre chef-d'œuvre? — C'est, a répondu la jeune et incomparable tragédienne, pour pouvoir dire un jour que c'est chez Mme Récamier que j'ai débuté dans ce beau rôle. — A l'Abbaye-aux-Bois, spectateurs et artistes s'admiraient réciproquement. — J'avais entendu jusqu'à présent le bruit de votre renommée, sans jamais avoir eu le plaisir d'entendre le son de votre voix! — disait l'immortel vicomte de Châteaubriand à Lablache; et Lablache, qui n'est jamais en reste pour les réparties, lui répondait : — Malgré mon embonpoint, j'aurais fait, M. le vicomte, dix lieues à pied pour avoir le bonheur de vous connaître.

Quelques jours après cette soirée, couronnée par une abondante quête, et dont les pauvres conserveront un long souvenir, Mme la comtesse de Châtenais a donné un *bal d'enfans*. Le dix-neuvième siècle peut, à coup sûr, revendiquer pour lui l'invention des bals d'enfans. Il y a eu une époque dans l'histoire de notre civilisation et de nos modes où l'enfance n'était comptée pour rien. On mettait les garçons au collége, les filles au couvent et, presque sans transition, les uns et les autres ne sortaient des langes de l'éducation que pour devenir esclaves de la société dans le mariage ou dans quelque profession exclusive; on faisait des mères de famille de ces pauvres jeunes personnes qui n'avaient pas

encore appris à vivre; et ces infortunés jeunes gens, sans avoir eu le temps de se reconnaître, devenaient époux, sous-lieutenants ou prêtres.

Aujourd'hui des améliorations sensibles ont été introduites dans notre manière d'être, et les bals d'enfans, en donnant à la jeunesse une connaissance anticipée et douce du monde, lui en facilitent l'abord, en tapissant les chemins de fleurs et de gazons verts, et ont, de plus, l'avantage de resserrer les liens qui unissent les familles entre elles. Je ne dirai rien du bonheur des mères, mais j'en nommerai quelques unes : la comtesse de Bonneval, Mme Paul de Ségur, Mme de Caraman, la comtesse de Saint-Prix, Mme de La Ferté ; parmi les enfans qui se livraient aux innocens plaisirs de la danse, j'ai vu le fils de M. Guizot, le neveu de la comtesse de Châtenais, le fils du duc de Beaufremont, le fils du prince de Beauvau et beaucoup d'autres. Que Mme la comtesse de Châtenais reçoive donc ici nos remercîmens sincères, son bal d'enfans n'a pas été moins brillant qu'un bal à la Cour. — Et puisque je parle de la Cour, c'est bien le cas de dire un mot du magnifique concert qui a été donné aux Tuileries le mercredi précédent, 3; le nombre des invités était considérable, et les premiers talens de nos deux théâtres lyriques, se trouvant en aussi bonne compagnie, ont rivalisé de perfection. — Le jeudi 4, une soirée dansante du meilleur goût a eu lieu chez M. le comte et Mme la comtesse de Tressan. En vérité, il faut assister à ces réunions aristocratiques pour s'en faire une idée exacte. La plume est impuissante à décrire tant de beautés et tant de richesses, tant de courtoisie et tant de graces ; tour à tour les brillans, les toilettes, les conversations ou les danses vous fascinaient comme si ce n'était pas assez de la politesse et du charme exquis avec lesquels M. le comte et Mme la comtesse de Tressan savent faire les honneurs de leurs salons. Parmi les reines de cette fête, je citerai la belle comtesse d'Aubigny, la marquise de Brissac, la comtesse Dulong de Rosnay, la vicomtesse de la Ferrière, Mlle de Montgommery et la comtesse de Tressan.

Lundi dernier, le prince Tufakim a donné un bal splendide qui avait réuni toutes les jeunes femmes envers lesquelles il se montre toujours d'une amabilité si parfaite. Le prince Tufakim, resté garçon à un âge où beaucoup d'autres ont depuis long-temps serré les nœuds de l'hymen, jouit, avec un bonheur chevaleresque, des priviléges de son célibat : il est la providence des femmes qui aiment les conversations, le bal ou la musique ; jamais on n'a demandé en vain, au prince Tufakim, une soirée, un bal ou un concert.

Comte ALFRED DE R***.

CORRESPONDANCE.

Notre rédacteur, M. Guénot-Lecointe, a reçu de M. Victor Hugo une lettre qui honore trop l'immortel poète et l'illustre auteur de *la Divine Épopée*, pour que nous ne nous empressions pas d'en publier les fragmens qui ont rapport à un bruit dont nous nous étions prématurément fait les échos. Le témoignage de M. Hugo ne permet plus de douter que la conduite de M. Alexandre Soumet, lors de la dernière élection à l'Institut, a été aussi noble que digne, et que son vote, expression fidèle de ses sentimens et de son cœur, a appartenu à M. Victor Hugo, toutes les fois que le poète est venu offrir son grand nom au scrutin académique. — Voici les passages de cette lettre :

..... « Je veux aussi, pardonnez-moi cette prétention, vous réconcilier avec les beaux vers de M. Soumet qui est un noble poète, incapable du vote au hasard qu'on vous a conté.

» Dans ce monde, où il y a tant de haine et d'injustice, il faut du moins que les esprits élevés se comprennent et s'aiment, et mon ambition est satisfaite quand j'ai pu être entre deux d'entre eux le trait d'union.....

» 9 février 1841. » VICTOR HUGO. »

REVUE DES THÉATRES.

Pour le dire une fois en passant, il paraît que les républicains du Nouveau-Monde ne sont pas des gens excessivement féroces à l'endroit des femmes et surtout des danseuses. Ce n'est pas eux qui auraient assassiné cette blonde et adorable Lamballe; ce n'est pas eux non plus qui auraient condamné à mort notre belle Marie-Antoinette. Américains du nord, Américains du sud, vous nous faites une guerre déloyale! Vous abusez des mers qui nous séparent pour ravir à la France le sceptre de la chevalerie et de l'amour des dames qu'elle porte avec tant de distinction depuis l'âge heureux des croisades. Non seulement vous ne voulez plus nous rendre Fanny Elssler, que M. Duponchel ne vous avait prêtée que pour quelques mois mais; encore, mettant à profit le bienveillant soleil de votre climat, vous la déshabillez cette chère Fanny, vous en faites une vraie fille d'Eve; vous vous disputez un morceau de ses souliers de satin, un atôme de ses jarretières; vous attentez même à sa chevelure d'ébène; vous lui dites :—Fanny, je veux de tes cheveux!— absolument comme le disait à son portier M. Romieu, ce préfet de si joyeuse mémoire.— Telles sont, en effet, les nouvelles que nous apporte avec un sérieux rabelaisien l'*Intelligencer* de Pétersburg.—Fanny Elssler a été reçue à Richmond, dans l'état de Virginie, comme une souveraine; on l'a mise dans une litière que des sénateurs ont chargée sur leurs vertueuses épaules, on l'a promenée en triomphe, on l'a menée au sénat, où elle s'est assise à la droite du président; on a prononcé toutes sortes de discours en son honneur; enfin c'est un conte des *Mille et une Nuits*, un conte d'une bouffonnerie extravagante, et dont la réalisation n'était possible que chez les puritains de l'Amérique du sud. — Les choses se passent autrement en Russie; le czar veut bien donner ses diamans et ses roubles aux danseuses, mais il prétend garder ses gentilshommes. Ainsi, assure-t-on, Mlle Taglioni, par suite du refus de l'empereur Nicolas, vient de manquer un mariage magnifique avec un des plus riches seigneurs de sa cour. Cette catastrophe fera sans doute désirer plus vivement à la sylphide son retour en France. A propos de danseuses, il ne manque pas de journaux qui inventent des nouvelles fraîches avec de vieilles

histoires. On nous annonce, à grand renfort de trompettes, que la Cerrito est engagée à l'Opéra. Erreur ! La Cerrito, lors de son dernier passage à Paris, est convenue avec l'administration de venir au printemps prochain, donner un certain nombre de représentations à l'Académie royale; il y a donc six mois au moins que nous savons ce qu'on prend la peine de nous répéter depuis huit jours.

C'est aussi au printemps prochain que M. Meyerbeer reviendra d'Allemagne avec son chef-d'œuvre. D'ici là, nous avons lieu de croire que toutes les tentatives et tous les voyages que l'on fera pour l'obtenir seront inutiles. — D'ailleurs, depuis la semaine dernière, bien des choses se sont accomplies derrière le rideau de l'Opéra. L'engagement de Mlle Heinefetter est refait sur des bases de nature à satisfaire les plus difficiles : la jeune et belle cantatrice appartient pour deux ans à l'Académie royale. Quant à Mme Sophie Loëve, il n'y faut plus penser : l'arrêt de l'administration est irrévocable ; Mme Loëve ne chantera pas sur notre première scène. C'est peut-être ici le lieu de dire que quelques bons esprits ne voient pas sans inquiétude l'invasion musicale allemande, qui incessamment grossit, et qui pourrait bien un jour ou l'autre compromettre d'une façon grave les destinées de l'Opéra. — Mme Viardot-Garcia, quoique à la veille de partir pour Londres, est possédée du plus vif désir d'entrer à l'Académie royale ; mais il me semble difficile que les vœux de Mme Viardot se réalisent si elle persiste dans ses prétentions, d'autant plus onéreuses que M. Léon Pillet est résolu de marcher d'un pas ferme dans la voie des économies. — La représentation au bénéfice de Duprez aura lieu le 6 du mois prochain ; le prix des places est doublé, la soirée sera magnifique, et surtout plus italienne que française, si le spectacle tient la parole donnée par l'affiche. — Il est question d'un grand opéra de M. Halévy, qui suivra *la Favorite,* et dont le titre est encore un mystère. —Mme Nathan-Treillet, que nous avons entendue et applaudie l'hiver dernier à l'Opéra, et qui fait maintenant les délices du théâtre de Bruxelles, est engagée pour la saison prochaine. — Le ballet de M. de Saint-Georges, qui sera représenté au printemps, et auquel musiciens, décorateurs et chorégraphes travaillent avec une rare activité, a pour titre *la Rosière de Gand.* — La reprise de *Stradella* et *la Juive* nous ont rendu Mlle Julian, jeune cantatrice sur laquelle nous avions appelé l'attention de M. Pillet, et dont l'intelligence et les progrès méritent les plus grands éloges.

L'Opéra-Comique, qui ne s'endort pas dans le succès de *Guitarrero*, apprête déjà un autre succès, *le Pendu.* On dit que M. Crosnier vient d'engager Mme Luguet, artiste qui a eu des succès en province. — L'avenir de la Renaissance paraît encore incertain ; ce n'est cependant pas l'activité qui manque à M. Anténor Joly. Son répertoire compte deux pièces nouvelles : *la Paix et la Guerre*, petit vaudeville sans importance de M. St-Amand, et la *Fête des Fous*, drame en cinq actes de MM. Fournier et Arnould, qui contient de fort belles scènes et qui est joué avec beaucoup de chaleur et quelquefois de talent, par Bouchet, Matis et Mlle Fitz-James. — La Porte-Saint-Martin, fidèle à son programme qui comprend le ballet, vient de donner les *Jours gras aux enfers*, divertissement de circonstance, par M. Varin, dont il faut attribuer tous les honneurs au petit Laurençon, sylphe de cinq ans. — Il n'y a rien de décidé au sujet de l'Ambigu; on parle d'un directeur et de je ne sais combien de sous-directeurs ; pendant ce temps-là, *Lazare le Pâtre* va aller continuer son succès à la Porte-Saint-Martin. D'un autre côté, on assure qu'un nouveau théâtre est à la veille de surgir sur les ruines du Colysée de Mme Saqui.— Un nouveau théâtre!... tandis que la Porte-Saint-Antoine reste fermée; un nouveau théâtre!.... tandis que l'Ambigu est en pleine faillite, et que le Vaudeville se porte si mal ! Notre France sera donc toujours un pays de moutons !

Quoi qu'il en soit, nous nous empressons de publier les lignes suivantes, que nous lisons ce matin dans *la Presse*, et qui confirment l'opinion que nous avons déjà émise plusieurs fois touchant les torts énormes que causent à la littérature, à l'art, aux artistes et aux spéculateurs, l'effrayante multiplicité des théâtres à Paris : — « On attribue au ministère

» l'intention bien louable de supprimer un théâtre sur la ligne des boulevarts ; la pre-
» mière administration qui se trouverait en état de faillite subirait l'application de cette
» mesure d'une efficacité incontestable. » — Eh bien ! si telle est l'intention du ministre, qu'il se hâte, car au lieu d'un, il y a deux théâtres sur les boulevarts qui sont en faillite. Qu'il supprime du même coup l'Ambigu et la Porte-Saint-Antoine ; qu'il empêche Mme Saqui de renaître de ses ignobles décombres, et, comblant la mesure de ses bienfaits, qu'il transporte les dieux Lares de la Porte-Saint-Martin à l'Ambigu, et que la Porte-Saint-Martin, qui compromet le quartier et qui obstrue l'entrée de la rue de Bondy dont il fait un cloaque, disparaisse du sol. La réalisation de ce projet profitera à tout le monde.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Concerts de Vieuxtemps, Mlle Marie Villès, H. Herz et Labarre.

Le concert de Vieuxtemps est, sous le rapport de l'art, le plus remarquable auquel nous ayons assisté depuis le commencement de l'hiver. Le *grand concerto* du célèbre violoniste et sa *fantaisie* ont excité des applaudissemens frénétiques. Aujourd'hui, nous dirons que Vieuxtemps nous semble avoir porté au dernier point de perfection l'art pratique du violon ; personne n'est encore arrivé où il est, et nul n'ira plus loin que lui. Comme compositeur, c'est un maître. Une autre fois, nous nous livrerons à un examen plus approfondi du talent de Vieuxtemps, et l'occasion s'en présentera bientôt, car il traite en ce moment de quelques représentations à la salle Favart. Notre grande cantatrice, Mme Dorus-Gras, était seule capable de rivaliser de succès avec Vieuxtemps, et elle s'est fait applaudir autant que lui dans un air de la *Clémence de Titus*, et la cavatine de *Robert le Diable*.—Quelques jours après, dans cette même salle de Henri Herz, Mlle Marie Willès a donné un charmant concert. Nous y avons entendu avec plaisir Mlle Willès, qui possède une fort jolie voix et qui s'en sert à merveille ; M. Burdini et Mme Widemann. Dans la partie instrumentale, MM. Schimon et Dorus ont fait preuve d'un incontestable talent, le premier sur le piano, le second sur la flûte. La voix humaine ne chante pas mieux que la flûte de M. Dorus. M. Artot a bien joué dans une fantaisie de sa composition. Je ne dirai rien de MM. Puig et Wartel ; qu'ils m'en remercient.

Les concerts par abonnemens, fondés et dirigés par MM. H. Herz et Laburre, obtiennent le plus grand succès. La quatrième soirée musicale qui a eu lieu jeudi avait attiré une affluence tellement considérable que plus de cent personnes, nous a-t-on dit, ont été refusés à la porte. M. Henri Herz a joué son *troisième concerto*, la plus belle de ses compositions peut-être, avec une netteté, une délicatesse, un charme inexprimables ; l'air du *Freyschutz*, chanté par Mme Viardot-Garcia, et la *Cadence du diable*, où la voix de la cantatrice le dispute en fini et en souplesse à l'archet de M. de Bériot, ont été pour la sœur de Malibran, l'occasion de ces éclatans triomphes qu'ils va continuer en Angleterre. M. de Bériot a encore exécuté son *Tremolo*, aux applaussemens de tous, et Mlle Nau a chanté à ravir l'air de la *Somnambule*, de Bellini. — Le cinquième concert de M. Henri Herz, aura lieu le 27 de ce mois.

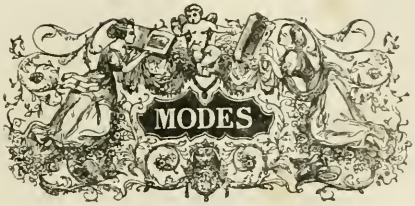
Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Robe 2 jupes avec marabouts de velours avec dentelles façon de (Mlle de Moismont) Turban (Esther) Coiffure nuisible de (Maurice Beauvais) Gants (Mayer) Fleurs et Marabouts de (Me Lainné) Éventail de (Clamorgan) sous jupes (Oudinot)

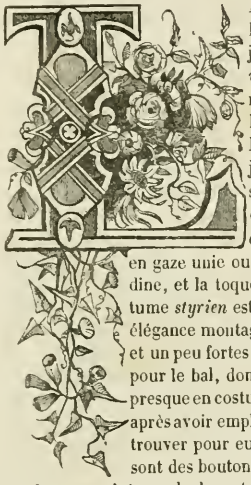
On peut demander tout cet ensemble de toilette en général tout ce qui concerne la Mode à la Maison de Cimm.en (Giroud de Gand et Cie) 11 Laffitte au 1er

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS.



A Madame *.**

19 février.



La *grande semaine* qui va s'ouvrir nous amènera beaucoup de bals travestis ; c'est le moment ou jamais ; encore quelques jours, et le carnaval *aura vécu*. Il faut donc s'empresser de s'occuper de la mode qui brille de ses derniers feux, et tirer le meilleur parti possible des rayons de ce soleil couchant. Pour travestissemens, je conseillerai aux jeunes et jolies femmes le costume grec de chez Babin, qui sied à merveille ; ce costume se fait en satin, avec le corsage en brocart d'or ou d'argent, brodé en soie de couleur, ou parsemé de pierreries ; les manches en gaze unie ou lamée, une écharpe en cachemire ou soie grenadine, et la toque en velours brodée or, soie et pierreries. Le costume *styrien* est aussi un joli costume ; il a de la légèreté et une élégance montagnarde qui va admirablement aux femmes brunes et un peu fortes. La mode des petits corsets en velours de couleur, pour le bal, donne aux femmes qui les portent l'apparence d'être presque en costume, aussi sont-ils très en vogue dans ce moment ; après avoir employé les passementeries pour les orner, on vient de trouver pour eux un genre d'accessoire plus élégant encore, ce sont des boutons de perles assez gros. On en place trois rangs descendant en pointe sur le devant du corsage, les revers des petites manches sont ornés de même ; ces boutons sont d'un si joli effet, que Palmire les a adoptés pour les poser sur le devant de la jupe et du corsage de quelques nouvelles redingotes en satin. Un mot des fourrures, tandis qu'il en est temps encore, et qu'il y a un reste de *froidure* dans l'air qui les autorise. A la dernière soirée de la princesse Czar....., j'ai remarqué une fort belle femme vêtue d'une robe en velours bleu de ciel ; le corsage et la jupe ouverts devant étaient seulement fermés à la ceinture par une agrafe en pierreries ; tout le tour de la robe, les montans, le corsage, étaient bordés de petit-gris, de la maison Gon ; la bande du bas de la jupe trois fois plus haute que celle qui bordait les montans de la jupe et le tour du corsage ; les manches à la moscovite, larges, ouvertes du bas et demi relevées à l'intérieur du bras par une agrafe en pierreries, semblable à celle du corsage ; par dessous cette robe, une

autre en satin blanc, avec manches et corsage justes ; une coiffure en velours blanc, or et marabouts, due au talent de Beaudrant, complétait cette belle toilette, qui, elle aussi, faisait presque costume. — L'ornement des gants devient aujourd'hui un véritable luxe; outre les perles, les glands, les cordons arabes, la blonde, les fleurs dont on les garnit, voilà que l'on en fait de tout nouveaux nommés *gants à la Crispin*, avec un revers de velours noir, bordés d'un rang de petites perles ou d'un petit lacet d'or. Le nombre des bracelets ne connaît plus de terme, on en met tant que faire se peut, excepté avec les manches longues et justes, avec lesquelles il est de bon goût de n'en porter qu'un, comme terminaison de la manche et pour cacher l'espace qui se trouve toujours entre cette dernière et le gant. Avant de quitter l'article bijoux, je vous parlerai des grandes épingles à retenir les cheveux, que l'on appelle épingles *africaines;* la tête est en or, mais fort grosse, c'est une boule à facettes couvertes de pointes de diamans et de pierreries, et d'où s'échappent des cordons ou chaînes, avec des petits glands en diamans ou en pierres précieuses ; ces épingles, retenant des cheveux arrangés à la grecque, sont fort élégantes.

Les glands, si à la mode cette année, se glissent partout; ils ornent fort gracieusement les bracelets *algériens*, travail d'or qui imite un cordon et forme nœud sur le dessus du bras ; les flacons, enrichis de pierreries et suspendus à des chaînes accrochées à la ceinture, ont tout-à-fait remplacé les cassolettes. Les dentelles sont loin de perdre de leur faveur : déjà nos bonnes lingères de Paris ont fait des commandes de lingeries pour la nouvelle saison, avec lesquelles les broderies seront de toute nécessité ; on ne saurait trop engager les femmes à maintenir cette mode charmante, à laquelle elles doivent une grande partie de l'extrême élégance qui distingue leur toilette aujourd'hui. Les passementeries seront aussi fort employées pour orner les robes de printemps; leur apparition cet hiver n'est qu'un prélude aux succès qui les attendent plus tard. Avec les petits corsets de velours dont je vous ai parlé plus haut, il est d'un joli effet de porter un triple jupon, simulé par trois biais de velours de la même nuance que le corsage ; une couronne de roses blanches de Mme Lainné, portée avec cette toilette, forme un ensemble de bon goût, charmant pour une jeune personne. J'ai vu dernièrement trois costumes dans ce genre, crêpe blanc et velours grenat, expédiés en Allemagne par la maison de commission Giroud et Cie., qui m'ont paru pleins de distinction. Il n'est pas besoin de vous dire qu'on y avait joint les sous-jupes bouffantes de Delannoy ou d'Oudinot, accompagnemens obligés de toutes les toilettes. — A propos de toilettes, permettez-moi d'extraire de mes souvenirs quelques ensembles pris en haut lieu, et véritables modèles à suivre. Une robe en tulle blanc, *zébrée* de comètes de satin bleu de ciel, chaque bande de comètes, arrivant un peu au bas du genou, recouvrait, de distance en distance, un gros bouillon de tulle, et continuait encore sur la jupe pour aller plus bas recouvrir un second bouillon, placé tout-à-fait en bas du jupon. Le corsage était de même orné d'une comète qui partait du bas en correspondant aux lignes de comètes ornant le jupon, et s'étendait en éventail sur la poitrine et le dos; le corsage plat, à pointe, était bordé d'un bouillon de tulle également orné d'une comète qui avait la largeur d'un doigt et qui était placée à des distances assez rapprochées. Les cheveux en bandeaux devant, peu descendant sur les joues, derrière, une large tresse entourant le milieu de la tête et faisant le tour des oreilles en dessous; de chaque côté

de la tête, derrière la tresse, un bouquet de *volubilis* bleu. Autour du cou, une large chaîne d'or fermée par un nœud en turquoise, des bracelets pareils. — Une robe en satin rose, ouverte devant, et sur les deux côtés, de manière à former trois lés bien séparés; ces lés unis ensemble, de manière cependant à ne point être rapprochés, par des rangs et des glands en perles; la distance qui séparait chaque lé l'un de l'autre, au bas de la jupe, était d'une largeur de deux grandes mains; puis cette distance allait en s'amoindrissant jusqu'à la hauteur de la hanche, où elle cessait d'exister; la longueur des rangs de perles et le volume des glands suivaient la même progression décroissante à partir de l'ouverture; le corsage plat, à pointe, orné de draperies rehaussées de perles; les manches courtes, plates, avec un revers en satin bordé d'un rang de perles fermé par un gland dans l'intérieur du bras; une jupe de satin blanc sous la robe rose, dont le brillant d'argent se laissait voir entre les lés séparés de la robe de dessous et à travers les rangs et les glands de perles; un chapeau petit bord très court du front, descendant des côtés, en velours noir bordé de perles et orné de plumes blanches.

Vous m'avez demandé de *la mode*, madame, en voici; aujourd'hui l'on danse... La causerie n'est pas de saison! Baronne MARIE DE L'******.

UNE JOURNÉE A VENISE.*

A Madame ****

Venise, .. août ....

. . . . . .

IEN ne saurait donner une idée de la place Saint-Marc; cette place a quelque chose de si magique, elle a eu tant de retentissement dans l'histoire, que ce n'est pas sans une vive émotion qu'on se trouve porté sur ce lieu témoin de tant d'événemens. — Voyez, madame, ce carré long qui vous rappelle le Palais-Royal de Paris, avec ses galeries et ses flots populeux. A gauche sont les *Procuraties vecchies*, somptueuses demeures de ces anciens patriciens, fiers avogadors de la République. A droite le *Procuratie nuove*, élevé sur les dessins de Sansovino, le Michel-Ange de Venise. Ce monument, supérieur à l'envie, ainsi que le disait P. Arétin, a changé de nom; on l'appelle aujourd'hui le Palais-Royal. L'ensemble de la place Saint-Marc offre, dans ses détails, l'histoire des progrès et de la perfection des Beaux-Arts, depuis, pour ainsi dire, leur origine jusqu'à nos jours. C'est le seul endroit du monde où l'œil ne peut qu'admirer. Mais l'imagination la plus brillante se trouve dépassée à la vue de la Basilique de Saint-Marc, située à l'extrémité de la place. L'église de Saint-Marc fait exception à tout, et ne peut se comparer qu'à elle-même. Son architecture est à la fois grecque et arabe; cinq cents colonnes de porphyre, de marbre oriental et d'agathe, soutiennent ou décorent ces nombreux minarets, ces riches coupoles et cette légère campanille. Toutes ces colonnes ont été apportées de l'antique Bysance; ainsi le temple de Constantin a été érigé deux fois: la première aux rives

* Nous regrettons de ne pouvoir publier que quelques pages des nombreux et brillans souvenirs que l'auteur de cet article, homme d'art et de cœur a rapportés de la poétique cité des doges. (NOTE DE LA RÉDACTION.)

du Bosphore, la deuxième aux bords de l'Adriatique. L'esprit, comme les yeux, se perd au milieu de cette forêt de colonnes, de cette profusion de richesses inouies, où l'art le dispute à l'or qui couvre les murs. La basilique de Saint-Marc, mélange étrange du profane et du sacré, renferme à elle seule plus de raretés historiques et artistiques que tel musée célèbre.

A l'extérieur, sa façade est incrustée de bas-reliefs où chaque peuple est venu rappeler son art et ses croyances. En étudiant les détails, Saint-Marc n'est plus une église. Ici, une statue d'Isis en granit oriental, à côté d'une Cérès sur un char attelé de dragons en marbre vert. Là, deux piliers couverts de caractères cophtes, rapportés du temple de Saba à Acres. Plus loin, un groupe en porphyre, où les antiquaires, auxquels rien n'est caché, prétendent voir Aristogiton et Harmodius, assassins d'Hipparque, tyran d'Athènes. Quoi qu'il en soit, ce monument date évidemment de l'enfance de l'art. — Si nous pénétrons dans l'intérieur du temple, après avoir donné à une longue admiration la première impression produite par la vue des merveilles qui frappent de toutes parts, nous retrouvons encore ce mélange bizarre d'objets du polythéisme affectés au culte catholique. Là, un bénitier en porphyre soutenu par un autel antique de travail grec ; ici, des mosaïques du Colysée ; plus loin, un autel à Vesta, près d'un fauteuil en granit égyptien, originaire, peut-être, de quelque temple de Memphis. Enfin, dans ce temple, qui échappe à une description de détails, tant son ensemble est écrasant pour qui le voit, l'or est la matière la moins précieuse de toutes celles qui le décorent.

C'est sous les riches coupoles de Saint-Marc, au milieu des parfums dont la vapeur embaumante s'échappe de cent lampes d'or, qu'on peut se figurer aisément combien il est facile aux peuples de l'Italie de se laisser impressionner par les pompes du culte romain ; l'incrédulité elle-même sent fléchir ses doutes sous l'influence de la poésie de ces chants harmonieux, de l'éclat de lumière uni aux rayons du soleil, dont les prismes nuancés viennent jeter leur masse brillante sur les riches parois du temple et éclairer la physionomie inspirée du peuple de Venise. — C'est au dessus de la principale porte de Saint-Marc que sont placés ces quatre chevaux de bronze dont la destinée devait être si nomade et les noms si variés. Conquis par les Romains sur les Parthes, le *Quadrige de Chio* vint à Rome orner l'arc de Néron. Plus tard, quand Bysance, devenue puissante par le caprice d'un empereur qui lui sacrifia la force d'un empire, se para à son tour des dépouilles de Rome, *les Chevaux de Néron* décorèrent l'hippodrome de la ville de Constantin. Au treizième siècle, Henry Dandolo, doge de Venise, plante l'étendard de Saint-Marc sur les murs de Constantinople, et enrichit la république des dépouilles de sa conquête. Les chevaux de l'hippodrome deviennent les *Chevaux de Venise*. Six siècles après, presque jour pour jour, un jeune conquérant, qui, lui aussi, devait porter bien haut la gloire d'une autre république, éleva, par droit de conquête, les *Chevaux de Venise* sur le sol de sa patrie ; mais triste exemple de l'instabilité des choses d'ici-bas ! quelques années venaient de s'écouler à peine, que déjà, toujours hélas ! par droit de conquête, les *Chevaux du Carrousel* s'appelèrent de nouveau les *Chevaux de Venise !*

En face de la basilique de Saint-Marc, vous voyez, madame, trois piédestaux en bronze, ornés de bas-reliefs admirablement ciselés par Leopardo, ils supporteut les mâts où flottaient jadis les drapeaux conquis des royaumes de Chypre, de Candie et de Morée. Demandez à Venise ce qu'elle a fait de ses beaux drapeaux !

En sortant de Saint-Marc et tournant à gauche, nous nous trouvons sur la Piazetta, cette promenade favorite des Vénitiens ; jugez, madame, si cette préférence est bien méritée. — Devant vous les lagunes avec l'animation des gondoles qui les sillonnent, les cris et les chants du port. Voyez ces navires pavoisés aux différentes couleurs et mollement balancés par la brise. Pour jouir du tableau magique qui se développe devant vous, appuyez-vous, madame, sur l'angle de ce piédestal en bronze, c'est sur lui que s'élève la colonne de granit qui porte le lion ailé de Saint-Marc, cet ancien palladium des Vénitiens, que la victoire nous avait donné, et qu'elle nous a ravi. Remarquez que cette ci-

le Christ enfant. A côté, le doge Loredano en conversation avec la sainte Vierge. Auprès du trône, sous le tableau du Tintoretto, remarquez ces deux camaïeux de Thiépolo, génie de vingt ans, qui est allé mourir en Espagne, victime de la jalousie de ses rivaux.

De la salle du Sénat, on entre dans celle des Dix, de ce pouvoir souverain, supérieur même à celui du doge. Parmi les tableaux qui décorent cette salle, deux surtout sont remarquables. Le premier, de L. Bassano, rappelle la victoire du doge Ziani sur l'empereur Barberousse ; ce tableau, riche de couleur et d'ensemble, est d'un admirable effet de détails ; le caractère de la figure du doge est plein de grandeur. Le second tableau, non moins remarquable, est de M. Vecellio, et représente le congrès de Bologne en 1529. Rien n'égale la richesse et l'harmonie des costumes ; le relief des figures est vigoureusement senti, et donne le regret que ce maître n'ait pas produit davantage. En quittant la salle des Dix, nous nous trouvons sur la galerie qui domine la Cour ducale. Reposons nos yeux fatigués de l'éclat de l'or et d'une admiration long-temps soutenue. Asseyez-vous un moment, madame, sur l'appui de cette fenêtre, dont la double ogive descend presque de niveau avec cette large dalle qui coupe le pavé de la galerie. N'admirez-vous pas ces deux colonnettes torses où viennent s'enlacer en serpentant les fleurs et les feuilles délicates du volubilis ? Eh bien ! madame, cette fenêtre où vous trouvez un appui, cette large dalle de marbre où posent vos pieds, ont aussi leur histoire ; car tout, dans ce palais, parle au souvenir et à la pensée.

Le 17 avril 1554, un peu avant le lever du soleil, la population entière de Venise couvrait la place Saint-Marc. Une agitation sourde régnait dans cette foule compacte. Chaque figure portait avec elle l'expression d'une anxiété qui révélait l'approche d'un grand événement. — Les portes du palais étaient fermées et soigneusement gardées par les soldats esclavons à la solde de la République. Dans la Cour ducale, le sénat, les avogadors et les procurateurs de Saint-Marc occupaient, au pied de l'escalier des Géants, l'emplacement qui leur était réservé le jour où l'on couronnait les doges. Sur la première marche de cet escalier, on voyait un billot couvert d'un voile noir, et près duquel se tenait debout un homme aux formes athlétiques ; il était vêtu d'un juste-au-corps de laine rouge ; sa capuce de même étoffe et de même couleur, rejetée en arrière, laissait sa tête découverte. Sur ses traits fortement prononcés et naturellement impassibles, on lisait cependant les traces d'une émotion secrète et comprimée. Ses bras, dont les muscles saillans accusaient la force, étaient nus jusqu'aux épaules, afin que rien n'en gênât le libre usage. Ses mains reposaient sur l'extrémité du manche d'une hache, dont le fer brillant recevait les premiers rayons du soleil qui commençait à se lever du sein des lagunes pur et radieux, comme pour éclairer un jour de fête. Un coup de canon, parti de l'arsenal, porte la commotion électrique au milieu du peuple, dont l'agitation, long-temps contenue, se fait alors jour, et, du sein de cette foule immense, le cri de *grace!* part clair et distinct, comme s'il sortait de la bouche d'un seul homme. Dans ce même moment, la fenêtre du palais, de niveau à l'escalier des Géants, s'ouvrit et livra passage au conseil des Dix, suivi des mystérieux membres du tribunal des Trois, dont la figure était cachée sous un masque épais. Au milieu d'eux s'avançait un vieillard dont la marche assurée et la tête haute montrait qu'il était digne du manteau ducal jeté sur ses épaules, et du diadème qui couvrait son front. C'était le doge. Arrivé près du billot, il s'arrêta ; son regard fier se promena lentement sur ceux qui l'entouraient ; sa bouche laissait errer un sourire de mépris ; mais, aux cris du peuple qui parvinrent jusqu'à lui, sa figure entière s'anima d'une sublime expression de résignation ; car, pour lui aussi, la voix du peuple était la voix de Dieu. Deux membres du sénat s'approchèrent du doge et le dépouillèrent, l'un de son manteau ducal, l'autre de son diadème. Le noble vieillard, le regard toujours assuré, fléchit les genoux et courba la tête ; puis la hache, en s'élevant, traça, dans l'espace, un rayon lumineux, et retomba pesamment sur le billot. Au même instant, les portes du palais s'ouvrirent ; le peuple se précipita dans

la Cour Ducale au moment où la tête octogénaire de M. Faliero roulait sanglante sur les degrés de l'escalier des Géants, là même où l'année d'avant le vainqueur de Zara avait ceint le diadème.— Cette fenêtre, où vous êtes assise, madame, cette dalle où posent vos pieds, furent les témoins de cette scène tragique : ici était l'ancien escalier des Géants. — Pour descendre de cette galerie, prenons l'*Escalier d'Or*, dont le nom dit assez la richesse. Ces somptueuses décorations en stuc sont de Vittoria, les peintures de Franco, et ces deux statues qui supportent ce riche édifice, Atlas et Hercule, sont de Sansovino, dont le nom a tant d'échos dans Venise.

Par la transition la plus brusque, et sans sortir de ce palais, nous allons parcourir d'autres lieux, triste dédale où Venise est venue perdre sa gloire. — Sous la galerie que nous venons de quitter est un étroit passage. — Entrons-y. A son extrémité, nous trouvons encore un escalier, mais celui-ci est humide, obscur ; vous le voyez, jamais transition ne fut plus complète : cet escalier conduit aux cachots du palais.

Huit pieds carrés; un sol dont l'humidité est constamment entretenue par l'eau des lagunes qui quelquefois s'élève d'un pied ou deux ; pour tout meuble une pierre pouvant servir au choix du prisonnier, de siége ou d'oreiller. Voilà ce qu'on appelle *les puits*, ou *les cachots* de Venise. Immédiatement situés au dessous de la salle des Trois, un escalier particulier uni ces deux points extrêmes du luxe et de la misère, des joies de la vie et des angoisses de la mort. Mais les murs sont épais, et le cri de la douleur ne viendra point se mêler aux accens du plaisir. — Une ouverture de quelques pouces, barrée par un croisillon en fer, est l'unique passage par où pénètre un peu d'air; cet air vient du souterrain qui conduit aux cachots, car le jour n'y pénètre jamais, la nuit y est éternelle.

La justice de Saint-Marc a cela de bon, qu'elle est expéditive. Le prisonnier à peine arrêté est conduit devant le tribunal des Trois, dont chaque membre est masqué. A Venise, la justice n'avait point de bandeau, elle portait un masque. L'accusation est formulée; la défense nulle ; le condamné est reconduit dans son cachot, il n'y entre pas seul, un moine est avec lui. Un homme y était déjà; cet homme porte au bras gauche un écusson aux armes de Saint-Marc, honneur réservé aux seuls fonctionnaires publics ; il tient à la main un morceau de corde de moyenne grosseur, long d'environ deux pieds, et dont les extrémités sont terminées par une petite traverse en bois. Le prisonnier est placé sur la pierre qui lui sert de siége, de manière à ce que sa tête se trouve au niveau du croisillon. Le moine, avec cette banalité que donne l'habitude, lui adresse quelques paroles à peine écoutées. Tandis que l'homme à l'écusson lui passe au cou sa petite corde dont il réunit les deux bouts aux barres du croisillon, il les tourne sur eux-mêmes à l'aide des petits morceaux de bois ; la corde se serre, et bientôt le sang jaillit avec force de la figure injectée de la victime qui déjà ne souffre plus. Voyez, madame, sur le mur, ces gerbes sanglantes; elles attestent la triste vérité de ce récit.

C'est ainsi qu'on en usait avec ceux qui n'avaient pas l'honneur d'être nobles. Les choses se passaient avec plus de dignité envers ces derniers. A quelques pas des cachots, il existe un petit couloir, dont une pierre élevée de deux pieds barre le passage. De cette pierre, le sol s'en va en pente, et se termine au mur par une fissure qui laisse apercevoir l'eau des lagunes. Au dessus de cette pierre se trouve une machine fort ingénieuse, qui prouve, d'après l'observation toute nationale de notre cicérone, que le docteur Guillotin n'est qu'un plagiaire, et qu'il lui est tout au plus dû une mention honorable pour avoir appliqué à son pays une découverte aussi utile à l'humanité. Pour éclairer la scène qui va se passer, une petite niche, artistement pratiquée dans le mur, reçoit une lanterne dont la fumée a laissé ses traces. L'homme à l'écusson, dont la sérémissime République employait si bien les momens, est encore là; il met de l'ordre dans le jeu de sa *maladesta*. Impatient d'être libre, car il est minuit, c'est l'heure du plaisir à la *Piazetta*; sa femme, ses enfans l'y attendent, et il est si bon mari ! si bon

selure où pose votre bras est presque effacée. C'est que durant bien des siècles les générations de Venise sont venues, comme vous, y chercher un appui; Dandolo, peut-être, y rêva la gloire de Venise; Faliero, sa liberté. A côté de cette colonne s'en élève une autre, celle de Saint-Théodore, premier patron de Venise. C'est entre ces deux monumens rapportés de la Grèce dès le neuvième siècle, qu'avaient lieu les exécutions sanglantes, rendues si fréquentes par la tyrannie des Dix; aussi, les Vénitiens nomment-ils la Piazetta, la *Place du Sang* : partout le peuple a son langage caractéristique.

Vous contemplez à droite le Palais-Royal et sa riche architecture; c'est du ciseau de Sansovino que sont sorties ces légères colonnes qui semblent ne pas tenir au sol qui les supporte; voyez l'angle somptueux de ce palais recevoir la masse de lumière que projette sur lui ce soleil éclatant, dont les rayons viennent éclairer et mettre en relief le tini de ces gracieux chapiteaux, de cette frise à jours, et permettre à l'œil d'en suivre les détails, comme la loupe du botaniste lui montre toutes les merveilles d'une fleur. A côté s'élance hardie et légère la *Tour de l'Horloge*, élégant édifice, incrusté de dorures et de marbres précieux. Enfin, madame, à votre gauche jetez les yeux sur ce vaste monument aux noires ogives, pour lequel l'architecture a épuisé toutes les merveilles de son art; c'est le *Palais-Ducal*, dont le nom seul est toute une histoire : histoire de grandeur et de sang. L'admiration est muette, aucune parole ne saurait rendre la profonde impression que produit l'aspect de ce vénérable édifice, dont la peinture et la gravure ont si souvent, mais vainement, cherché à rappeler la grandeur et la merveilleuse beauté. Le Palais-Ducal de Venise est, sans contredit, le monument de l'Europe où viennent se concentrer avec le plus d'intérêt les souvenirs de l'histoire, les méditations du poète et les inspirations de l'artiste; c'est vers le milieu du quatorzième siècle, sous le court dogat de M. Faliero, que sortit, comme par enchantement, du sein des lagunes, cette page brillante de l'histoire de Venise, mais sur laquelle aussi est écrite en caractères de sang celle du vainqueur de Gênes et de Zara. . . . .

. . . . . .

Pénétrons dans le Palais-Ducal. La porte sous laquelle nous passons est de forme pyramidale, sculptée par Bartholoméo et décorée de statues du même maître; elle nous introduit dans la *Cour Ducale*, qui prend aussi le nom de *Cour des Citernes*, de deux larges coupes en bronze qui en occupent le milieu. Ces vastes réservoirs, ciselés par Conti et Albergetti, datent du milieu du seizième siècle. En étudiant ce travail, on regrette de voir délaisser un art qui n'a plus en Europe que quelques rares interprètes. Montons le vaste escalier dont le nom rappelle tant de souvenirs : c'est l'escalier des Géants, orné de deux statues colossales de Sansovino. C'était sur la première marche de l'escalier des Géants que l'on couronnait les doges de la république. Le peuple envahissait la cour; le conseil des Dix et le sénat montraient à la foule le simulacre de souverain qu'ils venaient d'élire. Remarquez, madame, le travail exquis de cette large balustrade : ne vous semble-t-il pas admirer un de ces jolis produits que Malines vous envoie? Cette dentelle de marbre, due à la légèreté du ciseau de Dominico, date du quinzième siècle seulement; car, à cette époque, l'ancien escalier des Géants fut détruit : nous en retrouverons cependant encore un souvenir. Nous entrons dans la salle du Grand-Conseil, immense galerie où tous les événemens glorieux de la république sont reproduits par les grands maîtres de l'école vénitienne, de cette école qui pendant trois siècles dota l'Europe de ses chefs-d'œuvre et lui légua l'amour des arts. Le premier tableau qui frappe les regards est la plus grande toile connue du Tintoretto, représentant le *Jugement dernier*. C'est dans cette vaste composition que Tintoretto a montré cette science du *raccourci*, qu'il avait apprise du Titiano, son maître. Remarquez-vous, madame, à droite du tableau, cette femme aux formes si suaves, et qu'un ange admet au nombre des élus? Cette femme était la belle maîtresse du peintre : l'amour entre toujours pour quelque chose dans le génie de l'homme. Regardez maintenant, à gauche, cette même femme, toujours belle, mais soumise aux affreuses douleurs que lui fait endurer un démon. Sept années avaient été né-

cessaires pour l'achèvement du tableau. Dans cet intervalle, la maîtresse du peintre lui fut infidèle, et l'amant se vengea en artiste. Ne tremblez-vous pas, madame, en voyant combien est facilement franchi le court espace qui sépare le Paradis de l'Enfer?

Cette toile de P. Veronèse nous montre le doge Contarini vainqueur des Génois. Dans ce tableau, le génie du peintre s'est, tout à la fois, inspiré de l'amour de l'art et de l'amour de la patrie. A côté, *la Reddition de Zara,* où le Tintoretto a épuisé toutes les nuances de sa riche palette. Partout où les yeux se portent dans cette immense galerie, ils se reposent sur les plus belles pages de l'école vénitienne. C'est dans la frise de la salle du Grand-Conseil que sont placés les portraits des doges de la république. Un seul médaillon est resté vide et couvert d'un voile noir; on lit dessus: *Hic est locus Marini Falethri decapitati pro criminibus.* « C'est ici la place de Marino Faliero, mis à mort » pour ses crimes. » —Vous connaissez, madame, ce drame sanglant de l'histoire de Venise: Byron et C. Delavigne l'ont poétisé en France et en Angleterre. A Venise, le souvenir n'en est point effacé; le peuple a de la mémoire: il n'a point oublié que Faliero avait uni sa cause à la sienne, et que ce fut moins la tête du doge que celle du chef populaire que fit tomber la justice des Dix.

Indépendamment des tableaux, la salle du Grand-Conseil contient aussi quelques marbres dont deux surtout méritent notre attention. Remarquez, madame, ces deux groupes: la tradition les attribue à Phydias. Je mets ma responsabilité de cicerone à l'abri de ce grand nom. N'est-il pas vrai que le ciseau de Phydias anime ce Jupiter enlevant Ganymède aux cieux? Le maître des dieux a pris la forme du roi des airs; dans ses serres puissantes, il soutient l'enfant qu'il ravit à la terre; ses ailes frémissantes, demi-ouvertes, indiquent un vol léger; car, heureux du fardeau qu'il porte, il semble craindre le moment où il le déposera au milieu des dieux jaloux de son bonheur. A la vue de ce corps, aux formes si douces, au mol abandon de ces membres délicats, l'illusion est permise, et Jupiter est presque excusé. Voyez, maintenant, cet autre groupe, c'est le même dieu, encore infidèle aux cieux, et cachant sa divinité sous la forme élégante d'un cygne au blanc plumage. Voyez Léda, ignorante du trouble qui l'agite, se défendant des caresses du dieu qui la trompe; voyez ce corps courbé qui fléchit, ce regard qui s'éteint, le mol abandon de ces bras sans forces! Naples et Rome n'ont rien à comparer à ces deux groupes de la statuaire antique.

Nous voici maintenant dans la *Salle des Trois*, de ce mystérieux tribunal dont les jugemens sans appels recevaient leur exécution aussi bien par le poignard du bravo que par le glaive de la loi. En entrant dans cette salle, un tableau vient tout d'abord attacher vos regards: c'est l'enlèvement d'Europe, regardé comme le chef-d'œuvre de Véronèse; la fraîcheur du coloris, l'élégance des formes et des détails, la parfaite conservation de ce tableau, font de lui une des plus admirables productions du génie de la peinture. Nos conquêtes nous avaient enrichis de ce chef-d'œuvre; 1815 nous l'a ravi. *Le retour de Jacob à la terre de Chanaan*, belle inspiration de L. Bassano, brille même à côté de Véronèse. Voici, la magnifique cheminée en marbre de Carrare, sculptée par Alspetti; les deux cariatides qui la soutiennent sont du ciseau de Salo. Près de cette porte si éclatante de richesses, remarquez-vous, madame, cette ouverture étroite faite aux parois du mur? C'est la Bouche de Lion, autrefois la terreur de Venise, du peuple comme des grands: véritable petite poste aux lettres, commode à la lâcheté anonyme, comme à la cupidité d'un héritier impatient. De cette pièce on entre dans le cabinet du doge, rocher d'or massif, dans lequel on a taillé un appartement. La salle du Sénat, attenante au cabinet du doge, est remarquable par sa grandeur, son architecture et sa simplicité. Le mérite des tableaux qui la décorent en font, du reste, un magnifique ornement. Auprès du trône, le Tintoretto a représenté le Christ mort et deux doges à genoux. Ainsi que l'école espagnole, l'école vénitienne montre trop souvent cette bizarre alliance de l'histoire moderne unie à celle des temps primitifs de l'Eglise. Ainsi, dans cette même salle, voyez, madame, ce tableau de Palma, représentant le doge Cigona en adoration devant

père ! Mais la porte d'un cachot vient de souvrir : un homme en sort, accompagné d'un moine — celui de tout à l'heure, sans doute ; — quelques secondes s'écoulent à peine, qu'un bruit sourd se fait entendre ; la petite machine vient d'agir, et fait rouler jusqu'au mur une tête, le plus souvent pleine de vie, d'enthousiasme, d'idées généreuses, qu'un mot léger, qu'une imprudence ont livrée à la terrible justice de Saint-Marc. Le sang suit la pente qui lui est donnée et va pourprer l'eau des lagunes ; mais il est nuit, et quand viendra le jour, la vague aura lavé la trace sanglante, et le gondolier passera sans se douter que justice a été faite ; seulement arrivé sous le pont des Soupirs, il interrompera sa barcarole, car sa voix n'oserait se faire entendre joyeuse dans ce lieu redoutable, et son bras vigoureux manœuvre l'aviron pour dépasser plus vite ces sombres lieux, dont l'aspect seul jette l'effroi dans son ame. Je vous épargnerai cependant, madame, la fatigue de monter jusqu'à ces *plombs* redoutables, si tristement célèbres, sous lesquels Silvio Pellico puisa, dans les saintes et douces croyances d'un meilleur avenir, le courage de supporter le supplice qu'y font endurer les feux d'un soleil dévorant. Avant Silvio Pellico, Casanova y rêva son roman licencieux, que plus tard il donna pour ses Mémoires. — Quittons ce palais, madame, au milieu de son antique splendeur, sous l'éclat qui couvre ses murs, entourés des chefs-d'œuvre qui le décorent, un sentiment pénible vous domine, et malgré soi, l'humidité des cachots, les traces sanglantes qu'on y lit encore, viennent attrister et glacer l'admiration.

Nous voici de nouveau sur cette piazetta, si coquette ; arrêtons-nous un instant, respirons l'air pur qu'apporte la brise ; il est deux heures, le soleil darde ses rayons de feu sur les lagunes désertes. A cette heure tout dort dans Venise, Saint-Marc lui-même n'a plus de dévots ; quelques rares étrangers, guidés, comme nous, par l'intérêt d'une vive curiosité, bravent la chaleur d'un soleil des tropiques. La sentinelle allemande chargée de la garde de ces deux inoffensifs canons, n'en cède pas moins, malgré la sévérité de la consigne, à l'influence de l'exemple : elle aussi dort. Un songe heureux lui rappelle peut-être sa froide et brumeuse patrie, les plaisirs de son village, doux rêves de sa vie, et dont ne viennent point le distraire ce beau ciel de l'Italie, ces chefs-d'œuvre de l'art, et tous ces monumens de l'histoire...

HUGUENET LE JAY.

CONCERT DE LA SYLPHIDE.

La grande soirée musicale offerte par LA SYLPHIDE à ses abonnés aura irrévocablement lieu *mardi 9 mars prochain*, à huit heures du soir, dans la salle de M. Henri Herz, rue de la Victoire, 38. — Dans la partie vocale, on entendra Mmes Gras-Dorus, Julian et D'Hennin ; MM. Roger de l'Opéra-Comique et Burdini. — Dans la partie instrumentale brilleront M. Henri Herz qui exécutera, avec une de ses premières et de ses plus habiles élèves, un *duo*, expressément composé par lui pour cette solennité ; Théodore Haumann, miss Clara Loveday, Mlle Beltz et M. Dorus, qui a su porter la flûte à un si haut point de perfection ; M. Adolphe Schimon tiendra le piano. — Il est donc permis de dire, dès aujourd'hui, que les sommités de l'instrumentation et du chant concourront à cette brillante soirée de LA SYLPHIDE, qui n'épargnera rien pour que ses abonnés en gardent un long et favorable souvenir.

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

M. Bingham. — M. de la Rocca. — La marquise de Crillon. — La comtesse d'Appony. — Le comte de Castellane. — Le président de la Chambre des députés. — Le bal de la reine. — La duchesse d'Albuféra. — La baronne de Pontalba. — La duchesse de Cazes.

Mon avis, il n'y a rien de plus monotone que la description de toutes ces soirées et de tous ces bals qui présentent à peu près la même physionomie, le même cadre, les mêmes tableaux nuancés par toutes ces jolies femmes avec lesquelles le public a déjà fait tant de fois connaissance, admirant la grace de l'une, les traits réguliers de l'autre, la dignité de celle-ci, la spirituelle coquetterie de celle-là, et les toilettes recherchées et brillantes de tous ces groupes animés qui témoignent de la supériorité de la société française où le mouvement de la jeunesse prestigieuse ne fait aucun tort au calme de l'âge raisonnable, devenu, de nos jours, l'âge des causeries politiques. Nous nous dispenserons donc de répéter les remarques que nous avons déjà eu l'occasion de faire sur les personnes et sur les plaisirs, en rendant compte des soirées parisiennes.

On a été fort agréablement étonné de voir à l'hôtel qu'habite la famille Bingham, chez des étrangers établis de la veille à Paris, une assemblée nombreuse, composée de toute la haute aristocratie. On avait de la peine à se rendre compte de cette affluence des notabilités parisiennes, autrefois si difficiles à accorder la faveur de leur présence ; mais pour peu qu'on réfléchisse à la physionomie du siècle, pour peu qu'on soit pénétré du caractère de notre époque, on sait que les obstacles de l'ancienne étiquette ont disparu, et l'on accepte plus aisément ces plaisirs qui jadis devaient être réglés d'après un code invariable. — Et puisque le principe proclamé du haut de toutes les tribunes est le même, puisque, enfin, les nations ne doivent former qu'une grande famille, quel moyen plus efficace pour se tendre la main et pour fraterniser, qu'une soirée ou un bal.

Il était impossible, pour plusieurs personnes qui se trouvaient au bal de M. de la Rocca, de ne pas reporter leur pensée à celle qui autrefois était le plus bel ornement de cet hôtel, et où vivra toujours le souvenir de son esprit éclairé, de sa haute piété et de ses qualités sublimes qui commandaient l'admiration et le respect! Au milieu de cette belle fête de M. de la Rocca, de ces danses qui se sont prolongées jusqu'au jour, combien, hélas ! d'anciens amis bénissaient le nom de la duchesse de Broglie, en regrettant amè-

rement son irréparable perte? — Le bal de la marquise de Crillon avait réuni l'élite du grand monde.

On ne doit pas craindre le titre de flatteur en donnant la préférence à un bal sur les autres; nous dirons, sans hésiter, que le bal à l'ambassade d'Autriche a été un des plus gais de tout le carnaval. Qu'on explique comme on l'entendra ce prestige que l'on rencontre aux réunions de Mme la comtesse d'Appony, on ne disputera pas au moins sur le faits, et il est incontestable que dans les salons de la rue de Grenelle on se sent joyeux, aimable, plus en train; les femmes paraissent même plus jolies, et toutes ces jeunes personnes auxquelles Mlle d'Appony fait les honneurs avec une grâce particulière, rayonnent de charmes incomparables. — Le soir, où avait lieu le bal de la comtesse d'Appony, le comte de Castellane faisait chanter sur son théâtre du faubourg Saint-Honoré. La variété des amusemens a toujours son avantage, dût-elle subir *l'épreuve* de la comparaison. — Si nous n'étions pas encore étourdis par les bourdonnemens de la foule à laquelle nous venons d'échapper, si nous ne nous ressentions de la fatigue et de la chaleur du bal de M. le président de la Chambre des députés, nous essaierions de tracer rapidement les tableaux de ce flux et reflux des visiteurs, de danseurs et de danseuses, qui ont rempli l'hôtel de la Présidence jusqu'à quatre heures du matin; ce bal a été grandiose et brillant par la quantité de lumières, par l'élégance des toilettes, par la variété des groupes et des figures qui auraient été autant de bonnes fortunes pour nos artistes en renom, si on avait pu les fixer et en esquisser les principaux traits. Ceux qui ne prenaient pas leur place dans les quadrilles aussi animés que brillans, agitaient, avec une ardeur rare, la question des forts détachés et de l'enceinte continue; ce qui prouve que, chez M. le président Sauzet, il y a eu du plaisir pour tout le monde.

Les enfans à la cour? — Figurez-vous si cela est possible, l'ambition de toutes les mères pour une pareille présentation dans ces vastes galéries dorées, où jadis les premières familles s'estimaient trop heureuses d'amener les jeunes personnes de ving ans! Maintenant toutes ces ambitions lilliputiennes de sept et huit ans viennent d'être satisfaites par le bal d'enfans du Château.—Qu'on ne pense pas que ces danseurs et ces danseuses en miniature ne comprenaient pas l'honneur qu'on leur faisait, en leur permettant de paraître devant la famille royale; car on devinait à leur maintien et à leur respect de toutes les convenances, qu'ils jugeaient déjà la position et le caractère de leurs amusemens. Ce bal, qu'on appelle le *bal de la reine*, a été on ne peut plus agréable, pour tous ceux qui ont eu le plaisir d'y assister; que de grandes dames, en cette occasion ont regretté plus que jamais de n'avoir pas une petite fille à faire danser avec le comte de Paris, où avec le prince de Wurtemberg, quoique de nos jours on obtient très peu de choses en dansant!... Les mères qui revenaient des Tuileries, rayonnantes de joie, se rendaient presque toutes chez Mme la duchesse d'Albuféra, où il y avait une charmante réunion, et de là, au bal de Mme la baronne de Pontalba qui, en attendant qu'elle ouvre son palais, qui sera sans contredit un des plus beaux ornemens du faubourg Saint-Honoré, fait prendre patience à ses amis, en leur donnant des bals splendides dans sa demeure actuelle. — Le bal de la duchesse Decazes a ressemblé à tous les précédens: il a été magnifique.

Comte ALFRED DE R***.

REVUE DES THÉATRES.

M. Léon Pillet a bien décidément cessé de croire au retour de Fanny Elssler; la semaine dernière il demandait au tribunal de commerce la rupture de l'engagement de cette danseuse, plus 60,000 fr. de dommages-intérêts. Le prononcé du jugement a été renvoyé à huitaine. En attendant, une forte impulsion est donnée au ballet, qui ne saurait mourir parce que ses reines l'abandonnent. — Ainsi, nous avons assisté aux débuts de Mme Carlotta Grisi, la femme de Perrot, et il n'y a que des éloges à faire de cette gracieuse et poétique sylphide. Nous n'en dirons pas tout-à-fait autant de Mlle Maria, très jeune et très jolie danseuse cependant, mais qui, en acceptant le rôle principal de *la Gipsy*, n'a pas assez réfléchi peut-être à la témérité de son entreprise; pour remplacer Fanny Elssler, il faut plus que de la bonne volonté et de la grace. — Boucher, la basse-taille de Bordeaux, va bientôt paraître sur la scène de l'Académie Royale dans le rôle de Bertram. Nous n'avons donc que des félicitations à adresser à M. Pillet sur son activité et ses succès. — La semaine dernière, et parlant des scènes d'*Athalie*, jouées par Mlle Rachel chez Mme Récamier, nous avons omis de dire que la réplique était donnée à l'illustre tragédienne par un jeune homme du nom d'Adolphe Vincent, qui se livre en ce moment à de sérieuses études dramatiques, et auquel, croyons-nous, la scène de la rue Richelieu réserve des succès.

On a beau dire que le genre italien passe; nous n'allons pas une seule fois à l'Odéon sans trouver la salle et les corridors combles. Quelques personnes se plaignent de l'inactivité de l'administration; l'administration a monté ou repris presque autant d'opéras anciens ou nouveaux qu'il s'est écoulé de semaines depuis le commencement de la saison; le bénéfice de Mme Persiani nous a fait connaître le dernier et mélancolique opéra de ce tendre Bellini, *Beatrice di Tenda*, où Mme Persiani a été admirable; l'époque du carnaval a fait reprendre *il Matrimonio segreto*, ce chef-d'œuvre de Cimarosa, que Rubini, Lablache, Mmes Persiani et Grisi chantent avec une perfection désespérante; enfin, d'ici à quelques jours, nous allons avoir la *Semiramide* pour le bénéfice de Mme Grisi. En vérité, si nous avions quelques reproches à adresser au Théâtre-Italien, ce ne serait ni sur ses brillantes recettes, ni sur la variété de son répertoire. — La troupe de l'Odéon prépare aussi en ce moment ses trois concerts d'adieu, qui auront lieu le mois prochain dans la salle de M. Henri Herz. — Le succès du *Guitarrero*, où Roger se montre chanteur si exercé et comédien de si bon goût, ne fait que croître à l'Opéra-Comique, qui active de toutes ses forces les répétitions des *Diamans de la couronne*, de M. Auber, dont le principal rôle est confié, comme on sait, à la charmante Mme Thillon.

Le théâtre de la Renaissance a changé de direction. M. Anténor Joly, pour lequel la fortune s'est montrée si constamment contraire, a cédé la place à M. Lefèbvre. S'il faut en croire le bruit qui court, Mme Desbordes Valmore a fait recevoir un drame à ce théâtre. — Vernet quitte les Variétés; il est à la veille peut-être d'accepter un engagement au théâtre du Palais-Royal. — *M. et Mme Camus*, vaudeville de carnaval, inventé par MM. Dumanoir et Brisebarre, pour Sainville et Alcide Tousez, vivra plus long-temps que les roses; je doute toutefois qu'il aille au-delà du mercredi des cendres. — Le Vaudeville va de mal en pis, et le Gymnase de pis en mal. — La Porte-Saint-Martin a repris *Lazare le Pâtre*, où Raucourt et Jemma obtiennent surtout un grand succès. — Les vingt-huit premières représentations de *la Grâce de Dieu* à la Gaîté ont produit 59,875 francs; ajoutez donc quelque chose à l'éloquence de ce chiffre?

***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffure de ces charmants de la Mme (Leclère) Coiffure de Cheveux de (Paris) Robes de (Palmire) Étoffes de (Delisle) Fleurs de (Me Lainné) Sous-Jupes (Oudinot) Gants (Mayer) Le tout expédié par la Mde de Cours (Giroud de Gand et Cie) Lafaille 1 au 1er

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS

A Madame *.**

27 février.

Vous allez vous reposer, madame : le carnaval est fini, et les bals vont finir ; permettez-moi de vous transmettre la description de quelques unes des toilettes qui ont brillé avec le plus d'avantage. Chez la duchesse de P..... j'ai remarqué une robe de satin blanc, avec des revers doublés de satin bleu ; la coiffure qui accompagnait cette robe était charmante ; elle était composée d'une résille de soie bleue à jours mélangée de perles et posée sur la tête avec une grace toute particulière. Une jeune personne portait une robe en crêpe lisse blanc à deux jupes ; chaque jupe garnie d'une petite ruche, et légèrement relevée sur le côté par un bouquet de roses mousseuses ; dans les cheveux une guirlande de roses mousseuses posée à l'Iphigénie. Une autre jeune personne : une robe en poult de soie bleue très pâle, sans garniture, le corsage à pointe drapé en pareil, les manches courtes et justes, et, par dessus les petites manches, de grandes manches *à la vieille*, bordées d'un léger cordon algérien, qui se terminait par un gland, et faisait pendre la manche presque jusqu'au bas de la jupe ; cet arrangement avait quelque chose de vaporeux, qui ne manquait pas d'élégance. Une jeune mariée avait une robe satin broché, garnie de trois torsades en satin, qui bordaient le bas de la jupe et montaient en tablier sur le devant de la jupe jusqu'au corsage : entre les torsades, au milieu du devant de la jupe, des nœuds en perles avec glands tombans ; une longue écharpe en angleterre à volans ; dans les cheveux des grappes de groseilles en perles, dont le feuillage était fait en poussière de diamant ; malgré le peu d'harmonie de certaines couleurs entre elles, les femmes, même de la haute société, les ont adoptées cet hiver ; nous avons vu dans ce genre une robe de crêpe bleu doublé bleu, dont le devant de la jupe était orné de trois guirlandes de roses pâles, partant de bas en haut, et venant, en s'amoindrissant, se réunir au corsage ; une couronne pareille entourait, derrière la tête, le chou grec ; les roses étaient sans feuillage. — Une autre robe en

moire nuance paille était ornée de deux gros bouillons en tulle de même nuance sur lesquels étaient posés de distance en distance des bouquets de grosses campanules en velours bleu, les ornemens et autres accessoires du corsage et des manches étaient également en velours ou fleurs de velours bleu; la coiffure de même avec un rang de perles sur le front. Une femme en deuil avait une robe en crêpe noir, doublée de satin noir, au bas de la jupe deux ruches de tulle noir bordé de petites comètes de satin noir; les manches courtes ornées de trois petites ruches pareilles; corsage à la grecque, retenu au milieu de la poitrine par une agrafe de diamans; dans les cheveux, une branche de fleurs et feuilles en chenille noire, tombant derrière l'oreille jusque sur le cou; dans le chou formé de torsades de cheveux, une agrafe de diamans. Cette toilette était on ne peut plus distinguée.

Une robe fort gracieuse était en crêpe violet, doublée couleur sur couleur; le bas du jupon, garni de trois rangs de guirlandes de feuillages en satin violet découpé à l'emporte-pièce et gauffrées. Corsage plat, à pointe, avec rabat en blonde gothique posé à plat, les manches courtes, justes, avec revers pareils; sur la tête, un petit chaperon en crêpe rose, posé très en arrière, et de plus une guirlande fort mince, composée de fleurs très délicates, placée sur le front à la naissance des cheveux et venant se rejoindre sous le chaperon; les cheveux étaient arrangés en bandeaux lisses. — Une autre robe, en satin lilas broché de blanc, garnie d'un volant de guipure avec la berthe pareille, ainsi que les revers *à la laitière*, des manches courtes; dans les cheveux, une branche de scabieuses lilas, mêlée à des épis de diamans. Une autre robe en velours bleu, ouverte devant, sur une jupe de satin blanc; les deux montans ouverts de la robe de dessus retenus à la jupe de dessous par des nœuds de rubans en brocard d'argent; la jupe de dessous, garnie d'un volant de dentelle d'argent; corsage à pointe, avec trois gros plis arrêtés partant de l'épaule et descendant en cœur jusqu'au milieu du corsage; le même arrangement derrière et devant, les manches courtes, justes, avec revers en dentelles d'argent; sur la tête un turban de cachemire bleu brodé en argent. — Une autre robe en organdi, forme tunique, la jupe de dessous également en organdi; tunique et jupe garnies de trois chefs en or; le corsage à la grecque et les manches ornées de même; dans les cheveux, une couronne de coquelicots. Une jolie toilette, de celles que l'on prépare déjà pour le Musée, sera une robe en gros d'Afrique bleu de ciel, garnie de deux larges plis doubles en biais de velours, un spencer et une écharpe de velours noir; chapeau bleu, résille avec marabouts de même nuance. — Une redingote en lévantine, gris perle, forme amazone, ornée de boutons en perles; écharpe en cachemire blanc; chapeau gris et plumes blanches. Rien de nouveau dans la forme des robes; elles sont toutes fort décoletées, en pointe ou à la grecque pour soirées et bals, montantes et plates pour demi-toilette; les manches se font justes, les revers larges et plats sur la poitrine et souvent d'une autre nuance que la robe. Vous ne pouvez vous figurer l'immense quantité de coiffures imaginées pour cet hiver. On voit dans le monde beaucoup plus de femmes avec la tête couverte qu'en cheveux, excepté les jeunes personnes, qui ne sont jamais aussi jolies qu'avec cette coiffure naturelle. A ce même beau bal de la duchesse de D....., dont je vous ai parlé plus haut, j'ai vu de fort jolies toques en velours cerise, dont le fond était plat, avec une bande froncée tout autour, qui formait pointe devant.

On fait en ce moment des fleurs en plumes d'Amérique qui sont fort à la mode; ces plumes doivent être de leur teinte naturelle, ainsi que les feuillages également en plumes. On porte beaucoup de marabouts dans les cheveux, et on en garnit également les robes soit d'étoffes légères, soit d'étoffes épaisses. J'ai vu l'autre jour expédiée par la maison de commission Giroud-de-Gand, à Mme P*****, à Bourges, une coiffure ravissante en velours vert et franges d'or tombant un peu plus bas d'un côté que de l'autre, le fond de cette coiffure était brodé en or, une guirlande de roses avec feuillage vert pour monter jusqu'au corsage de la robe.

Baronne MARIE DE L*****.

LES DEUX EXTRÊMES.

PREMIERE PARTIE.

Les extrêmes se touchent..... mais ils se brisent.

L'HISTOIRE qu'on va lire est, sauf le nom des personnages, vraie dans tous ses détails. C'est un de ces drames ignorés de la vie parisienne, qui viennent parfois ébranler la société sur ses bases les plus intimes. Le dénoûment a éclaté, il y a peu de temps, dans la salle des mariages du 10e arrondissement, et le prologue avait eu lieu, quelques semaines plus tôt dans une mansarde et dans un salon de la rue de Varennes, le jour même où la ville de Paris célébrait le retour de l'empereur Napoléon. On verra tout ce qu'il y a de frappant dans une telle coïncidence, et combien le gémissement des douleurs particulières se perd tristement dans le bruit des réjouissances publiques.

I. LA MÉMOIRE DU CŒUR.

— Déjà, M. de Méran!

— Est-ce que j'arrive trop tôt, mademoiselle?

— Vous savez bien que vous arrivez toujours trop tard pour moi, Edouard! Mais je vais être obligée de vous quitter tout à l'heure, car vous voyez que je suis moins avancée que vous, et qu'il faut que je fasse ma toilette.

— Votre toilette! et pourquoi donc?

— Ah! mon Dieu! quelle distraction, monsieur! Est-ce que vous ne vous souvenez plus?... Au fait, vous n'êtes pas habillé.

— Mademoiselle, je vous demande mille pardons, mais je ne vous comprends pas.

— Je vous assure, monsieur, que je vous comprends encore moins. Avez-vous oublié que c'est aujourd'hui le 15 décembre, que nous étions ce matin aux funérailles de l'Empereur?

— Personne ne s'en souvient mieux que moi, mademoiselle.

— Vous avez oublié, du moins, que vous nous accompagnez ce soir au mardi de la comtesse de Bruges.

— Ce soir!... mardi!... il est vrai que j'étais loin d'y songer....

Cette réponse de M. de Méran, ainsi que celle qui l'avait précédée, fut accompagnée d'un soupir et d'un regard levé vers le ciel, qui dénotaient une tout autre pensée que celle d'un bal ou d'une fête publique.

— Il faut avouer, monsieur, que vous avez la mémoire bien courte ou bien infidèle, reprit la jeune interlocutrice en appuyant sur le dernier mot.

— Oh! non, dit Edouard avec un nouveau soupir; seulement les grandes choses font parfois oublier les petites.

— Les grandes choses! Ah! je ne savais pas que vous eussiez des intérêts plus graves que mes plaisirs, ni que vous m'en fissiez des secrets, surtout!...

Cette conversation, qu'il est temps d'expliquer, avait lieu sur les sept heures du soir, dans un salon de la rue de Varennes, entre le jeune homme, que nous avons déjà nommé, et Mlle Clotilde de Sancerre : le premier, fils unique d'un lieutenant général de l'empire, mort depuis un an; la seconde, enfant gâté d'une des meilleures familles du faubourg Saint-Germain.

Liés depuis l'enfance d'une affection héréditaire, presque du même âge, ayant, l'une de la noblesse, l'autre un nom glorieux, ils s'étaient aimés ou avaient cru s'aimer d'amour, et leur mariage était arrêté depuis un mois entre la mère d'Édouard et les parens de Clotilde. Ceci explique le ton familier qui régnait entre eux dans l'entretien dont nous allons reprendre le fil.

Après l'observation que Clotilde avait laissé échapper d'un air tant soit peu boudeur, Édouard sentit douloureusement que ses réticences n'étaient pas comprises. Il quitta sa chaise pour aller s'asseoir sur un canapé, tout près de Mlle de Sancerre; mais, arrivé là, il parut se raviser tout-à-coup par une considération de fierté. Au lieu de se poser comme un accusé qui s'explique devant son juge, il prit l'attitude et l'air d'un homme affligé qui attend une marque de sympathie de celle qu'il aime; mais ses regards ne furent pas plus compris que son silence, et Mlle de Sancerre resta dans l'immobilité de l'étonnement :

— Clotilde, dit alors Édouard, en retenant une larme involontaire, et en prenant une main que la jeune fille ne lui abandonna qu'à demi; voulez-vous me donner encore une preuve de l'amour que vous m'avez si souvent témoigné?

— Je ne m'engage point sans savoir ce que vous voulez, monsieur, répondit Mlle de Sancerre avec un sourire embarrassé; parlez, et nous verrons, ajouta-t-elle.

— Si vous dites : « Nous verrons », il est inutile que je parle, reprit Édouard.

Et tous deux, se détournant à moitié, se mirent à regarder le parquet sans prononcer une parole.

Clotilde se retourna la première :

— Édouard, dit-elle d'un ton sensiblement adouci et accompagné d'un regard qui ne laissait pas que d'avoir sa politique; Édouard, est-ce que nous irons fâchés à ce malheureux bal?

En réduisant cette avance à sa plus simple expression, le jeune homme n'y trouva que l'idée du bal ramenée sous un prétexte habile :

— Il ne tient qu'à nous, répondit-il, d'en faire au contraire un motif de nous aimer davantage.

— Comment cela?

— En n'y allant pas du tout; c'est la preuve d'affection que je voulais vous demander.

— Monsieur de Méran, voilà une fort mauvaise plaisanterie!

Et la jeune fille de se remettre à bouder de plus belle! Elle aurait bien voulu se fâcher tout-à-fait; mais après avoir vu, dans l'opposition d'Edouard, une capricieuse

taquinerie, elle venait d'y remarquer un caractère de douceur et de gravité qui aurait rendu son dépit ridicule. D'ailleurs, le jeune homme se rapprocha d'elle, la regarda avec une attention à la fois inquiète et profonde, et lui demanda d'une voix émue :

— Vous tenez donc beaucoup à cette soirée, mademoiselle? — Autant qu'on peut tenir à une soirée, monsieur ; pas davantage, répondit-elle spirituellement. — Ainsi, vous n'en feriez pas le sacrifice à..... — A une fantaisie? — Vous savez bien que je ne suis pas fantasque. — Je l'ai toujours cru ; mais, à moins que vous ne m'expliquiez cette subite aversion pour une partie arrêtée depuis quinze jours..... — Si j'en avais remarqué la date, à cette époque je ne vous aurais pas promis de vous y accompagner. — C'est donc à cause de la date?

Cette question, qui sembla percer le cœur d'Édouard, fut faite avec la légèreté d'une personne qui écoute à peine ce qu'elle dit.

— Oui, mademoiselle, c'est à cause de la date! répondit le jeune homme, en refoulant un sanglot dans sa poitrine. — Mais n'en parlons plus! reprit-il vivement, après avoir considéré encore Mlle de Sancerre. Puis, s'empressant de rendre à sa voix sa douceur naturelle : — Clotilde, ajouta-t-il, faites-moi la grace d'oublier ce que je viens de vous dire. Allez achever votre toilette, et permettez-moi de vous rejoindre au bal, au lieu de vous y accompagner. — Soit, monsieur! répondit la jeune fille, étonnée d'un si brusque dénoûment. Et comme M. de Sancerre entrait au même instant dans le salon : — Mon père aura la bonté de nous conduire, dit-elle en faisant à Edouard un salut assez glacial.

Deux heures après, Edouard entrait, en cravate noire et en gants noirs, chez la comtesse de Bruges, au moment où Clotilde achevait de danser la première contredanse.

— Mademoiselle, dit-il, en feignant de l'inviter pour une valse, je suis venu à ce bal dans la seule intention de vous voir danser. Quant à moi, je ne danserai pas, et je me retire à l'instant même, car c'est le 15 décembre de l'an dernier, à pareille heure, que mon père, qui vous aimait comme sa fille, est mort dans vos bras et dans les miens. J'espérais n'avoir pas besoin de vous rappeler ce douloureux anniversaire, mais j'ai dû m'assurer si le souvenir d'un bal vous ôterait la mémoire du cœur!

Mlle de Sancerre tomba pétrifiée sur sa chaise, tandis qu'Edouard quittait solennellement les salons; et renvoyant sa voiture qui stationnait à la porte, le jeune homme gagna à pied la rue de Varennes, où l'attendait l'aventure que l'on va voir.

II. UN CONTRASTE.

Nous avons dit qu'Edouard et Clotilde avaient cru s'aimer d'amour ; nous n'avons plus besoin d'ajouter qu'ils s'étaient trompés l'un et l'autre. Mlle de Sancerre, esprit léger, tête plus légère encore, caractère aimable mais capricieux, aimait peut-être Edouard autant que le lui permettait sa nature ; mais depuis quelque temps déjà Edouard s'était senti séparé de Clotilde par toute la différence morale qui existait entre eux. Elevé par la tendresse d'une mère idolâtre, le fils du lieutenant général de Méran, bien qu'aussi brave officier que son père lui-même, était, dans la vie privée, un de ces jeunes gens sérieux et sensibles chez qui toutes les impressions sont profondes et durables. Or, la mort de son père avait été pour Edouard la plus cruelle impression de toute sa vie. Elle avait été assez vivement partagée alors par Clotilde, enfant toujours comblée des bontés du général, pour que le jeune homme espérât retrouver l'année suivante, chez la jeune fille, ce souvenir du cœur, que la pensée d'un bal avait effacé. Une telle faute, ou plutôt une telle découverte, sans affaiblir précisément l'estime d'Edouard pour Clotilde, avait achevé de lui prouver que leur amour n'était qu'une illusion ; et c'était pour commencer une rupture, devenue indispensable, qu'il avait cru devoir donner une leçon sévère à tant de légèreté.

Tout en raisonnant ainsi, Edouard était arrivé à l'angle de la rue de Varennes et de

la rue du Bac. Huit heures sonnaient à Saint-Thomas-d'Aquin. La neige abondante, qui était tombée le matin, couvrait le pavé d'une couche épaisse, durcie par la gelée du soir. Le jeune homme, sentant le froid se glisser sous les plis de son manteau, pressa le pas sur le trottoir, en se rapprochant autant que possible des maisons. Les deux rues, si encombrées dans le jour, étaient devenues désertes ; quelques piétons seulement les traversaient à la hâte. Rien n'indiquait plus la grande fête qui avait bouleversé tout Paris, et il y avait quelque chose de triste et de misérable, qui faisait mal à voir, dans cette couche de neige, luisante et souillée, se perdant au loin sous la lueur pâle des réverbères.

Quoique ce spectacle fût assez en harmonie avec les idées d'Edouard, il ne put s'empêcher de frissonner d'horreur en le considérant, et l'idée des malheureux sans asile et sans pain, par un temps pareil, lui traversa douloureusement l'esprit.

Au même instant, quelqu'un sortit d'une étroite allée, et parut venir à lui dans l'ombre que projetait l'angle des deux rues ; il le laissa approcher et reconnut une jeune fille. Sa première impression fut du dégoût ; il fit un mouvement pour s'éloigner ; mais l'attitude abattue de la jeune fille lui prouva bientôt qu'il se trompait, et sa pitié pour la malheureuse s'accrut du repentir de l'affreux soupçon qu'il avait pu concevoir.

Il fit deux pas vers elle, et la lumière d'une voiture qui passait lentement près d'eux lui montra le plus déchirant tableau.

La jeune fille était vêtue d'un costume assez propre, et même un peu coquet ; mais c'était le costume d'été le plus frais et le plus léger. Une robe d'indienne blanche et bleue, point de châle, et un petit bonnet de tulle qu'un coup de vent aurait emporté. Aussi, la pauvre enfant (elle paraissait avoir dix-sept ans tout au plus) tremblait convulsivement, et avait peine à tenir ses mains croisées sur sa poitrine.

Toute sa posture était suppliante, et ses yeux se levèrent à demi vers ceux d'Édouard avec une expression pleine de douceur et d'angoisse. Cependant ce dernier, considérant le bon état de ses vêtemens, — quelque étranges qu'ils fussent pour la saison, — et son air beaucoup plus distingué que ses habits, craignait de l'offenser en supposant qu'elle implorait sa charité.

Après avoir attendu un instant qu'elle exprimât ses intentions, la voyant garder le silence et détourner la tête en laissant échapper un sanglot, il se sentit plus attendri, mais plus incertain que jamais, et lui dit le plus doucement qu'il put :

— Que désirez-vous, mademoiselle ? A quoi puis-je vous être utile ?

Cette phrase que, dans son émotion, il avait arrangée tout exprès, de façon à ce qu'elle fût assez significative sans avoir rien d'offensant, sembla frapper un coup terrible au cœur de la jeune fille, et fit jaillir de ses yeux un torrent de larmes. Néanmoins, avec la résignation du désespoir et l'affreux courage du malheureux qui s'est trop avancé pour reculer, elle mit une de ses mains sur son cœur comme pour l'empêcher de briser sa poitrine, et avança légèrement l'autre vers le jeune homme, sans le regarder. Édouard avait à peine remarqué ce mouvement, que sa bourse était dans la main glacée de la pauvre petite..., et qu'il se disposait à s'éloigner pour mettre à l'aise une si noble pudeur ; mais il n'avait pas traversé la rue, que le son clair de l'argent sur le pavé lui fit détourner la tête.

La bourse venait d'échapper aux doigts engourdis de la jeune fille, et elle-même s'appuyait au mur, prête à tomber en défaillance. Édouard de Méran n'eut que le temps de revenir à elle pour la soutenir et l'empêcher de mesurer la terre. Il la conduisit, ou plutôt la porta, jusqu'à l'entrée de l'allée ; mais, arrivé là, il la sentit s'affaisser dans ses bras avec un sourd gémissement.

Elle était tout-à-fait évanouie.

La perplexité d'Édouard fut extrême. Il se doutait bien que l'infortunée demeurait dans la maison dont ils occupaient l'humble entrée, mais à quel étage ? à quelle porte ?

et comment le savoir? La quitter pour s'informer, il n'en aurait pas eu le courage. Lui donner lui-même des secours? il avait déjà fait, sans le moindre succès, tout ce qui lui était venu à l'esprit. Appeler à son aide? n'était-ce pas trahir l'horrible secret qui étouffait la pauvre enfant?

Cependant, il se voyait forcé de prendre ce dernier parti, lorsqu'il entendit quelqu'un descendre précipitamment l'escalier sombre qui terminait l'allée.

Il attendit avec anxiété, et crut voir la jeune fille relever faiblement la tête, comme à un bruit connu.

Un jeune homme parut bientôt, et à la lueur de la lampe qui jetait un demi-jour dans l'allée, Édouard reconnut les modestes habits d'un artisan.

Ce jeune homme accourut, sans être appelé, comme une personne qui va au devant d'un événement qu'elle avait pressenti. A la vue de la jeune fille évanouie, il poussa un cri, jeta sur Édouard un regard mêlé d'inquiétude et de méfiance, et se prépara à lui enlever, comme si c'eût été son droit naturel, le précieux fardeau qu'il soutenait. Il y avait dans cette scène muette et mystérieuse quelque chose de fantastique et de saisissant.

— Etes-vous son frère? dit Édouard à l'inconnu. — Oui, répondit machinalement ce dernier, en cherchant à soutenir seul celle qu'il traitait, en effet, comme une sœur.

Mais Édouard s'aperçut que le pauvre jeune homme, sans doute affaibli d'avance, fléchissait sous le poids; il se rapprocha de lui, vit deux grosses larmes rouler sur ses joues maigres et pâles, et commença à deviner la déplorable énigme que signalait cette double douleur, et dont le mot devait être caché dans quelque mansarde de la maison. — Mon ami, dit-il avec toute la discrétion dont la vraie pitié est susceptible, si vous avez plusieurs étages à monter, vous êtes incapable de vous passer de mon secours.

L'artisan hésitait.

— Monsieur, balbutia-t-il en rougissant..... — Il n'y a point ici de monsieur, reprit vivement Édouard, il y a une femme évanouie et deux hommes qui sont ses frères devant Dieu. Laissez-moi donc vous aider... et faire mon devoir, ajouta-t-il, se parlant à lui-même, en pressentant déjà qu'une bonne action l'attendait là-haut.

L'artisan ne balança plus, et les deux jeunes gens, soutenant sur leurs bras la jeune fille, montèrent silencieusement et lentement jusqu'au cinquième étage.

Arrivés là, ils traversèrent un corridor étroit sans autre lumière que celle qui filtrait à travers les fentes d'une petite porte. L'artisan poussa doucement cette porte, et ils se trouvèrent dans une humble pièce, éclairée par une lampe qui brûlait dans une chambre voisine. Cette lueur pâle et douteuse, dans laquelle Édouard reconnut d'abord la gardienne fidèle de la souffrance, fut pour son cœur toute une révélation.

— Vous avez un père ou une mère malade? dit-il à son compagnon.

— Un père, répondit celui-ci, sans cesser de prodiguer ses soins empressés à la jeune fille, étendue dans un vieux fauteuil.

— Ah! reprit-il aussitôt, la voici qui revient à elle!

Elle ouvrait en effet les yeux, et son premier regard s'arrêtait sur Édouard de Méran. Elle le considéra d'abord avec l'air égaré d'une personne qui s'éveille et cherche à s'expliquer un rêve; mais bientôt, se rappelant l'affreuse vérité, elle cacha sa tête dans ses deux mains et se remit à fondre en larmes.

— Pauvre Marguerite! dit l'artisan d'une voix émue.

Ce mot redoubla la douleur de la malheureuse; elle croyait y voir la preuve que son secret était connu. Édouard comprit ce qui se passait dans son ame, et se hâta de raconter à l'artisan, de manière à être entendu de la jeune fille, qu'ayant vu, *par hasard*, celle-ci se trouver mal à l'entrée de la maison, il s'était empressé de la soutenir jusqu'au moment où elle avait été secourue.

A ce récit, qui épargnait tant de honte à la pauvre enfant, elle suspendit ses pleurs, et remercia le jeune homme par un regard encore humide et empreint d'une douceur inexprimable.

Édouard vit à la fois dans ce regard toute la grace d'un charmant visage et toute la beauté d'une ame supérieure. A la reconnaissance de la jeune fille se joignit celle de l'artisan ; et le jeune homme, voyant qu'ils n'avaient plus de répugnance à lui laisser voir toute leur misère, leur en demanda l'entière confidence.

Alors tous deux le prièrent de les suivre avec précaution dans la chambre voisine. Édouard y entra avec une curiosité pleine d'attendrissement et de compassion, et bientôt son regard se voila de larmes à la vue du spectacle touchant qui l'attendait.

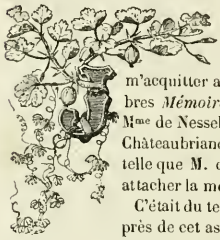
PITRE-CHEVALIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CAUSERIES CRITIQUES.

A M. le Directeur de la Sylphide.

Les indiscrétions promises. — Le banquier B*** et M. de Châteaubriand. — Le jardin trop petit.—La manière de gagner soixante mille francs. — Mot profond du banquier. — Encore une indiscrétion. — Le bénitier-baptistaire. — Mme de Lamartine modeleur et sculpteur. — Le ministre et le curé. — A quoi sert la politique? — Les livres nouveaux.



Je vous ai promis des indiscrétions, monsieur, à propos des *Mémoires d'Outre-Tombe*; une telle promesse est sacrée comme une dette de jeu, et je m'empresse de m'acquitter avant tout. Je vous dirai d'abord qu'un chapitre des célèbres *Mémoires* a été lu la semaine dernière à l'Abbaye-aux-Bois, pour Mme de Nesselrode; quant à l'histoire du banquier B*** et de M. de Châteaubriand, la voici telle qu'elle m'a été confirmée de nouveau, et telle que M. de Châteaubriand lui-même la raconterait, s'il pouvait y attacher la moindre importance.

C'était du temps que l'auteur de *René* demeurait encore rue d'Enfer, près de cet asile qu'il a ouvert aux vieux prêtres, sous l'invocation de Sainte-Thérèse. Ses vénérables pensionnaires se plaignaient de la petitesse de leur jardin, et il fallait, pour l'agrandir, acheter un terrain limitrophe. M. de Châteaubriand, qui n'avait jamais été moins riche, résolut de se montrer plus généreux que jamais : — A qui appartient ce terrain ? demanda-t-il. — Au banquier B***, de la Chaussée-d'Antin, lui répondit-on. Le poète des *Martyrs* écrit au banquier; le banquier arrive. — Monsieur, voulez-vous me vendre votre terrain ? — Oui, monsieur. — Combien vaut-il? — Soixante mille francs. — M. de Châteaubriand n'en avait pas le premier sou; il demande vingt-quatre heures au banquier. Le lendemain M. B*** revient rue d'Enfer; nouveau délai demandé et accordé. Six jours se passent sans que le grand homme s'enrichisse, et le banquier commence à se demander ce que cela veut dire. Cependant qui ne s'habituerait à visiter M. de Châteaubriand? Le financier le plus épais eût porté envie à M. B***. Le huitième jour, enfin, M. de Châteaubriand reçoit l'homme d'affaires avec le plus heureux sourire. — Monsieur, votre terrain est à moi, je vais vous donner mes soixante mille francs. Le poète ouvre gravement son secrétaire où l'autre cherche de l'œil des billets de banque ; mais M. de Châteaubriand n'en retire qu'une vingtaine de feuillets manuscrits qu'il remet aux mains du financier stupéfait. — Veuillez, monsieur, lui dit-il, porter ce paquet chez M. Pourrat, chez M. Furne ou chez M. Delloye, ils vous remettront soixante mille francs en échange, et vous aurez l'obligeance de m'apporter notre acte à signer.— Deux heures après, M. B*** touchait soixante mille francs de la main des libraires ; la semaine suivante, le monde entier lisait la plus belle brochure de M. de Châteaubriand; et au bout de quinze jours les prêtres de Sainte-Thérèse avaient un jardin magnifique.

— Vertu-Dieu ! se dit M. B***, pourquoi mon père ne m'a-t-il pas fait homme de génie au lieu de me faire banquier? — Et toutes les fois qu'il a une maison à vendre, il court demander à M. de Châteaubriand s'il n'a point quelques papiers dans son secrétaire.

Maintenant, quel rapport a cette histoire avec les *Mémoires d'Outre-Tombe?* Je vais vous le dire : Les bons prêtres de Sainte-Thérèse pourront trouver un jour leur maison trop étroite, ou leur chapelle trop basse. Autant de pages à détacher des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et voilà comment le grand homme livrera peu à peu son testament !

Puisque j'en suis aux hommes de génie, encore une indiscrétion, monsieur! Les auteurs de romans, d'albums, de quadrilles et de mélodies s'impatienteront; tant pis pour eux! Pourquoi Mme de Lamartine a-t-elle fait un admirable modèle, qui va devenir une admirable sculpture? Place à Mme de Lamartine, messieurs les auteurs!

Il y a quelque temps de cela, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois cherchait un baptistaire digne de sa belle église. — Je connais un modèle qui serait bien votre affaire ! lui dit-on. — Qui a fait ce modèle? — Mme de Lamartine! — Le curé resta d'abord un peu confondu, puis le courage lui revint en songeant à son église, et prenant à deux mains sa bonne intention, il se rendit chez Mme de Lamartine. — Madame, je prends la liberté de venir vous demander un présent; vous avez modelé un baptistaire qui ferait merveille à Saint-Germain-l'Auxerrois. — J'ai modelé un bénitier, non pas un baptistaire, dit Mme de Lamartine. Et elle montra modestement, dans un nuage, une croix soutenue par des anges, — ébauche si grandiose et si délicate à la fois, que le curé ne put retenir un cri de bonheur. — Vous appelez cela un bénitier, madame! Moi, je l'appelle un baptistaire, et je le mettrais dans une cathédrale!..... — Baptistaire soit, dit Mme de Lamartine; ce modèle est à vous, monsieur, que votre volonté soit faite! Mais pour que la volonté du curé s'accomplît, il fallait une somme de dix mille francs. Le marbre est hors de prix, et la direction des beaux-arts n'est jamais assez riche. Comment obtenir dix mille francs du ministère de l'intérieur? — Monsieur le ministre, dix mille francs, s'il vous plaît? — Pas un centime. — Monsieur le ministre, c'est pour cette vieille église de Saint-Germain-l'Auxerrois? — Encore! Elle est bien assez riche. — Monsieur le ministre, elle n'a pas de baptistaire. — J'en suis fâché; elle s'en passera. — Monsieur le ministre, le modèle de ce baptistaire est si beau ! — Il est trop beau, puisqu'il est trop cher; vous n'aurez rien ! — Monsieur le ministre, ce modèle est de Mme de Lamartine !... Figurez-vous un tour de girouette; telle fut la révolution qui s'opéra chez le ministre. On allait discuter les fortifications de Paris; il fallait plaire à tout prix à M. de Lamartine! Le curé obtint ses dix mille francs, et son baptistaire s'élève sous la direction de l'illustre inventeur. — Ceci prouve que la politique est bonne à quelque chose; mais où diantre va-t-elle se nicher?

La politique va se nicher, monsieur, non seulement dans l'art, mais même dans la littérature; la Chambre des députés sue sang et eau pour arriver à ce résultat : *la propriété littéraire est une propriété.* Le plus admirable plaidoyer en faveur des hommes de lettres est, certes, l'ouvrage que vient de publier M. le comte Alfred de Vigny, sous ce simple titre : *Mademoiselle Sedaine.* Le grand poète n'entasse point raisonnemens sur raisonnemens; il raconte simplement ce fait : les comédies de Sedaine rapportent plusieurs milliers de francs par année au Théâtre-Français, et la fille de Sedaine, devenue aveugle à force de misère, n'a pas de quoi payer un médecin pour se faire opérer de la cataracte. Que, le jour de la discussion, on lise simplement cette histoire à la Chambre, et qu'on dise aux députés ce que le Cid disait à son fils : — *Rodrigue, as-tu du cœur?* Je ne sais si nos représentans répondraient oui ou non, mais les gens de lettres doivent une éternelle reconnaissance à M. de Vigny; et le public lui doit un des plus touchans et des plus profonds morceaux qui soient sortis de sa plume.

Parmi les romans parus ce mois-ci, le *Commandeur de Malte,* de M. Eugène Sue, mérite le premier rang. C'est une histoire maritime du temps de Louis XIII, arrangée

à la Walter-Scott ;—un peu trop provençale dans ses détails et trop mélodramatique par ses mystères, en somme écrite avec cette conscience et ce respect de la langue que l'auteur conserve dans ses ouvrages les plus hâtés. — *Quatre Ans sous Terre*, par M. Jules Lacroix, est une allusion en deux volumes in-8°, à l'épouvantable procès de Mme Lafarge. M. Jules Lacroix a du talent, du courage, du style, de l'imagination : *Que diantre allait-il faire dans cette galère?*

Caliste, par Mme Bodin, réussira comme tous les livres de Mme Bodin, quoique celui-ci ressemble d'une terrible façon à un roman du même auteur déjà publié sous un autre titre; mais qui est-ce qui se souvient d'un roman trois ans après l'avoir lu? Personne, apparemment, pas même l'éditeur; pas même l'auteur peut-être! — Demandez plutôt à M. Alexandre Dumas, qui vient de nous raconter la *Chasse au Chastre*, presque aussi bien que M. Méry nous l'avait racontée il y a quatre ans; ce qui n'empêchera pas les *Impressions de Voyage* dans le midi de la France, de faire le tour de l'Europe. — J'ai lu, comme je l'avais promis, *l'Esclave des galères*, par M. Kerminguy; faites comme moi, monsieur, et vous n'aurez qu'à vous en féliciter. — Lisez aussi *les Lettres Cochinchinoises*, de M. Albéric Second, et *Parisiana* où il y a beaucoup d'esprit; — la *Physiologie du rire*, par M. Scudo, dont je reparlerai; — *la Dévote*, de M. Jules Janin, nouveau diamant tombé dans l'écrin des *Français* de M. Curmer. — Chantez les belles scènes de M. Chéret : *le Nègre de Gorée; le Tyrol; Dix ans d'absence*, etc. — Chantez surtout les mélodies détachées du riche Album Michaëli; le *Roi de Thulé*, qui eût fait rêver Hoffmann tout un jour; *Madeleine* et le *Fils du Seigneur*, délicieuses ballades bretonnes; *Douleur et Prière*, morceau capital qui figurerait avec honneur dans un opéra. — Mais gardez-vous de chanter les dernières romances de M. Clapisson. *Quantùm mutatus ab illo!* Gardez-vous encore plus de lire *la Fornarina*, de M. Amédée de Bast, et les *Aides de Camp*, de M. Marco Saint-Hilaire. Autant vaudrait lire le petit livre qui vient de paraître sous ce titre inestimable : *Instruction pour avoir des enfans sains d'esprit et de corps, et aussi parfaits qu'on peut l'être*, par M. Cheneau, NÉGOCIANT!! Prix : 1 franc pour Paris et les départemens. (Voir aux Annonces des journaux politiques.)

Marquis DE CHATILLON.

Bal travesti chez Lablache.

Lablache, notre grand et spirituel chanteur, a donné, vendredi 19 de ce mois, dans ses salons de la rue Taitbout, un bal travesti très remarquable. Le bal qui a commencé à 9 heures, s'est prolongé jusqu'à 5 heures du matin; on y remarquait MM. Aguado, Rotschild, Joubert, MM. Duprez, Rubini, Mario, Mme Grisi, en costume de *donna del Lago*, Mme Persiani, Mme Lablache, en costume italien magnifique; elle était couverte d'or; Mlle Amigo rappelait une des femmes de Léopold Robert dans les *Moissonneurs;* Morelli et sa femme en costume moyen-âge; Mlle Nau en bergère; Mlle Heinefetter en toilette de bal; Mme Boulanger, femme du peintre, en italienne, de même que Mme Pacini, et ses charmantes filles; Mlle Sara, sœur de Mme Albertazzi, belle brune aux yeux bleus, resplendissait sous le satin et les dentelles espagnoles; Mme Labarre, la femme du harpiste, en paysanne du XVe siècle; M. Pérot, du ministère, en costume de malin; Théophile Gautier, en costume de Grenade; Lépaulle, en Turc; Bouchot, le peintre, gendre de Lablache, en tambour de la République; Cottereau, le peintre, en pierrot. Perrot et sa femme, Mlle Carlotta Grisi, ont admirablement dansé une tarentelle. La famille de Lablache a fait les honneurs de la fête avec une distinction et une grace charmantes, et les chœurs, suivant la mode d'Italie, mêlés aux contredanses, ont produit un effet ravissant. Les deux filles de l'illustre chanteur étaient adorables avec leurs jupes courtes et leurs brodequins de cracoviennes; et le buffet, richement et abondamment servi, prouvait que Lablache est aussi grand virtuose que grand seigneur.

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

La duchesse d'Esclignac. — Le colonel Thorn. — Le duc et la duchesse de Serra Capriola. — Mme de Rigny. — Anniversaire de Wasington. — Le général Cass. — La comtesse Lehon. — Bal costumé à la cour. — La duchesse de Cazes. — La duchesse d'Osmond. — Dernier bal de l'Hôtel-de-Ville. — La comtesse Merlin. — Mme de Pontalba. — M. de Lamartine. — La comtesse de Marois. — Mme Lasalle.

Les plaisirs du carnaval sont soumis aux mêmes règles que la musique; à mesure que le final approche, le mouvement devient plus accéléré, et le jeudi gras est le signal de ce *rinforzando* qui ne meurt qu'avec l'aube du mercredi des cendres. La duchesse d'Esclignac, dans son petit hôtel, qu'on pourrait prendre pour le boudoir d'une reine d'autrefois, a fait danser des enfans costumés. J'y ai remarqué une jeune et jolie personne dans le costume de Mme de La Vallière. Il y avait aussi quelques Pompadour pleines de noblesse et de graces. Il faut bien reconnaitre que les travestissemens enfantins ont toujours le don de plaire; aussi le bal de la duchesse d'Esclignac a-t-il été l'occasion d'un succès prodigieux pour ceux qui en faisaient les frais, en même temps qu'une source de bonheur pour les personnes qui assistaient à ces danses du printemps de la vie.

Le bruit avait couru naguère que l'on devait jouer la comédie chez le colonel Thorn. Le succès qu'avait eu le théâtre de l'ambassadrice d'Angleterre avait fait espérer aux gens qui préfèrent un spectacle spirituel à un beau bal qu'ils entendraient chez le colonel Thorn une nouvelle pièce qui n'a encore été jouée nulle part, et dont l'aimable auteur voulait bien faire hommage à la troupe distinguée de l'hôtel Monaco; mais les partisans des bals ont eu le dessus. On dit que certaines dames, par timidité, par modestie, peut-être par principe, ou par un amour-propre, excusable sous quelque rapport, se sont refusées à paraître sur la scène; il a donc fallu renoncer à cette heureuse idée et revenir au bal, panacée divertissante qui ne coûte d'autres frais que ceux de la toilette et qui nous procure le plaisir de voir souvent Mme de Stokhausen, femme du ministre de Hanovre; Mme de Coriolis, Mlle Galitzin, Mlle de Bondi, etc.

Dimanche, on dansait chez l'ambassadeur de Naples. L'hôtel Beauveau, qui autrefois ne brillait pas par la fraîcheur des meubles, transformé comme par enchantement en un des plus confortables et des plus élégans hôtels de Paris, réunissait ce soir-là la fleur de l'élégance parisienne; les jeunes filles de l'ambassadeur, dont la famille est aussi jolie que nombreuse, s'étaient déjà montrées dans quelques bals; aussi on était charmé de les voir partager, avec une expansion charmante, les plaisirs des autres jeunes personnes. Le bal chez l'ambassadeur de Naples a été assez animé, et chacun a admiré cette bonté vraie, ces manières simples et dignes qui caractérisent si bien le duc et la duchesse de Serra Capriola.— Le même soir, Mme de Rigny donnait un bal dont la composition était tout-à-fait différente. Les amateurs de plaisirs, les connaisseurs en beautés et en toilettes ont dû être très satisfaits de la réunion de Mme de Rigny. — La reconnaissance est chose assez rare parmi les hommes, pour que nous nous gardions bien d'oublier le bal donné, par le ministre des Etats-Unis, si nous n'avions encore à en parler comme d'une réunion de talens, d'élégance, et de beautés. C'était le jour anniversaire de la naissance du grand citoyen Wasington et son souvenir avait rempli les salons de manière à ne s'y pas remuer. Lorsque la foule est devenue moins compacte nous avons pu remarquer Mmes Delacroix et Burt, qui, sous leur chapeau de velours noir à la Belle-Poule, relevé d'une plume blanche et de pierreries, attiraient tous les regards. Mlle Cowledge, à la tête de naïade, Mlle Scott, si fraîche et si rose, Mme Grailh, à la mélancolique et gracieuse figure, Mme Ledjard, suave et délicate beauté, auront pu faire rêver plus d'une imagination après le bal, qu'elles ont rendu aimable comme de hauts et d'illustres personnages politiques le rendaient intéressant. —

Si je voulais ajouter quelques particularités, je dirais que ce bon M. de La Grange montrait à qui voulait les voir sa bague et sa tabatière à l'ordre du jour, ornées du portrait du grand homme; et je dirais que Mme de Pontalba avait un diadème de pierreries, une robe de velours cerise, garnie de larges dentelles, qui lui allaient fort bien. En somme, l'ordonnance, le parfum de bon ton du bal, l'amabilité de Mmes Cass et Ledjard mères, de Mlles Isabelle et Marie Cass feraient désirer avec un pareil ambassadeur plusieurs Washington défunts, comme les Américains pourraient en désirer d'autres vivans. Le comte Molé, M. Thiers et M. Guizot, les trois expressions de la politique française, assistaient à ce bal. M. Guizot était l'objet de tous les hommages de la société américaine, en reconnaissance de son beau travail sur Washington. On recherchait partout les descendans du marquis de Lafayette et du comte de Ségur, l'un et l'autre amis et compagnons d'armes du héros que l'on fêtait.

On connaît l'élégance de la comtesse Le Hon, son amabilité, son goût et la recherche exquise de toutes ses toilettes. Le bal qui a eu lieu à son hôtel était digne de la gracieuse ambassadrice. Des costumes très frais, très recherchés, et des parures fort riches, des meubles dont le luxe est devenu proverbial, la gaîté et le plaisir partout, voilà ce que l'on ne manque jamais de trouver à l'hôtel Le Hon. — Le même soir, lundi gras, il y a eu à la cour un petit bal costumé. Réellement on ne devrait aller à la cour qu'en costume du quinzième, seizième et dix-septième siècle; l'illusion, avec les habits de nos jours, est tout-à-fait perdue, et dans les palais des rois il faut que l'illusion soit en permanence; les costumes rappellent les époques des grandes illustrations, et si on aime à connaître l'histoire, on aime davantage à la voir en tableau. Ce petit bal costumé des Tuileries a été ravissant. — Le jeudi suivant il y a eu un très beau bal chez Mme la duchesse de Cazes. Les princes honoraient de leur présence la fête de la noble duchesse.

Mme la duchesse d'Osmond a fait aussi danser les enfans dans son bel hôtel, rue Basse-du-Rempart, le mardi gras, et qu'on ne se s'étonne pas de cette foule de bals d'enfans pendant ces derniers jours; c'est une espèce de compensation qu'on a voulu leur donner pour tous les devoirs sérieux et les études qui les attendent durant les jours ascétiques du carême. Sans vouloir censurer cette méthode d'éducation, je laisse à d'autres le soin de porter un jugement sur cette introduction précoce de l'enfance dans le monde, d'où elle ne peut emporter que le souvenir des plaisirs qu'on y goûte, sans se faire aucune idée de désenchantemens dont il est, hélas! rempli.

Les bals vont cesser, quoique le préfet de la Seine ait annoncé, pour samedi, son dernier à l'Hôtel-de-Ville, sans craindre la désapprobation des personnes qui ne croient pas qu'un bal soit convenable en carême; ce sont les concerts, les petites réunions, les causeries de salons, qui ont fait autrefois notre gloire, qui vont remplacer les distractions bruyantes du carnaval. — La comtesse Merlin, cette amateur artiste qui va bientôt nous révéler ses piquantes observations sur l'Amérique qu'elle a visitée, reprendra ses vendredis pour régaler ses amis des morceaux les plus choisis des grands maîtres en musique. — Il y aura aussi les mercredis de la musique chez Mme de Pontalba; là les chanteurs italiens recueilleront de nouveaux lauriers, en ajoutant toujours quelque chose à leur fortune. On dit aussi qu'on fera de la musique chez M. de Lamartine, et chez d'autres sommités littéraires. — La comtesse Paul de Ségur va commencer ses brillantes réunions du samedi; nous allons donc, enfin, nous reposer de tous ces fatigans plaisirs qu'impose l'époque du carnaval. Il est temps. Cependant, avant d'entrer dans cette ère du repos et des sermons à Saint-Sulpice ou à Saint-Roch, nous ne devons pas oublier la soirée et le bal fort remarquables de Mme la comtesse de Marois, non plus que le bal travesti que Mme Lasalle a donné le Mardi-Gras dans ses magnifiques salons. Nous y avons reconnu, entre autres, le duc de Nemours et le prince de Joinville en débardeurs; les ducs d'Aumale et de Montpensier en matelots; M. Vatout en sauvage.

Comte ALFRED DE R****.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffures de (Mme Leclerc) Étoffes de (Richard Potier) façon de robes de (Mme Debaisieux) fleurs de (Constantin) sous tapes (Oudinot) On peut demander cet ensemble de toilette à la Mon de Commission (Giroud de Gand et Cie) 1 Rue Laffitte au 1er

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS

A Madame *.**

6 mars.

OMME je vous l'ai dit, madame, voici qu'on se préoccupe déjà des toilettes du printemps ; la mode est comme les heures qui renaissent sans cesse ; jamais elle ne se repose. A peine une saison vient-elle de mourir, qu'une autre apparaît sur sa tombe plus fraîche et plus jolie que la précédente. Chez Richard Potier j'ai vu de charmans modèles d'écharpes en gaze blanche avec bordures de roses et feuillages, des mantilles Pompadour faites en taffetas d'Italie ou en étoffes de fantaisie nuances vives. Pour robes, on portera la *favorite, l'orientale,* le *taffetas d'Italie* glacé, à mille raies, écossais et à dessins variés, des robes *foulards* unis, glacés, à mille reflets, *écossais, jardinières, chinés Dugazon.* Les châles *Pagnes* de Richard-Potier, innovation toute nouvelle, seront très bien portés. Vous savez combien cette maison est renommée pour son élégance ; la saison qui va s'ouvrir ne peut manquer d'accroître sa réputation ; car, là si on achète des étoffes du meilleur goût, un goût non moins habile se charge de confectionner les plus gracieuses robes. A propos de talent de confection, nous croyons que jamais rien n'a été plus joli que les robes en velours estampé que Mmes Persiani et Albertazzi portaient à la représentation de *Béatrice* aux Italiens. Mme Moreau Meunier, qui a le secret de ce genre de travail, s'était surpassée elle-même. C'est à tort qu'un journal a dit que ces robes avaient été faites par Delon, ce dernier les avait seulement vendues, et à la beauté des étoffes chacun pouvait le deviner. Les magasins de la *Barbe-d'Or,* eux aussi, reçoivent force nouveautés en soieries ; rien ne sera plus élégant et mieux porté que leurs étoffes de printemps, leurs châles de soie unis ou brochés et leurs écharpes ; la réputation de bon goût acquise à la maison de la *Barbe-d'Or* date d'un siècle ; Delon a su perpétuer cette fashionable tradition, et, de plus, il est venu en faire jouir la clientèle d'élite qui habite nos beaux quartiers des environs du boulevart. C'est aussi sur le boulevart que nous trouvons le fashionable magasin du *Sablier,* où le

deuil, malgré ses sombres nuances, sait prendre une teinte de coquetterie qui en modère un peu la tristesse. D'après ce que j'ai vu de l'approvisionnement pour le printemps, que reçoit Dufrène, la beauté de ses étoffes nouvelles n'aura rien à envier à celles de cet hiver. Il a un choix immense d'uni et de façonné, dans des prix très modérés, des mérinos en cinq quarts, des mousselines laine en trois et cinq quarts, des barèges unis noirs et gris, des barèges imprimés, organdis et tissus zéphir imprimés, pouvant également faire des robes d'été et de soirées ; un assortiment complet d'étoffes de soie, depuis les plus simples, tels que gros de Naples quadrillés et rayés, brochés à très petits dessins, chinés, jusqu'aux étoffes les plus riches, telles que moire, satin, reps, velours pleins, velours frisés, popelines, foulards imprimés, écharpes en soie, velours ou cachemire ; puis, comme toujours, Dufrène a les plus gracieux modèles de bonnets et de chapeaux. A propos de chapeaux et de modes, que je voudrais pouvoir vous initier aux charmantes surprises que prépare, pour Longchamps, Mme Dasse, la modiste aristocratique par excellence ! vous y retrouveriez cette élégance de nos coiffures de cet hiver, dont Mme Dasse n'a point encore cessé de s'occuper, car si la fougue des bals est un peu amortie, il nous reste le spectacle, le concert, et ne faut-il pas, pour ces solennités, la coiffure Marie-Stuart, en velours et perles, les petits bords à la Louis XIV, avec leurs ondoyantes plumes, la coiffure Hélène, ces petits bonnets grecs, ces coiffures aux fonds résillés d'or, et toutes ces fantaisies auxquelles on ne peut assigner un nom, qui se forment d'une écharpe, d'un biais de velours, de blondes, de fleurs entremêlées de franges d'or, de glands arabes, d'agrafes de pierreries mélangées qui, sous les doigts habiles de Mme Dasse, forment des chefs-d'œuvre de bon goût. Il ne faut point oublier que presque toutes les fleurs employées par Mme Dasse sont prises chez Batton, fleuriste qui compte plusieurs cours d'Europe parmi sa clientèle. Rien de plus agréable à visiter que les magasins de Batton, où règne un printemps perpétuel ; rien de plus charmant à examiner que ces roses si admirablement imitées, ces feuillages de velours dont les teintes varient à l'infini.

Je ne saurais vous dire avec quel art sont montées les guirlandes *Cérès*, *Iphigénie*, *Norma*, la bonne grace de la *Berthe*, de la *Rosière* ; il y a là de quoi embellir encore le plus joli visage ! J'aurai bientôt à vous parler des toilettes toutes nouvelles, qu'un grand nombre de nos femmes les plus élégantes préparent pour le beau Concert que va donner LA SYLPHIDE, et qui promet d'être un des plus brillans de l'année ; j'y verrai, sans doute, plusieurs de ces magnifiques châles de Roset, qui servent de transition entre ceux plus chauds de l'hiver et ceux si légers que l'on fait pour l'été. Les cachemires larges à fond vert, bleu azur, noir ou blanc, sont les plus à la mode ; vous dire la beauté des tissus, l'élégance des dessins qui caractérisent ceux que vend Rosset serait vous répéter ce que la renommée vous a dit bien avant moi. Le concert de LA SYLPHIDE me remet en mémoire une très belle soirée musicale, à laquelle j'assistais, un de ces jours derniers, au faubourg Saint-Germain ; les toilettes étaient fort soignées, mais la manière dont les femmes avaient été placées laissait surtout apercevoir leurs coiffures. J'ai remarqué un joli petit chapeau en velours gros vert, les bords fort petits relevés des deux côtés et baissés sur le front, la calotte basse, deux plumes dont l'une placée sur le chapeau et l'autre dessous, retombant un peu en arrière. Beaucoup de coiffures en perles avec glands pareils ; des résilles également en perles, en or ; des jolis turbans à jours ; des coiffures barège et or fort distinguées. Les coiffures à la *Belle-Poule*, quoique fort élégantes, ont été abandonnées par les femmes de la bonne compagnie, dès qu'elles ont été vues dans les boutiques. Sur les coiffures en cheveux, on pose de longues barbes d'angleterre, ou de blondes, froncées sur les côtés, qui voilent à demi des grappes de fleurs, ces barbes tombent très bas, quelquefois elles dépassent la ceinture. Les rivières en diamans ou autres pierres précieuses, se posent sur des cheveux en bandeaux avec une petite aigrette en pierres précieuses, ou une branche de fleurs, sur un des côtés de la tête. On fait en ce moment de charmantes fleurs en

plumes d'Amérique, qui sont fort à la mode; ces plumes doivent être de leurs teintes naturelles, ainsi que les feuillages également en plumes. On porte beaucoup de marabouts dans les cheveux et on en garnit également les robes, soit d'étoffes légères, soit d'étoffes épaisses. J'ai vu l'autre jour, expédiée par la maison de Commission Giroud-de-Gand, à Mme P...., à Bourges, une coiffure ravissante en velours vert et franges d'or tombant un peu plus bas d'un côté que de l'autre; le fond de cette coiffure était brodé en or, une guirlande de roses avec feuillages était destinée à orner la robe que devait accompagner cette coiffure.

Malgré le bruit concernant la guipure, elle est plus en vogue que jamais. Chapron, en imaginant ses élégans mouchoirs à entre-deux de valenciennes, a donné l'essor à une foule d'imitations de ce genre ; on fait maintenant des cols et des manchettes à entre-deux, et cet été, on en garnira les robes; les femmes qui doivent déjà à Chapron tout le luxe de leurs mouchoirs, lui devront encore cet embellissement de plus pour leurs toilettes à Longchamps; il y aura grand nombre de spencers en velours pleins et épinglés, beaucoup seront ornés de boutons en perles, accessoire qui prend une grande extension et que les bonnes faiseuses emploient sur leurs redingotes de printemps ; j'ai vu de ces mêmes boutons orner de riches robes de soirées sur lesquelles ils servaient à retenir de fines passementeries en or ou en soie : on va faire les jupes des robes plus longues que jamais; on les garnira de quatre ou cinq volans. Comme à la fin de l'été dernier, les chapeaux *paillassons* seront en grande vogue ; seulement, on les ornera plus richement et en ayant soin de choisir les fleurs que la saison voit éclore. On apporte toujours une grande richesse dans les mitaines noires ou blanches; il en est de même pour les tabliers que l'on orne de volans d'étoffe, de dentelle, de torsades; quelques uns, et ce sont les plus nouveaux, ont des bavettes qui s'attachent de chaque côté de la poitrine avec des nœuds de rubans. Au lieu de cassolettes, les femmes portent aujourd'hui de gros flacons suspendus à la ceinture par un crochet orné de pierres précieuses, ainsi que le flacon. Ces flacons s'appellent des *Brinvilliers*; je m'étonne, et beaucoup d'autres avec moi, de cette dénomination qui ne peut rappeler que des souvenirs de poisons ;mode a la quelquefois mauvais goût ; il faut avoir le courage de le lui dire.

La maison de commission Giroud-de-Gand est fort occupée des demandes que provoque l'arrivée de la nouvelle saison ; la province a compris tout le parti qu'elle pouvait tirer de ces nouvelles créations, et je puis juger du succès de ces entreprises commerciales par l'activité que je vois régner dans celle que patronne LA SYLPHIDE, qui n'attache son nom qu'aux belles et bonnes choses. BARONNE MARIE DE L'******.

Un de nos confrères qui spécule sur tout, qui fait métier et marchandise de son opinion et de ses éloges, du plus ou moins de sympathies qu'il inspire et des croyances honorables qu'il exploite; qui s'est personnellement décerné les palmes du martyr à propos de différens procès et d'un certain nombre de mois de prison qu'il lui a plu de subir; ce confrère, qui depuis dix ans n'a pas cessé de mettre en pratique cette maxime peu consolante que « la fin justifie les moyens, » a cru devoir, avec la duplicité qui lui est habituelle, attaquer il y a quelques jours la SYLPHIDE. En cette circonstance, cependant, le courage de sa mauvaise foi lui a manqué; c'est à un journal de ses amis, également dépourvu d'influence et d'abonnés, qu'il a envoyé une petite note qui n'a même pas l'esprit d'être méchante, et dont personne assurément ne se souvient. — Nous écrivons ces lignes dans le seul but de prouver à notre charitable confrère, qui comprend beaucoup mieux la vente des chiffons que la critique, que nous sommes parfaitement au fait de ses menées, qui ne nous inspirent qu'une compassion très miséricordieuse, et nous l'engageons de tout notre cœur à laisser en repos la SYLPHIDE, dont le temps est trop bien employé pour qu'elle ait le loisir de songer à lui.

DE VILLEMESSANT.

LES DEUX EXTRÊMES.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE *.

III. UN INTÉRIEUR.

La pièce où se trouvait Édouard était étroite et longue; une fenêtre en mansarde l'éclairait par un bout. Deux petits rideaux de calicot blanc, montés sur une seule tringle en fer, une commode en acajou noir, incrustée de cuivre, un petit secrétaire de noyer, fermé soigneusement et surmonté de deux rayons de bibliothèque fixés au mur avec des cordes, une couchette en bois peint, avec une petite table au chevet, et au pied une vieille bergère en velours d'Utrecht tel était l'ameublement. Une horloge de porcelaine qui n'allait plus, s'élevait au milieu de la cheminée, entre deux statuettes représentant Bonaparte premier consul et Napoléon empereur. Un portrait du même personnage, excellente gravure entourée d'un cadre doré, la plus riche pièce de ce mobilier modeste, était suspendu au dessus du lit, ayant à droite un grand crucifix d'ébène, et à gauche un sabre d'honneur dans son fourreau, avec une croix attachée à la poignée par son ruban rouge.

Au dessous de ces quatre objets sacrés, dans cette pauvre couchette, était étendu un vieillard septuagénaire ; il dormait, et la douce clarté de la lampe posée sur la petite table, éclairant à demi son visage, permit à Édouard d'en analyser les traits vénérables. Leur ensemble, malgré l'extrême maigreur qui en altérait les lignes, portait encore le caractère d'une beauté mâle et remarquable, rappelant les nobles têtes de ces dictateurs populaires que le sénat de l'ancienne Rome allait chercher à leur charrue.

Édouard éprouvait devant cette calme et imposante figure une sorte de tremblement religieux, et il était tenté de se mettre à genoux devant le front chauve, les joues cicatrisées et la barbe blanche de ce vieux soldat : car tout en lui, comme autour de lui, indiquait la profession militaire et trahissait quelque ancien grenadier de l'Empire, — de cette grande époque qui paraissait, ce jour-là, renaître avec Napoléon !...

Après avoir contemplé le guerrier qui semblait porter une auréole, la première idée d'Édouard fut de s'assurer si le malade était entouré des secours que réclamait son état. Il regarda la cheminée, la vit sans feu et sentit alors vivement l'impression du froid, dont son émotion l'avait préservé jusque là. Il remarqua aussi que la plupart des flacons et des vases qui couvraient la petite table étaient vides...

Il allait hasarder une observation à ce sujet, lorsque le vieillard fit un léger mouvement dans son lit, et entr'ouvrit les yeux :

— Ah ! dit-il d'une voix faible mais encore vibrante, te voilà revenue, Marguerite ?.... Eh bien ! m'apportes-tu ce vin de Malaga, mon enfant ?

* Voir plus haut page 151.

Edouard, qui s'était discrètement retiré vers la porte, vit Marguerite pâlir à cette question et rester sans réponse, pendant que l'artisan la regardait avec désespoir :

— Si tu n'as pas ce vin, ma petite, reprit doucement le malade, donne-moi un verre d'eau sucrée.

La jeune fille s'empressa de satisfaire à ce désir, et l'artisan suivit Edouard dans l'autre pièce après s'être muni d'une lumière et avoir fermé la porte de la chambre.

Là, Edouard lui prit affectueusement la main et lui dit :

— Mon ami, vous ne me connaissez pas plus que je ne vous connais ; mais la circonstance étrange qui nous rapproche vous commande la confiance comme à moi la sympathie. Je peux vous rendre, en tout honneur, des services indispensables. Parlez-moi donc sans honte et sans crainte, comme à un ami qui vous est attaché dès ce moment par le lien le plus sacré, celui du malheur, et racontez-moi tout ce qu'il faut que je sache pour vous servir efficacement et remplir à votre gré le besoin de mon cœur.

A ces mots le brave jeune homme baissa les yeux avec embarras ; puis, après s'être assuré qu'ils étaient seuls pour quelques minutes, il offrit une chaise à Edouard de Méran et lui parla de la sorte :

IV. LA CONFIDENCE.

« Je ne suis pas frère de Marguerite, dit l'artisan, je ne suis que son cousin ; mais cela ne fait pas de différence, et je ne l'aime ni plus ni moins que si elle était ma sœur.

» Elle s'appelle Marguerite Aubert, et je me nomme Daniel Leroy. Elle peint les fleurs à l'aquarelle, et je suis ouvrier typographe.

» Mon père, que vous venez de voir, est un ancien de la grande armée ; vous avez pu remarquer qu'il en avait l'air, malgré son âge et sa maladie.

» Il n'avait pas dix-huit ans quand il s'engagea, sous le premier consul, dans les grenadiers du 25e de ligne, pour empêcher de partir le fils d'un bienfaiteur de notre famille, qui était tombé à la conscription, et qui n'avait pas assez de tempérament pour les campagnes de ce temps-là.

» Une fois lancé avec Napoléon, mon père fit toutes les guerres d'Allemagne, et ne revint qu'au bout de huit ans : encore il ne resta au pays que le temps d'embrasser sa mère et sa petite sœur.

» Le tambour battait pour marcher en Russie ; mon père alla à Moscou, à la Bérésina, et finit par Waterloo, comme l'empereur.

» Ce fut là qu'il reçut les blessures dont vous avez dû lui voir les cicatrices au visage. Une autre lui fracassa la jambe droite, dont il boite depuis ce temps-là.

» Ne pouvant plus aller, il s'arrêta ; il s'établit à Paris avec ses épaulettes de sergent, son sabre et sa croix d'honneur, 500 fr. de pension, qu'il ne touche plus, et un fils de douze ans, qui était moi. Ma mère, qu'il avait épousée en courant, pendant un congé, était morte presque sans le connaître, en me mettant au monde.

» Une sœur de mon père, la mère de Marguerite, restée veuve, m'avait pris chez elle et m'avait élevé jusqu'au moment de son congé définitif. Aussi, quand il revint, il eut sa revanche. Sa sœur remplaça sa femme auprès de lui, sa nièce devint sa fille ; tous deux partagèrent les économies qu'il avait trouvé le moyen de faire sur le prix de son sang ; et Marguerite reçut la même éducation que moi-même, c'est-à-dire (entendons-nous, monsieur, et ne la jugez pas par moi), elle a profité de son instruction, comme vous vous en assurerez si vous causez avec elle ; et moi, j'ai si bien envoyé les maîtres et les leçons au diable, que je n'ai rien pu devenir de mieux que ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

» Quant à Marguerite, il n'aurait tenu qu'à elle d'être une demoiselle comme une autre ; mais, voyant sa mère morte (car elle s'en est allée bien jeune, la pauvre fem-

me!), et sentant que mon père, qui l'avait adoptée, devenait de jour en jour plus invalide, elle a mieux aimé garder son simple état d'artiste en fleurs, pour rester auprès de lui et soigner ses vieux jours.

» Voilà trois ans qu'elle vit avec lui, l'aimant et le choyant comme si elle était sa fille, tandis que je vais et viens jour et nuit pour mon métier. Mais, comme je vous ai dit, on a retranché à mon père sa pension: ses économies se sont épuisées, et nous nous sommes vus tous les trois sans autre ressource que mes deux mains et les pinceaux de Marguerite.

» On a bien, de temps à autre, proposé au vieux soldat des places de concierge dans de bonnes maisons; mais il nous a toujours dit: « Vous avez du courage, mes enfans, » et nous ne sommes pas encore sans pain?... Eh bien! restons libres et travaillons! »

» C'est ce que nous avons fait jour et nuit. Je suis allé à Lyon, en 18.., croyant y gagner davantage; ça m'a réussi pendant quelque temps; mais les émeutes sont survenues; les folies des coupables sont retombées sur les innocens. Mon chef d'atelier, ruiné par la révolte et pillé par les rebelles, n'a pu me payer le salaire de trois mois qu'il me devait, je me suis vu sur le pavé comme tant de confrères, et j'ai couru la France pendant plusieurs années.

» C'est alors que j'ai reçu une lettre de Marguerite. Elle m'annonçait la maladie de mon père, et me priait de revenir promptement, ne pouvant plus suffire seule aux soins et aux dépenses de la maison.

» Je recueillis le peu d'argent qui me restait; et, mon sac sur les épaules, mon bâton à la main, je partis à pied pour Paris, où j'arrivai après avoir marché douze jours et douze nuits, sans repos ni sommeil.

» Je suis fort; mais c'était trop. Je tombai en défaillance sur le lit de mon père, en l'embrassant, et Marguerite eut deux malades à soigner, au lieu d'un.

» Il y a dix jours de cela... Je ne suis relevé que d'hier. Je n'ai pas encore la force de travailler, comme vous avez pu vous en assurer tout à l'heure... Et pourtant!... »

A ces mots, Daniel s'arrêta court et appuya son front sur sa main:

— Et pourtant, dit Édouard, vous n'avez jamais eu tant besoin du fruit de votre travail... — Achevez, mon ami, ne me cachez rien!

L'artisan reprit d'une voix sourde:

« Ce matin, pendant que mon père dormait et que Marguerite était dehors, pendant que tout Paris courait en fête au devant de l'empereur, j'ai visité l'appartement et sondé l'abîme de notre misère; j'ai ouvert le tiroir du secrétaire, où ma cousine met notre argent: rien! j'ai ouvert la petite boîte où elle enferme ses économies: — rien encore! j'ai ouvert l'armoire où sont ses robes: — toujours rien!... si ce n'est des reconnaissances du Mont-de-Piété!

» Elle était sortie pour aller chercher de la flanelle et du vin de Malaga, qu'on avait absolument ordonnés à son oncle, et qu'il demandait sans relâche depuis la veille.

» En sortant, elle avait emporté quelque chose sous son bras... Je devinai que c'était sa pelisse, — un cadeau que je lui avais fait au jour de l'an! mais le prix ne suffisait pas pour acheter ce qu'il fallait à mon père... la malheureuse est revenue les mains vides!... »

En achevant ce récit, la voix de Daniel s'était altérée; ses yeux, baissés vers la terre, annonçaient une lutte sourde entre la honte et la douleur:

— Voilà notre histoire, monsieur, reprit-il; il n'y a rien de bien nouveau dans tout cela, et c'est ce que vous pourriez apprendre dans mille familles, par le temps qui court; cependant, vous voyez que nous sommes un peu plus maltraités que de raison par la fatalité, et si vous connaissiez quelque atelier où l'on voulût accepter mon travail, tout faible qu'il sera, jusqu'au retour de mes forces...

—Oui, mon ami, interrompit Édouard de Méran, s'empressant de saisir l'occasion de concilier l'honneur de l'artisan avec l'aumône qu'il voulait lui faire.— Je connais,

ajouta-t-il, en continuant son noble mensonge, un imprimeur qui sera trop heureux de vous donner de l'ouvrage à ma recommandation, et je puis assez compter sur lui pour en avancer le prix en son nom, en attendant que vous soyez tout-à-fait rétabli, car il ne voudrait pas plus que moi abuser de votre courage dans l'état où vous êtes. Combien gagnez-vous par jour, au plus?

— Quatre ou cinq francs, quand les temps sont bons.

— Eh bien! voici un mois d'avance.

Et il mit sept napoléons sur la cheminée.

— Tant de bonté! monsieur... s'écria l'artisan confus, mais prêt à refuser fièrement.

— Entre jeunes gens il n'y a point de bonté, mon ami, interrompit Édouard. Mon père a été soldat comme le vôtre; ils ont fait ensemble les guerres de l'empire; permettez-moi donc, pour tout remercîment, de venir souvent savoir de vos nouvelles et de celles de votre famille.

Les larmes de Daniel furent toute sa réponse, et il n'osa plus refuser en songeant à son père...

Édouard reprit :

— Vous m'avez dit que Mlle Marguerite peint les fleurs; envoyez-la demain chez ma mère, Mme de Méran, rue de Grenelle, n° 54; on lui procurera des travaux qu'elle pourra faire ici, tout en soignant son oncle.

— Vous êtes le fils du général de Méran? s'écria Daniel avec admiration. — Ah! monsieur, mon père est entré avec le vôtre à Vienne, et il a bien raison de dire qu'il faut toujours compter sur la Providence, car c'est elle qui vous a envoyé vers nous un jour comme aujourd'hui!...

— Oui, c'est elle. Au revoir, dit Édouard, en s'échappant tout-à-coup.

— Au revoir! mais je serai bientôt en état de m'acquitter, s'écria Daniel avec la plus énergique reconnaissance.

V. RÉVOLUTION.

Le récit qu'Édouard venait d'entendre aurait, certes, suffi pour exciter en lui la plus tendre compassion; mais tout ce que Daniel avait raconté lui avait encore livré le secret de l'héroïque humiliation de Marguerite, et sa pitié devenait de l'admiration. Maintenant qu'il connaissait les fatales et douloureuses circonstances qui avaient amené cette jeune fille à tendre la main à un passant, il lui faisait, dans son imagination, un véritable trône de cette borne où il l'avait recueillie mourante. Il ne pouvait songer, sans s'attendrir jusqu'aux larmes, à tous ces mystères de honte sublime et de filiale abnégation qui n'avaient fait que l'étonner d'abord, et qu'il s'expliquait si bien actuellement, à cette hésitation déchirante de la pauvre enfant, à cet affreux combat de la détresse et de la pudeur, de la misère et de la reconnaissance, à l'étrangeté de ces habits, qui couvraient un secret si touchant, si admirable! Il remerciait le Ciel d'avoir placé sur sa route tant de vertus à contempler et une si bonne action à faire; il était heureux de pouvoir sanctifier ainsi un anniversaire et un jour également sacrés, et il offrait son œuvre charitable à la double mémoire de son père et de l'empereur!

Puis le souvenir de Mlle de Sancerre lui revenant au milieu de ces pensées, il ne pouvait s'empêcher de la comparer à Marguerite, et il y avait dans son ame une voix secrète et irrésistible qui lui répétait sans cesse :

« Clotilde n'a pas su se rappeler, un jour de bal, que c'était l'anniversaire de la mort de ton père et de son bienfaiteur, et Marguerite a tout oublié... tout... pour soulager le père de Daniel! Laquelle des deux a le plus de reconnaissance et le plus de délicatesse au cœur? »

En se parlant ainsi, Édouard était arrivé chez lui. Il alla tout droit à la chambre de sa mère, qu'il trouva seule, et il lui raconta ses deux aventures. Elle le plaignit secrè-

tement de la première et l'embrassa avec effusion pour le féliciter de la seconde; puis Édouard abandonna la veuve du général de Méran aux pieuses et saintes rêveries de sa douleur.

Quant à lui, rentré dans sa chambre, et récapitulation faite de sa journée, il s'aperçut qu'il s'était trompé complètement en croyant aimer Mlle Clotilde de Sancerre.

Cela posé et reconnu, il s'endormit en songeant à son père, au vieux grenadier, son compagnon d'armes, aux funérailles de leur commun empereur, et à la pauvre jeune fille qui devait venir le lendemain chez sa mère.

Marguerite vint en effet le lendemain chez Mme de Méran. Elle y fut reçue avec une bonté maternelle, entourée des soins les plus délicats et trouvée supérieure encore à l'éloge qu'en avait fait Édouard. Lui-même prit d'elle une plus haute opinion que la veille, et découvrit, dans sa conversation et ses manières, toutes les qualités auxquelles Daniel avait fait allusion dans ses confidences.

Mme de Méran sut mettre dans sa générosité envers la pauvre artiste autant d'égards et de touchante habileté que son fils en avait mis dans la sienne envers l'artisan. En peu de jours, les choses nécessaires aux malades furent réunies autour d'eux ; le Mont-de-Piété restitua ses tristes gages, et l'aisance revint dans la mansarde de la rue de Varennes.

La mère et le fils allaient alternativement rendre visite à leurs nouveaux protégés. Seulement, les motifs qui les dirigeaient devenaient de jour en jour plus différens; Mme de Méran prodiguait surtout ses soins au vieillard, et Édouard s'inquiétait davantage de la jeune fille. Plusieurs fois même, il avait essayé de l'entretenir seule ; mais soit hasard, soit précaution de la part de Marguerite, il ne pouvait en venir à bout, et le vétéran était toujours en tiers dans leurs moindres conversations. Vingt fois déjà celui-ci avait raconté à Édouard toutes ses campagnes sous le général de Méran.....

Cependant les semaines s'écoulaient, les visites se multipliaient. Daniel, rétabli, travaillait avantageusement ; les explications se remettaient au lendemain, et la position d'Édouard de Méran, vis-à-vis de la pauvre fille, devenait de plus en plus mystérieuse et embarrassée.

Le père de Daniel, doué de ce regard sûr et pénétrant particulier aux vieillards et surtout aux vieux soldats, s'aperçut le premier de la tournure singulière que prenaient les choses, et il résolut d'en découvrir le motif.

Il connaissait l'union projetée entre Édouard et Mlle de Sancerre. Cela lui servit de point de départ pour arriver à son but.

Un jour qu'il était assis dans son grand fauteuil, sous son portrait de Napoléon, ayant Marguerite à sa droite et Édouard devant lui, il interrompit brusquement la conversation pour dire à ce dernier :

— Eh bien ! monsieur de Méran, à quand votre mariage ?

Le jeune homme qui était loin de croire le vieillard si instruit de ses affaires, encore plus loin de songer à celle-ci, tressaillit de surprise sur sa chaise et jeta vers Marguerite un regard rapide et inquiet.

La jeune fille n'avait pas fait le moindre mouvement; mais elle était devenue extrêmement pâle, et baissait les yeux, en attendant la réponse d'Édouard.

— C'est un projet remis indéfiniment, dit celui-ci, en appuyant sur le dernier mot.

Marguerite respira, et le vétéran, fronçant le sourcil d'un air chagrin, passa un doigt sur sa moustache blanche.

— Cependant, reprit-il, madame votre mère m'avait parlé de cette union comme d'un événement très prochain.

— Ma mère, reprit Édouard, me chérit trop pour consulter, en fait de mariage, autre chose que mes inclinations...

— Est-ce que vous n'aimez pas, monsieur, la personne qu'on vous destine pour femme?

Édouard n'osa pas répondre, et parut désirer changer la conversation.

— Excusez-moi, monsieur, dit le soldat avec beaucoup de douceur, si j'ai eu l'indiscrétion de me mêler de vos affaires... c'est que j'étais curieux de savoir si l'on ferait la noce chez Mme de Méran en même temps que chez nous...

— Chez vous! s'écria Édouard.

— Oui, poursuivit tranquillement le vieillard, sans perdre de vue un seul mouvement du jeune homme; c'est le dernier secret de famille qu'il nous reste à vous apprendre. Marguerite et Daniel ont été fiancés par ma sœur au lit de mort; et, puisque voilà notre petit ménage un peu remonté grace à vos bontés et à vos soins, j'espère remplir bientôt ce vœu suprême en mariant mes deux enfans. Qu'en dis-tu, Marguerite?

La jeune fille n'eut que la force de répondre :

— Vous savez, mon oncle, que vos volontés sont les miennes.

Elle sortit, feignant de le faire par discrétion; mais c'était réellement pour cacher la douleur qu'elle ne pouvait plus contenir. Au moment où elle passait dans la pièce voisine, Édouard entendit un sanglot étouffé.

— Elle pleure! s'écria-t-il dans un transport qui exprimait autant de joie que de compassion.

Et il fit un mouvement pour la suivre; mais le vieux soldat, lui saisissant le bras avec force, le retint debout auprès de lui :

— Arrêtez, jeune homme, dit-il avec autorité; en voilà plus que je n'en voulais savoir.

Édouard regarda le vétéran, et trouva dans ses yeux une expression si sévère et si majestueuse, qu'il se laissa tomber sur sa chaise comme un accusé devant son juge.

— Monsieur, dit l'oncle de Marguerite, vous aimez ma nièce, et vous pourriez vous en faire aimer; vous ne devez plus la revoir!

Édouard demeura une minute pétrifié sous le regard du vieux soldat.

Enfin, relevant la tête et se tournant du côté où avait disparu la jeune fille :

— Je ne dois plus la revoir! répéta-t-il d'une voix altérée... eh! pourquoi donc?

— Parce que vous ne pouvez pas l'épouser, répondit le vieillard.

— Je ne puis pas épouser la fille adoptive du frère d'armes de mon père! s'écria le jeune homme.

Le soldat hocha la tête et reprit froidement :

— Vous êtes riche, et elle est pauvre; vous appartenez au monde, et elle appartient au peuple. Il y a un abîme entre vous deux. La société est faite ainsi, et la société n'a jamais tort; il faut être de son temps, monsieur, et ne pas prendre la morale dans les rêves des romanciers. Laissez-moi donc, jeune homme, vous épargner une folie... ou une faute.

— Une faute!... s'écria Édouard; ah! connaissez mieux votre nièce et moi-même.

— Ma nièce est un ange, et vous avez le cœur le plus noble et le plus généreux que j'aie rencontré dans ma vie, le cœur de votre père, enfin; mais il y a des anges qui sont tombés du ciel, et d'excellens cœurs peuvent s'égarer ou se tromper sur cette terre. Croyez-moi, monsieur de Méran, je n'ai point lu autant de livres que vous; mais voilà soixante ans que je lis dans l'esprit des hommes, et je veux vous enseigner votre devoir comme je connais le mien. C'est demain que la famille de votre fiancée se réunit chez Mme de Méran pour arrêter les conditions de votre mariage. Épousez la femme qui vous convient, et oubliez Marguerite.

— Quitter Marguerite pour Clotilde! dit Édouard, en sortant de la rêverie profonde où il était plongé.

Et il raconta en détail toute l'histoire de Mlle de Sancerre.

— Monsieur Leroy, reprit-il ensuite d'un ton solennel, en saisissant la main du vieillard; vous avez lu dans mon ame: en effet, j'aime votre nièce. Seulement je l'aime plus et mieux que vous ne croyez..... Je ne puis vous dire que cela aujourd'hui; vous verrez demain comment j'entends mon devoir.

Il sortit ; mais ayant aperçu Marguerite dans le petit salon, il courut à elle, lui saisit les deux mains qu'il couvrit de baisers et de larmes, et lui dit d'une voix étouffée :

— Je vous aime, Marguerite ; et si vous m'aimez, je n'aurai jamais d'autre femme que vous !

Ayant parlé ainsi, il descendit précipitamment l'escalier, et se mit à courir comme un insensé dans la rue.

Il y avait plus d'un mois qu'Édouard de Méran nourrissait dans son ame sa nouvelle passion, sans la laisser paraître au dehors, et sans trop se l'avouer à lui-même, effrayé qu'il était des mille empêchemens qu'elle devait rencontrer.

Les paroles du vétéran et les larmes significatives de Marguerite, en tombant sur son cœur, avaient amené l'explosion que nous venons de voir ; et, ne trouvant plus son amour déraisonnable, du moment qu'il le croyait partagé, le jeune homme courait chez sa mère pour rompre les derniers liens qui l'unissaient à Clotilde, et renverser tous les obstacles que lui opposeraient le monde et sa famille.

— Puisque Marguerite est supérieure à sa condition, pourquoi ne le serais-je pas aux préjugés de la mienne ? Pourquoi aurais-je moins de courage qu'elle n'a de mérite, enfin ?

C'est ainsi qu'il se montait la tête, et qu'il immolait à son amour toutes les idées et tous les principes que l'éducation et la société avaient déposés en lui.

C'est que cet amour était aussi réel et aussi profond qu'il était fatal et impossible. Fondé sur l'estime, ou plutôt sur l'admiration des qualités vraiment supérieures de la pauvre artiste, il joignait, à la force d'une affection raisonnée, tout l'enthousiasme que peut inspirer la perfection matérielle relevée par l'idéale beauté du cœur.

Édouard en avait été frappé, dès le premier jour, en regardant Marguerite : jamais ame plus angélique ne s'était réfléchie sur un visage plus pur. Toute la douceur du caractère de la jeune fille se lisait dans le regard caressant de ses grands yeux bleus, et dans les souples et soyeuses boucles de ses cheveux blonds. Son front, ouvert et développé, dénotait à la fois la candeur et l'innocence, le sentiment de l'honneur et l'intelligence élevée. Ses joues avaient la fraîcheur veloutée du fruit dont un air pur a seul effleuré le duvet, et ses lèvres, quand elles souriaient, exprimaient en même temps les plus exquises délicatesses de l'esprit et les plus délicieuses tendresses du cœur.

Tous ces charmes que la jeune fille laissait d'autant mieux voir qu'elle les soupçonnait moins, Édouard les avait contemplés et analysés, presque tous les jours, pendant plus d'un mois. Jugez s'il avait oublié, dans ces adorations quotidiennes, et la mansarde et le vieux soldat, et l'artiste et l'ouvrier typographe ! Il s'était si bien habitué à faire de Marguerite un être à part dans sa sphère, qu'il était allé jusqu'à la mettre au dessus des personnes les plus haut placées dans ses relations. Autant Édouard avait redouté de rendre compte de ses sentimens pendant qu'il comprimait son amour en lui-même, autant ils étaient arrêtés depuis que son explication avec l'oncle de Marguerite les avait mis en jeu. C'est que l'homme vraiment courageux attend, pour déployer son énergie, que la lutte soit ouverte et le péril déclaré. Tel était le cas où se trouvait alors Édouard de Méran.

Mais combien la lutte qu'il osait entreprendre était difficile et terrible ! il s'agissait de vaincre à lui seul tout le monde, sans autre arme que l'amour, ce sentiment que la société traite de folie, et que chacun n'admet et n'excuse que pour soi-même.

Nous allons voir si un tel combat n'était pas au dessus des forces d'Édouard.

PITRE-CHEVALIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

Mme la comtesse Merlin. — M. de Lamartine. — Le dernier bal de l'Hôtel-de-Ville. — M. Barthelemy. — L'ambassade de Sardaigne. — Le duc et la duchesse de Gualliero. — La maréchale Lobau. — La duchesse d'Albuféra. — L'association de Charité des premier et deuxième arrondissemens.

VENDREDI, 26 février dernier, la comtesse Merlin a donné son premier concert; parmi les artistes, Lablache, Tamburini, Mme Laty; parmi les amateurs, la comtesse de Sparre, la fille de Mme Merlin et Mme Merlin ont rivalisé de talent et de prodiges. La réunion était d'ailleurs des plus nombreuses et des plus brillantes. — Le lendemain, samedi, M. de Lamartine, le grand poète et le grand orateur, ouvrait ses salons de la rue de l'Université, aux ministres, aux députés, aux diplomates, aux académiciens et aux femmes les plus élégantes et les plus renommées de notre grand monde. On a fait de la musique : Duprez, notre inimitable chanteur, a dit avec toute sa verve le beau duo de *Guillaume Tell*; après lui, M. et Mme Audriani et quelques autres amateurs ont encore trouvé moyen de se faire applaudir. La réunion était d'ailleurs on ne peut mieux choisie, on y remarquait la duchesse de Maillé, la comtesse de Goyon, Mme de Flavigny, la marquise de Châtenais, Mme de Richecourt, la comtesse de Caraman, la comtesse de Saint-Aulaire, Mme Emile de Girardin et la marquise de Lagrange. — Le même soir, M. de Rambuteau donnait son dernier bal dans les magnifiques galeries de l'Hôtel-de-Ville; je n'essaierai pas de décrire les splendeurs de ce bal, que l'on a quitté en maudissant le carême qui, jusqu'à l'hiver prochain, sèvre des fêtes de la préfecture, la noblesse, la finance et la haute bourgeoisie de Paris.

Vers minuit cependant, les salons de M. de Lamartine et les galeries de l'Hôtel-de-Ville se sont un peu dépeuplés au profit d'une soirée charmante qui mettait en émoi toute la rue Neuve-Saint-Georges. Ce n'était pourtant pas M. Thiers qui recevait ce soir-là; c'était M. Barthelemy, un autre grand poète qui a été un grand politique aussi long-temps qu'il lui a plu de l'être, et qui donnait pendant cette même nuit un concert et un bal. Les salons de M. Barthelemy étaient pleins du monde le plus bigarré qui se puisse voir : il y avait des écrivains, des députés, des chanteurs, des médecins, des nobles, des danseurs; le faubourg Saint-Germain, le Palais-Bourbon et l'Opéra étaient également bien représentés chez M. Barthelemy : ici c'était le comte de Castellane, la famille de Choisy, la baronne de Godinot, M. et Mme de Chaumont, la baronne Guebardt, la baronne Sophie Conrad, Mme de Valière ruisselante de diamans, M. Dantan le notaire du roi, M. Renard de la Chambre des députés; ailleurs on remarquait M. et Mme Charles Reybaud, MM. Berlioz, Duprez, Levasseur, Delsarte; parmi les artistes, miss Clara Loveday, Ponchard qui a admirablement chanté *Piquillo* de Monpou et une romance de Mlle Loïsa Puget, Dérivis qui a fort bien dit le *Compositeur italien* de Clapisson, Mlle Elian Barthélemy de l'Opéra, la fille du poète, charmante jeune personne et charmante artiste, qui a vocalisé à ravir une romance nouvelle de M. Lefébure-Wély; Mlle Avenel de la Comedie-Française, Mlles Beltz et Bertchold, Mme Mille et d'autres femmes encore, d'une grace et d'une élégance rares. M. et Mme Barthelemy et Mlle Elian ont fait les honneurs de leur maison avec une amabilité sans égale, et cette soirée qui avait commencé à neuf heures et qui s'est successivement métamorphosée en concert en bal et en déjeuner, a duré jusqu'à huit heures du matin.

Dimanche il y a eu raout à l'ambassade de Sardaigne.

Lundi, le duc et la duchesse de Gualliero ont donné une des plus remarquables soirées de la saison, dans l'ancien hôtel du duc de Dalberg, de ce diplomate qui nous représenta avec tant d'honneur au congrès de Vienne, et qui fut l'ami de Talleyrand. Mme la duchesse de Gualliero est la fille de l'ambassadeur de Sardaigne, c'est assez dire qu'elle justifie de tous points le nom de sa famille, dans laquelle l'amabilité et la courtoisie sont héréditaires. Il y avait chez le duc et la duchesse de Gualliero la fleur de la société parisienne : les duchesses de Plaisance et de Dino, la duchesse d'Istries et la comtesse de la Féronnays que l'on trouve si rarement dans le monde aujourd'hui ; et au milieu de ce luxe et de ces toilettes éblouissantes, blanches, roses, bleues, on se plaisait à admirer la jeune et belle marquise de Salvo et lady Henriette d'Orsay, toutes deux noblement vêtues de noir. Le duc de Gualliero, en sa qualité de grand seigneur génois, est grand amateur de musique ; Mme Gras-Dorus et Mme Laty ont obtenu un brillant succès dans ses salons. — Les mardis de la maréchale Lobau sont fort suivis. — Mercredi, la duchesse d'Albuféra recevait toute la haute société qui fréquente les hôtels diplomatiques ; il y a eu chez elle un concert dont je ne ferai pas l'éloge ; je me bornerai à dire que Rubini, Tamburini et Lablache y chantaient.

Et maintenant, pour finir, quelques mots de l'*Association de Charité* des deuxième et troisième arrondissemens, à laquelle M. Victor Lemaire, qu'on n'a jamais vu en retard pour les œuvres de philanthropie et les bonnes actions, a prêté de splendides salons dans la Cité des Italiens pour y établir ses comptoirs de vente qui sont visités du matin au soir, et qui profitent infiniment aux malheureux. Voici les noms des dames qui composent le comité de l'Association :

Mmes les comtesses de Léotaud, René de Bouillé, E. de Laubespin, vicomtesses de Grouchy, de Villestreux, baronnes Milius, Patry, Pelet, Mmes Archdeacon, Elliot de Santheuvel, Hagerman, Hérault, Holterman, Lavit, de Mareste, de Sahune, Schérer, Voidel, Mlles Aline Filleau, Martin d'André, Temminck, Vincens-Saint-Laurent.

On cite déjà quelques mots heureux, quelques réparties spirituelles, dus aux dames de l'Association. Le comte de V**** achetait dernièrement à l'une d'elles un objet de tapisserie : — Combien? demande le noble comte. — Trente-cinq francs. — Et le comte de déposer dans la blanche main de la marchande un double louis.

— Merci, dit alors la grande dame avec un doux sourire ; trente-cinq francs pour la tapisserie et.... cinq francs pour la révérence. Comte ALFRED DE R****.

REVUE DES THÉATRES.

Les débuts de Mme Carlotta Grisi font une révolution véritable dans la monarchie chorégraphique de l'Opéra. Le succès qu'obtient cette jeune, gracieuse et aérienne danseuse dans le pas qu'elle danse au deuxième acte de la *Favorite* avec Lucien Petipa, tient du prodige. Mme Carlotta Grisi, par la nature de son talent, appartient à la double école de Marie Taglioni et de Fanny Elssler. — Alizard abordait le même soir, mercredi dernier, le rôle d'Alphonse, si bien chanté avant lui par Barroilhet. Alizard a fait, nous devons le dire, de véritables merveilles ; ce rôle lui a permis de déployer tout à son aise l'étendue, la souplesse, et quand la situation le demandait, la vigueur de sa belle voix. Les bravos de la salle sont souvent venus l'interrompre. — Une femme sans intelligence et sans grace, du nom de Lagier, je crois, remplissait le rôle d'Inès. Nous ne nous expliquons pas pour quel motif on a remplacé de la sorte Mlle Elian Barthélemy. — La Renaissance a donné cette semaine la première représentation d'un vaudeville en trois actes, *la Fille du Tapissier*. On y applaudit quelques scènes comiques. Les auteurs sont MM. de Cormon et Saint-Amand. ***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

3e [illegible] N° 14

Imp. d'Aubert & Cie

LA SYLPHIDE.

Couvent de Lichenthal à Baden.

Lith.ie par Challamel, d'après un dessin de Mme la Marquise de S.

A Madame *.**

13 mars.

FAUT-IL aujourd'hui, madame, vous parler *modes* ou vous parler plaisir? en vérité je ne sais; je viens d'en goûter un si vif au concert donné par la SYLPHIDE en entendant nos meilleurs artistes, qu'il me prend grande envie de vous dire tout ce que cette solennité a eu de charmes pour les abonnés qui remplissaient la salle. D'abord miss Clara Loveday qui, nous le savons, a comme pianiste une des premières réputations de Paris; Mlle Beltz, qui module sur la harpe avec tant de grace et de talent; puis un duo de piano composé pour ce concert et qu'exécutait Mme Villoing, belle et romantique jeune femme aux longs cheveux, dont il est inutile de vous dire le mérite puisqu'elle avait été choisie pour jouer avec M. Henri Herz, lequel s'est surpassé ce soir-là, quoique avec cette bonne grace qui lui est habituelle il ait cherché à s'effacer, pour faire briller, dans le beau morceau de sa composition, sa jolie compagne. Que vous dire de Théodore Hauman? qu'une ame gémit dans son violon et qu'on sent toutes les fibres de son cœur émues sous son archet! on pourrait faire un conte à la manière d'Hoffmann sur ce magique talent. La flûte *enchantée* de M. Dorus semble rappeler toutes les merveilles que l'on prête à cette dernière. Voilà pour la partie instrumentale; la partie vocale était en tout digne d'elle. C'était Mme Gras-Dorus, avec cette voix admirable, vive, pure, animée, ne criant jamais, ce vrai gosier de rossignol, que la Providence a uni à l'ame de la meilleure et de la plus charmante femme qui se puisse voir; puis, deux fraîches et jolies jeunes filles, Mlle Elisa Julian, qui, d'après le talent qu'elle a déployé, nous paraît appelée à un brillant avenir, et Mlle Elian Barthelemy, qui ne sera pas la fleur la moins célèbre de la couronne poétique de son père! M. Alizard avait choisi un air de l'*Alceste* de Lully qui a produit un effet prodigieux; cet air, qui faisait merveilleusement ressortir les cordes basses de la voix du chanteur, a été applaudi avec frénésie; si le vieux nocher du Styx chante comme M. Alizard, c'est à qui se fera ombre pour l'aller entendre, et

pourtant l'Opéra laisse partir Alizard et Mlle Julian, ces deux artistes de tant de talent et d'espérances ! Pour intermède, nous avons eu le jeune pâtre Henri Mondeux, phénomène en mathématiques, dont M. Jacoby a su déjà diriger avec talent la surprenante intelligence. Aucuns problèmes n'arrêtent cet enfant ; on lui pose la question la plus compliquée, la plus embrouillée, au bout de quelques secondes, il la résout avec une précision et une assurance qui tiennent du prodige ; cette faculté deviendra sans doute, grace aux soins de l'habile professeur, un grand bien pour l'art et la science.

Un peu de modes, maintenant, madame, car si mes oreilles étaient charmées, mes yeux aussi se reposaient souvent sur de belles toilettes que j'étudiais tout en pensant à vous. La princesse Gal..... avait une robe en gros de Naples blanc, corsage plat et montant, manches longues, plates, avec deux petits jockeys, le devant de la robe orné d'une échelle de rouleaux de satin blanc, arrêtée de chaque côté par des nœuds de rubans de satin ; un bonnet de blonde orné de velours cerise que traversaient de grosses épingles à tête de diamans. Mme de la Ro... avait une *lévite* en mousseline brodée d'un semis de petits pois, toute garnie d'angleterre, la robe de dessous en gros de Naples paille, une écharpe d'angleterre, doublée également de taffetas paille et garnie de velours, drapaient ses épaules ; ses cheveux en bandeaux et son chou à la grecque étaient ornés de rubans de brocard, argent et vert. Mme de T..... avait une robe en velours violet, berthe et pagode en guipure ; sur la tête, une coiffure résille or et velours violet, ornée de marabouts. La marquise de Vau....; une robe en étoffe nouvelle de printemps, grise, à petites lignes roses, forme amazone, avec ornemens de boutons de perles blanches ; une capote crêpe blanc, d'une fraicheur admirable, délicieusement ornée de bandes d'angleterre et d'oreilles d'ours en velours lilas, le feuillage également en velours. J'ai remarqué bon nombre de femmes crépées à la Louis XIV ; il n'y manquait plus que la poudre. Cette manière d'arranger les cheveux sied parfaitement aux femmes de haute taille qui ont le visage un peu fort. Beaucoup de jeunes filles, avec les cheveux en bandeaux, ornés de grosses rosettes en petites cornettes ; les bandeaux vont toujours merveilleusement à des figures de quinze ans ; mais les rosettes ! ! Il ne faudrait pas porter l'humeur *jockey's club* jusqu'à imiter dans leur parure les coursiers de ces messieurs. Quelques femmes, de celles qui sont toujours des premieres à donner la mode, avaient déjà des chapeaux de paille ; la forme m'a paru peu différente de celle des chapeaux de cet hiver ; c'est toujours la coupe anglaise ; les ornemens de ces chapeaux étaient les fleurs, les plumes et les marabouts : pas de rubans.

Au surplus, madame, ce n'est pas à moi à vous faire l'éloge de la soirée musicale de la SYLPHIDE, qui avait réuni l'élite de la société parisienne dans la belle salle de M. Henri Herz ; ce concert a été ce qu'il devait être avec les grands et nobles artistes qui avaient bien voulu prêter à M. de Villemessant l'appui de leur brillante renommée.

Baronne MARIE DE L'ÉPINAY.

CONCERTS.

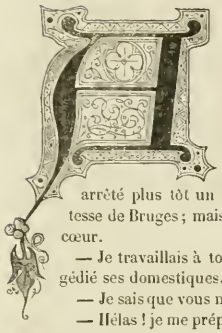
Mlle Clara Loveday, cette brillante pianiste de l'école de Listz et de Thalberg, donnera samedi prochain, 20 mars, une grande soirée musicale dans la salle de M. Henri Herz. Mlle Clara Loveday sera secondée par des illustrations artistiques de tous les genres.

Le jeune Bernardin et M. Palmire Trinquart donneront également chez M. H. Herz, dimanche 14, une matinée musicale dans laquelle on entendra, entre autres artistes éminens, M. Roger et Mlle Elian Barthelemy. — Le grand concert par abonnement de MM. Herz et Labarre, qui devait avoir lieu jeudi 12, est remis, par indisposition, au jeudi 25 de ce mois.

LES DEUX EXTRÊMES.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

VI. COMBAT.



Arrivé à la porte de la chambre de sa mère, Édouard sentit un instant chanceler toutes ses résolutions. Combattre le monde entier ne l'effrayait pas; mais attaquer l'amour maternel lui faisait faillir le cœur. Cependant, après quelques minutes d'hésitation, il entre en invoquant le souvenir de Marguerite. Mme de Méran donnait des ordres pour recevoir, le lendemain, la famille de Mlle de Sancerre; Édouard se reprocha de n'avoir pas arrêté plus tôt un projet auquel il avait renoncé depuis le bal de la comtesse de Bruges; mais, hélas! il venait de lire pour la première fois dans son cœur.

— Je travaillais à ton bonheur, dit Mme de Méran à son fils, après avoir congédié ses domestiques.

— Je sais que vous ne songez pas à autre chose, ma mère.

— Hélas! je me prépare à céder mes droits à une autre; mais j'espère que tu n'y perdras rien, et que Clotilde ne me fera pas regretter...

— Clotilde! dit Édouard, comme s'il n'avait pas compris.

— Mon ami, reprit doucement Mme de Méran, il faut que je te fasse un dernier reproche avant d'abdiquer mon autorité. Tu es, depuis un mois, d'une distraction inconcevable, et tu sembles toujours rêver à quelque chose de mystérieux pendant qu'on te parle. Mlle de Sancerre elle-même l'a remarqué... Et, tiens, au moment où je t'en avertis, tu as l'air d'avoir l'esprit ailleurs.

— C'est vrai; pardon, ma mère.

— Les mères pardonnent toujours... mais il faut se corriger pour les autres.

Ces paroles furent prononcées d'un ton si doux, et suivies d'un sourire si tendre, qu'Édouard sentit une larme tomber sur sa joue.

— Ma mère, dit-il, après un instant de silence, il est donc bien décidé que cette réunion aura lieu demain?

— Et que nous y fixerons les conditions et l'époque de ton mariage avec Clotilde... Tu sais bien que cela est arrêté entre nous depuis long-temps. Est-ce que tu voudrais encore remettre, mon fils?

— Remettre!... dit Édouard avec hésitation. A quoi bon? ajouta-t-il à demi-voix.

— Qu'ai-je entendu, dit la mère?... Explique-toi.

Le jeune homme prit la main de Mme de Méran avec une tendresse triste et solennelle.

— Ma mère, dit-il, vous n'avez pas, pour m'unir à Mlle de Sancerre, d'autre motif que le désir de me rendre heureux?

— Tu le sais, mon fils!

— Ainsi, vous n'hésiteriez pas à renoncer à ce mariage, s'il ne devait plus assurer mon bonheur?

— Ciel! est-il possible?...

— Il n'est que trop vrai, ma mère; je n'aime plus Clotilde, ou plutôt je ne l'ai jamais aimée.

* Voir plus haut page 164.

Mme de Méran croisa les bras, et se laissa tomber sur un fauteuil, sans pouvoir articuler une parole.

— Édouard! s'écria-t-elle enfin, avec plus de surprise que de reproche; tu l'as donc trompée? tu nous as donc trompés tous?

— Je me suis trompé moi-même.

— Malheureux enfant! mais tu es engagé... mais tu ne peux rompre ce mariage sans briser tous les liens qui unissent nos deux familles, sans compromettre l'avenir de Clotilde et peut-être son bonheur.

— Ma mère, interrompit Édouard, désabusez-vous sur ce point; j'ai lu au fond du cœur de Mlle de Sancerre; elle renonce à moi aussi facilement que je renonce à elle. Je suis même étonné qu'elle n'ait pas rompu la première; c'est dans cette attente que j'ai différé l'aveu que je vous fais aujourd'hui; et je suis obligé, pour m'expliquer son consentement définitif à cette union, de penser qu'elle ne m'épouse que pour jouir de la liberté que procure dans le monde un mariage de convenance. Elle est fort heureuse d'avoir tant de philosophie; mais j'avoue que j'en ai beaucoup moins, et que je sens la nécessité d'aimer la femme dont je deviendrai le mari, de l'aimer d'un amour unique, profond et inaltérable.

Le feu qu'Édouard mit dans ces derniers mots et la vivacité des gestes qui les accompagnèrent furent une révélation pour Mme de Méran.

— As-tu donc trouvé celle que tu dois aimer ainsi? dit-elle en arrêtant sur le jeune homme un regard fixe et pénétrant.

Édouard sentit ce regard entrer jusque dans les replis les plus cachés de son ame; et, la confiance filiale remplaçant aussitôt chez lui la fierté de l'homme dont on a surpris le secret, il se jeta dans les bras de sa mère et s'écria, en laissant couler ses larmes:

— Oui, je l'ai trouvée, ma mère! je l'ai trouvée, et le bonheur ou le malheur de ma vie sont décidés à jamais.

Mme de Méran fit de vains efforts pour rester digne et sévère; elle ne fut que bonne et tendre. Elle demanda à son fils l'aveu de son amour comme une confidence plutôt que comme une confession.

Alors Édouard, dans un récit entremêlé de longs silences et de larmes, raconta tout ce qui se passait en lui depuis un mois, et nomma Marguerite Aubert.

Ce mot seul rendit à Mme de Méran toute sa fermeté, et elle se leva avec la dignité d'un juge. Édouard sentit rentrer dans son cœur, comme autant de flèches, toutes les idées qu'il en avait violemment arrachées pour faire place à son amour.

La famille et la société, ces deux grandes puissances qu'il avait résolu de terrasser, afin d'arriver à Marguerite, lui semblèrent tout-à-coup personnifiées en Mme de Méran d'une façon si terrible qu'il eut le vertige et demeura comme anéanti.

— Édouard, dit la veuve d'un ton qui interdissait toute réponse, je vous donne jusqu'à demain matin pour réfléchir à ce que vous m'avez dit et pour vous repentir de ce que vous avez fait!

Et elle sortit lentement de sa chambre, laissant le jeune homme écrasé sous une autorité dont il avait été loin de soupçonner le poids.

Mme de Méran, après avoir entendu le nom de Marguerite, n'avait pas cru avoir besoin d'autres explications pour regarder son fils comme plongé dans une erreur d'où il serait facile de le ramener.

Elle comptait sur les réflexions qu'inspireraient à Édouard les mots sévères qu'elle lui avait laissés pour adieu, et sur les conseils que lui apporterait la nuit. Elle se trompa. La nuit est mauvaise conseillère pour un amoureux. Au lieu de faire fructifier dans la tête du jeune homme les paroles maternelles, elle ne fit que ranimer, par des rêves brûlans et des divagations sans frein, le feu qui dévorait d'autant mieux son cœur qu'il le lui livrait tout entier, comme pour se dédommager de sa longue contrainte. Seulement, le nouvel état où il se trouva à son réveil fut une sorte de milieu entre l'exaltation

fougueuse qu'il avait rapportée de sa dernière visite à la mansarde de la rue de Varennes et la prostration morale où Mme de Méran l'avait laissé la veille. Il y avait à la fois dans sa résolution quelque chose de sombre et de fébrile, qui annonçait que l'amant de Marguerite n'avait pas vaincu M. de Méran sans payer cher sa victoire.

Le jour paraissait lorsque Édouard entra dans la chambre de sa mère et s'approcha de son lit.

Elle ne put s'empêcher de frémir en voyant le contraste que formaient le bouleversement de ses traits et le calme profond de ses paroles; mais croyant que la lutte intérieure dont elle remarquait les traces, s'était terminée comme elle le désirait :

— Eh bien ! mon fils ? dit-elle, tendant la main à Édouard avec tendresse et confiance.

— Eh bien ! ma mère, répondit ce dernier en baisant respectueusement la main de Mme de Méran, Marguerite sera ma femme... ou je mourrai !

Ce fut le tour de la mère d'être atterrée devant son fils. Elle retira la main qu'elle lui avait tendue, et le regarda avec une attention douloureuse.

Puis elle essaya quelques paroles ; mais, comprenant qu'elle ne faisait qu'ajouter de l'amertume ou de l'aigreur à l'obstination d'Édouard, elle fut réduite à s'avouer que la guérison du jeune homme (car elle le traitait comme malade) était au dessus de ses forces maternelles, et que le seul moyen d'arrêter le mal était de l'attaquer dans sa cause, par un de ces remèdes qui substituent une souffrance à une autre.

Les aveux d'Edouard avaient appris à sa mère qu'en déclarant son amour à Marguerite, il avait acquis la présomption plutôt que la certitude d'être payé de retour. Mme de Méran fonda là-dessus son nouveau projet.

Après avoir congédié son fils sans sévérité, elle sonna sa femme de chambre, se fit habiller à la hâte et se rendit chez le soldat de la rue de Varennes.

Le vieillard était dans son grand fauteuil, près de sa fenêtre en mansarde; Marguerite allait et venait dans sa chambre, achevant le petit ménage. Tous deux furent grandement surpris de voir entrer Mme de Méran. Elle avait cessé de les visiter depuis qu'il n'y avait plus de douleur à consoler chez eux, et jamais elle n'était venue à pareille heure. Il n'était donc pas difficile de soupçonner quelque mystère grave dans cette démarche; l'oncle et la nièce devinèrent en même temps qu'il s'agissait d'Edouard.

— Madame désire me parler ? dit le vieillard après avoir salué, non sans efforts, en se soulevant de son fauteuil.

— J'ai à vous parler à tous deux, répondit la veuve.

Et elle retint Marguerite qui s'apprêtait à se retirer pour obéir au geste de son oncle.

Tous trois s'assirent, et Mme de Méran entra aussitôt en matière, comme une personne qui n'a pas une minute à perdre.

— Monsieur Leroy, j'ai l'habitude de ne parler qu'à Dieu (pour l'en remercier) des services qu'il me permet de rendre à des gens aussi honorables que vous, et vous êtes l'homme à qui je crois le moins nécessaire de recommander la reconnaissance; cependant je viens vous rappeler le bien que j'ai pu vous faire, et vous en demander la récompense.

— Madame, reprit le vieux soldat, c'est à vous et à votre fils que je dois de vivre encore; demandez-nous tout ce qui peut être en notre pouvoir.

— Je pense que je ne vous apprends rien ni à l'un ni à l'autre, en vous disant que Marguerite a inspiré à M. de Méran un sentiment plus tendre que celui de la bienveillance.

Le soldat murmura une affirmation respectueuse, et la jeune fille sentit tout son sang affluer vers son cœur.

— Mes amis, reprit Mme de Méran avec une dignité douce et paisible, je ne crois pas avoir besoin de vous persuader que ce sentiment n'est qu'un malheur, et ne peut avoir aucune suite.

— C'est ce que nous avons d'abord pensé, madame, répartit le vieillard avec em-

pressement, et j'ai osé hier faire observer à M. de Méran *au nom de ma nièce et au mien*, qu'il ne devait plus la voir.

Le ton dont ceci fut prononcé et le silence passif de la jeune fille apprirent à Mme de Méran ce qu'il fallait penser de ces mots : *Au nom de ma nièce et au mien.*

Elle remercia, par un regard, le vétéran de sa feinte prudente; et, s'en rendant aussitôt complice :

— Mademoiselle, dit-elle à Marguerite, je ne doutais pas que vous n'unissiez aux vertus rares et précieuses dont vous m'avez paru remplie, assez de sagesse et de raison pour ne voir qu'une exaltation passagère dans la passion de mon fils; mais de même que vous possédez les qualités qui excusent son erreur, vous avez à votre disposition les moyens de l'en faire revenir, et je préviens sans doute vos désirs en vous demandant de les mettre en œuvre.

Marguerite était trop troublée pour bien comprendre où Mme de Méran voulait en venir; mais elle avait le pressentiment qu'en se prêtant aux volontés de sa bienfaitrice, elle se jetterait dans une position fausse et affreuse; aussi, hésitait-elle à répondre, et fallut-il un regard impérieux de son oncle pour lui arracher des lèvres ces deux mots : « Parlez, madame », qu'elle prononça de l'air d'une victime qui ratifie son arrêt de mort.

— N'y a-t-il point, reprit la veuve, quelque jeune homme qui ait demandé et à qui l'on ait promis votre main?

Marguerite se tut; mais le vieillard répéta ce qu'il avait dit, la veille, à Edouard, sur son projet de marier sa nièce à Daniel.

— Eh bien! continua Mme de Méran, voici une voie aussi sûre que simple pour arriver à notre but!

La jeune fille commençait à deviner, et ces mots *notre but* lui déchirèrent le cœur comme une sanglante ironie.

— Tu comprends, Marguerite, ce que désire madame? demanda le soldat d'une voix faible, car l'émotion qui accablait sa nièce commençait à le gagner, et il craignait que la pauvre enfant n'eût pas la force d'achever son sacrifice.

— Oui, je comprends! répondit-elle en étouffant un sanglot dans sa poitrine.

— Il s'agit, reprit Mme de Méran, d'écrire deux mots.

— Ouvre le secrétaire, mon enfant, tu trouveras tout ce qu'il faut, dit le vieillard.

Et il se tourna pour essuyer une grosse larme tombée sur sa moustache.

Marguerite se leva, s'approcha, en chancelant, du secrétaire, l'ouvrit et s'y appuya pâle et défaillante.

— Allons, ajouta son oncle, tâche de ne pas faire attendre madame.

— Madame voudrait-elle... me dicter? demanda la jeune fillle qui sentait sa tête se perdre, et dont les doigts pouvaient à peine soutenir la plume.

Mme de Méran hésita une minute, et fut tentée de suspendre un supplice où elle allait, en quelque sorte, remplir l'office de bourreau; mais appelant à son secours sa conscience, sa raison et le souvenir de son fils, elle dicta à Marguerite la lettre suivante :

« Monsieur,

» Après la déclaration que vous m'avez faite d'un sentiment que j'étais loin de soup-
» çonner, mon devoir et le besoin de mon cœur me font une loi de vous apprendre
» que je ne puis ni approuver ni partager votre amour, ayant depuis long-temps et
» pour toujours, donné mon cœur à l'homme qui doit être mon mari, et qu'il est sans
» doute inutile de vous nommer. MARGUERITE AUBERT. »

Voyant le courage de la jeune fille finir, pour ainsi dire, avec le dernier mot de cette lettre, Mme de Méran la remercia avec une véritable et profonde reconnaissance, et se hâta de sortir. Il était temps; la porte ne s'était pas refermée sur elle, que Marguerite tombait évanouie dans les bras de son oncle....

Une demi-heure plus tard, Edouard reçut la lettre. Après en avoir lu la signature avec un transport de joie inexprimable, il crut rêver en parcourant le reste, qu'il relut plusieurs fois avant d'en croire ses yeux.

Enfin, voyant qu'il n'y avait aucun moyen de douter, il se dit que cette lettre cachait un mystère....

Il court rue de Varennes, et sonne à la petite porte que Marguerite lui avait si souvent ouverte.

Cette dernière, qui était encore seule avec son oncle, se lève au bruit qu'elle reconnaît; mais le vieux soldat, ferme jusqu'au bout, et comprenant qu'il touche à la dernière crise, retient la jeune fille du regard autant que de la main.

Marguerite, sûre qu'Edouard est là, commence à frissonner devant une confirmation affreuse. Il sonne de nouveau et n'entend rien... Enfin, d'une main convulsive, comme celle du naufragé qui saisit la dernière planche du salut, il sonne une troisième fois... Rien encore...

— Oh! c'est donc vrai! s'écrie le malheureux en se laissant glisser le long de la rampe de l'étroit escalier, pendant que Marguerite s'écriait de son côté, en s'arrachant trop tard aux bras de son oncle.

— Hélas! on veut nous tuer, on veut nous tuer tous les deux!...

VII. DÉNOUMENT.

Nous nous garderons de peindre l'horrible désespoir d'Edouard de Méran; nous laisserons parler les faits.

La réunion de la famille de Sancerre eut lieu le soir, comme il avait été convenu, chez Mme de Méran. On y arrêta les conditions du mariage d'Edouard et de Clotilde, et la cérémonie fut fixée au mois suivant.

Or, les employés et les voisins de la mairie du dixième arrondissement de Paris se rappellent encore et se rappelleront long-temps la scène qui se passa, le mois dernier, dans la salle des mariages.

Les époux étaient réunis avec leurs familles et leurs témoins; toutes les écritures préparatoires étaient achevées. Le maire, ceint de son écharpe, venait de monter à la tribune où il représente la loi, et adressait, aux jeunes gens qu'il allait unir, l'interrogation solennelle. Tout-à-coup, au moment où chacun attendait la réponse de l'époux, on voit ce dernier chanceler, défaillir, et tomber au milieu des assistans....

Un cri général retentit dans la salle si habituée au silence, et l'on se presse avec effroi autour du jeune homme évanoui. La fiancée, confuse et épouvantée, disparaît avec une partie de sa famille. L'époux est étendu sur des coussins entassés à la hâte; un médecin arrive et le saigne abondamment, en défendant de le transporter ailleurs avant la nuit... Enfin, au bout de deux heures, dans la salle où il était entré en si grande pompe et en si brillante compagnie, le malade se trouve seul avec sa mère — et une jeune fille arrivée près de lui on ne sait comment, et que personne ne paraît connaître. Ce jeune homme, c'est Edouard; cette mère, c'est madame de Méran; cette fiancée qui s'est enfui, c'est mademoiselle de Sancerre, et cette jeune fille qui s'est glissée à sa place... c'est Marguerite. Comment se trouve-t-elle là? Comment tout cela est-il arrivé? Bien simplement.

Marguerite, sachant l'heure et le lieu de la cérémonie qui vient d'être si brusquement interrompue, a eu l'idée qui vient souvent aux malheureux sans espoir, d'épuiser jusqu'à la lie le calice de sa douleur. Elle a voulu voir, une dernière fois, le jeune homme par qui on la fait maudire, elle qui n'a vécu que pour penser à lui!

En descendant de voiture, Édouard l'a aperçue dans la foule. Cet aspect inattendu a réveillé en lui tous les sentimens qu'il croyait éteints; la secousse physique et morale qu'il a éprouvée, jointe à l'affaiblissement notable où il était d'avance, l'a mis dans l'état cruel où nous l'avons vu.

Marguerite, accourue au cri qu'elle a entendu du dehors, par un instinct qu'il est aisé de concevoir, a prodigué ses soins au jeune homme d'autant plus facilement que tout le monde l'a cru appelée auprès de lui comme auxiliaire de sa famille ; et madame de Méran ne l'a pas reconnue, d'abord parce qu'elle l'a regardée à peine, puis, parce que la pauvre fille est si changée, qu'elle est méconnaissable !

La première personne qu'Édouard aperçut en rouvrant les yeux, ce fut sa mère ; la seconde, ce fut Marguerite. Alors, par un de ces phénomènes que comprendront toutes les ames sensibles, rapprochant dans sa pensée les circonstances dans lesquelles il avait perdu la jeune fille, de celles où il la retrouvait, il eut une sorte de révélation intérieure et subite du stratagème dont ils étaient victimes.

Il prit la main de sa mère, et, lui montrant Marguerite, que Mme de Méran reconnut en tressaillant de surprise et d'effroi :

— Tenez, dit-il, la voilà revenue ! Vous voyez bien qu'elle m'aimait !... Qui donc lui avait dit de me tromper ?

Mme de Méran baissa la tête et se recueillit en silence ; peut-être demandait-elle pardon à Dieu !

— Ah ! ma mère ! ma mère ! dit Édouard, en pressant d'une main celle de Marguerite et de l'autre celle de Mme de Méran. Ce fut tout son reproche et toute sa vengeance.

— Enfin, le ciel soit béni ! reprit-il avec un rayon de joie lugubre dans le regard : l'une s'est trompée par amour pour moi, l'autre est revenue à sa place... Je mourrai entre vous deux.

— Vous ne mourrez pas ! s'écrièrent les deux femmes en pleurs. Mais lui se sentait frappé au cœur et à la tête ; il savait bien qu'il succomberait. Le lendemain, en effet, une congestion cérébrale se déclara, et huit jours après son état était désespéré.

Marguerite ne le quitta pas une seconde. Ayant repris connaissance avant d'expirer, et l'ayant aperçue agenouillée près de son chevet, entre sa mère et le prêtre qui lui avait administré les secours suprêmes de la religion, Édouard dit à ce dernier :

— Mon père, puisque je vais mourir, qu'importent les préjugés d'ici-bas ? Ne pouvez-vous pas m'unir à Marguerite devant ma mère et devant Dieu ? Le monde et nos familles n'en sauront rien...

Mme de Méran cacha son visage inondé de pleurs au bord du lit, et le prêtre, mettant la main du mourant dans celle de la jeune fille, étendit sur eux les siennes... et reçut le dernier soupir d'Édouard.

Depuis quelques semaines, on aurait pu voir tous les jours, au cimetière du Montparnasse, deux couronnes fraîches déposées le matin sur la tombe d'un jeune homme. La semaine dernière, on n'aurait plus remarqué qu'une seule couronne sur cette même tombe. Et l'autre jour, devant ce même hôtel de la mairie où s'était passée la scène que nous avons décrite, un équipage magnifique et un modeste corbillard se sont heurtés dans la rue de Grenelle. L'équipage portait Mlle de Sancerre à l'ambassade d'Autriche, où elle allait être présentée au plus riche parti diplomatique du faubourg Saint-Germain, et le corbillard portait le corps de Marguerite Aubert, qui allait rejoindre celui d'Édouard de Méran au cimetière du Montparnasse. L'une avait aimé suivant le monde, l'autre suivant le cœur ; laquelle avait le plus et le mieux aimé ?

Mme de Méran loge aujourd'hui dans son hôtel le compagnon d'armes de son mari et l'artisan Daniel, et tous trois vont souvent, mais non pas ensemble, visiter les deux tombes d'Édouard et de Marguerite, qu'une société vengeresse n'a rapprochées qu'en y traçant ces mots :

LES EXTRÊMES SE TOUCHENT... MAIS ILS SE BRISENT.

PITRE-CHEVALIER.

FIN.

OPÉRA-COMIQUE.

LES DIAMANS DE LA COURONNE, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. SCRIBE et DE SAINT-GEORGES, musique de M. AUBER.

ÉLAS! que vous dirais-je de ce poème? Ce poème est complètement absurde; on n'échappe à une invraisemblance que pour être anéanti par une impossibilité, et si, dans une œuvre musicale, on avait l'habitude d'écouter autre chose que la musique, il serait impossible, je l'affirme, d'assister de sang froid et jusqu'au bout, aux incroyables développemens de l'intrigue imaginée par MM. Scribe et de Saint-Georges. Qu'on se figure d'abord des brigands, des cavernes, des précipices, toutes les sombres inventions d'Anne Radcliffe, en un mot le vieil opéra-comique tel que le pratiquait Marmontel; qu'on y ajoute les ressources usées et les lieux communs des mélodrames passés et futurs, et l'on saura à quoi s'en tenir sur le triste livret qui s'intitule les *Diamans de la Couronne*. Il n'est pas cependant que çà et là, au milieu des banalités de M. de Saint-Georges, on ne reconnaisse la main exercée de M. Scribe. Ce canevas, tout faux qu'il est, se prête encore par momens à des scènes filées avec l'adresse et l'esprit toujours jeune de l'auteur du *Verre d'Eau*; mais d'ailleurs il faut admirer avec quelle nullité parfaite, avec quelle rigoureuse absence d'imagination MM. Scribe et de Saint-Georges sont parvenus à fabriquer trois grands actes qui, sans les adorables broderies de M. Auber, mettraient à bout la patience d'un Bénédictin.

Les Diamans de la Couronne pourraient s'analyser ainsi : — Le premier acte représente une chaise de poste qui verse ; — le second acte représente la roue d'une autre chaise de poste qui se casse; — le troisième acte représente, une dernière chaise de poste intérieurement enrichie de ce billet écrit par une femme : — « Je vous remercie « de votre voiture qui est excellente et bien meilleure que la mienne. »— On demandera peut-être ce qu'il y a de commun entre ces voitures et les diamans de la couronne ; mais ce n'est pas là la question. Il n'est guère parlé des fameux diamans que vers les dernières scènes de l'opéra, prenez donc patience, et écoutez l'histoire de la première chaise de poste qui verse. — Vous lui préférerez comme moi l'ouverture que deux motifs composent : une mélodie plaintive et douce chantée à demi-voix par l'orchestre; une sorte de murmure séraphique que tous les instrumens soupirent les uns après les autres et auquel succède en tutti un pas redoublé qui obtiendra avant peu de temps la royauté du galop. Ce pas redoublé expire dans les grondemens d'un orage, la toile se lève et entre des rochers bleus, blancs et verts, on voit descendre un jeune homme cherchant à échapper à la pluie et aux fondrières.

Henrique de Sandoval, comte de Santa-Crux, après avoir parcouru l'Europe, retourne en Portugal auprès de son oncle qui veut le marier. Cet oncle est un duc de Campo-Mayor, ministre de la police, et régent pendant la minorité de la princesse Maria-Francesca. On dirait qu'il y a de la couleur locale là dessous; cherchez-la si vous en avez le courage; quant à moi, j'ai cru reconnaître, à une coiffure de Mlle Darcier, fidèlement composée d'après une des plus belles toiles du musée Aguado, que ce comte de Santa-Crux et ce duc de Campo-Mayor devaient être contemporains de Louis XIV. Donc, Henrique s'avise de verser dans les montagnes de l'Estramadure : un autre enra-

gerait; Henrique, qui est un véritable Elléviou, prend son mal en riant, et chante:

Qu'il est doux de courir le monde,
Et qu'il est beau de voyager!

Que pensez-vous de ces vers? N'est-ce pas qu'ils valent bien la naïveté touchante de M. Castil-Blaze faisant dire, dans *la Pie voleuse*, à l'un de ses malheureux acteurs, *une cuillère pour manger*. Quoi qu'il en soit, ces deux couplets sont d'une facture charmante, et peut-être Coudere en chanterait-il un troisième, s'il avait plus de voix et s'il n'était saisi par les brigands qui sortent de leur caverne. Le chœur des brigands, sur un motif de valse, est très remarquable. Tous les malheurs accablent à la fois le pauvre Henrique; on l'arrête, et, pendant ce temps, sa chaise de poste est dévalisée de fond en comble : les bandits se partagent ses dépouilles; quant à ses papiers, ils doivent être remis à la Catarina qui tout justement arrive.

Cette Catarina est la souveraine absolue de ces voleurs de grands chemins, elle se dit fille de leur ancien chef, et les honnêtes brigands la croient sur parole. Il est vrai que la Catarina est fort belle : elle a des cheveux blonds qui retombent en boucles ondoyantes; par derrière sa chevelure soyeuse est retenue, dans une résille de velours pourpre et d'or, inclinée sur le côté gauche de sa jeune tête, une calotte de velours bleu-tendre, brodée d'or, lui donne je ne sais quel air délibéré qui convient on ne peut mieux à son état, car la Catarina est une bohémienne qui mériterait d'habiter un des sept châteaux de Charles Nodier, une bohémienne aux yeux bleus dont les épaules et les bras nus ont été taillés dans le plus pur marbre de Paros, une bohémienne enfin, jeune femme blanche et rose qui commande à de vilains hommes tout noirs, et qui, avec la meilleure grace du monde, détrousse les voyageurs, fabrique de la fausse monnaie, pille les chaises de poste, et au besoin envoie pendre ceux qui ne sont pas de son avis.

M. de Saint-Georges trouve plaisant de lui faire prendre du chocolat; c'est tout au plus une contrefaçon des verres d'eau sucrée du même poète. Tout naturellement Henrique doit être amoureux d'une pareille femme et lui confier qu'il est médiocrement fou de sa petite cousine de Lisbonne, mais Henrique est sans cesse interrompu; tantôt c'est la *Ronde des Enfans de la Nuit* que la Catarina est obligée de chanter;— tantôt c'est Rebolledo, le voleur de confiance de la Catarina, qui vient se mettre entre eux. A la fin, un événement plus grave que tous les autres coupe court au dialogue: la retraite des brigands a été découverte, ils vont être cernés; heureusement le duc de Campo-Mayor a envoyé à son neveu un sauf-conduit en blanc pour lui et sa suite; les bandits s'en serviront. En attendant, la Catarina rend la liberté à Henrique, sous la condition expresse qu'avant un an il ne dira pas un mot de ce qu'il a vu. Les adieux de la bohémienne à Henrique, et surtout la phrase : *Il faut partir*, nous ont rappelé une des plus suaves mélodies de *la Neige*. Mais on a perdu du temps; il est déjà trop tard; les troupes sont à deux pas; il ne reste plus qu'un moyen : tous les brigands s'encapuchonnent, et il y a un fort beau chœur religieux :

Ce sont les frères du couvent.

Ainsi déguisés, les faux monnayeurs traversent les rangs des soldats qui mettent un genou en terre et présentent les armes sur le passage de la châsse du grand saint Hubert.

Nous sommes à Lisbonne. Henrique va signer son contrat de mariage avec sa cousine Diana de Campo-Mayor. Une société nombreuse est réunie, et on prélude à l'acte important par un concert. Diana propose à son cousin de chanter avec lui un duo : *le Brigand de la Roche-Noire*. Henrique est obsédé par les aventures de voleurs; cependant il commence :

Dans les défilés des montagnes.

Le duc de Campo-Mayor l'interrompt; il vient de recevoir des dépêches d'une nature fort sérieuse: les diamans de la couronne ont été enlevés; mais les voleurs n'ont pas eu le temps de sortir du royaume, et il donne les ordres les plus sévères pour qu'aucune

voiture ne circule, hormis la sienne, qu'il est facile de reconnaître à ses armes. Diana et Henrique, que les affaires d'État n'intéressent guère, reprennent leur duo. Au second vers, nouvelle interruption : deux étrangers, dont une femme fort belle, la comtesse de Villaflor, demandent asile pendant le temps que l'on va mettre à réparer la roue de leur voiture qui s'est brisée. Henrique, on le devine, vient de reconnaître la Catarina et Rebolledo. La bohémienne, avec une tranquillité inouïe, demande à payer l'hospitalité qu'on lui accorde en faisant sa partie dans le concert, et elle recommence avec Diana le duo qui, cette fois, n'est interrompu que par des applaudissemens. La Catarina chante ensuite un grand air tout rempli de trilles, de vocalises, de cadences, et dont l'*a parte* final avec Henrique, qui craint le retour de son oncle :

Il ne viendra pas....
Il m'applaudira !

a l'inconvénient d'être emprunté à une situation analogue dans *Fiorella*. Mme Thillon a d'ailleurs chanté cet air avec une légèreté et un goût parfait. Tandis que tout le monde danse, Henrique resté seul avec la bohémienne, lui confie le secret de son amour ; Catarina le repousse faiblement, et Diana entre au moment où il va se jeter à ses pieds. La bohémienne se retire. Il y a ici un fort beau duo

Qu'avez-vous donc, cousin ?

entre Coudere et Mlle Darcier. Ce qu'il a, le pauvre cousin ? il n'aime plus sa cousine, et Diana, à son insu, n'épargne rien pour l'éloigner d'elle, en compromettant l'étrangère. Elle a reçu le matin un journal qui donne le signalement exact de Catarina ; on se demande pourquoi son père n'a pas lu ce journal avant elle ? pourquoi son père ignore ce que tout le monde sait ? Ceci est l'affaire de M. de Saint-Georges, qui ne pourrait pas composer son poème autrement, c'est-à-dire qui a besoin, pour faire marcher son intrigue boiteuse, d'une grossière absurdité. Diana veut communiquer le journal à son père, Henrique s'y oppose, et dans la lutte, le duc de Campo-Mayor reconnaît un des brillans de la couronne au doigt de son neveu. C'est la Catarina qui le lui a donné au premier acte. — D'où te vient ce brillant ? — Je l'ai acheté. — Où cela ? — Près du palais, à droite ou à gauche. — En cet instant, tout devrait être découvert ; mais il y aurait un acte de moins, ce qui ne ferait pas le compte de M. de Saint-Georges. — On n'est pas plus bête, en vérité, que le ministre de la police. — Le temps presse. Henrique dit à Diana : — Vous avez reconnu la bohémienne ? — Oui. — Je sais que vous aimez don Sébastien. Eh bien ! si vous ne m'aidez pas à sauver la Catarina, on va signer notre contrat tout à l'heure ; je dirai oui. — Oh ! mon cousin !.... — Alors donnez l'ordre qu'une des voitures de votre père soit mise à la disposition de la Catarina, et je dirai non ! — Merci mon cousin !... — Cette scène doit être de M. Scribe. — On entend le roulement d'une voiture ; la bohémienne s'envole comme un oiseau ; le vieux duc, avec une autre de ses voitures, pourrait la rejoindre ; il aime mieux, de sa fenêtre, faire des signaux avec son mouchoir, et crier au cocher de revenir. Le cocher, qui est à une demi-lieue déjà, ne voit rien et n'entend pas mieux. — O M. de Saint-Georges !

Je finirai avec l'histoire de la dernière chaise de poste. Nous sommes dans le Palais-Royal. Maria-Francesca va être proclamée reine ; les seigneurs commencent à remplir son antichambre : c'est le comte de Santa-Crux, don Sebastien, le comte de Las Marillas et le ministre de la police qui raconte comment sa voiture lui est revenue vide avec le billet dont on a lu plus haut le contenu. Le quatuor qui ouvre cet acte est un des plus beaux morceaux de la partition. La phrase finale surtout :

Voilà, je l'avoue, un coquin hardi.

produit le plus grand effet. — Henrique, qui est destiné à reconnaître tout le monde, s'aperçoit que le comte de Las Marillas est le même que Rebolledo ; il ne peut croire qu'il ose approcher de la reine, et c'est lui seul cependant qu'elle désire recevoir. Tous les seigneurs, excepté Rebolledo, se retirent, et l'on annonce la reine. Alors, ô surprise ! ô puissance de l'imagination humaine ! la reine du Portugal et des Algarves, c'est la du-

chesse de Villaflor, la bohémienne, la Catarina! Je ne pénétrerai pas dans l'amphigouri d'explications et de scènes, dans les quiproquos sans nombre qui ont lieu en cet endroit, je craindrais de n'en point sortir. Qu'il suffise de savoir qu'aux termes des lois du Portugal, la jeune reine, avant de monter sur le trône, doit faire une retraite de trente jours dans le couvent de la Trinitade, au sein des montagnes de l'Estramadure; que la jeune reine, au lieu de consacrer ce temps à des exercices pieux, l'a employé à des expéditions de grand chemin; que le trésor portugais étant épuisé, elle a jugé convenable, pour éviter que les fêtes de son couronnement fussent immortalisées par une banqueroute, de soustraire les diamans de la couronne et de les faire vendre sur les principales places d'Europe, pour en consacrer le produit aux besoins de son royaume, et que les diamans véritables ont été remplacés par de faux brillans dus à l'industrie de Rebolledo et de sa bande.—Le conseil de régence voulait contraindre la reine à épouser un prince de la maison d'Espagne; mais la reine qui se souvient de la Catarina préfère donner sa main à Henrique de Sandoval, et don Sébastien devient l'époux heureux de Diana de Campo-Mayor. — Le grand air que chante Mme Thillon :

Je connais les devoirs qu'impose la couronne.

s'encadre parfaitement dans la situation; et le trio entre Ricquier et Mmes Thillon et Darcier est d'un effet charmant : c'est la mélodie de l'ouverture complétée et étendue; le motif du pas redoublé revient dans le chœur final et provoque des applaudissemens universels.

Sous le rapport du poème, *les Diamans de la Couronne* sont d'une pauvreté désespérante; je n'ai fait qu'indiquer au hasard quelques unes des invraisemblances, et il y en a presque autant que de scènes; sous le rapport musical, c'est une œuvre qui plaît, qui amuse, qui ne lasse jamais; un opéra qui renferme toutes les qualités de M. Auber: la facilité, la grace, l'esprit, une grande aisance de facture, de l'originalité quelquefois, de la fraicheur toujours. Chez M. Auber, la musique coule de source, ses mélodies s'arrangent les unes à côté des autres, sans difficultés, sans confusion; M. Auber excelle à nous tenir le cœur en joie pendant trois ou quatre heures. Je doute que parmi nos compositeurs de France, il s'en trouve un à l'heure qu'il est, qui ai plus de coloris et de verve que l'auteur de la *Muette* et du *Philtre*, malgré tous les charmans chefs-d'œuvres qu'il a produits. S'il s'agit maintenant d'émettre une opinion positive sur *les Diamans de la Couronne*, je dirai qu'il me semble, dans la proportion descendante des derniers ouvrages de M. Auber, que *les Diamans* sont à *l'Ambassadrice* ce que *l'Ambassadrice* est au *Domino noir*.

Mme Anna Thillon chante et joue le rôle difficile de la Catarina avec une merveilleuse facilité; tour à tour gracieuse, coquette, bohémienne et grande dame, elle a compris et rendu comme ils devaient l'être les caractères si différens de la Catarina et de la reine. La coiffure qu'elle porte au premier acte est d'une vérité incontestable; M. Alexandre Dumas en avait, dans le cours de ses voyages, envoyé le modèle à Mlle Ida, et Mme Dumas ayant abandonné le théâtre, s'est empressée de faire hommage à Mme Anna Thillon de son bijou artistique. Coudere et Mlle Darcier se montrent comédiens d'intelligence dans cette pièce qui, riche de la musique de M. Auber et du talent de Mme Thillon, obtiendra à l'Opéra-Comique un succès durable. L'administration, au surplus, n'a négligé aucune dépense pour monter cet opéra. Les montagnes de l'Estramadure au premier acte, le salon Louis XIV au second, la galerie royale du dernier, font le plus grand honneur aux décorateurs de la salle Favart, et les costumes, composés avec une fidélité scrupuleuse et bordés avec un luxe véritablement princier, prouvent qu'à défaut des écrivains il y a au moins aujourd'hui des directeurs qui comprennent qu'au théâtre la vérité historique doit être comptée pour quelque chose.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

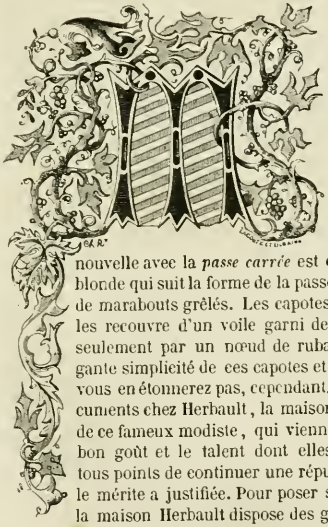
LA SYLPHIDE

Coiffure de (Leclerc) Étoffes de (Delon) guion de (Richard Potier) Sous Jupes (Oudinot)
Perceau Indien expédié par la Maison de Commission (Girond de Gand et Cie)

DIRECTION, 1, CITE DES ITALIENS

A Madame ***

20 mars.



MADAME, comprenez-vous quelque chose à ce beau soleil de mars? Moi, j'en jouis sans oser y croire, car c'est un bienfait si grand et si précoce, que l'on craint, en s'y accoutumant, de le voir s'évanouir. En attendant, ces admirables jours de printemps ont fait éclore mille modes nouvelles, et déjà l'on peut préjuger de l'élégance de la saison qui va s'ouvrir. Les chapeaux en poult de soie sont fort en vogue pour la promenade; leur forme toute nouvelle avec la *passe carrée* est charmante. On les orne en dessous d'une blonde qui suit la forme de la passe, et en dessus d'un demi-voile de blonde et de marabouts grêlés. Les capotes du matin se font en gros-de-naples; on les recouvre d'un voile garni de trois rangs de blonde-guipure, attachés seulement par un nœud de ruban. Vous ne sauriez vous imaginer l'élégante simplicité de ces capotes et leur cachet de bonne compagnie. Vous ne vous en étonnerez pas, cependant, quand vous saurez que j'ai puisé mes documents chez Herbault, la maison aristocratique par excellence. Les nièces de ce fameux modiste, qui viennent de le remplacer, m'ont paru, par leur bon goût et le talent dont elles donnent déjà l'échantillon, dignes en tous points de continuer une réputation que le temps a sanctionnée et que le mérite a justifiée. Pour poser sur les pailles de riz, cousues ou d'Italie, la maison Herbault dispose des guirlandes de fleurs d'une façon très-nouvelle et qui sont pleines de grâce; elle a aussi, comme innovation charmante, des panaches de plumes de Chine à mille reflets de couleur d'un effet prestigieux, qui ne peuvent manquer d'avoir le plus grand succès. Pour orner les bonnets et les coif-

fures de fantaisie, les dames Herbault emploient beaucoup de cactus, fleurs que leur maison possède seule à Paris; ces cactus, admirables de nuance et de vérité, se mélangent à de la bruyère et se posent par trois bouquets. — Et Maurice Beauvais, croyez-vous qu'il reste oisif par ce temps de régénération fashionable, et que son génie toujours inventif n'ait pas déjà disposé de quoi nous rendre plus belles? J'ai vu chez lui plusieurs pailles nouvelles, ornées d'écharpes; puis des chapeaux de gaze-*cristal*, sur lesquels étaient posées de délicieuses jardinières; des capotes de crêpe diaphane ruchées et ornées d'un saule frimaté; et des chapeaux de poult de soie d'une forme ravissante, paille, rose, bleu et blanc, sur lesquels se balançaient mollement deux plumes frimatées. Vous qui connaissez l'art de Maurice Beauvais, ne voyez-vous pas d'ici tout ce que ces modes devaient avoir de délicieux, de bon goût et de distinction? Voici l'heure, ou jamais, de visiter les magasins ou plutôt le parterre de Mme Lainnée : là, les fleurs suivent le cours de la nature, et chaque jour en voit éclore de nouvelles. Mme Lainnée, qui avait fourni tous les bouquets offerts aux artistes le jour du concert de la SYLPHIDE, bouquets que les assistants ont pris pour des fleurs naturelles, compose dans ce moment des *jardinières* merveilleusement entremêlées, qui sont destinées à orner les chapeaux paillassons, dont la mode veut bien encore adopter l'étrangeté pour cette année. Il est même décidé qu'on les garnira des plus magnifiques rubans, tandis que les chapeaux de riz seront ornés avec la plus grande simplicité, ce qui ne les empêchera pas d'être très-bien portés. Vous voyez que je vous annonce une innovation dans la forme des chapeaux : la *passe carrée* est gracieuse et sied très-bien au visage, surtout avec les ornements de dessous qu'on lui adjoint. Dans la façon des robes, rien de bien nouveau n'a encore surgi du ciseau de nos bonnes faiseuses; je sais cependant que Mmes Palmire et Debaisieux font cette année les robes excessivement longues et sans volants, avec les manches plates, même à la ville; elles posent aussi une fleur au milieu du corsage, que l'on nomme *un souvenir*. Il y aura pourtant aussi des robes à volants, et on les mettra au nombre de quatre ou cinq, de la hauteur de la main. Les robes en mousseline, en organdi, auront des entre-deux de valenciennes; aussi Mme Ferrière-Pénona en a-t-elle fait ample provision, comme de tous les autres genres de dentelles; on en portera cette année avec redoublement, pour mettre autour des châles, des écharpes, des fichus canezous; il faudra avoir recours à Mme Ferrière-Pénona, car on ne peut pas plus aller chercher ailleurs ses dentelles, ses guipures, qu'il n'est permis à aucune femme de bon goût de choisir ses parfums autre part que chez Faguer-Laboullée. Et en vérité, c'est justice que les femmes lui rendent hommage, ne serait-ce que pour son amandine, qui efface la trace des veilles, l'empreinte de la fatigue, et rend à leur teint tout son éclat primitif. Mais Laboullée a encore d'autres droits à la reconnaissance des jolies femmes; car, n'est-ce pas pour elles qu'il compose ces parfums suaves et délicats, apanage et cachet de bonne compagnie? Quelle est la femme qui ne connaît tout le prestige de l'arôme arraché au calice des fleurs, dont chaque jour elle déverse quelques gouttes sur ce mouchoir précieux que Chapron a su embellir de ses magnifiques dentelles et de ses inimitables broderies?

On portera un très-grand nombre d'écharpes cet été; j'en ai vu en gaze rayée, d'une excessive fraîcheur, chez Thiébaud-Guichard, ainsi que de ravissantes étoffes nouvelles, qui sont presque toutes de nuances très-tendres. A propos d'étoffes, Madame, un mot sur l'entrepôt de la rue de la Vrillère, dont le directeur déploie une activité digne de tous nos éloges. Cet établissement, qui depuis vingt-cinq ans ne vendait qu'en gros, a ouvert depuis trois ans ses magasins aux acheteuses en détail, sans augmenter en rien ses prix, ce qui offre un avantage considérable à ces mêmes acheteuses; cet avantage se retrouve aussi dans la facilité de voir, du premier coup d'œil, le prix de l'étoffe que l'on désire, puisque ce prix est marqué

en chiffres sur chacune des pièces d'étoffe. On ne saurait s'imaginer la variété des marchandises qu'offre, depuis le prix le plus élevé jusqu'au plus modique, l'entrepôt de la rue de la Vrillère; le choix est immense. J'ai vu, entre autres jolies choses, une étoffe appelée le *jaspé d'Orient*, qui est un nouveau tissu ressemblant beaucoup au foulard; il est très-frais, de très-bon goût, et fera de charmantes robes d'été au prix de... quarante-huit sous l'aune! — Puisque je suis en voie de vous parler *industrie*, il en est une qui trouvera bien sa place ici, c'est celle de MM. Dumont et Cie, inventeurs d'un nouveau procédé pour fabriquer des *châles sans envers*. Ces châles ont un avantage immense, que, dans mon ignorance en pareille matière, je vais tâcher de vous détailler le mieux possible. Vous savez que nous nous sommes toujours plaintes que, lorsque nos châles avec envers avaient été portés quelque temps, le broché s'en allait, et qu'il fallait les renouveler à chaque instant. Avec le procédé de M. Dumont, cet inconvénient n'existe plus. Dans les châles ordinaires, la partie du broché qui forme le dessin à l'endroit du châle dépasse de 3/4, il ne reste donc plus qu'un 1/4 pour consolider le broché à l'envers; tandis que dans le châle sans envers, dont le travail est le même que celui de l'Inde, le broché ne dépasse que de moitié de chaque côté, ce qui produit cette différence d'être sans envers, et en fait la solidité. Si je suis entré dans cette minutieuse explication, c'est que j'aurai souvent à vous parler de ces châles, qui ne peuvent manquer d'avoir une grande vogue. La maison de commission Giroud-de-Gand et Cie en fait déjà des envois toutes les semaines en province. Eh bien, Madame, je ne m'étais pas trompée sur le succès de cette dernière maison, la voilà maintenant la première en pied dans la capitale pour sa spécialité; et elle le mérite, car nulle autant qu'elle n'apporte de soins et d'exactitude aux achats dont elle est chargée; on peut l'appeler à juste titre la *providence des provinces*. Je viens de voir expédier par elle un charmant costume d'enfant dû au talent de Cior-Cury, le tailleur en vogue pour enfants. Ce costume était en velours marron, pantalon blanc, petite casquette de fantaisie, chemisette brodée, et le tout d'un goût parfait, et comme le pouvait faire Cior-Cury, qui a habillé le roi de Rome, Henri V, et a toute l'habitude de cette spécialité. — Voici les modes d'hommes, telles que Barde nous les donne aujourd'hui : pour monter à cheval, le frac vert, bleu, ou pensée, avec petits boutons ciselés ou chiffrés; le gilet très-ouvert, pantalon demi-collant, bottes vernies et cravate noire. Les gilets les plus riches et du meilleur goût sont toujours pris chez Richard-Laurent, dont la bonne renommée ne se dément pas plus pour cette spécialité que pour celle des robes de chambre, qu'il fait si belles et si somptueuses. Son nom est donc inscrit sur les tablettes d'un élégant, comme l'est celui de Verdier pour les cannes, et celui de Benoit pour ces délicieuses petites montres *mignatures* qui, tant petites soient-elles, ne se dérangent jamais.

Quand vous recevrez cette lettre le carnaval sera clos et *reclos*, la mi-carême passée. Si le beau temps continue, les promenades seront bien plus habitées que les salons; déjà les boulevards, le soir, sont couverts de promeneurs, et on va prendre des glaces chez Tortoni; il semble alors qu'on assiste encore à ces belles réunions dont ses rafraîchissements ont fait partie tout l'hiver. On croit entendre le bruit de l'orchestre, l'appel à la danse... Mais de tout cela il ne reste que le souvenir et les glaces... c'est encore quelque chose!

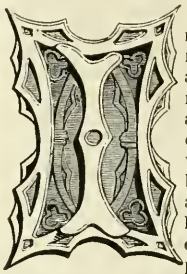
Baronne MARIE DE L'******.

UNE AVENTURE

DU COMTE DE CAGLIOSTRO.

1785.

I.



Il y avait cercle nombreux, jeu et concert chez M. de Miromesnil; mais à peine les nobles invités accordaient-ils une attention distraite aux accents des virtuoses; le pharaon même avait réuni tout au plus quatre ou cinq personnes autour de la table chargée d'or. La foule n'avait de regards et d'oreilles que pour un homme âgé de quarante ans environ, aux yeux expressifs, à la contenance assurée, au langage éloquent et légèrement italianisé. On se pressait afin de le voir, de l'entendre; auprès de lui pâlissaient la beauté des femmes, l'éclat des diamants. Accoutumé à une existence théâtrale, aux luttes de la controverse, aux transports d'admiration, il ne s'étonnait ni de l'incrédulité, ni du fanatisme; ses détracteurs et ses adeptes semblaient être aussi bienvenus de lui les uns que les autres. Infatigable dans ses improvisations et sachant mettre la science à la portée des gens du monde, il répondait à toutes les questions, expliquait tous les systèmes, et se prêtait même à interroger les lignes des blanches mains qu'on lui présentait pour connaître l'avenir.

« Eh bien! s'écriait le marquis de Ségur, notre moderne Merlin fait des merveilles. Avions-nous tort de proclamer sa victoire sur ses ennemis?

— J'ignore, dit en souriant M. de Miromesnil, si ses oracles sont plus sûrs que ceux de Calchas; mais certainement sa conduite à Strasbourg a dû lui concilier l'estime générale. Visitant les hôpitaux, se courbant sur le lit des souffrants, il a rendu à la santé, à la vie, des milliers de malades... Eh! mais, qu'est-ce que lui demande le chevalier de Savorny, cet adversaire déclaré des sciences occultes?... son horoscope, sans doute... »

Mûs par la curiosité, les deux gentilshommes s'approchèrent.

Le silence s'était établi dans le salon comme par enchantement, les dames n'agitaient même plus leurs éventails. On avait ménagé un vaste espace pour le chevalier et le comte de Cagliostro.

Celui-ci consulta longtemps le front et la paume de la main droite de M. de Savorny, qui, prenant une attitude de défi et laissant un sourire dédaigneux errer sur ses lèvres, paraissait jouir d'avance de la confusion du célèbre Sicilien. Cependant Cagliostro était devenu grave et rêveur. Au froncement de ses sourcils, à l'inquiétude de ses gestes, on eût pu aisément deviner qu'il regrettait de s'être engagé dans cette épreuve.

« Monsieur, dit-il, tenez-vous à voir cette opération se terminer?

— Si j'y tiens! répondit le chevalier d'un ton moqueur, beaucoup. Vous m'obligerez en voulant bien continuer. Peut-être avez-vous à me prédire une carrière glorieuse avec la formule qui termine tous les contes de fées... »

Cagliostro hocha la tête, et, baissant la voix : « Ne vous a-t-on pas provoqué en duel?

— C'est vrai, dit M. de Savorny avec indifférence... Un hobereau de province, un sot... Il n'est pas sûr que je lui fasse l'honneur de croiser mon épée avec la sienne.

— Vous agiriez sagement. »

Plusieurs personnes s'écrièrent : « Messieurs, vous manquez à la règle, aux conventions ; nous devons tout entendre. »

L'étranger promena autour de lui un regard empreint d'une indicible expression, et, repoussant la main du chevalier, dit : « Une autre bouche que la mienne doit parler en cette occasion. Je pourrais n'être pas cru. Et pourtant les nuages de l'avenir se sont écartés ; le livre, écrit par les anges eux-mêmes, s'est ouvert à une page terrible et m'a montré des lettres flamboyantes... J'invoquerai le témoignage d'une *pupille*.

— Une pupille?

— Oui, un enfant. Y a-t-il dans l'hôtel une petite fille de dix ans?

— Sans doute, dit M. de Miromesnil, la nièce de mon intendant. »

Cinq minutes après, cette enfant paraissait dans le salon, toute honteuse et frottant ses yeux bleus encore chargés de sommeil. Le comte de Cagliostro l'attira doucement, la rassura ; puis, ayant fait déployer un paravent et placer sur une table une carafe pleine d'eau, il étendit les mains au-dessus des cheveux blonds de Marie, prononça quelques paroles dans une langue orientale et ajouta solennellement :

« Ma chère *colombe*, promettez-vous de raconter tout ce que vous apercevrez dans le miroir de cette eau? — Je le promets. — Soyez attentive. Dès ce moment vous êtes en communication avec le ciel. Que voyez-vous? — Un beau monsieur. — Quel est son costume? — Un habit de soie bleue, une veste de satin blanc... »

Tous les yeux se portèrent sur le chevalier, qui avait en effet un habit de soie bleue et une veste de satin blanc.

« Où est-il? — Ici. — Que fait-il en ce moment? — Il vous regarde en riant. — Que lui arrivera-t-il demain? — Demain?... »

La voix de l'enfant se troubla..., ses joues devinrent pâles..., des larmes mouillèrent ses paupières... Mais Cagliostro, la dominant par sa puissance magnétique, répéta impérieusement :

« Que lui arrivera-t-il demain?

— O mon Dieu!... c'est bien dommage!... Comme il souffre!... Son sang coule... Il dit une prière avec un abbé...; et puis, et puis..., il ne remue plus! »

Un cri d'effroi retentit dans l'assemblée. On se précipita vers le paravent, tandis que Cagliostro prodiguait ses soins à la petite Marie, tout épuisée par les tableaux surnaturels qui l'avaient transportée dans un autre monde. Les amis du chevalier l'entourèrent, en cherchant à le rassurer contre le résultat de cette scène de fantasmagorie : mais ce dernier avait conservé son flegme habituel, et, s'approchant du comte, il le salua avec grâce en disant :

« J'espère, Monsieur, malgré vos sinistres augures, que nous serons encore longtemps bons amis. Le moins ému ici, c'est moi, car je persiste à considérer ceci comme une spirituelle plaisanterie. Au reste, l'heure où nous parlons ne nous appartient déjà plus. Nous sommes tous mortels... un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe?... »

Et, prenant congé de M. de Miromesnil, il s'éloigna sur la pointe du pied.

Le lendemain matin, sur les bords de la Bièvre, un jeune gentilhomme, atteint à la poitrine d'un grand coup d'épée, expirait entre les bras d'un prêtre de la paroisse Saint-Médard, appelé en toute hâte pour donner au blessé les secours de la religion. On trouva sur lui une lettre d'adieux adressée à la marquise d'O....., sa maîtresse.

II.

Trois mois s'étaient écoulés. Après avoir commenté de mille façons les circonstances mystérieuses du funeste duel de M. de Savorny, la société parisienne avait porté son attention ou plutôt son inconstance sur d'autres sujets, sinon plus intéressants, du moins plus neufs.

Un soir, comme Cagliostro sortait d'un de ces hôtels retirés qui s'égaraient vers les extrêmes limites du faubourg Saint-Honoré, deux hommes, l'un vêtu de noir, l'autre en petite livrée, s'approchèrent de lui. Le premier, après l'avoir gravement salué, lui dit : — Monsieur, n'êtes-vous pas médecin ?

— Moi, médecin? s'écria le comte en jetant sur l'inconnu un regard de soupçon... Peut-être oui, peut-être non : je m'occupe de sciences avec mes amis, et je voyage pour m'instruire. — Pardonnez-moi, Monsieur, si j'insiste; mais les ordres que j'ai reçus sont formels. — Quels ordres?... et en quoi peuvent-ils me concerner? vous vous méprenez sans doute... — Je ne me suis pas trompé, vous êtes le célèbre Cagliostro. — Ah! vous le savez?... Au reste, cela n'a rien d'étonnant, vous m'aurez vu quelque part. »

Machinalement Cagliostro appuya la main gauche sur la garde de son épée pour s'assurer contre toute surprise. La pensée lui vint que le lieutenant de police voulait le faire arrêter poliment et conduire à la Bastille, et que probablement une escouade de maréchaussée n'était pas loin, prête à se montrer au moindre signe de résistance. Il jugea donc à propos de se modérer et de s'abandonner au hasard.

« Eh bien, reprit-il, on réclame mes soins? — Oui, Monsieur. Une personne de qualité a besoin des secours de votre expérience. — Une dame? — Une personne de qualité... — Je comprends.

— Un carrosse est là qui vous attend. Dans deux heures on vous ramènera ici.

— Allons, je m'abandonne à vous. D'ailleurs, se dit-il intérieurement, ce n'est pas la première fois que j'ai été conduit mystérieusement vers ces réduits de l'amour qu'on appelle petites maisons. »

Au coin d'une rue à peine éclairée par le reflet vacillant de quelques réverbères, stationnait un carrosse sans armes. Le laquais ouvrit la portière, et abaissa vivement le marchepied. Cagliostro et l'homme vêtu de noir y montèrent. Les chevaux partirent d'un pas rapide.

Quoiqu'on fût au mois de juin, la nuit était obscure ; des nuages floconneux au fond brun et aux contours grisâtres se pressaient dans l'éther et cachaient le radieux bandeau des étoiles. Nul bruit ne se faisait entendre, hors celui des roues sur le pavé inégal. Seule une patrouille du guet s'était montrée, mais elle dormait en marchant; et puis, elle n'avait pas à s'occuper d'une voiture qui pouvait contenir un grand seigneur revenant de quelque médianoche.

Au bout d'une heure, et après de nombreux détours qui avaient pour but de donner le change à Cagliostro sur le lieu où il se trouvait, le carrosse s'arrêta devant une grille antique. La grille s'ouvrit aussitôt, et le carrosse roula sur un sable doux et fin, en suivant les sinuosités d'une allée étroite et touffue. Un parfum printanier embaumait l'air ; on eût dit que chaque feuille de ce délicieux jardin cachait une rose, chaque brin d'herbe une violette. L'esprit du comte, fasciné par ce délicieux tableau, s'était reporté aux souvenirs de ses voyages en Grèce, en Turquie, à Malte, et évoquait la poésie vivante de l'Orient. Quelles nouvelles surprises ne lui étaient pas réservées ! Après le paysage, le palais d'Armide ; après le temple, la déesse.

Un joli pavillon de structure italienne, à moitié perdu dans une touffe de verdure, s'offrit enfin aux regards du comte. On descendit. Cagliostro fut conduit,

dans l'ombre, jusqu'à un escalier spacieux et bien tapissé. Au premier étage son guide s'arrêta, dit : *C'est ici*, et introduisit Cagliostro dans un boudoir étincelant de glaces, de cristaux, de dorures, quoique éclairé faiblement par une lampe d'albâtre. Sur un sofa était couchée à demi une femme dont la vue, loin d'interrompre le rêve du Sicilien, sembla le réaliser. Car elle était aussi belle de son émotion que de sa beauté, et lorsqu'elle essaya de se lever, sa taille souple et gracieuse ondula comme le col d'un cygne, et les larges plis de sa robe de soie rose se déroulèrent avec un harmonieux frôlement. Bientôt elle retomba sur le sofa, en invitant par un geste le comte à s'approcher, à s'asseoir en face d'elle, sous le feu de ses regards...

III.

Au moment où Cagliostro, obéissant à l'inconnue, prenait place dans un fauteuil en tapisserie, le timbre argentin d'une pendule sonna minuit. La dame tressaillit, et agita involontairement ses blanches épaules. On eût dit qu'elle avait froid. Le comte s'approcha davantage. Un intérêt inexplicable s'unissait, au fond de son cœur, au trouble des sens. En vain consultait-il sa mémoire; jamais cette femme ne lui était apparue. Il fallait que ce fût une étrangère récemment arrivée à Paris. En effet, les premiers mots qu'elle prononça trahirent une origine espagnole.

« Je vous dois mille remerciements, Monsieur; vous alliez à vos plaisirs, peut-être... J'ai disposé de votre temps.

— C'est moi, Madame, qui éprouve le besoin de vous remercier; car vous m'avez transporté de la vie réelle au sein d'un monde enchanté.

— N'appelez pas ainsi une modeste maison toute rustique.

— Vous l'habitez, c'est l'Eden, l'Eldorado!

— Seriez-vous flatteur, monsieur le comte?

— J'ai le bonheur de n'être pas aveugle.

— On m'avait parlé de votre goût pour les mystères... Je m'y suis conformée, voilà tout. Désirant voir un homme aussi célèbre, j'ai voulu bannir en cette circonstance l'étiquette des salons. Du reste, Monsieur, vous n'êtes pas mon prisonnier, et quand nous aurons soupé, je vous renverrai à votre femme, la charmante Lorenza Feliciani.

— Lorenza, comparée à vous, est le soleil couchant auprès de la splendide aurore.

— Qu'importe si je suis belle à vos yeux?... vous ne m'aimez pas.

— Je vous admire.

— Vous n'aimez que la science.

— C'est une maîtresse exigeante, ingrate, à qui l'on fait volontiers des infidélités.»

En parlant ainsi, Cagliostro saisissait délicatement la main effilée de l'inconnue et y posait ses lèvres. Par la force de l'habitude il se mit à en examiner les lignes. La dame, s'apercevant de cette préoccupation, retira vivement sa main et dit avec un sourire : « Vous vouliez peut-être m'annoncer mon horoscope? Oh! point de magie, cela m'effraie. Je vais donner des ordres pour le souper.»

Elle se leva, et disparut par une petite porte cachée dans la boiserie.

Le comte était devenu pâle. Une sueur glacée coulait sur son front; car la main de cette enchanteresse, cette main douce comme la plus douce étoffe de soie, venait de lui apprendre qu'un crime se préparait; un assassinat dans l'ombre... Le souper devait être saturé de poison, poison mortel que la dame partagerait avec son convive. — Cagliostro se souvint alors d'une marquise d'O...,

dont il avait entendu parler, riche Espagnole qui s'était vouée à la retraite et aux larmes depuis le jour fatal où le chevalier de Savorny avait succombé sous les coups de son adversaire. « Plus de doute, la marquise a formé le dessein de venger le trépas de son amant, qu'elle attribue aux prédictions sinistres faites publiquement chez M. de Miromesnil. » Le comte sent qu'il est perdu ; car s'il repousse le poison, échappera-t-il à des laquais armés jusqu'aux dents et soumis aveuglément à leur maîtresse? Un seul parti lui reste : fasciner la marquise à force d'amabilité, d'éloquence ; l'intéresser à son art, et arracher de ce cœur ulcéré un profond ressentiment. Mais peut-il espérer que le courroux d'une femme ardente cédera facilement, et que l'ombre du chevalier demandant le sang pour le sang, cessera d'être entendue?

Toutes ces pensées s'étaient succédé dans son esprit avec la rapidité de la foudre. Lorsque la marquise reparut, Cagliostro semblait absorbé dans la contemplation d'un tableau de Boucher.

« Vous regardiez ces figures, monsieur le comte.

— Oui, et je songeais malgré moi à l'instabilité des choses humaines.

— Voilà une idée bien grave..., à propos d'un peintre de bergeries.

— Elle est juste. Je me disais : Avant peu d'années, cette fraîcheur de coloris aura disparu; ces chairs auront jauni; l'artiste lui-même ne reconnaîtrait plus son œuvre.

— Son œuvre est ici et elle y restera.

— Et vous-même, Madame, est-il sûr que vous y soyez ?

— Bannissez cette noire mélancolie. J'ai un vin de Xerès, de mon beau pays, qui vous rendra la gaieté.

— Je l'espère... Mais excusez-moi si je vous fais si triste compagnie : parfois il me vient soudainement de ces accès de fièvre..., misanthropique. J'ai tant souffert!

— Vous, Monsieur, vous!

— Votre air de doute me prouve que vous ne me connaissez pas encore. — Oui, Madame, j'ai amassé non pas un trésor de roi, mais un trésor de douleurs, comme les prophètes. Ma vie n'a été qu'une lutte contre la calomnie, l'ignorance et l'ingratitude. »

La marquise se plaça de nouveau sur le sofa et se couvrit à moitié le visage d'un riche éventail pour dissimuler un certain embarras. Cagliostro resta debout et légèrement incliné sur le dossier de son fauteuil. Sachant qu'il n'avait pas un moment à perdre, il continua avec chaleur : « Si j'eusse été cupide, peut-être aujourd'hui, créateur de mes propres richesses, apparaîtrais-je aux hommes comme un nouveau Baal, statue d'or objet de leurs respects; mais j'ai dédaigné les profits de la science pour n'aspirer qu'à ses palmes glorieuses ; j'ai voulu conquérir la puissance de l'Éternel, lui dérober un rayon de son soleil. Pourquoi eussé-je été plus favorisé que Prométhée? A une audace de Titan il faut un supplice de Titan.

— Mais, dit la dame, d'un son de voix empreint de raillerie et d'amertume, vous n'êtes pas à plaindre; de nombreux revers n'ont pas traversé votre existence; vous ne pleurez aucun être chéri...

— Je pleure sur la mort qui règne en dedans de moi..., sur la perte de mes illusions. J'ai la gloire, et non le bonheur. Errant de contrée en contrée, je ne puis faire un pas sans marcher sur un libelle lancé contre moi.....

— Mais, Monsieur, pourquoi errez-vous ainsi?

— C'est que je n'ai point de patrie, Madame. Je ne tarde pas à peser sur le sol qui m'accorde l'hospitalité..., comme l'oiseau qui, soumis aux lois des saisons, doit, tous les ans, aller chercher le soleil par delà l'Océan. »

La marquise joignit les mains en regardant fixement son interlocuteur. Celui-ci

rapprocha son fauteuil, et, levant sur la belle Espagnole des yeux remplis de tendresse : « La science m'a livré cependant une admirable compensation, car je puis offrir à la femme qui m'aimera un trésor incomparable.....

— En vérité? Vite, contez-moi cela.

— Mais si l'on nous entendait..... C'est un secret important.

— Mettez-vous ici. »

Cagliostro se plaça sur le sofa, près de la marquise. Leurs mains, leurs cheveux se touchaient.

« On vous a parlé de mon élixir de vie, composé, dit-on, suivant la méthode paracelsique, d'or et d'aromates..... Enfantillage! Est-il donné à une créature humaine d'arrêter le bras de la mort, de remplir de nouveau le sablier qui a versé tout son sable?.... Cette découverte merveilleuse avait un autre but, et ce que je possède *seul*, c'est l'élixir de beauté.

— De beauté?....

— O mon trésor! tu m'as assez coûté de recherches!... Mais tu es à moi; je ne te vendrai pas, m'offrirait-on les revenus du Mexique. Tu appartiendras exclusivement à une femme si belle déjà qu'elle n'a qu'à rester la même pour être la reine de son sexe..... Arrière toutes les autres! M'implorassent-elles à genoux, leur lèvre avide ne recueillera pas une goutte du précieux breuvage! Celle qui d'un regard m'a enchanté, celle qui m'est apparue telle qu'une divinité, aura le tribut de mes travaux. Fière et majestueuse, elle verra se flétrir l'éclat, la fraîcheur des femmes les plus charmantes, des Polignac, des Saint-Aignan, des Polastron..... Elle, au contraire, s'élèvera droite et blanche comme le lis sur sa tige, et jamais l'admiration ne se détournera d'elle, jamais son cortége ne diminuera. L'amour m'aura prêté la puissance de Dieu!.... O Madame! vous qui avez rendu à mon cœur les battements de la jeunesse, vous dont le regard me fascine, dont la voix m'enivre, voulez-vous être cette femme? Voulez-vous, en échange de votre beauté présente, recevoir de moi celle de l'avenir? Je suis à vous, à vous seule! Ah! répondez, répondez!.... »

Sa voix avait un accent pénétrant, l'éclair du génie illuminait son front; il était sublime d'expression. La marquise, en proie à mille émotions, pâlissait et rougissait tour à tour; elle semblait faire un dernier effort pour se soustraire à cette influence magnétique.

La petite porte s'ouvrit... L'homme vêtu de noir et un laquais placèrent au milieu du boudoir une table chargée de mets et de vins exquis. Cagliostro frissonna; mais la marquise, se levant avec vivacité, dit d'une voix impérieuse et émue : « Remportez tout cela, nous n'avons pas faim. »

Et quand ils furent seuls, elle tira d'une armoire des boîtes de conserves et de dragées, en disant :

« Tenez, comte, voulez-vous que nous fassions un repas d'amants?..... »

ALFRED DES ESSARTS.

SALON DE 1841.

PREMIER ARTICLE.

Les portes du Louvre, après un attermoiement de quinze jours, viennent enfin de s'ouvrir. Ces retards, qui chaque année se renouvellent, rendent, je crois, un mauvais service aux artistes; car l'on est d'autant plus exigeant que l'on a plus attendu, la longue attente étant difficile à satisfaire.

Bien que l'Exposition de cette année soit privée des productions de nos peintres les plus remarquables, on y remarque pourtant quelques tableaux dont le mérite doit diminuer les regrets que cette absence cause; on doit surtout citer les toiles de MM. Allaux, Eugène Delacroix, Winterhalter, Henry Scheffer, Calame, Didey et Hornung. MM. Decamps, Horace Vernet et Ary Scheffer n'ont rien envoyé du tout, au grand désappointement des nombreux admirateurs du talent de ces artistes.

M. Allaux a reproduit quelques pages de notre histoire d'une manière vraiment grandiose, et dans laquelle la vérité historique la plus fidèle s'unit à la correction du dessin et à la poésie des détails. Nous croyons ses tableaux destinés à un grand succès : les États-Généraux de Paris sous Philippe de Valois, l'Assemblée des Notables à Rouen sous Henri IV, les États-Généraux de Paris sous Louis XIII, méritent en effet, à tous égards, l'attention particulière dont ils sont l'objet. M. Allaux, bien que déjà connu par des productions de mérite, vient de prouver par ses nouvelles œuvres que son talent pouvait vaincre les plus grandes difficultés et réaliser de sérieuses destinées.

M. Scheffer se signale, comme toujours, par son admirable entente de la lumière et par la conscience de son dessin : les portraits de Casimir Delavigne et de madame *** résument merveilleusement les rares qualités de cet artiste.

L'école génevoise nous a de nouveau envoyé les mêmes représentants que les années précédentes : MM. Didey, Calame et Hornung sont encore les astres lumineux de cette école, digne rivale de celle de Paris. Le portrait de Mme la duchesse de Nemours, par Winterhalter, est un chef-d'œuvre de grâce, de dessin et de coloris; ce peintre, n'aurait-il produit que ce seul tableau, mériterait d'être rangé parmi les sommités artistiques de notre temps.

Pour le moment, nous ne pousserons pas plus loin l'énumération des tableaux; nous n'entamerons pas non plus la discussion du mérite de ceux que nous avons déjà cités, car le premier examen de l'Exposition étant nécessairement un peu confus, il importe d'attendre un certain temps avant d'émettre une opinion, attendu que les idées sont d'autant plus claires et précises que l'on se sépare davantage de ses impressions. Ainsi, à notre prochain article seulement, nous examinerons chacune à part les œuvres que nous avons mentionnées.

Pourtant, avant toutes choses, il nous semble convenable de définir ici le sens

des termes dont on se sert dans les arts. Comme on ne peut, dans cette question, apporter la même rigueur d'exactitude que dans l'ordre géométrique, il est indispensable de n'employer que des mots dont la valeur soit bien déterminée; car, en pareille matière surtout, la perfection de l'analyse dépend de la clarté du langage.

Chaque art a ses moyens particuliers d'expression : la poésie se sert du langage; la musique, des sons; la peinture, des lignes et des couleurs. Ne devant nous occuper ici que de peinture, nous n'allons parler que de ce qui lui est relatif.

Il y a chez elle le dessin, la distribution de la lumière, le coloris, la pâte et la touche, ce sont les qualités matérielles; la conception, l'ordonnance et l'expression, sont les qualités poétiques.

Le dessin circonscrit les corps et trace les formes; c'est le premier mérite de la peinture. C'est dans les extrémités, notamment, que le dessin est indispensable, non-seulement parce qu'elles renferment la vie, le mouvement et l'action, mais encore parce que la forme de ces parties est la plus difficile à rendre, et qu'elle détermine le beau et le laid; la tête, les mains et les pieds sont donc les premiers sujets d'étude que doit se proposer le peintre.

Le dessin est correct lorsque les proportions sont exactes; il est riche lorsqu'il rend avec détail toutes les saillies des muscles et tous les accidents d'un corps; il est grand et beau lorsque les lignes sont nobles et pures, et que la force de l'expression s'unit à la perfection de l'ensemble. Ainsi, les maîtres de l'antiquité, considérant l'idéal de la beauté comme la partie la plus sublime de l'art, avaient été jusqu'à subordonner la proportion à cet idéal.

Enfin, le dessin est savant lorsqu'il est parfaitement exact dans les contours, et que l'on y remarque cette sûreté de science qui fait accuser toutes les parties; car, ainsi que dans l'étude des langues et de la musique il faut articuler fortement et les tons et les mots pour parvenir à la pureté de l'harmonie et à la netteté de la prononciation; de même, dans le dessin, ce n'est que par des contours fermes, nombreux et décidés que l'on parvient à la vérité complète de la forme.

La distribution de la lumière relève immédiatement du dessin, car le dessin ne détermine que la hauteur et la largeur d'un corps; c'est la lumière seule qui, en éclairant ou couvrant d'ombre ses diverses parties, lui donne la troisième dimension, la profondeur.

Après le dessin et la distribution de la lumière, arrive la couleur; elle est vraie si elle imite bien la nature; harmonieuse, lorsque toutes les nuances, sans se heurter, sont habilement ramenées à un ton général qui les concilie et les domine; enfin elle est ferme lorsqu'elle est sentie et posée sans tâtonnements. On dit aussi qu'une peinture est bleue, verte ou rouge, si l'une de ces couleurs s'y prononce trop exclusivement; l'on dit encore qu'un coloris est sobre ou brillant, transparent ou lourd, suivant l'impression qu'il produit.

La finesse des tons consiste dans leur sage gradation; leur fermeté, dans la manière énergique dont ils sont opposés les uns aux autres; leur légèreté, dans la délicatesse de la matière coloriée.

On appelle la pâte la couleur étendue sur les toiles d'une grande dimension; pour les petites toiles, on dit la touche.

Ces diverses qualités, toutes matérielles il est vrai, ont pourtant, pour les artistes qui connaissent la difficulté du maniement, des beautés spéciales, et il faut leur en tenir compte pour les en féliciter lorsqu'ils les portent à un certain degré de perfection.

Voici quelles sont les qualités plus relevées de la peinture. *La conception* est le sujet même et les dispositions prises pour le rendre intelligible. *L'ordonnance* naît immédiatement de la conception; elle place les personnages, les rassemble en des groupes, et rattache les groupes à l'ensemble. *L'expression*, enfin, est la manifesta-

tion de la pensée répandue sur le visage. C'est là ce qu'il y a de plus grand et de plus difficile en peinture.

En résumé, le dessin trace les corps, la lumière indique leur position dans l'espace, le coloris relève et concilie les contours, la pâte ou la touche est la disposition de la matière coloriée; la conception consiste dans le choix et la disposition du sujet; l'ordonnance, dans la combinaison des personnages; l'expression, enfin, indique le sens de l'action.

Les définitions qui précèdent nous ont semblé utiles pour rendre parfaitement intelligibles les articles qui suivront. Les impressions produites par les arts étant très-délicates et nuancées, il convient, dès le début, de s'entendre sur les mots si l'on veut arriver à quelque chose de certain.

Nous reprendrons ainsi notre critique. D'ailleurs il nous tarde de donner des éloges à des artistes qui les méritent à tant d'égards, et dont les noms, depuis longtemps connus et aimés du public, se rangent comme d'eux-mêmes sous notre plume. Nous voulons parler de MM. Jacquand, Steuben, Emile de Lansac, Coutel, Gudin, Biard, Lepaule et Duval Lecamus.

LOUIS BERGER.

Nous ne savons rien de plus mesquinement haineux, jaloux et vindicatif, que le journal qui nous faisait attaquer l'autre jour dans une pauvre feuille quotidienne de sa connaissance, et qui, cette fois, nous calomnie à plaisir, et selon son habitude, dans ses propres pages. — Il ne nous est jamais venu à l'idée de blâmer la *Mode* de l'opinion royaliste qu'elle professe : nous avons dit, et nous répéterons qu'elle exploite ces croyances saintes avec une audace qui, bientôt, ne connaîtra plus de bornes; aussi séparons-nous sa cause, où tout n'est que coterie et marchandises, de la cause honorable de MM. de Genoude et de Lostanges, qui n'ont pas spéculé, eux, sur la prison, pas plus qu'en pareille circonstance ne spécula naguère notre oncle, M. Jules de Clinchamps, du Mans. Toutefois, nous comprenons à merveille le motif de cette inquisition brutale que la *Mode* cherche à exercer sur nos actes et sur nos paroles ; les succès de la SYLPHIDE l'empêchent de dormir; elle veut, obéissant à ces étroites et honteuses passions de la concurrence qui l'ont toujours dirigée, nous discréditer dans le grand monde, qui de plus en plus se détache d'elle; elle veut à toute force nous jeter dans le camp opposé au royalisme; absurdité et mauvaise foi insigne! Comme si la SYLPHIDE avait jamais donné une seule preuve d'une tendance semblable! Comme si les lois et son programme ne s'étaient pas constamment opposés à la moindre manifestation politique de sa part! — En fondant cette revue, nous n'avons eu qu'un but, celui de lier intimement, et abstraction faite de tout esprit de parti, le culte de la mode au culte de la littérature, et sans doute il nous est permis de dire que nous avons réussi. Historiens et conteurs, les lettres et les salons se sont partagé nos loisirs. Nous avons glané dans le champ fertile de l'élégance et du luxe; jamais la médisance ni l'injure ne se sont glissées sous notre plume; nous avons signalé le beau et le bien, partout où nous avons trouvé le bien et le beau, dans les hôtels du faubourg Saint-Germain ou dans les réunions de la cour actuelle, et c'est peut-être à cette neutralité d'opinion, à cette parfaite indépendance, que nous devons le succès qui chagrine si fort les écrivains-boutiquiers dont nous avons encouru l'innocente colère. La SYLPHIDE persévérera donc dans cette ligne où depuis dix-huit mois elle s'est maintenue avec tant de bonheur. — Quant à la politique, s'il nous prenait la fantaisie de créer un journal et d'arborer un drapeau, notre profession de foi ne serait pas longue ; nous dirions : — M. de Villemessant, notre aïeul, est mort dans l'émigration ; M. Le Boucher de Martigny, notre oncle, a été fusillé à Quiberon!... M. de Vibraie, notre parent, était chevalier d'honneur de la duchesse d'Angoulême ; et nous, leur fils et leur neveu, nous n'avons pas dérogé, nous avons recueilli avec amour les palmes de leur martyre, et nous conservons au plus profond de notre âme l'héritage de leurs chevaleresques sympathies!... — Il est croyable, après cela, que si nous avions besoin d'un prospectus, ce n'est point à des royalistes qui vendent des chiffons, que nous irions demander conseil.

DE VILLEMESSANT.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

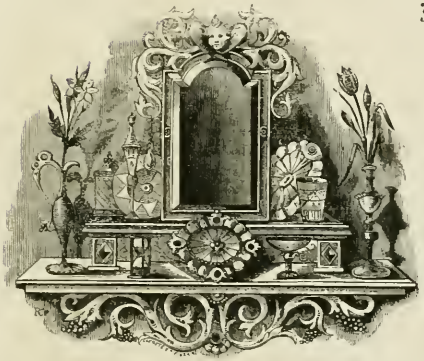
LA SYLPHIDE

Robe de velours épinglé blanc des Mrs de Mrs Ferrière Penona Coiffure de (Paris) Gants de (Mayer) Mouchoir de (Chaprou) Sous Jupes (Oudinot)

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS

A Madame ***

28 mars.



Le mois de mars a été et sera toujours capricieux comme une jolie femme ; joyeux aujourd'hui, sombre demain, le ciel se dégage ou se couvre de nuages au moindre zéphyr, et il est curieux de voir les belles Parisiennes ôter et mettre alternativement les fourrures, les pelisses, et tous les vêtements portés pendant la saison d'hiver. Mais le soleil l'emportera bientôt, et bientôt nous ne verrons plus que des écharpes et des étoffes légères. Ces dernières seront, comme toujours, prises en grand nombre chez Delisle par les femmes vraiment élégantes ; car il est impossible de trouver ailleurs qu'aux magasins Sainte-Anne de plus frais taffetas de toutes nuances, de toutes dispositions; des mousselines peintes, unies, brochées ou brodées plus gracieuses, des mousselines de laine d'un goût plus parfait ; puis des étoffes foulards qui ont le cachet de bonne compagnie qui distingue cette maison, et un choix considérable d'organdis, depuis 29 sous jusqu'aux prix les plus élevés. Comme il est décidé que l'on portera beaucoup de châles cachemires ce printemps, la maison Delisle n'a pas voulu sur ce point être en reste d'élégance ; aussi parmi tous les beaux cachemires qu'elle nous offre, il en est un du prix de 7,000 francs, qui est certainement digne de toutes les admirations.

Miss Clara Loveday vient de nous donner un concert où il y avait grand nombre de jolies femmes et de jolies toilettes : j'y ai remarqué une robe en velours vert de la façon de Mlle de Moismont, dont le corsage était drapé et la pointe formait le V. Un énorme bouquet ornait le milieu de la poitrine ; cette mode de porter un bouquet sur le corsage est en grande vogue aujourd'hui. Mlle Loveday avait une charmante

toilette; sa robe blanche était ornée d'une rose sur chaque épaule, et deux grosses roses relevaient la robe, qui était à double jupe; sa coiffure, exécutée par Paris, qui s'entend si bien à la bonne grâce et à l'élégance d'une coiffure de bal, était composée d'une guirlande de grosses roses *brillantées de gomme*, posée en diadème. Mme Gras-Dorus était aussi en blanc, avec des ornements de rubans bleus : l'élégance du costume, le charme de la femme et la beauté de cette voix si pure étaient en harmonie parfaite. En somme, le concert était fort beau; d'ailleurs, quand on n'aurait eu que le magnifique talent de la bénéficiaire à écouter, l'auditoire se serait retiré satisfait. Là, comme partout, les sous-jupes Oudinot jouaient un grand rôle; elles font partie intégrante de la fashion; quelle est la femme qui oserait s'habiller sans leur secours? Je vous parlais dans ma dernière lettre, Madame, des châles *sans envers* de M. Dumont: vous ai-je dit aussi qu'il avait fait fabriquer des écharpes du même travail, qui ne peuvent manquer d'avoir un grand succès ce printemps? Depuis longtemps je n'ai rien vu de plus joli; au moins, lorsque le vent ou le mouvement de la marche soulèvera ces écharpes, on n'aura pas le désagrément de voir *le revers de la médaille*, qui est toujours une vue assez peu agréable. Voici le moment des *émotions* pour les chapeaux : seront-ils grands, seront-ils petits? seront-ils bas ou hauts de forme? Et la passe, comment sera-t-elle? Pour résoudre toutes ces questions, il suffit de voir les charmantes modes préparées par Mme Huguenet Le Jay; vous verrez alors que la dimension de ses chapeaux en poult de soie est de grandeur moyenne; qu'elle les orne de fleurs de la saison, et d'un voile qui couvre la passe et le fond, et dépasse d'une main le chapeau. Vous aurez grand plaisir à admirer aussi les charmantes capotes du matin que fait Mme Le Jay, dont le bon goût se révèle dans toutes ses œuvres. Une belle soirée musicale nous appelait hier au faubourg Saint-Germain; à l'aspect des toilettes on aurait pu se croire encore en plein hiver, tant il y avait de richesse et de luxe; je n'ai jamais vu plus de diamants. La jolie duchesse de Va..... avait une robe en crêpe rose, doublée de taffetas de même nuance, forme redingote, fermée sur le côté par une ruche de crêpe *chicorée*, avec des nœuds de rubans de satin rose de distance en distance. Un charmant bonnet en blonde, orné d'une couronne de petites roses sans feuilles, complétait cette toilette de bon goût que rehaussaient une belle épingle en camée au milieu de la poitrine, et des bracelets pareils entre la manche longue et le gant. Mme de Tre.... avait une robe en velours gris-perle, ornée de deux montants de guipure en tablier formant zigzags sur le devant du jupon; un nœud *cocarde* en satin cerise était placé sur chaque angle des zigzags formés par la guipure; une mantille en guipure faisant plastron sur le devant de la poitrine et descendant jusqu'au bas de la pointe du corsage était ornée, devant et sur les épaules, de nœuds cerise. Sur la tête un petit chapeau Louis XV avec trois plumes blanches. Pour tous bijoux, un flacon *Brinvilliers* suspendu sur le côté à une grosse chaîne d'or, ornement si fort à la mode aujourd'hui. En parlant de choses à la mode, je ne puis oublier de citer de nouvelles coupes en cristal montées sur bronze, qui se trouvent en ce moment à l'*Escalier de cristal*. Laboche-Boin peut à peine suffire aux demandes qui lui en sont faites, et je sais que la maison Giroud-de-Gand est chargée d'en expédier bon nombre en province. Mais que ne demande-t-on pas à la maison de commission Giroud-de-Gand, cette providence des absents? Hier je voyais chez elle, et prête à partir pour Vienne, une caisse toute pleine des mille fantaisies et des mille exigences destinées aux travaux à l'aiguille que font aujourd'hui les jolies femmes, et que Tachy a trouvé moyen de compléter d'une manière si remarquable; tout était d'un choix exquis. J'attends Longchamps avec impatience, Madame; alors je pourrai vous dire à bon droit les nuances, les formes et tous les caprices que la mode jettera sous nos pas.

Baronne Marie de L''''''.

Manoir Beauchene.

Coté de la rue St. James

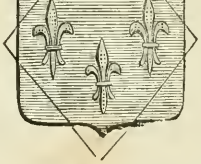
LE MANOIR DE BEAUCHESNE.

Par une chaude soirée d'octobre, il y a de cela deux ans, la diligence Van Gend me portait de Liége à Verviers; nous traversions cette vallée de la Vesdre, aussi pittoresque que celle de la Meuse. Chaudfontaines, véritable Capoue romantique et ombreuse, qui fait si souvent oublier Spa, venait de dérouler comme par enchantement sous nos yeux ses amphithéâtres de verdure et ses hôtelleries blanches, et les roues de notre voiture broyaient avec un bruit sourd le sable menu du chemin. Entre les clartés mourantes du jour et les premières teintes de la nuit, la lune se levait entourée de son doux cortége d'étoiles; autour de nous les oiseaux chantaient, les arbres s'agitaient dans un vague murmure, et, tout rêveur, je regardais l'eau couler entre les cailloux, quelquefois emportant dans son cours une pauvre feuille morte, lorsqu'en face, sur la rive gauche de la Vesdre, je vis se dresser de gracieux profils d'architecture tout chargés d'arabesques, des ogives en lancettes, des rosaces du plus parfait style maure, qui, se reflétant dans l'eau comme la façade blanche de ce castel, semblaient une apparition de l'âge gothique, ressuscitée ce soir-là dans son linceul sans tache. Rien ne manquait au castel qu'on achevait alors, ni le pont-levis, ni la chapelle, ni la galerie féodale. M. le sénateur Biolley avait eu la fantaisie de se faire construire au dix-neuvième siècle, sous le règne du roi Léopold, une habitation seigneuriale que, certes, n'eussent pas dédaignée ses aïeux, à l'époque de Jeanne et Venceslas ou de Jacqueline de Bavière. — Et depuis, je me disais : — Pourquoi ces réhabilitations de l'architecture de Nuremberg et de Cologne ne sont-elles pas plus nombreuses? Pourquoi bâtissons-nous incessamment des chalets ou des villas, et n'élevons-nous jamais un pauvre petit manoir? — J'avais emporté ces regrets de Belgique en France, et je ne comptais guère, je l'avoue, trouver aux portes de Paris, mais cependant en dehors des absurdes fortifications, qu'on ne devine que de très-loin, entre Neuilly qui se perd dans un fond, et la Seine qui coule sous les peupliers et les ormes, avec la majesté du Tibre, au milieu des maisons italiennes, françaises, suisses, russes, de Saint-James, village polyglotte qui sans doute se fera ville comme Versailles, une merveille comparable au castel de la vallée de la Vesdre. Que vous dirai-je de cette résidence édifiée par un grand seigneur et un artiste, M. de Beauchesne et M. Charpentier, et que l'aumônier de Henri II, l'architecte des Tuileries, d'Anet et de Saint-Maur-les-Fossés, Philibert Delorme aurait signée de son nom? C'est en effet le style mélangé de la fin du quinzième siècle au commencement du seizième; c'est la transition de

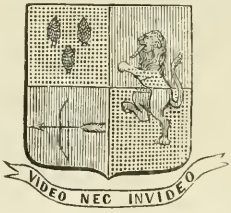
Charles VIII à François Ier : avec Charles l'ogive subsiste encore ; on ne commence rien, mais on achève le Moyen-Age ; avec François Ier, voici les salamandres, et une école nouvelle qui surgit.

Telle est l'architecture du manoir Beauchesne ; la forme ogivale est indécise ; chassée de la voûte, elle se réfugie dans le placage ; le cintre surbaissé, arrondi vers les angles, occupe souverainement les fenêtres, comme dans le château de Gaillon ; tandis qu'au-dessus de lui l'ogive aristocratique et légère s'élance encore et s'épanouit dans un double bouquet d'acanthe. La Renaissance règne dans toutes les grandes lignes ; à la surface, le Moyen-Age, avant de nous dire adieu, nous prodigue à pleines mains ses incomparables broderies.

Le manoir Beauchesne, comme tous les manoirs d'autrefois, a déjà sa chronique. Viennent les moines de Saint-Denis pour l'écrire sur vélin et la parer de leurs enluminures ! — Il y a quelques années, par un beau soleil de mai, deux femmes sonnent à la grille de l'avenue de Madrid ; l'une d'elles, blanche et mélancolique jeune fille, belle de la double beauté de la figure et du génie, avait aperçu de loin le donjon Beauchesne, et avec une grâce charmante elle demande au jardinier, en cet instant seul hôte du manoir, la permission de le visiter. Je ne peindrai pas le ravissement de la jeune artiste Le réfectoire avec ses caissons du quinzième siècle et sa lampe de fer, la grand'salle avec sa cheminée gothique, ses verrières de couleur rapportées de Suisse et d'Allemagne, ses murs où les fleurs de lis et les salamandres s'entremêlent dans des losanges d'or, sont pour elle autant de sujets d'émotions ; elle admire encore la chambre de la châtelaine et son oratoire, qui lui rappellent le vieux château de Sarcus en Picardie, et elle demeura longtemps rêveuse dans la chambre du conseil, devant son plafond chargé des médaillons de Charles VIII, Philippe de Commines, Mmes Anne de Beaujeu et Anne de Bretagne, et ses hautes fenêtres blasonnées d'où l'on découvre Paris, Courbevoie et les Hauteurs de Franconville. La noble pèlerine voulut alors connaître le nom de l'architecte. — C'est M. Th. Charpentier, lui répondit-on. — Peu de jours après, M. Charpentier était appelé aux Tuileries pour recevoir les compliments de la princesse Marie, et peu d'années après, hélas ! la princesse Marie remontait aux cieux où elle veille encore, ange de consolation et de regrets, sur les hautes destinées de la France. M. de Beauchesne, en souvenir de cet événement, a voulu que l'écusson de la princesse Marie se retrouvât dans ses vitraux héraldiques :

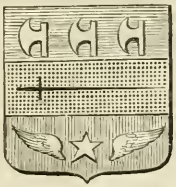


Et quels blasons pouvaient mieux figurer à côté des armes de la duchesse de Wurtemberg, que ceux du noble vicomte de Chateaubriand, les fleurs de lis sans nombre sur un fond de gueules avec la devise : MON SANG TEINT LES BANNIÈRES DE LA FRANCE ; de Victor Hugo, écartelé d'azur et de gueules ; de Lamartine, de trèfle d'or sur champ de gueules ? Voici maintenant celui de notre ami et collaborateur Roger de Beauvoir :

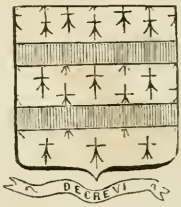


dont la chevaleresque devise m'a rappelé celle de la famille de Mérode : PLUS D'HONNEUR QUE D'HONNEURS. Parmi les poètes, n'oublions pas le blason de M. Émile Deschamps,

qui n'est pas moins glorieux que celui d'un autre frère en poésie, M. Jules Lelèvre :



La littérature, à ce qu'il paraît, n'a jamais été aussi féconde en armoiries qu'à présent : le comte Alfred de Vigny; M. de Balzac, descendant de la belle demoiselle d'Entragues; MM. Jules de Resseguier, Guiraud, Soumet, ont leurs armes; il n'y a pas jusqu'à ce bon Nodier que Louis XVIII a honoré d'un écusson, et M. Ancelot, qui a obtenu pareille faveur après la représentation de son *Louis IX*. Je finirai par le blason d'un homme de cœur, M le vicomte de Nugent :



Et maintenant, désolez-vous de l'inconstance des choses humaines! Ce gothique manoir que vous voyez là si bien dessiné par M. Challamel, d'après un dessin de Dauzatz; ces voûtes que tant de nobles voyageurs ont traversées, y laissant presque tous une trace poétique de leur passage; ces murs crénelés qu'un chevalier défend, que la vierge protége, et que M de Beauchesne a fait bâtir, rêvant, comme Horace célibataire, les cascades de Tivoli, le vin de Falerne et les roses de Pœstum, tout cela est à vendre... M. de Beauchesne a rencontré un autre abri dans le mariage, et il y a un an peut-être que le castel de Saint-James aurait trouvé pour acquéreur un abbé de cour ou un gentilhomme de la chambre, si nous vivions encore au sein de l'âge d'or des fermiers-généraux. Espérons toutefois que le palais de Zénobie ne deviendra pas l'apanage de quelque pâtre obscur enrichi au péage du pont des Invalides.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

CAUSERIES CRITIQUES.

A M. LE DIRECTEUR DE LA SYLPHIDE.

Seconde édition d'une Nouvelle de M. Pitre-Chevalier. — Le Livre d'Amour. — Le Colporteur. — La Croix de l'Affût. — Un nouveau-né qui jeûne vingt-quatre heures pour cause d'opinion politique. — Jacques Callot. — Le Livre à la mode : Comédies de la princesse Amélie de Saxe. — Le type du Limousin — Les Mauvais livres : *Mercédès*. — *Le Roi des Frênelles*. — *L'Histoire de Malte*. — Les romances de M. Scudo. — Un mot d'antiquaire et de père de famille.

Er donc, il y avait une fois, Monsieur, une fille nommée Blanche, qui était digne d'être reine et d'avoir beaucoup d'enfants; mais cette perle de grâce était enfouie dans un village situé au bord de la mer, sur des rochers affreux. Adorée de son père et de sa mère, comme vous pouvez le croire, Blanche ne comprenait pas pourquoi tout le monde l'évitait à l'église et à la danse, si bien qu'elle devenait de jour en jour triste et rêveuse, et qu'elle languissait sans amour, comme une fleur sans soleil.

Un soir qu'elle interrogeait son père sans en obtenir de réponse, voilà que le vent s'élève, que la mer souffle, qu'une tempête terrible éclate sur la côte; la jeune fille tremble, et l'homme sourit. La première tremble pour les marins en péril plus que pour elle-même; vous allez voir pourquoi sourit le second.

« Voyons, dit le père à l'enfant, chasse ces idées noires, et buvons ensemble de ce vin généreux, qui nous fait si bien dormir.»

Blanche accepte, et porte à sa bouche le verre rempli par le villageois; mais au moment de

le vider, elle surprend un regard d'intelligence entre son père et sa mère; elle se rappelle alors que toutes les fois qu'une tempête s'élève, on ne manque jamais de lui offrir de ce vin qui fait dormir, et qu'elle dort en effet si profondément, qu'elle n'entend rien des bruits étranges dont on lui parle le lendemain.

Quels sont ces bruits? que se passe-t-il pendant son sommeil? quel intérêt ont son père et sa mère à se cacher d'elle? C'est ce que Blanche saura cette nuit même, à tout prix!

Elle jette adroitement le vin au lieu de le boire, va se coucher comme de coutume, et, loin de fermer l'œil, ouvre une oreille attentive :

« Prends bien garde de la réveiller! dit Marianne à Yvon; qu'elle ne te voie jamais avec cet habit rouge, ce voile noir et ces armes! Va cependant, va, ajoute-t-elle d'une voix rassurée; c'est pour elle, c'est pour l'enrichir que tu fais cela; calmons notre conscience, détachons les mulets et la vache, et partons. »

Ils sont partis en effet, mais la jeune fille inquiète les suit de loin. Tous trois arrivent au bord de la mer bouleversée par l'orage; Yvon et Marianne allument des lanternes qu'ils fixent à la tête des mulets et de la vache, et Blanche, qui les suit de l'œil, cachée dans les genêts, lève les mains au ciel en disant : — Merci, mon Dieu! mon père et ma mère ont inventé des phares libérateurs pour éloigner les vaisseaux de cette côte hérissée d'écueils.

Et la jeune fille allait se jeter dans les bras de ses parents en leur demandant pardon, lorsque l'épouvantable vérité se découvre à ses yeux.

C'est pour perdre, et non pour sauver les vaisseaux, qu'Yvon et Marianne sont venus sur le rivage; car, faisant marcher derrière eux les mulets porteurs de lanternes, ils les forcent d'imiter le tangage des navires en pleine mer, et attirent sur la côte ceux dont ils veulent recueillir et voler la dépouille!

Bientôt un effroyable craquement se mêle aux cris de victoire d'Yvon. — Un vaisseau vient de se briser contre les rescifs, et Blanche voit son père et sa mère s'élancer sur ses riches débris...; la pauvre fille est près de défaillir d'horreur. Mais un spectacle plus horrible encore l'attendait... Un jeune marin, après avoir gagné le bord à la nage, est tombé sans force sur la grève, et Yvon a déjà levé la hache sur sa tête. Blanche retrouve son courage pour empêcher un meurtre, et, courant éperdue vers son père, elle suspend l'arme homicide et obtient grâce pour le pauvre naufragé.

Ce jeune homme est transporté à la maison des villageois, et vous devinez facilement ce qui arrive. Blanche en devient éperdument amoureuse, et veut fuir, avec lui, un fiancé qu'on lui impose. Le fiancé suit leurs pas, les enferme dans une grotte où la mer remonte, et le lendemain tous deux sont trouvés morts sur le rivage.

Ceci, Monsieur, est, sauf le détail du fiancé-assassin, tout le sujet d'une nouvelle : *Le Feu de Saint-Gildas*, publiée il y a deux ans par M. Pitre-Chevalier, votre collaborateur, et qui eut à cette époque un assez grand succès dans les journaux. M Emmanuel Gonzalès a jugé à propos d'en donner une seconde édition dans son *Livre d'Amour*, et M. Pitre-Chevalier ne s'en plaindra pas sans doute, car il connaît depuis longtemps le proverbe : on n'emprunte qu'aux riches.

Du reste, Monsieur, le *Livre d'Amour* est un recueil de nouvelles très-intéressantes, éditées fort élégamment, qui feront rêver plus d'une jeune fille à l'ombre des premières feuilles, et qui prouvent que M. Emmanuel Gonzalès peut vivre honorablement sur son propre fonds.

J'en dirai autant de M. Elie Berthet, l'un de nos conteurs les plus intarissables, et qui vient de mettre au jour deux ouvrages intéressants : *La Croix de l'Affût* et *le Colporteur*. Cette dernière nouvelle est un épisode dramatique des guerres de la Vendée, composé dans le genre de l'*Espion* de Cooper. Elle pourrait s'appeler l'Histoire d'un enfant qui vient de naître, et qui jeûne pendant vingt-quatre heures pour cause de dissensions politiques. Je ne saurais vous dire tout le parti que M. Elie Berthet a su tirer d'un sujet aussi simple.— Que ne puis-je donner les mêmes éloges au style de l'auteur! Mais, hélas! n'est-ce pas blasphémer que de parler de style à propos de M. Berthet? Je lui ferai cependant une observation qui ne tirera pas à conséquence : pourquoi dit-il toujours *d'un ton détaché*, pour dire *d'un ton dégagé?* Avant de voir cette expression revenir plusieurs fois, je l'avais prise pour une faute d'impression, et il m'a été impossible de comprendre pourquoi l'auteur y tenait aussi obstinément. Je l'engage à rompre avec ce mot et avec plusieurs autres, quelque peine que cela puisse lui coûter.

Un livre bien écrit, au contraire, c'est le *Jacques Callot*, de madame Élise Voïart. Chaque page, chaque phrase, chaque ligne de ce roman biographique, respirent cette conscience qui naît de la passion de l'auteur pour son sujet Madame Voïart a tracé la vie amusante de Callot

avec le patriotisme d'une Lorraine; elle a fait graver par sa fille le portrait de son héros, et elle le fait aimer à ses lecteurs de tout l'amour qu'elle lui porte elle-même.

N'oublions pas l'ouvrage à la mode en ce moment : *Les Comédies de S. A. R. la Princesse Amélie de Saxe*, dont l'élégante traduction paraît chez Delloye, avec un magnifique portrait de l'auguste auteur. Je ne me serais jamais douté qu'il y eût tant d'esprit en Saxe, et Witikind serait encore aujourd'hui le rival de Charlemagne. Du reste, la princesse Amélie a obtenu auprès du plus célèbre de nos critiques, M. Jules Janin, un succès de douze colonnes de feuilleton, auxquelles on ne saurait rien ajouter. Ces comédies sont à la fois un ouvrage de littérature, de morale et d'éducation, que tous les gens de goût joindront à leur bibliothèque, que toutes les femmes du monde auront dans leur boudoir, et que toutes les mères mettront entre les mains de leurs filles.

Je n'engage pas M. Curmer à mettre entre les mains de tous les habitants de Limoges ou de Tulle le type du *Limousin*, par M. de Labédollierre, qui vient de paraître dans les *Français*. Quelle verve et quelle justesse d'observations! Que d'esprit et de malice en si peu de pages! M. Curmer doit tour à tour être béni et maudit dans les quatre-vingt-six départements de la France : — Béni des Bretons lorsqu'il leur envoie le portrait des Normands, des Normands, lorsqu'il leur dépeint les Champenois, et ainsi de suite; — mais maudit des Champenois, des Normands et des Bretons, lorsqu'il leur montre leur fidèle image au miroir indiscret et parlant des *Français*.

Des bons ouvrages faut-il passer aux mauvais, Monsieur? — Oui, puisque je dois épargner à autrui les maux que j'ai soufferts. Sachez donc que l'écrivain célèbre dont je rappelais le nom tout à l'heure, Fénimore Cooper, vient de publier le plus médiocre roman qui soit sorti de sa plume. Ce roman est intitulé *Mercédès* (retenez ce nom comme celui d'un fâcheux), et je ne sache rien de plus soporifique et de plus lourd, si ce n'est le *Roi des Frénelles*, de M. Antony Thouret... Je me trompe, Monsieur, un livre plus mortel que *Mercédès*, c'est l'*Histoire de Malte*, par M. Miége, dans laquelle j'ai eu le malheur de me fourvoyer. Heureusement j'y ai rencontré, à moitié du chemin, *Louis XIII donnant un magnifique canon au grand-maître La Valette, mort depuis cinquante ans!* J'ai fermé le volume là-dessus, et je me suis consolé en relisant l'*Esclave des Galères*, ce beau roman de M. de Kermainguy, que je vous ai déjà recommandé, je crois.

Comment oser vous parler de musique, Monsieur, après les merveilles que vous m'avez fait entendre à votre concert? Accordez-moi cependant une toute petite place pour des romances qui sont aussi des merveilles en leur genre. M. Scudo, qui manie la prose comme la musique (nous en savons quelque chose), s'inspire tout simplement des plus belles paroles de Victor Hugo, de Méry, d'Alfred de Musset; et comme ses chants s'élèvent naturellement à la hauteur de leurs poésies, il en résulte les plus adorables mélodies qu'on puisse imaginer. Si vous avez un cadeau à faire à une femme qui chante, et quelle femme ne chante pas aujourd'hui? donnez-lui toutes les romances de M. Scudo, sans en excepter une seule; car en vérité, je ne sais quelle est la plus belle ou la plus jolie, des *Bluets*, du *Vœu*, du *Chant Vénitien*, du *Fil de la Vierge*, de la *Sérénade*, de l'*Ame chrétienne*, de la *Captive*, de l'*Aurore* et de la *Fleur de l'Ame*. Quand on veut choisir entre elles, on en essaie une, puis une autre, puis une troisième, et l'on finit par les choisir toutes, comme l'enfant de l'apologue fait des fruits mûrs.

Avant de terminer, Monsieur, il faut que je vous redise un mot charmant de M. Victor Hugo. — Le grand poète assistait à un dîner littéraire où figurait M. Arago de l'Institut. On parlait de cet admirable palais de La Trémouille, que le Conseil municipal a laissé démolir, et M. Arago, conseiller municipal, demandait où il était situé!... Du reste, ajouta-t-il vivement, pour effacer cette naïveté scientifique, le Conseil fera dessiner et graver tout ce qu'il y a de remarquable à l'hôtel La Trémouille, et de cette façon les artistes et les antiquaires n'auront rien perdu. — Rien perdu! s'écria M. Victor Hugo avec indignation, c'est-à-dire que vous nous enlevez notre enfant, Messieurs, mais que pour dédommagement vous nous laissez son portrait!... Tout le monde trouva que ce mot faisait autant d'honneur à l'antiquaire qu'au père de famille; n'est-ce pas le cas d'être de l'avis de tout le monde?

MARQUIS DE CHATILLON

SALON DE 1841.

DEUXIÈME ARTICLE.

MM. ALLAUX ET DUBUFFE.

Sans contredit, des nombreux tableaux reçus cette année, ceux de M. Allaux, attirent le plus particulièrement l'attention. Il faut le dire aussi, il y a dans les compositions de ce peintre une illusion de perspective, une vérité de poses et un naturel de dessin qui expliquent et justifient bien naturellement cette préférence du public. Dans les sujets traités par M. Allaux, il y avait pourtant de grandes difficultés à vaincre; non pas de ces difficultés que les artistes recherchent ordinairement pour lutter avec elles et en avoir raison, telles, par exemple, que de rendre par les mouvements des corps l'appareil d'une action animée, ou d'en exprimer le sens par la physionomie caractérisée des visages; bien au contraire, car c'est précisément par l'absence d'action, par l'absence de mouvement, par l'absence enfin de toutes combinaisons et d'épisodes dramatiques, que se singularisent les compositions de M. Allaux. Les conditions poétiques qui font rechercher et adopter un sujet manquent ici complétement. — Et en effet, que nous représente le peintre? Henri IV présidant l'Assemblée des Notables, les États-Généraux de Paris sous Philippe de Valois, les États-Généraux de Paris sous Louis XIII. On le voit tout d'abord, un pareil sujet est nécessairement grave et froid; des hommes mûris par l'âge et l'expérience, occupés de choses sérieuses, écoutant un roi qui parle, et dominés enfin par la représentation solennelle à laquelle ils prennent part, des hommes pareils, disons-nous, doivent peu prêter à la variété des poses et au contraste des expressions, attendu que tout les porte vers un but unique, et tend à leur donner une attitude et une physionomie uniformes. Il était donc bien difficile de ne point tomber dans la monotonie, soit par la ressemblance des personnages, soit par la similitude de leurs positions; et pourtant, ce sont ces difficultés que M. Allaux a vaincues avec autant de bonheur que de talent. Oui, malgré toute l'ingratitude de son sujet, ses toiles sont remplies d'animation, l'ordonnance en est merveilleusement combinée, et les nombreuses figures représentées sont frappées d'un tel cachet de vérité et contrastent si pittoresquement entr'elles, qu'elles n'auraient point été dés-

avouées, je le crois, de Wilkies lui-même. En un mot, le talent s'est sauvé où la médiocrité se serait perdue.

Pourtant, nous devons l'avouer, le coloris laisse quelque chose à désirer; il est beaucoup trop violet dans les trois tableaux; toutes les teintes sont en effet ramenées à ce ton général d'une manière qui nous paraît un peu absolue. Sans aucune transition, nous allons quitter le peintre d'histoire pour nous occuper d'un peintre de portraits; de M. Allaux nous allons passer à M. Dubuffe. Sans doute la gradation n'est pas bien ménagée, mais il y a pourtant à faire quelques réflexions profitables entre le rapprochement de ces deux noms. L'un appartient à un artiste sage, consciencieux, qui étudie sérieusement l'art, mais ce nom n'est point populaire; l'autre nom, au contraire, est dans toutes les bouches; on le fait suivre des formules d'éloges les plus délicates, des exclamations même les plus enthousiastes. Examinons pourtant quels sont les titres de gloire de celui qui le porte.

M. Dubuffe a exposé cette année, avec le portrait de Mme la duchesse de D., cinq autres portraits de la même importance.

Depuis de longues années déjà M. Dubuffe jouit en effet d'une réputation telle, qu'il est en quelque sorte dangereux d'en contester la justice auprès de bien des gens; son mérite est posé et reconnu aussi solidement qu'un axiome. C'est presque un paradoxe que de mettre en discussion un pareil talent.

Quels sont donc les mérites si éminents de M. Dubuffe? Y a-t-il dans son dessin quelque chose qui rappelle la sévérité de lignes de l'école romaine? remarque-t-on dans sa peinture la conscience de l'école flamande, ou la richesse de celle de Venise, ou la vigueur du pinceau espagnol? Non, le dessin de ce peintre est ordinaire, quelquefois même inexact, car il sacrifie (sans doute pour plaire à ses modèles) la vérité des proportions à un certain idéal de sa convention particulière.

Sa peinture n'est ni riche, ni vraie, ni consciencieuse; elle est sans vigueur; — on pourrait dire qu'elle est *savonneuse;* elle vise trop à donner aux corps des apparences phosphorescentes; et en effet, la plupart des femmes de M. Dubuffe semblent des créatures diaphanes éclairées au dos par quelques bougies.

Comment donc ce peintre a-t-il acquis une aussi grande réputation? Voici. M. Dubuffe, en homme d'esprit qu'il est, s'est aperçu, dès son début dans la carrière des arts, que pour arriver à la gloire sérieuse il fallait beaucoup d'étude et d'inspiration; qu'il fallait de la puissance, et non de l'adresse; que, d'un autre côté, pour arriver à la fortune et à l'admiration des salons, il n'y avait qu'à rechercher quel était le goût dominant, et flatter ce goût. C'est alors que ce peintre s'est mis à nous représenter des châles admirablement tissés, des satins aux reflets les plus éclatants, des dorures du meilleur aloi, des diamants de la plus belle eau; en un mot, il a spéculé sur la pauvre vanité humaine, et s'il ne s'est pas conduit en artiste, il a du moins procédé en excellent philosophe.

On se tromperait pourtant si de ce qui précède on induisait que nous dénions tout mérite à M. Dubuffe; — loin de là, cet artiste, placé dans une position relative, mérite des éloges, et a droit, en définitive, à une partie de sa réputation, mais à une partie seulement. — Oui, nous le disons bien sincèrement, nous n'avons voulu ici que protester contre la supériorité absolue que lui accordent d'imprudents admirateurs. Nous savons que cette appréciation du talent de M. Dubuffe soulèvera contre nous bien des esprits et nous vaudra quelques dispositions peu bienveillantes; — nous savons encore que le nom de ce peintre est caressé par les lèvres les plus douces, les plus gracieuses, les plus aristocratiques; — mais le devoir du critique est inexorable; — il doit être vrai avant toute chose; — aussi, dans cette position, il est forcé de dire à maintes nobles et belles dames qu'elles se passent fort bien de l'art, et à M. Dubuffe qu'il s'en soucie fort peu.

LOUIS BERGER.

Matinées musicales et dernières soirées. — L'hiver à Bruxelles. — Bals travestis. — Mme Eugénie Garcia. — M. Crosnier. — M. Maurice Schlesinger. — M. Duprez. — Mme de T*****.

BIENTÔT toutes les soirées et tous les bals auront cessé. Nous voici à la seconde moitié du carême, et ce beau soleil de mars avance la saison. On fait déjà ses préparatifs de départ pour la campagne; on y sera cette fois avant les roses, mais qu'importe? — On attend l'hiver avec impatience; en revanche, au train dont nous vivons, on s'en lasse vite. Nous avons cependant eu ces jours derniers trois belles matinées musicales, chez la marquise de Gabriac, la vicomtesse de Virieux et le ministre de Toscane : la femme de M. le ministre possède un véritable talent d'artiste. La soirée de la duchesse d'Albuféra, où l'on a fait de la musique, a été une des plus splendides réunions de la saison.— Dimanche dernier, l'ambassadeur de Naples, M. le duc de Serra-Capriola, a reçu pour la dernière fois. — Le même soir, des expériences de magnétisme ont eu lieu chez la comtesse de Kisseloff; la réunion était aussi nombreuse que bien choisie.

D'après plusieurs lettres que nous recevons, l'hiver s'est très-bien passé à Bruxelles; les bais ont été fort brillants à la cour du roi Léopold, et les hôtels diplomatiques ont parfaitement fait les honneurs de la capitale. La baronne Van de Weyer, femme de l'ambassadeur belge à Londres, jeune et riche Anglaise de la plus grande beauté, a fait sensation à Bruxelles. Les réceptions du prince d'Aremberg ont été aussi magnifiques que celle du prince de Ligne. Le baron Falk, ambassadeur de Hollande, et le marquis de Rumigny, notre ambassadeur, ont donné des bals qui avaient réuni l'élite de la société bruxelloise. Toutefois, une perte de famille a empêché le marquis de Rumigny de continuer ses fêtes, qui, par leur grâce et leur esprit, rappelaient si bien la France. — Dans le grand monde les soirées ont été nombreuses : la famille de Mérode, le marquis de Beauffort, le baron de Stassart, le baron Engler, le vicomte Obert, le comte Vilain XIIII, le comte de Hompesch, le comte Meeus, le baron d'Hoogvoorst, M. Henri de Brouckère, M. Mathieu, M. Adolphe Hauman, ont prouvé que l'aristocratie et les nobles manières ne sont pas moins communes à Bruxelles qu'à Paris.

Comte ALFRED DE R****.

Nous avons eu ici, pour finir dignement le carnaval, un grand nombre de bals travestis qui ont réuni l'élite de nos sommités littéraires et de nos artistes; le signal de ces fêtes a

été donné par Mme Eugénie Garcia; puis est venu M. Crosnier, ensuite M. Maurice Schlesinger; le jeudi de la Mi-Carême, c'était le jour de Duprez, et le lendemain vendredi, Mme de T****** a donné son bal travesti, qui a peut-être été le plus gai de tous. La littérature, la peinture, le chant, la musique, le vaudeville étaient là pêle-mêle; il y avait Biard en sauvage de la Nouvelle-Zélande, Duval-Lecamus en Robinson Crusoë, Lepoitevin, Amédée de Taverne en sylphide, et quelle sylphide! Alphonse Karr en pêcheur d'Étretat, Mlle Drouart, Arnal, Mlle de Dietz, Jacques Herz, Théodore Hauman, Mme B***** dont l'esprit n'est comparable qu'à la grâce, Mme de S****, Mlle de Narbonne-Pelet, et beaucoup d'autres que j'oublie. Les soirées de Mme de T****** sont charmantes.

Mais elles sont du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin.

et c'est vendredi prochain, pour la dernière fois de la saison, que Mme de T****** ouvrira ses salons de la rue du Mont-Blanc

Les débuts de M Bouché se poursuivent à l'Opéra avec un retentissement peu formidable; on commence à voir qu'on avait trop compté sur lui. — Mlle Adèle Dumilâtre a obtenu le plus grand succès l'autre soir dans *la Sylphide*; on dit, il est vrai, qu'elle a passé un an à étudier ce rôle; tant mieux, d'aussi constants efforts méritent une pareille récompense. — Pour consoler Mme Carlotta Grisi, on lui a promis un rôle dans le premier ballet nouveau, et comme l'administration a tenu sa promesse avec Mlle Adèle Dumilâtre, il n'est pas douteux qu'elle ne la tienne de même avec Mme Perrot — M. Berlioz écrit en ce moment les récitatifs du *Freyschutz*, qu'il va mettre à la scène dans toute sa grandeur et son intégrité premières.

On répète un opéra en deux actes de M. Ambroise Thomas, dont Mme Dorus chantera le principal rôle; c'est aussi à cette habile cantatrice que l'on a confié le rôle de donna Anna de *Don Juan* Mme Dorus est occupée à l'apprendre, c'est assez dire que le chef-d'œuvre de Mozart ne viendra pas aussitôt qu'on l'espérait —Il court un bruit dont nous ne garantissons aucunement l'authenticité : on parle tout bas d'un mariage entre Mlle Rachel et un ancien et célèbre directeur de l'Académie-Royale. Mlle Rachel quitte toujours le Théâtre-Français, mais elle ne va plus en Angleterre ou en Belgique; c'est à Saint-Pétersbourg, assure-t-on, qu'elle a le projet de se rendre. — Il ne serait pas impossible que les dernières représentations de Mlle Mars fussent prolongées au delà du mois de mars. — Les Italiens nous quittent au 1er avril, après une saison très-fructueuse. —M. Trubert, qui nous a habitué à tous les genres de mauvais procédés, est dans ce moment en contestation avec deux artistes, Taigny et sa femme, qui ont trop de talents et de qualités, il est vrai, pour vivre en bonne intelligence avec un tel directeur. — Malgré quelques longueurs, le *Perruquier de l'Empereur* obtient un beau succès à la Porte-Saint-Martin.

CONCERTS.

La musique nous accable; il y a maintenant deux et trois concerts par jour; aussi n'avons-nous pas la prétention de rendre compte de toutes les réunions plus ou moins artistiques. Nous choisissons Dans ses deux concerts à la Renaissance, Vieuxtemps a obtenu tous les suffrages. — M. Albert Sowinski est un pianiste de talent, qui a su se faire applaudir après Mme Gras-Dorus, ce qui est assez difficile. — La matinée de la *France musicale* a été très-belle; les premiers artistes de l'Odéon en avaient fait une solennité artistique. — Nous avons entendu chez Pleyel un petit pianiste de dix ans, Antoine Rubinstein, de Moscou, pour lequel les fantaisies de Thalberg, et le galop chromatique de Litsz, ne sont que jeux d'enfant. Ce petit prodige musical fait le plus grand honneur à son maître, M. Villoing. Dans ce même concert, Hauman, dont le violon soupire avec tant de mélancolie, a fait fureur, et Mlle Marie Willès a chanté des mélodies de M. Berlioz avec un sentiment parfait.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

[illegible] de (Mme Lejay) façon de robes de (Mlle de Moismont) Étoffes de (Delisle) On peut demander cet ensemble de toilette à la Maison de Commission (Giraud de Gand et Cie) Lafitte N°1.

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS

A Madame ***

4 avril.

ENCORE quelques jours, Madame, et je vous dirai les merveilles de Longchamps; car ces merveilles, qui ne ressemblent en rien aux pieux cantiques qui, autrefois, attiraient à cette promenade, n'en ont pas moins de fidèles adeptes. La mode, qui a des avant-coureurs, comme toutes choses en ce monde, nous a déjà un peu initiés à ses nouveaux caprices; par exemple, nous savons que l'on portera beaucoup de paille de riz, ornée d'une large barbe en angleterre, que rattachera une guirlande ou un bouquet de fleurs; des capotes en crêpe ornées de ruches chicorée ou de légères grappes de fleurs; des chapeaux de paille à jour, doublés de soie de couleur, avec nœuds de rubans assortis à la doublure du chapeau. Les chapeaux de *paille d'Italie cousue* seront aussi fort bien portés; on les ornera de velours ou de rubans de nuances foncées; sur les pailles d'Italie ordinaires, les têtes de plumes seront toujours l'ornement le plus distingué. Les ruches dans l'intérieur des chapeaux sont remplacées par les biais de crêpe crêpé ou de crêpe lisse. On place aussi sous la passe une petite écharpe de blonde, que l'on garnit d'un effilé de la nuance des ornements du chapeau, et qui retombe d'une façon très-gracieuse de chaque côté des joues. A propos de modes, comment ne pas vous nommer la célébrité du jour, Mme Barenne, qui vient de transférer ses magasins place Vendôme? Jamais maison ne fut montée sur un pied aussi grandiose, et l'on peut dire que c'est le premier établissement de Paris dans son genre. Mme Barenne est celle qui, aujourd'hui, donne l'élan à la mode, celle à laquelle il est permis de créer, d'innover, sans encourir de blâme. Je pourrais, à l'appui de mon assertion, vous citer certain chapeau de forme tout excentrique, et qui certes va faire *émeute;* mais j'ai encore quelques jours de discrétion à garder, et, pour ne pas donner raison au proverbe, il faut se taire sur ce chapeau délicieux, inventé par Mme Barenne. Vous ne doutez pas de sa bonne grâce, car Mme Barenne a non-seulement le talent de composer des formes nouvelles, mais encore elle sait coiffer chacun selon son visage, et ses chapeaux

ont, en sus, le mérite de ne jamais gêner, et d'emboîter la tête; chose rare, et que les femmes savent si bien apprécier. Pour vous donner une idée exacte du luxe de Mme Barenne, il suffira, Madame, d'ajouter que des voitures attachées à l'établissement conduisent les demoiselles, qui vont elles-mêmes essayer aux femmes leurs chapeaux; de manière que, sans sortir de chez soi, on peut commander la coiffure qui vous convient, et être sûre de ne pas se trouver coiffée au hasard. Cette précaution paraît encore bien plus luxueuse lorsque l'on sait que ce magnifique établissement est disposé de manière à ce que les équipages arrivent jusqu'à l'escalier, et que les femmes ne sont pas même vues dans la rue. Vous voyez, Madame, jusqu'où l'industrie élégante peut aller; mais aussi la maison Barenne doit être citée comme une exception, et ce n'est pas pour rien que l'on voit placée à sa tête l'élite des négociants de la capitale. Pour finir mon chapitre des modes, je vous dirai que l'on parle avec mystère de nouveaux tissus de soie *brevetés* pour faire des chapeaux, et qu'emploient beaucoup Barenne et Maurice-Beauvais; mais l'inventeur n'étant pas encore connu, il faut se contenter de dire : Qui vivra verra!

Ce qui est bon à voir aussi, ce sont les charmantes modes de printemps de Mme Huguenet Le Jay, et celles de Mme Séguin. J'ai remarqué l'autre soir à l'Opéra, sortant des magasins de cette dernière, un turban résille, qui m'a paru du plus joli choix qu'on puisse voir; ce turban ne le cédait en rien en élégance à toutes les jolies productions dont Mme Séguin vous a enrichie cet hiver. Que dirai-je aussi des coiffures et chapeaux si pleins de distinction de Mme Huguenet Le Jay? Les faveurs dont le monde de la haute élégance entoure cette modiste habile sont une digne récompense de ses efforts, et Mme Huguenet Le Jay sera certainement une des prêtresses les plus honorées de Longchamps.

Palmire, qui a dans ce moment le plus joli choix d'organdis et d'étoffes de foulards qu'on puisse imaginer, est toujours, pour la confection des robes, ce qu'est Barenne pour la coiffure; c'est d'elle qu'émanent les arrêts destinés à régir nos corsages, nos manches, nos jupes; nulle ne se décide avant d'avoir consulté le goût et les modèles de Palmire. Sachez donc, Madame, pour votre gouverne, que cette célèbre faiseuse a complétement prohibé les volants, et qu'elle ne fait de manches plates qu'aux robes d'étoffes épaisses; avec les robes légères on portera les *gigots*, les manches *religieuses*. Pour orner les robes, la passementerie ne fut jamais plus en vogue; on pose une double garniture de brandebourgs des deux côtés du jupon et du corsage des redingotes de soie et de crêpe doublé. On voit aussi beaucoup de redingotes fermées avec des nœuds de passementerie; ces nœuds sont composés de quatre petites coques qui forment rosette, et d'où s'échappent deux glands à franges.

Les jupons se portent de plus en plus longs, et les corsages ne sont plus *forcément* à pointe, comme cet hiver; on les fait toujours descendants à partir du dessous du bras, mais plutôt en s'arrondissant que faisant la pointe; les robes de soie garnies de dentelles noires, de franges ou de chicorée, ont toutes le mantelet pareil.

On fait de délicieuses robes en mousseline, dont les manches et le corsage sont bouillonnés; ces corsages formeront de charmants canezous pour porter cet été avec les robes de soie, ce qui sera fort à la mode. On portera des écharpes très-vaporeuses en gaze, brodées, brochées, et à reflets; d'autres en organdi, brodées au crochet et doublées de gaze de toutes nuances; d'autres en mousseline, brodées, ainsi que des châles garnis de point d'Alençon; puis des écharpes et des châles en cachemire blanc. Delisle nous offre en ce moment une magnifique collection de ces derniers, ainsi qu'un choix immense d'étoffes de printemps en soieries, mousseline laine, mousseline peinte, brodée ou brochée. Delisle a des taffetas délicieux pour redingotes du matin et de promenade, à petits dessins; des carreaux, des lignes, d'une délicatesse toute de bon goût; des moires d'été, des popelines unies

et brochées, des armures de toutes sortes, et entre autres l'*armure prairie*, brochée de petites fleurs sur un fond de nuance pâle; l'*orientale*, sorte de lévantine à reflets changeants; *le taffetas d'Italie*, *le poult de soie fleurdelisé*, *le jaspé de Smyrne*, et d'autres nouveautés toutes plus séduisantes les unes que les autres. La lingerie prend chaque jour un nouvel accroissement : c'est que robes, bonnets, fichus, châles, mantelets, tout se brode aujourd'hui; le matin, les femmes portent des bonnets en dentelle ornés de rubans; la nuit, elles les portent en batiste brodée, garnis de valenciennes. Les pèlerines, les cols, les fichus, se font en tulle, en mousseline de l'Inde, en batiste de Chine, brodés de charmants dessins. Des *manteaux de lits* en batiste brodée, garnis de dentelles, sont de la plus haute élégance. La lingerie fournit aussi de riches robes de mariage, soit en mousseline brodée, ornée de dentelles, soit tout en dentelle avec l'écharpe pareille, qui sert d'abord de coiffure. On fait de charmants mouchoirs en linon batiste, brodés en laine cachemire de couleur. Comme je vous l'ai déjà dit, les entre-deux de dentelles et de tulle brodé sont fort à la mode; on en met jusqu'à huit et dix rangs qui montent au-dessus du genou. Il y a dans ce moment de jolis bonnets à *la laitière*, dont le fond est tout petit et le devant formé de barbes qui se relèvent au niveau du milieu de la joue par des coques de rubans; ce bonnet, qui se place très en arrière, ne convient qu'aux fort jeunes et fort jolies femmes. A propos de lingerie, je ne dois pas oublier un objet de toilette qui en fait aujourd'hui une partie essentielle : ce sont les pantalons brodés et garnis de dentelles que portent toutes les femmes, et les tabliers de mousseline, encadrés d'une broderie en guirlande et bordés de fines dentelles; est-il rien de plus joli sur une robe de soie! Voyez que de choses, et combien vous allez louer mon activité, Madame, en songeant à combien de spécialités il a fallu m'adresser pour réunir tous ces détails..... Je ne veux point me parer des plumes du paon et me donner un mérite que je n'ai pas; tout ce gros bouquet pris au parterre de la fashion, je le dois à la maison de commission Giroud-de-Gand, où j'ai été *planter ma tente* pendant deux heures; c'est là que j'ai recueilli cette ample moisson, car là est le rendez-vous de nos meilleures faiseuses et de nos magasins le plus en renom; et n'y ai-je pas trouvé aussi Paris, notre habile coiffeur, qui apportait *le devis* d'une coiffure qu'on voulait exécuter en province! car la maison Giroud-de-Gand ne recule devant aucune difficulté pour complaire à sa nombreuse clientèle. La meilleure preuve que je puisse encore vous donner, c'est qu'elle vient de faire une commande considérable de parures et de bijoux faux au *Saphir*. Grâce à ce magasin en renom, et dont je vous parlerai plus en détail un autre jour, les bijoux faux sont devenus une spécialité très-importante.

Laissez-moi vous dire quelques mots, Madame, d'un livre qui fait grand bruit dans les salons et qui a le droit d'en faire. *Ida*, de M. le vicomte d'Arlincourt, est une œuvre appelée à de beaux succès. Les femmes, qui aiment tant l'étrange, trouveront là un vif aliment à leur curiosité, et elles auront en plus le charme de lire un style élégant et de *bonne maison*, comme on n'en lit guère de notre temps. Ainsi qu'il en est toujours arrivé à chaque apparition d'un nouveau livre du noble auteur, la mode s'est emparée de son titre, et déjà les Delisle, les Thiébaud-Guichard, ont des étoffes et des écharpes *Ida*. Personne n'a oublié la vogue de la nuance *Solitaire*. Pour finir, je vous recommanderai aussi comme un délicieux morceau de salon, le *Trappiste*, mélodie nouvelle de M. Joseph Vimeux, dont M. Eugène de Lonlay a composé les paroles.

Baronne Marie de l'E*****.

LA

DERNIÈRE SŒUR GRISE *.

PREMIÈRE PARTIE.

Les petites localités champêtres semées autour de Paris ont joui, de tout temps, du privilége plus ou moins réel d'offrir des résidences économiques aux familles peu aisées. Quelques années avant la révolution, beaucoup de gentilshommes qui avaient perdu leur fortune, ou qui n'en avaient jamais eu, se retiraient à Saint-Mandé, joli village bâti à la lisière du bois de Vincennes, et se prolongeant du côté de Charenton. Si Saint-Mandé ne présentait pas alors, comme aujourd'hui, ces jolis groupes d'habitations moitié urbaines, moitié rurales, s'ouvrant d'un côté sur la rue, et sur des rues avec pavé, réverbères et numéros, de l'autre sur le bois de Vincennes; s'il ne possédait pas encore une avenue d'une beauté, d'une régularité, d'une élégance tout à fait américaines, digne de rivaliser avec quelque quartier de New-York et de Philadelphie; longues rangées de maisons élevées derrière une longue rangée d'arbres, arbres odoriférants, tilleuls qui embaument le

* Il n'est permis à aucun publicateur de reproduire cette nouvelle. Etranger à toutes les conventions particulières que le directeur de la *Sylphide* a pu passer avec les journaux de Paris et des départements, l'auteur, sans avoir égard à ces conventions, poursuivra devant les tribunaux les reproducteurs, bien et préalablement avertis.

ciel, la terre et l'air vers la fin du printemps, maisons qui ressemblent à de petits palais; si Saint-Mandé n'était pas si joli, il était beaucoup plus sauvage. Le bois de Vincennes le retenait et l'enveloppait en plus d'un endroit; avant d'y arriver, on avait à traverser des portions assez considérables de terrain planté de chênes et d'ormes. L'hiver, il n'était pas prudent de se laisser attarder loin de sa maison, si l'on ne voulait donner aucune inquiétude à ses enfants et à ses serviteurs. Quoique Vincennes élevât toujours au milieu de la brume ses tourelles pleines de poudre, son donjon rempli de fusils, on parlait souvent d'assassinats commis aux environs. La peur en grossissait le nombre. On n'était pas fâché, au fond, d'avoir cette peur qui rend si doux, si étroit, si complet le bonheur de se réunir l'hiver autour de la cheminée, quand on est sûr que la porte de la maison est fermée, que la grille l'est aussi, et que les croisées basses sont barricadées comme pour soutenir un siége.

Au nombre des familles peu riches retirées à Saint-Mandé vers 1788, deux occupaient le même enclos, tout à fait à l'extrémité du bourg tel qu'il est bâti maintenant; c'est-à-dire que la propriété commune aux deux familles se trouvait alors en plein bois, et que les lièvres du roi venaient, en compagnie des chevreuils, brouter le potager, malgré les haies et les fossés.

Quoique les Cramayenne et les Rétal vécussent pour ainsi dire sous la même clef, ils n'en occupaient pas moins deux terrains différents, deux maisons distinctes, et les deux chefs de famille savaient, à un arbre près, ce qui appartenait à l'un et ce qui était le bien de l'autre. A l'époque des moissons ou à celle des vendanges, les enfants du comte de Cramayenne et ceux du marquis de Rétal pouvaient se confondre dans les sillons; toutefois l'épi et la grappe allaient sans erreur à leur destination distincte. Réduits à vivre de leurs revenus, les deux établissements avaient besoin pourtant de s'associer quelquefois; mais alors c'était dans un esprit d'ordre et d'économie. Ainsi, pour garder la double propriété, ils n'avaient qu'un chien, un incommensurable lévrier, qui, à la vérité, pouvait compter pour deux; ils n'avaient qu'un four, car dans beaucoup de familles le pain se faisait à la maison, à cette époque où le prix du blé subissait dans les campagnes des variations si monstrueuses, que les gens sans précaution étaient toujours à la veille d'une famine; la même carriole de sapin orange servait à conduire à la ville, à tour de rôle, les jours de gala, tantôt les Rétal et tantôt les Cramayenne, et ce jour-là on enlevait aux panneaux les armes de ceux-ci pour placer les armes de ceux-là. Soumis à une destination complexe ainsi que le lévrier, le four et la carriole, un même domestique endossait alternativement la livrée verte des Cramayenne et la livrée bleue des Rétal, touchant pour cette double représentation deux gages, dont l'importance ne se mesurait pas à l'activité de son personnage. D'autres choses plus triviales, s'il en est aux yeux des gens économes, tombaient dans cette communauté qui n'était pas, on se tromperait si on le croyait, abandonnée à l'arbitraire de la générosité personnelle. Tel jour on salait les viandes destinées aux provisions d'hiver, et chacun apportait en nombre égal ses quartiers de bœuf et ses planches de lard; à la fin de l'automne on faisait des confitures dans un même bassin de cuivre et au même feu, et les trois grandes lessives de l'année se pratiquaient aux frais des deux maisons. De là résultait pour elles une réduction notable dans les dépenses, qu'elles auraient pu rendre encore beaucoup plus légères, si elles n'avaient pas été arrêtées par des préjugés dont la ténuité nous échappe. Qui sait ce que les Cramayenne reprochaient à la noblesse des Rétal? qui peut dire jusqu'à quel point les Rétal estimaient la haute et vieille origine que les Cramayenne donnaient à leur race? On ne sait pas, de nos jours, la valeur de toutes ces sourdes antipathies fondées sur des causes qui n'existent plus, si ce n'est pour quelques milliers de personnes perdues au milieu d'une nation peu soucieuse de généalogie, de blason et de titres.

Un caractère particulier de la petite noblesse française, était la fécondité; res-

semblant à la bourgeoisie par le côté des vertus privées, elle s'entourait comme elle de beaucoup d'enfants. C'était sa joie, mais c'était aussi sa charge. Comment envisager, sans passer la main dans ses cheveux, tant de garçons et tant de filles qu'il faut élever, instruire, doter, marier? Marier! mot grave, auquel l'état ne savait répondre, pour venir en aide aux sujets, que par les couvents et les monastères. Affreuse imprévoyance, celle de laisser croître démesurément une population, pour n'avoir plus d'autre moyen de l'arrêter que de l'emprisonner, l'étouffer; que de tuer une fille et un garçon par famille!

Ni la famille des Cramayenne ni celle des Rétal n'avaient échappé à cette espèce de loi commune. Impossible de dire au juste ce qu'elles comptaient d'enfants; quand, l'été, les deux familles étaient réunies sous les arbres, au milieu de la campagne, on en voyait poindre de tous les côtés, et de tous les âges de la jeunesse, et de toutes les nuances. Ceux-ci jouaient dans les blés avec Fly *, le lévrier gigantesque; plus loin, d'autres grimpaient le long d'un pommier, avec leurs grosses têtes blondes dont les cheveux se prenaient aux basses branches; d'autres se donnaient le plaisir de se traîner dans un vieux pannier, pour faire croire à leur mère que ce n'était pas avec le fond de leurs pantalons qu'ils ratissaient la terre; ces cris dans le fond d'un buisson, c'étaient encore des enfants qui prétendaient avoir trouvé un nid d'oiseaux, là où, en vérité, des araignées n'auraient pas voulu s'installer, tant les petits démons y venaient souvent s'ébattre. Dieu seul pouvait distinguer dans ce pêle-mêle de chapeaux de paille froissés, de petites chemises blanches en lambeaux, de ceintures déchirées, de joues brunies, d'yeux pétillants de santé, ce qui était petite fille et ce qui était petit garçon.

Parmi ces enfants, deux venaient de perdre ce nom. L'un était le fils du comte de Cramayenne, l'autre la fille du marquis de Rétal. Francis était venu passer son temps de vacances à Saint-Mandé, auprès de ses parents, et se reposer de ses travaux classiques, plus rudes que les autres années, car il avait eu à subir ses derniers examens de théologie au collége d'Harcourt. La pâleur de ses veilles faisait déjà place à une vigoureuse teinte de santé au milieu de la belle nature d'automne. Plus de livres, plus de leçons, plus de fatigues pendant deux grands mois. Les seuls vers qu'il aimait à se rappeler étaient ceux de Racine, et ce n'était pas sans un frisson heureux qu'il les redisait en courant dans les allées de Vincennes, ou mentalement, quand il était assis à côté de Constance de Rétal, près du perron, sous les touffes de chèvrefeuille et de lierre qui tombaient en cascade, espèce de Niagara de verdure, du vieux mur de la maison. Le jeune Cramayenne touchait à cette heure de transformation qui s'opère à dix-huit ans, pour l'âme comme pour le corps. Ses cheveux bruns, que l'usage barbare de la poudre n'avait pas encore salis et qu'il ne devait pas souiller, car il allait se faire d'étranges modes dans quelque temps, s'écartaient avec douceur sur son front humble par l'étude sévère et la réflexion, mais hardi et fort de structure, annonçant l'homme tel qu'il serait un jour. Cette saillie prononcée poussait un peu ses yeux dans le fond de la tête, et donnait à son regard la défiance qui n'était pas dans son caractère; ses lèvres légèrement ouvertes exprimaient la franchise empreinte d'ailleurs sur tout son visage, qui sortait, pour ainsi dire, de sa coque verte, de sa première enveloppe. Tous ses traits participaient à ce travail d'éclosion qui se manifeste à cet âge de la vie par un renflement sensible à l'arête des os, au contour des muscles, et sous le tissu même de la peau. Si l'on ne pouvait guère assurer que Francis de Cramayenne serait un jour un bel homme dans l'acception du mot, il était facile pourtant de découvrir en lui les éléments d'une nature solide, à l'évasement de la taille, à l'arc des épaules, et à certain équilibre,

* Aucun de nos lecteurs n'ignore sans doute que le mot Fly signifie mouche en anglais, et se prononce Flaï.

sans lequel il n'y a ni grâce ni force dans le corps. On jugeait encore que son développement n'était pas atteint, aux nœuds qu'offraient ses doigts à l'endroit des articulations, et à la grosseur de ses genoux, dernière particularité qui ne pouvait guère échapper à l'attention dans un siècle où l'on ne portait pas encore ces utiles fourreaux qu'on appelle pantalons.

Un soir, entre autres, Francis et Constance rentraient à la maison après une chaude journée passée en partie dans le bois de Vicennes, qui n'était pas fréquenté comme aujourd'hui par tant d'artilleurs et de bonnes d'enfants, deux fléaux qui se suivent et ne paraissent jamais l'un sans l'autre ; un soir donc qu'ils rentraient avec leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, toute la couvée, ils se laissaient devancer, peut-être sans le vouloir, peut-être sans en être fâchés ni l'un ni l'autre. Ils restaient toujours un peu plus en arrière, ne perdant point de vue, cependant, leurs deux familles, ayant constamment la bonne volonté de les joindre, mais ne le faisant pas trop vite, à cause de la facilité de les rallier à loisir, puisqu'ils distinguaient sans peine, quoique la distance s'agrandit devant eux, et le son des voix et la couleur des habits entre le feuillage, quand il s'écartait.

De quoi causaient-ils, de quoi riaient-ils tant tous les deux? Tout simplement de la contrariété que leur causait la piqûre des cousins, moucherons incommodes, qui en automne circulent par torrents dans le bois de Vincennes jusqu'à ce que le soleil ait cessé d'être sur l'horizon. On se croirait en Afrique, et le cousin s'y croit aussi, car il bourdonne, pique, s'acharne, dévore comme en Afrique. Constance montrait à Francis ses joues marbrées de rougeur, Francis montrait à Constance ses mains ; ils se plaignaient ironiquement, se frottaient avec des herbes qui avaient la vertu de n'en avoir aucune, et tous ces riens charmants allongeaient le chemin, qu'ils reprenaient en agitant à droite et à gauche leurs mouchoirs, afin d'écarter le contact de insectes importuns.

Pour que Constance eût moins à souffrir, Francis lui proposa de lui envelopper la tête dans un mouchoir jusqu'à la sortie du bois. Elle y consentit en riant, et avec le foulard de soie qu'elle tenait elle voila sa tête et son visage. Deux nœuds flottants l'arrêtèrent à son cou. Elle tendit ensuite la main à Francis pour qu'il la conduisit.

Une de ces routes en équerre, qui égarent si souvent le promeneur inexpérimenté, se présenta à Francis, et il la prit, quoiqu'il n'ignorât pas qu'elle fût la plus détournée et par conséquent la plus longue.

Il avait passé le bras de Constance sous le sien.

Si Constance eût réfléchi un seul instant, elle se serait aperçue de l'erreur, car au lieu d'avoir le soleil à sa droite, elle lui tournait le dos maintenant. Peut-être attribua-t-elle l'obscurité dont elle dut être frappée au voile étendu sur ses yeux. Cependant le temps lui paraissant long, et calculant qu'elle était fort près de Saint-Mandé lorsque Francis s'était chargé de la conduire, elle s'arrêta, dénoua promptement le mouchoir, et regarda autour d'elle avec anxiété. « Où sommes-nous! s'écria-t-elle; vous vous êtes trompé de chemin. » Francis, adossé contre un arbre, ne répondait pas; il n'osait parler de peur de mentir, il n'osait regarder Constance de peur de laisser voir son trouble.

« Venez, lui dit-elle, c'est par ici, le chemin.

— Je le sais bien, répliqua Francis en la suivant; mais, Constance, j'avais quelque chose à vous dire. »

Comme ils n'étaient pas fort loin de la sortie du bois, malgré l'écart qu'ils avaient fait, ils arrivèrent presqu'en même temps que leurs familles à l'habitation de Saint-Mandé.

La nuit qui suivit fut d'une sérénité ravissante. Constance en passa une grande partie à la croisée pour découvrir, à la lumière si douce et si égale de la lune, l'endroit de la forêt où elle et Francis s'étaient égarés dans la journée. Les heures s'é-

coulaient, et elle ne se lassait pas d'attacher son regard sur un bouquet d'arbres d'un vert mélancolique. C'est sous ces arbres qu'elle avait entendu ces mots : « Constance, j'avais quelque chose à vous dire. »

Constance avait, à ce doux moment de sa vie, seize ans, âge un peu trop déprécié depuis que les femmes ont indéfiniment reculé les limites des tendres erreurs. On aurait bien dû, cependant, ne pas leur sacrifier entièrement ce qu'on appelait, avant cette révolution dont tout n'est pas à blâmer, l'âge des amours, le printemps de la vie, expressions surannées sans doute, mais s'appliquant à une chose qui ne vieillira jamais, la jeunesse. Qu'y a-t-il de plus vieux que les roses, le lis, l'innocence, le premier amour, le premier baiser? Indulgence donc pour tout cela! usons de générosité envers ces vieilleries auxquelles nous avons cru, et auxquelles on croira encore longtemps après nous. C'est un tort de n'avoir pas tout de suite trente ans, mais quel grade bien mérité ne s'acquiert pas avec les années? Les grands maréchaux du sexe ont commencé par être conscrits.

Constance avait seize ans; on aurait, à coup sûr, trouvé mieux pour représenter l'époque fleurie à laquelle elle touchait, car elle n'était ni frêle, ni blonde, ni délicate. Sa taille, cependant, était flexible, son cou dégagé portait une tête du plus beau type créole. Sur ses lèvres épaisses, et renversées comme les bords roses et veloutés d'un champignon des bois, se peignait l'éclair bleuâtre d'un duvet gracieusement viril : ni aquilin ni relevé, son nez un peu fort avait de l'épatement des races du Nord. Là où elle était belle et digne d'exercer la plume de l'écrivain, c'était à la partie supérieure du visage; quand son regard doux lançait une étincelle lumineuse, il en restait longtemps le souvenir dans la mémoire. Le blanc de ses yeux était doré par on ne sait quel mélange du sang qui se remarque chez quelques femmes ordinairement douées d'une grande beauté. Ses cheveux étaient d'un noir qu'il ne faut comparer à rien, car chaque belle chevelure noire ou blonde a son ondulation, son velouté, son caractère, qui ne se reproduisent jamais sur une autre tête. Le teint de Constance n'était pas beau, excepté pourtant pour les peintres. Il était chaud, brun, et parfois d'un sombre métallique, quand quelque peine troublait sa santé, bonne mais inégale. Elle avait de fort jolies mains; rien n'était charmant, tout le monde en convenait, comme de la voir occupée à croiser le grand cachemire blanc de sa mère, lorsque l'hiver elle s'en enveloppait auprès de la cheminée.

Mme de Rétal, qui n'avait pris ce nom qu'en devenant la femme de M. de Rétal, son second mari, ne portait aucun attachement à sa fille aînée, Constance, son unique enfant du premier lit. Deux causes, l'une assez romanesque, l'autre fondée sur l'intérêt, produisaient chez elle cet éloignement. Constance avait été mise en nourrice fort loin de Paris, dans un hameau de la Picardie, où sa mère n'était allée la voir qu'au bout de deux ans et demi et par suite d'une circonstance tragique. Le feu ayant, une nuit d'hiver, dévoré le hameau, la nourrice et une petite fille qu'elle avait du même âge que l'enfant de Mme de Rétal périrent étouffées dans les flammes. Quand Mme de Rétal, avertie du malheur par le curé de l'endroit, se fut rendue dans la chaumière à demi consumée, elle n'y trouva qu'une femme étrangère, berçant un enfant brûlé au visage et aux mains, presque défiguré. Cette petite fille était-elle bien la sienne? n'était-elle pas celle de la nourrice? tel fut le doute soudain dont elle fut saisie en ne rencontrant auprès d'elle, au milieu des cendres, aucune personne en position de lui dire la vérité sur ce point. Les gens consultés par elle avaient toujours entendu la nourrice donner le même nom d'amitié à l'une et à l'autre enfant; son mari, d'ailleurs, était si dur, si sauvage, qu'ils osaient rarement venir la voir. En emportant sa fille avec elle, Mme de Rétal resta dans la même obscurité. Une bonne mère n'aurait pas connu cette anxiété, car elle ne serait jamais demeurée deux ans et demi sans aller voir son enfant.

Elevée au couvent, Constance éprouva, en recevant une éducation étroite et soli-

taire, les premiers effets de l'indifférence maternelle. D'autres chagrins lui étaient réservés. Mme de Rétal devait sa position nouvelle à son second mari. S'il n'était pas riche, il possédait du moins une aisance suffisante, et les enfants qu'elle avait de lui fondaient des espérances certaines sur les parents de sa branche. Les frères de M. de Rétal, tous riches, presque tous célibataires, ne comptaient d'autres héritiers que leurs neveux. Il ne s'agissait que d'attendre avec patience la mort de ces oncles opulents; jusque là, on vivait modestement à la campagne. Ainsi, tous les enfants de Mme de Rétal, excepté Constance, ne craignaient rien de l'avenir. Constance seule, quoique l'aînée de la famille, n'avait pour espoir que le mariage; mais qui voulait, à cette époque ambitieuse, d'une fille pauvre? qui serait allé la chercher, pour ainsi dire, au milieu des bois?

Toutes ces considérations mettaient fort à l'aise Mme de Rétal pour faire à sa fille la confidence qu'elle lui ménageait depuis des années. Le moment lui parut enfin arrivé d'ouvrir cet entretien sérieux. Un matin elle appela Constance et s'enferma avec elle.

Peu de jours avant cette entrevue, Francis avait appris les intentions de son père sur lui. Destiné par sa naissance et par son titre d'aîné à embrasser la profession des armes, il irait en étudier les éléments à l'école militaire de Bapaume; au bout de deux ans il entrerait au service du roi dans quelque régiment. Cette détermination ne blessait en rien les goûts du jeune Cramayenne. D'un esprit méditatif il entrevoyait déjà l'arme à laquelle il se vouerait de préférence : c'était le génie, beau côté de la guerre, sa face la plus intelligente. Il serait de ceux qui ouvrent aux armées des routes à travers les rochers, jettent en une nuit sur un fleuve rapide des ponts que n'écrasent ni les chevaux ni les canons, et qui disent à une minute près le moment où s'écrouleront les murs d'une forteresse perdue dans les nuages. Ils sont le cerveau de l'armée; ils triomphent, et leurs doigts ne sont jamais tachés que par l'encre. Dès que son père lui eut révélé ses intentions, Francis n'eut plus d'autre pensée que d'en faire part à Constance. Ne serait-ce pas, pensait-il, l'occasion que je cherche depuis deux mois, le motif bien simple et bien naturel de lui dire combien je vis dans l'espoir de demander un jour sa main, si véritablement elle m'aime? Il doutait qu'elle l'aimât! Rien ne lui donnait cette conviction. Et pourtant elle évitait, depuis l'après-midi passée avec lui au bois de Vincennes, toute promenade loin de la maison; elle refusait constamment de l'accompagner sur l'épinette quand il exécutait sur la flûte quelque morceau de la musique alors si à la mode du célèbre chevalier Gluck ; elle s'était aperçue qu'elle tremblait en l'accompagnant, et qu'il passait toujours quelques notes dans les endroits pathétiques.

Constance avait mis toutefois de côté cette réserve excessive depuis son entretien secret avec sa mère. Pour peu que Francis eût cherché à la retenir près de lui dans les rares occasions où leurs parents les laissaient seul à seul, elle y aurait maintenant consenti volontiers. Sa position était changée : auparavant elle ne pouvait que s'exposer à entendre de la bouche d'un jeune homme des paroles dont elle pressentait tacitement et avec une intelligente pudeur la signification; à présent elle apportait elle-même le prétexte d'une entrevue nécessaire, décisive. Francis l'écouterait, et Francis n'aurait ni le temps ni la volonté de penser à lui, en recevant la confidence que Constance cherchait à lui faire, loin de la maison, loin des oreilles indiscrètes des enfants, si terribles à toutes les époques, loin des yeux des domestiques, si vertueux toutes les fois qu'il s'agit de dénoncer. Mais, quelque envie qu'ils eussent l'un et l'autre de se rencontrer quelque part dans l'ombre, ils ne parvenaient pas à se trouver dix minutes ensemble, et cependant s'écoulait la dernière semaine qu'ils devaient encore passer à Saint-Mandé avant de rentrer, elle au couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple, lui, avant de partir pour l'école militaire de Bapaume, où décidément il se rendait.

Tout conspirait contre eux. Un jour les gros orages d'automne rendaient impraticable le petit sentier sablonneux tracé entre les deux propriétés. Le lendemain, c'était la visite d'un ami de Paris, qui dévorait les heures où une famille avait l'habitude de se rendre chez l'autre : nouvelle journée perdue. Si, le surlendemain, les Cramayenne et les Rétal avaient arrêté de dîner ensemble, le dîner empiétait tant sur la nuit, qu'en se levant de table on allait se coucher. Enfin la semaine était sur le point de finir sans que le hasard eût favorisé une seule fois ces deux enfants si tourmentés tous les deux de se dire, l'un le secret de sa peine, l'autre celui de son bonheur.

Il ne leur restait plus pour se voir que la soirée du dimanche au lundi.

LÉON GOZLAN.

La suite à la prochaine livraison.

SALON DE 1841.

TROISIÈME ARTICLE.

MM. LEULLIER, LÉPAULLE, COURT.

Il serait difficile de décrire l'impression que produit le beau tableau de M. Leullier, représentant l'héroïsme de l'équipage du *Vengeur*. Quelle animation sur cette toile! quels épisodes pathétiques! que ces figures sont guerrières, que ce désordre est beau! Je ne sais quel sentiment d'enthousiasme s'empare de vous en présence de ce grand spectacle, devant cette noble apothéose de la valeur. Or, toutes les fois qu'une œuvre de l'art saisit ainsi et transporte soudainement l'âme, c'est une preuve certaine qu'elle est faite de main de maître : ne cherchez rien de plus. Ne vous semble-t-il pas entendre les paroles immortelles du capitaine Lucas : « Equipage du *Vengeur*, ne vous rendez pas; rappelez-vous que l'honneur de la marine française n'a plus d'autres représentants que vous! » Voyez comme tous ces héros semblent animés de cette pensée. Le vaisseau est rasé, sa mâture abattue, ses flancs criblés; il s'enfonce, il va disparaître..... Toutes les voix s'élèvent soudain.... Est-ce un cri de merci? Non, c'est un hymne de gloire.....

Pour rendre une pareille scène, il ne fallait pas moins que la puissance et l'imagination de M. Leullier; car, pour aborder de pareils sujets, il faut posséder les facultés les plus précieuses de l'artiste. Toutes les difficultés étaient ici réunies : l'action la plus animée, la passion la plus exaltée, la douleur la plus déchirante, les positions les plus diverses. Par conséquent il a fallu, pour que l'artiste réalisât une pareille donnée, qu'il possédât à la fois et le dessin du mouvement et le talent de l'ordonnance, et le génie de l'expression.

Que, dans quelques détails, la critique puisse trouver à redire, c'est ce que nous ne contestons pas; mais comme dans le sujet qui nous occupe c'est surtout par l'effet de l'ensemble qu'il faut juger du mérite de l'œuvre, nous nous bornerons à donner des éloges à M. Leullier, laissant à d'autres le soin de faire l'analyse détaillée de la belle peinture dont nous venons de donner la synthèse.

Un autre artiste bien remarquable aussi, et qui, cette année, nous a dispensé généreusement ses dons, c'est M. Lépaulle, dont les toiles sont recherchées avec une avidité qu'explique si légitimement le mérite de ce peintre. Le salon est riche de neuf de ses tableaux, et comme ces neuf tableaux sont très-remarquables à des titres divers, nous ne pouvons faire autrement que de les citer ici réunis, afin d'appeler l'attention de ceux qui auraient pu en laisser échapper quelques-uns, et surtout afin de signaler le bon grain là où se trouve tant d'ivraie. M. Lépaulle a donc exposé : une Scène du Déluge, une Tête de Christ, une Bacchante surprise par un Satyre, la Rêveuse italienne, une Novice, une Odalisque, le portrait de Mme de Stoltz dans le quatrième acte de la *Favorite*, le portrait de Mme de ..... et celui de

M. C..... Dire que M. Lépaulle dessine très-bien, qu'il a une touche vigoureuse, et que son coloris est brillant, c'est répéter ce qui est dans toutes les bouches; mais comme on ne doit pas se lasser de redire les vérités les plus rebattues, surtout lorsqu'il y a justice à le faire, nous joignons ici notre voix à celle de tout le monde.

Après avoir signalé les compositions de M. Lépaulle, il est peut-être dangereux pour M. Court que je vienne parler de lui. — Auprès d'un lustre une chandelle est bien terne; pourtant, comme le vrai mérite reconnaît les supériorités et se range modestement à la place qui lui convient, M. Court ne nous en voudra pas de ce rapprochement. Celui de ses portraits que j'ai admiré le plus profondément, c'est celui du roi de Danemark pendant la cérémonie du couronnement; quand je dis le portrait du roi, je me trompe, c'est le roi et la reine que M. Court nous a représentés. Le roi porte des culottes dorées du plus bel effet (le souvenir de ces culottes me poursuit à outrance); il est rasé de frais, sa couronne est dans le plus parfait équilibre. On voit que nous ne sommes pas en pays parlementaire; il a de l'or sur toutes les coutures de son pourpoint ou de sa veste, je ne sais lequel des deux; il a, de plus, deux adorables chiens de faïence à ses pieds; enfin, il est entouré de toutes les magnificences possibles. — Heureux roi, d'avoir eu un tel peintre pour reproduire si noblement les pompes de la grandeur et de la majesté d'un monarque! heureux peintre d'avoir reproduit un tel roi!

LOUIS BERGER.

CHRONIQUE DU GRAND MONDE.

Matinée musicale de Mme J. Thorn. — Le ministre de Toscane. — M. Le Couppey. — Le général Athalin. — Soirée musicale du comte de Tressan.

TOUTES les grandes soirées, tous les bals aristocratiques sont maintenant remis à l'année prochaine. Le monde ne se retrouve plus qu'aux sermons de Notre-Dame, de Saint-Sulpice ou de Saint-Roch, dans les salons de vente ou d'exposition au profit des indigents; nous touchons à la semaine sainte, et ce n'est plus qu'après Pâques que recommenceront les matinées musicales, et qu'auront lieu quelques déjeuners dansants. On se souvient sans doute de l'effet qu'ont produit, au printemps dernier, les déjeuners dansants de l'ambassade d'Autriche. — En attendant, il est juste de dire que nous avons encore quelques réunions musicales. On parle beaucoup de celles de Mme J. Thorn, qui a reçu jeudi pour la dernière fois. — Le lundi précédent, il y avait eu chez M. le ministre de Toscane une matinée artistique, où l'on a eu le plaisir d'entendre la femme du ministre, qui a la plus belle voix du monde, et d'autres chanteurs qui jouissent d'une réputation brillante. — Mardi, un de nos jeunes professeurs du Conservatoire, M. Le Couppey, avait réuni dans ses salons la plus brillante société du faubourg Saint-Germain. — Massol, Marié, Dérivis et Mlle Julian, ont fait les honneurs de cette soirée avec tout le talent que chacun se plaît à leur reconnaître. On a surtout beaucoup applaudi *Loyse de Montfort*, scène lyrique de M. Bazin, exécutée pour la dernière fois avant son départ pour l'Italie. Jamais cette œuvre si remarquable n'a été chantée avec plus de verve, d'ensemble et de perfection. — Disons aussi que jamais Mlle Julian n'a été plus gracieuse et plus jolie. — On a entendu sur le piano Mlle A. D..., une des meilleures élèves de M. Le Couppey.— En un mot, cette réunion musicale a fait sensation dans le monde élégant.

Mercredi, le général Athalin a réuni quelques amis dans les splendides appartements qu'il occupe aux Tuileries. On s'est livré, chez le baron Athalin, à ces causeries aimables dont la tradition se perd de plus en plus.— Mais assurément une des plus belles fêtes de cet hiver

qui s'achève, a été la soirée musicale donnée par le comte de Tressan, le 25 mars, et qui s'est terminée d'une façon très-philanthropique, par le tirage d'une loterie au bénéfice des inondés du Midi. Les quatre-vingts lots offerts par la haute aristocratie parisienne formaient une exposition aussi variée que somptueuse. La jeune et jolie comtesse de Tressan, vêtue de blanc, s'était chargée de la vente des billets, et exerçait son commerce avec une grâce sans égale. Le tirage a provoqué, comme toujours, de grandes surprises et de nombreuses hilarités; un lot qui ne brillait guère et qui ne tenait pas beaucoup de place, excitait cependant de nombreux désirs : c'était tout simplement un petit *bon* de M. Lépaulle, au moyen duquel le gagnant avait le droit de choisir un tableau dans l'atelier du spirituel peintre. Il y avait aussi une magnifique poupée, dont plus d'une grande personne aurait voulu faire son joujou, et un volume de la *Sylphide* richement relié en velours et rehaussé d'arabesques d'or, qui est tombé en de charmantes mains.

Pour ce qui est du concert, il a été très-bien conduit; Mlle de Richemont, qui a une fort belle voix, a chanté un duo avec M. de Choisy, qui a fait presque autant de plaisir qu'elle. Le grand air de *Torquato Tasso*, parfaitement chanté par Mlle Elian Barthélemy, a valu à la jeune et habile artiste des bravos universels.— Que dirai-je des toilettes? Qu'elles étaient aussi bien choisies que la société dans les salons de M. de Tressan. On remarquait Mlles Louise de Choisy, et Bosson, Mme Lasalle, et la comtesse de Pons, qui a eu le bonheur de gagner la grande poupée; Mlle de Tressan, dont nous avons admiré de charmantes toiles que signeraient nos premiers peintres; Mme de Ligny, qui avait une coiffure composée de fleurs bleues et d'argent; une autre dame dont les cheveux étaient retenus par de riches agrafes de diamants; Mme de Gatinne et la belle Mme d'Aubigny, dont la toilette rose était surchargée de dentelles. Par malheur les soirées du comte de Tressan vont finir comme toutes les autres.

Comte ALFRED DE R****.

La représentation de *Don Juan* a eu lieu à l'Opéra plus tôt que nous ne l'espérions : il a fallu pour cela que Mme Gras-Dorus fît des prodiges d'étude comme elle fait des prodiges de voix; mais tous les miracles sont faciles à cette excellente cantatrice. Quoi qu'il en soit, la reprise du chef-d'œuvre de Mozart n'a pas été heureuse. On s'attendait à une solennité artistique, et l'on a eu le triste spectacle d'un scandale : Baroilhet, subitement indisposé, avait presque perdu la voix au premier acte; avant de commencer le second, on est venu, au nom du chanteur, réclamer l'indulgence du public, et alors, chose incroyable! des sifflets se sont fait entendre. Nous ne chercherons pas les causes d'une défaveur aussi imprévue, d'une manifestation aussi brutale, envers un artiste qui a assez de talent pour pouvoir se passer d'indulgence; jusqu'à nouvel ordre nous ne verrons, dans les sifflets dont Baroilhet a été victime, que les résultats d'une cabale qui est une honte pour l'Opéra, et non pour le chanteur. Il est juste d'ajouter cependant que la faiblesse accidentelle de Baroilhet se compliquait de la désolante médiocrité d'une partie de son entourage : Mlle Nau perd sa voix, si elle ne l'a pas entièrement perdue; Mlle Heinefetter est loin de réaliser les espérances que son début avait fait concevoir. Quant à Mme Dorus, elle a été, comme toujours, parfaite; et Dérivis, dans le rôle de Leporello, a obtenu un véritable succès.

Les Italiens sont partis, et Mlle Mars a dit adieu au public le 31 mars; nous verrons bien si cet adieu est définitif. Hier tout était terminé avec Mlle Rachel, aujourd'hui tout est de nouveau rompu; il est question de Londres, *de frais de table*, comme pour un général en chef ou un ambassadeur. Jeux d'enfants et de vieillards que tout cela! La Comédie-Française, qui depuis vingt ans se démantibule, tomberait en ruine demain, si, à l'heure qu'il est, et du même coup, Mlle Mars et Mlle Rachel lui tournaient le dos; il faut que l'une des deux, au moins, reste, et ni l'une ni l'autre, peut-être, ne l'abandonneront.

***

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffure en cheveux de (Paris) *Bonnet de la Mon* (Leclerc) *Étoffes de* (Thiébaud Guichard) *façon de robes de* (Mlle de Moismont) *Piano de* (H. Herz) *On peut demander cet ameublement de toilette à la Mon de Com.on* (Giroud de Gand et Cie)

2 Laffitte 1.

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS

STEEPLE-CHASE DE LA CROIX DE BERNY.

11 avril.

Il faut que je vous dise deux mots, Madame, de la course au clocher qui a défrayé toutes les conversations du beau monde pendant près d'une semaine; il n'était question que de la Croix de Berny, de Verrières, de *gentlemen-riders*, ce qui signifie, je crois, gentilshommes-cavaliers. Comme toujours, l'élite de la fashion parisienne avait émigré vers les régions aristocratiques du *turf*. Bien des chutes ont eu lieu, bien des discussions en ont été la suite, et il a fallu que l'aréopage suprême du *Jockey's club* rendît un jugement de Salomon en faveur de M. le baron Lecoulteux. Mais enfin, ceci n'est point notre affaire; c'est de modes que j'ai à vous entretenir, et la mode, était fort bien représentée, vendredi de la semaine dernière, à la Croix de Berny. Il y avait d'abord les jolies nouveautés de Lemonnier-Pelvey, dont nous connaissons depuis longtemps le talent gracieux. Lemonnier-Pelvey a des capotes charmantes en crépe, en poult de soie de nuances de couleur, glacées de blanc, ornées de guirlandes de rubans avec des feuillages en velours, ou de charmantes grappes de fleurs. Il emploie beaucoup de paille de riz; ces pailles seront fort en vogue cet été. — Mme Dasse avait aussi à ces courses de délicieuses choses, et, entre autres, une adorable capote avec vedette, ornée de fleurs toutes remplies de rosée. Mme Dasse a su tirer un très-grand parti des pailles à jours, sur lesquelles elle pose un petit bouquet de plumes tout à fait sur le côté. Une très-grande et très-haute nouveauté qu'on a pu encore remarquer çà et là à la Croix de Berny, ce sont les tissus de soie pour chapeaux diaphanes, dont Chosson est l'inventeur; ces tissus feront des chapeaux d'une élégance et d'une distinction extrêmes; le dépôt est établi chez MM. Thuvée, rue de Choiseul.

Je suis heureuse de voir le succès par moi prédit à Mme Leclère se justifier de jour en jour. J'ai vu chez elle une capote toute en dentelle, avec une couronne de bluets, qui était la plus jolie chose du monde. Les étoffes sont charmantes cette année de dessins et de nuances, et chez Richard-Potier le choix en est varié à l'infini et du meilleur goût. Cette maison, comme vous le savez, a le double avantage de fournir les étoffes et de les faire confectionner pour robes dans les formes les plus nouvelles. La maison Giroud-de-Gand expédiait dernièrement à Florence, de la façon Richard-Potier, une robe en satin violet garnie de trois grands volants en dentelle noire haute d'un tiers; une dentelle pareille garnissait le tour du corsage. Mlle de Moismont a supprimé les volants dans ses façons de robes, et elle fera les manches demi collantes, ce qui, à mon avis, est beaucoup plus joli que les manches collantes et sied plus généralement. J'ai vu portée par une femme très-distinguée, et sortant des ateliers de Mlle de Moismont, une robe en tarlatanne, ornée d'une petite chicorée formant tablier, qui était d'un délicieux effet. Les personnes en deuil et demi-deuil s'occupent aussi de leurs toilettes d'été, et, pour être sûres d'avoir toujours une mise de bon goût, s'adressent aux magasins du *Sablier*, où les étoffes grises, noires, les écharpes unies, garnies de dentelle, et même les modes, bonnets, chapeaux, capotes, sont d'une haute distinction. Les robes noires ou grises se portent même hors du deuil. Dufrène a le choix le plus séduisant de légères étoffes de printemps dans ces deux nuances, dont les tissus et la disposition ne laissent rien à désirer. — Quoique les châles de soie, les écharpes, soient en grande vogue, rien ne pourra détrôner les cachemires, objet de véritable luxe s'il en fut jamais. Rosset m'a toujours semblé, pour cette spécialité, réunir les plus grands avantages; faisant fabriquer lui-même, il est fort agréable pour les femmes de voir comment se forment ces magnifiques dessins, comment ces couleurs si vives, si brillantes, se fondent et s'unissent entre elles; de voir faire *son* châle enfin, et d'aider même de ses conseils féminins l'habileté du fabricant. Ne vous ai-je pas déjà dit que l'on porterait un grand nombre de manches courtes? eh bien, à cet effet, vous ne sauriez croire toutes les jolies inventions pour mitaines qu'a conçues Mayer, le gantier à la mode : ses mitaines de peau de couleurs auront toute l'élégance de ses gants de cet hiver, et nos belles Parisiennes se rendront en foule dans ses magasins de la rue de la Paix, comme elles se rendent aujourd'hui à ceux du passage Choiseul, que Mayer va quitter pour le fashionable quartier du haut commerce. — Il y a longtemps que je ne vous ai parlé des magasins de la *Barbe d'Or* : ce n'est pas cependant que cette maison fasse défaut à sa bonne renommée, car à cette époque, comme à toutes celles de transition dans les modes, elle sait renouveler ses approvisionnements de nouveautés en soieries avec un bon goût qui ne se dément jamais. Les soirées *s'éteignent*, les toilettes *pâlissent*, et bientôt tout le luxe éblouissant que nous avons eu cet hiver se transformera en légères mousselines, en fleurs des champs, et il faudra saisir la mode au loin, fuyant sous les grands arbres, dans les allées obscures d'un parc sinueux; heureusement les beaux salons de Tortoni nous restent, et c'est là que se réuniront, le soir, pour prendre des glaces, les femmes qui donnent la mode et les hommes qui *l'exposent*. — Je finirai, Madame, par une bonne nouvelle : M. de Villemessant, toujours en quête de ce qui peut plaire à ses abonnés, vous envoie aujourd'hui, à vous ainsi qu'à tous ses souscripteurs, *le Roi de Thulé*, mélodie qui obtient le plus grand succès dans les salons : les paroles sont de notre collaborateur M. Pitre-Chevalier ; la musique a été composée par un homme du monde, qui a beaucoup de peine à dissimuler son talent sous le nom de Jean Michaëli.

Baronne Marie de L'E****.

LA DERNIÈRE SŒUR GRISE.

DEUXIÈME PARTIE *

De fondation, lorsqu'il faisait beau l'été, les deux familles allaient pas à pas, après le souper, car on soupait alors, — la révolution a proscrit un repas qui n'est plus revenu — de Saint-Mandé à Vincennes à travers le bois, et l'on s'arrêtait chez M. le gouverneur du château, non pas dans le fort même, c'eût été contre l'ordonnance qui régit la matière, mais dans un petit pavillon extérieur où il invitait ses voisins, qui étaient un peu ses sujets, à prendre des rafraîchissements.

Francis et Constance, chacun à part, fondaient un grand espoir sur cette promenade nocturne à l'air libre.

Les deux familles réunies soupèrent comme de coutume dans la salle verte, pièce d'été dont les croisées s'alignaient sur la cour, cette cour assombrie et rafraîchie par de si beaux lierres; mais après le café, luxe qui commençait à devenir une des nécessités de la petite noblesse, sans être encore passé dans les mœurs bourgeoises, au lieu de se lever et de donner le signal de départ pour la promenade à Vincennes, le marquis de Rétal — c'est chez lui qu'on avait soupé — proposa au comte de Cramayenne une partie de dames. Une partie de dames! Les deux jeunes gens frémirent. Tout le monde savait, mais eux seuls savaient mieux que tout le monde ce que signifiait cette terrible proposition. Une partie de dames voulait dire huit, douze, vingt parties de dames; cela ne représentait pas une heure de martyre — car on va voir que c'était un martyre pour les assistants —, mais la moitié, quelquefois les trois quarts de la nuit.

On apporta le damier; on le plaça à l'endroit où était la table, et à peu de distance de la croisée, qui resta ouverte; quatre flambeaux furent posés sur la table. Il était sept heures environ. Il n'existait pas de rivalité plus acharnée que celle de ces deux hommes lorsqu'ils étaient face à face devant un damier; ils ne se connaissaient plus; leur ancienne amitié, leur intimité de voisinage, disparaissaient et faisaient place à tout un système de diplomatie, qui commençait par des politesses infinies et finissait par des coups de canon. Evidemment plus fort au jeu de dames que son antagoniste, et d'un naturel plus conciliant, M. de Cramayenne avait un étrange duel à soutenir contre le marquis de Rétal dès que ces sortes de rencontres s'engageaient. Suppléant à l'habileté qui lui manquait par de la fanfaronnade et de la colère, M. de Rétal, qui comptait toujours sur une revanche éclatante, mais toujours en retard, comme toutes les revanches éclatantes, voulait, exigeait que les deux familles, trop convaincues de son infériorité, fussent témoins de son triomphe. Jusqu'aux enfants, jusqu'aux malheureux enfants, étaient obligés d'assister au triomphe de M. de Rétal, et d'entrer dans la joie de son succès. Malheur à qui bâillait, malheur à qui parlait tout bas! malheur à qui faisait le mouvement de se lever pour sortir! C'était ce que dans la famille on nommait le quart d'heure de Néron.

On s'assit donc autour de la table qui fermait le cercle, et laissait, entre elle et le

* *Voir* plus haut, pag. 212.

mur de la croisée, un intervalle de la largeur de quelques pieds. Là venait se coucher Fly, le lévrier, à qui la facilité était ainsi ménagée de sauter par la croisée quand la partie l'ennuyait. Parmi ces pauvres victimes d'une inquisition dioclétienne, combien n'auraient pas voulu, en pareille circonstance, être Fly!

La partie commença; on fit silence.

Les deux jeunes gens se regardèrent et soupirèrent avec leurs yeux.

Quelque effrayé que fût M. de Cramayenne des conséquences d'une partie perdue sur l'esprit de M. de Rétal, sa terreur n'allait jamais pourtant jusqu'à la lui faire gagner volontairement. Il tremblait, mais il gagnait; aussi gagna-t-il au bout d'une demi-heure la première partie; mais il fut universellement convenu qu'il ne devait sa victoire qu'à la clarté importune d'une bougie placée trop près des yeux de M. de Rétal, dont le sourire ironique n'annonçait rien de bon.

Au milieu de la troisième partie, M. de Cramayenne annonça un coup de quatre.

« Un coup de quatre! s'écria M. de Rétal en fermant les poings.

— Oui, monsieur le marquis, un coup de quatre.

— Mais je ne le vois pas.

— Il est pourtant aussi visible qu'inévitable.

— Inévitable, dites-vous! »

La figure de M. de Rétal exprima une telle indignation, que les deux familles tremblèrent de terreur. L'ouragan s'élargissait.

« En effet, se reprit-il, vous m'en prenez quatre. Quatre pions! c'est à ne pas y croire! » Et il donna un si violent coup de pied à Fly, qui dormait sous la table, que le chien, interrompu dans son sommeil, poussa un sourd gémissement.

Ici il est de rigueur de rappeler que toutes les fois que M. de Rétal était en mauvaise humeur de jeu, il entamait sur le compte de l'infortuné lévrier une de ces récriminations qui aggravaient d'une façon désastreuse la partie de dames. Si l'on n'a pas oublié que le pauvre animal appartenait par moitié égale à la famille Cramayenne et à la famille Rétal, on comprendra la signification des propos tenus sur son compte par l'un de ses maîtres parlant à l'autre. Après le terrible coup de quatre, le marquis de Rétal dit d'abord en murmurant :

« Je ne sais pas de quoi vous nourrissez ce chien, mais il devient chaque jour de plus en plus hargneux.

— Il me semble, reprit le comte de Cramayenne, sans détourner son attention du damier, que nous le nourrissons en commun.

— Mais il y a nourrir et nourrir, monsieur le comte.

— Monsieur le marquis, vous ne lui donnez pas des truffes, que je sache.

— C'est possible, repartit le joueur malheureux, mais je ne l'engraisse pas non plus avec des coups de bâton. Mais vous allez en dame! mais vous êtes en dame! quoi! en dame! » Et Fly reçut un second coup de pied, et il poussa un second gémissement encore plus profond.

Constance avait laissé tomber son éventail; Francis se levait pour le ramasser. « Monsieur le comte, dites à votre fils qu'il renvoie à un autre jour ses procédés galants envers ma fille; ceci peut compromettre une partie à tout jamais. » Francis, à demi levé, se rassit; Constance laissa son éventail à terre. Pauvres enfants!

« J'ai gagné, dit tranquillement M. de Cramayenne; et de trois!

— Vous, gagné! je vous en défie! Cela est vrai comme il est vrai que Fly est bien vu chez vous. Ce chien est une victime : vos enfants l'irritent, vos domestiques le battent; on me l'assassine; cependant ce chien vous garde, vous protége, vous défend. »

Cette énumération de louanges données au lévrier par M. de Rétal, duquel il avait déjà reçu deux coups de pied, voulait dire tout simplement que le marquis avait perdu sa partie.

La quatrième commença.

« Je vous cède deux pions, dit en l'entamant le comte de Cramayenne. » Quels mots il avait prononcés! quelles offres il avait faites!

Il s'attira cette réplique : « Vous me cédez deux pions! c'est généreux, c'est beau, monsieur le comte, c'est du Louis XIV... Deux pions! le succès vous donne ce droit, cet avantage... Deux pions! sans doute vous êtes de force à cela; mais je ne les prendrai point, parce qu'au fond vous voulez m'humilier devant ma femme, mes enfants et mes domestiques. Je n'accepte point cette honte. Vous m'en offrez deux, je vous en offre quatre, moi! oui, quatre! Savez-vous pourquoi vous gagnez? par l'unique avantage que vous avez sur moi de profiter de mes erreurs, tandis que je ferme les yeux sur les vôtres.

— Monsieur le marquis, répondit le comte de Cramayenne, le gain au jeu découle de la prudence qu'on a et de celle que n'a pas l'adversaire. »

Le jeu recommença. Soit que le comte de Cramayenne eût cette fois manqué de son habileté ordinaire, soit qu'il eût pris le généreux parti, mais c'était peu probable, de laisser croire un instant à son antagoniste qu'il aurait enfin une revanche, il lui fournit l'occasion de sortir vainqueur de la quatrième lutte. Le marquis s'en aperçut avec une joie d'ivresse. Il s'arrêta, il voulait humer lentement son bonheur... Un de ses plus jeunes enfants ayant exprimé dans ce moment suprême, par un bâillement prolongé, l'intérêt qu'il portait à la chose, « Qu'on l'étouffe!» s'écria M. de Rétal. « A vous, monsieur le comte, » reprit-il.

Décidément la fortune revenait à lui. Le jeu de son adversaire s'éparpillait, tandis que pour le sien il s'ouvrait de tous côtés des perspectives superbes; non-seulement il devait gagner, mais gagner sans perdre la moitié de ses pions, comme un maître gagne un écolier. La pitié lui venait déjà.

Il poussa un pion, et il dit timidement : « J'ai été trop vite, monsieur de Cramayenne, en vous accusant seul du mauvais naturel du lévrier; j'aurais pu étendre le reproche plus loin; je sais chez moi des personnes qui n'ont pas toujours pour cet animal toutes les attentions désirables... Je vous prends deux pions.... Après tout, les chiens se gâtent aussi par les trop bons traitements dont ils sont l'objet... Je vous prends encore celui-ci... Vous ne passez pas personnellement pour le haïr; d'ailleurs, il est à vous comme à moi... Je vous souffle celui-ci. Fly, il est juste aussi de le dire, n'a pas que des défauts; s'il mérite parfois le reproche d'être hargneux, il ne dort jamais la nuit; c'est une bonne sentinelle que Fly... En dame!... »

A force d'entendre répéter son nom, Fly, dont le sommeil, pour des causes déjà dites, n'avait pas suivi un cours très-régulier, se lève tout à coup, saute sur le bord de la croisée, se retourne, et pose ses deux longues pattes velues sur le damier. La mêlée fut horrible; pas un pion ne garda sa place. M. de Rétal n'est plus un homme, il ne se connaît plus; il saisit le lévrier par les deux oreilles, et, sourd aux aboiements tantôt menaçants, tantôt plaintifs, qu'il excite, on dirait qu'en ce moment il veut faire deux parts de l'animal, sur lequel il n'a réellement que la moitié d'un droit de propriété. Personne n'osait apaiser ce nouveau gladiateur; chacun redoutait d'approcher du groupe criant et aboyant.

Ce fut dans ce moment bouffon, comme presque tous ceux où se décident les plus graves événements de la vie, que Constance, prenant la main de Francis, lui dit tout bas : « Demain je rentre au couvent, et c'est pour ne jamais plus en sortir. Dans un an je prendrai le voile; je serai sœur-grise..... Promettez-moi d'être là le jour où je prononcerai des vœux éternels. — Constance, j'y serai. »

Fly n'avait dévoré que la moitié de la culotte du marquis de Rétal.

Tandis que la carriole affectée au service des deux maisons de Saint-Mandé ramenait Constance de Rétal au couvent de la rue du Temple, M. de Cramayenne et son fils montaient, à Paris, dans la diligence d'Arras, ville principale d'où ils se

rendraient ensuite à Bapaume. Afin de dégager Francis des sombres pensées où il le voyait plongé, M. de Cramayenne lui montrait, lorsqu'ils s'arrêtaient aux localités intermédiaires, et l'on s'arrêtait souvent à cette époque peu renommée pour la facilité des voyages, l'agitation universelle des gens, tous s'entretenant de la prochaine ouverture des états-généraux. Depuis des siècles aucun événement politique n'avait, en France, intéressé tant de monde à la fois et d'une manière si vive. On semblait en deviner la portée immense, particulière; car ce n'était pas la première fois que la France allait exposer ses griefs par des organes choisis dans chacune de ses provinces. L'importance passait les limites de la simple curiosité de savoir réunis à Paris des députés des trois ordres. C'était le frémissement d'une catastrophe inconnue sur le point d'éclater; une vibration électrique courait à la surface de tous les nerfs d'une nation exaltée au plus haut point. A chaque angle des places publiques la noblesse se consultait entre elle, et désignait du doigt le clergé qui allait aussi par groupes et se recueillait; plus haut en paroles, plus nombreux, le peuple se comptait aussi, et s'entretenait du grand concile appelé à Versailles.

Quoique M. de Cramayenne ne fût pas un de ces hommes prophétiques qui virent du premier coup où tendait cette démonstration qu'il était facile de ne pas provoquer, il voyait avec appréhension tant d'antipathies, tant de haines si longtemps comprimées, s'unir, se confondre, prendre le même chemin, se rendre dans la même ville, se donner rendez-vous dans la même salle. Au bout de chacune de ses réflexions, il prenait la main de son fils et il lui disait : « Quoi qu'il arrive, mon fils, aimez bien, servez toujours, défendez jusqu'à la mort votre roi. »

Tous les rois de la monarchie auraient été en cause, que Francis n'en aurait pas moins pensé à la maison blanche de Saint-Maudé, qu'il ne pouvait éloigner de son souvenir; aux douces heures passées dans la cour des lierres, à l'après-midi dans le bois de Vincennes; à Constance, toujours à elle; à ses dernières paroles, le soir de leur séparation. Ces paroles, il ne cessait de les répéter; il n'osait y croire. Quoi! le voile de religieuse, des vœux éternels, une grille entre elle et lui! Alors son cœur montait, s'enflait comme la mer, ses yeux s'emplissaient de larmes, et d'une main émue il abaissait la glace de la voiture pour respirer l'air plus doux de la campagne.

Ils arrivèrent à Arras vers les quatre heures du soir; deux heures leur restaient encore pour se rendre avant la nuit à l'école militaire de Bapaume, où Francis n'était pas fâché de s'enfermer avec une douleur à laquelle il n'osait se livrer devant son père. Mais à peine furent-ils descendus à l'hôtel des *Trois-Clefs*, que M. de Cramayenne dit à son fils de changer de costume, et d'apporter quelques soins à sa toilette; ils ne partiraient pour Bapaume que le lendemain. Ils étaient attendus le soir même chez M. de Kermaji, prévenu depuis huit jours de leur arrivée à Arras. Habitué à l'obéissance la plus stricte, Francis n'objecta ni les mauvaises dispositions d'esprit dans lesquelles il se trouvait pour se présenter chez un officier de marine dont il avait entendu vanter la haute capacité, ni la fatigue du voyage; cependant il ne put se défendre d'un certain étonnement en pensant au silence gardé par son père tout le long de la route sur cette visite arrêtée tant de jours à l'avance. Sa toilette achevée, il se mit à la disposition de son père, qui, pour la première fois depuis qu'il le connaissait, examina si rien ne clochait dans son costume. D'où venait chez M. de Cramayenne cette crainte de voir son fils forfaire à l'élégance? Il releva avec complaisance le jabot de Francis, trop caché derrière le gilet de satin; il arrangea ses longues manchettes tuyautées qui tombaient sans grâce sur ses mains, et il lui dit ensuite de le suivre. L'hôtel de M. de Kermaji occupait un terrain fort étendu, et ses dispositions intérieures répondaient au développement de la façade. C'était une propriété de famille, arrivée de races en races, éteintes ou dispersées, au chevalier de Kermaji, ancien capitaine de vaisseau, qui

l'occupait avec sa fille, Louisiane, sa fille unique, issue des Kervarec par sa mère.

L'empressement de M. de Kermaji à recevoir son hôte et le fils de son hôte fut plein d'une cordialité tout à fait dans le caractère expansif du marin breton. Les deux amis se tutoyèrent, et cela mit bien vite à l'aise Louisiane et Francis, à qui leurs pères épargnaient ainsi les deux tiers au moins de ce chemin tortueux, scabreux, plein d'ennui, qu'on appelle une première entrevue. D'ailleurs, la fille du marin tenait de son père pour la franchise; c'était la confiance même sous les traits les plus remarquables. Belle, d'un jet olympique, quoique à peine âgée de seize ans; blanche comme du plus beau sang normand ou breton, quoiqu'elle fût née dans l'Inde, mais il est vrai de dire de père et mère nés en Bretagne, Louisiane était un véritable enfant par l'enjouement, un enfant de douze ans. C'était vraiment un tort de l'avoir créée si belle avant le temps. « Mon ami, dit-elle en tendant la main à Francis, si vous n'êtes pas trop fatigué du voyage, je vous montrerai les dernières curiosités que M. de Kermaji, mon père, a reçues de l'Inde, deux beaux tigres, avec leur collier d'or; ils lui sont envoyés par un prince de ses amis. Venez, je monterai l'un, et vous monterez l'autre. — Ne va pas trop les tourmenter », dit M. de Kermaji à Louisiane, en indiquant à Francis qu'il pouvait accompagner sa fille.

Dans l'Inde, où il avait pris part à toutes les batailles livrées aux Anglais sur mer et sur terre, M. de Kermaji avait reçu des princes de ces malheureuses contrées des présents considérables en récompense de ses services. Sa maison d'Arras, ville berceau de ses ancêtres, était devenue le dépôt des trésors qu'il avait rapportés. Les nattes fines, les tentures de cachemire, les fantaisies d'or et d'argent dont ces contrées fabuleuses sont fières, se voyaient partout. On croyait marcher à travers le palais d'un raja, et son salon de réception avait la physionomie splendide et mystérieuse d'une pagode. Sur la cheminée, aux angles du salon, entre les croisées, s'élevaient hideuses, mais d'or massif, les divinités multiples de Brahma, aux colliers de perles fines, aux yeux de diamants. C'étaient encore des vases en pierres transparentes, coloriées au Japon, remplissant l'espace d'une lumière verte et orange; et, sur des tables ciselées, des porcelaines de dimensions cyclopéennes, monuments de l'adresse exquise des Chinois. Toutes ces merveilles, si belles pour les étrangers, perdaient tout leur prix aux yeux de celui qui les possédait lorsqu'il songeait que, victime de son amour pour lui, sa femme, Mme de Kermaji, était morte dans l'Inde, où elle avait voulu le suivre. Le climat l'avait tuée; mais sa bonté et sa grâce s'étaient continuées dans l'unique enfant qu'elle avait laissée à M. de Kermaji, la charmante Louisiane.

Il n'est sorte d'amusements auxquels elle ne força Francis de prendre part avant l'heure du dîner.

Après avoir joué avec les jeunes tigres privés, elle voulut montrer à Francis comment se promènent les princes asiatiques et leurs fiancées. Elle appela, et des domestiques, la plupart attachés autrefois au service de son père lorsqu'il était dans l'Inde, accoururent, et elle se fit porter par eux à côté de Francis, dans un riche palanquin de soie et de mousseline semées de gouttes d'or. Tous ces caprices de jeune fille étaient si spontanés, si naturels, qu'ils ne permettaient pas à la réflexion d'y supposer la moindre coquetterie cachée. C'était une enfant heureuse et qui ne comprenait pas que la vie fût autre chose qu'une récréation perpétuelle. Rien ne la gênait, ni son père, ni des habitudes guindées, ni une fausse éducation. Le marin l'avait laissée croître à la grâce de Dieu, et n'en prenant pas plus de souci que d'un garçon. S'il eût continué à servir, il en eût fait un garde-pavillon jusqu'à vingt ans. Il l'avait habituée sans peine à monter aux mâts, et à veiller la nuit pendant la tempête. Dieu aime ces bons naturels-là, et quelquefois il couronne son œuvre en les privant entièrement de passions.

Francis, le mois passé encore élève en théologie au collége d'Harcourt, ne revenant pas de la surprise que lui causait ce caractère sans analogie avec celui des jeunes filles qu'il connaissait à Paris. On sonna le dîner, et elle alla s'asseoir près de lui à table, sans plus de cérémonie. « Voilà des mets français, lui dit-elle, et voilà des mets indiens qui vous brûleront le palais; choisissez. Moi, je préfère les mets indiens. Essayez-en, que je voie votre grimace. Allons, je vous en prie.

— Ceci nous fait vieux, mon bon Cramayenne, dit M. de Kermaji à son ami, en lui montrant les deux jeunes gens assis en face d'eux.

— Voyons, ma chère Louisiane, voudrais-tu entrer au couvent?

— Au couvent! au couvent! répondit Louisiane en bondissant comme si elle eût encore été assise sur le dos nerveux de son tigre.

— Entendons-nous, ma bonne amie, dans un couvent de Paris.

— Voulez-vous me tourmenter, mon père?

— Rassure-toi; ce n'est point pour devenir religieuse.

— Et pourquoi donc, mon père?

— Pour y achever ton éducation.

— Est-ce que je n'en sais pas assez?

— Ecoute-moi : notre bon ami Cramayenne m'a parlé d'un de ses amis, d'un de ses voisins de campagne, qui a placé sa fille dans un couvent de Paris, où elle est fort bien élevée. C'est une garantie pour nous. On lui enseigne la musique, le dessin, et une foule d'autres arts que tu aimes.

— J'aime encore mieux ma liberté.

— Mais, enfant, tu seras libre. Les couvents sont aussi, tu le sais bien, puisque tes cousines sortent de celui de Rennes, des pensions d'où l'on a la facilité de s'en aller tant qu'on n'a pas prononcé des vœux; et, grâce au ciel, je n'ai pas envie que tu en prononces, ajouta M. de Kermaji en tendant la main à sa fille, qui, après l'avoir baisée avec autant d'étourderie que d'affection, répliqua :

— Mais, mon père cruel, pourquoi ce couvent?

— Tu n'y resteras qu'un an.

— Pourquoi un an? »

Les deux amis se regardèrent et sourirent.

Francis s'était abandonné à une longue distraction en entendant parler de couvent et de religieuse : son esprit était bien loin.

« Il faut donc qu'on te dise tout?

— Ah! je commence à comprendre! se reprit Louisiane; mais je ne comprends que la moitié.

— Enfin! dit M. de Kermaji.

— Je sais, poursuivit Louisiane, que mes deux cousines furent mises au couvent de Rennes parce qu'il est d'usage, quand on a perdu sa mère, de passer au moins un an dans une maison religieuse avant de se marier. Mais.....

— Assez! interrompit M. de Kermaji en versant à boire à Francis, assez, ma fille, tu finirais par en savoir plus de la moitié. »

Toute autre jeune fille, devinant si bien, eût peut-être baissé la tête à ces paroles, après lesquelles il ne restait pas beaucoup à apprendre. Louisiane se tourna vers Francis et le regarda avec un peu plus de curiosité et d'intérêt qu'auparavant.

Francis ne remarqua rien.

Comme M. de Kermaji supposa que ses hôtes avaient besoin de repos, il leur permit de prendre congé de bonne heure. Ils partirent et se rendirent à leur hôtel, qu'ils devaient quitter avant le jour afin d'arriver de bonne heure à Bapaume.

« Comment trouves-tu mademoiselle de Kermaji? demanda M. de Cramayenne à son fils, quand ils furent seuls dans leur appartement.

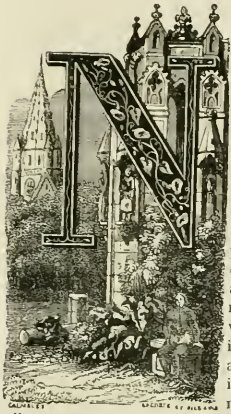
— D'une beauté magnifique, mon père.

— Eh bien, elle aura cinq cent mille livres de dot. »
Francis ne fit aucune remarque.
« Et c'est toi, Francis, qui l'épouseras.
— Moi! mon père.
— Toi. Bonne nuit, monsieur mon fils! »

LÉON GOZLAN.

La suite à la prochaine livraison.

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE *.



Nous avons attendu jusqu'à la fin pour savoir ce qu'allait devenir cette loi sur la propriété littéraire si solennellement promise, et que dès les premiers jours nous avons réputée impossible par un instinct de difficultés insurmontables et par le pressentiment secret de ce qui allait se passer. Nous n'avons jamais pu d'ailleurs nous résoudre à lui reconnaître l'importance extrême qu'on a voulu y attacher; il fallait autre chose, suivant nous, pour guérir la plaie des lettres, assurer aux travaux de l'esprit leur juste salaire, et régler équitablement les rapports du public, des libraires et des écrivains. Cette loi, telle qu'elle était conçue, semblait n'être dans la pensée du législateur qu'une satisfaction puérile accordée aux amours-propres littéraires, les plus irritables et les plus insatiables de tous les amours-propres. Au mot d'ordre donné, chacun a obéi; chacun s'est drapé fièrement devant la postérité. Il n'est pas si mince auteur de romans morts-nés ou de vaudevilles sifflés qui ne se soit le plus sérieusement du monde inquiété de la question de savoir s'il devait vivre cinquante ans ou trente ans après sa mort. La question ainsi posée, il n'y a plus eu moyen de s'entendre; on en est venu aux gros mots; comme il arrive assez souvent dans ces sortes de querelles, les moins intéressés se sont montrés les plus ardents; on a répondu à des raisons par des épigrammes qui pouvaient ressembler à des injures. Voilà pourquoi nous avons été opposés dès l'origine à ces idées de propriété littéraire qui allaient faire invasion dans la loi sous le patronage de M. de Lamartine : c'est qu'indépendamment de ce qu'elles étaient fausses en elles-mêmes, elles ne tendaient à rien moins qu'à pervertir les notions les plus simples et à dégrader le métier de l'écrivain en croyant l'ennoblir. De cette discussion avortée il sortira cependant cette preuve, que les plus chauds défenseurs de la propriété littéraire, et M. de Lamartine lui-même, n'ont pas osé soutenir la thèse dont ils s'étaient constitués les pères et les parrains. Quoi qu'on en ait dit, le travail de l'intelligence n'est pas le travail des mains; l'ouvrier n'est pas l'artiste; ils ne fabriquent pas au même titre et dans les mêmes vues : écrire est une noble distraction de l'esprit, lorsque ce n'est pas, ce qui vaut mieux encore, l'accomplissement d'une tâche que le génie de l'humanité impose à ses élus; ce n'est un état, à proprement parler, que dans les siècles de décadence, siècles de bateleurs et de rhéteurs qui prostituent la muse aux caprices du premier venu, et qui, pour amuser un public blasé, se livrent à tous les tours de force de la parole et de la pensée. Ainsi il en a été chez les grands peuples de l'an-

* Nous n'avons pas l'habitude d'emprunter à nos confrères; cependant dans les circonstances actuelles, et après l'étrange rejet de cette plus étrange loi sur la propriété littéraire, nous croyons utile d'extraire du DROIT, excellent journal de jurisprudence, un article remarquable sur cette question, qui intéresse à un si haut point tous les écrivains.

(NOTE DE LA RÉDACTION

tiquité, où les écrivains étaient des législateurs, des généraux, des jurisconsultes et des hommes d'état, racontant dans un style simple ce qu'ils avaient fait ou ce qu'ils avaient vu, quand ce n'étaient pas de pauvres esclaves qui, courbés sous leurs chaînes, déposaient, par la fierté de leur âme, en faveur de la dignité de l'espèce humaine. Des écrivains comme ceux-là ne pouvaient être que de grands écrivains, parce que, mêlés aux grandes choses, habitués aux grandes pensées, ignorant les artifices et les enjolivements du style, écrivant pour instruire, non pour plaire, ils étaient par-dessus tout des écrivains sobres, sérieux et sincères. Chez nous encore, quels sont ceux dont la lecture nous offre le plus d'utilité et le plus d'attraits, si ce ne sont les écrivains, prêtres, ministres, ambassadeurs, soldats, qui, sans souci de l'art d'écrire, transmettent à leurs descendants, avec tant de naïveté, de finesse et de charme, le secret de leurs travaux, de leurs négociations et de leurs combats? Ceux qui font métier du style, qui se prosternent devant un mot, adorateurs fanatiques de la forme, feraient peut-être bien de se dire quelquefois qu'en toutes les langues les écrivains les plus médités et les plus relus sont précisément les écrivains qui, sans aucune prétention littéraire, n'ont eu d'autres maîtres que le commerce des hommes et la pratique des affaires. Il y a là, pour ceux qui s'y livrent, des ressources infinies; l'esprit y devient plus sobre et plus fort, et l'intelligence, au milieu des spectacles imposants qui l'environnent, rencontre parfois des révélations inattendues.

Du rejet de la loi, a qui la faute? A qui la faute de cette espèce d'incertitude qui a pesé sur la discussion dès l'origine, et de ces tergiversations au milieu desquelles a fini par s'égarer la volonté du législateur? Les avocats, dans cette circonstance, ont servi de point de mire a beaucoup d'attaques; on a fait feu sur eux de tous les côtés depuis un mois, et on n'a pas fait attention que les paroles les plus sensées et les plus généreuses qui aient été prononcées, dans cette discussion sans issue, sont sorties de leur bouche. Nous dirons que le gouvernement n'a pas su assez se servir de l'initiative qui lui appartient, et qu'il a laissé flotter les rênes au lieu de les tenir et de les diriger; la question était assez grave, les intérêts qui s'y rattachent assez importants pour qu'on eût un parti pris sur les points principaux. Il n'en était pas de cette thèse comme de quelques autres, où il est quelquefois permis d'être surpris à l'improviste; il fallait être prêt pour soi et pour les autres; il fallait, par exemple, dans une loi de cette nature, destinée à rencontrer dans son application tant d'obstacles, que M. le garde-des-sceaux vînt en aide a M. le ministre de l'instruction publique, et que l'habileté de M. Martin (du Nord), comme jurisconsulte, pût servir a éclairer et à guider, dans les passages difficiles, l'imagination vive et brillante de M. Villemain. Nous aurions désiré surtout que le gouvernement eût un principe à lui sur la question même qui faisait le fond de la querelle, c'est-à-dire celle de la propriété littéraire, afin qu'à l'aide de ce principe il pût rallier la Chambre dans les circonstances décisives. On se plaint, non sans raison, du peu d'influence laissé a l'autorité publique; mais au moins faudrait-il que cette autorité ne s'abandonnât pas elle-même, surtout dans les occasions où elle peut rendre des services d'autant plus grands qu'elle n'est pas exposée à se trouver face à face avec l'esprit de parti. Nous craignons que, dans la discussion qui vient de finir si tristement, les ministres n'aient joué que le rôle de témoins lorsqu'ils devaient jouer celui d'acteurs, et d'acteurs pleins de zèle, d'énergie et de résolution.

Dirons-nous aussi que la faute en est peut-être aussi un peu à M. de Lamartine? Rapporteur de la commission, chargé en cette qualité de soutenir et de résumer les débats, il ne nous paraît pas s'être mis assez en peine des questions de détail et des difficultés d'application. Il n'en est pas d'une loi judiciaire comme d'une loi politique, et l'on a pu voir, par l'exemple de M. de Lamartine, qu'il est des choses qu'il faut avoir apprises si on veut les savoir, et à la connaissance desquelles les qualités les plus brillantes de l'esprit ne peuvent pas toujours suppléer. On aura beau crier aux avocats et aux procéduriers, les choses sont ainsi et on ne pourra pas les changer, à moins qu'on ne veuille changer la science même des lois, le tout pour la plus grande commodité de nos législateurs. Ce qui nous paraît manquer a M. de Lamartine, c'est cette patience persévérante qui fait qu'on envisage une question sous toutes ses faces, qu'on la scrute dans ses profondeurs, et qu'on parvient a se rendre compte à soi-même des embarras ou des impossibilités de l'exécution; les bonnes lois et les lois durables ne se font qu'a ce prix. Nous dirons de plus que chaque science a un style à elle, la science des lois, comme toutes les autres. Celui-là ne peut se passer de simplicité.

« Le style des lois doit être simple; l'expression directe s'entend toujours mieux que l'expression réfléchie. Il n'y a point de majesté dans les lois du bas empire; on y fait parler les

princes comme des rhéteurs. Quand le style des lois est enflé, on ne les regarde que comme un ouvrage d'ostentation. »

Voila ce que nous nous disions, avec M. de Montesquieu, en lisant le rapport de M. de Lamartine, où brille tant d'éclat; nous ne pouvions nous empêcher de penser à la concision mâle et vigoureuse des législateurs d'autrefois, qui est a nos yeux la seule éloquence digne de ceux qui font la loi et de ceux qui la préparent. Après M. de Lamartine, il ne manquera pas de gens qui, séduits par son exemple, voudront que la loi soit ornée plus qu'il ne lui convient de l'être; et ceux-là, imitateurs maladroits, n'auraient plus pour excuse de leur affectation cette imagination d'un grand poète qui porte avec elle son pardon.

UN VIEIL AVOCAT.

THÉATRES. -- CONCERTS.

JAMAIS peut-être l'Académie-Royale de Musique n'a déployé plus d'activité que maintenant : le souvenir de la malheureuse reprise du *Don Juan* de Mozart va être effacé par un succès tel qu'il le faut au maître et aux artistes ; Barroilhet achève de se rétablir, et tout annonce que d'ici à peu de jours il reprendra son rôle et nous rendra un chef-d'œuvre. — Le zèle de l'administration s'est un peu ralenti, je ne sais pourquoi, relativement à la mise en scène du *Freyschutz*. M. Hector Berlioz a terminé les récitatifs que l'on avait confiés à sa science et à son goût, mais on en reste là ; pourquoi ? — Il est croyable que le mois d'avril ne se terminera pas sans qu'on nous donne la première représentation de l'opéra nouveau de M. Ambroise Thomas, dont Mme Dorus-Gras, comme on sait, remplira le principal rôle. L'ouvrage de M. Thomas, qui avait d'abord pour titre : *la Tour de Pise*, s'appelle maintenant *Carmagnola*. — On avait parlé il y a quelques semaines de la *Rosière de Gand* : voici que l'on s'occupe beaucoup aujourd'hui d'un autre ballet, *Giselle* ; on cite comme auteurs notre collaborateur M. Théophile Gautier et M. de St-Georges. Il ne serait pas impossible que *Giselle* et *la Rosière de Gand* fussent le même chef-d'œuvre chorégraphique. Mme Carlotta Grisi sera la reine de ce ballet.

Les débuts de M. Bouché se poursuivent sans que la critique ait un seul mot à retrancher dans ses arrêts du premier jour sur ce virtuose de province qui fait son apprentissage à l'Opéra à raison de 30,000 fr. par an. Quoi qu'il en soit, l'administration vient d'accomplir un acte d'éclatante justice. Alizard, cette basse si puissante et si sonore, ce chanteur qui serait un grand artiste s'il avait eu l'adresse d'aller se faire applaudir pendant un an ou deux sur quelque théâtre de troisième ordre en Italie; Alizard qui a rendu tant de services à l'Opéra, qui a rempli pour ainsi dire tous les rôles de son emploi; Alizard enfin, dont toute la presse parisienne a fait l'éloge, a obtenu le renouvellement de son engagement sur des bases raisonnables, mais dignes au moins de son talent et de ses services. L'Académie-Royale accorde par an à Alizard dix-sept mille francs et un mois de congé : nous en félicitons de tout notre cœur et la direction et l'artiste.

J'avais bien prévu la semaine dernière que Mlle Rachel n'abandonnerait pas la Comédie-Française. Depuis notre dernier bulletin les événements ont marché, et la réconciliation est aujourd'hui complète. Mlle Rachel est engagée pour un an : la Société lui donne soixante mille francs de traitement et trois mois de congé : mai, juin et juillet. Dans un an, Mlle Rachel sera reçue sociétaire aux appointements de quarante-deux mille francs, avec sa part dans les chances éventuelles de bénéfices ou de pertes. — Mlle Mars, qui nous a fait ses *derniers* adieux le 31 mars, reparaîtra dans une représentation à son bénéfice le 15 de ce mois; nous l'applaudirons en outre dans la représentation au bénéfice de Mlle Doze; et qui sait combien d'autres fois encore? — Samedi de la semaine dernière, on a joué une pièce nouvelle au théâtre de la rue Richelieu. C'était une idée neuve que celle du *Second Mari*, de

M. Félix Arvers; malheureusement l'auteur n'a pas été aussi bien inspiré dans le développement que dans la découverte de son sujet, et, pour surcroît d'infortune, il a écrit sa pièce en vers. Il s'agit d'un négociant qui a épousé une femme dont il était l'amant du vivant de son premier mari, et qui, nourri dans le sérail, en craint tellement les détours, que les moindres apparences lui portent ombrage, et qu'il redoute sans cesse d'être trompé comme il a trompé lui-même. Le *Second Mari* a obtenu un succès que j'appellerai volontiers d'*estime*, et qui, encore, doit être attribué en grande partie au jeu de Samson et de Mlle Anaïs. — On a représenté l'autre soir, à l'Opéra-Comique, un petit acte sans aucune espèce d'importance d'esprit et même de musique. Le *Pendu* est une bluette de MM. Carmouche et de Courcy, à laquelle M. Clapisson n'a pas cru devoir prodiguer ses mélodies en abondance, et je penche à croire qu'il en a même été trop économe. Il est question dans cet acte d'un soldat qui doit être pendu et qui, moyennant quelques centaines d'écus, trouve un remplaçant pour cette conscription d'un nouveau genre. Inutile de dire qu'il n'y a personne de pendu dans la pièce, et ce serait dommage; car, en vérité, l'ouvrage de MM. Carmouche, de Courcy et Clapisson ne vaut pas la mort d'un homme.

Nous voici arrivés à la première représentation de ce drame de la Renaissance dont la presse, le public et les tribunaux se sont tant émus. Ce drame aurait peut-être passé pour quelque chose si on ne l'eût jamais représenté. A l'heure qu'il est, *Zacharie* est un ouvrage jugé et presque oublié. *Zacharie* est l'erreur d'un homme d'esprit. On se persuade difficilement qu'un écrivain qui a fait ses preuves ailleurs ait composé une pareille pièce, où il n'y a ni intrigue, ni intérêt, ni vraisemblance, ni style; où les scènes se heurtent les unes contre les autres, s'entassent pêle-mêle jusqu'au dénouement, avec accompagnement de souterrain, de trappes, et de toutes les ridicules inventions du vieux mélodrame. Recommencer l'*Avare* après Shakspeare, Molière et M. de Balzac! quand le dix-septième siècle a son *Harpagon* et le dix-neuvième son *Grandet!* Recommencer l'*Avare* pour dire ce que les autres ont dit avant vous, mais beaucoup mieux que vous! En vérité, M. Rosier, vous avez voulu une chute! Et puis, qu'est-ce, je vous le demande, que ce *Zacharie*, homme moitié sérieux, moitié bouffon, qui laisse à chaque instant percer l'ombre de Robert-Macaire sous ses guenilles! Est-ce le sublime de *Ruy-Blas* ou le sarcasme de *Vautrin* qui crispe ainsi la bouche de ce comédien admirable qu'on nomme Frédérick-Lemaître? On a dit que Frédérick avait oublié le respect qu'il doit au public en refusant de paraître dans ce drame; Frédérick n'aurait-il pas plutôt manqué à ce même public en jouant *Zacharie?* — Plaignons l'auteur, plaignons l'acteur; plaignons surtout le théâtre, car il mérite un meilleur sort. — Le *Tyran de Café* est un petit acte de M. Desforges, qui passera au Palais-Royal à la faveur de beaucoup d'autres actes meilleurs; et la *Belle Tourneuse* du Vaudeville est une pièce détestable, c'est-à-dire digne en tout de la direction de M. Trubert. Dans un *Monsieur et une Dame*, le rôle de Mlle Brohan a été pris, un de ces derniers soirs, par Mlle Fargueil, qui en a su tirer un charmant parti.

— Samedi dernier, Mlle Zélia de Garaudé, cantatrice de talent, qui se fait souvent applaudir dans nos premiers salons, a donné, chez Petzold, un concert où elle a été secondée par les artistes les plus éminents : Théodore Hauman, miss Clara Loveday, etc., etc. — Lundi 5, Térésa Milanollo, ce prodige de douze ans, cette jeune fille qui joue sur le violon la fantaisie de *Céline* de manière à étonner Hauman lui-même, avait réuni un public nombreux dans la belle salle de M. Herz. Térésa avait avec elle sa petite sœur, âgée de sept ans et demi, qui fait aussi des merveilles. Quoi qu'il en soit, le talent précoce de Térésa Milanollo mérite toute l'attention des musiciens. Née à Savigliano, Térésa, entraînée par une vocation irrésistible, commença à trois ans ses premières études sur le violon; elle eut d'abord pour maître un professeur de Turin, puis ce pauvre Lafont, qui est mort; aujourd'hui c'est M. Habeneck qui s'est chargé de diriger et de compléter ses études. Au concert de la jeune Térésa, Mlle Élian Barthélemy a chanté, avec tout le talent et le goût qu'on lui connaît, le grand air de *Torquato Tasso*. — Mardi a eu lieu, chez Erard, la matinée musicale de Doehler; dans la fantaisie de *Guillaume Tell*, dans ses *Études*, dans son caprice sur *Maometto secondo*, le grand pianiste a été admirable, plein tour à tour d'originalité et de finesse, et exécutant sur son instrument les plus prodigieux tours de force. Qu'on juge de ce qu'il a fallu de voix et de talent à la jeune et belle Mlle Dobrée pour se faire applaudir dans le grand air de la *Muette*, après Doehler, qui avait en quelque sorte épuisé l'enthousiasme!

G. Guénot-Lecointe.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Chapeau de (Maurice Beauvais) *Châle de [illegible] et écharpe* (Thiébaud Guichard) *On peut demander [illegible] toilette à la Mon de Cen.on* (Giroud de Gand et Cie) *Rue Laffitte, N° 1.*

DIRECTION 7, CITÉ DES ITALIENS.

LONGCHAMPS.

A Madame

18 avril.

Hélas, Madame, *l'homme propose et Dieu dispose!* Donc il disposa d'un froid, d'un vent, d'une pluie pour les jours de Longchamps, tels, que les sergents de ville et les gardes municipaux furent presque les seuls, *par état*, à oser affronter la bise; il y eut bien quelques élégants équipages, parcourant isolément l'avenue des Champs-Élysées; mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce à quoi on s'attendait? Il est vrai de dire que Longchamps est un antique usage qui tombe en désuétude, et dont bientôt il ne restera plus vestige parmi nous qui semblons même craindre de conserver un souvenir!

Sans doute, si le temps eût été beau, on aurait vu Longchamps plus brillant; mais ressemblant à ce qu'il était autrefois, jamais! Nos mères se préoccupaient de cette solennité deux mois à l'avance; habits, coiffures, joyaux, équipages, tout était renouvelé pour Longchamps, et il existe des descriptions de cette solennité qui semblent un rêve des *Mille et Une Nuits*. La seule chose qui m'ait frappée, c'est le luxe de certains équipages. Beaucoup d'attelages à quatre chevaux pur sang, des harnais en cuir anglais verni et doré, et ornés de touffes de rubans; les grandes guides en soie torse; les laquais galonnés sur toutes les coutures, les cheveux poudrés; cet usage, nous l'empruntons à l'Angleterre, où chaque tête poudrée payant un droit, il est d'un grand luxe d'en avoir le plus possible. Les grooms, les *jockeys-postillons*, habillés de velours de toutes nuances. Les voitures sont aussi d'une rare élégance, ayant les roues et les trains couverts de dorures, la caisse fort basse, peinte d'un vernis émaillé magnifique, habituellement bleue ou marron; l'intérieur entièrement drapé de soie avec franges et passementerie. Autant les équipages sont luxueux, autant les femmes qui les occupent affectent de simplicité; elles ont, passez-moi l'expression, l'air de femmes de chambres, que leurs maîtresses ont

envoyées à leur place, tout bonnement pour ne pas faire promener une voiture vide. J'ai vu à ce *néfaste* Longchamps un briska magnifique, tout doublé de velours blanc, la caisse bleu azur, les roues dorées, quatre chevaux conduits par deux postillons, un cocher, deux laquais assis derrière, deux coureurs en avant, deux piqueurs derrière, et dans la voiture, une jeune femme en robe grise, avec un chapeau de paille très-ordinaire orné d'une branche de feuillage. J'ai trouvé cela d'une disparate blessante aux yeux; cette grande simplicité de la toilette des femmes est un malheur pour les modes. Mais il faut espérer que les femmes de Paris se relèveront *femmes*, et ne failliront pas à leur bonne renommée, en laissant accaparer par d'autres le sceptre qu'elles tiennent depuis si longtemps.

A défaut de Longchamps, Madame, je me suis décidée à visiter nos sanctuaires fashionables, bien sûre de trouver là ce qui me faisait défaut ailleurs Chez Thiébaud-Guichard j'ai, comme toujours, trouvé une grande supériorité dans les étoffes. Le *crêpe de Chine imprimé*, le *chiné fleuri*, le *barège satiné*, la *moire chinée*, la *moire d'été*, le *royal renaissance*, le *jaspé d'Orient*, le *chiné vésuvien*, le *foulard Zélia* et tant d'autres nouveautés m'ont paru devoir, par leur élégance et leur bon goût, continuer cette belle vogue que s'est acquise la maison Thiébaud-Guichard. Chez Herbault j'ai été puiser à la source des modes gracieuses; j'y ai vu que sur les chapeaux négligés les plumes étaient adoptées beaucoup plus que tout autre ornement, ce qui fait qu'on les varie à l'infini; il y en a d'enroulées qui sont posées de manière à tomber jusque sur l'épaule, d'autres nouées de marabouts blancs ou de différentes nuances, d'autres toutes blanches avec bout de couleur. Les fleurs se portent surtout sous la passe; on peut dire sans exagération qu'on y met de véritables bouquets, tant la masse en est considérable; souvent ce sont des guirlandes entières qui encadrent le visage. Puis de charmantes capotes de crêpe lisse à biais, plissées ou gauffrées dans les nuances *bleu-ciel*, *lilas*, *rose pâle*, *citron et paille*, le tout enveloppé de voilettes de dentelles qui recouvrent la passe et le fond et retombent des deux côtés, où on peut les nouer sous le menton. Comme je vous l'avais dit, Madame, les chapeaux diaphanes de Chosson et Cie obtiennent un très-grand succès; ils sont ravissants, ornés des fleurs de Mme Lainnée, si fraîches, si jolies et si bien couvertes de rosée, qu'il semble qu'on vienne de les cueillir; la maison de commission Giroud-de-Gand et Cie, qui saisit toujours avec tant d'à-propos les nouveautés les plus élégantes, a expédié cette semaine un grand nombre de ces chapeaux, qui font fortune partout où ils paraissent. Ce qui fait grand bruit aussi dans la fashion, c'est la nouvelle invention des châles et écharpes sans envers de Dumont; la maison de Giroud-de-Gand en joint aussi à tous ses envois, et toutes les femmes qui aiment à se bien mettre les ont adoptés. Je ne dois pas oublier de vous parler de l'entrepôt de la rue de la Vrillière, où les étoffes joignent à un grand mérite de tissus et de dessins, celui d'être à très-bon marché. J'y ai vu de jolis taffetas pour redingotes, qui feront des toilettes du matin de printemps fort distinguées. Mais des formes et des façons de robes, ne faut-il pas vous en parler aussi? cela me paraît assez essentiel pourtant : les redingotes se font en forme amazone, ornées de brandebourgs, ou fermées de boutons de passementerie ou de boutons de perles; d'autres ont deux rangs de biais posés sur le devant de la jupe et montant en se rapprochant jusqu'à la ceinture; chaque biais est terminé par un bouton ou une petite feuille découpée et ouvragée.

Mme Debaisieux, à laquelle j'emprunte ces détails, fait beaucoup de corsages de robes drapés ou carrés, à l'enfant; cette mode sied surtout aux jeunes personnes. On voit encore des manches plates, mais en bien moins grand nombre; les manches les plus adoptées sont les *gigots modérés*, plates jusqu'au coude à partir du poignet, plates également à l'enmanchure, forme qui se donne à l'aide d'un large *sus-manche*, puis la manche est bouffante au coude. Mme Debaisieux fait aussi des manches à la religieuse qui ont beaucoup de grâce relevées dans l'intérieur du bras,

surtout quand la manche de dessous est en mousseline claire; les biais ne se portent que sur le montant des jupes. Pour garnir le bas de ces dernières, ce qu'il y a de plus distingué, ce sont les larges plis garnis d'effilé ou de petites dentelles. Si Mme Debaisieux est la couturière des mères, les enfants ont aussi leur bon faiseur, et Cior-Cury, qui avait l'honneur d'habiller le duc de Bordeaux, n'a point défailli depuis ce temps; son talent est toujours le même, et personne ne sait comme lui donner de la grâce, de l'élégance, à ces frêles et délicates tailles; il a dans ce moment de petites vestes de velours avec pantalons blancs, qui sont de vrais petits chefs-d'œuvre. A propos de chefs-d'œuvre, j'applique cette épithète aux mantelets, aux écharpes, aux châles, que Mme Ferrière-Pénona garnit de ses magnifiques points d'Alençon; rien de plus élégant ne peut être porté par la femme la plus recherchée, et cet accessoire de toilette sera plus que jamais en vogue cet été. Après avoir visité les magasins que je viens de vous citer, je me suis arrêtée à la maison Giroud-de-Gand, bien sûre d'avoir là de quoi compléter mon bulletin; mes pressentiments ne me trompaient point, car on allait expédier une caisse *monstre*, contenant les objets les plus hétérogènes; d'abord, de ravissants éventails de Clamorgam, tout aussi utiles pour chasser la chaleur de l'été sous les grands arbres d'un parc, que pour rafraîchir de celle qu'on éprouve au bal ou au théâtre; rien de plus séduisant que les éventails de Clamorgam, avec leurs peintures suaves et leur monture d'un travail exquis; il y avait ensuite des montres-*bijoux* de Benoît, et dans des dimensions si minimes, qu'on ne peut voir sans étonnement à quel point de perfectionnement Benoît est arrivé dans leur confection. Autres bijoux! les cannes de Verdier, ses ombrelles, ses marquises; et à propos de ces dernières, il ne faut s'en servir qu'en voiture; pour aller à pied, l'ombrelle est bien plus distinguée; il la faut en moire, et blanche pour la haute fashion. Encore des bijoux! les cornes d'abondance, de Lahoche-Boin, montées sur bronze doré pour mettre des fleurs; il faut absolument un couple de ces charmants et utiles ornements dans le boudoir de chaque femme, dans le salon de chaque château. Le fond de la caisse était tout garni des robes de chambre si belles de Richard-Laurent, de ses gilets riches qui continueront cet été le succès de cet hiver; plusieurs sachets brodés et parfumés de Tachy, pleins des mouchoirs de Chapron, faisaient aussi partie de cet envoi; les mouchoirs étaient dignes des sachets et de tous les petits objets de fantaisie pour ouvrage de femme, qu'invente Tachy. Grande nouvelle, Madame! *les hanches baissent!* on exige maintenant que la boursoufflure des jupes bouffantes commence bien au-dessous de la ceinture; aux bons faiseurs à se tirer d'affaire, dans ce cas qui me paraît difficile! On portera cette année beaucoup de châles en cachemire brodé : j'en ai vu un fort beau en cachemire noir, brodé à la corne d'une grande et haute palme au crochet, d'un dessin riche et fourni, en soie de toutes nuances; un dessin courant était brodé sur les bords.

Voilà, Madame, en dépit de Longchamps et de sa triste mine, une lettre qu'il vous sera bon de consulter avant de faire vos achats de la saison.

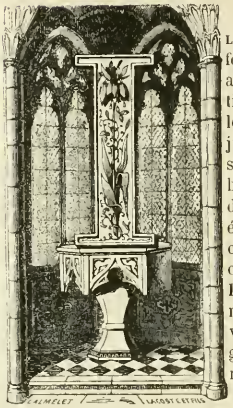
Je suis allée mardi dernier au concert donné par Liszt dans les salons d'Érard; à vous dire vrai, il me semble qu'il y a beaucoup à rabattre de la réputation que l'on fait à ce pianiste, qui est au moins aussi original, aussi fantasque qu'il est grand. Liszt fait un déluge de notes; il a d'ailleurs été applaudi avec un enthousiasme extraordinaire. L'auditoire était fort nombreux, et composé de célébrités dans tous les genres : Jules Janin, Théodore Hauman, et plus remarqué qu'eux tous, Victor Hugo, notre sublime poëte.

Baronne Marie de L'E****.

LA

DERNIÈRE SŒUR GRISE.

TROISIÈME PARTIE *.



Il est indispensable d'exposer en quelques lignes l'état fébrile où se trouvait Paris depuis l'arrivée des députés aux états-généraux, car dans la grande histoire politique gravite notre petit épisode de famille. Tout ce que les livres philosophiques avaient mis en avant d'idées justes ou folles, de chimères et de théories praticables, semblait toucher à son heure de réalisation. Il y avait bien encore la Bastille, une armée, un pouvoir, un roi, des prisons, des couvents, des abus, des préjugés; on était bien encore en présence du siècle de Louis XIV, comme illustration de noms; du siècle de Louis XV, comme dépravation de toutes sortes; du siècle de Louis XVI, tout monarchique et entièrement debout; mais il n'était pas un homme de quelque sens qui ne vît dans ces hommes passionnés envoyés par les trois grandes catégories sociales, des instruments plus ou moins volontaires d'une démolition terrible.

Vers le milieu de l'année 1789, pour nous renfermer dans les lignes pacifiques de notre sujet, Mme de Rétal rentra un jour à Saint-Mandé si effrayée, si éperdue de la scène dont malgré elle elle avait été témoin à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, qu'elle tomba gravement malade. Elle avait vu cent mille hommes armés de piques, traînant même des canons, accourir en hurlant vers la Bastille, dont ils avaient enfoncé les portes, dont ils avaient démoli les créneaux aux lueurs de l'incendie. Prise au milieu de la foule, elle était demeurée spectatrice de cette scène populaire, et la terreur des incidents l'avait épouvantée au point de la rendre folle pendant quelques heures. Malgré les soins dont elle fut entourée, elle arriva promptement au terme de l'existence. Elle mourut, et sa mort ne vint pas changer la position de Constance. Naturellement plus porté à s'occuper du sort de ses propres enfants que de ceux de sa femme, madame de Rétal, le marquis se félicita en secret de savoir Constance au couvent, et destinée à prendre le voile dans l'année.

On se tromperait fort si, en se transportant à la fin du dix-huitième siècle, on raisonnait sur la liberté des femmes, et en général sur la liberté humaine, comme nous avons acquis le droit de raisonner aujourd'hui. Deux faits rendaient parfaitement compte de l'esclavage imposé à quelques parties de la société : la nécessité et l'habitude. Nécessité d'enrichir, de raffermir un individu par famille, puisque la société reposait sur la famille depuis la féodalité; habitude immémoriale de se soumettre sans révolte à cette nécessité. Cela est si vrai qu'un seul écrivain, et encore n'est-il pas des plus fameux, a osé, à la fin du dix-huitième siècle, exploiter sans grand succès à son époque, la situation d'une jeune fille forcée par ses parents de

* *Voir* plus haut, pag. 223.

prendre le voile et de prononcer des vœux. Ce n'est que dans la *Religieuse* de Diderot qu'on trouve, avec une grande magnificence de style, il est vrai, la peinture d'une violence sociale qui, quelques années plus tard, fournissait l'argument le plus fort, le plus énergique peut-être contre le pouvoir monarchique. Et même Diderot a tellement peur de manquer d'intérêt en écrivant un admirable livre, qu'il accumule des détails puériles, impossibles, qu'il invente une correspondance assez gauche pour nous obliger à croire à l'authenticité de son récit. Il a peur que la vraisemblable ne soit pas suffisante, que le style le plus original à côté de celui de Voltaire, que la verve la plus spirituelle, la plus colorée, la plus jaillissante, ne fassent par pardonner le fond du sujet qu'il a choisi.

Il importe donc de ne voir, dans la conduite de M. de Rétal oubliant Constance au couvent, qu'une action fort naturelle.

Quelques mois avant les événements que nous avons rappelés, M. de Kermaji avait conduit lui-même sa fille Louisiane à Paris, et au couvent où était Constance, maison religieuse dont M. de Cramayenne avait entendu faire les plus grands éloges par Mme de Rétal.

La fille du capitaine de vaisseau n'approuvait pas trop le cloître, mais le cloître devait aboutir au mariage avec un homme qui lui plaisait, jeune, fort doux, d'une bonne maison, et qui porterait des épaulettes d'or. Elle entra au couvent avec ces grands motifs d'en supporter les ennuis, les charges et les minutieuses pratiques de dévotion ; c'était, à certains égards, de la résignation, car Louisiane n'était pas dévote ; le sens pieux lui manquait, et certes, elle n'avait pu guère l'acquérir dans la maison de son père, fort large à l'endroit des offices et des prières. Mais Louisiane s'exagérait considérablement les contrariétés qui l'attendaient au couvent. Les pensionnaires ne partageaient pas le sort des religieuses : les supérieures, jalouses de ne laisser échapper aucune influence, n'avaient pas la maladresse de s'aliéner par trop de sévérité les maisons dont elles acceptaient d'élever les filles. C'était au contraire, et le plus souvent, pour les jeunes personnes un endroit d'innocence et de bonheur. On les tourmentait fort peu pour leurs leçons, car on enseignait peu dans les couvents, et les prières, si elles étaient fréquentes, n'étaient jamais longues. Et que d'amusements, que de plaisirs ne leur procurait-on pas! Où causait-on avec le plus de liberté, où se levait-on le plus tard, où brodait-on le mieux la tapisserie, où mangeait-on les plus délicieuses pâtisseries, où buvait-on les plus fines liqueurs, le meilleur café, le meilleur chocolat, où chantait-on le mieux la bonne musique, où y avait-il les plus belles fleurs, les plus beaux fruits, où trouvait-on les meilleures amies, si ce n'est au couvent?

En quelques jours, mademoiselle de Kermaji changea d'opinion sur la vie des couvents; mais, en fille légère, elle s'imagina que les religieuses n'étaient pas moins heureuses que les pensionnaires. Elle revint plus tard de cette erreur. En attendant, elle se disait : « En vérité, je ne sais pourquoi je n'ai pas apporté avec moi mes tigres et mon palanquin. »

Une particularité de l'éducation de Francis de Cramayenne a peut-être arrêté un instant l'attention du lecteur. Il a été dit dans les premières pages de cette obscure histoire privée, qu'il venait de passer ses derniers examens de théologie lorsqu'il s'était rendu à Saint-Mandé pour jouir de son temps des vacances. On ne comprendrait pas pourquoi il avait étudié la théologie, étant destiné par son père à la carrière des armes. C'est, nous le craignons bien, beaucoup trop douter de la fidélité des souvenirs érudits du lecteur, que de lui rappeler ici en quelques mots que, plus large que précise, l'éducation d'autrefois faisait à tous les jeunes gens des grandes familles une nécessité de l'étude théologique. Ainsi Turenne et Condé, par exemple, avaient commenté au collége la *Somme* de Saint-Thomas, longtemps avant d'étudier Polybe. Les mœurs du temps, pédantes, si l'on tient à

les qualifier ainsi, voulaient cela, comme elles imposent aujourd'hui l'étude de l'anglais et de l'allemand à toute éducation un peu complète.

Pourvu d'une sous-lieutenance pendant le cours de sa première année de travaux à l'école militaire de Bapaume, Francis chercha, par son application, à mériter un jour le grade dont il avait été revêtu, grâce à la protection de quelques puissants amis de son père. Francis, du reste, n'aimait pas la guerre à la manière de la plupart des jeunes gens de son âge, uniquement pour le plaisir de tuer à l'ennemi mille hommes de plus qu'il n'en tuera. Il passait avec rapidité sur les scènes de carnage, et il arrivait vite au tableau de pacification qui suit la conquête. Il ne souhaitait de vaincre les nations que dans le but d'améliorer leur sort; allant à elles avec des canons, parce que les canons sont les clefs qui ouvrent souvent les portes de fer de la barbarie.

Il se laissait aller à l'erreur de croire qu'il parviendrait ainsi à dominer le souvenir de Constance par la pensée bruyante de la gloire; car, jeune homme grave et sérieux, ne s'abusant pas, il la savait à jamais perdue pour lui. Le couvent, aux conditions où elle y était entrée, c'était la mort. Il n'avait plus qu'une seule fois à la voir, le jour où elle s'ensevelirait vivante sous le voile qui ne se relève plus que devant le visage de Dieu. Il ne nourrissait pas ces folles idées, ces projets romanesques si rarement réalisés d'un enlèvement. A distance, l'imagination se livre à ces sortes de rêves; mais, en réalité, a-t-on souvent franchi de triples enceintes, arraché des barreaux de fer scellés dans des murs épais, pénétré sans guide sous un réseau de voûtes obscures, conduisant à des milliers de cellules d'une décourageante ressemblance? D'ailleurs, sa conscience lui montrait comme un crime la pensée seule de violer la volonté d'une famille, peut-être trompée, peut-être cruelle, mais à coup sûr maîtresse de la destinée d'un enfant. Il ne se promettait que la triste consolation d'entretenir toute sa vie la douleur de la pleurer. Chaque matin il lui écrivait, et chaque soir il renfermait dans une boîte la lettre confidente de ses peines. C'était son écrin précieux. Quelque grand que fût le respect dont il se sentait pénétré pour son père, il ne consentirait jamais à se marier avec mademoiselle de Kermaji. Avait-il le droit de lui offrir un cœur rempli de l'image d'une autre femme? il n'entendait pas de cette manière la fidélité conjugale. Son père lui épargnerait un mensonge, un parjure, une trahison. Telles étaient les pensées de Francis de Cramayenne à l'école militaire de Bapaume.

La petite colonie de Saint-Mandé aurait vécu encore longtemps dans le sommeil de la même monotonie, sans la mort de madame de Rétal. Quoique son caractère ne fût pas bon, elle était aimée de madame de Cramayenne, et l'intimité de ces deux chefs de famille ramenait toujours la concorde entre les deux habitations. Quand elle ne fut plus là, M. de Rétal n'eut plus personne auprès de lui pour tempérer son humeur chagrine; il s'y livra à plaisir. Des semaines entières s'écoulaient sans qu'il parût chez M. de Cramayenne, fort affligé au fond de cette réserve, mais lassé de suivre dans tous ses caprices les fantasques allures de son voisin. Deux choses seulement leur faisaient encore comme une nécessité de ne pas se perdre entièrement de vue. L'une était le besoin pour eux de causer à cœur ouvert des intérêts politiques, alors en ébullition, de blâmer en commun la cour et ses ministres, qui commettaient la faute de tenir à Versailles les états-généraux. Selon eux, le roi se repentirait d'avoir appelé tant de petits souverains irrités l'un contre l'autre, et tous contre lui, quand lui pouvait, premier, unique souverain du royaume, gouverner comme il l'entendait. Pourquoi ce conseil? pourquoi cet avis demandé à tant de sujets? pourquoi cet aveu public d'impuissance à guérir le mal? Ce thème, si usé aujourd'hui, échauffait alors et en tous lieux en France l'esprit public; salons, cafés, cercles, académies, palais, chaumières, ne retentissaient que de la convocation des états-généraux, du danger, de l'opportunité de cette mesure, qui, d'après

les uns, sauverait le royaume, qui, d'après les autres, le perdrait. Une même opinion avait parfaitement uni jusqu'ici les deux voisins de campagne. Le second motif qui les faisait encore se voir était moins grave en apparence; c'était Fly, leur chien lévrier. Malheureusement on va voir qu'une cause tua l'autre, et que toute liaison fut dès lors rompue.

De convention arrêtée, Fly passait une quinzaine chez M. de Rétal, une quinzaine chez M. de Cramayenne; cela a été dit, je crois; on se souvient peut-être aussi qu'au sujet de cette double servitude, M. de Rétal avait exhalé contre M. de Cramayenne des propos fort durs, un soir qu'il avait perdu au jeu. A l'entendre, Fly était fort mal nourri, fort mal élevé pendant son séjour chez M. de Cramayenne. Il ne redevenait gras et honnête que lorsqu'il allait passer l'autre quinzaine chez lui, M. de Rétal, quoiqu'en somme l'animal, au bout de ces vicissitudes, restât maigre et irritable comme doivent être, après tout, et comme sont toujours les chiens lévriers.

Ceci rappelé, il reste à dire comment la question de Fly tua à Saint-Mandé la question des états-généraux.

Pour plaire à ses enfants, M. de Cramayenne mit un jour au cou du chien un collier en cuivre entouré de pointes. M. de Rétal s'aperçut de cette galanterie, et il la prit fort mal. « Je n'irai pas de toute la semaine chez eux, murmura-t-il. Ces gens-là sont des envahisseurs. » S'il ne se plaignit pas plus fort, c'est que le collier avait été donné à Fly pendant la quinzaine qu'il passait chez M. de Cramayenne. La quinzaine écoulée, Fly fut ramené chez M. de Rétal; le chien avait le collier. Il l'avait! Que fait alors M. de Rétal? il l'enlève au lévrier, et le renvoie à son voisin avec ces mots:

« Mon cher monsieur de Cramayenne,

« Je ne vous empêche pas, à Dieu ne plaise! de décorer *notre* lévrier d'un collier; mais veuillez, je vous prie, ne lui appliquer ce signe de propriété, cette marque de servitude qui le constitue votre unique bien, que lorsqu'il sera de quinzaine chez vous.

« Quand Fly est chez moi, il est tout à moi, comme je suis tout à vous en terminant ces lignes, après lesquelles je n'ai plus qu'à me dire, mon cher voisin, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« ARCHAMBAULD DE RÉTAL. »

M. de Cramayenne répondit à M. de Rétal :

« Mon cher monsieur de Rétal,

« Si j'avais pensé que ce collier donné par mes enfants à notre lévrier eût pu vous faire concevoir la pensée injuste que mes prétentions étaient de m'attribuer exclusivement une propriété sur laquelle je n'ai que des droits égaux aux vôtres, je me serais gardé de l'acheter. Mon aveu doit vous convaincre combien ce n'était pas là mon intention.

« Oubliez cette petite contrariété, et venez ce soir; nous causerons des états-généraux jusqu'à minuit. Croyez-moi toujours, mon cher voisin, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« DE CRAMAYENNE. »

M. de Rétal n'oublia rien. Il se souvint fort bien, au contraire, et il fit faire au chien, dès le lendemain, un collier pareillement en cuivre, autour duquel un graveur cisela ceci : *Je m'appelle Fly, et j'appartiens à M. le marquis de Rétal, propriétaire à Saint-Mandé.*

Cette inscription était cent fois plus personnellement ambitieuse que le fait pur et simple d'avoir mis un collier tout uni au cou du chien. Mais M. de Rétal se vengeait. A la rigueur, si le chien n'eût porté le collier et cette inscription que pendant la

quinzaine dévolue à M. de Rétal, personne n'aurait eu raison de trop s'en plaindre. Il n'y avait qu'à fermer les yeux sur la déclaration d'une prise de possession purement illusoire; les rois d'Angleterre se disent bien rois de France. Mais quand revint la quinzaine de M. de Cramayenne, M. de Rétal renvoya à ce dernier le chien, non sans le collier, mais avec le collier chargé de l'inscription. Le défi était formel.

Un peu blessé des intentions ouvertement blessantes de M. de Rétal, M. de Cramayenne lui écrivit :

« Mon cher voisin,

« Je ne vous imiterai pas; je laisserai au cou de notre lévrier le collier que vous y avez mis. Je veux par là que vous soyez à même de juger si Fly, pendant sa quinzaine passée chez moi, aura ou non acquis de l'embonpoint.

« Je vous attends toujours pour gémir avec vous sur cette malheureuse idée des états-généraux.

« Croyez-moi, en toute occasion, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« DE CRAMAYENNE. »

C'est un soufflet que je reçois! s'écria M. de Rétal, après avoir lu ce billet. Il laisse le collier à Fly pour me montrer le degré d'embonpoint où il sera parvenu chez eux! Pour me faire honte, ils vont l'engraisser, le ballonner; il me reviendra le collier caché dans la graisse. Enfin ces gens-là se démasquent.

D'une main émue de colère, il écrivit ceci à M. de Cramayenne :

« Monsieur,

« Je vous ai compris : votre projet est de me démontrer, en laissant le collier à Fly, que vous saurez nourrir mieux que je ne le fais ce pauvre animal exposé à de funestes excès de nourriture. Le procédé est ingénieux; mais prenez garde qu'il ne le soit trop. Si le lévrier meurt dans cet essai de vengeance, vous aurez à m'indemniser, songez-y. Il s'agira de grosses sommes, car si l'usufruit du lévrier est à nous deux, monsieur le comte, la propriété est à moi seul. Fly est né chez moi, dans mes terres.

« A votre invitation d'aller causer chez vous des états-généraux, j'aurai l'honneur de répondre que je ne vois plus les choses du même œil que vous. Le temps et l'expérience modifient les opinions.

« Je n'en ai pas moins l'honneur de me dire, monsieur le comte, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« DE RÉTAL. »

Cette querelle, comme toutes les querelles entre voisins de campagne, s'envenimait de plus en plus. Chaque jour amenait sa petite taquinerie, son mot blessant, son coup de coude, toujours à cause du refroidissement survenu à la suite de la dispute dont Fly était le prétexte. Bien entendu que dans ces escarmouches M. de Rétal ne prenait que la part d'une instigation sourde; elles s'exerçaient entre les bonnes, les jardiniers et les enfants des deux maisons. Les deux chefs restaient dans leurs tentes.

Quand Fly, au bout de la quinzaine, fut restitué à M. de Rétal, il était tel qu'il avait été confié à M. de Cramayenne, vu qu'un lévrier bien ou mal nourri reste toujours au même point : c'est un des mystères de la création.

La dispute des deux voisins aurait trouvé un terme dans cet état passif du chien inutilement soumis aux tentatives de l'alimentation, si le hasard ne l'eût reculé d'une manière fâcheuse.

Un beau jour Fly est perdu. On le cherche, on l'appelle, on le siffle : pas de Fly. Qu'est-il devenu? On demande aux environs : réponses vagues. La douleur fut égale dans les deux maisons, car il était sincèrement aimé. Il avait tant de défauts!

« Tout ceci, dit M. de Rétal en mettant le doigt sur son front, cache quelque mau-

vais tour de mon ennemi juré, M. de Cramayenne. La disparition de Fly est son œuvre. Ah! oui!... Eh bien! nous allons voir, s'écria-t-il d'une voix triomphante; nous allons voir! »

Il fit placarder cette affiche à Saint-Mandé et dans cinq ou six communes circonvoisines:

« Cinq cents livres de récompense à qui trouvera un chien lévrier de couleur grise, « portant gravés sur son collier son nom et celui de son maître. »

Le lendemain Fly était ramené à M. de Rétal, qui comptait à un garde-champêtre les cinq cents livres promises.

M. de Rétal avait calculé, avec beaucoup de raison, que si Fly n'était pas mort, s'il n'était que perdu ou volé, il était tout à fait impossible que la promesse d'une récompense de cinq cents livres ne le fît pas retrouver.

Rentré dans la propriété du lévrier, il écrivit aussitôt à M. de Cramayenne :

« Monsieur le comte,

« Il est de mon devoir de co-propriétaire de notre lévrier Fly, de vous prévenir qu'il est retrouvé, grâce à cinq cents livres promises et accordées. Comme vous avez partagé la douleur quand on l'a cru perdu, il est juste de vous faire partager la joie de son retour. Ce qui n'est pas moins à partager entre vous et moi, c'est ce que j'ai donné à titre de récompense. Veuillez donc me compter deux cent cinquante livres, représentant la moitié de ladite récompense, si je ne me trompe.

« Agréez, monsieur le comte, l'expression de mes hommages respectueux.

« De Rétal. »

Sans sortir de son sang-froid poli, le comte de Cramayenne répondit :

« Monsieur le marquis,

« Je verserais volontiers les deux cent cinquante livres affectées à la récompense due à la personne qui a ramené le chien, si Fly n'eût porté à son cou, quand on l'a retrouvé, un collier vous indiquant comme son seul propriétaire. Ce serait protester contre un témoignage trop respectable que de payer la somme dont vous me parlez; vous paierez en conséquence de votre titre : vous êtes tout, payez tout.

« J'ai bien regretté votre absence et nos bonnes conversations sur les états-généraux, qui, pour le malheur du royaume, vont si vite en besogne.

« Je me dis constamment votre très-dévoué et très-humble serviteur,

« De Cramayenne. »

Il n'y eut aucun intervalle entre la réponse du comte de Cramayenne et ces lignes foudroyantes du marquis de Rétal:

« Monsieur le comte,

« Vous paierez, oui, vous paierez les deux cent cinquante livres. Trêve à la plaisanterie! Je ne plaisante plus, moi! La mesure est comblée; et si vous ne vous exécutez pas de bonne grâce, je vous traînerai au pied des tribunaux. Quel que soit, au surplus, le parti qu'il vous plaira de prendre, je veux qu'il n'y ait plus rien de commun entre vous et moi. Un mur va s'élever entre votre propriété et la mienne.

« Je regrette peu, monsieur le comte, pour répondre à chaque partie de votre lettre, des discussions politiques où nous ne pourrions plus nous entendre. J'espère beaucoup pour la cause du tiers aux états-généraux, qui ne seront pas, autant que vous vous l'imaginez, le malheur du royaume.

« Je vous salue, « De Rétal. »

Ainsi Fly avait, non-seulement brouillé deux familles, séparé deux propriétés, mais il amena un procès féroce, comme le sont tous les procès entre d'anciens amis, entre M. de Cramayenne et M. de Rétal, et fit passer ce dernier, de l'opinion en faveur

de la noblesse dont il était, à l'opinion en faveur du tiers, qui finit par lui couper la tête.

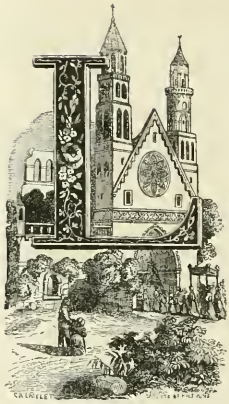
La marée révolutionnaire avançait : on en avait déjà jusqu'à la cheville.

LÉON GOZLAN

La suite à la prochaine livraison.

SALON DE 1841.

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.



Les tableaux de M. Eugène Delacroix ont excité cette année les plus vives discussions, et ont été le prétexte des plus interminables controverses; il serait difficile, je crois, d'émettre sur le même sujet des opinions plus complétement opposées que celles qui se formulent en ce moment à propos des œuvres de cet artiste. Pour les uns, le Naufrage, la Prise de Constantinople, et la Noce juive dans le Maroc, sont des chefs-d'œuvre de premier mérite; pour les autres, des peintures tout au plus dignes d'un écolier. A notre avis, ni les uns ni les autres n'ont raison; car on ne peut contester à M. Delacroix, n'importe dans laquelle de ses compositions, ni l'entente du mouvement, ni la puissance de son coloris; mais, il faut l'avouer, ce n'est parfois que très-imparfaitement que ses créations passent de son cerveau à la réalité; trop souvent il néglige les détails qui complètent l'idée, et c'est, selon nous, un grand tort, car rien n'est à dédaigner de ce qui exprime la pensée et sert à la réveiller. Pourquoi, en effet, ce mépris inconcevable du dessin, ce laisser-aller inouï de sa touche? il serait si facile à M. Delacroix d'allier aux grandes facultés qu'il tient de son génie, celles que par la volonté on peut acquérir! En présence de ses œuvres, vous vous sentez d'abord entraîné par je ne sais quoi de vague et de grand, leur puissance poétique vous transporte; mais après cette soudaine et fugitive impression, vous faites de cruels retours; votre admiration se dissipe à mesure que votre examen devient plus attentif, et vous finissez enfin par ne plus comprendre comment on peut, à ce point, mettre de côté toutes les règles et toutes les convenances de l'art. Ceci s'explique facilement: M. Delacroix, au lieu de creuser avec patience le sujet qu'il a choisi, et de nous le montrer sous tous ses aspects, se borne, pour ainsi dire, à nous en indiquer les surfaces; à son imagination brûlante il ne marie qu'une réflexion légère; à un ensemble ingénieux il unit une insupportable grossièreté de détails; or, il faut posséder en peinture, non-seulement la pensée et l'imagination; mais encore le sentiment exquis et vrai de la forme; il faut non-seulement être doué des plus heureuses et des plus rares facultés, mais posséder encore cette adresse et cette patience d'exécution qui les rendent productives. Cet artiste, en un mot, est un grand poëte, mais ce n'est point un grand peintre, dans l'acception rigoureuse et précise de ce mot. S'il ne revient immédiatement de son dédain de la forme, et ne se soumet à l'étudier avec la plus grande conscience, nous croyons que M. Delacroix expose sa gloire à de rudes atteintes et risque de la voir s'éclipser.

En examinant les productions de M. de Lansac, on est tenté de renverser la critique qui précède; car si M. Delacroix sacrifie tout à l'effet et lui subordonne entièrement les détails, M. de Lansac, de son côté, nous semble faire une trop large part au fini, et ne point songer

assez à l'ensemble. Chaque figure de ses tableaux est bien étudiée et merveilleusement rendue, on y remarque l'étude la plus attentive; en un mot, la valeur individuelle de ses personnages n'est point contestable ; mais ce que nous désirerions, ce serait moins de froideur dans les attitudes et les expressions. Les tableaux de M. de Lansac exposés cette année nous semblent surtout justifier ce jugement. Toutes ses compositions simples sont frappées d'un cachet de talent remarquable; examinez, en effet, la Jeune Fille à la Fontaine, le portrait de Mme D., et surtout sa tête de guerrier; n'est-ce pas la vérité la plus consciencieuse que puisse révéler le pinceau? Par contre, le tableau représentant Napoléon suivi de ses généraux, ne mérite-t-il pas le reproche de froideur que nous adressons à ce peintre toutes les fois qu'il y a quelques personnages à combiner?

Que M. de Lansac nous permette de le lui dire: si l'on doit travailler et finir avec calme, on doit aussi, et d'abord, composer avec feu. Car les peintres comme les poëtes sont tenus, pour bien faire, de suivre l'excellent précepte que leur trace Rascomon : *To write with fury, but reflect with flegme.* Ceci dit, nous devons avouer que le talent de M. de Lansac nous semble destiné à un durable avenir, et nous regardons comme un acte de justice d'avoir appelé — autant du moins qu'il était en nous — sur ce talent sage et recueilli, la popularité qui lui a manqué jusqu'ici.

M. Robert-Fleury a de belles toiles à l'Exposition. La scène d'inquisition, entre autres, attire de nombreux visiteurs. C'est une peinture bien faite, énergique et vraie; on voit que M. Robert-Fleury s'inspire des grands modèles et prend son art au sérieux. Nous lui reprocherons pourtant de trop s'effacer en présence des maîtres; car à force de les étudier, il s'ensuit que ses propres créations effleurent quelquefois la copie.

Je regrette vivement que l'on ait placé si haut, dans le salon carré, le Saint Sébastien de M. Carbillet; il n'est pas facile, à cette distance, de bien apprécier un tableau. Pourtant, malgré cet obstacle, on peut encore découvrir ce qu'il y a de science dans le dessin de ce jeune artiste, et combien sa couleur est richement variée. Nous croyons pouvoir lui prédire de beaux succès. Toutefois, qu'il ne l'oublie point, les facultés les plus heureuses ne suffisent pas seules dans la carrière où il entre; c'est surtout à l'aide d'un travail opiniâtre et d'une observation constante que le don de la peinture peut se révéler.

Mlle Sidonie Berthon a exposé de bien gracieuses et bien délicates miniatures. Par la correction du dessin, le séduisant et la vérité de la couleur, les quatre portraits de Mlle Berthon peuvent se placer, sans aucun doute, à côté des productions les plus sérieuses. Dans ce genre de peinture, j'ai vu peu de choses qui m'aient laissé une aussi agréable impression.

La Mort de Bonchamps, par M. Amédée de Taverne, est une composition faite avec beaucoup de goût et de sentiment. La lumière joue bien dans ce tableau, on y remarque aussi une harmonie de couleur combinée avec grâce et mélancoliquement en rapport avec la tristesse du sujet. M. Amédée de Taverne, nous l'espérons, ne s'arrêtera pas dans une carrière où ses débuts se sont faits sous d'aussi heureux auspices.

Il ne nous est point permis de passer sous silence le nom de quelques artistes dont le talent gracieux mérite, à tous égards, la plus honorable mention. Nous recommanderons ainsi à nos lecteurs les portraits élégants de M. Vogt, dessinateur correct autant que lithographe habile, — les aquarelles de Mlle Céline Grouet, — les pastels de M. Gérard-Séguin — et les fleurs de Mme Delaporte.

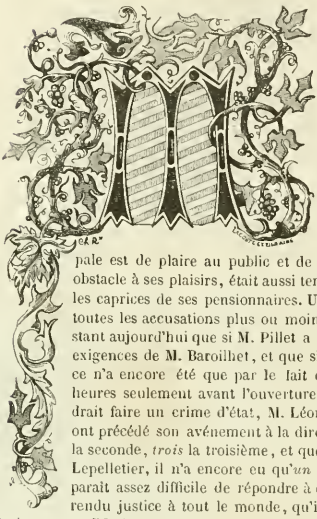
Nous signalerons encore les deux portraits de M. Othon. Ces deux portraits sont exécutés avec des crayons anglais de couleur, lesquels, combinés avec une préparation préalable donnée au papier, produisent, comme finesse de ton et solidité, un résultat vraiment séduisant et précieux, en ce sens surtout que l'on peut en orner un album. La réputation du peintre nous dispense de faire son éloge.

Les chevaux de M. Kiorboe, capitaine de cavalerie, révèlent des connaissances anatomiques qui ne nous étonnent point dans un écuyer par état; mais nous sommes heureux pourtant de voir ces connaissances si habilement appliquées à une œuvre d'art, nous en félicitons sincèrement M. Kiorboe. — Ses Chiens de Terre-Neuve sont traités aussi avec beaucoup de talent et d'observation ; sous ce rapport, il se place d'emblée à côté de M. Jadin.

Mlle Serret a fait un joli petit tableau représentant Agar. Le talent de cette jeune personne n'est encore, pour ainsi dire, qu'en bouton, mais il promet certainement d'arriver un jour en pleine fleur. Nous verrons.

LOUIS BERGER.

THÉATRES.



Mozart et son *Don Juan* jouent de malheur à l'Opéra; la première représentation avait été déplorable; la seconde, annoncée, prônée à l'avance, n'a abouti qu'à un relâche. Dans ces circonstances, quelques journaux ont cru, nous ne savons pourquoi, devoir faire retomber sur la direction une faute qui paraît appartenir tout entière à un artiste. On a reproché à M. Léon Pillet de n'avoir point eu un autre spectacle tout prêt, comme si à un théâtre comme l'Académie-Royale les spectacles s'improvisaient, comme si un directeur, dont la tâche principale est de plaire au public et de prévoir les événements qui pourraient porter obstacle à ses plaisirs, était aussi tenu de se mettre incessamment en garde contre les caprices de ses pensionnaires. Une lettre de M. Pillet justifie la direction de toutes les accusations plus ou moins malveillantes dirigées contre elle; il est constant aujourd'hui que si M. Pillet a commis une faute, c'a été celle de céder aux exigences de M. Baroilhet, et que si la représentation de lundi dernier a manqué, ce n'a encore été que par le fait de ce chanteur, qui s'est senti enroué deux heures seulement avant l'ouverture des bureaux. Quant au relâche dont on voudrait faire un crime d'état, M. Léon Pillet établit que dans les trois années qui ont précédé son avénement à la direction, l'Opéra en a fait *cinq* la première, *cinq* la seconde, *trois* la troisième, et que depuis un an qu'il dirige la scène de la rue Lepelletier, il n'a encore eu qu'*un seul* accident de ce genre à regretter. Il nous paraît assez difficile de répondre à ces chiffres. Mais maintenant que nous avons rendu justice à tout le monde, qu'il nous soit aussi permis de lancer notre réquisitoire contre l'Opéra. Nous ne serions pas éloigné de croire, qu'en différentes occasions, M. Léon Pillet a trop cédé à des considérations d'amitié ou de coterie; que pour complaire à quelques artistes, il en a désobligé beaucoup d'autres; qu'il n'a peut-être pas toujours assez tenu compte du talent et des services antérieurement rendus; de là, sans doute, les difficultés et les ennuis de sa situation présente. Que M. Pillet suive les traditions laissées par M. Véron à l'Opéra, qu'il règne et qu'il gouverne; qu'il dispose souverainement de la voix des chanteurs qu'il paie; mais, pour obliger Messieurs tel ou tel, qu'il ne paie pas des virtuoses de l'un et de l'autre sexe auxquels il ne manque que la voix; que le talent soit avant toute chose la première condition d'entrée à l'Académie-Royale; qu'il n'y ait pas enfin une douzaine de volontés ou d'influences divergentes qui s'amusent à jouer au despotisme à l'Opéra, et l'avenir se chargera d'installer la fortune sur la première scène lyrique du monde.

— La première représentation de *Carmagnola*, de M. Ambroise Thomas, retardée par une indisposition de Marié, aura lieu vers la fin de la semaine, si l'affiche tient parole. — On annonce pour samedi la première représentation du *Conseiller rapporteur*, de M. Casimir Delavigne, à la Comédie-Française, qui a donné cette semaine la représentation au bénéfice de Mlle Mars. Aux retraites de Mlle Mars et de Joanny, il faut joindre la retraite de Guiaud et de Saint-Aulaire, et le départ de Mlle Béranger, charmante actrice qui remplissait avec distinction les rôles autrefois créés par Mme Dupuis. On dit que le gouvernement a l'intention d'augmenter la pension de retraite de Mlle Mars; cette honorable exception serait plus que justifiée par le talent de notre inimitable comédienne.

G. Guénot-Lecointe.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Chapeaux de (Lemonnier Pelvez) façons de robes de (Me Camille) Mouchoir de (Chaperon) On peut demander cet ensemble de toilette à la Mon de Com.on (Giroud de Gand et Cie) 1 Laffitte. 1

DIRECTION 1 CITÉ DES ITALIENS

A Madame ***

25 avril.

Le croiriez-vous, Madame? il me paraît fort embarrassant de parler d'une chose qui n'est pas encore, ou qui n'est plus. La mode du printemps n'a rien de positif, tant elle est contredite, non pas seulement par l'incertitude des esprits, mais par l'instabilité de la température, à ce point que telles femmes sont en pelisses fourrées, tandis que d'autres sont en chapeaux de paille. Une belle journée, brillante, presque chaude, a fait éclore... des projets, mais des projets seulement; c'était un dimanche, et, comme vous savez, le dimanche n'est un beau jour que pour les endimanchés.

Cependant, dès que le ciel se déride, on commence à voir quelques personnes aux Champs-Élysées; d'une part, les voitures et les cavalcades; de l'autre, les promeneurs à pied. Ces jours passés, quand le soleil combattait ce vent aigre et contrariant, on voyait les promeneuses coiffées de petits chapeaux de crêpe ou de capotes en paille, et enveloppées de leurs écharpes de velours, ou de leurs burnous de cachemire. En ce moment, le costume des femmes élégantes a quelque chose d'insolite. Elles hasardent à la ville ce qu'elles ont porté familièrement pendant l'hiver en *toilette privée*; de plus, elles ont introduit dans les usages l'habitude des toilettes parées pour la promenade, et les demi-toilettes de jour; de sorte qu'il n'est pas étrange de voir traîner sur le sable des avenues, ou dans la poussière des salles du Musée, les dentelles d'une garniture ou la queue d'une jupe.

D'après ce qui s'annonce, d'après les nouveautés que l'on entrevoit, on peut dire que les modes de l'année seront gracieuses et d'une élégance riche et bien entendue. On a tout à fait banni du costume ce qu'il y avait de pauvre et de mesquin il y a cinq ou six ans. Il est défendu aujourd'hui à une femme qui *sait* et qui *peut* s'habiller, d'avoir recours à ces bienfaits du bon marché, créés pour les femmes qui sauraient bien, mais qui ne peuvent pas les imiter. Il y a quelques années, on se

vantait d'une robe de dix francs, on dédaignait ses dentelles pour acheter un tulle de coton, et les joailliers croyaient que les bijoux faux étaient destinés aux couronnes des rois... Aujourd'hui, ce n'est plus cela : le positif a fait son invasion dans le domaine de la futilité ; on évalue un caprice comme une affaire ; le choix d'une coquetterie n'est plus une emplette, c'est une acquisition.

Si l'inconvénient n'était pas toujours la suite de tout ce qui est bien, si le semblant n'était pas toujours à côté de la chose, il y aurait une grande distinction dans cette recherche opulente en elle-même, dans cette richesse rationnelle du costume.

Ne pensez-vous pas comme moi, Madame, que les riches sont, comme les rois, forcés de dépenser? Le luxe est un échange entre celui qui possède et celui qui travaille; dans la vie éphémère d'une plume, dans la fraîcheur susceptible d'une capote de gaze, il y a les effets de la charité la plus active. La coquetterie est aussi une aumône.

Pourquoi rien ne peut-il durer en ce monde? c'est que le mensonge tue tout; les grandes actions, comme les petites choses, meurent par l'hypocrisie. Le mensonge éteint l'enthousiasme, et il dégoûte d'une fantaisie.

Aujourd'hui, la toilette d'une femme riche coûte fort cher : ce n'est pas ce qu'il faut déplorer. Mais ce qui me paraît triste, c'est qu'à deux pas d'elle on voit une autre femme sans fortune, presque pauvre, mise de même. Pourquoi? Sa robe est garnie de volants de dentelle, elle a une voilette de point à son chapeau, une superbe valencienne à son mouchoir de poche; — tout est semblable en apparence, mais au fond, mensonge; — aussi, bientôt la femme riche rejettera-t-elle ses vieilles dentelles d'héritage pour se créer une mode, qui, peu de jours après, ne lui appartiendra plus.

La forme des chapeaux est toujours petite. La généralité attendait cette décision du conseil suprême avec beaucoup d'anxiété. En général, les petites formes siéent à tout le monde; elles ont une simplicité d'expression qui donne beaucoup de charmes à une belle personne et convient à une figure ordinaire. Vous ne sauriez imaginer tout ce que l'on fait avec grâce cette année. Les pailles sont façonnées avec une légèreté charmante; quelquefois on les double avec un crêpe de couleur; les fleurs que l'on pose dessus sont moins tombantes, c'est-à-dire qu'elles sont posées sur la forme, non pas élevées, mais remontées sur la tête, toujours à plat, couchées; c'est une demi-guirlande qui part du sommet et ne tombe qu'à la hauteur de l'oreille.

Les étoffes ont un luxe vraiment ambitieux; rien n'est trop coquet, trop frais, trop pompeux pour le négligé. Les nuances glacées les plus opposées s'harmonient par la combinaison des effets changeants; on a mis en regard des couleurs qui autrefois étaient réputées ennemies irréconciliables. Le bleu de ciel et rose, le vert et jaune, bleu et jaune, rouge et rose, s'allient à merveille, et je vous assure que la fantaisie s'est montrée fort sage en passant par-dessus les règles de la routine. Ce qui, du reste, adoucit ce que certains mélanges hasardés pouvaient avoir de choquant, c'est que la plupart du temps les couleurs principales sont glacées de plusieurs nuances accessoires, de sorte que la même étoffe produit des effets tout à fait différents, vue d'un côté ou d'un autre. Tel taffetas, rouge glacé de blanc sous un rayon de soleil, est violet glacé de noir dans l'ombre. J'ai vu, il y a quelques jours, un gros-de-naples vert foncé et orange sous une de ses faces, et vert-pomme et paille sous une autre.

Les organdis ne ressemblent à rien de ce que l'on a fait; jamais ils n'ont été si clairs, et on a pris pour eux toutes les nuances de la palette. Je vous recommande pour petites parures du matin, ou pour l'heure de votre dîner, les organdis tartatanne; choisissez entre orange, jaune d'or, café, vert œillet, marguerite, judée, bleu de France, puce; et avec cela, je vous prie, si vous n'en avez pas encore porté, de ne pas négliger les gants longs en peau de couleur.

***

LA

DERNIÈRE SŒUR GRISE.

QUATRIÈME PARTIE *.

Nul n'ignore que les couvents avaient le privilége de jouir d'un calme inaltérable au milieu même des plus profondes commotions de la société. Celui de la rue du Temple, quoique au centre d'une ville troublée, allumait derrière ses murs paisibles les lampes de sa chapelle. Petite, mais arrangée avec coquetterie, on sentait que des femmes avaient présidé à sa toilette pieuse. De jeunes religieuses seules avaient pu broder, aux longues veillées d'hiver, la nappe de l'autel, sur le tissu de laquelle toute l'histoire de la Vierge était racontée à l'aiguille; tresser des guirlandes en étoffes de couleur autour des médaillons de Saintes, dont les piliers étaient ornés; donner aux rideaux la légèreté d'un voile, et comme quelque chose d'innocent à leur blancheur. Elles avaient paré la chapelle ainsi qu'elles l'eussent fait de l'une de leurs sœurs destinée comme elles à prendre le voile. Peu de personnes avaient été invitées en dehors du cercle des parents des novices qui allaient prononcer leurs vœux. Ces personnes étaient placées sur plusieurs rangs en face de l'autel, afin d'encou-

* *Voir* plus haut, pag. 236.

rager d'un regard d'affection celles qui avaient besoin de ce dernier appui du monde avant de le quitter pour le reste de leur vie. Par cette disposition, la partie basse de la chapelle se trouvait déserte. Un sentiment de terreur la remplissait. Il faisait froid et sombre dans cette moitié : le contraste était d'autant plus attristant, que l'autre moitié de la chapelle nageait dans un excès de lumières.

Ainsi à la fois éteinte et éclairée, la chapelle semblait s'être agrandie du cimetière : les pierres tumulaires blanchissaient par places dans l'obscurité. Les deux bouts de l'existence claustrale se touchaient. Les tombes étaient de la fête. Dix novices devaient faire profession dans la nuit. Dix familles étaient là. — Place de tristesse et d'honneur, — les mères étaient au premier rang; on les reconnaissait à leur pâleur. Il fallait, d'après l'usage, qu'elles approuvassent par leur présence la nouvelle condition de leur enfant. Leur faiblesse se cachait à peine derrière la fermeté de leurs maris, pères qui faisaient taire leur cœur devant de sordides raisons d'héritage, et qui croyaient agir humainement en mettant la moitié de leur famille en esclavage, afin de mieux se dévouer à l'autre moitié.

Une porte de communication avec le cloître même s'ouvrit, et dix novices, parmi lesquelles était Constance de Rétal, parurent, vêtues des plus riches habits. Dérision significative, elles avaient repris les pompes de leur premier rang dans le monde; elles avaient des fleurs à leur tête, des pierreries à leurs bras. Quel triomphe! quel abaissement! Quel luxe! quelle tristesse! Précédées de la supérieure et d'un abbé de Saint-Étienne-du-Haut-Pas, elles défilèrent devant l'autel. Des chants accueillirent leur entrée. Ils avaient une douceur qui ravit. La harpe, l'orgue et la voix s'entretenaient doucement, et ressemblaient au murmure de trois jeunes filles qui sont au bain sous des saules; l'eau et le vent font ondoyer leurs paroles. Puis l'orgue dominait. Ses sons pleins dans leur simplicité grave évoquaient les choses passées, les rendaient présentes comme à ceux qui les virent. C'était la colonne dans le désert, les flammes d'Elie, le torrent qui jaillit sous la baguette du prophète. Et la harpe reprenait; plus vive, elle venait après l'orgue, comme le cantique après la bible. C'est la Sulamite qui ouvre la porte d'ivoire à son bien-aimé, la Sulamite ou l'Église.

Francis poussa un douloureux soupir. Il était là, il était venu assister au sacrifice irrévocable, celui dont on ne revient pas plus que de la mort. Le jeune sous-lieutenant, en habit bleu de ciel aux parements jaunes, était appuyé dans l'ombre contre une colonne, et suivait, le bras sous son gilet à demi ouvert, la main près de son cœur, cette scène qui lui avait été annoncée il y avait juste un an dans l'habitation de Saint-Mandé. Il y avait un an! Alors, et il n'y avait qu'un an! elle était libre comme l'oiseau, elle allait où son caprice la menait. « Pourquoi, se disait Francis, n'avoir pas pris son bras sous mon bras, et nous en être allés tous deux, loin, bien loin, dans d'autres pays, où j'aurais demandé du service pour vivre avec elle, où j'aurais travaillé avec ma tête ou mon épée, puisque c'est la pauvreté, la détestable, l'affreuse pauvreté, qui est, au fond, la cause de cet engagement qui va la séparer du monde! Constance! Constance! murmurait-il tout bas, en froissant son linge brodé, Constance! Constance! » criait-il, la bouche pleine de larmes, et tant que sa poitrine avait de force, quand les chants et la musique retentissaient sous les voûtes de la chapelle. Et mille souvenirs d'elle, mille souvenirs charmants et pleins d'amertume, passaient dans sa mémoire et devant ses yeux à demi voilés par ses pleurs. « C'est bien elle, elle qui est là, elle que je vois, qui se cachait dans les haies d'aubépines au printemps, et se jetait devant moi avec un cri de joyeuse espiéglerie pour me surprendre. C'est encore le printemps, l'aubépine est en fleurs, et elle est là. Constance! Constance! Ce pied qui foule ces dalles glacées, et qui pose sur une tombe, combien de fois ne l'ai-je pas tenu dans ma main, lorsqu'elle voulait monter sur l'arbre et cueillir des mûres sauvages! » Francis déchirait le gant qui cachait sa main, pour voir, pour adorer en idée l'endroit où Constance avait appuyé son pied. « Sait-elle

que je suis là, que je la vois, que je pleure, que je souffre des plus cruelles souffrances? Oh! tourne-toi de mon côté, Constance! je suis ici, cherche dans l'ombre, cherche-moi; un dernier regard, une dernière attention, je t'en supplie; mais regarde-moi! »

Dans la chapelle, les chants avaient un instant cessé.

Sur l'ordre de la supérieure, une novice abaissa le flambeau qu'elle tenait, et en éteignit la flamme, en la pressant contre la terre, symbole des adieux qu'elle adressait aux pompes du monde. Les neuf autres novices l'imitèrent; la dernière étouffa mal la flamme; son bras manqua de force.

C'était Constance de Rétal.

Ce premier sacrifice consommé, l'abbé de *Saint-Étienne-du-Haut-Pas* félicita les jeunes religieuses sur la joie qu'elles devaient ressentir d'avoir éteint la flamme décevante du monde, pour allumer dans leurs cœurs une autre flamme plus pure : celle dont la clarté n'égare jamais.

En s'efforçant de n'être pas trop fastidieux, l'abbé de *Saint-Étienne-du-Haut-Pas* eut l'habileté d'être parfaitement commun.

L'absence des flambeaux assombrit l'autel, qui ne brilla plus que de la clarté des lampes dont il était orné. L'abbesse dépouilla ensuite les novices de leurs robes et de leurs parures moqueuses. Tout fut mis en un tas : les étoffes riches et les colliers, les broderies, les perles, les gants parfumés. Un mendiant passa avec son bâton là-dessus.

Ainsi dépouillées, les novices semblaient perdre peu à peu leur sang; semblables à ces condamnés dont la vie est partie avant que leur tête soit tombée. Blanches du vêtement de pénitence, qui était resté attaché à leurs corps, nu-pieds, les cheveux épars, le froid des dalles les gagnait, leurs lèvres tremblaient, leur front devenait de marbre, et quand elles se relevèrent, on eût dit les statues couchées sur les tombes, et qui dans les nuits de sortilége se dressent peu à peu et vous regardent.

« Je n'aurai jamais le courage de rester jusqu'au bout de la cérémonie, dit Francis en cachant sa tête dans ses mains, et en étouffant ses sanglots contre le marbre de la colonne où il s'appuyait. Mais j'ai promis à Constance d'être là quand elle prononcera ses vœux, il faut que je reste. De la force! mon Dieu! de la force! car mes jambes fléchissent et mon cœur s'en va. Rester! il faut donc que je la mette dans la terre. C'est trop, mon Dieu! »

Il était du devoir de M. l'abbé de *Saint-Étienne-du-Haut-Pas* de faire une nouvelle allocution aux religieuses.

« Vous avez quitté, mes enfants, la livrée bigarrée du démon, pour ne garder que la robe d'innocence. Celle-là ne s'accroche pas aux buissons de la route. Un ange invisible vous sert de porte-queue. »

Cette fois, M. l'abbé de *Saint-Etienne-du-Haut-Pas* n'avait pas été commun, il s'était montré extravagant.

« Oh! voici le moment de la perdre pour toujours, s'écria Francis! Chère sœur! chère Constance! pauvre abandonnée! qu'as-tu fait au monde? Dans un instant elle appartiendra à la tombe. »

Francis se trompait en pensant que les novices, après avoir été dépouillées de leurs habits, n'avaient plus qu'à prononcer le serment.

La supérieure saisit à deux mains la chevelure pendante de chaque religieuse, et avec de longs ciseaux elle la coupa jusqu'à la racine. Le bruit de l'acier passant autour de ces jolies têtes allait au cœur. Les cheveux tombaient par épaisses poignées. Malgré leur longue préparation à ce sacrifice, les religieuses versèrent des larmes sur les doigts de la supérieure, qui faucha sans pitié toutes ces belles nattes de cheveux partant du milieu de la tête et allant se rattacher derrière l'oreille. Ce fut triste, tous ces visages qui s'obstinaient à être beaux, malgré l'outrage qu'ils subissaient.

L'abbé de *Saint-Étienne-du-Haut-Pas* reprit : « Triomphez ! mes filles ! triomphez ! Au contraire de Samson, qui sentait s'évanouir ses forces en perdant ses cheveux, vous avez recouvré, vous, une incomparable énergie, en retranchant cette vaine parure du néant. Du moins, le démon de l'orgueil ne vous saisira plus par là. »

Cette fois, M. l'abbé de *Saint-Etienne-du-Haut-Pas* joignit le geste à la parole ; il éleva les deux bras en l'air, ce qu'il ne risquait que dans les grandes occasions.

Égaré, ayant à peine la conscience de ce qu'il voyait, et il ne voyait que mademoiselle de Rétal, pâle, méconnaissable, sans ses beaux cheveux, Francis enfonça ses ongles dans sa poitrine, et il dit : « Je ne croyais pas que cela fût si horrible, si horrible ! Comme c'est long ! Mais tuez-la donc plus vite et tout d'un coup ! »

La supérieure avait monté les marches de l'autel pour se placer à côté de M. l'abbé de *Saint-Etienne-du-Haut-Pas*.

Elle dit aux religieuses : « Mes filles, il vous reste encore, avant d'entrer dans la famille dont je suis la mère, à obtenir votre pardon de tous ceux que vous auriez pu offenser par votre vie passée. Allez dans les bras de vos parents, sur leur sein, vous accuser de vos fautes ; recevez leur dernière bénédiction, puis quittez-les pour toujours, et venez avec moi, qui vous devancerai dans le ciel si j'en suis digne. Allez ! »

Sur cette courte et sèche exhortation, les religieuses coururent se jeter entre les bras de leurs mères. Il y eut des embrassements étouffés, des cris mêlés à des cris, des étreintes douloureuses. L'enceinte gémit. Des frères mouillaient de larmes le visage de leur sœur bien-aimée ; les mères recommençaient toujours, rien ne pouvait les arracher de leurs filles. Elles passaient leurs mains sur leurs joues froides, sur leurs petites têtes chauves, comme si elles venaient de naître ; elles baisaient leurs têtes, leurs épaules, leurs mains tremblantes ; chère couvée d'enfants qui demandaient pardon de mourir. C'était du silence, des battements de cœur, des sanglots, des adieux, des promesses de se retrouver là-haut. Une mère mettait à sa fille un ruban bleu au bras, afin de la reconnaître dans la foule des ressuscités ; l'autre disait à l'autre, je t'appellerai de ton petit nom, et tu me répondras comme quand tu étais petite fille. Comme si les mères et les filles avaient besoin d'un nom ou d'un signe pour se retrouver quelque part dans la création !

Parmi les religieuses, une seule n'était pas accourue comme ses compagnes vers ses parents ; c'était Constance de Rétal. Isolée, ainsi qu'une pauvre fille sans nom, sans famille, elle laissa tomber sa tête sur son épaule et pleura. Au moment où elle élevait son regard vers le ciel, afin d'y chercher la protection en qui elle n'espérait plus sur la tere, elle vit un visage aussi ému que le sien qui la regardait. C'était celui de Louisiane de Kermaji, la jeune pensionnaire du couvent du Temple. La pitié de leurs regards, leur pensée, se croisèrent ; elles se pénétrèrent telles que deux étoiles qui, se levant aux deux bouts de l'horizon, à des distances incommensurables, s'unissent par leurs rayonnements. Mademoiselle de Rétal et mademoiselle de Kermaji s'enlacèrent, et une amitié éternelle fut jurée dans leur cœur devant l'autel allumé, devant le monde, devant Dieu. Et toutes deux pourtant pensaient en ce moment à Francis de Cramayenne. « Il ne sera pas venu, murmurait Constance, et je vous en remercie, mon Dieu ! il aurait trop souffert. »

Quand les religieuses eurent repris leur place, la supérieure fit un signe, et l'on apporta dix cercueils. Chaque religieuse se mit dans un cercueil et resta debout. On jeta dix longs voiles noirs sur les dix religieuses, dont les jambes fuyaient de terreur.

Ensuite la supérieure demanda à chacune d'elles si elle s'engageait volontairement à être sœur grise ; neuf répondirent d'une voix mourante : Oui.

Vint le tour de Constance de Rétal, et la supérieure l'interrogea ainsi :

« Constance de Rétal, promettez-vous à Dieu, chasteté, pauvreté et obéissance ? »

Constance répondit : « Oui !

— Le promettez-vous pour toujours?

— Oui ! » répéta Constance, en tombant dans les bras de Louisiane.

« Et moi aussi ! » cria du fond de l'église une voix désespérée, que tout le monde entendit.

Rien n'était changé à la surface. Paris vivait, courait, s'amusait comme si le terrain n'eût pas été miné sous ses pieds. Dans les rues, c'était le même mouvement bigarré d'une population en rabats, en boucles, en perruques poudrées. Des milliers de couvents qui n'existent plus, fouettaient l'air du bruit de leurs cloches, grosses, petites, lointaines, incessantes; carillon infernal et pieux attaché depuis le moyen-âge aux deux pauvres oreilles de Paris. Ainsi qu'au moyen-âge, parfaitement respecté sur ce point, des moines de tous les ordres, des religieux de toutes les congrégations, de tous les costumes, de tous les pays de la chrétienté, roulaient sur le pavé depuis l'aube du jour jusqu'à minuit; les uns portant un mort en terre, les autres revenant du marché, le dos chargé de légumes et de poissons; ceux-ci allant à la cour dans de belles voitures épiscopales, ceux-là promenant processionnellement la châsse du saint dont ils célébraient la fête. Jamais on n'aurait persuadé à un étranger qu'il avait sous les yeux une civilisation arrivée au dernier degré d'agonie. Cela était pourtant. Depuis un an, les états-généraux fonctionnaient, et si bien et si vite, qu'ils avaient déjà prêté le serment du Jeu de Paume, qui était tout simplement le premier serment de désobéir au roi, pris la bastille, terrible scène dont la vue seule avait tué madame de Rétal, mis la cocarde tricolore au chapeau du roi, aboli les droits féodaux, confisqué les biens du clergé. On était donc au commencement de l'année 1790.

Le carême se prêchait à Paris avec la même ferveur dans les couvents, et la même distraction dans le monde, que les années précédentes. C'était, comme aujourd'hui, une curiosité plus frivole que pieuse, de courir entendre un prédicateur en renom. On se pressait aux portes des églises, on achetait les places à un prix fort élevé à Notre-Dame et à Saint-Thomas-d'Aquin ; religieux enthousiasme, dont le dernier mot était presque toujours celui-ci : « Ma foi, ce prédicateur est un bien bel homme. »

Le prédicateur chargé du carême au couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple, se trouva d'une santé si délicate cette année-là, qu'il manqua de force pour aller jusqu'au bout de sa mission. Deux fois interrompu par une toux alarmante, et obligé de quitter la chaire, il lui fut impossible d'y remonter le jour suivant. Il écrivit à la supérieure afin d'être remplacé. Le contre-temps était malheureux. Où frapper pour avoir un suppléant de quelque mérite, au milieu du carême, quand tous les grands talents oratoires étaient occupés? La supérieure s'adressa à l'archevêque. Celui-ci dit avec beaucoup de sens : « Si vous ne pouvez avoir un prédicateur célèbre, tâchez d'en attirer un parfaitement inconnu. » Le conseil fut suivi. Le couvent écrivit à un cloître de Franciscains, où se logeaient d'ordinaire les jeunes prêtres qui n'étaient pas encore pourvus. Dans l'étude et la prière, ils attendaient le moment de l'apostolat. On se hâta aussitôt dans le cloître de satisfaire aux vœux de la supérieure du couvent de la rue du Temple.

Les ruines de ce couvent, déjà délabré à la fin du dix-huitième siècle, se distinguent encore dans la vieille rue du Temple ; mais que de soins et de précautions ne faut-il pas employer pour en ressaisir le dessin au milieu de ces maisons bâties sur une partie de l'emplacement qu'il occupait! Dans son jardin on a découpé des jardins, et dans ces jardins on a élevé des usines, des fabriques de cartes à jouer

et de moules de boutons. Les moins contestables restes du couvent, ce sont les vieux ormes, dont les branches élevées planent l'été, avec leurs feuilles ridées et leurs oiseaux, sur ces petits murs de boue et ces petites maisons souffreteuses. Quant au corps de logis même qui fut le couvent, il a été haché aux extrémités et défiguré dans l'intérieur. Cependant, ses membres étaient si forts et si caractérisés, que par-ci, par-là, les nervures de pierre percent et reparaissent tantôt au détour d'un escalier, tantôt au plafond d'un appartement. Le serpent a été mal tué, des tronçons revivent. Sur ces fragments vigoureux, qu'aucun bras armé d'une torche ne serait assez long pour atteindre, des traces de fumée se voient et attestent que les planchers ont été abaissés de sept ou huit pieds au moins. Où est donc la religieuse mélancolique qui, en glissant sous ces arceaux de pierre, releva son flambeau et laissa sur sa tête la trace de son passage nocturne? Elle est sans doute sous cette terre humide et triste, dans laquelle des blanchisseuses ont planté les bâtons tortueux qui leur servent à tendre leurs cordes à linge. C'est là qu'était le cimetière du couvent des Sœurs Grises.

La petite chapelle était éclairée par de petites bougies vertes et rouges, comme il était d'usage pendant la passion, et les religieuses attendaient à leur place le prédicateur annoncé. Quoique la méditation leur fût recommandée, toutes s'occupaient intérieurement de ce jeune prêtre, dont on ne connaissait ni la figure ni le talent. Au léger déplacement des siéges qui se fit de la porte à l'autel, on devina sa présence; les regards se levèrent un peu sous le voile. C'était lui. Il arrivait sans faste, à petits pas pressés et doux, sans bruit, modestement, et comme il convient à un prédicateur obscur. A peine l'entendit-on lorsqu'il prononça à mains jointes la prière dans laquelle il demandait à Dieu de saintes inspirations. Ses traits se perdaient dans la chute d'ombre de la grosse colonne placée derrière la chaire.

D'une voix incertaine, mais distincte cependant, il annonça que le sujet de son discours roulerait sur le caractère de l'orateur chrétien chargé de publier les grandes et terribles vérités de la religion pendant la passion. Son titre parut un peu long; il ne prévint pas favorablement. Il commença.

A l'exemple des prédicateurs novices, il aima mieux, pour plus de sûreté, interroger sa mémoire, que de se laisser aller aux élans de sa verve. Ses phrases ne furent que l'arrangement pénible de ses réminiscences; il enchaîna les uns aux autres des emprunts exacts mais sans harmonie entre eux. Sa parole se ressentit de ce travail mécanique. Elle restait voilée comme son regard, comme son visage. C'était un bruit, un bourdonnement que le premier venu aurait aisément produit. Vainement exposa-t-il combien devait être puissante l'autorité personnelle des pères de l'Église lorsqu'ils sortaient de leur dévorante Thébaïde, pour raconter dans les catacombes l'histoire ensanglantée du Sauveur, eux que le même supplice attendait presque toujours au sortir de leur prédication. Il cita à l'appui de son texte les grands noms des Augustin, des Chrysostôme, des Cyprien, des saint Simon; aucun ébranlement ne lui annonçait l'effet de son discours. La chaire demeurait vide. Mécontent de lui-même et fatigué de la lassitude qu'il produisait parmi ses auditeurs, il éclata tout à coup, et à la suite de ce déchirement, sa voix devint sonore, pleine, moelleuse, vibrante; l'église l'étouffait, il l'élargit; son souffle impétueux écarta le brouillard qui l'enveloppait, et son visage, baigné de la sueur d'une victoire pénible, s'illumina d'une blancheur prophétique.

« Ah! mon Dieu, dit Louisiane de Kermaji, en pressant le bras de Constance de Rétal.

— C'est lui! ajouta Constance, en soulevant de ses deux mains agitées par l'effroi le voile abaissé sur son front, et en les laissant retomber sans force. C'est lui! »

« Mais que vous ai-je dit jusqu'ici? ma propre condamnation. Oh! mes chères et

tendres sœurs, reprit Francis, d'un accent mouillé de larmes; qui suis-je, pour prendre la parole dans cette journée? Je vous ai parlé de nos apôtres célèbres, et je sais bégayer à peine quelques idées; j'ai dit combien la pureté de leur belle vie persécutée ajoutait de poids à leurs paroles, et moi, je viens, mon Dieu, revêtu seulement depuis quelques jours du caractère sacré de prêtre, prendre leur place comme si j'en étais digne. Je ne suis digne que de votre pitié, vous toutes qui m'entendez. Oh! ne m'écoutez pas! ne m'écoutez plus! Hier, j'étais encore pris dans les liens de ce monde, pour le rachat duquel celui que je venais vous prêcher est mort; hier j'étais, savez-vous quoi? un jeune homme sans innocence, vivant mes jours et mes nuits avec une affection terrestre, et ne la quittant pas, lui sacrifiant mes pensées et ma vie, voyant son nom partout aux pages des livres saints ouverts devant moi, l'entendant partout, et le répétant sans cesse pour unique prière, quand je voulais prier. Voilà le prêtre qu'on est venu chercher, voilà le prêtre qui est devant vous. Je parle d'hier, suis-je meilleur aujourd'hui? Non. Mon repentir est une dérision, car je n'oublie cette si aimée créature, qu'en y songeant éternellement; je l'éloigne de ma bouche et je l'appelle de ma pensée; j'ai pris cet habit de prêtre, parce qu'elle est couverte du voile de religieuse, et je ne suis là, mon Dieu! oh! mon Dieu, punissez-moi! que parce qu'elle est ici. »

La terreur produite par ces paroles avait couché comme sous un coup de vent toutes les têtes des religieuses.

Deux figures seules se regardaient face à face dans la chapelle, et se regardaient fixement.

LÉON GOZLAN.

La suite à la prochaine livraison.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Carmagnola opéra en deux actes, paroles de M. SCRIBE, musique de M. AMBROISE THOMAS.

Il y eut au temps des condottieri de l'Italie du moyen-âge un condottiere plus célèbre qu'eux tous; c'était le comte de Carmagnola. Paysan d'abord, puis soldat, officier de fortune, général et comte, il traversa une périlleuse et éclatante destinée, et fit souvent pencher la balance politique en y jetant son épée vénale et glorieuse. Il finit comme doit finir un homme de cette sorte pour compléter dignement une semblable vie, il eut la tête tranchée à Venise en 1432, en reconnaissance des importants services qu'il avait rendus à l'ingrate république. Carmagnola fut, comme on le voit, une espèce de héros, et comme tous les héros ont eu leurs faiblesses, M. Scribe a pensé qu'il y aurait le sujet d'un opéra en deux actes dans une faiblesse de Carmagnola.

Voici le fait. Carmagnola, amoureux de la femme du gouverneur de Brescia, s'est introduit dans cette ville sous le nom du marquis de Riparda; et, parvenu à gagner la confiance du mari qu'il veut tromper, il mène ses amours de son mieux pendant que la guerre lui laisse quelques instants de loisir. Cependant le bruit s'est répandu que le terrible Carmagnola est dans la ville, et un billet de l'audacieux condottiere, trouvé dans une corbeille de fleurs apportée à Lucrezia, femme du gouverneur, apprend à chacun que, malgré

les périls auxquels il s'expose, Carmagnola est décidé à ne quitter la ville que lorsqu'il aura obtenu amoureuse merci de celle qu'il aime. Grande indignation du mari, grande indignation de Mme Lucrèce, grande indignation du faux marquis de Riparda. Le chœur chante de son mieux *Punissons son audace*, et la tête de l'insolent comte de Carmagnola est mise à prix pour six mille écus d'or. Sur ce, chacun se retire, et le faux marquis offre sa main à la signora Lucrezia, qui paraît des plus sensibles aux empressements pleins de galanterie de l'amoureux condottiere dont elle ne soupçonne point la présence auprès d'elle.

La nuit tombe, et dans le jardin désert du gouverneur se rencontrent deux aventuriers. L'un est un jeune matelot amoureux de Nizza, jardinière du palais; l'autre est un condottiere déguisé, qui soupire pour l'argenterie du gouverneur. Sténio et Bronzino poursuivent chacun l'objet de leur passion, et, rôdant autour du palais pour chercher à y pénétrer, s'aperçoivent dans les ténèbres, essaient mutuellement de pénétrer leurs projets, et enfin s'avouent leur but sans détours. Indignation de Sténio contre le voleur; ils tirent l'épée et fondent l'un sur l'autre; mais un bruit se fait entendre; c'est le crieur d'édits qui offre six mille écus d'or à qui livrera Carmagnola. Bronzino, homme d'esprit comme beaucoup de voleurs, conçoit une idée : — « Tu veux épouser ta belle et tu n'as rien, dit-il à Sténio; moi je ne veux épouser personne, mais j'ai, comme toi, besoin d'argent; jouons aux dés lequel de nous passera pour Carmagnola et sera livré par l'autre. » — Marché proposé, marché conclu; ils jouent, le sort favorise le brigand. Aussitôt il sonne la cloche d'alarmes, on accourt, et Bronzino déclare qu'il va livrer Carmagnola. Le marquis de Riparda se croit découvert; mais quel n'est pas son étonnement lorsqu'il voit le prétendu Carmagnola ne point désavouer le dénonciateur, et accepter comme sien un nom qui doit lui coûter la tête! Il se contient cependant, et se promet de venir en aide à l'audacieux faussaire qui le tire d'embarras si à propos et le met à l'abri du soupçon. La toile tombe et le premier acte est terminé

Au second, nous sommes en prison, et madame Gras-Dorus, qui joue le rôle de Nizza, se lamente mélodieusement sur la destinée de celui qu'elle aime, et qu'elle était bien loin de soupçonner un si grand personnage. Le gouverneur et le faux marquis arrivent, on chasse la pauvre Nizza, au grand déplaisir des oreilles du public, et le prisonnier est introduit pour être interrogé. Cette scène est plaisante : le gouverneur et le marquis s'adressent tour à tour au faux Carmagnola, lui promettant chacun la mort ou des récompenses. l'un s'il parle, l'autre s'il ne parle pas. Au milieu de toutes ces menaces et de toutes ces promesses, Sténio prend le parti de tenir sa parole, parce qu'il est homme d'honneur; mais il est fort intrigué de savoir quel peut être ce marquis de Riparda qui s'intéresse si fort à son silence. Cependant Nizza succède dans la prison aux deux terribles visiteurs. Lamentations et serments mutuels; Sténio, qui a su si bien résister aux menaces, est plus faible contre l'amour. La mort va le séparer de celle qu'il aime; cette idée terrible le poursuit, l'obsède; il va parler, il va tout dire; mais Riparda, qui rentre avec le gouverneur et une escorte, lui promet tout bas de faire son bonheur, de le rendre riche et de l'unir à celle qu'il aime, s'il joue son rôle jusqu'au bout. Sténio reprend courage. Il faut mourir, dit le gouverneur, le bruit s'est répandu que Carmagnola était pris, et des condottieri se sont introduits, dit-on, dans Brescia pour vous délivrer; le temps presse, marchons à l'échafaud. Des chants lugubres se font entendre, et une longue file de moines entre dans la prison, capuchon baissé, pour mener à la mort le condamné. Mais, ô surprise! les capuchons se lèvent, des casques brillent, des épées sortent du fourreau; les moines sont des condottieri déguisés : — « Notre chef! notre chef! disent-ils au gouverneur, ou tu vas périr. — De grâce. Messieurs, calmez-vous, dit le gouverneur Castruccio; votre chef est devant vous, je vous le rends, et épargnez-moi. — Celui-là n'est point notre chef, disent les condottieri, qui supposent qu'on veut les abuser; notre Carmagnola, nous le voulons, il nous le faut. » — Et les épées se lèvent de nouveau sur le malheureux Castruccio. Tout à coup entre le marquis de Riparda, qui s'était éclipsé au commencement de la scène : — « C'est moi, dit-il, qui suis Carmagnola; merci, mes amis, de votre dévouement, merci. » — Et il se met à la tête de ses déterminés compagnons. Le gouverneur ne peut revenir de sa surprise, mais elle se change en stupéfaction, hélas! quand le terrible condottiere ajoute : « Sténio a été forcé par mon poignard de jouer mon rôle et de garder le silence; il est innocent, pardonne-lui; voici de l'or pour épouser celle qu'il aime. Quant à moi, tu sais la condition que Carmagnola avait attachée à son départ de Brescia, je te fais mes adieux et pars. » Le mari reste confondu au souvenir du billet du premier acte, et les condottieri emmènent pleins de joie leur chef bien-aimé.

Ce livret mérite beaucoup de reproches, et le nœud de l'intrigue est un peu trop grivois pour la scène de l'Académie-Royale; cependant il faut rendre justice à quelques situations véritable-

ment comiques, et dont l'auteur a su habilement tirer parti. Parlons présentement de la musique, qui est la partie capitale de cet ouvrage.

M. Ambroise Thomas, auteur de la *Double Échelle* et du *Perruquier de la régence*, ouvrages représentés à l'Opéra-Comique, fait ses débuts à l'Opéra. Nous jugerons son œuvre avec la courtoisie dont la vraie critique doit faire usage envers les débutants. Il y a des qualités dans la musique de M. Thomas. Son orchestration prouve de la science et de l'observation; ses idées sont souvent heureuses, et le suffrage de l'auditoire a été plus d'une fois enlevé par de véritables beautés. Le second chœur du premier acte et quelques portions de l'ouverture, un trio, un duo et le chœur des condottieri dans le second, nous ont semblé principalement dignes d'attention. Les défauts de l'ouvrage sont ceux de presque tous les auteurs à leur début: trop de maniéré dans les mouvements mélodiques, l'abus des effets de la modulation, trop de contrastes dans la sonorité et quelques imitations involontaires. Lorsqu'on commence, la crainte de ne pas atteindre le but fait souvent qu'on le dépasse, et l'abus des ressources les plus puissantes de l'art en détruit l'effet. Un peintre qui n'emploierait dans ses tableaux que de hautes couleurs ne donnerait point l'impression de la vigueur, mais de la monotonie. Le secret de l'art, c'est la nuance, et les nuances douces ont trouvé trop peu de place dans l'ouvrage de M. Thomas.

Si les conseils de la critique n'étaient point d'ordinaire dédaignés par les artistes, nous demanderions à M. Thomas un peu plus de naturel dans son style; nous lui dirions surtout de se garder de l'imitation du style des chefs d'école, qui font le plus souvent, sur de jeunes et véritables talents, l'effet de ces tourbillons terribles qui entraînent au fond de la mer tout ce qui ose s'engager dans leurs eaux. Chaque génie doit trouver son procédé particulier; on peut étudier les œuvres des maîtres, mais pour trouver la loi qui a présidé à leur formation, jamais pour les imiter matériellement. Que M. Ambroise Thomas ose un peu plus être lui-même, et nous pouvons lui prédire qu'il ne peut qu'y gagner. Le second acte de son ouvrage est, comme originalité, très-supérieur au premier, et c'est aussi le meilleur, sans comparaison. En somme, le début de M. Thomas est un heureux début, et doit faire concevoir des espérances aux amis de l'art. Il ne nous est point prouvé que nous comptions un soutien nouveau pour notre grand théâtre musical, mais on peut très-légitimement espérer que M. Ambroise Thomas, s'il parvient à dégager son inspiration des éléments divers qui lui font obstacle, et s'il peut arriver à l'unité de style, sans laquelle il n'y a point de vrais succès, prendra un rang distingué parmi les auteurs aimés du public. On ne peut rien affirmer après la représentation de *Carmagnola*, mais on peut tout espérer.

Mme Dorus, Mlle Dobré, Dérivis, Marié, Massol, Ferdinand Prévost, ont fait tous leurs efforts pour interpréter dignement l'œuvre nouvelle confiée à leur talent. Ils ont su tous, dans les limites de leurs rôles, mériter les applaudissements du public; nous avons trouvé un ensemble rare dans l'exécution de *Carmagnola*, et les chœurs ont chanté passablement juste. Dérivis a su donner la véritable couleur au rôle du héros de l'ouvrage, et la voix capricieuse de Marié a fait merveille dans le second acte. Mme Gras-Dorus a été toute charmante comme d'ordinaire, et Mlle Dobré l'a très-bien secondée. L'exécution de l'opéra nouveau n'a mérité que des éloges, et le public a prouvé, par ses applaudissements, qu'il n'était pas ingrat. Nous conseillons *Carmagnola* à ceux qui ne l'ont point entendu; et quant à nous, qui avons pris une première stalle pour le juger, nous en reprendrons certainement plus d'une autre pour l'entendre.

SAMUEL ROGER.

THÉATRE-FRANÇAIS.

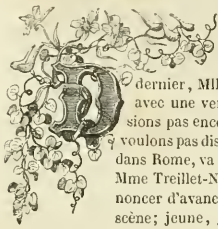
Le Second Mari, de M. Arvers, représenté la semaine dernière au Théâtre-Français, est une comédie pleine de bonnes intentions et de médiocres résultats.

C'est le premier mari vengé par le second.

Ce vers est tout le sujet et toute la morale de la pièce. Succès d'estime, peu contesté, qui devait préparer le succès bruyant et très-contestable du *Conseiller Rapporteur*. M. Casimir Delavigne attribue cette comédie grivoise à un auteur inconnu, comme ces graves personnages qui ne se permettent l'orgie qu'à la faveur du masque. Le *Conseiller Rapporteur* est, en effet, une véritable orgie littéraire, dans le goût des *Fourberies de Scapin* et du *Barbier de Séville*. C'est l'histoire d'un honnête magistrat qui est sans pardon pour le libertinage et le duel, et que l'on rend adultère et homicide par une série de mystifications plus hardies les unes que

les autres. Les détails répondent au sujet, et rappellent toutes les vieilles plaisanteries sur les maris, les médecins et les juges. Par exemple, un président quitte la scène après avoir rendu un jugement entre deux vins. « Accompagnez-le, dit Scapin à Labranche; qu'on ne trouve pas demain la justice contre une borne. — Bah! si du moins on la trouvait là! » répond Labranche. Et toutes les saillies de ces personnages sont dans le même genre. Il y a, dans cette pièce, presque autant d'esprit que de mots, mais presque autant de cynisme que d'esprit. Elle n'en réussira que mieux peut-être; seulement, la mère ne la laissera pas voir à sa fille. Du reste, ceci n'est qu'un petit événement auprès de celui qui se prépare à la Comédie-Française, où nous aurons cette semaine, dans la même soirée, le *Gladiateur* et le *Chêne du Roi*, de M. Soumet.

P.-C.



Dans quelques semaines Mlle Elisa Julian aura quitté l'Opéra; c'est une perte que nous sentirons plus vivement après le départ de cette jeune et déja si habile cantatrice. Dimanche dernier, Mlle Julian a chanté le rôle difficile de Valentine, des *Huguenots*, avec une verve et une expression dramatique que nous ne lui connaissions pas encore. Sacrifiée à des combinaisons économiques dont nous ne voulons pas discuter l'opportunité, Mlle Julian, qui occupait la seconde place dans Rome, va remplir la première à Bruxelles; elle va recueillir l'héritage de Mme Treillet-Nathan, qui revient à Paris, et c'est pour nous un plaisir d'annoncer d'avance les beaux succès qui attendent Mlle Julian sur une nouvelle scène; jeune, jolie, douée d'une voix fraîche, éclatante et étendue, dans toute la force de son talent, Mlle Julian commencera à Bruxelles une série de triomphes auxquels Paris viendra plus tard ajouter la dernière couronne. — On parle toujours du ballet de Théophile Gautier, *Giselle*. L'un de nos amis écrivait dernièrement qu'il était assez remarquable que Gautier, qui s'est moqué avec tant d'esprit du mauvais style des comédies, des opéras et des drames, débutât au théâtre par une pièce *où l'on ne dit pas un mot*. — M. Halévy compose en ce moment une partition pour l'Académie-Royale.

L'Opéra-Comique vient de mettre à l'étude *Maschera*, premier ouvrage français de M. Kastner, jeune compositeur qui s'est déjà fait connaître par des opéras allemands. Mme Damoreau quitte le théâtre Favart à la fin du mois; le 2 ou le 3 mai aura lieu la représentation à son bénéfice; le 5 ou le 6 elle chantera pour la dernière fois à Paris, au concert de M. Herz, et le lendemain elle partira pour Saint-Pétersbourg.

La Comédie-Française nous apprête une solennité qui va mettre en évidence la famille des Soumet; elle donnera dans la même soirée, les *Gladiateurs*, tragédie de Mme d'Altenheym, revue par son père; et le *Chêne du Roi*, comédie de M. Soumet, corrigée par Mme d'Altenheym. Cette première représentation en partie double a évidemment été inspirée par le souvenir de *Clytemnestre* et de *Saül* qui furent représentés le même soir à l'Odéon et au Théâtre-Français. — Sur le chemin des triomphateurs de l'ancienne Rome, il y avait des insulteurs publics; il y a eu des versificateurs sur le chemin de Mlle Mars, nous faisant son triste et solennel adieu. Que dites-vous de ces vers de M. Belmontet, plus durs qu'aucun de ceux que Boileau reprochait jadis à ce pauvre Chapelain :

> Tu pris ton rang d'éclat dans cette grande histoire,
> Tu marquas ton passage en ce cours sans pareil;
> Et, *planète* d'amour, au firmament de gloire
> Tu *scintillas* près du soleil.
>
> Aujourd'hui que l'empire a replié son voile,
> Abdique de bien haut ton pouvoir comme lui:
> Dans tes beaux souvenirs, cache-toi, douce étoile.
> *On luit toujours quand on a lui.*

M. Belmontet n'est même pas assez fort en astronomie pour savoir que les planètes ne scintillent pas. Et cette dernière pensée : « On luit toujours quand on a lui, » qui ferait crever de rage feu Lapalisse, s'il pouvait revenir au monde!

G. G.-L.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Chapeaux de paille de riz de (Mariton) *Pce de la Madeleine. Fleurs et Plumes de* (Mme Lamuré) *Ceinture, Mouchoir de* (Chapron) *de la Paix, Robes façons de* (Mme de Barrieux) *Ste Anne, Étoffes de* (Delisle) *Toilettes expédiées par la Mon* (Giroud de Gand et Cie) *Chaussée.*

DIRECTION, LICITÉ DES ITALIENS

A Madame ***

2 mai.

Grace au beau soleil qui nous est arrivé, avec accompagnement effrayant de tonnerre, Madame, voici enfin des nouveautés. Il a bien fallu réparer promptement la négligence que pendant ces froides pluies on avait apportée à s'occuper des toilettes de printemps.

Il y a cette année une grande coquetterie, même dans le négligé; tous les chapeaux du matin sont coquets et recherchés, même les plus simples. Les pailles, par elles-mêmes, ont de la valeur: les pailles cousues sont faites en paille d'Italie; on les double de crêpe ou de taffetas; le crêpe est mieux. La paille de riz est toujours portée par les femmes élégantes; je ne sache rien qui conserve une aussi longue faveur, une distinction aussi stable. Depuis longues années la paille de riz revient chaque printemps, toujours nouvelle, toujours appréciée. Mme Barenne l'a renouvelée cette année, en lui donnant une forme et un caractère tout particuliers, tantôt avec des rubans simples comme ceux d'un bonnet du matin, tantôt avec de longues plumes flottantes, ou les fleurs immortelles de Constantin.

Les chapeaux et les capotes de crêpe auront un succès mérité; en faisant une capote de crêpe blanc, très-simple, c'est presque un négligé, susceptible de remplacer la capote de mousseline; en crêpe de couleur, c'est la capote de taffetas, plus légère et moins fragile.

Permettez-moi, Madame, de m'arrêter un moment sur ce dernier mot : *moins fragile*. Rien n'est plus solide qu'une capote de crêpe bien faite: elle ne se déforme pas; elle reçoit la poussière, et ne la conserve pas; elle ne se souille pas au contact de la pommade, comme ces taffetas dont le brillant est altéré par le toucher le plus fin. Mme Barenne a compris toutes les ressources que l'on pouvait trouver dans cette coiffure si commode à la tête, si seyante au visage.

Décidément, il ne faut plus songer à garnir les robes de ville avec un seul volant; tout au plus trois volants sont-ils permis. Mais, en revanche, des plis, des biais, des falbalas de dentelle disposés, sous le nom de redingote, dans le genre des tabliers que l'on met aux robes de bal. La mode des plis, bordés d'effilés, se répand avec quelque faveur. Je ne puis résister à faire suivre cet enseignement de mon avis particulier, et vous faire remarquer, Madame, ce que cette mode a d'inconséquent. Pourquoi le pli avec l'effilé, pourquoi l'effilé avec le pli? Le pli est un ornement qui

exige une exagération de simplicité : que signifie cette alliance bâtarde du pli, si simple en lui-même, et de l'effilé, qui, à mon avis, pour qu'il rappelle la frange, doit avoir une prétention à la parure?

A la bonne heure les manches grand'mère! voilà une jolie et gracieuse mode; bien plus, une utile mode. Elle tranche une foule de difficultés, elle s'interpose entre les débats de la manche juste et de la manche large; elle est coquette et négligée, commode et recherchée, et enfin elle permet les mitaines longues en peau de couleur.

Voici une des jolies nouveautés de la saison. Les femmes comme il faut adopteront toutes les manches grand'mère, ne fût-ce que pour les mitaines. Représentez-vous ces petits chefs-d'œuvre que Mayer fait avec tant de goût, et variés selon les nuances de chaque robe! Représentez-vous votre joli bras et votre main blanche, Madame, sortant à demi d'une mitaine de peau beurre frais, par exemple, entourée d'un bracelet en ruban chiné violet et blanc; d'une mitaine vert chou, avec un bracelet en ruban écossais, rouge et vert! Maintenant, vous dire l'arrangement de ces rubans, ce serait bien difficile; mais les précédents de Mayer encourageront votre confiance.

On voit des bottines dont l'extrémité est en peau hanneton, chocolat ou puce, et la guêtre en velours de même couleur, ou à peu près.

Depuis que les amazones ont été imitées à la ville, on a dû chercher l'innovation pour l'amazone avec laquelle on monte à cheval. Pour ma part, je ferais de sincères compliments à la femme qui apporterait la rationnelle modification de dégager la poitrine écrasée sous un drap strictement fermé. La fantaisie une fois permise, l'arène ouverte, le bon goût décidera. On voit déjà quelques essais qui me paraissent un peu hardis. Les couleurs claires, avec doublures de couleur, les corsages ouverts laissant voir beaucoup de linge, sont rencontrés avec l'appui d'autorités incontestables. Le petit chapeau à voile bleu doit avoir de grands bords pour être gracieux, pour être utile, pour être solide. Ah! madame, que Verdier a de ravissants joujoux, de magnifiques bijoux pour une main d'amazone! Les charmants petits fouets en cuir de Russie, à tête d'argent!

La mode des spencers, qui, dit-on, va prendre quelque puissance, me rappelle celle des canezous. Vous n'êtes pas d'âge à vous en souvenir, Madame; mais, moi, je n'ai pas oublié les canezous blancs, avec une jupe de drap, pour monter à cheval. C'était fort joli, je vous assure. Moins joli, toutefois, moins caractérisé que l'amazone de nankin; voilà le véritable habit de cheval pour l'été.

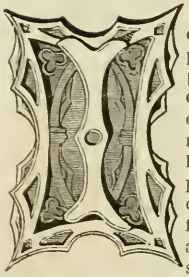
Les toilettes étaient éblouissantes chez le comte de Castellane. Les robes tenaient de la toilette de bal; il y en avait de charmantes, en étoffes Pompadour, garnies de fleurs et de dentelles, et de charmantes aussi en organdi de l'Inde et en tartatannes brodées de soie. Beaucoup de moirés et de velours de printemps, et encore du crêpe. Les bonnets qui ont été si habillés, les turbans, qui, aujourd'hui encore, restent si simples, sont à peu près remplacés par ce qu'on appelle des *coiffures*. Chez M. de Castellane, on se parlait comme d'une curiosité de la coiffure en point d'Angleterre qu'avait la duchesse de S.; d'un côté la dentelle, qui retombait en doubles pans, était agrafée par des épingles de diamants en boules, de l'autre par des roses mousseuses. Mlle de N., si jolie, si belle, avait une robe en poult de soie blanc, tout uni, et une guirlande en fleurs des champs. Mme de C. n'avait pas craint, malgré son teint de brune, qui, à la vérité, ne craint rien, de mettre une robe en poult de soie violette, de Parme; une charmante garniture de dentelle traversait la jupe dans sa hauteur; dans ses cheveux elle avait une guirlande de violettes de Parme et de giroflée jaune, et à sa main un bouquet pareil.

Je me suis approchée d'elle et lui ai dit : — « Madame la marquise, on dirait que toutes les fleurs que vous portez viennent de Mme Prévost? — Cela se comprend, m'a-t-elle répondu, ma guirlande est de Constantin. »

LA

DERNIÈRE SŒUR GRISE.

CINQUIÈME PARTIE *.



ci commença entre les deux religieuses un des plus beaux poëmes de l'amitié. Malheureusement, on n'en sait que la plus faible partie. Que de sublimes pages écrites dans leurs cœurs seulement, où nul n'a pu les lire! C'est au moment de se marier avec Francis, que Louisiane apprend — et comment l'aurait-elle su plus tôt? — que Francis et Constance de Rétal, son amie, sont l'un pour l'autre l'objet d'une de ces passions qui parcourent toute la vie, comme la foudre parcourt du haut en bas un clocher quand elle a frappé sur sa flèche. Elle seule savait de quelle religieuse le prédicateur avait voulu parler le jour du sermon. N'était-elle pas assise près de Constance, n'avait-elle pas senti le froid de ses mains lorsqu'elle avait écarté son voile? n'avait-elle pas vu son visage, quand le jeune prêtre, en proie à un instant de folie, d'amour et de piété, s'était accusé, du haut de la chaire, d'avoir aimé, d'aimer encore une religieuse du couvent de la rue du Temple?

Elle alla le lendemain vers Constance, à l'heure de la promenade du soir au jardin, et lui demanda pardon, comme d'une ingratitude, de l'avoir si souvent entretenue de son mariage futur avec Francis de Cramayenne. Pauvre amie! pauvre Constance! comme elle l'avait torturée jour par jour depuis un an, en lui parlant du bonheur qu'elle éprouverait bientôt à échanger son nom de Kermaji pour celui de vicomtesse de Cramayenne, le nom d'un charmant officier, qui deviendrait un brave capitaine en quelques années! Constance avait écouté ses confidences sans mourir, sans pleurer, sans détourner une seule fois la conversation; Constance tout entière pourtant au souvenir de M. de Cramayenne, et condamnée par la réclusion, par le voile, par des vœux éternels, à ne jamais se trouver avec lui! Mais c'était à admirer à deux genoux tant de résignation. Louisiane se souvenait encore des conseils que Constance lui donnait lorsqu'elle lui parlait de ce mariage, dont chaque heure avançait la réalisation. Elevée avec Francis, elle connaissait son caractère comme celui d'un frère. C'était par telle manière de juger les choses qu'on se faisait bien venir de son amitié; il ne se plaignait jamais, mais la bouderie était persistante chez lui: elle durait des semaines, si on ne lui épargnait pas la moitié du chemin de la réconciliation, même eût-il tort. « Vous m'avez appris cela, vous, chère martyre, lui disait-elle en lui baisant les mains! et je ne vous ai pas rendue folle de désespoir! Que n'est-il libre! pourquoi vos vœux sont-ils prononcés? je vous ferais une dot et je vous marierais! et je vous regarderais être heureux. Tu crois à ma sin-

* Voir la quatrième partie, page 247.

cérité, n'est-ce pas, chère affligée? reprenait-elle ensuite en mettant la tête de Constance sur son cœur. Je ne te dis pas cela parce que tu ne peux plus être à lui, parce qu'il ne peut plus être à moi, va, crois-le bien, crois-le bien! »

A ces paroles, d'autant plus touchantes que Louisiane de Kermaji offrait le modèle des pensionnaires espiègles, Constance de Rétal répondait par les mêmes démonstrations d'amitié. Elle regrettait de toute son âme, et l'on sait si la sincérité l'habitait, d'avoir été un obstacle au mariage de son amie avec M. de Cramayenne. « Il aurait été heureux avec vous, disait Constance à Louisiane, tandis qu'il ne le sera pas sur la terre. » Elle blâmait la détermination de Francis, qu'elle osait appeler une folie. « Les vœux ne guérissent rien, ajoutait-elle, il le sait maintenant; je le savais avant lui. Moi, du moins, j'ai l'excuse de l'obéissance; qui l'obligeait, lui, à renoncer au monde? Il aura voulu, oui, il aura voulu, se reprenait ensuite Constance, en tombant peu à peu dans une sorte d'extase triste, me prouver par là que je n'aurai plus à craindre désormais qu'il donne sérieusement son cœur, qu'il partage son nom, qu'il dévoue sa vie à une autre femme. Oh! m'est-il permis ici, sous ce voile, de me réjouir de ce sacrifice? Eh bien, oui! termina-t-elle, je serais morte s'il se fût marié! Viens, Louisiane, allons prier, s'écria-t-elle en quittant le banc de pierre qu'elles occupaient en ce moment toutes les deux dans le jardin du couvent. Viens! cette matinée de printemps me trouble, me bouleverse. Qu'ai-je dit? »

Louisiane se leva pour suivre Constance à la chapelle; mais les dernières paroles de la sœur grise lui avaient fait bien du mal.

Quoique assez riche pour vivre tranquillement dans sa maison d'Arras, M. de Kermaji n'eut pas le courage de refuser une petite tournée en Chine, dans le but de rectifier le gisement de la côte septentrionale du Japon. Louis XVI tenait beaucoup à bien déterminer la configuration de cette partie du globe, vers laquelle il avait déjà envoyé une fois l'illustre et malheureux Lapeyrouse. M. de Kermaji voulut donner au roi une preuve de son attachement; il quitta Arras, son cher bien-être, son beau jardin, sa fille, à laquelle il vint faire ses adieux à Paris, et il partit pour les mers de la Chine sur le vaisseau qui l'attendait à Cherbourg. Cette circonstance explique la prolongation du séjour de Louisiane au couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple; elle y resterait jusqu'au retour de son père. Jamais elle n'eût consenti à cet arrangement sans la nouvelle intimité qui s'était établie à tant de titres entre elle et Constance de Rétal. De peur de trop exciter la curiosité de son père, Louisiane ne lui dit pas la nouvelle vocation de M. de Cramayenne, et ce qui semblera d'abord plus extraordinaire, M. de Kermaji ne parla pas une seule fois à sa fille de Francis, et c'était pourtant à cause de son mariage avec Francis qu'il l'avait mise au couvent.

On touchait à la fin de l'année 1791; la révolution allait d'un bon pas, elle ne perdait pas son temps; elle démolissait tous les jours quelque chose autour d'elle, hâtant le moment où elle resterait seule debout, où elle n'aurait plus guère qu'elle à maintenir, ce qui ne serait pas le moins difficile de son œuvre. Elle avait tué Favras devant les portes de l'Hôtel-de-Ville, supprimé les parlements, décrété la constitution civile du clergé, ramené le roi de Varennes à Paris, et consommé bien d'autres actes, dont nous aurions à nous occuper si nous écrivions l'histoire de France, au lieu de retracer les vicissitudes renfermées dans quelques pieds de terrain. Si nous rappelons ces actes, c'est que l'imperceptible rouage tournait avec le grand, et que les angles ont la même mesure à leur sommet étroit qu'à leur extrémité immense. Seulement les dégrés sont plus petits.

Un mur de douze pieds de haut, menace réalisée, s'était élevé entre la propriété de M. de Cramayenne et celle de M. de Rétal depuis les dernières explications que ces deux anciens amis avaient eues au sujet de Fly, le chien lévrier. Plus de rap-

ports entre eux ; il n'en était plus de possibles. M. de Rétal, par entêtement plus encore que par conviction, était allé grossir le nombre des grands seigneurs qui embrassèrent, avec Lafayette et Montmorency, la cause de la révolution. Saint-Mandé reconnaissant lui avait conféré le grade de capitaine dans la garde nationale de la commune. Cet honneur mettait la liberté de son ennemi entre ses mains, en attendant de le constituer l'arbitre de sa vie. Il n'est sorte d'ennuis qu'il ne fît subir à M. de Cramayenne. Il l'obligea à tenir constamment un drapeau révolutionnaire à chacune de ses croisées, à figurer à tous les banquets civiques qui se célébraient sur la pelouse, devant une des principales portes du bois, disposition atroce qui forçait M. de Cramayenne à manger son potage froid, une de ses répugnances, et M. de Rétal le savait bien; il l'accabla en outre de billets de garde, car il n'avait pas manqué de l'enrôler dans les rangs de la garde civique. M. de Cramayenne souffrit pendant plus de deux ans ces vexations sans se plaindre. Un jour il échappa aux nouvelles persécutions dont son voisin le menaçait. M. de Rétal, en jetant les yeux sur la maison de M. de Cramayenne, vit les drapeaux retirés, les croisées fermées, excepté une seule, où flottait un drapeau blanc. «Un drapeau blanc! Mon homme est pris», se dit-il, en se faisant suivre du maire et de quatre gardes nationaux chez M. de Cramayenne. Mais la porte de la maison ne s'ouvre pas. Sommation faite, on l'enfonce; on pénètre, toute la famille était partie. « Il a émigré ! s'écria M. de Rétal, il a émigré. Nous nous retrouverons aux frontières», ajouta-t-il, en remettant son épée de capitaine dans le fourreau.

M. de Cramayenne eût plus tôt émigré, si un malheur, dont il n'avait voulu faire la confidence qu'à M. de Kermaji, ne l'eût condamné à demeurer à Saint-Mandé et à y subir les avanies de son impitoyable voisin. Depuis qu'il avait quitté l'école de Bapaume pour venir à Paris sans la permission de ses supérieurs ni l'agrément de sa famille, et l'on sait qu'il y était venu pour assister à la prise de voile de Constance de Rétal, Francis n'avait donné que des nouvelles vagues de son existence à son père. Il s'était borné à le prévenir de sa sortie de l'école militaire de Bapaume et de son intention irrévocable de n'y plus rentrer. Dans le désir de lui épargner des perquisitions inutiles et fâcheuses peut-être par leur éclat, il le suppliait de ne pas s'occuper de lui. Dès que son esprit serait plus calme et qu'il serait en position de se faire pardonner une conduite dont il ne cherchait pas à justifier la témérité, il irait l'expliquer lui-même. Jusque-là il demandait le silence; il ne cachait pas qu'il était malheureux et qu'il avait renoncé pour toujours à la carrière des armes. Quoique le caractère invariable et ferme de son fils lui fût connu, M. de Cramayenne espérait toujours qu'il reviendrait d'un projet conçu dans un moment de découragement, et cet espoir avait prolongé son séjour à Saint-Mandé, malgré son désir d'échapper à la haine de son voisin. Quand il se décida à quitter ou plutôt à fuir son habitation, il s'était convaincu de l'inutilité d'une plus longue attente, et du danger de ne pas y mettre immédiatement un terme.

On comprend maintenant pourquoi M. de Kermaji avait évité de parler de Francis de Cramayenne à sa fille le jour où il était allé lui faire ses adieux au couvent.

Francis s'était renfermé dans le cloître des Franciscains, et il n'en était plus sorti depuis le soir de son orageuse prédication au couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple. Trop tard, il reconnaissait enfin l'inutilité de l'assistance qu'il avait demandée à la rigide condition du prêtre. Sa liberté seule s'était engagée; son cœur, sa pensée, appartenaient encore aux passions du monde, comme il l'avait avoué lui-même avec tant de spontanéité; et l'on ne rentre plus dans le monde, il ne l'ignorait pas, quand on en est sorti par la porte qu'il avait choisie. On n'y pénètre plus que sous une forme presque incorporelle, qu'à titre d'homme de Dieu, chargé de relever les âmes courbées, de ramener celles qui s'égarent, de montrer à côté de la persuasion d'un ange l'impassibilité d'un martyr. Cette force, où la prendre, quand

on ne l'a pas en soi? Francis ne comprenait que trop combien il y a de charlatanisme avéré, d'impiété profonde, à indiquer la route aux autres, quand on ne va soi-même que de fossé en fossé; de menacer son semblable s'il ne renonce pas aux choses de la terre, lorsqu'on y fonde soi-même toutes ses pensées, tous ses attachements. Ce n'est pas la peine d'être prêtre pour vivre en contradiction perpétuelle avec les doctrines qu'on conseille à autrui de pratiquer et de suivre! Sa tête se brisait à l'angle de ces réflexions; rien n'en calmait l'effervescence, ni l'étude, ni la prière, ni l'exercice. Il avait demandé en grâce d'occuper, au fond du jardin du cloître et à la partie supérieure d'une tour en briques consacrée aux observations célestes pendant la vie de l'avant-dernier supérieur, très-versé en astronomie, une pièce depuis longtemps abandonnée. Hommes la plupart épurés au feu des déceptions, les chefs religieux de la communauté y consentirent, et le dispensèrent en même temps des pratiques pénibles de la discipline. Ils le laissèrent aller sans obstacle jusqu'aux dernières limites de la douleur, dans l'espoir que son retour au calme serait complet. On connaissait plus d'une philosophie dans ces maisons si décriées, trop décriées. Depuis plus d'un an il vivait de cette manière, ne sachant rien des affaires du dehors et ne désirant pas les connaître. Chaque mois on renouvelait ses provisions, et on le laissait. Un jour Francis se leva avec la pensée de confier au supérieur un projet sur lequel il lui fallait avant tout son assentiment. Il descendit de la tour, traversa le petit parc, et se rendit au bâtiment qui était le cloître. Les portes en étaient ouvertes, mais il ne vit personne dans les appartements; il appela, et aucune voix ne retentit dans les corridors. De portes en portes ouvertes devant lui, il parvient jusqu'à celle de la rue. Il la franchit, et il se trouve au haut du faubourg Saint-Jacques. « L'archevêque, à défaut du supérieur, se dit-il, m'éclairera sur mon projet de voyage; allons à l'archevêché. »

Le projet de Francis de Cramayenne était celui des saint Xavier et de tant d'autres jeunes imaginations blessées dans leur tendresse, trompées par les promesses de leur temps, n'importe lesquelles. Comme eux il aspirait à retremper sa vie dans les luttes pour la foi sous un ciel lointain. Ces guerres corps à corps d'un homme avec une nation entière sont héroïques; si l'on n'en revient pas changé, on n'en revient plus. Que de semblables calculs parmi ceux qui allèrent au moyen-âge se faire tuer sous les murs de Jérusalem et d'Ascalon! C'était en Chine, comme missionnaire de la foi, que Francis avait arrêté le dessein de se rendre. En marchant il supputait avec joie les périls dont il se verrait entouré: les risques d'une longue traversée, la rencontre des pirates, la fièvre en débarquant, les tortures assurées aux chrétiens qui cherchaient à convertir. Que de morts certaines! « Ah! pourquoi, comment n'y ai-je pas songé plus tôt! » murmurait-il, sans remarquer les groupes qui se formaient et discouraient avec une étrange curiosité sur son passage.

Des rires railleurs, un mot grossier, le saluèrent au détour de la première rue. Il n'entendit pas, il était en Chine. A quelques pas plus loin, un enfant le saisit à deux mains par le bas de sa soutane, et si fort que le morceau fut emporté.

Francis n'en prit pas d'autre souci.

Dans une ruelle où il s'engagea, une jeune femme se mit devant lui comme pour lui fermer le passage. « Mais, malheureux, lui dit-elle, vous voulez donc mourir? Ma porte est ouverte, entrez, entrez vite! »

Il écarta la femme et passa son chemin.

A peine cette femme tout épouvantée rentrait chez elle, en fermant sa porte avec violence, de peur d'avoir été vue, qu'une pierre lancée de l'autre bout de la ruelle frappa Francis au visage. « Quelque fragment de tuile se sera détaché d'un toit », pensa-t-il. Il essuya le sang de sa blessure, et il continua à marcher devant lui.

Cette ruelle qu'il venait de parcourir aboutissait à la place Maubert. « C'est donc jour de marché, se dit-il, qu'il y a tant de gens et tant de bruit! » Un étrange marché

en effet! A un bout de la place s'élevait, sur une estrade grossière, une table présidée par deux soldats et une espèce de capitaine, et autour de cette table des jeunes gens, des hommes, des vieillards même paraissaient mettre un empressement extraordinaire à écrire leurs noms sur une feuille de papier posée sur la caisse d'un tambour. A l'autre bout de la table s'allongeait, fluette et pourprée, une guillotine.

Francis n'avait pas marché quatre pas sur la place Maubert, qu'il fut saisi, crocheté par les pieds, par les bras, par la tête, par le milieu du corps.

« Au dernier les bons! hurlait-on à ses oreilles.

— D'où sort-il, celui-là?

— Est-ce qu'il est resté pour graine?

— C'est le confesseur du tyran!

— Non, c'est l'abbé de madame Veto!... » Francis croyait rêver. Quel rêve!

« Moi, je veux ta calotte, lui dit une femme de la halle.

— Moi, ton rabat, monseigneur.

— Moi, tes boucles d'argent, je t'en rendrai la monnaie.

— Moi, tes souliers, on n'en a pas besoin pour le voyage que tu vas faire.

— Moi, tes manchettes, je m'en arrangerai un battant-l'œil; c'est du fin point d'Alençon; voyons ça, beau muguet de sacristie.

— Est-ce que tu ne nous laisseras que ta peau? » lui criaient aux oreilles d'autres nuées de femmes enivrées, les bras nus, le regard farouche, les mains ouvertes près de son cou, pies braillardes, enragées, sorties effarées du colombier du bourreau.

« Que vous ai-je fait? demanda enfin Francis, qu'on avait mis un instant sur ses jambes pour contenter le désir de tout le beau monde de l'endroit?

— Qu'est-ce qu'il nous a fait? Il demande qu'est-ce qu'il nous a fait : personne ne veut ici répondre à sa question?

— Je vais tranquillement chez monseigneur l'archevêque de Paris.

— Il a dit monseigneur! »

La place clapota de rire comme une marre à grenouilles dans une soirée du mois d'août.

« Il a dit monseigneur! Monseigneur de quoi? monseigneur du diable! De quel monseigneur parles-tu? comment est-il? où est-il logé? de quel vin boit-il, ton monseigneur? donne-nous sa pratique.

—Je suis donc fou? réfléchit tristement le pauvre Francis. Cependant c'est bien moi; me voilà au milieu de la place Maubert, j'y suis presque nu et couvert de sang et de boue.

— Comment te nommes-tu, citoyen? lui dit un homme qui vint vers lui du fond d'un cabaret, un verre d'eau-de-vie à la main, une pipe à la bouche, et une immense cocarde tricolore sur un bonnet rouge.

— Francis, vicomte de Cramayenne.

— Ah! tu es vicomte! lui dit son interlocuteur. Cela te va bien dans ce moment. Et tu dis cela sans broncher!

— Pourquoi ne le dirais-je pas? j'avoue aussi que je suis prêtre, et que je suis sorti il y a une demi-heure du cloître des Franciscains.

— Tu es noble et tu es prêtre! il ne te manque plus que d'être roi pour être complet. Et où allais-tu?

— Je me rendais chez monseigneur l'archevêque de Paris pour lui demander la faveur d'aller en Chine convertir les habitants au christianisme. »

L'espèce de juge rapporteur qui avait questionné Francis avala d'un trait son verre d'eau-de-vie, heurta sa pipe sur l'ongle du pouce afin d'en chasser la cendre, et, après tous ces mouvements lents et précis, il dit à Francis :

— Qu'aimes-tu mieux, ceci, ou cela? ceci est la guillotine, et cela est la lanterne, tu as le choix.

— Je ne vous comprends pas, répondit Francis.

— En ce cas, tu t'en rapportes à nous. Qu'il éternue dans le panier, n'est-ce pas mes oiseaux? dit cet homme, en jetant sa question sur la mer houleuse étendue tout autour de lui et de Francis.

— Oui! oui! qu'il éternue dans le panier!

— Dieu vous bénisse! » cria un Auvergnat qui prenait le frais à sa croisée.

La tempête sourit au bon mot de l'Auvergnat, et elle rit plus fort encore quand Francis eut répondu naïvement :

« Je vous remercie.

— Allons! marche, lui dit le bonnet rouge qui avait rempli les fonctions de juge, ce n'est pas loin.

— Mon dieu! qu'est-ce que tout ceci? se demandait Francis. Où me conduit-on? »

Il était déjà sur les planches de l'échafaud, lorsque le capitaine qui présidait aux enrôlements volontaires quitta sa place pour courir de toute la vitesse de ses jambes. La foule s'écarte devant lui, il fait signe au bourreau permanent d'arrêter, et en deux bonds il est à côté de Francis.

— Mon camarade à Bapaume! s'écria le capitaine en embrassant Francis. Mais on va te tuer, mon pauvre rêveur, lui dit-il; on va te tuer! tu n'as pas l'air de t'en douter. Éveille-toi donc! Nous sommes en pleine république, on a tué les nobles, on a tué les prêtres, on a tué le roi, on a tué la reine.

— Je n'en savais rien, dit Francis, en rendant à son ami le capitaine recruteur ses témoignages publics d'affection; depuis un an j'étais dans la tour du cloître des Franciscains, je n'en suis descendu que ce matin.

— Laisse-moi faire, Francis.

Citoyens, s'écrie le capitaine en étendant le bras afin d'obtenir le silence; citoyens, ce jeune homme est une malheureuse victime du fanatisme religieux. Ses parents, d'ignobles *ci-devant*, l'avaient cloîtré, muré, étouffé dans un monastère depuis trois ans, et il ignorait que le soleil de la liberté avait lui sur la patrie. Oui! depuis trois ans! Le mois passé, il vous souvient, on chassa de leur antre les Franciscains, mais en les expulsant on oublia dans la tour du cloître ce malheureux qui n'avait jamais voulu être prêtre, et qui rougit d'être noble. Répandrez-vous son sang? n'a-t-il pas assez souffert? voyez sa pâleur, voyez ses souffances! D'ailleurs, de quoi est-il coupable?

— Grâce! grâce! crièrent ces mêmes femmes qui avaient déchiré Francis avec leurs ongles. Une d'elles monta sur l'échafaud et lui appliqua un gros baiser sur la bouche.

— Je vous offre en lui, poursuivit le capitaine recruteur, un défenseur de plus pour la patrie en danger. Dès ce moment, la victime échappée au fanatisme devient soldat de la république. C'est moi qui reçois ici, à la face du ciel, son engagement. Il ne se nomme plus Francis de Cramayenne, mais il prend le nom de cette place patriotiquement populaire.... Tu t'appelles Maubert, grenadier de la république.

— Vive la république! » cria la foule.

Francis et le capitaine recruteur descendirent, dans les bras l'un de l'autre, les marches de l'échafaud.

« Ce soir, dit le libérateur à Francis, tu partiras pour la frontière. Viens signer ton engagement sur le tambour. »

« Où est Constance? » murmura Francis, en quittant Paris le soir même sous le costume de soldat pour se rendre aux frontières, et en passant devant le couvent des Sœurs-Grises de la rue du Temple.

Sur la porte du couvent on lisait à un écriteau :

« ESTAMINET NATIONAL. »

Au fond de son âme, quoiqu'il n'osât pas se l'avouer, M. de Rétal ne professait pas un amour très-vif ni très-sincère pour la république; le royaliste s'était déguisé dans un moment d'orgie, mais sous le déguisement le royaliste était resté. D'abord il s'était montré républicain pour faire peur à son voisin; maintenant il se disait encore républicain parce qu'il avait horriblement peur des autres. Par combien de bassesses, d'hypocrisie et d'exagérations ne payait-il pas un déplorable moment de vengeance, et de vengeance inutile! Il ne croyait jamais donner assez de preuves de son civisme à ceux auprès desquels son titre de marquis ne lui serait jamais pardonné, quoi qu'il fît. Depuis deux ans il se maintenait, par un miracle perpétuel, au milieu de ces faux tournoyantes qui fauchaient d'une aube à l'autre des têtes d'hommes. A force d'habileté, il était presque parvenu cependant à convaincre de son patriotisme les plus défiants. De sa maison il avait fait un club; il fut parrain, il nomma son filleul Brutus; il portait de la poudre, il se coiffa du bonnet rouge; il endossa la carmagnole; il baptisait autrefois ses roses du nom de Marie-Antoinette, de madame Elisabeth, il eut des roses Couthon, des tulipes Robespierre et Marat; enfin il n'est sorte d'apostasie qu'il n'imposât, avec l'apparence de l'enthousiasme, à ses opinions, à ses goûts, à ses sentiments primitifs. Il n'oublia qu'un point, qu'une chose, qu'une seule chose, et l'oubli de cette chose lui fut fatal, mortel.

Cette chose était son chien.

On se souvient peut-être de ses guerres intestines avec M. de Cramayenne au sujet de Fly, et surtout de l'horrible collision domestique née de ce malheureux collier en cuivre sur lequel étaient gravés ces mots : *Je m'appelle Fly, et j'appartiens à M. le marquis de Rétal.* Eh bien! le croirait-on! il oublia, dans ses préoccupations républicaines, d'arracher du cou du chien cet ornement séditieux, de le briser, de l'anéantir. Un ennemi lut l'inscription, dénonça le marquis par dévouement à la patrie, et M. de Rétal fut aussitôt arrêté, mis en jugement. On sait ce qu'étaient les jugements de la Convention. Accusé de haute trahison, de pactiser avec l'étranger, de regretter l'ancien ordre de choses, M. de Rétal fut condamné tout simplement à la peine de mort. Cependant, comme il avait rendu quelques services à sa commune, ses juges consentirent à ce qu'il fût exécuté, non sur la place de la Révolution avec le commun des traîtres, mais à la barrière du Trône, qui, certes, portait un autre nom à cette époque.

Fly l'accompagna jusque sur l'échafaud, prouvant par là, le généreux animal, qu'aux heures de guerres civiles un chien vaut mieux qu'un homme, puisque M. de Rétal avait obligé son meilleur ami, M. le comte de Cramayenne, à s'exiler, et que lui, Fly, n'avait pas abandonnné son maître.

LÉON GOZLAN.

La suite à la prochaine livraison.

CAUSERIES CRITIQUES.

A M. LE DIRECTEUR DE LA SYLPHIDE.

Le vaudevilliste-romancier. — Les Enfants de Paris, l'Armoire de Fer, par M. Emile Vander-Burch. — Élisa de Rhodes, par M. Amédée Duquesnel. — Mathilde, par Eugène Sue. — Une Perle dans la Mer, par M. Alfred Desessarts. — Manette, par M. Hippolyte Bonnelier. — Lucie, par M. Jules Lacroix. — Voyage à Sainte-Hélène, de l'abbé Coquereau. — Les Cloches, par M. Henri de Lacretelle. — Les Boules de Neige, par Mme la comtesse de Narbonne-Pelet. — Une Explication. — La Soirée Castellane. — Michelot. — Artot. — Dœlher. — Batta. — Les Miniatures de M. Maxime David.

Sans aucun doute, Monsieur, vous connaissez le *Gamin de Paris*, cette pièce qui a fait le tour du monde, que l'on joue probablement en Chine, et que le *Gymnase-Dramatique* a représentée, l'autre jour, pour la trois cent cinquantième fois? Vous savez que le créateur de ce type admirable, si admirablement rendu par Bouffé, est M. Émile Vander-Burch, auteur d'une centaine de vaudevilles plus spirituels les uns que les autres? Eh bien, M. Émile Vander-Burch, qui a tant d'idées ingénieuses, vient d'avoir la plus ingénieuse idée qui lui ait jamais passé par la tête : le vaudevilliste s'est fait romancier, ou plutôt s'est refait romancier, car tout le monde a lu l'*Épingle noire* et le *Roi Margot*; le peintre du *Gamin de Paris* a résolu de nous décrire toutes les variétés de l'espèce, sous le titre joyeux et piquant des *Enfants de Paris*. Rien de plus appétissant que les plans littéraires de M. Vander-Burch, qui nous promet sans hésiter sept romans consécutifs, dont les titres seuls feraient la fortune d'un auteur moins populaire. Ce sont : l'*Armoire de Fer*, histoire d'avant-hier; *Zizi, Zozo et Zaza*, histoire de trois étages; *le Panier à Salade*, histoire de soixante-sept maisons; *la maison Maudite*, histoire de cent ans; *le Brevet d'invention*, histoire d'une savonnette; *l'Homme de paille*, histoire d'un fainéant; le *Général Polichinelle*, histoire de huit révolutions. Tous les héros de ces romans : financiers, industriels, militaires, magistrats, comédiens, journalistes, seront des enfants de Paris, frères de l'immortel Gamin; et celui qui ouvre la marche est le jeune Nathan Kurth, fils d'un usurier juif de la rue Saint-Nicolas-d'Antin, pauvre enfant abandonné du ciel et de son père, ménétrier par occasion, parricide en effigie, et millionnaire par héritage. Je ne vous raconterai pas l'*Armoire de fer*, tel est le titre de l'histoire de Nathan; je vous dirai seulement que c'est une des histoires les plus touchantes et les plus gaies que vous puissiez lire, et que ce premier roman place tout d'un coup M. Vander-Burch entre M. de Balzac et M. Paul de Kock. C'est en effet l'observation minutieuse de l'un, plus la simplicité; et la verve amusante de l'autre, moins le cynisme et les gravelures. Le grand talent de l'auteur des *Enfants de Paris* est de divertir et d'intéresser autant que qui que ce soit, sans jamais franchir les limites de la morale la plus sévère.

La morale me mène tout droit au roman d'*Élisa de Rhodes*, par M. Amédée Duquesnel. M. Duquesnel, auteur de l'*Histoire des Lettres avant le Christianisme* et *du Travail intellectuel en France au dix-neuvième siècle*, est un des écrivains les plus distingués que Paris puisse envier à la province, et son nouvel ouvrage est plutôt une belle méditation qu'un roman véritable. Il déplaira peut-être aux esprits légers qui ne cherchent que l'amusement dans une lecture, mais il fera les délices de toutes les âmes sérieuses, qui cherchent particulièrement à s'instruire et à s'édifier. Je ne saurais en faire mieux l'éloge et la critique, et je félicite d'avance ceux qui aimeront comme moi *Elisa de Rhodes*.

Féliciterai-je de même ceux qui partageront l'engoûment général pour un des livres les plus à la mode en ce moment : *Mathilde, ou les Mémoires d'une jeune Femme*, par M. Eugène Sue? Hélas! la critique elle-même aurait mauvaise grâce à n'être pas de l'avis de tout le monde, et je dois convenir que *Mathilde* est un roman rempli du plus vif intérêt; mais qu'on ne prétende pas, du moins, y voir la fidèle peinture du monde, et qu'on laisse aux réclames de l'édi-

teur le soin de signaler des portraits dans les principaux personnages de ces mémoires. S'il y a dans la société des hommes aussi méchants que Lugarto et des femmes aussi abominables que Mlle de Maran, ces hommes et ces femmes sont assurément plus habiles et moins enragés ; car les mauvaises facultés tiennent à l'intelligence comme les bonnes, et une méchanceté profonde est encore une sorte de génie. Lugarto et Mlle de Maran n'existent donc que dans l'imagination féconde de M. Eugène Sue, aussi bien que le monde véritablement fantastique au milieu duquel il fait mouvoir ces monstres mâle et femelle. Loin de nuire, du reste, à l'ouvrage, sous le rapport de l'intérêt, ces exagérations lui prêtent tout le charme d'un conte des *Mille et Une Nuits*. Mais la critique doit conseiller à l'auteur de préférer désormais le simple à l'étrange, s'il veut voir des succès littéraires et durables succéder à la vogue éphémère et mondaine de *Mathilde*.

Par exemple, un livre simple et littéraire, c'est *Une Perle dans la Mer*, par M. Alfred Desessarts. Ici, peut-être, l'action est-elle un peu trop faible et trop lente; mais les détails sont si délicats, les portraits si poétiques, les passions si douces, qu'on se laisse aller à cette lecture comme à un courant insensible, et que l'assoupissement léger qu'elle procure est une volupté qui n'a rien de commun avec l'ennui.

Manette, de M. Hippolyte Bonnelier, et *Lucie*, de M. Jules Lacroix, sont, au contraire, deux ouvrages tout remplis d'émotions. Je répéterai à M. Jules Lacroix ce que je lui avais dit à propos de *Quatre ans sous terre*. Ses négligences de style sont d'autant plus coupables qu'il ne tiendrait qu'à lui de les éviter, en n'écrivant, par exemple, que deux livres par an, au lieu d'enfanter un volume par mois, comme le bienheureux Scudéry. Quant au roman de M. Bonnelier, il commence bien, il continue passablement, mais il finit assez mal, ou plutôt il ne finit pas du tout. *Quel est donc ce mystère*, et pourquoi échouer ainsi à l'entrée du port?

Parlez-moi de M. l'abbé Coquereau, l'aumônier de la *Belle-Poule*, pour achever noblement la plus périlleuse navigation! Imaginez, en effet, les difficultés d'un sujet pareil. Un prêtre qui raconte ses émotions et ses pensées pendant l'exhumation, le voyage et l'apothéose de l'empereur Napoléon! Eh bien, M. l'abbé Coquereau s'est maintenu à la hauteur d'une telle entreprise, dans *les Souvenirs du Voyage à Saint-Hélène*. Il y a là des éclairs qui rappellent Bossuet, des méditations à faire envie à M. de Lamartine, et quelques aperçus fantastiques dignes du sombre génie d'Hoffmann. J'ai conçu et partagé, après avoir lu cet ouvrage, l'ardeur qui fait courir tout Paris aux éloquentes prédications de l'aumônier de la *Belle-Poule*.

En vérité, Monsieur, j'ai du bonheur ce mois-ci, car il ne me tombe sous la main que des livres estimables ou charmants. Voici de petits vers délicieux signés de deux noms différemment illustres : *les Cloches*, par M. Henri de Lacretelle, et *les Boules de Neige*, par Mme la comtesse de Narbonne-Pelet. Vos cloches sonnent très-bien, monsieur de Lacretelle, et elles seront entendues de cent lieues à la ronde! Vos boules de neige font regretter l'hiver, belle comtesse; et, loin de se fondre au soleil du printemps, elles passeront de main en main sous les marronniers en fleur! — Quant à vous, M. Edmond Cador, qui révélez si élégamment *Le dessous des cartes*, je dois rendre à votre petit livre cette justice, que jamais je n'ai vu de vélin plus riche et d'impression plus magnifique. Si votre ramage ressemble à votre plumage, vous serez le phénix des hôtes de ma bibliothèque.

Il me semble que voici nos comptes réglés avec la littérature. Ah! j'allais oublier une dette d'honneur! M. Emmanuel Gonzalès craint qu'on n'ait pris pour une accusation de plagiat les rapports que j'ai signalés entre une nouvelle de son *Livre d'Amour*, et un feuilleton antérieur de M. Pitre-Chevalier. M. Gonzalès étant convenu de la réalité toute particulière de ces rapports, avec la meilleure foi du monde, je déclare que mes critiques auraient été fort mal comprises par quiconque y eût trouvé l'imputation d'un larcin littéraire ; chacun sait qu'il n'est plus rien de nouveau sous le soleil, et j'ai seulement voulu montrer comment les beaux esprits se rencontrent.

Étiez-vous, samedi, Monsieur, à la soirée dramatique de M. le comte de Castellane? Avez-vous entendu, dans le *Souper du Diable*, opéra vraiment comique, cette jolie élève de Ponchard, qui donne tant d'espérances? Avez-vous vu jouer la *Veuve*, cette spirituelle esquisse de madame de Nansouty, qui a désiré garder l'anonyme? Avez-vous surtout admiré, dans les *Fausses Infidélités*, le jeu si fin, si délicat et si rond de Michelot, cet élégant souvenir de la comédie d'autrefois, le seul qui puisse reparaître quand Mlle Mars a disparu? — Hélas! se disait chacun en sortant de l'hôtel Castellane, pourquoi faut-il que Michelot soit au Conservatoire, au lieu d'être à la Comédie-Française!

— Pourquoi faut-il que M. Artot s'en aille à Bucharest? disait également la foule des ama-

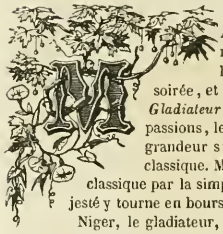
teurs et des belles dames, en descendant mardi dernier des salons de M. Erard. M. Artot, en effet, est le violon français par excellence; il réunit la légèreté et la force, la grâce et la passion, la fougue et la simplicité; en un mot, toutes les qualités que se partagent les autres. MM. Dœlher et Batta ont dignement figuré auprès de lui dans cette matinée brillante, que toutes les dames appelaient, en souriant : le Concert des jolis garçons.

Encore un mot avant de terminer, Monsieur, un mot de réparation indispensable pour un artiste qui a été involontairement oublié dans votre revue du Salon de peinture. Je veux parler d'un miniaturiste qui s'est placé depuis quelques années au premier rang, et je ne saurais désigner plus clairement M. Maxime David. Le cadre de M. David, placé dans une des premières fenêtres de la grande galerie du Louvre, comprend deux portraits d'homme et trois portraits de femme, lesquels, sans rien ajouter à la sérieuse réputation de l'artiste, ne peuvent manquer de mettre son talent à la mode dans le beau monde. Quelle jolie femme ne voudrait être peinte comme Mme ***? et combien peu de ministres l'ont été comme M. Lacave-Laplagne! M. David est le seul miniaturiste de nos jours qui réunisse à un tel degré la force et la grâce, et ses portraits sont une étude si profonde et si délicate de la nature, qu'un jour viendra où les amateurs se les disputeront comme de véritables tableaux.

Marquis DE CHATILLON.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Le Gladiateur, par Mme d'ALTENHEIM. — *Le Chêne du Roi*, par M. SOUMET.



Alexandre Soumet n'en a pas eu le démenti : appuyé d'une main sur sa noble fille, et de l'autre main couvrant celle-ci du bouclier académique, il a livré deux combats dans la même soirée, et peu s'en est fallu qu'il ne remportât une double victoire. Le *Gladiateur* est une tragédie romaine dans toute l'acception du mot. Les passions, les caractères, les situations, le style, sont empreints de cette grandeur surnaturelle qui était le cachet par excellence de la tragédie classique. Malheureusement, la pièce de M. Soumet est bien loin d'être classique par la simplicité, et souvent l'élévation y monte sur des échasses, la majesté y tourne en boursoufflure, la grâce y devient de la mignardise.

Niger, le gladiateur, avait une femme qui allait être mère. L'impératrice Fausta voulait l'être aussi, et une sorcière lui avait ordonné d'arracher un enfant du sein maternel. Le sort tomba sur la fille de Niger, et César et Néodémie naquirent le même jour. Ces deux enfants devaient avoir une même destinée, vivre heureux ou malheureux sous la même étoile, et mourir, comme ils étaient nés, à la même heure. Or, cette Néodémie, qui était si précieuse à garder (la tragédie n'en fait pas d'autres!), fut perdue à la fois par l'impératrice et par le gladiateur. Un noble personnage, Flavien, la trouva, l'aima, l'affranchit et voulut l'épouser. Mais Néodémie, instruite par un martyr, était chrétienne, et elle préféra la palme de la mort à la couronne nuptiale. Amenée dans le cirque, Niger va l'immoler au peuple souverain, lorsqu'en lui découvrant le cou pour la frapper, le malheureux reconnaît sa fille. Il obtient du peuple un sursis; mais le lendemain, il ne peut arracher Néodémie à la honte qu'en la poignardant, comme Virginius. Telle est, en deux mots, la tragédie de M. Soumet et de Mme d'Altenheim; car le nom du père et celui de la fille ont été proclamés au milieu des bravos. Nous ne parlerons pas du *Chêne du Roi*, ce pâle rellet du beau roman de *Woodstock*, fatale et malheureuse escarmouche qui est venue gâter le triomphe de M. Soumet, et qui n'a servi qu'à faire valoir le jeu spirituel de M. Régnier. Nous conseillons au théâtre de séparer au plus tôt cette œuvre morte d'un ouvrage qui est tout plein de vie, et le *Gladiateur*, dégagé de ce fardeau, pourra, grâce à quelques centaines de beaux vers, fournir sa carrière avec honneur.

P.-C.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

A Madame Amélie de P***

Grandbois, 2 mai.

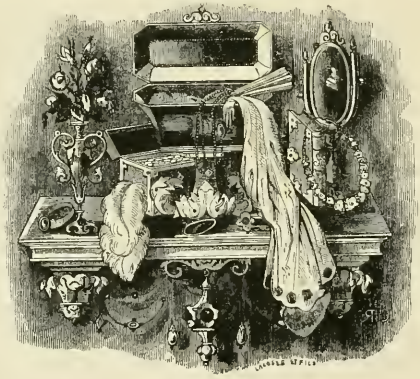
Ce n'est pas de Paris que sera daté mon bulletin de modes, Madame; j'ai voulu jouir un peu des lilas et des ébéniers en fleurs, et me voici dans cette jolie petite terre du Berry que vous connaissez. Vous la trouveriez bien charmante, surtout telle qu'elle est devenue; on dirait que le château a été agrandi, tant on a su tirer parti de ces pièces perdues, qui aujourd'hui me semblent les plus agréables de l'habitation. Par exemple, savez-vous quelle est ma chambre? savez-vous d'où je vous écris?—du garde-meuble.—Tout le rez-de-chaussée est rétabli en appartements; le garde-meuble est aux combles, le billard est à l'entrée de la serre, et il n'y a plus de salle d'attente: elle est remplacée par un vestibule extérieur. Donc, Madame, bien que vous connaissiez Grandbois, vous ne savez pas de quel délicieux petit réduit partent ces lignes, vous ne me voyez pas d'*où vous êtes*, comme vous m'écriviez un jour.

Ma chambre est tendue entièrement d'un papier pékin, à raies nankin chinées, à petites fleurs délicates, douces, fraîches comme une peinture; les rideaux sont en mousseline blanche à larges raies mates nankin, et les meubles sont en nankin. Vous ne pouvez rien imaginer de plus convenablement coquet. Vous savez que rien n'est difficile à observer comme la coquetterie du négligé. Ma sœur a confié les détails de son ameublement à deux hommes très-capables, au tapissier de votre mère et à Prot. Ce dernier surtout a fait des prodiges; rien ne l'arrête, rien ne l'embarrasse. Placez-le entre quatre murs; quand il en sortira, vous aurez une pièce complète, avec des portes, des panneaux, des corniches; il a fait de l'orangerie, qui, vous devez vous le rappeler, était un véritable hangar, le plus ravissant salon de musique, avec des papiers Watteau, des baguettes d'or, des encadrements au-dessus des portes; on ne conçoit pas que le papier peint ait pu arriver à ce degré de supériorité et d'illusion.

Grandbois est fort animé pour le moment. Les préparatifs du mariage de Suzanne lui donnent une vie qui lui sied à merveille. Vous ne reconnaîtriez ni ces antiques salles rajeunies par Prot, ni ma triste sœur animée par le bonheur de sa fille. Hier, il est arrivé de Paris des caisses, dont l'examen l'a occupée et distraite toute la journée; elle était plus contente que ma nièce. Ma nièce, entre nous, a de bien trop grandes joies dans le cœur pour y admettre de petits bonheurs!....

Vous devez vous étonner, Madame, de me voir à Grandbois pendant que les emplettes se font à Paris.— C'eût été bien le moins, n'est-il pas vrai, que visitant les magasins toute l'année pour les autres, je présidasse dans cette occasion à tout ce qui leur est demandé. — Je n'ai pas manqué à ce devoir aussi complétement que vous pourriez le penser; j'ai fait quelques choix, et pour le plus grand nombre, j'ai laissé mes pouvoirs à la maison Giroud-de-Gand, dont l'expérience ne me permettait pas de douter. En effet, ce qui est arrivé hier me montre que j'ai eu raison d'avoir confiance.

Vous serez bien aise, n'est-ce pas, de savoir à quoi nous avons passé notre journée. Après déjeuner, nous nous sommes réunis dans le grand salon rond que vous connaissez, où ma sœur et moi nous avons procédé à l'ouverture des caisses avec une solennité qui divertissait beaucoup Suzanne et M. de D., assis près l'un de l'autre dans la petite causeuse de pékin vert pomme. Alors nous avons été ébahis par un luxe de nécessaire, de corbeille, de voiles et de bijoux à tenter un prince d'Orient.



J'aurais envie de vous parler des caisses elles-mêmes, tant elles m'ont paru curieuses. En vérité, la maison Giroud-de-Gand met à ses envois un soin d'une rare susceptibilité. Les étages par rayons, les cases, les cordages, les champignons, tout est employé pour faciliter le transport des objets les plus opposés entre eux. Il est arrivé des chapeaux de crêpe qui ont dû être l'objet d'une étrange sollicitude pour Lemonnier-Pelvey. Envoyer si loin ces coquetteries si fragiles, c'était inquiétant, sans doute, et cependant si les chapeaux ont couru des dangers, c'était bien plutôt dans le trajet de la rue Saint-Honoré à la rue Laffitte, ballottés dans le carton aux mains d'un domestique insouciant, que de la rue Laffitte au château de Grandbois, solidement maintenus par des champignons à secret.

Les chapeaux de Lemonnier-Pelvey sont ceux du trousseau, c'est-à-dire ceux du matin; c'est une capote de crêpe citron, à demi couverte d'un demi-voile, sans aucun ruban. — Un chapeau en paille d'Italie cousue, avec un velours groseille posé dessus, à plat. Une capote en crêpe blanc avec une longue branche de lilas mêlé. Tout cela, simple à l'excès, est remarquable par l'élégante distinction qui est le cachet de ce magasin. Personne ne comprend *le simple* aussi bien.

Les chapeaux de la corbeille, ceux du soir, ont été fournis par Maurice-Beauvais. Il faut y distinguer surtout un petit chapeau de crêpe abricot, avec une longue plume tordue; et un chapeau de crêpe blanc, avec des marabouts qui ombragent un bouquet de roses de haie et de bluets.

Les robes faites sortent des ateliers de Mme Debaisieux et de Mlle de Moismont. Pour le trousseau, Mme Debaisieux a fait une charmante redingote en taffetas hortensia, qu'elle a garnie par-devant avec des fantaisies de passementerie à peu près pareilles à l'étoffe. Les manches sont plates, fermées au poignet par des olives fort jolies, et le devant est garni avec des biais. Les étoffes viennent toutes des magasins de Thiébaud-Guichard; elles ont paru charmer ma nièce plus que tout; elle jouait comme une enfant avec ces taffetas dont les nuances changent brusquement à l'ombre ou au soleil. Nous-mêmes nous ne pouvions nous lasser d'admirer ces pékins à colonnes fleuries, nacrés par le travail; ces taffetas souples, glacés, si brillants, si éclatants! Vraiment c'est une jolie chose qu'une corbeille de mariée!

Thiébaud-Guichard a des étoffes que ma plume ne peut décrire; les mots ne peuvent vous rendre l'effet insaisissable, l'impression vague de ces fleurs dessinées en perfection sous un glacé qui en atténue la crudité. Je ne saurais vous dire comment la nuance apparaît au travers d'une autre nuance comme à travers une vapeur; c'est ravissant. Suzanne a demandé plusieurs pièces de taffetas larges, glacés; toutes ses robes du matin auront l'écharpe pareille, ce qui n'a pas empêché qu'on ne mît dans les cadeaux un choix délicieux d'écharpes de fantaisie; je me suis peut-être oubliée dans ce choix, tant il était difficile de se prononcer rigoureusement entre les beautés de Thiébaud-Guichard. Elle a donc six écharpes : une en reps damassé noir; deux en gros-de-naples glacé chiné, à colonnes; deux en taffetas glacé uni, encadrées d'une bordure chinée, et une en foulard blanc des Indes, entourée d'une bordure rayée, orange et violet. De plus, l'écharpe indispensable de dentelle noire, et une en tarlatane garnie de franges en fil.

Mlle de Moismont a fait pour la corbeille une robe en pékin rose, garnie de petits rouleaux, si simple par sa façon, qu'elle est bien véritablement une petite parure d'été; les manches courtes sont plates, entourées de rouleaux, et le corsage est drapé. De jolies robes en tarlatane, en taffetas glacé, en pékin, toutes à manches courtes, sont prêtes à recevoir des fleurs à l'occasion.

Mme Debaisieux a fait la robe du grand jour, aussi simple et en même temps aussi pompeuse que possible. Représentez-vous Suzanne dans le vêtement que je vais vous décrire, Madame, avec sa haute taille élancée, sa gracieuse tête couverte du voile, et son visage sérieux encadré de ses nattes noires et *puissantes*, comme disait le peintre qui fit son portrait pour vous. La robe de Suzanne est en dentelle, en point d'Angleterre, d'une finesse remarquable, entièrement doublée de satin blanc; la jupe est assez démesurément longue par-derrière pour qu'on puisse dire qu'elle fait la traîne. Le corsage, plat, descend en pointe, et monte assez haut pour autoriser des manches longues, plates, qui donnent à ce costume une gravité pleine de noblesse. Les manches sont fermées ainsi que le corsage par des boutons en perles, entourées de diamants, dont Suzanne peut faire une parure plus tard; la perle qui fait le milieu du bouton est grosse comme un noyau de cerise. Au cou, elle aura une croix de diamants suspendue à plusieurs rangs de chaînons d'or. Son voile de dentelle reposera sur une grande partie de sa coiffure, sur la petite couronne d'usage, et un peu

sur une guirlande en fleurs d'oranger, qui entourera son front. Cette guirlande est un merveilleux ouvrage de Mme Lainnée ; ce n'est plus la petite branche de convention que Suzanne portera au-dessus de sa natte, c'est la plante naturelle, avec ses boutons entr'ouverts, sa fleur aux pétales jaunes, son feuillage irrégulier ; c'est admirable de vérité. J'ai ouvert le carton de satin blanc dans lequel on l'avait placée, Léon s'est levé, il a voulu l'essayer sur le front de Suzanne; mais elle en a paru si contrariée, qu'il l'a remise gravement, et ils se sont regardés avec une naïveté si angélique, si tendre, que les larmes nous ont gagnées ma sœur et moi. — Pauvres chers enfants !

Pour faire diversion, j'ai admiré la montre, qui vient de chez Benoît. Quel délicieux bijou! on dirait une montre de l'Epine, à sa boîte, à son aspect vieille mode; et comme une montre de l'Epine, elle sera bonne et durable, car l'horlogerie de Versailles est aujourd'hui des plus estimées. Benoît la donne comme un de ses meilleurs ouvrages, c'est tout dire.

Léon la prit dans sa main, Suzanne la dévorait du regard. — Tenez, lui dit-il en l'élevant, comme s'il allait la jeter à terre, si je croyais qu'elle dût marquer une heure malheureuse pour vous, malheureuse par ma faute, je la briserais. — Elle s'arrêterait plutôt, répondit doucement Suzanne.

Ce propos d'amoureux, cette confiance de jeune fille sensible, furent comme un défi à la destinée....

Pauvres chers enfants!

Le moment vint de déployer les châles de cachemire ; c'est Rosset qui les a fournis. M. de D.... a voulu que cette dépense fût une des principales de la corbeille. Ma nièce a cinq châles de cachemire, c'est beaucoup; trois châles de l'Inde, un long bleu, un carré noir et un carré rouge; deux châles français, l'un à dessins turcs, long, à fond orange; l'autre, carré blanc. Je crois que Rosset a peu de châles plus beaux que le long bleu à longues et hautes palmes; quant aux châles français, il n'y en a pas de plus riches ni de plus parfaits.

On a demandé à une maison, dont j'aurai beaucoup à vous parler plus tard, Madame, les écharpes, les mantilles de dentelle, des robes de fantaisie, des petits taffetas du matin, une jolie pelisse courte ou poult de soie rose, des tabliers, de ces fichus dont la grâce est le seul mérite; c'est chez Richard-Potier, ce magasin fondé d'après les magasins anglais, où l'on *travaille* ce que l'on *vend*.

Je n'avais pas oublié les corsets de Josselin, ceux de coutil et ceux de poult de soie. Mlle Josselin a acquis une *infaillibilité* qui la rend précieuse aux personnes éloignées de Paris.

Richard-Laurent, qui a une célébrité méritée pour son talent de robes de chambre, a envoyé, avec des gilets pour Léon, sa robe de chambre et celle de Suzanne. La forme turque en est fort gracieuse; l'étoffe est de cachemire d'été doublé de marceline violette.

Toutes les boîtes à ouvrages, les corbeilles, les tapisseries commencées, viennent du *Père de Famille* ; Tachy a rassemblé tout ce qu'il avait de plus joli et de plus utile.

Un sachet de mousseline brodé, doublé de taffetas rose, enferme les mouchoirs, pour lesquels Chapron a déployé tout son savoir. — Léon prit un mouchoir et lut le nom de Suzanne avec un accent caressant, et une sorte d'émotion qui voulait dire : *ma Suzanne!* Ma sœur en tenait un autre, qu'elle regardait attentivement depuis un moment; celui-là avait deux chiffres couronnés : — Suzanne, comtesse de D., dit tristement ma sœur en posant ce mouchoir sur la table, et non plus Mlle d'A.

A bientôt, Madame, les nouveautés du bois de Boulogne.

Vicomtesse De Senneville.

LA

DERNIÈRE SŒUR GRISE.

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE *.

L'ÉNERGIE humaine ne s'éleva jamais si haut qu'à l'époque où la France ruinée, ensanglantée au dedans, méprisée au dehors, tira de ses flancs épuisés quatorze armées, et les poussa aux frontières. Les historiens ont dit ces admirables chocs de toutes les nations contre la nôtre; je n'ai à parler ici, heureusement pour moi, que de la bravoure isolée d'un jeune homme. Quelques traits de plume, quelques gouttes d'encre suffiront. Le héros n'exige pas une grande toile; son biographe n'a qu'une demi-feuille de papier à lui donner.

Francis se battit comme un homme décidé à se faire tuer : on ne se bat jamais si bien. Cent hommes de sa compagnie ayant été détachés pour s'emparer d'une pièce de canon servie par des Autrichiens, il s'offrit pour être du nombre. On l'accepta. Campée sur un mamelon, la pièce dominait la plaine, son feu était incessant. Elle tirait à plaisir. Cinq cents pas étaient sa distance. Après les premiers vingt pas, le capitaine et vingt hommes tombent, et ne se relèvent plus. Il est vrai que les artilleurs autrichiens avaient aussi perdu quelques-uns des leurs, grâce à une fusillade nettement dirigée. Le lieutenant prend le commandement, fait recharger les armes, regarde ses républicains et marche. Seconde volée de la pièce. Cette fois, quarante-cinq fantassins sont mis hors de combat; on ne retrouva pas la jambe gauche du lieutenant, lorsqu'on voulut le lendemain lui rendre les honneurs de la sépulture. Les cent hommes étaient donc réduits à trente-cinq. Mais ce reste intrépide n'était plus qu'à quarante pas environ de la pièce, qui n'était plus manœuvrée que par trois hommes, car les Autrichiens avaient été touchés aussi. Une question assez grave se présentait. Si les trente-cinq survivants arrivaient sur la pièce d'artillerie avant qu'elle vomît la mitraille dont on la gorgeait, la pièce était à eux; si elle faisait feu avant qu'ils fussent sur elle..... elle fit feu. Le coup porta en plein. Il ne resta qu'un homme sur ses pieds, qui en usa bien. Francis s'élance, et d'un coup de fusil il tue un canonnier, d'un coup de sabre il se défait de l'autre, le troisième s'en alla. Francis encloua la pièce.

Quand il rejoignit son corps, le général lui dit : « Comment te nommes-tu ?

— Maubert, répondit-il, simple soldat de la république.

— Capitaine Maubert, lui dit le général, la Convention te nommera colonel;

* Voir la cinquième partie, page 259.

c'est tout ce que je puis t'offrir. Tu n'as pas d'habit et je n'ai pas de bottes. Viens m'embrasser. »

Appelé, ainsi qu'il était d'usage, à rendre compte à la Convention nationale de ses opérations militaires, le général emmena Francis avec lui à Paris. Ils furent admis tous les deux à l'honneur d'une séance spéciale. Le général déposa aux pieds de l'assemblée les drapeaux pris aux Autrichiens; Francis, le maillet à l'aide duquel il avait mis hors de service la pièce de canon. Dans son rapport circonstancié, le général raconta avec la chaleur et le laconisme militaires le courage réfléchi du jeune soldat debout à ses côtés. Les tribunes applaudirent avec enthousiasme, et l'on connaît l'enthousiasme du public de cette époque volcanique. Dans tous les cœurs, dans tous les yeux se lisait le désir unanime de voir décerner à Francis une récompense digne de lui, digne de la nation. Quand les lions sont bons, le miel coule de leur bouche comme de la gueule de celui que tua Samson. Mais elles étaient rares les récompenses en 93. La Convention déclarait qu'on avait bien mérité de la patrie, et tout était dit. Cette récompense en valait certes bien d'autres, et Francis, qui n'en attendait aucune, s'en fût contenté. Malheureusement il n'était que simple soldat, l'usage s'opposait à ce qu'une si haute et si solennelle mention fût exprimée à propos de l'exploit isolé d'un militaire obscur. En le nommant colonel, la Convention ratifiait l'engagement du général, mais elle ne payait en réalité par aucun mouvement de générosité une belle action, sentie profondément par le peuple. Habitué pendant des siècles à voir prodiguer les distinctions, les titres, les honneurs, auxiliaire vital des monarchies, le peuple ne pouvait encore s'habituer à une reconnaissance ineffective, purement mentale, et pour ainsi dire toute de tête. Il n'avait à donner que des pleurs d'admiration, des cris sortis de l'âme, et cela le tourmentait comme une ingratitude, à ce brave et noble enfant debout devant lui, peuple souverain, debout en face de la plus formidable assemblée qui se soit jamais trouvée au monde. La noble modestie, la douce candeur de Francis qu'il appelait l'intrépide Maubert, augmentaient encore ses regrets.

Embarrassée de cet énergique accueil fait par le peuple au jeune soldat, la Convention cherchait à concilier ses devoirs, prescrits par des règlements inviolables, avec cet immense désir de gratitude qui se manifestait comme un ordre autour d'elle. On ne sait de quelle manière se serait terminée cette anxiété si honorable pour Francis, si tout à coup les portes de la salle ne se fussent ouvertes pour laisser passer, au bruit du canon qui tonnait sur la place du Carrousel, au murmure confus de vingt mille voix, au bruit des pas tumultueux qui foulaient le parquet des salles voisines, pour laisser passer, disons-nous, et défiler devant la Convention, toute une procession civique.

Les membres se levèrent; le peuple battit des mains. On se découvrit.

C'était la déesse de la Raison, qui, en traversant le quartier, n'avait pu se dispenser de rendre une visite de politesse à ceux qu'elle inspirait si bien. Son cortége était une population, une armée.

D'abord venait l'Agriculture, vêtue mi-partie en Cérès, mi-partie en Pomone, portant des gerbes de blé sur la tête, des fruits dans son tablier, le tout en carton, et ayant au dos cette inscription : *Plus de dîmes, plus de corvées.*

Après l'Agriculture venaient les Métiers représentés chacun par un mandataire particulier, qui portait d'une manière visible le produit de sa profession. Le tailleur étalait une carmagnole modèle; le chapelier montrait un bonnet rouge, symbole légèrement contradictoire; le cordonnier, une paire de souliers; l'horloger, une pendule; ainsi des autres. Chaque symbole s'arrêtait devant le président, qui lui rendait le salut.

Ensuite s'avançait l'Innocence sous les traits d'un bel enfant nu, paré de guirlandes artificielles.

L'Innocence était suivie de la Probité, chargée et drapée d'assignats.

L'une et l'autre précédaient la Religion sous les traits d'un homme sage. Il était réputé sage, parce qu'il avait une tunique grise et une longue barbe blanche.

Immédiatement après la Religion marchait la Morale. C'était une femme d'âge mûr, tenant un livre ouvert sous ses yeux. Ce livre était la philosophie de Delisle-de-Salle, avec vignettes.

Les Ris, les Jeux et les Amours se plaçaient entre la Morale *et les anciens Préjugés des temps à jamais odieux.*

C'était la Noblesse en habits de marquis. Que d'outrages avaient reçus la soie et les dorures! Premier préjugé.

C'était la Magistrature ayant à la main les principaux instruments de torture. Second préjugé.

C'était le Fanatisme habillé en inquisiteur. Troisième préjugé.

C'était encore une foule de préjugés du second et du troisième ordre.

Suivait immédiatement le vaisseau de l'Etat, construit dans les proportions d'une forte chaloupe, fixé sur un plateau mouvant. De temps en temps le Fanatisme et la Banqueroute saisissaient les cordes pendues le long du vaisseau et cherchaient à le renverser; mais la Liberté, une femme coiffée du bonnet phrygien, refoulait à coups de pique les deux monstres, qui reprenaient leur place dans le cortége. A la poupe du vaisseau s'élevait la Bastille à demi foudroyée par le tonnerre.

Enfin paraissait, dans un char doré comme les anciennes voitures de la cour, c'est-à-dire doré partout, au timon, sur les roues, la déesse de la Raison. A demi nue, elle tenait d'une main un exemplaire des *Droits de l'homme*, elle s'appuyait de l'autre sur l'épaule d'une jeune fille qui représentait *une victime de l'abus de l'autorité paternelle*, origine du despotisme, source de toutes les calamités sociales.

Un frémissement d'admiration émut l'assemblée et le peuple des tribunes à l'aspect de ces deux belles créatures, choisies entre les plus belles.

Francis poussa un cri qui domina tous les cris. Il pâlit, il chancela, il voulut parler; ses deux bras restèrent tendus, mais sa bouche ne rendit aucun son distinct.

La Raison était la belle, la superbe Louisiane de Kermaji; la victime de l'autorité paternelle, Constance de Rétal.

L'exclamation, le mouvement, le geste de Francis, furent pris par tous les spectateurs de cette scène pour le témoignage irrésistible, spontané, d'une profonde admiration. Et comme on se gênait fort peu à cette époque dans la manifestation des sentiments même les plus vifs, on imagina que la surprise du jeune Maubert n'était pas exempte d'amour.

Le président comprit la pensée secrète de la foule. Après avoir ordonné à Francis de s'approcher du char qui était arrêté au milieu de la salle, il lui dit :

« Maubert, ta récompense, la voilà. Choisis pour épouse celle de ces deux filles qui te plaît le mieux. La nature verra avec plaisir ton choix, et la nation sera heureuse de penser qu'elle a fait quelque chose pour ton bonheur. »

Des bravos, des piétinements frénétiques, des aplaudissements qui éclataient à la fois comme un gros orage chargé de grêle, prouvèrent au président qu'il avait l'approbation du peuple souverain.

Au milieu de l'orage on entendait ces mots qui le traversaient comme l'éclair :

— C'est cela! disaient les tribunes.

— C'est cela! mugissait la foule qui avait pu abolir pièce à pièce tous les cultes, toutes les vieilles habitudes, mais qui gardait encore, intacte et entière dans son âme, l'éternelle religion de la beauté. Au plus brave la plus belle, semblait-elle dire, retrouvant dans une circonstance chevaleresque une des plus heureuses maximes des preux chevaliers.

Elles étaient bien belles, il faut le dire, ces deux jeunes filles arrachées à l'ombre

des couvents le jour où la révolution en avait brisé les grilles, et que la nation n'avait cru pouvoir mieux indemniser de tant d'heures de captivité, de tant de souffrances, de tant de persécutions, qu'en les promenant de carrefour en carrefour, qu'en les produisant sous le ciel comme des preuves d'une abominable tyrannie.

Ces saturnales patriotiques qui étaient bruyantes, scandaleuses, ridicules à l'excès, n'étaient nullement indécentes en elles-mêmes. Si Louisiane et Constance furent exposées aux yeux de la populace, aucun outrage ne fut commis envers elles. C'était de l'ivresse, de l'extravagance, de la folie, rien de plus. Après avoir eu peur, les deux religieuses semblaient s'être résignées au spectacle pour lequel on les avait trouvées bonnes. Louisiane justifiait l'idée colossale que le peuple s'est formée en tout temps d'une déesse, d'après les croyances plastiques venues du paganisme. Son front, ses grands yeux bretons, sa bouche fière, ses épaules audacieuses, ses bras blancs comme ceux de Diane courant les grandes chasses, réalisaient le type dont elle était la vivante image. Le manteau de velours rouge, le bonnet immortel de la déesse, ce bonnet si simple et si hardi qu'aucune nation, pour insolente qu'elle ait été, n'a fait tomber, et c'est tout ce que Louisiane portait, ce bonnet et ce manteau de pourpre relevaient ces belles chairs par une simplicité antique.

Constance, assise aux pieds de Louisiane, et mise pour ainsi dire sous sa protection, tenait lieu de bas-relief à la statue. Moins de saillie, plus de finesse et de modestie, autant de charmes. Si ce n'était plus la religieuse, la sœur grise du couvent de la rue du Temple, c'était toujours la femme inclinée et pieuse des bas-reliefs antiques, la femme au long voile, touchant d'une main pensive à ses cheveux, soulevant dans l'autre la lampe de la méditation.

Dieu seul sait au juste ce qui se passa dans l'âme de Francis de Cramayenne, à la fois prêtre par le titre, homme par le cœur, soldat par hasard; à la fois retenu, lié, enchaîné par des vœux éternels, libre aussi de prendre Constance dans ses bras, de la presser sur son cœur, d'en être le possesseur et le maître, et forcé de se décider sur-le-champ, à la minute, en présence de cette terrible Convention nationale, dont les désirs étaient des ordres, qui venait de lui dire : « L'une de ces deux femmes est à toi. Choisis! » Elle était galante ce jour-là, la Convention. Malheur si on refuse de se laisser caresser par la patte du tigre quand il est bon! sous le velours, l'ongle. Et puis n'était-ce pas sauver Constance, l'arracher à cet horrible martyre de la publicité, n'était-ce pas les sauver toutes deux, Constance et Louisiane, que de se marier avec l'une d'elles?

Constance et Louisiane pleuraient de honte, de joie, de surprise, de peur et d'espoir dans les bras l'une de l'autre.

Le peuple prit cette effusion pour un mouvement de pudeur. Il se tut avec respect. Le président attendait.

Il attendit encore dix minutes.

Le silence de Francis se prolongeant, le président dit d'une voix qu'il rendit aussi aimable qu'il le put : « Puisque le brave Maubert est trop galant pour se décider, pour montrer une préférence exclusive, l'assemblée prie la Raison et sa protégée de s'entendre et d'arrêter quelle sera celle des deux qui s'offrira pour épouse. »

La main de Constance étreignit vivement celle de Louisiane. Qui n'aurait compris que cela voulait dire : Sois sa femme! moi je ne puis pas l'être?

Louisiane n'eut pas ce courage-là. Ce ne fut pas elle qui osa répondre à la proposition du président.

Et comme les tribunes regardaient! écoutaient! attendaient!

Après un nouveau et dernier délai, le président s'adressant à Francis, lui dit :

« Maintenant, Maubert, tu peux, sans blesser l'amour-propre de celle que tu ne choisiras pas, offrir la main à celle que tu désires avoir pour compagne. »

Francis tendit sa main droite toute tremblante, et sans force, à Constance de Rétal, qui la prit pour descendre du char.

« Au nom de la loi, dit alors le président, soyez unis, Constance, fille Rétal, et « Maubert, colonel de la république. Vous êtes mariés! Greffier, prenez acte. »

On aurait entendu le canon qui tira en ce moment, si le peuple n'eût aussi salué par ses accents d'ivresse ce mariage patriotique.

DIX-SEPT ANS APRÈS.

Un jour de l'année 1810, au mois d'août, une calèche de voyage s'arrêtait devant la grille d'une maison de campagne de Saint-Mandé, et sur le sentier de gazon et de sable qui se dessine entre le bourg et le bois de Vincennes. C'étaient de nouveaux propriétaires, venant prendre possession et s'installer chez eux; on ne pouvait en douter à la politesse du jardinier placé à l'entrée, son bonnet blanc à la main. Trois personnes descendirent de la calèche; deux femmes encore fort jeunes, mises avec une simplicité élégante, et un homme de trente-six à trente-huit ans environ. A peine la grille fut-elle ouverte, qu'ils s'élancèrent à pas précipités dans la sinueuse allée de mélèzes plantée de l'entrée à la maison même. Tout en conduisant lentement derrière eux le cheval et la calèche, le jardinier paraissait émerveillé de l'empressement de ses nouveaux maîtres. Ce désir d'arriver finit par être si impérieux chez eux, qu'ils se mirent à courir comme des écoliers se défiant de vitesse.

Les forces leur manquèrent à tous trois, et ce fut moins de fatigue que d'émotion, lorsqu'ils se trouvèrent dans la cour de la maison. L'homme s'assit épuisé, le visage baigné de sueur, sur un banc de pierre, à l'ombre d'un grand mur couvert de lierre; l'une des deux femmes allait, comme une folle, embrassant chaque objet qui se trouvait devant elle, le tronc d'un vieux tilleul tortu, à demi mort, un anneau de fer rouillé scellé dans le mur, tout près de l'écurie, des pots de fleurs en faïence verte rangés sur les bords de la croisée.

Aucun d'eux n'entendit d'abord les gémissements d'un chien enchaîné dans sa loge.

Constance la première les remarqua, et le regard distrait comme lorsqu'on se souvient après un long oubli, elle écouta mieux, et elle alla ensuite vers le chien, qu'elle tira doucement par la chaîne hors de sa loge.

Le chien se coucha aussitôt à plat ventre aux pieds de Constance, remuant sa longue queue pelée, tremblant comme s'il avait eu bien froid, promenant en l'air son museau inquiet et heureux, montrant à celle dont il appelait les caresses sa pauvre tête décrépite, osseuse et dégarnie, ses yeux d'un gris nébuleux et terne.

Fly était aveugle.

Autour de cette affectueuse créature, qui avait alors vingt-deux ans, Francis, Louisiane et Constance pleurèrent comme des enfants, sans avoir honte de leur sensibilité. De leurs mains émues, Constance et Francis caressaient le dos frémissant, la tête agitée de Fly. Ils lui disaient: «Mon vieux Fly, mon bon Fly, mon ami Fly, tu t'es donc souvenu de nous? Fly, tu nous as donc reconnus? » La joie prêtait une âme intelligente au pauvre chien. Une espèce de roucoulement tendre, étouffé, continu, exprimait son bonheur. Constance ayant pris la tête du chien et l'ayant placée sur ses épaules, Fly faillit mourir de cet excès de tendresse pour lui. Il ne gémissait plus, il n'aboyait plus; il soufflait, et ses côtes battaient fort. Francis le prit alors doucement dans ses bras et le porta au soleil. Peu à peu la chaleur le ranima. Fly se sentit si bien et si rajeuni apparemment après cette secousse, qu'il se leva, se mit à aboyer et à courir à travers le potager comme lorsqu'il avait trois ans. Il avait oublié qu'il était aveugle.

La journée entière fut consacrée par madame de Cramayenne et son mari, qu'accompagnait Louisiane, à revoir les endroits où s'étaient écoulées si contraintes, et toutefois si regrettées, les premières années de leur jeunesse. Acquéreur des deux propriétés, de celle de son père, M. de Cramayenne, et de celle de M. de Rétal, l'une et l'autre confisquées par la République en 93, pour être vendues plus tard à vil prix à un tanneur du faubourg Saint-Antoine, Francis, qui les avait rachetées à ce dernier, les visita en détail, s'arrêtant et se souvenant à chaque pas. Là, son père, mort depuis dans l'exil aux États-Unis, avait l'habitude de s'asseoir. Il écrivait sur cette table, il déjeunait sur celle-ci. Tous les meubles étaient encore à leur place, vieux sans doute, très-vieux, mais c'étaient bien les mêmes. Quelles douces relations, impossibles à confier à l'insuffisance de la plume, s'établirent entre l'âme de ces vieilles boiseries, de ces vieilles étoffes vertes et jaunes, flêtries comme des fleurs cueillies depuis longtemps, et l'âme de Francis de Cramayenne! C'est lui qui avait fait cette tache au tapis, donné ce coup de canif aux rideaux, il y avait plus de vingt ans. La même adoration du passé s'exhala du cœur de Constance, en parcourant sa propre maison, celle où sa mère ne l'avait pas aimée, mais où elle, excellente fille, avait tant aimé ses chères petites sœurs, ses chers petits frères, passés en Russie avec leur oncle, après la mort si tragique de M. de Rétal.

Rien qu'eux maintenant, après dix ans de séjour en Allemagne, rien qu'eux de ces deux nombreuses familles, rien que lui et rien qu'elle, rien que Francis et Constance, eux qui pendant quinze jours ne trouvèrent pas dix minutes autrefois pour se dire adieu. La journée fut bien pleine. Le soir ils eurent besoin l'un et l'autre du spirituel enjouement de Louisiane; ils étaient accablés. Elle ne les laissa pas un seul instant à leurs pensées. Elle avait reçu une lettre de son père, capitaine de port en Hollande, où Napoléon l'avait placé comme un des hommes sur lesquels il comptait le plus pour faire respecter le blocus continental; elle leur en donna connaissance. A cette occasion elle parla de ses voyages sur mer, et de tous les voyages et de tous les voyageurs et de toutes les mers. Il était déjà minuit; Louisiane s'arrêta tout à coup pour demander d'où venait le bruit d'un cor de chasse qu'elle avait entendu. « Ce sont les sentinelles du château de Vincennes qui se répondent, lui dit Constance. M. de Cramayenne et moi connaissons cela. — Mais on doit voir le château comme en plein jour par ce beau clair de lune, ajouta Louisiane; si nous montions quelque part pour le voir. — Rien n'est plus facile, dit M. de Cramayenne; d'une des chambres de la maison, de celle que vous occupiez, je crois, ajouta-t-il en s'adressant à Constance, on découvre d'un côté jusqu'à Charenton; de l'autre, jusqu'à Nogent. N'ai-je pas bonne mémoire? Venez! dit-il à Louisiane, nous allons vous contenter. »

Ils montèrent au second étage, à l'ancienne chambre de Constance, et de la croisée, ils eurent sous les yeux un des plus beaux spectacles dont on puisse jouir l'été aux environs de Paris. Les masses solides, déliées, du château de Vincennes, montaient dans l'air avec une grâce que la nuit seule donne aux monuments. Aux pieds de cette formidable masse qui briserait, si une étincelle s'y introduisait, ce vaste paysage, se distinguaient un à un, groupe par groupe, les milliers d'arbres de la forêt de Vincennes. « Cette ligne blanche, disait Francis à Louisiane placée près de lui, est la grande route; cet obélisque est un rendez-vous de chasse; cet espace est le cimetière de Charenton, cette montagne est la butte qui sert aux exercices des artilleurs; en passant par-dessus ce carré d'arbres au feuillage blanchâtre.... — Francis, qui avait tendu la main pour le désigner aux deux amies, ne la retira pas. Son explication resta suspendue comme sa main. — C'est..... Constance va vous le dire, » dit-il enfin en se tournant vers Constance, qu'il croyait debout derrière lui.

Constance n'était plus là.

L'arrivée des nouveaux propriétaires des deux maisons de campagnes longtemps

inhabitées, avait allumé les méchants propos de Saint-Mandé, dont la population, en se renouvelant tout entière dans la révolution, s'était décuplée.

« Quels sont ces gens-là? se demandaient les voisins. Ces deux femmes sont-elles sœurs, et ce monsieur est-il leur frère ou bien est-il le mari de l'une des deux? Mais s'il est marié avec l'une, pourquoi l'autre n'est-elle pas mariée? De laquelle des deux est-il d'ailleurs le mari? Peut-être, ajoutaient-ils encore, car on ajoute toujours à Saint-Mandé, elles ne sont pas sœurs, et lui n'est pas marié. Mais alors à quel titre demeurent-ils ensemble? Il est bien trop jeune pour être leur père. S'il n'est ni père, ni mari, ni frère, qu'est-il donc? »

On voit que les suppositions marchaient d'un bon pas à Saint-Mandé.

Les bons voisins dirent encore au bout d'un mois : « D'où viennent ces gens-là? que font-ils? qui voient-ils? Ils ne visitent personne, personne ne les fréquente. Il faudrait pourtant le savoir. »

Enfin ils en débitèrent tant, que les nouveaux venus passèrent sinon pour de mauvaises gens, du moins pour des gens fort suspects.

A cette époque si glorieuse pour la France, Napoléon se livrait quelquefois au plaisir de la chasse dans le bois de Vincennes, et l'on sait qu'aux alentours des domaines de la couronne destinés à cette distraction impériale, la police exerçait une surveillance dont les traditions ne se sont pas perdues. Les maisons de campagne rapprochées de la limite des endroits de chasse étaient de sa part l'objet d'une vigilance perpétuelle. Elle connaissait le passé, les mœurs, les opinions des propriétaires circonvoisins. Les bons habitants de Saint-Mandé eurent l'habileté de faire partager à la police impériale leur mauvaise opinion sur les étrangers qui occupaient depuis six mois les deux maisons si rapprochées du bois de Vincennes. L'éveil fut donné. Il y eut des soupçons, des espionnages; des rapports furent dressés. Cela vint jusqu'aux oreilles du ministre de la police. On n'y allait pas de main morte en ce temps-là.

Le ministre de la police se rend à Saint-Mandé, sonne à la grille et se fait aussitôt introduire, quoiqu'il fût à peine trois heures du matin, dans l'une des deux maisons, celle qu'occupait jadis la famille du marquis de Rétal. Devant lui et un colonel de gendarmerie, les portes de tous les appartements s'ouvrent. Ils ne voient rien qu'un ordre parfait dans chaque pièce. Ils entrent dans la chambre à coucher de Constance; le lit n'était pas défait. « On s'est donc enfui, se dirent le ministre de la police et le colonel de gendarmerie, qu'il n'y a personne ici? » Les domestiques ne répondent pas. Ils montent aux greniers; une lumière dont les rayons traversent les fentes d'une vieille porte les frappe; ils poussent du pied cette porte, et que voient-ils?

Deux femmes à genoux en costume de sœur grise, priant devant un petit autel sur lequel veillait la lampe dont la lueur avait été aperçue.

Surprises, Constance et Louisiane se lèvent avec effroi et suspendent leurs prières.

« Que faites-vous là? leur demande le ministre de la police.

— Vous le voyez, nous prions.

— A cette heure?

— Nous prions toute la nuit, Monsieur, — mon amie, pour suivre l'exemple que je lui donne; moi, Monsieur, parce que j'ai fait vœu, en 1788, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. J'accomplis ce vœu sur la terre.

— Mais vous êtes ici avec une autre personne, un étranger, un homme? dit enfin le ministre de la police.

— Oui, Monsieur, avec mon mari, M. Francis de Cramayenne, qui habite cette maison en face de la nôtre.

— De Cramayenne! s'écria le colonel de gendarmerie, le brave Maubert, n'est-ce pas?

— Vous le connaissez donc, colonel ? demanda le ministre de la police.

— Si je le connais !.... un des plus braves soldats de la république.

— Un prêtre, Monsieur, murmura tout bas Constance.

— Je le sais, Madame, je le sais.

— Venez, monsieur le ministre, je vous raconterai toute cette histoire », dit le colonel de gendarmerie. Et, se retournant vers Constance :

« Dites au brave Maubert, Madame, que le camarade de Bapaume vit encore ! »

FIN.

LÉON GOZLAN.

ARTISTES MODERNES.

XIII.

TERESA ET MARIA MILANOLLO.

Si, de 1832 à 1834, un voyageur se fût arrêté quelque temps à Savigliano, jolie petite ville piémontaise, et s'il eût pénétré dans la modeste habitation d'une famille d'artisan, dont l'admirable pureté de mœurs était la seule richesse, un spectacle d'un réel intérêt se fût offert à ses yeux. Un homme de 25 ans à peine, en apparence occupé d'un travail manuel, mais dont le front était dominé par une pensée presque prophétique, caressait de l'œil une jolie petite fille dont les doigts s'exerçaient à ses pieds sur un pauvre violon, duquel elle tirait déjà des sons d'une justesse remarquable. Ainsi que Battista Somis et Lorenzo son frère, ainsi que Gaëtana Pagnani, Bartolomeo, Bruni de Coni, ainsi que Viotti, enfin, cette jeune fille était Piémontaise ; née sur la terre de prédilection le 28 août 1829, elle devait bientôt être une des plus belles fleurs de cette riche guirlande artistique. On sait avec quelle pompe se fait le service divin en Italie. Teresa marchait à peine lorsqu'elle y assista pour la première fois. Là, une seule chose préoccupa l'enfant : le son éloigné d'un violon semblait, au milieu des voûtes sacrées, se reposer en passant sur sa tête ; Teresa le recut avec un bonheur qui, de ce jour, décida de sa vocation, et qui expliquerait peut-être la couleur sainte et religieuse du talent de cette jeune fille. Ne peut-on pas être tenté de croire que ce jour fut pour elle un jour de révélation, une espèce de fiançailles célestes, où quelque esprit angélique vint s'unir pour jamais à son cœur ?

De retour à la maison paternelle, il fallut abandonner aux mains de l'enthousiaste enfant un violon dont M. Milanollo se servait quelquefois pour se reposer de son travail ; mais plus heureuse que Nicolo Paganini, Teresa fut tout d'abord comprise par son père, qui, le premier, salua son étoile, qui, le premier, y eut foi..... Doué lui-même d'une forte organisation musicale, il n'eut plus qu'une pensée, qu'une ambition, ce fut celle de seconder le ciel. Il fallut donc donner un maître à Teresa, qui comptait quatre ans à peine. Le maître, d'accord avec la famille, essaya de la tromper sur sa vocation musicale, et en la faisant solfier pendant quatorze ou quinze mois, il espéra qu'elle préférerait la carrière brillante de cantatrice à

Lepaulle del. Alophe lit.

Imp. Lemercier, Paris

TERESA ET MARIA DEL VOLLO.

l'avenir assez nuageux que lui offrait le violon. Mais Teresa sut résister à toutes les séductions; et force fut à la fin de lui donner ce violon qu'elle demandait depuis si longtemps. Bientôt le musicien de Savigliano ne fut plus assez fort pour l'élève. M. Milanollo vint avec sa fille à Turin, où les deux premiers violonistes de la chapelle du roi de Sardaigne, éblouis du précoce talent de cette petite fille de six ans, se disputèrent l'honneur de lui donner quelques leçons. Teresa resta dans cette ville plusieurs mois, et la quitta pour Marseille, où elle arriva en 1835, vers la fin du mois d'août, comme elle touchait à sa septième année. Ce fut là que la jeune virtuose reçut ses premières couronnes. En passant par Paris vers cette époque, Teresa fut présentée à Lafont, qui s'émut à la vue de cette organisation merveilleuse, dont il comprit toute la richesse, et non-seulement il voulut en faire son élève de choix et d'affection, mais encore il la conduisit avec lui en Belgique et en Hollande pour y donner des concerts. Là, Teresa partagea tous les honneurs, toutes les gloires du maître dont elle ne se sépara que pour aller à Londres. Elle y resta quinze mois, et excita un enthousiasme sans exemple. Le talent de Teresa était déjà tel, que Mori, le célèbre violoniste, tint à honneur de jouer avec elle la seconde partie de la grande symphonie de Kreutzer.

De retour en France, chaque ville la désire et l'appelle; Boulogne, Dunkerque, Abbeville et Arras, l'accueillent avec amour. Lille fait frapper une médaille en son honneur, et à Rouen le nom de Teresa devient la grande préoccupation du jour. Caen, Rennes, Saint-Malo, Tours, Angers et Nantes, semblent vouloir épuiser pour elle tout ce que l'admiration produit de plus exalté. Les couronnes, les bouquets pleuvent à ses pieds, et son départ est presque un deuil. Enfin Teresa revient à Paris, où elle se tient modestement cachée et toute livrée au travail, sous les yeux de M. Habeneck, qui, lui aussi, admire et comprend la prodigieuse enfant, et lui prédit de plus beaux et de plus solides succès.

Cependant Bordeaux appelait et attendait la jeune violoniste; elle s'y rendit au mois d'octobre, après avoir recueilli sur sa route, dans les principales villes qu'elle parcourut, ces témoignages d'enthousiasme qui semblent être devenus son tribut naturel. Est-il besoin de dire la merveilleuse impression que fit Teresa dans notre Paris méridional, où elle reste deux mois et donne douze concerts, sans que ce besoin de l'entendre, qui s'empare comme une fièvre de tous ceux qui l'ont une seule fois entendue, semble s'être pour cela ou éteint ou même ralenti? Quand elle n'y est plus, le public l'appelle encore. A Orléans, l'enivrement général est tel, qu'après dix concerts successifs son départ ressemble à une fuite. Enfin, elle s'échappe et nous arrive, mais à quelle époque? à la fin d'un hiver tout torturé, tout saturé de concerts. Elle nous arrive quand le dernier point d'orgue de Théodore Hauman résonne encore. Que va donc faire Teresa dans ce Paris si fatigué de ses fonctions de juge? dans ce Paris blasé sur les joies du vainqueur comme sur les larmes du vaincu? Ce que vient faire Teresa?... Elle vient recevoir la plus belle palme, car elle se présente la dernière dans l'arène, malgré les préjugés, les préventions qui s'attachent à sa qualité d'enfant et de petite fille, *petite fille violoniste* surtout. — L'histoire des succès de Teresa à Paris ressemble à un conte; ce public du Conservatoire que la vue d'une enfant blessait presque, tant son aristocratie musicale est soutenue, tant son étiquette artistique est sévère, ce public s'est peu à peu électrisé, il a oublié et l'enfant et la petite fille, il n'a plus songé qu'à l'artiste. Rien ne rendrait le chaleureux enthousiasme avec lequel et l'orchestre et l'auditoire consacrèrent ce merveilleux talent. Lorsque, toute heureuse du baptême qu'elle venait de recevoir, Teresa revint dans la loge de M. Habeneck, mille bravos la saluèrent de nouveau. Il y a six semaines à peine que nous possédons cette jeune artiste, et déjà la bienfaisance a su s'en faire un appui, son nom s'est lié à celui de Mlle Rachel pour venir au secours des inondés, à la brillante représentation qui a été organisée au Théâtre-Français en leur faveur. La jeune et illustre tragédienne, émerveillée de ce magnifique talent, a voulu baiser affectueusement cette main d'enfant, si petite et si puissante. Enfin, pour la cinquième fois, Teresa s'est fait entendre dans une simple matinée musicale chez Erard; elle et sa sœur Maria en laisaient tous les frais. Cette épreuve si délicate a été pour elle la source du plus beau triomphe. Duprez, notre grand Duprez, qui s'était mêlé à la foule pour l'écouter, est venu offrir à l'artiste de douze ans son tribut d'admiration.

Quant à la vie intime de Teresa, rien ne saurait rendre l'intérêt qui s'y rattache; son amour passionné, toute son existence, son bonheur, en dehors même de tous ceux de son âge, c'est son violon. Son travail n'est qu'une sorte de conversation extatique à laquelle rien de forcé, rien de triste n'ose se mêler. Si l'heure du repas la surprend au violon, sa place reste vide, une heure, deux heures après quelquefois, elle l'est encore. On y est tellement habitué, qu'on

ne s'en occupe même plus. A peine Teresa tient-elle l'instrument, que sa physionomie prend une ravissante expression de bonheur. L'ange de Savigliano revient, il accourt et l'enveloppe de ses voiles. Teresa ne voit plus rien ; vous allez et venez près d'elle, vous causez, elle ne vous entend pas, elle n'est plus de ce monde. Quelques personnes lui ont demandé combien d'heures elle travaillait par jour, et j'ai vu la pauvre enfant assez embarrassée à cette classique demande ; car, pas plus qu'avec ceux qu'on aime, Teresa ne compte avec son instrument.

Terminerons-nous sans parler de Maria Milanollo, sœur et unique élève de Teresa? Vous dirai-je que cette jolie enfant, qui vous a si largement joué les œuvres de Mayseder et de Bériot, a eu, elle aussi, sa vocation toute spéciale? Quand le grand voyage en France fut décidé, et qu'on voulut emmener seulement Cecilia, sœur cadette de Teresa, elle hésita en montrant une répugnance réelle pour l'art auquel on lui promettait de l'initier. Une petite fille toute blonde s'avança vivement alors, demandant avec instance de suivre Teresa, disant qu'elle voulait aussi être violoniste et musicienne comme sa sœur. Le grand-père de Maria se joignit à elle, répondant de ses succès ; et c'est ainsi que Maria vint en France. Depuis lors, elle reçut les leçons de Teresa, et se fit entendre, pour la première fois en public, à Rouen, il y a deux ans ; elle avait alors cinq ans et demi. Maria, il faut l'avouer, se montre fort jalouse de partager les couronnes et les triomphes de Teresa ; et son oreille suit attentivement la lecture des articles de journaux où il est question de sa sœur, espérant toujours qu'il y aura quelques mots pour elle. Au reste, pas une enfant n'est plus finement spirituelle et d'une originalité plus vraie, pas une ne possède un cœur plus large et plus sensible. Maria est douée d'une telle délicatesse d'oreille, qu'en écoutant une pauvre prima dona de province labourer cruellement les plus jolies mélodies du *Domino noir*, elle s'agitait comme si elle eût été tout à coup surprise par les plus vives souffrances. Le talent de Maria semble n'avoir reçu de celui de Teresa que son exquise pureté de son ; la couleur de son jeu est sévère, brillante et accentuée. Si Teresa travaille avec amour, Maria travaille avec acharnement : elle s'empare de la difficulté, la prend corps à corps, et la combat sans relâche et sans trêve. Mais il lui faut la solitude, et quand vous la voyez courir pour s'enfermer dans le plus sombre cabinet, vous pouvez être certain qu'il s'agit pour Maria d'une grande victoire à remporter.

Teresa et sa sœur ont vaincu un préjugé immense, elles ont prouvé que le violon n'enlevait rien à la grâce et aux charmes de leur sexe. Voyez plutôt ce groupe charmant, ces deux têtes blonde et brune penchées l'une vers l'autre, ce groupe si romanesquement dessiné par notre ami Lépaulle, qui a oublié un instant les nobles et sérieux travaux de son art pour esquisser en une matinée les deux charmantes jeunes filles, et dont le dessin a été lithographié avec un sentiment exquis par Alophe ! Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'il manquerait quelque chose à Teresa et à Maria Milanollo, si on ne les voyait pressant contre leur cœur leur instrument chéri? — Quant au talent de Teresa, son appréciation n'est plus à faire, il a toute la maturité, toute la profondeur et toute la force des talents consommés. Familiarisée avec toutes les écoles, elle rend leurs chefs-d'œuvre avec une sévérité et une exactitude qui ne sont comparables qu'à la couleur vraiment poétique et religieuse dont elle les rehausse. Viotti, Kreutzer, Habeneck, de Bériot, Théodore Hauman, n'ont plus pour elle de difficulté ; la musique de ces maîtres fait ressortir, sous autant de faces diverses et originales, l'adorable individualité de Teresa Milanollo, qui a recueilli aujourd'hui assez de fleurs pour pouvoir se reposer à leur ombre.

LAURE JOURDAIN.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

L'École des Jeunes Filles, drame en cinq actes et en prose, par Mme MÉLANIE WALDOR.

DANS cette croisade que le roman et la poésie ont entreprise depuis quelques années contre la barbare littérature du théâtre, Mme Mélanie Waldor a voulu prendre rang; elle y avait droit, son seul tort est d'avoir manqué de patience. La Comédie-Française aurait indubitablement représenté l'*École des Jeunes Filles;* peut-être, il est vrai, après une lecture sérieuse eût-elle exigé des corrections, des coupures; mais l'auteur et les comédiens y eussent gagné, tandis

que l'indulgence de la Renaissance, qui s'est empressée de recevoir le drame tel quel, et de le jouer de même, n'a profité à personne. Ceci, pour le répéter en passant, prouve que la multiplicité des théâtres, loin d'être un bien pour la littérature, est souvent, au contraire, un grand mal.

En écrivant l'*Ecole des Jeunes Filles*, Mme Waldor a voulu, sinon continuer Molière, Dallinval et M. Casimir Delavigne, au moins corriger quelques parties défectueuses de nos usages. Or, il est remarquable que presque toutes les comédies faites jusqu'à présent dans cet ordre d'idées, sont des chefs-d'œuvre : l'*École des Femmes* vient en première ligne; Dallinval, écrivain qui vécut très-ignoré, et qui mourut plus obscur encore, s'est élevé au-dessus de Regnard, de Marivaux et de Boissy, en composant l'*Ecole des Bourgeois;* dans notre siècle, l'*Ecole des Vieillards* n'est pas une des moindres gloires littéraires de M Casimir Delavigne. Ce bonheur providentiel du titre ne s'est point étendu jusqu'au drame de Mme Waldor. — Au premier abord, il semble tout naturel que Mme Waldor, voulant châtier nos mœurs, place une jeune fille dans une des positions les plus communes à son sexe, car il est entendu qu'au théâtre on ne doit fonder ses raisonnements que sur des généralités. Il est donc permis de croire que cette jeune fille, douée d'un bon caractère et d'une éducation excellente, est chérie de ses parents qu'elle aime en retour de toutes les forces de son cœur. Mais telle est la fragilité humaine, que cette jeune fille se prend d'un fol amour pour un homme indigne d'elle, amour qui l'aveugle, et la rendant femme de cet homme, la précipite dans toutes sortes d'épreuves et de malheurs. Sans doute il n'y a rien là de nouveau, mais la morale peut se passer de l'imprévu, et une pièce écrite sur ces données mériterait encore, à la rigueur, le titre d'*Ecole des Jeunes Filles*. — Au lieu de cela, qu'a fait Mme Waldor? — Elle a supposé qu'Adèle d'Albreuse, qui appartient à une noble et opulente famille, contrariée par son père qui lui inspire plus de crainte que d'amour, et ayant à choisir entre une union de convenance qu'on lui impose et un peintre sans fortune et sans nom, se jette dans les bras de ce peintre, et fuit la maison paternelle. Bientôt, cependant, Savigny se lasse de l'éternel tête-à-tête de la lune de miel; cherchant des distractions ailleurs, il rencontre sur son chemin une veuve dont il deviendrait infailliblement l'époux, sans les démarches de Maurice. Maurice est un étrange jeune homme, qui ressemble beaucoup au Ralph d'*Indiana*, et qu'Adèle ne reconnaît qu'au troisième acte, pour être son cousin d'Albreuse, ce même cousin qui a déguisé son nom afin de parvenir jusqu'à elle, ce cousin qu'elle a refusé d'épouser, qui l'aime à en mourir, qui exècre Savigny, et qui, malgré cela, prêche tout le monde, le marquis d'Albreuse, la veuve et le peintre, pour arriver à la conclusion d'un mariage qui consommera, sans retour, la ruine de ses espérances.

Quoi qu'il en soit, Savigny se montre intraitable. Le père d'Adèle, proscrit, s'humilie jusqu'à venir chez cet artiste, qu'il méprisait naguère, lui demander l'aumône de sa main pour sa fille. Maurice menace, Adèle pleure; les menaces et les larmes sont inutiles, et, selon toute apparence, Savigny va jeter le père à la porte, se brûler la cervelle avec Maurice, et, au préalable, faire un très-mauvais parti à Adèle, lorsque soudain il tire des papiers de sa poche; la veuve lui offre sa fortune et sa main s'il veut se séparer de cette jeune fille qu'il lui a dit être une orpheline recueillie par pitié. A cette lettre est joint un contrat de mariage signé de la veuve. Savigny prend la lettre et le contrat, déchire l'un et l'autre, et, tombant aux genoux d'Adèle, lui demande pardon et la supplie de devenir sa femme. Alors, qui s'y attendrait? Adèle, depuis longtemps souffrante, meurt de joie, et — le marquis d'Albreuse est déshonoré.

Convenons-en, les choses ne se passent de la sorte qu'au boulevard. Aucun enseignement moral ne ressort de l'ouvrage de Mme Waldor, qui ne prouve point que les filles ont tort de ne pas vouloir écouter leurs parents, mais que les pères commettent une faute immense en maltraitant leurs filles. Savigny est un personnage infâme et heureusement impossible. Lorsqu'un homme de rien séduit une fille de grande maison, à moins d'être fou, il n'hésite pas à l'épouser, elle, son titre et sa fortune. La veuve est une femme mixte, qui ne tient ni du grand monde ni du monde corrompu, mais qui, sous le satin et les dentelles du premier, a beaucoup des allures du second. Le marquis d'Albreuse, père d'Adèle, relégué dans les seconds plans du tableau, se dessine dans un clair-obscur tellement vague qu'il est fort difficile de savoir si c'est un tyran domestique, un niais, ou, suivant l'expression du vertueux M. Marty de la Gaieté, « la plus belle image de la divinité sur la terre. » Je m'intéresse d'ailleurs fort peu à la proscription de ce marquis vendéen, condamné par contumace à un emprisonnement de cinq années; cette peine n'est pas suffisante pour m'attendrir. Ce marquis voudrait me per-

suader qu'il joue sa tête, tandis qu'il s'agit à peine pour lui du fort de Ham ou du mont Saint-Michel.

Maurice, je l'ai déjà dit, est un être de convention calqué sur un être réel. Je comprends Ralph d'autant plus que le dénouement d'*Indiana* complète ma croyance; je ne saurais admettre une figure aussi fantastique que celle de Maurice. Ce rôle, tout ingrat qu'il est, est cependant rendu avec assez de bonheur par M. Milon, jeune homme qui me paraît appelé à remplir un jour une belle place au théâtre. La diction martelée, dure et monotone de M. Bouchet est encore un malheur sur lequel Mme Waldor ne pouvait compter; la tenue de cet acteur n'est remarquable que par son aplomb; faux et boursoufflé dans le drame, M. Bouchet affecte dans la comédie un laisser-aller qui n'est que de la lourdeur. Mlle Fitz-James a bien dit certaines parties de son rôle. — Les invraisemblances de l'*Ecole des Jeunes Filles*, une fois admises, procurent des scènes remplies de pathétique et d'émotion. — La scène de jalousie entre Savigny et Adèle, celle où elle avoue à Maurice qu'elle n'est point mariée; la reconnaissance du marquis d'Albreuse et de sa fille d'une simplicité vraiment antique, produisent beaucoup d'effet. En somme, le drame de Mme Waldor, quoique roulant presque toujours sur cette idée : — *Tu ne m'aimes pas! — Oui, je t'aime!* offre un intérêt progressif qu'il est fâcheux que le dénouement détruise ou au moins atténue. Le style en est soigné, trop soigné par moment, car il s'élève quelquefois au ton de l'élégie, et Mme Waldor pourrait presque dire de son *Ecole des Jeunes Filles* ce qu'Ovide disait de lui-même enfant : — « Chaque ligne que j'écrivais était un vers » :

Quidquid tentabam scribere versus erat.

G. Guénot-Lecointe.

Mme Gras-Dorus vient de prendre son congé; elle va à Londres avec son frère, dont la flûte n'a plus de rivale, recommencer ces succès dont depuis un an les Anglais conservent le souvenir. Toutefois le départ de notre grande cantatrice n'arrêtera pas les représentations de *Carmagnola*. Mlle Dobré prendra le rôle de Mme Gras-Dorus, et Mlle Elian sait déjà celui de Mlle Dobré. — Le grand prix de composition musicale a été remporté cette année par M. Aimé Maillart, jeune artiste de vingt-quatre ans, élève de M. Elwart et Leborne. — Nous avons dernièrement lu, dans presque tous les grands journaux, une note des plus ridicules sur un M. Flavio qui a débuté à Londres dans la *Beatrice di Tenda* de Bellini. Ce M. Flavio est une détestable charge de M. Mario; on le dit fils d'un ancien gouverneur de Madrid; il est d'ailleurs d'une belle taille, il a des yeux noirs et des favoris magnifiques, absolument comme M. Mario; mais nous l'avons entendu, sous le nom de Puig, chanter faux de manière à faire honte à un enfant de chœur. — La retraite de Mme Damoreau occasionne quelques changements dans le répertoire de l'Opéra-Comique; ainsi le principal rôle de *Zanetta* va être confié à la charmante Mme Thillon. Le retour de Mme Rossi, qui a épousé en Italie le compositeur Caccia, va inaugurer à la salle Favart une nouvelle ère de triomphes. Mme Rossi-Caccia fera sa rentrée dans le rôle d'Anna de la *Dame Blanche*. Mme Damoreau, qui avait d'abord pensé à se rendre à Pétersbourg, est maintenant, dit-on, décidée à faire un voyage en Italie. — S'il faut ajouter foi à certains bruits qui courent, M. Dormoy aurait définitivement loué la salle Ventadour pour y installer la troupe italienne au mois d'octobre. Nous ne pouvons que féliciter M. Dormoy de cette détermination, qui est une nouvelle preuve de son habileté et de son zèle. — Le *Maître d'École* obtient un succès fou aux Variétés. — Le Palais-Royal, qui a toujours aimé par-dessus toutes choses les petites historiettes scandaleuses à la façon de Tallemant des Réaux, est allé emprunter le sujet de sa dernière nouveauté *à la Permission de dix heures*, tableau en deux parties, de M. Girard, que Jules Janin a appelé un joli baiser *avant et après la lettre*. Ces choses-là peuvent s'exprimer en peinture, mais il n'y a qu'un théâtre comme le Palais-Royal pour oser les mettre en action. — Le *Beau-Père*, de MM. Cormon et Chabot de Boin, a réussi au théâtre de la Renaissance, de même qu'*Anita* au Cirque. *Anita* est une pièce militaire où il y a tout l'éclat, le tapage et le spectacle qu'on veut sur cette scène, que dirige si bien M. Dejean.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

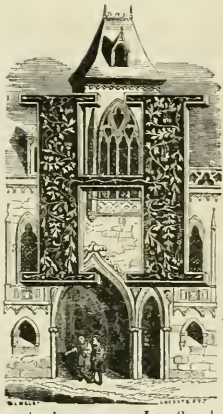
LA SYLPHIDE

Façons et coiffes de la Mon (Richard Potier et Cie) Chapeaux de (Barcune) et Ltre Vendôme. On peut demander cet ensemble de toilette à la Mon de Com.on (Giroud de Gaud et Cie) 7 Raffille, 1, recommandée spécialt par la Sylphide.

DIRECTION, 1, CITÉ DES ITALIENS

A Madame Amélie de P**

Grandbois, 9 mai.



IER, Madame, nous avons assisté, dans l'église que vous aimez tant, à la messe solennelle que notre bon curé a dite pour le mariage de Suzanne. J'ai bien pensé à vous toute la journée, j'avais bien pensé à vous durant toute la semaine, et je me reprochais de manquer à ma promesse en ne vous écrivant pas. — Les jours étaient trop courts; aujourd'hui je me retrouve encore à Grandbois, n'ayant à vous parler ni de Paris ni de ses fêtes, mais ayant encore beaucoup à vous dire sur ce que vous désirez savoir ; car, il est vrai, je suis loin de vous avoir tout dit.

Suzanne a donné à la paroisse un ostensoir et des flambeaux en argent plaqué d'une très-grande beauté; j'ai chargé la maison de commission Giroud-de-Gand de cette emplette, et je sais qu'elle s'est adressée au magasin du *Saphir*, passage des Panoramas, où M. de P. a acheté ce joli petit service de table vermeil qui vous a tant charmée. Notre bon curé a été pour le moins aussi content que vous. Les flambeaux sont d'un goût parfait.

Je ne vous ai pas parlé des étoffes parées que M. de D. a choisies lui-même chez Delisle. Elles sont arrivées presque seules comme pour être plus remarquées; il y avait un pékin vert-de-gris, d'une force, d'une fermeté extraordinaires; un poult de soie fond paille, avec des branches de jacinthes, et des étoffes façonnées avec lesquelles Suzanne fera de belles toilettes pour les réceptions de la cour. Je me représente ce pékin vert avec de l'angleterre et des diamants, la jupe ouverte, un peu traînante; et pour coiffure, une demi-guirlande de marguerites et des épingles de diamants. Delisle avait envoyé son beau châle en taffetas cachemire, fond hortensia.

Je ne crois pas vous avoir parlé, Madame, des écharpes de fantaisie, d'un burnous d'été en batiste de laine bleu de ciel, et des fichus en dentelle noire, que l'on avait

demandés à Mme Vincent; c'est cependant à ne pas oublier: le burnous est ravissant, avec sa forme bien pure, et de jolis ornements dans le genre arabe; c'est le burnous selon l'*esprit* du pays, et traduit par *la lettre* parisienne.

Léon, qui a fait venir pour lui une collection de mouchoirs de poche, en avait commandé à Chapron deux douzaines pour Suzanne; elles nous ont retenues un temps infini à l'examen. Je vous regrettais, vous qui ne comprenez pas, me disiez-vous un jour, qu'une femme se décidât à porter un mouchoir vulgaire, en batiste à bordure, quelque fin qu'il fût; et vous avez raison, en ce moment surtout où le simple peut être élégant sans sortir du bon marché. Votre goût de broderies doit se reposer, par exemple; les entre-deux de valenciennes les remplacent. Pour le matin, les petits plis bordés de valenciennes plate sont charmants.

La lingerie de luxe du trousseau a été commandée à Mme Ferrières-Penona; le reste a été acheté en pièces dans des magasins spéciaux, et travaillé à Grandbois. Mme Ferrières a fourni comme modèle des bonnets du matin en batiste, garnis de dentelle, et des robes de batiste pour mettre dans la robe de chambre, qui ont plus de coquetterie cent fois que le certain diadème en épis de topazes dont je vous ai déjà parlé, et vous savez pourtant ce que je vous en ai dit. Parmi les fichus, elle en a de très-simples, qui ont une grâce indescriptible; c'est une bande plate, formant la pointe par-derrière, et réunissant en fronces ses deux extrémités par-devant, à la taille, où un nœud la termine. Ce nœud est en mousseline ou en dentelle, selon le fichu.

Suzanne a fait faire des peignoirs courts en organdi rayé, dont les manches sont très-larges, et relevées à la saignée par un nœud de ruban. Je ne saurais vous désigner l'emploi exact de ce vêtement coquet par excellence, et au moins aussi commode. C'est un peignoir qui n'est pas une robe et qui est plus qu'une camisole; on ne pourrait pas recevoir avec cette petite *cazavaïka d'été*, mais on peut se laisser surprendre chez soi, on peut même la garder pour dîner en famille. Parlez-en à la maison Giroud-de-Gand, elle vous en enverra une pour essai, et vous la complimenterez et me remercierez.

N'allez pas croire, Madame, que pour vous parler seulement des merveilles de Grandbois, mes enseignements de la fashion parisienne aient beaucoup souffert. Ce que nous avons fait venir pour notre jolie mariée est la nouveauté dans toute sa recherche, et je pourrai vous le confirmer dans ma prochaine lettre, datée de Paris, sans remise. Je puis même, dès aujourd'hui, ajouter à celle-ci quelques lignes, un fragment d'une lettre de Marguerite que je reçois moi-même à l'instant, où elle me raconte les dernières courses du Champ-de-Mars.

Elle a remarqué plusieurs capotes à coulisses sur lesquelles étaient posées des fleurettes en pluie plutôt qu'en bouquet; d'autres avec des demi-guirlandes en reine marguerite, de nuances mêlées, ou en roses du roi mélangées de longues herbes ou de violettes des bois. Mme Th. portait une capote en résille gothique, cette charmante innovation de Maurice Beauvais, qui a eu si grand succès près de vous, Madame. La princesse B... avait un chapeau en paille de riz, également de Maurice Beauvais; celui-là avait pour ornement la danaé, qui obtient grande faveur. Marguerite me dit que les branches de lilas de Perse, les touffes d'églantines, et l'acacia blanc, encore verdâtre, l'acacia que vous aimez tant, Madame, dominaient. Que les femmes tâchent de conserver longtemps la mode des écharpes; elles ne peuvent rien porter de plus gracieux. Marguerite me dit qu'aux dernières courses, les plus élégantes étaient celles en poult de soie chiné.

Maintenant il me reste à vous donner quelques détails qui ne seront pas sans intérêt pour vous. J'ai à vous parler du cadeau que nos mariés ont fait à leur mère; c'est un service de table en porcelaine avec des agréments en relief. Je n'ai jamais rien vu de plus joli. Léon l'a commandé exprès, à l'*Escalier de cristal*, chez

Lahoche-Boin, de sorte que dans l'écusson moulé se trouve le chiffre de ma sœur, en relief comme les arabesques. Le service courant, c'est-à-dire toutes les pièces des premiers services, sont à moulures blanches, unies; la soupière est d'un modèle rocaille, avec les pieds et les anses contournés, le couvercle surmonté d'une branche de pommier. Les quatre soupières d'entremets sont dans le même genre, mais retouchées de bleu comme les plats et les assiettes d'entremets; ces assiettes sont un peu plus petites que celles du premier service. Enfin vient le dessert, à moulures retouchées de bleu et d'or; ces détails, bien peu importants en apparence, donnent à l'ensemble une physionomie de grande recherche. Lahoche-Boin a mis tous ses soins à l'exécution de cet ouvrage, qui est plein de goût et de talent.

A moi, il a donné un châle de cachemire sans envers; je puis donc vous en parler, Madame, sans légèreté. Mon châle est sous mes yeux, et je puis vous assurer que je le trouve admirable. Je ne sais pas si je dois combattre l'objection que vous me faisiez dans votre dernière lettre, à propos du travail des châles sans envers : il vaut mieux la repousser, parce que je ne la trouve pas fondée, ou du moins raisonnable. Voulez-vous me permettre de vous donner mon avis sur les châles sans envers? c'est qu'ils ne sont pas les imitateurs du châle de l'Inde; ils sont ses rivaux : ce sont deux spécialités, à mérites égaux. Les châles de M. Dumont copient souvent les cachemires de l'Inde, leurs dessins, parce que ces dessins sont beaux; mais après cela ils n'ont pas la prétention de passer pour cachemires de l'Inde; ils ont même l'orgueil de passer pour ce qu'ils sont en effet, de rester eux-mêmes. Pour moi, je vous déclare que je me hâterai de retourner mon châle pour que son principal mérite soit apprécié, celui d'avoir deux faces semblables, celui *d'être deux châles* pour l'usage, pour la durée.

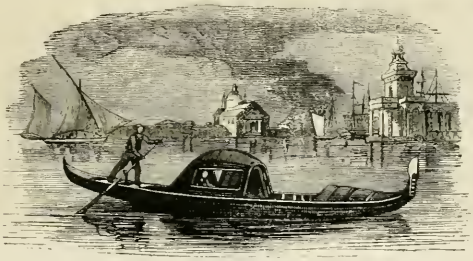
A la suite de ces réflexions, Madame, pouvez-vous hésiter entre une écharpe de l'Inde et une écharpe de M. Dumont, l'écharpe qui ne peut rester immobile et qui présente à l'œil ses deux côtés à la fois?

La maison de commission Giroud-de-Gand a envoyé des châles sans envers dans la plupart des villes où elle a des relations. J'entendais dire dernièrement qu'il ne lui en revient aucun. C'est un vrai succès.

Maintenant, Madame, je ne vous écrirai que de mon réduit, où j'aimerais tant à vous recevoir, où j'aime tant à m'occuper de vous; je vais quitter Grandbois, où l'on est assez heureux pour se passer de moi. Ah! j'oubliais de vous dire que Georges et Etienne ont été trouvés merveilleusement gentils par tout le monde. Cior-Cury a fait pour Georges, déjà un peu grand, une veste ouverte en drap bleu très-foncé, un gilet de piqué à très-petits pois grenat sur chamois, et un pantalon gris à sous-pieds. Pour Etienne, qui sort cette année seulement des blouses, une veste fermée jusqu'à la moitié de la poitrine, en nankin, et un pantalon de nankin pareil, froncé aux hanches. Ils étaient charmants tous deux.

Adieu, Madame.

Vicomtesse DE SENNEVILLE.



UN PRESSENTIMENT.

Un soir d'hiver, en 1841, dans un des plus élégants quartiers de Paris, une femme de trente ans environ était auprès de la cheminée de sa chambre, renversée dans un grand fauteuil rouge, et paraissait profondément abattue. Elle semblait dominée par une de ces tristesses monotones, obscures, pesantes, que nous ressentons quelquefois sans pouvoir en préciser la cause, mais qui presque toujours précèdent une accablante nouvelle ou un événement fatal. On dirait qu'il y a entre certaines âmes des liens et des affinités mystérieuses telles, que ce qui agite et frappe l'une, retentit aussitôt dans l'autre.

Cette jeune femme était vêtue de deuil ; depuis dix mois elle était veuve de M. de L***. Sa physionomie était à la fois pleine de douceur et d'énergie ; son profil, d'une inexprimable finesse, avait cette naïveté piquante des têtes devinées par Canova; ses yeux noirs, frangés de longs cils, relevaient légèrement vers les tempes, et avaient cette expression mystérieuse qui fait naître et grandir les passions ; sa bouche, un peu entr'ouverte, rendait peut-être trop le charme et la langueur de l'amour, mais les plans doux et nobles de son front portaient l'empreinte d'une pureté touchante. Ses cheveux étaient très-noirs et son teint fortement bistré. En un mot, elle était aussi belle pour la rêverie que pour les sens. C'était toute la grâce chrétienne animant la perfection antique.

Bientôt, comme pour s'arracher à la vague et sombre agitation qui la tourmentait, elle se leva subitement, se dirigea vers une armoire à glace, et en tira un petit coffret, qu'elle vint déposer avec soin sur une élégante table carrée qui se trouvait près de son fauteuil.

Après s'être assise, elle ouvrit le coffret et en retira une branche de saule flétrie, une lettre dont les plis fatigués annonçaient qu'elle avait été mille fois lue; enfin un portrait dessiné à la mine de plomb sur une petite carte de Bristol; le jeune homme que représentait ce portrait pouvait avoir vingt-cinq ans au plus; le front était haut, les cheveux ondulés, les lèvres minces, l'expression sévère.

Elle prit ce dessin, le rapprocha de la lumière et le considéra longtemps.

En ce moment la lampe éclairait la jeune femme d'une douce lueur bleuâtre, et dessinait sa tête pâle sur un fond noir; les rayons de lumière, tombant sur ses formes gracieuses, en accusaient les contours avec indécision, et les rendaient plus attrayants encore en leur prêtant le charme du mystère.

Peu à peu elle s'absorba tout entière dans la contemplation du portrait; une seule pensée semblait l'occuper; chère et désolante pensée, qu'évoquait chastement le génie de ses souvenirs.

« Déjà cinq ans, et aucune lettre de lui! dit-elle d'un air rêveur. Comment ne revient-il pas? il doit pourtant savoir que je suis libre. »

Et, déposant avec tristesse le portrait qu'elle contemplait, elle porta ses regards sur la branche de saule, puis elle prit la lettre et la lut.

Voici quelques fragments de cette lettre:

En rade du Havre, 19 février.

. . . . . .

« Déjà je suis à bord du navire qui doit me transporter au Brésil, nous n'atten-
« dons plus qu'un vent propice pour mettre à la voile; demain, peut-être aurai-je
« perdu de vue les côtes de France. Depuis notre séparation, depuis mon départ de
« Paris, que de jours, pour moi, passés sans repos, et de nuits sans sommeil! Vous,
« du moins, au milieu des agitations du monde, entourée de votre famille ou de
« personnes qui vous aiment, vous pouvez échapper par la distraction aux chagrins
« que laisse après elle une affection brisée; mais moi, seul ici, sans aucune relation
« amie, sans cesse en présence de ma douleur, je n'ai rien qui me console, et cha-
« cune de mes pensées est un cri douloureux de mon âme.

« Qu'il faut peu de temps pour changer toute une destinée! Il y a quelques mois
« encore, que nous étions heureux! Quel ravissement du présent, quelles riantes
« espérances d'avenir!

« Nous étions alors à Enghien : vous souvenez-vous de nos longues causeries,
« de nos promenades aux alentours du lac, de nos larcins de cerises dans les
« champs, de nos courses à cheval sous les grandes allées du bois?.... Souvenirs
« tristes et doux qui causent et mes tourments et mes délices.

« Un soir (je me rappelle sans cesse ce premier rendez-vous), nous étions au
« bord du lac, assis sous un saule; le feuillage qui nous abritait, s'agitant à la brise,
« ramenait mollement vers nous la fraîcheur de la nuit; nos regards distraits sui-
« vaient quelques barques fugitives; devant nous était l'île des Peupliers, et au
« loin l'horizon, coloré d'une pourpre indécise, se noyait dans les teintes brillantes
« du ciel; nous chantions la *Montagnarde au retour;* j'étais à vos côtés, ma main
« dans votre main, mes yeux fixés sur les vôtres, mon cœur suspendu à votre voix.
« Tout à coup, je ne sais quel subit pressentiment de l'avenir sembla traverser
« votre esprit, mais vos chants cessèrent et votre front s'inclina avec tristesse. En
« ce moment, la lune sortait du milieu d'un nuage doré comme si elle entr'ouvrait
« les rideaux de sa couche; un de ses rayons se posa mélancoliquement sur vous;
« je relevai votre tête, vous pleuriez : on eût dit une rose blanche ornée de perles
« de rosée..... Tout, à cette heure, nous sollicitait aux tendres épanchements, la

« beauté ravissante du soir, le frémissement léger des feuilles, le doux bruisse-
« ment des eaux, les parfums qui nous venaient des jardins de Montmorenci; tout
« nous disait d'aimer : aussi, entraînés par une puissance irrésistible, nos corps
« se rapprochèrent, ma main étreignit votre taille, vous me fîtes un collier de vos
« deux bras, et nos lèvres s'unirent avec amour.

. . . . . .

. . . . . .

« Les consolations que vous me donnez ne font qu'effleurer mon mal sans en
« atteindre la profondeur. Il faut nous résigner, me dites-vous, ensevelir nos espé-
« rances, et prier pour moins souffrir... Prier! je ne le puis, le doute est dans mon
« cœur, et mon esprit flotte sur des opinions incertaines; d'ailleurs, lorsque ma
« pensée veut s'élever vers le ciel, je sens que mon amour l'enchaîne sur la terre.
« Oui, c'est en vain que j'ai voulu rattacher mon existence pleine de trouble à
« quelque chose de lumineux, et ma vie fatiguée à quelque chose d'éternel.

« Quelquefois pourtant, au milieu des nuits, je vais m'asseoir sur le pont du
« navire, et je contemple le ciel étoilé ou sombre, j'écoute les bruits de l'Océan;
« en présence de ce sublime spectacle, tout réfléchit l'éternité et la grandeur; peu
« à peu mon imagination s'exalte, mon esprit s'élève; je me laisse aller à un at-
« tendrissement involontaire, j'unis mon enthousiasme aux bruits mystérieux
« que j'écoute..... Mais quand toutes mes facultés ont été ainsi ébranlées, suis-je
« plus heureux? Non. Le charme passe comme un éclair; de ces hauteurs où je
« m'élève, je retombe bientôt sur moi-même, et je ne sens que plus amèrement
« alors l'immense différence qu'il y a entre l'univers tout animé de Dieu et mon
« âme qui en est vide.

« D'autres fois, pour fuir ces aspirations étranges vers un but inconnu, pour
« me soustraire à des désirs que je ne puis ni étouffer ni satisfaire, je cherche à
« m'approcher de la divinité par ma raison, à me former sur Dieu et les choses
« sacrées une doctrine claire et régulière. M'isolant alors des choses qui m'entou-
« rent, et seul avec ma pensée, je pénètre, sans autre guide que mon intelligence,
« dans le champ périlleux des contradictions religieuses; mais bientôt mon cerveau
« se fatigue et le vertige me gagne; plus je réfléchis, plus l'obscurité augmente,
« et je finis par perdre jusqu'aux notions primitives, jusqu'à mes croyances
« d'instinct. Là, en face de l'infini, je vois les réalités se dissoudre, les certitudes
« s'évanouir, mon existence même devenir un problème; je vois monde et pensée,
« homme et créateur, se perdre, à mes yeux effrayés, dans le vague d'un horrible
« chaos..... Ainsi, au lieu des consolations que je cherchais, je n'ai fait qu'ajouter
« des angoisses à mes douleurs.

. . . . . .

. . . . . .

« Qu'est devenue la félicité que je me promettais pour l'avenir? Vous voir, vous
« entendre, rester sans cesse auprès de vous, vivre avec vous, pour vous, c'était
« mon rêve..... Quel réveil!

« Oh! si je pouvais donner une forme aux agitations qui me troublent, si je
« pouvais trouver des expressions pour mes pensées, vous montrer ainsi à nu mon
« esprit, mon cœur, mon âme, ma passion, tout ce que je regrette, tout ce que je
« désire et tout ce que je souffre! Croyez-le, Rosa, vous pleureriez de douleur à
« mon récit.

« Pardonnez-moi de vous raconter ainsi une à une toutes mes impressions, mais
« c'est le seul adoucissement à mes peines; le bonheur, en s'exilant de mon sein,
« n'y a pas même laissé l'espérance.

. . . . . .

« Adieu! un avertissement secret me dit que nous ne nous reverrons jamais; de

« plus en plus je sens ma douleur s'accroître et mon cœur se flétrir... Soyez heu-
« reuse! que le ciel vous donne tout le bonheur qui me manque, et ce repos que
« j'appelle de tant de soupirs inutiles. Oubliez votre ami, car dans les liens que
« vous venez de contracter, votre devoir vous commande la fidélité jusqu'à la pen-
« sée; quant à moi, je veux toujours vous aimer. Adieu, chère et douce Rosa; dé-
« sormais je vais vivre avec votre seul souvenir: je lui ai donné mon âme pour
« asile.

« LUDWIG ***. »

Lorsqu'elle eut fini cette lecture, la jeune femme pressa ses mains sur son cœur, et abaissa sa tête sur son sein; une langueur mortelle pesait sur son âme.

« Mais qu'ai-je donc? se dit-elle. Pourquoi cette étrange tristesse? que doit-il donc m'arriver? » Et elle passa la main sur son front brûlant; sa poitrine était agitée et oppressée, ses doigts erraient convulsivement dans ses cheveux. Peu à peu cette excitation singulière et sans cause apparente amena en elle un accablement complet, puis une torpeur profonde; enfin, succombant à une aussi singulière et aussi lugubre influence, elle s'endormit, et un songe bizarre vint traverser son sommeil.

Dans son rêve elle voit la mer: la pluie tombe par torrents, le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent le ciel, la tempête mugit, un navire est ballotté sur les eaux, et tantôt s'élève jusqu'aux nues, tantôt semble se perdre dans des abîmes. Le vent est terrible. Tout d'un coup, une lame effrayante frappe l'arrière du vaisseau, et il sombre au même instant.

Enfin l'orage s'apaise, le vent cesse, la mer se calme, le ciel s'éclaircit, le soleil s'est levé.

A ce moment elle aperçoit, non loin de la côte et se soutenant à peine sur les vagues, un pâle jeune homme qui en vain lutte contre elles. Ses forces l'abandonnent, ses bras le trahissent, il va succomber.... Mais pourtant il gagne la grève! Là, hors d'haleine, elle le voit enfoncer ses mains dans le sable, comme s'il craignait que la mer ne le ramenât dans ses gouffres, puis, avec de lents et douloureux efforts, tenter vainement de se lever. Efforts inutiles! il retombe aussitôt sur ses genoux ensanglantés et sur ses mains convulsives; alors ses yeux se ferment et ses membres se raidissent..... Elle vole à son secours, elle voit une figure creuse, des yeux caves, des traits flétris, livides, mourants, un corps amaigri.

Aussitôt Rosa se réveille, elle pousse un cri terrible, elle se redresse d'un bond; une sueur de glace parcourt tout son corps; la respiration, le mouvement, la vie, tout semble lui manquer à la fois.

C'était Ludwig qu'elle venait de reconnaître. « Oh! quel rêve! dit-elle d'une voix tremblante, en retombant tout anéantie dans son fauteuil. »

Ceci se passait dans la nuit du 17 au 18 janvier.

Quelques jours après, voici ce qu'on lisait dans la partie officielle d'un journal.

Nantes, le 18 janvier.

« La bourrasque qui s'est fait sentir hier à l'embouchure de la Loire, a été
« cause de plusieurs sinistres; nous avons à annoncer que le trois-mâts l'*Edmond*,
« de Nantes, capitaine Huet, a été jeté à la côte et s'est brisé sur les rochers qui
« avoisinent le phare du Pilier. Le capitaine et quelques hommes de l'équipage
« ont pu seuls parvenir à se sauver; parmi les hommes qui ont péri, on a surtout
« à déplorer la mort du jeune Ludwig ***, qui revenait du Brésil, après un
« voyage scientifique de cinq années; ses manuscrits et sa riche collection ont
« été engloutis par la tempête! les amis de la science regretteront vivement cette
« perte. »

Depuis ce temps, madame de L''' va très-peu dans le monde, elle vit presque seule; les personnes qui vont encore la voir la trouvent toujours bonne, douce et indulgente... Elle paraît calme, on la dirait presque heureuse. Elle ne gémit ni ne pleure; ses yeux sont secs, ses lèvres sont muettes, et elle ne se plaint jamais. C'est que quand la douleur touche au désespoir, elle renonce à s'exprimer.

L'existence de cette jeune femme se prolongera longtemps peut-être, car la vie jette parfois de profondes racines dans les cœurs désolés; mais il y a en elle des tourments qui la suivront jusqu'au tombeau, et une pensée qui ne doit plus sommeiller.

LOUIS BERGER.

LES PETITS POËTES

D'AUTREFOIS.

Au temps de Louis XIV il y avait peu de petits poëtes : la gloire presque contemporaine de Pierre Corneille, le rayonnement magnifique qu'exerçaient sur la littérature du grand roi, Molière, Racine, Despréaux, La Fontaine, ne permettaient point à la tourbe des rimeurs relégués dans les dernières ombres du tableau de prendre leur part du soleil. Boileau d'ailleurs était là pour faire justice de toutes les méchantes tentatives; et l'ami de Molière, qui a criblé de ses épigrammes Colletet et Chapelain, n'eût certes pas permis la moindre excursion sacrilége sur son vieux Pinde. Il faut donc invinciblement conclure du silence de Boileau, que l'heure du petit poëte n'était pas venue. Mais, laissez faire, les années s'écoulent, le mari de la veuve de Scarron meurt dans la pénitence et dans le repentir de ses royales amours, et voici, du jour au lendemain, poindre l'aurore de la Régence. Quelle aurore, mon Dieu! plus belle, plus rosée qu'aucune de celles que s'est plu à décrire Virgile! Et comme toutes ces folies joyeuses, tous ces charmants riens inauguraient à ravir la cour du régent et le dix-huitième siècle, ce siècle qu'on a tant blâmé, tant honni, et qui n'a selon moi qu'un tort, celui d'avoir donné naissance aux petits poëtes!

Alors, en effet, nous assistons à un spectacle étrange : la belle et noble littérature du siècle précédent se pervertit et se décompose, il se répand dans les lettres comme dans les boudoirs un affreux goût de musc et d'ambre, le matérialisme déborde, et cependant Grimm n'est point encore au monde. Toute cette société boit, s'amuse, soupe, se calomnie, se trompe, s'adore, et il faut choisir entre les deux extrêmes d'une époque essentiellement galante : les contes de la reine de Navarre ou les fadaises de François Ier. — La rime, qui est une esclave et qui ne doit qu'obéir, joue dans ces soupers mignons et ces orgies en talons rouges un rôle souverain. La rime vous donne un régiment, une abbaye, un titre, une maison de campagne, un poste à la cour; la rime vous fait ambassadeur, cardinal, petit abbé ou mousque-

taire, et c'est pour cela que le dix-huitième siècle fourmille d'une multitude de petits poëtes qui auraient pu être d'excellents diplomates, des confesseurs honnêtes, des capitaines de dragons fort utiles à l'État. Mais le cardinal de Bernis, qui habitait d'abord une mansarde aux Tuileries, et qui est descendu de si haut pour arriver au faîte des bonnes fortunes auprès des femmes et du pape, le cardinal de Bernis aimait mieux semer des fleurs sous les pas de Mme de Pompadour que continuer la vieille et ennuyeuse querelle des jansénistes. Le chevalier de Boufflers, que M. de Ségur a un peu copié à la cour de Catherine II, colportait à l'étranger et en France la poésie de ruelles dont l'*Épître à Zéphirine* et le conte d'*Aline* sont les chefs-d'œuvre. N'oublions pas Dorat, Rulhières, le chevalier de Pesay et Louis XV lui-même, Louis XV, qui aurait été le premier des petits poëtes s'il n'eût pas préféré l'honneur plus difficile de roi des viveurs, Louis XV qui, un soir a Trianon, dans une débauche d'esprit et de vin de Champagne, improvisa entre deux baisers ce couplet charmant :

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne;
Ici je vois celles d'autrui
Et ne vois pas la mienne.

Mais, hélas! le dix-huitième siècle s'achève; dix ans encore, dix ans à peine, et la révolution balayera d'un seul coup tous ces madrigaux et toutes ces roses Adieu, fugitives rêveries, compliments empesés, dentelles flottantes, receveurs-généraux et traitants; adieu, mousquetaires et dragons enrubannés, vous tous parfumés diseurs qui auriez eu tant d'esprit si vous aviez voulu en avoir moins. A l'ère des petits poëtes va succéder l'ère des philosophes; et quel philosophe, — sauf Épicure — a jamais valu un petit poëte? — Cependant, gardez-vous de croire que la petite poésie se résigne ainsi à descendre du premier coup du trône pastoral où l'a placée le doux règne de Louis XV. Elle devine bien que son dernier jour approche, mais, puisqu'elle doit mourir, elle veut au moins rendre l'âme en compagnie royale. — Les Romains de la république ne finissaient pas mieux. — Voyez-vous là-bas, dans cet angle solitaire des Tuileries, les appartements du comte de Provence? c'est dans ce Paphos fleur-delisé, que, soir et matin, la petite poésie s'accoude, et qu'à son insu, pour ainsi dire, elle se transforme elle-même; cessant en effet d'être scandaleuse comme au beau temps du cardinal de Bernis, elle devient essentiellement adulatrice et mignarde; à force de puiser dans la mythologie, elle prend des allures pédantes qui effacent les derniers vestiges de sa jeunesse, c'est-à dire cette grâce poudrée, cette fraîcheur de trumeau, ces fantaisies de la rocaille que nous aimons, que nous admirons encore aujourd'hui dans les petits appartements de Trianon et dans ce que Versailles a conservé de son ancien caractère. — A partir de ce moment, l'*Almanach des Muses* est en quelque sorte l'unique écho de la poésie en France. C'est dans ce puéril et honnête recueil que Vigée, secrétaire des commandements de Madame, femme du comte de Provence, expose les renonciles de sa galanterie et les camélias de sa reconnaissance; Vigée avait pour rivaux souvent heureux le chevalier de Montesquiou, écuyer de Monsieur, petit serpent que Mirabeau n'aimait guère, et le chevalier de Piis, secrétaire de cet aimable comte d'Artois. Vigée, Piis et M. de Montesquiou sont donc, avec le comte de Provence, les derniers petits poëtes du dix-huitième siècle, auxquels, à la rigueur, on peut encore ajouter Ducis, secrétaire de Monsieur, qui fabriquait des tragédies à double dénouement, et Morel son intendant, le Scribe de cette époque, autre médiocrité trop peu connue, et qui, placé à la tête des théâtres lyriques, en avait profité pour accaparer le monopole des opéras et des ballets sur toutes les scènes. Le temps des baux et des dédits dramatiques ne date pas, comme on voit, de la littérature contemporaine.

Le comte de Provence, fait roi, préféra la réputation d'homme d'esprit et de monarque habile à celle de petit poëte; mais Louis XVIII, digne fils de son père, se souvint toujours des tranquilles délices que lui avait procurés l'*Almanach des Muses*, et vainement il aurait cherché à détourner de sa tête, chargée déjà de la couronne de France, le laurier-rose du petit poëte; la postérité, suivant en cela l'exemple de son siècle, le lui décernera, quand il n'aurait d'autre titre à cette gracieuse faveur que ce quatrain si purement Louis XV, que l'on a reproduit à satiété sur les éventails, et que les mémoires secrets du temps, par jalousie ou par esprit d'opposition constitutionnelle, sans doute, ont voulu attribuer à Lemière :

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,

Je pourrai près de vous ramener les Zéphyrs :
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Le Voyage à Coblentz, la correspondance d'Hartwel et les loisirs littéraires de Mittau sont autant de souvenirs qui appartiennent à l'histoire, et qui contribueront non moins que la Charte à immortaliser Louis XVIII.

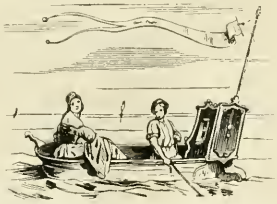
J'ai dit que la petite poésie allait mourir avec 93, elle mourut en effet de cette mort douloureuse de la vieille monarchie, hydre aux cent têtes, pour me servir de la phrase de la Constituante, que la hache révolutionnaire venait d'abattre; mais bientôt nous la voyons renaître sous d'autres formes plus fausses seulement et plus ridicules, eu égard aux circonstances au milieu desquelles elle se manifeste. Watteau, dans ces jours de bonheur et de calme qui furent si longs sous le régent et sous Louis XV, avait peint des bergeries, et à toutes il aurait pu donner pour inscription ce vers du tendre Virgile :

O Melibæe, Deus nobis hæc otia fecit.

L'avocat Robespierre rimait des madrigaux et des idylles, tandis que la guillotine était en permanence. Les petits poëtes de l'école de Saint-Just tombèrent dans un chauvinisme sentimental presque aussi révoltant que leurs actes; au théâtre il n'y avait que des Blaise et des Babet; les plus riantes compositions de Boucher et de Greuze y étaient contrefaites comme à plaisir et avec la plus abominable ironie. Un autre républicain farouche, Fabre, qui plus tard devait faire les *Deux Précepteurs*, préludait à ses succès dramatiques par des triomphes aux jeux floraux; il obtenait une églantine à Toulouse, et ajoutait le nom de cette fleur à son nom, se faisant appeler Fabre d'Eglantine, tout comme à la cour du grand roi Mme de Sévigné aimait à s'entendre nommer Amaryllis. — Dans cette vaste tourmente de la fin du dernier siècle, tout a donc cédé, l'antique royauté, les lois, les usages, les mœurs; oui, tout, excepté les petits poëtes. Les petits poëtes ont résisté aux profondes secousses de la Convention, du Directoire et du Consulat. Vienne l'Empire, et vous allez voir Fontanes résumant, personnifiant en lui seul la petite poésie des âges passés et futurs, plus flatteur que Boileau, plus emmiellé que Dorat, aussi pompeusement ridicule que Chaulieu ou Lafare, plus servile encore et plus prompt à la réplique courtisanesque qu'aucun des mousquetaires ou des petits abbés des antichambres de Louis XV. A Napoléon empereur et roi il fallait un petit poëte comme l'auteur de la *Chartreuse;* aussi Napoléon, qui excellait à choisir les hommes, fit-il de M. de Fontanes un grand-maître de l'Université et un marquis. Arnaud, l'auteur de *Régulus* et de *Marius à Minturnes*, est encore un petit poëte ; car, que l'on soit courtisan dans une épître, dans une ode, ou dans une tragédie, on n'en est pas moins courtisan, et partant, petit poëte, qualification qui s'applique aussi à merveille à MM. Jay, Jouy, et à tant d'autres illustres écrivains de l'Empire, qui eurent une réputation foudroyante jusqu'à la bataille de Waterloo.

Je m'arrête, car au souvenir de ce grand désastre d'hier, il me semble que j'ai dépassé de quelques lignes le chapitre des petits poëtes d'autrefois. Jetons des fleurs sur toutes ces tombes, couronnons de roses ces bustes de marbre dont la bouche heureuse garde encore le frémissement d'un dernier baiser; mais plaignons bien haut, plaignons de toutes nos forces la petite poésie qui avait si galamment commencé, et qui, de décadence en décadence, est en train de si mal finir.

G. Guénot-Lecointe.



THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise de la *Dame Blanche* — *Nouvelles Vocalises*, par M. Bordogni.

Y a-t-il, je vous le demande, quelque chose de plus merveilleux que le climat de l'Italie pour embellir les belles voix? Mme Rossi, qui arrive de ce beau pays, et qui vient de renouer avec son public par le rôle d'Anna, dans la *Dame Blanche*, nous a ébloui, vraiment, par le progrès qu'elle a fait pendant son absence. Elle a su ajouter aux qualités fortes qu'elle possédait déjà, des qualités gracieuses et expressives dont elle manquait un peu, et qui donnent à son talent un cachet tout nouveau et bien précieux pour l'Opéra-Comique. La direction de ce théâtre a fait preuve de sens et de goût en reprenant la *Dame Blanche*, pendant que l'Opéra reprend *Don Juan*. C'est une heureuse idée que de ne pas laisser moisir dans les répertoires d'excellents ouvrages qui peuvent corriger par l'exemple le goût des auteurs et du public, et forcer les artistes à un travail indispensable pour les rendre convenablement. L'exécution de la *Dame Blanche* est, comme toute chose, mélangée de bien et de mal; le chœur et l'orchestre se distinguent par leur ensemble et leur vérité d'expression, mais il s'en faut que les rôles soient aussi convenablement rendus Masset a la voix trop capricieuse et manque de la sûreté nécessaire pour un rôle tel que celui de Georges Brown; il a su cependant mériter quelques applaudissements, et notamment dans l'air : « *Ah! quel plaisir d'être soldat!* » qu'il a dit avec beaucoup de verve. Mme Potier est toute charmante, mais elle a la voix un peu mince. M. Mocker ferait bien de couvrir un peu son organe dans les notes du haut; elles participent un peu trop de l'espèce de son que les artistes nomment le son blanc. Cet acteur, du reste, anime la scène et joue avec vérité; nous en dirons autant de Henri, pour qui le rôle de Gaveston mériterait plus de développement. Mme Rossi-Caccia a eu les honneurs de la soirée, et elle en était digne. Cependant nous avons trouvé les admirateurs à gros bouquets un peu trop nombreux pour être de véritables amis. Nous estimons infiniment l'amitié, mais nous n'avons jamais trop compris ce qu'elle avait à faire dans les questions de succès, si ce n'est d'y intervenir mal à propos pour les faire suspecter. Au reste, félicitons l'Opéra-Comique du retour de Mme Rossi. Mme Damoreau vient de laisser libre une place qu'elle n'occupait plus qu'à demi, et il ne sera plus défendu désormais aux talents nouveaux d'essayer de la faire oublier.

Nous entendions chanter il y a quelques jours, dans un salon, une charmante mélodie par une charmante voix; nous nous sommes curieusement approché, et nous avons écouté, avec le plus vif plaisir, plusieurs des *vocalises nouvelles* de M. Bordogni. Nous devons déjà

à M. Bordogni plusieurs publications de ce genre, dont l'immense succès a constaté l'utilité et le mérite. Ce qui distingue cette nouvelle suite de vocalises, c'est l'heureuse idée qu'a eue M. Bordogni de placer des paroles sur les sons, et de donner la couleur et l'intérêt d'un véritable morceau à ce qui n'était auparavant qu'un simple exercice pour la voix. On peut, en chantant ces nouvelles vocalises, apprendre en même temps la pose et le déplacement des sons, et la prononciation, qui n'est pas la partie la moins difficile de l'art du chant. Cette publication est un service nouveau rendu à l'art par M. Bordogni, et qu'il faut ajouter à bien d'autres. On sait que nous devons à ce célèbre professeur le talent de Mmes Damoreau, Falcon, Heinefetter, Julian, Dobré, etc. Personne n'a contribué plus que M. Bordogni à vulgariser dans notre pays la science et le bon goût en musique. La France, au reste, en lui conférant le titre de professeur du Conservatoire, qu'il possède depuis longtemps, et en y joignant la croix de la Légion-d'Honneur, lui a prouvé qu'elle n'était pas ingrate pour les talents véritables qui venaient chercher dans son sein une patrie d'adoption.

SAMUEL ROGER.

MM. Liadières et Desmousseaux de Givré, le premier, ancien élève de l'École Polytechnique, poëte tragique et orateur fort peu écouté au palais Bourbon; le second, propriétaire ou marchand de peaux de lapins, ont beaucoup égayé la Chambre dans la dernière discussion du budget des beaux-arts, en s'élevant de toute la force de leur éloquence et de leur vertu contre la subvention de l'Opéra. M. Liadières a même été plus loin que son collègue, il s'est indigné du traitement que reçoit la seule tragédienne qui reste au Théâtre-Français, et Mlle Rachel, qui ne se doute guère qu'il a été question d'elle à la Chambre des députés, est en ce moment à Londres où elle ne restera qu'un mois; elle doit y jouer *Bajazet*, *Andromaque* et *les Horaces*; elle finira par une représentation à son bénéfice, où elle remplira le rôle d'Hermione et celui de Marinette du *Dépit amoureux*. La jeune tragédienne a promis d'être à Marseille dans les premiers jours de juin.

L'Opéra-Comique nous a offert ces jours derniers un étrange spectacle, assez commun cependant dans les annales dramatiques. La veille, Mme Damoreau nous faisait ses adieux, et on la couvrait de madrigaux et de couronnes; le lendemain, Mme Rossi-Caccia venait prendre sa place, et les mêmes enthousiasmes, les mêmes mains enterraient la nouvelle prima sous les fleurs; cette seconde ovation, particulièrement désobligeante pour Mme Damoreau, n'est pas moins ridicule que la première. Nous sommes, je ne sais pourquoi, à une époque où un artiste ne peut plus quitter la scène sans soulever autour de lui plus de regrets et plus de sanglots qu'on n'en donna certainement à Molière après sa mort, et qu'on n'en accordera, soyez-en sûr, aux premiers écrivains, aux premiers hommes d'État, aux premiers capitaines du siècle, quand ils ne seront plus de ce monde. Ainsi il s'est trouvé des gens pour oser dire que Mme Damoreau quittait le théâtre dans toute la force de son talent!... Mais ces gens-là n'avaient pas entendu Mme Damoreau dans *Zanetta!* Pour tous ceux qui sont un peu de bonne foi, il est certain que lorsque Mme Damoreau s'est retirée de l'Académie-Royale elle était déjà à son crépuscule.

Assez donc de ces élégies sentimentales sur les artistes qu'on a aimés et qu'on ne peut aimer toujours; assez de ces éloges hyperboliques, qui ne sont après tout que des oraisons funèbres. Gardons-nous de cette décadence du goût qui, en voulant éterniser les talents au théâtre, en dépit des infirmités et de l'âge, nous reporte à ces factions des verts et des bleus, que l'on vit naître sur les amphithéâtres du Cirque aux plus mauvais jours du Bas-Empire.— Les Variétés ont déployé, depuis une semaine, une activité véritablement incroyable, et que le succès a toujours couronnée. Ainsi, nous avons eu en quelque sorte, du jour au lendemain, trois pièces nouvelles: *Un vieil Ami*, de MM. Théaulon et Dartois; *le 15 avant Midi*, par MM. Cormon et Chabot de Boin, et *deux Dames au Violon*, par MM. Dupeuty et Cormon. Ce sont moins des vaudevilles que des charges, mais, au demeurant, des charges fort amusantes, et qui rentrent parfaitement dans le genre de ce théâtre. — *Les Farfadets* de la Porte-Saint-Martin feront oublier les frères Ravel. Ce nouveau ballet est presque aussi gai, et ce n'est pas peu dire, que le défunt *Pied de Moulon*. G. G.-L.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Chapeaux de (Mes Herbault nièces) *Étoffes de* (Thiébaud Guichard) *façons de Robes de* (Palmire) *Châle tissu d'alger de* (Me Vincent) *On peut demander cet ensemble de toilette à la Mon de Com.on* (Giroud de Gand et Cie) *1 Laffitte*

DIRECTION 1 CITÉ DES ITALIENS

A Madame Amélie de P****

Paris, 16 mai.

Ce qui nous reste de Parisiennes à Paris, Madame, semble si ennuyé, que je regrette de n'avoir pas passé cette semaine encore dans nos champs. Chantilly absorbe même ce qui reste à Paris; on ne parle que des chevaux vainqueurs ou vaincus, que des splendeurs royales, financières, que de la fashion déployée pendant cette semaine. Il y a des femmes qui ont emporté des caisses de robes, comme si elles devaient y passer une saison; j'en sais qui ont fait faire des costumes tout particuliers, et dont on parlera. Mme de L*** avait, à l'une des courses, une amazone en nankin, dont le corsage était fait exactement comme celui d'une redingote, les manches boutonnées comme celles d'une redingote d'homme; avec cela, un pantalon de coutil, un chapeau à grands bords, et un délicieux petit fouet que Verdier a fait exprès pour elle.

Le négligé est peu simple cette année : les chapeaux du matin sont en grosse paille, avec un petit velours étroit posé à plat, retenant assez souvent une voilette de dentelle.

Les jeunes personnes mettent deux rubans, de la même couleur et de deux nuances. Ces rubans ne font ni nœuds ni rosettes; ils sont placés l'un à côté de l'autre, au-dessus de la tête, à plat, et quelquefois seulement forment par-derrière une ligne de coques à la place du bavolet. Avec cela les femmes portent des robes en coutil, de petits cols de batiste, et une écharpe de taffetas noir ou taffetas glacé, garnie d'un falbalas à plis marqués, à deux têtes.

Voici pour les courses à pied; mais il en est tout autre chose pour la promenade. Aux Champs-Elysées, au bois de Boulogne, on peut être aussi élégante qu'au théâtre ou dans un salon; jamais on n'avait hasardé ce que l'on adopte franchement aujourd'hui. Je suis allée chez Delon depuis mon arrivée, j'ai voulu savoir tout ce qu'il avait reçu en mon absence. Mon Dieu, Madame, quelle tâche ai-je entreprise! comment vous décrirai-je ce qui m'a été montré?

Delon a des pékins glacés, des taffetas d'Italie à petites raies, des gros-de-naples écossais d'une fraîcheur, d'un éclat que je voudrais vous faire comprendre.

Représentez-vous l'effet des combinaisons que je vais vous dire : gris et violet, — vert-pompe et lilas-citron et cerise; — rien n'est aussi franc que les taffetas glacés unis, mais les taffetas rayés et à carreaux ont plus de fantaisie. Ainsi je ne sais rien vous dire de plus ravissant qu'un pékin à raies grenat sur fond rose, glacé de gris; un pékin à petits carreaux violets et verts sur fond lilas tendre; de petites raies délicates, roses, bleues, ou lilas, sur fond blanc, sont du meilleur goût pour toilette négligée du soir.

En résumé, les gros-de-naples glacés unis, ou glacés à raies, à carreaux, à ombres nuées, à zébrures chinées, sont les plus à la mode.

Les foulards sont très-aimés; ceux que je préfère sont à mille raies lilas, ou giroflée sur fond blanc.

Le grand succès des foulards et des tissus de laine me paraît devoir durer aussi longtemps que celui des voitures publiques. Montez donc en omnibus ou dans les voitures des chemins de fer avec une robe apprêtée, ou même une robe de soie qui puisse être chiffonnée! c'est impossible. L'autre jour je suis allée à Corbeil avec

toute la famille de lady M.....; en descendant de wagon, nous nous sommes mutuellement admirées, nos robes n'avaient pas un pli, on aurait dit que nous quittions notre cabinet de toilette. Ces demoiselles avaient des robes de barrèges lilas, violet et blanc : lady M... et moi nous avions chacune une robe de foulard à mille raies groseille.

Le soir, en demi-toilette, on porte beaucoup d'organdis, des barrèges et des tissus très-clairs, à raies pékin et à raies chinées. Ces robes sont jolies à plis, à manches courtes grand'mère, avec un fichu de dentelle.

Vous ai-je expliqué la manche grand'mère, Madame? Elle est plate jusqu'au coude et bordée d'un falbalas à tête, égal tout autour; si je m'explique mal, je vous prie de consulter le premier pastel de 1790 que vous rencontrerez, et vous verrez ces manches plates, entourant le coude de la manchette fort gracieuse que l'on a en prédilection cet été.

Je ne saurais vous dire la quantité de chapeaux que l'on voit avec des dentelles les plus simples et les plus parées. — Mme Huguenet Le Jay fait de petits chapeaux de paille délicieux, d'une distinction parfaite, avec un velours vert étroit, ou un ruban paille; et aussi des chapeaux de paille de riz à plumes saules, et des capotes de crêpe, avec une dentelle d'Angleterre et une fleur.

Pour les toilettes noires, je vous recommande le magasin de deuil *au Sablier*. A ce propos, nous en causerons un moment, car je me rappelle, Madame, votre goût pour le noir. — Dufresne a des moires d'une grande beauté et des taffetas gris dont je vous envoie l'échantillon, tant j'en trouve la nuance douce et distinguée, n'est-il pas vrai? — Il est triste, sans doute, d'avoir à aller par nécessité au magasin du *Sablier*, mais certainement il y a beaucoup de personnes qui profitent de

ses richesses pour leurs caprices de coquetterie, et elles ont parfaitement raison, je vous assure.

On porte beaucoup de bijoux. Les épingles, les bracelets, les châtelaines sont de rigueur. Les boutons reviennent avec les fichus amazones, et on revoit les peignes avec les toilettes du soir.

Les peignes! oui, Madame. Le premier que j'ai vu m'a semblé une de ces erreurs, un de ces oublis dont on est fâché d'être le témoin; la femme qui le portait m'inspirait la pitié que l'on éprouve pour toute personne agréable qui se donne en ridicule sans s'en apercevoir. Mais voilà que toutes les femmes élégantes ont consacré ce retour à une mode vieillie, elles ont repris les parures de leurs mères, les colliers en rivières et les peignes. C'est la cour d'Angleterre qui nous les a rendus, les Anglaises n'ont jamais pu se décider à les abandonner.

M. Bon est un bijoutier dont je vous ai sans doute déjà parlé, n'est-ce pas Madame? Ses bijoux sont charmants, séduisants, et d'un prix qui permet facilement d'y prétendre. Ce sont des imitations admirables, dans ce moment où l'on revient un peu à traiter les bijoux en vrais caprices, tels qu'ils le sont en effet. — Je vous prie de penser à lui, à ses bracelets grosse chaîne, à ses bracelets de perles encadrées d'émail, à ses parures de pierreries pour les robes de bal. Vous savez le secret de M. Bon, je pense; ses pierreries sont un mensonge, et sans doute c'est de l'or qu'il emploie que les poëtes auront parlé la première fois qu'ils ont dit :

L'or est une chimère!

Vicomtesse DE SENNEVILLE.

UNE ÉGLOGUE EN 1840.

C'ÉTAIT dans l'une des rues les plus bruyantes de Paris, la rue Saint-Honoré, qu'habitait, l'an dernier, un jeune homme de vingt-quatre ans, possesseur de vingt-cinq mille bonnes livres de rentes. Ce favori du destin était issu de l'union légitime de M. Nicolas-Guillaume Lacaille, marchand de rouennerie en gros et en détail, avec demoiselle Marguerite-Ursule Lebas. Après un long tête-à-tête conjugal dont rien n'altéra jamais l'ineffable béatitude, M. Lacaille mourut en 1832, des suites du choléra, au grand regret de ses amis et connaissances.

Quand un chasseur inhumain prive la tourterelle de son compagnon bien-aimé, celle-ci languit, se consume et meurt bientôt pour aller le rejoindre. — Quand la dernière heure eut sonné pour Philémon, Baucis se tint prête à le suivre. Mme Ursule Lacaille, née Lebas, ne pouvait donc survivre à son mari, elle qui avait en partage les vertus de la tourterelle, jointes au devouement de Baucis. En conséquence, six ans après le décès de feu Lacaille, elle mourut des suites d'une fluxion de poitrine. — Donnons une larme à cette victime de l'amour conjugal.

Le jeune Polydor Lacaille resta donc orphelin de bonne heure, si tant est que l'on puisse être réputé orphelin quand on possède un revenu de 25,000 fr.

Polydor Lacaille était un Parisien pur sang; il avait planté ses colonnes d'Hercule à la barrière de l'Étoile et à la barrière du Trône. On peut dire de lui qu'il ignorait complétement ce que c'était que la campagne. En fait d'arbres, il ne connaissait que les marronniers des Tuileries, les tilleuls du Luxembourg et les ormeaux du boulevard. Ses connaissances aquatiques étaient encore moins étendues, la Seine et le canal St-Martin étant les seuls cours d'eau qu'il eût jamais vus. Il se figurait qu'on plantait les truffes comme on plante les pommes de terre, et il n'aurait eu

aucune idée de ce que peut être un champ de blé, s'il n'avait vu les décorations du *Philtre*, à l'Opéra. — Il n'était guère plus fort à l'endroit des saisons, et se fût trouvé bien en peine s'il lui eût fallu dire à quelle époque de l'année appartenait telle ou telle production. — Pour lui, habitant de la rue Saint-Honoré, l'hiver était un temps où il crottait des pantalons de drap, tandis qu'en été il crottait des pantalons de coutil : voilà toute la différence.

Un matin, en s'éveillant, Polydor se dit : « Pourquoi n'irais-je point à la campagne? la campagne doit offrir beaucoup d'agrément, puisque la moitié de Paris s'y rend dès que la saison le permet, et que d'ailleurs tous les poëtes en font le plus grand cas, témoin Virgile et M. Napoléon Crevel de Charlemagne. »

De ce moment, Polydor consacra trois heures par jour à la lecture de tout ce qui concerne la campagne. Il dévora le poëme des *Quatre Saisons*, apprit par cœur les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, la traduction bien entendu, relut vingt fois les *Pastorales* de Florian, s'agenouilla devant les *Harmonies de la Nature*, et ne dédaigna point le *Parfait Jardinier*.

Paris lui devint intolérable; il ne se contenta plus de ses jouissances habituelles. Le Diorama lui parut une stupide invention, le Théâtre-Italien, un hôpital d'enrhumés, et la cuisine de Véfour un repaire d'empoisonneurs. Ce qu'il lui fallait, c'était le chant toujours jeune de la fauvette, les roulades harmonieusement cadencées du rossignol, les notes souples et plaintives de l'alouette. Fi de Grisi! fi de Rubini! — Ce qu'il lui fallait, c'étaient d'immenses points de vue chauffés d'un beau soleil, arrosés de mille ruisseaux à l'onde cristalline, entrecoupés de rochers gigantesques et de puissantes forêts. Fi de Daguerre et de Langlois! Ce qu'il lui fallait enfin, c'était un lait pur et virginal, de molles châtaignes, des pommes savoureuses. Fi du chef de Véfour! — Et l'heureux Polydor se voyait déjà l'ami de Tircis, le camarade de Corydon. Il allait rejoindre Galatée cachée derrière un bouquet de saules; il défiait Ménalque à la course et gagnait une coupe ciselée; ou bien il offrait à Estelle une houlette aux riches couleurs, dérobait un baiser à la jeune Chloé, et, confondant son troupeau avec celui du beau Némorin, les menait aux gras pâturages, en charmant par ses pipeaux les échos d'alentour.

Sur ces entrefaites, Polydor reçut une lettre de l'un de ses meilleurs amis, appelé Yvan. On y lisait entre autres choses :

« Je suis depuis trois semaines installé dans le château de Mme de Lubersac, où je coule des jours filés de soie et d'or. Nous venons d'avoir un mois de mai délicieux. Tu ne sais pas ce que c'est que le mois de mai? tu n'as jamais assisté à ce réveil de la nature? je te plains! »

Ici se trouvait une poétique description du mois de mai, qui fit verser des larmes de rage à Polydor, quand il vint à songer qu'au lieu des douces brises et des parfums dont on lui parlait avec tant d'enthousiasme, il avait assisté au repavage de la rue Saint-Honoré et au creusement d'un égout qui fut construit sous ses fenêtres.

Une fois calmé, il continua :

« Mme de Lubersac, qui semble avoir pour toi une estime toute particulière, m'a plusieurs fois témoigné le plaisir qu'elle aurait à te voir. »

Polydor fit sur-le-champ ses préparatifs de départ, et prévint son domestique de tenir prêt son tilbury pour le lendemain matin.

Le soir, il se mit au lit avec une fièvre qui augmenta tant et tant, que cinq jours après elle fut déclarée cérébrale par trois médecins inquiets et par une légion de cousins alléchés.

Mais M. et Mme Lacaille n'avaient point mis au monde un de ces garçons à la figure pâle et à la poitrine rétrécie, comme on en voit tant aujourd'hui. Polydor en fut donc quitte pour la peur. Pourtant deux mois se passèrent avant qu'il pût ré-

pondre à l'invitation d'Yvan. Cette convalescence fut un enfer véritable pour l'impatient Polydor. Il eut recours à mille ruses pour se tromper lui-même et amuser ses désirs. Il se fit acheter des fleurs de toutes les couleurs et de toutes les espèces, de telle sorte que son appartement se transforma en une serre chaude. Il planta de petites prairies dans des assiettes; des chèvrefeuilles coururent le long des tapisseries; les cheminées et les meubles furent encombrés de globes de cristal où nageaient des myriades de poissons rouges. Il s'habillait en marin, il faisait

aller de petits bateaux dans un réservoir. Enfin, par ses ordres, deux douzaines d'oiseaux, auxquels par une mesure de prudence on avait rogné les ailes, furent lâchés dans sa chambre. Toutefois, comme avec la meilleure volonté du monde il eût été assez difficile d'organiser une partie de chasse dans un parc de huit pieds carrés, borné au nord par une glace, au sud par une cheminée, à l'est par une croisée, et à l'ouest par un secrétaire, Polydor en était réduit à poursuivre son gibier avec une sarbacanne chargée de pois secs. Quant au plaisir de la pêche, il se le donnait complet, dans les formes, et l'on pouvait le voir, assis sur une chaise, une ligne à la main, pêcher de petits poissons rouges dans des rivières de cristal.

Durant ces innocentes distractions, notre jeune convalescent finit par reconquérir sur la maladie et sur les médecins sa vigueur d'autrefois, ses brillantes couleurs, son regard animé, sa force. Les docteurs lui donnèrent à la fin la clef des champs; il brisa ses chèvrefeuilles, jeta ses prairies par la fenêtre, et rompit la captivité de ses poissons et de ses oiseaux. « Au diable cette comédie! s'écriait-il en dansant sur les débris. Arrière toutes ces vaines images! assez de chimères comme cela! place, place à la réalité! »

Le lendemain, un élégant cheval l'entraînait à la terre d'Echoisy, séjour de Mme de Lubersac.

Mme de Lubersac, vers laquelle Polydor galope avec tant d'ardeur, est une femme de quarante ans, veuve depuis quelques années; son mari lui a laissé en mourant une grande fortune, dont elle fait le plus noble usage. L'hiver, elle reçoit à Paris; l'été, elle reçoit à la campagne, et sa double maison est toujours encombrée de visiteurs qu'elle accueille avec une grâce charmante. Riche, polie, spirituelle, Mme de Lubersac serait donc une femme parfaite, si elle n'avait pas quatre filles à marier. Malheureusement l'amour maternel altère toutes les bonnes qualités de cette dame. Sans enfants, ce serait une maîtresse de maison modèle : avec son quatuor filial, c'est une mère ardente à la poursuite de quatre maris, y consacrant tous ses instants, et courant sus à tout ce qui lui paraît avoir l'encolure d'un gendre.

Mme de Lubersac, qui sait la fortune de Polydor, s'est mentalement promis de l'incorporer dans sa famille. Elle le destine à Mlle Pélagie, son aînée, ce qui explique l'*estime particulière* où elle tient Polydor.

Notre héros franchit rapidement la distance qui sépare Paris d'Echoisy; à son grand étonnement, lui qui pensait trouver toute la société disséminée depuis trois heures dans le parc et dans les jardins, il apprend que personne n'est encore levé. Personne levé! à dix heures! Polydor se croit à Paris. Enfin il s'entend appeler par son nom. C'est Yvan.

« Toi ici!

— Moi-même... moi Polydor Lacaille, que tu as laissé l'ennemi intime de la campagne, et que tu retrouves transformé de la tête aux pieds.

— Parles-tu sérieusement?

— Très-sérieusement, tu vois devant toi l'amant passionné de la belle nature! A moi les grands lacs, à moi les nacelles, à moi les forêts, à moi les laitages, à moi les troupeaux!

Rendez-moi mon léger bateau
Et ma chaumine au bord de l'eau...
Et ma chaumine au bord de l'eau...
Au bord de l'eau!

— Tu as été malade? interrompt Yvan, qui ne comprend rien aux exclamations de Polydor.

— Oui, j'ai eu une fièvre cérébrale; mais je suis guéri maintenant; je suis en état de voir et de jouir par moi-même. Dis-moi, Yvan, à quel heure laboure-t-on ici? quand foulerons-nous, d'un pied joyeux, la grappe vermeille? as-tu une houlette? mon domestique m'en apporte une. Et ta musette, où est-elle? je suis de première force.

— Diable! se dit Yvan, sa fièvre cérébrale ne me semble pas entièrement passée... Mais nous causerons de tout cela après le déjeuner. Voici l'heure; ne nous faisons pas attendre. »

Après les phrases d'usage, on se mit à table. Mme de Lubersac avait placé Polydor entre elle et sa fille Pélagie.

Plusieurs fois elle lui demanda pardon de le recevoir si simplement. — « Oh! Madame, s'écria Polydor, que nous faut-il, à nous autres amants de la belle nature?... ce qu'elle produit de plus frugal est ce qui nous convient le mieux. »

On servit des suprêmes de volaille aux truffes.

« Quelques fruits et du laitage, n'est-ce pas, Mademoiselle?

— Certainement, Monsieur, répondit Mlle Pélagie, en attaquant une escalope de saumon, vous avez bien raison. »

Cinq ou six fois Polydor entama l'éloge de la campagne; on lui répondit toujours en lui demandant des nouvelles de Mlle Rachel et du petit Fouyou.

Le déjeuner dura deux heures et demie.

Au moment où Polydor allait s'esquiver, Mme de Lubersac le retint: — « Rappelez-vous, lui dit-elle, en lui prenant le bras, et en le remorquant de force au salon, rappelez-vous que ma maison est la vôtre. Liberté! telle est ma devise. Seulement, je vous préviens qu'on déjeune à onze heures, et que le dîner est servi à six heures très-précises; — on n'attend personne. »

Cependant Mlle Pélagie, qui avait les instructions de sa mère, s'était mise au piano, et, après quelques minutes de préludes, qui donnèrent à la société le temps de s'asseoir et de se préparer à entendre, elle attaqua la partition de *Robert-le-Diable*, qu'elle chanta d'un bout à l'autre, duos, trios, récitatifs et chœurs compris.

« Oh! se disait Polydor, quand donc entendrai-je le rossignol et la fauvette? »

Un jeune homme de la société prit ensuite son basson à la demande générale des dames, et exécuta trois symphonies qui durèrent treize quarts d'heure; quand les

symphonies furent terminées, Mme de Lubersac, qui n'avait pas quitté l'infortuné Polydor, lui demanda :

« Vous aimez beaucoup la campagne, Monsieur?

— J'en raffole, Madame.

— Pélagie, ma chère enfant, continua Mme de Lubersac, si tu chantais à M. Lacaille quelques-unes de tes barcaroles? »

Et, sans se faire prier davantage, Mlle Pélagie entonna toutes les tyroliennes con-

nues; si bien que l'heure du dîner arriva sans que Polydor eût vu d'autre ciel et d'autres montagnes que les montagnes de M. Panseron et le ciel de M. Masini.

Le dîner eut quatre services.

Le soir, il fit un clair de lune magnifique; la brise était caressante et embaumée. — Polydor joua le reversis à deux sous la fiche.

Le lendemain, il *devança l'aurore*, ou mieux, il s'habilla avant le jour.

« Je vais donc enfin voir lever le soleil! se disait-il en se vêtant à tâtons. Spectacle grandiose! spectacle sublime! qui élève l'âme, purifie le corps, agrandit les idées!..... Je vais entendre l'hymne de reconnaissance qu'adressent les oiseaux à l'Eternel!... Mon cœur bat d'avance, rien qu'à l'idée des ineffables joies que je vais ressentir. »

Il prit son fusil — et ses tablettes, prévoyant le cas où l'inspiration lui monterait à la tête et l'incommoderait; puis, en passant devant la chambre d'Yvan, il frappa sur la porte plusieurs vigoureux coups de poing.

« Yvan! Yvan! cria-t-il; lève-toi, et viens avec moi assister au lever du soleil :

Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore.

— Je ne suis pas vertueux! hurla Yvan courroucé; laisse-moi dormir, imbécile, et va-t'en au diable! »

Polydor marcha longtemps, au hasard, dans la campagne; il tombait une petite pluie froide qui le transperça bientôt.

— Bah! se disait-il en marchant, c'est la rosée; la rosée, manne céleste qui se glisse dans le calice des fleurs pour les féconder, et dont les gouttes brillent au soleil comme des diamants. — C'est étonnant, continua-t-il en frissonnant, combien cette manne est glacée.

Cependant les nuages s'étant dispersés, le soleil se montra aux yeux de Polydor, tout disposé à se jeter à genoux et à joindre sa voix au concert de la nature. — Mais la nature garda le plus profond silence, et l'on n'entendit que les cris d'un hibou qui regagnait son trou à tire d'ailes. Comme il était encore en extase, trois paysannes vinrent à passer; il les aborda le sourire sur les lèvres :

« Quelle est celle parmi vous qui veut être mon Estelle, ô charmantes bergères? Je sais dans la forêt un nid de tourterelles; je le dénicherai en son honneur. Est-ce

vous, ma belle enfant? dit-il en s'approchant d'une grosse fille trapue et carrée par la base.

— A bas les mains! cria celle-ci en se reculant. — Et comme Polydor s'approchait de nouveau, elle lui asséna sur l'œil gauche un soufflet herculéen.

— Vertu! soupira Polydor en se frottant l'œil, vertu! je t'admire quelque part que je te trouve; » et sans se décourager, il chemina à leur côté. Ils marchèrent ainsi deux heures, durant lesquelles il barbota dans un sentier étroit et boueux, où il n'eut pas l'occasion d'apercevoir la plus petite cascade ni la moindre forêt.

« O nature! s'écriait-il de temps à autre, au grand ébahissement des paysannes qui ne comprenaient rien à ses discours, ô nature! que tu es donc belle à voir ainsi, le matin, nonchalamment parée comme une séduisante jeune fille, et t'enveloppant dans ton blanc peignoir de brouillards! ô nature!...»

Il s'arrêta tout à coup au milieu de son improvisation; un douloureux tiraillement lui avait labouré l'épigastre. D'abord il pensa que c'était l'émotion, qui du cœur gagnait l'estomac; mais en y réfléchissant, il reconnut que c'était le premier éveil d'une faim de convalescent, surexcitée par l'exercice et l'air vif du matin. Il lui fallut faire encore une demi-lieue pour arriver à un petit village dont la saleté n'avait rien de poétique. — Polydor, dont l'appétit augmentait à chaque instant, suivit les paysannes, qui étaient entrées dans une masure où le déjeuner était préparé.

« Enfin, se dit-il, je vais donc juger par moi-même de cette belle et sainte hospitalité que les paysans exercent si noblement dans les livres!» Et, s'adressant à un homme qui paraissait le chef de la famille : « Refuserez-vous à un voyageur fatigué la permission de s'asseoir à votre table et de rompre avec vous le pain de l'hospitalité? Vous serez largement payé par ma reconnaissance. »

Le paysan ne comprit pas un mot à cette sublime harangue, et le prit pour un Polonais. — Quand je dis *pas un mot*, je me trompe. Les mots *bien payé* frappèrent son oreille, et il répondit que ce serait bien de l'honneur pour lui. En conséquence on servit à Polydor un reste de soupe aux choux qui en était à sa troisième apparition, accompagné d'un morceau de lard ranci. Le tout fut arrosé d'une infâme piquette si acide que les perles s'y fussent dissoutes en un clin d'œil.

Lorsqu'il eut apaisé sa faim dévorante, Polydor se disposa à partir.

« Dites-moi, mon hôte, suis-je loin du château d'Echoisy? suis-je à une lieue, deux lieues? » Et montrant une carte du département de Seine-et-Oise appendue à la muraille, il ajouta : « Combien y a-t-il sur votre carte? »

— Trente-cinq sous, répondit l'hôte, se méprenant sur le sens de la question, — neuf sous de vin, quatre de pain, dix sous de lard.....

— Bah! interrompit Polydor stupéfait :

Chez les montagnards écossais
L'hospitalité se donne
Et ne se vend jamais ;
Non, jamais,
Jamais, jamais!
Non, jamais,
Jamais, jamais!!
Jamais!!!

— Chez les Ecossais, c'est possible, répliqua le paysan; chez les montagnards, je ne dis pas non pas; mais nous sommes en France; le village est dans une plaine, et le juge de paix ne demeure pas loin. »

Pendant cette allocution, Polydor, — tout en murmurant des expressions de mépris, cherchait vainement sa bourse dans toutes ses poches; il se rappela à la fin que, grâce à sa funeste précipitation du matin, il l'avait oubliée sur sa cheminée.

« Mon hôte, mon digne hôte, je m'aperçois que je n'ai pas un centime sur moi; mais si vous voulez ma parole.....

— Monnaie de singe!... gardez votre parole dont je n'ai que faire, et payez-moi sur-le-champ, sinon, gare au juge de paix! »

Disant ces mots, il s'avança vers Polydor, l'air menaçant et le bras levé. Il n'y avait point à balancer devant une argumentation si puissante : Polydor dut laisser en gage, entre les mains de l'hospitalité des premiers âges, pour la somme de trente-cinq sous, une montre à la Bréguet de la valeur de cinq cents francs.

« Mais qu'importe? pensait-il en lui-même, et qu'ai-je besoin de montre? les heures passent si vite aux champs!.... N'ai-je pas d'ailleurs, pour me régler, le cours si régulier du soleil, cette grande horloge de la nature! »

Il dit, et se remit en marche.

Après avoir battu la campagne le reste de la journée à l'ardeur du soleil et parmi des nuages de poussière, il s'arrêta sur le bord d'une vigne, dont les pampres touffus lui prêtèrent un peu d'ombre. — A peine était-il assis qu'il se sentit appréhender au corps, tandis qu'une voix rude l'apostrophait en ces termes : « Au nom du roi, je vous arrête! »

C'était un garde-champêtre. « Allons, suivez-moi chez monsieur le maire, continua cet agent de la force publique. Toute résistance serait inutile et ne ferait qu'aggraver votre position. Vous avez été pris en flagrant délit.

— Flagrant délit de quoi? interrompit Polydor exaspéré.

— Délit de chasse, apparemment; vous n'étiez peut-être pas à l'affût quand je vous ai arrêté? »

Polydor fut conduit à la mairie, escorté de tous les enfants de la commune, et comme monsieur le maire était absent, on l'enferma dans une chambre. Cette prison, située au rez-de-chaussée, n'était séparée de la campagne que par une porte vermoulue; — le prisonnier n'eut donc pas grand'peine à se soustraire par la fuite aux interrogatoires du magistrat.

Polydor courut plus d'une heure sans s'arrêter. Harassé de fatigue, il aperçut fort à propos un grand bâtiment sur la porte duquel on lisait, en lettres d'une toise de hauteur :

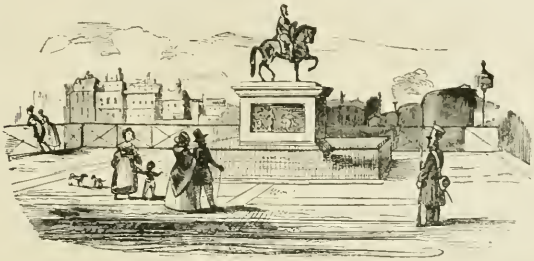
MAISON DE SANTÉ DU DOCTEUR DESJARDINS.

Or, ce docteur Desjardins était précisément l'un des trois médecins qui l'avaient soigné pendant sa dernière maladie. Il entra, et sans avoir le temps de prononcer une parole, il tomba privé de connaissance. M. Desjardins était absent, et la maison, ce jour-là, était dirigée par un jeune élève, grand expérimentateur, qui, s'imagi-

nant avoir affaire à un fou, le fit transporter dans une baignoire où il eut à subir une avalanche de douches tantôt glacées, tantôt brûlantes.

M. Desjardins arriva heureusement à la huitième. — Une heure après ils roulaient ensemble sur la route de Paris.

Le lendemain, Polydor visita sa chère capitale dans tous les sens; on eût dit un amant retrouvant sa maîtresse, une mère son fils. Il s'enfonça avec délices dans ses rues les plus tortueuses, s'épanouit dans ses carrefours les plus crottés, pleura de joie en revoyant le Pont-Neuf, et voua dès lors, à la campagne, une antipathie



profonde, éternelle. Il écrivit une lettre d'excuses à Mme de Lubersac, loua une loge à l'Opéra, prit des cachets au café de Paris, et renouvela pour trente-six ans le bail de son appartement de la rue Saint-Honoré.

ALBÉRIC SECOND.

THÉATRES.

On parlait beaucoup l'autre jour des catilinaires fulminées par MM. Liadières et Desmousseaux de Givré contre l'Opéra et la subvention; M. Anguis, que le souvenir des harangues vertueuses de ses deux collègues empêchait de dormir, a voulu lâcher aussi son petit mot malin contre les pensions que reçoivent les artistes émérites et les tibias plus ou moins décolletés des danseuses de l'Académie-Royale. Tous ces discours n'ont pas grande importance en eux-mêmes; ce ne sont point des Demosthènes de la force de MM. Anguis, Liadières et Desmousseaux de Givré qui persuaderont jamais la Chambre sur la question assez secondaire des *ut* de poitrine; mais vous verrez qu'à la longue ce malheureux million que l'on consacre à l'encouragement des théâtres royaux, finira par se dissoudre et se réduire à rien, tant on l'attaque, on l'analyse, on le décompose à chaque nouvelle discussion du budget. Il ne faut pas perdre de vue que les départements considèrent comme une injustice inouïe de subventionner l'Opéra, qui pourrait fort bien marcher sans cela, prétendent-ils, tandis que les théâtres de leurs chefs-lieux ont beaucoup de peine à vivre, et ne sont en aucune manière

l'objet de la sollicitude ministérielle. Les communes font la loi au Palais-Bourbon ; ne soyez donc pas étonné si, une année ou l'autre, leurs petites jalousies prévalent. — Paris et ces nobles théâtres qui sont l'orgueil de la France, finiront par avoir tort contre la province. Et voilà comment, dans la terre classique de la civilisation, on traite les questions d'art.

Les indispositions de Mlle Heinefetter sont peut-être un peu trop fréquentes; dernièrement encore, elle a failli faire manquer la représentation de *Robert-le-Diable*; par bonheur, une artiste admise aux débuts, Mlle de Roissy, a chanté à l'improviste, et beaucoup mieux qu'on ne l'aurait cru, le rôle d'Isabelle. On parle aussi de quelques autres débuts dans la danse et dans le chant. — Mlle Pauline Leroux est entièrement rétablie de sa dernière indisposition, et cependant elle ne se croit point encore assez sûre d'elle-même pour reprendre son rôle du *Diable Amoureux*. Mlle Pauline Leroux est plus sévère que la critique.

Les débuts de Mlle Elisa Julian, à Bruxelles, ont été, ainsi que nous l'avions prévu, pour la jeune et jolie cantatrice, l'occasion d'un éclatant triomphe. Rachel, de *la Juive*, et Alice, de *Robert-le-Diable*, ont permis à Mlle Julian de déployer toute l'ampleur, l'énergie et la flexibilité de sa voix. En entendant Mlle Julian au théâtre royal de Bruxelles, on se croit encore à l'Opéra. — On nous annonce *Freyschutz* pour la fin du mois.

La Comédie-Française hâte les répétitions de la grande surprise qu'elle nous ménage, et il se pourrait que d'ici à une huitaine de jours elle nous conviât à la première représentation de la comédie de M. Alexandre Dumas : *Un Mariage sous Louis XV*. Après cela, on nous promet *la Prétendante*. — Différents élèves du Conservatoire, désignés pour les débuts au Théâtre-Français, vont successivement paraître. Mais, hélas! au théâtre comme en tant d'autres lieux, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Nous avons déjà entendu Mlle Lemasson et M. Munié. — Mlle Mars a quitté ses beaux appartements de la rue de Rivoli. La comédie de Molière s'est exilée avec elle dans les solitudes de la rue Lavoisier.

Bien décidément les Bouffes s'installeront l'hiver prochain à la place Ventadour. Déjà on fait, à la salle abandonnée par la troupe de la Renaissance, les réparations nécessaires. On assure, d'un autre côté, que M. Anténor-Joly a obtenu du ministre le privilége d'établir un nouveau théâtre qui ferait concurrence aux Folies-Dramatiques. On n'y jouerait guère alors la tragédie de *Lallier*, que la Renaissance répétait quand les Italiens sont venus la prier de sortir. Quoi qu'il en soit, et à quelque titre que M. Joly ait obtenu le privilége (si véritablement il le possède), soit comme faveur arbitraire du ministre, soit comme indemnité de ses pertes, nous mentirions à nos précédents et à nos idées si nous approuvions une mesure pareille. Encore une fois, la mort de l'art dramatique à Paris, c'est la multiplicité effrayante des théâtres : si au lieu d'en retrancher, vous y ajoutez, vous désobligez tout le monde, aussi bien les nouveaux privilégiés que les anciens. — M. Anténor Joly établirait, dit-on, son théâtre au Café-Spectacle. — Lundi, nous sommes entré au Gymnase par hasard, et nous y avons vu débuter, dans *Michel et Christine*, un jeune homme du nom de Trinquart, qui ne manque ni de bonne volonté ni d'intelligence. Dans un des entr'actes, M. Trinquart a chanté avec beaucoup de goût des chansonnettes de Bérat et d'Amédée de Beauplan.— M. Trubert continue à prouver qu'il est incapable de diriger le Vaudeville, en faisant représenter des pièces qui n'ont d'autre nom que le titre. *Floridor le Choriste* est une rapsodie absurde, qui par cela même a dû plaire infiniment à M. Trubert. — Le Palais-Royal va plus loin que le Vaudeville; le Palais-Royal devient un tas d'ordures; les souvenirs équivoques de la Montansier ne sont rien auprès de ce qui s'y passe aujourd'hui, et nous voyons avec regret une jeune et jolie actrice comme Mme Dupuis, perdre son temps et son talent dans ce mauvais lieu, et accepter un rôle qu'elle joue, hélas! trop bien, dans un aussi triste vaudeville que *les Secondes Noces*.

G. G.-L.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

A Madame Amélie de P****

Paris, 29 mai.

Je regrette beaucoup, Madame, ces charmantes promenades que nous faisions ensemble l'été dernier; vous rappelez-vous combien nous aimions à nous asseoir aux Champs-Élysées le soir, pour causer toilette, — absolument comme si dès lors j'avais été chargée de voir les toilettes *par état*? J'y vais encore souvent, mais cela ne m'amuse plus autant, à beaucoup près, puisque je n'ai plus votre bonne causerie et vos spirituelles observations. Et le dimanche aux Tuileries! vous souvenez-vous combien nous nous amusions, en comparant la physionomie des Champs-Élysées avec leur société aristocratique, à celle des Tuileries et de leurs promeneurs bourgeois? O le bon temps passé!

Décidément, on porte des mantelets à façon; l'écharpe était trop naïve, trop coquette, trop gracieuse, pour que sa simplicité élégante ne fût pas méconnue de la foule; la mode a cela de désespérant, qu'elle jette en avant une première idée au commencement des saisons, se réservant bien d'en apporter une autre un peu plus tard, de sorte que cette première idée une fois ramassée par la généralité, la seconde reste seulement à un petit nombre.

Nous avons été amenées à l'écharpe de taffetas par celle de velours; aujourd'hui on ne voit que des écharpes; il s'en fait de délicieuses, de ravissantes, mais il s'en fait tant, que les femmes de distinction ont dû chercher une idée qui fit valoir le bon goût. Le mantelet avec des fronces, avec des garnitures, n'est plus l'écharpe banale; on peut avoir son mantelet à soi, jusqu'à ce que l'idée adoptée devienne la propriété de tous.

Il n'y a pas de couleur préférée, il n'y a pas de couleur proscrite; pour mon compte, Madame, je ne connais rien de si joli qu'un mantelet falbalassé, en taffetas glacé gris ou rose, lilas ou vert, orange et vert, café et blanc, café et cerise; il manque à ces mantelets la robe blanche, que l'on ne porte plus du tout à la ville.

Les chapeaux ont eu le bon esprit de rester petits; l'intention qu'ils ont laissé paraître de s'élever, n'aura sans doute d'exécution que cet hiver. A présent ils ont quelque chose de réellement simple, ou pour mieux dire de *non tourmenté*, qui me semble le plus haut point de la bonne grâce. Par exemple, je vous dirai un chapeau d'Herbault qui me plaît à l'excès, et c'est un modèle; il n'a rien de

particulier ; sa forme, que je ne puis décrire, mais dont nos dessins vous donnent une idée, Madame, est de moyenne grandeur. Un ruban tourne autour de la tête, et de chaque côté tombent deux branches de roses du roi, mêlées à du plantin en fleurs. Ces deux branches égales ont tout le charme des guirlandes sans en avoir la prétentieuse régularité ; elles accompagnent le visage, et garnissent le cou, dégagé, cette année, de tout ce qui peut le gêner. — Un autre chapeau du même genre, sorti cette semaine de chez Herbault, nous donne encore une idée de ces ornements symétriques : il était en crêpe citron, à demi couvert par une voilette d'Angleterre ; de chaque côté tombait une plume citron tordue en spirale.

Vous ai-je parlé, Madame, de la capote de taffetas rose que Mme Barenne a faite pour votre belle-sœur? c'est un petit chef-d'œuvre de coquetterie négligée ; elle est garnie en dedans d'une chicorée découpée ; sur les côtés tombent à flots des dentelles maintenues par des chicorées de taffetas ; c'est quelque chose de délicieux. — Elle lui en a fait une autre en crêpe vert pomme, sur laquelle est posé un demi-voile, que des branches de fleurs violettes fixent sur la tête à droite et à gauche. On ne peut rien voir de plus charmant.

On porte des capotes de crêpe blanc très-simples, le matin, — on les prendrait pour de l'organdi.

L'embarras de faire une manche longue plate avec les étoffes claires, assure le succès des manches grand'mère. Le seul moyen de rendre possible la manche longue plate est de la faire avec deux coutures, droite jusqu'au coude ; autrement, si elle est tout en biais, elle tourne, et le coude force l'étoffe de manière à la faire éclater. Les corsages sont toujours plats et fermés droit. — Pour le matin et le soir, lorsqu'ils ne sont pas également plats, et plus décolletés, ils sont à draperie Sévigné.

Je ne sais si vous vous êtes adressée à l'entrepôt des étoffes de soie, rue de la Vrillère, dont nous vous avons vanté le bon marché.— Marguerite m'a dit vos appréhensions à ce sujet, et que vous craigniez de payer ce bon marché par le mécompte d'une courte durée. — Marguerite, en véritable enfant qu'elle est, n'a eu d'excuse en faveur de cette maison, que celle des jolis taffetas qui la charmaient, et elle n'a pas su vous dire que l'entrepôt vend à bon marché, non pas parce qu'il vend des qualités inférieures, mais parce qu'ayant longtemps eu des rapports avec le commerce, n'ayant longtemps vendu qu'en gros, il peut donner au prix des fabriques ce que les autres magasins ne peuvent offrir qu'aux conditions ordinaires.

J'ai été à même de juger l'avantage de ces prix dans différentes circonstances, où la maison Giroud-de-Gand m'a prié de lui donner quelques avis.

Car, soit dit en passant, je ne sache pas de gens qui exécutent des demandes avec plus de conscience que ces messieurs ; il leur arrive souvent de nous consulter trois ou quatre fois, comme si la chose les intéressait personnellement.

Hier, entre autres, cette sollicitude m'a coûté deux longues heures au magasin de Dumont ; il s'agissait de choisir quatre châles sans envers : deux longs et deux carrés. On nous en montrait de si beaux, que vraiment, tout en me croyant aussi fort consciencieuse, j'aurais fait mon choix à peu près de suite ; mais il fallait tout voir, et je n'en ai nul regret aujourd'hui : j'ai vu de belles choses. MM. Giroud-de-Gand ont envoyé à Amsterdam deux magnifiques châles longs, sans envers ; l'un bleu de *France*, à dessins *français* ; l'autre noir, à dessins de l'Inde ; et deux carrés, l'un bleu de ciel et l'autre noir, tous deux dessins de l'Inde.

Ainsi, adieu, Madame ; ma prochaine lettre vous racontera les merveilleuses dispositions que fait ma chère petite mariée pour son voyage aux bords de la mer. Je veux qu'on parle d'elle cette année aux bains de Dieppe.

Vicomtesse De Senneville.

QUELQUES MODES ANCIENNES.

Sous saint Louis, et pendant les règnes suivants, les dames nobles faisaient broder sur leurs robes les armoiries de leur maison; les veuves mettaient par-dessus un scapulaire blanc avec des larmes noires ou une cordelière, tandis que les dames avaient une ceinture brillante d'or et de pierreries.

A cette époque le luxe devint si grand, que Philippe-le-Bel crut devoir faire des lois pour le réprimer. Les ducs, les comtes et les barons les plus riches, ne pouvaient donner à leurs femmes que quatre robes par an; les dames moins riches ne devaient en avoir qu'une; il n'y avait que les femmes de grands seigneurs qui pouvaient employer des étoffes à trente sous l'aune; les bourgeoises ne pouvaient y mettre que dix sous, ce qui équivalait à peu près à vingt sous de notre monnaie. Mais ces ordonnances furent bientôt oubliées.

Sous Charles V, un tailleur de Paris fit, pour une dame du Gâtinais, une cotte hardie, dans laquelle il entrait cinq aunes de drap de Bruxelles; la queue traînait à terre de trois quartiers, et les manches à bombardes descendaient jusque sur les pieds; et cependant un concile de Montpellier, tenu à la fin du douzième siècle, avait défendu, sous peine d'excommunication, les robes qui se termineraient comme une queue de serpent.

Sous Charles VI, les chemises de toile étaient rares, on ne se servait que des chemises de serge. On désapprouva beaucoup le luxe d'Isabeau de Bavière, qui avait deux chemises de toile. C'était alors un si grand luxe, que pour les faire voir on les faisait passer au bas des manches et du cou. C'est là l'origine des manchettes et des jabots.

On vit pour la première fois des épingles en métal qui avaient été fabriquées en Angleterre, en 1543. Avant leur invention, les dames se servaient d'épingles de bois très-déliées et flexibles.

C'est à cette époque que l'usage des masques se répandit parmi les dames; ils étaient en velours noir doublé de satin blanc; ils se fixaient par une petite tige d'acier, terminée par un bouton de verre que chaque dame tenait dans sa bouche, et qui changeait le son de la voix. On les appelait *loups*.

Les premières dentelles nous vinrent à cette époque de Venise et de Gênes; elles eurent une telle vogue, qu'en 1669, Louis XIII publia une loi qui défendit d'en porter qui coûtassent plus cher que trois livres l'aune. Comme toutes les dentelles se vendaient plus que cela, il s'en établit des fabriques en France; telle est l'origine des manufactures d'Alençon et Argentan.

Sous Henri IV, les paniers devinrent si larges, que le chancelier de L'Hôpital les défendit par une loi somptuaire qu'on n'écouta point.

Lestoile, dans son journal, dit qu'en 1594, au baptême du fils de Mme de Sourdis, Gabrielle d'Estrées parut vêtue d'une robe de satin noir, « *tant chargée de perles et de parures, qu'elle ne pouvait se soutenir.* Peu après, dit-il encore, on me fit voir un mouchoir destiné pour cette même Gabrielle, qui en avait arrêté le prix à 1900 écus qu'elle devait payer comptant.

Sous Louis XIII, on cessa de porter de larges vertugadins, mais la robe de dessus était relevée en arrière et sur les côtés pour laisser voir celle de dessous.

Sous Louis XV on commença à remplacer les *loups* par une grande quantité de mouches qu'on plaçait sur le visage; chacune d'elles avait un nom. Celle du coin de l'œil s'appelait *passionnée*; au milieu du front, *majestueuse*; sur le pli que forme la joue en riant, *enjouée*; au milieu de la joue, *galante*; sur le nez, *effrontée*; sur un bouton, *recéleuse*.

On portait aussi à cette époque des paniers d'une forme ovale. Les dames ainsi vêtues étaient obligées de tourner en avant un des côtés du panier, pour pouvoir marcher dans la foule ou traverser un passage étroit.

Alors toutes les femmes, même les ouvrières, portaient des paniers.

Les dames de la cour de Louis XV et de Louis XVI portèrent aussi des cannes pour les aider à se soutenir, tant leur marche était rendue difficile par le poids des vêtements et la hauteur des talons.

Combien nous sommes déjà loin de ces usages que nous trouvons si bizarres! Et qui nous dit que nos arrière-petits-neveux ne trouveront pas cent fois plus bizarres et plus ridicules l'austérité de nos costumes d'homme et la grâce coquette de nos toilettes de femme?

...

LES PETITS POËTES

D'AUJOURD'HUI.

Le petit poëte d'autrefois s'éteignit avec Louis XVIII; ce fut la dernière des royautés littéraires et des royautés par la grâce de Dieu qu'on alla enterrer dans les caveaux de Saint-Denis. Le petit poëte, notre ami intime ou notre voisin, celui qui n'est pas électeur, mais qui monte la garde, date de Charles X. En effet, comme l'ont fort bien remarqué les biographes de l'auteur de la Charte, le long exil du comte de Provence, ses pérégrinations au milieu de nations et de littératures diverses, ne modifièrent en rien ni son esprit ni ses goûts; chez lui, les souvenirs du dix-huitième siècle et la philosophie d'Horace luttèrent toujours avec avantage contre les rêveries allemandes qui allaient envahir l'Europe : il vécut à côté d'elles, au milieu d'elles, dans l'indifférence la plus complète, et le roi de France, homme de lettres, fut au palais des Tuileries ce qu'il avait été à Mittau, à Coblentz et à Gand.

Qu'on ne se figure pas toutefois que les petits poëtes de la génération présente aient eu la patience d'attendre, pour escalader le Capitole, que le comte d'Artois eût été sacré à Reims. Ils existaient, rimaient, grouillaient déjà au temps de Louis XVIII, et ce n'était pas leur faute s'ils n'avaient pu conquérir la confiance du vieux roi, qui les eût donnés tous pour une maxime ou un bon mot du duc de Lévis. La poésie rose-pompon, au demeurant fort accommodante, se décida à vagabonder sous les vestibules et dans les antichambres jusqu'à l'heure où un nouveau règne lui délivra ses titres de noblesse. Ce fut, à vrai dire, l'époque de transition. La petite poésie choisit l'arc-en-ciel pour bannière : elle fut tour à tour bleue, blanche, verte, rouge; le matin royaliste, bonapartiste le soir, le lendemain républicaine ou cosaque. Tantôt vous la rencontriez chaussée de bottes à revers, l'ordre du lis s'épanouissant sur sa poitrine; d'autres

fois elle se déguisait en soldat de la Loire, boutonnait sa redingote jusqu'au menton, et s'armait bravement d'un Bonaparte caché dans le manche de son parapluie. Rien ne saurait donner l'idée de cette anarchie de la petite rime, qui n'était rachetée ni par le cœur ni par la grâce. Désaugiers, qu'il faut bien nommer ici, puisqu'il résumait en quelque sorte le lyrisme d'alors, s'attira, par les infatigables oscillations de son dévouement, les railleries sanglantes de Béranger, ce grand poete qui n'a pourtant écrit que de petits vers!

Paillass', mon ami,
N'saut' point z'à demi,
Sautte pour tout le monde!

Ce refrain, si innocent en apparence, est l'histoire sincère autant que laconique de la couvée de petits poëtes qui prit naissance sous Louis XVIII, et qui dure encore à l'heure qu'il est. Ces gens-là, rompus à tous les genres d'exercice, sont devenus les premiers saltimbanques du globe. Ils font la roue, dansent sur la corde, se ploient en deux et marchent sur la tête avec une égale facilité.— Voyez M. Ancelot, aujourd'hui membre de l'Académie, et qui jadis n'était rien, pas même le mari de Mme Ancelot! Personne ne mérite à plus juste titre la couronne de coquelicots et de bluets du petit poëte. Tressez des guirlandes, recommencez les idylles de Fontenelle et les pastorales de M. le chevalier de Florian; faites, ô mon doux Ménalque, et vous, trop tendre Corydon, faites un trône de mousse, brodé de pâquerettes et de boutons d'or, que vous abriterez sous un dais de vigne sauvage et de chèvre-feuille; et vous, rossignol et fauvette, chantez, car voici M. Ancelot qui descend de l'Olympe sur les vapeurs ossianiques de M. Baour-Lormian, pour danser un menuet avec vos bergères et souffler un madrigal dans vos pipeaux. Pendant dix années, quand on y songe, M. Ancelot, académicien, auteur dramatique et membre de la Société des gens de lettres, a été le prince du quatrain graveleux et du distique sentimental; il a composé plus d'épigrammes et de bouquets à Chloris que Laplace n'a fait d'épitaphes. Les roués de la Régence n'étaient que des cadets de province en comparaison de M. Ancelot dans sa jeunesse, frondant à droite, roucoulant à gauche, rendant ridicule pour ridicule à son prochain, et s'inquiétant peu qu'on se moquât de lui, pourvu qu'il eût le droit de se moquer de tout le monde. Jamais, qu'on le sache bien, durant le cours de la Restauration, M. Ancelot n'a laissé échapper le prétexte d'un petit scandale ou d'un calembour. A l'époque où florissait l'école déclamatoire de Luce de Lancival, après la première représentation du *Léonidas* de Pichald, M. Ancelot improvisa ce quatrain, qui eût certainement fait le désespoir du feu marquis de Bièvre :

Puisse le chantre heureux des Grecs aux Thermopyles,
Quand des auteurs le responsable agent
De la recette encaissera l'argent,
Ne pas trouver de terme aux piles.

J'ai la conviction que Sophie Arnould et la Raucourt eussent adoré M. Ancelot, à moins toutefois qu'il ne se fût comporté avec elles comme avec Mlles Volney et Demerson :

Chaque jour Chimène, dit-on,
Conduit Marton dans sa calèche.....

Chimène, c'était Mlle Volney; Marton, c'était l'autre. Des bruits étranges couraient dans le public sur le compte de Marton et de Chimène. Or, je demande la grâce de ne point citer les deux derniers vers de ce pont-neuf; l'Académie, qui n'a pas voulu de Piron, ne les pardonnerait jamais à l'auteur de *Fiesque* et de *Madame Dubarry*. — Après M. Ancelot, il n'y a rien à dire de M. Baour-Lormian ni de M. Mollevault; les versificateurs qui n'ont que le talent d'être ennuyeux ne sont pas des petits poëtes. J'aime mieux saisir au passage, vers la fin du règne de Charles X, un lourd météore qui file. M. Louis Belmontet se pose un instant aux limites extrêmes de l'horizon poétique; il écrit les *Tristes*, et le public, ne se souvenant plus d'Ovide, mais croyant l'auteur sur son titre, se garde bien d'ouvrir le livre. La *Pauvre Fille*, de M. Soumet, le *Savoyard*, de M. Guiraud, reviennent à ma mémoire dans le pêle-mêle classique des dernières années du collége. Heureuses et naïves saisons à tout jamais envolées!

Enfin, la révolution de 1830 renouvelle, pour la dixième fois, peut-être, la petite poésie. Adieu les odes sur la prise du Trocadéro! adieu les hymnes au général Foy! — Le triomphe des barricades a eu plus d'un résultat funeste; chaque borne, remuée par la puis-

sante main du peuple, a fait sortir de terre un petit poëte. Que va devenir cette pléiade de Linières sans aveu, errant par les rues et les carrefours, quelquefois cherchant le sujet d'une épître, et plus souvent le menu d'un dîner?— Depuis le régent jusqu'à Charles X, la petite poésie a vécu d'aumônes courtoisement dissimulées sous une forme ou sous une autre; on lui a donné des abbayes, des bénéfices, des recettes générales ou des pensions sur la liste civile : Florian, Vigée, Piis, et tant d'autres que j'ai nommés, possédaient de faciles sinécures et de gros appointements; presque tous les rimeurs de l'*Almanach des Muses*, depuis M. Carnot, de l'Académie de Dijon, capitaine au corps royal du génie, le même qui devint général et comte sous l'Empire, jusqu'à M. Lebrun, secrétaire des commandements du prince de Conti, et M. Lourdet de Santerre, maître des comptes, qui fabriquait des livrets d'opéras, jouissaient de places fort honorables dans le monde. Ce M. Lourdet de Santerre, en sa qualité de petit poëte, avait peu de succès au théâtre, et je soupçonne Rivarol d'être l'auteur d'un couplet fait à propos d'une mauvaise pièce de ce financier, et que l'on pourrait appliquer à beaucoup d'opéras de nos jours :

Embarras de couplets,
Embarras dans les rôles,
Embarras de ballets,
Embarras de paroles :
Enfin de toute sorte
On ne voit qu'embarras;
Mais allez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

Il est donc bien positif que pendant le dix-huitième siècle la petite poésie, choyée dans les salons, admise à la table des gentilshommes de la chambre et des fermiers-généraux, ayant à choisir entre les ambassades, la magistrature, le sacerdoce et les armes, fut une séduisante carrière, peut-être la plus séduisante de toutes. Cependant l'étiquette des anciens âges, dont les derniers vestiges subsistaient encore, répugnait à descendre jusqu'aux petits poëtes qui montaient si facilement jusqu'à elle. Les seigneurs, fous de madrigaux, tenaient à honneur de n'en point faire, et le cardinal de Bernis trouva beaucoup d'incrédules lorsque, succédant à l'abbé Gedoin, il vint dire dans son discours de réception à l'Académie : — « On vit le grand Condé combattre et écrire comme César. La Rochefoucauld, Bussi, Saint-Evremont, achevèrent enfin de convaincre les gens de qualité que ce n'est pas le titre d'auteur, mais la manière de l'acquérir qui peut déshonorer; que rougir d'écrire, c'est rougir de penser, c'est être honteux d'éclairer son siècle. »

Il a fallu plusieurs générations et plusieurs règnes pour assurer la difficile conquête de cette égalité littéraire, mais les petits poëtes n'y ont rien gagné. Complétement en dehors de la société et des places, étrangers à la gloire non moins qu'à la fortune, beaucoup d'entre eux riment aujourd'hui avec un acharnement qui est, à vrai dire, la seule qualité qu'on leur doive reconnaître. Néanmoins, presque toute la jeune littérature a dû, je ne sais pourquoi, subir le joug humiliant de la petite poésie. On ne citerait peut-être pas, parmi nous, trois ou quatre écrivains de trente ans qui ne se soient rendus coupables d'un volume de vers. Notre ami Chaudes-Aigues s'est essayé dans ce genre avant de s'arrêter à celui qui convient si bien à son talent, avant de prendre une place dans la critique sérieuse et respectée à côté de Planche, de Sainte-Beuve et de Philarète Chasles. Au rebours de Chaudes-Aigues, M. Edouard Alletz, qui avait commencé par des ouvrages d'une philosophie profonde et grave, s'imagine un matin qu'il est poëte, et fait imprimer les *Esquisses poétiques de la Vie*. Que vous dirai-je? la petite poésie de notre âge est un Protée qui adopte tous les caractères et revêt toutes les formes. Personne ne suit la même route, chacun va où le pousse le vent de son caprice. M. Brizeux, imagination contemplative, n'a encore fait qu'un joli rêve, *Marie;* M. Viennet, le dernier représentant de cette légèreté française, qu'on a tant blâmé, se joue de tout, aussi bien des mules du pape que de l'habit brodé de pair de France; M. Edgar Quinet est un poëte pour les penseurs, mais j'ignore s'il est un penseur pour les poëtes. Puis viennent pêle-mêle M. Auguste Barbier avec son léger bagage de deux ou trois ïambes qui nous ont valu une demi-douzaine de poëmes inexplicables; M. Jules de Resseguier, bouture du dix-huitième siècle greffée sur l'arbre de 1830; M. Jules Lefebvre, qui est persuadé que l'Académie ne saurait se passer de sa lyre inconnue; M. Bignan qui a voué un culte

d'adoration perpétuelle à Clémence Isaure, qui inventerait les jeux floraux s'ils n'existaient pas, et qui se croit obligé de se faire couronner tous les ans à l'Institut; M. Turquety, qui compose des psaumes à la barbe du saint roi David; M. le comte Ferdinand de Gramont, auteur d'un long volume de sonnets qui ne vaut pas un petit poëme; M. Crevel de Charlemagne, qui a aligné plus de romances que Rossini n'a écrit de notes; M. Léon de Vailly, dont toute la gloire inédite repose au fond de son portefeuille, et qui vit depuis un bon nombre d'années sur des traductions de Shakspeare, dont s'accordent à dire du bien tous ceux qui ne les ont point entendues; puis, MM. Ferdinand Dugué, Edouard Lhôte, Elzéar Pin et tant d'autres que vous ne connaissez guère; puis les infortunés que la rime a rendus fous : Antoni Deschamps, Lassailly; puis enfin l'interminable liste des dixièmes muses : Mmes Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Mélanie Waldor, Anaïs Ségalas, Hermance Lesguillons, Elise Moreau, Louise Colet, et toutes les femmes sur le retour, et toutes les veuves auteurs de contes verts, auxquelles M. Cousin a accordé des pensions pour services rendus aux lettres.

Si, après avoir parcouru cette triste généalogie de petits poëtes, nous évoquons dans notre mémoire les principaux événements qui se sont accomplis en France depuis un siècle environ, nous nous arrêtons à cette idée, que la petite poésie était possible, qu'elle avait même chance de vivre et de répandre de l'éclat ; mais Dieu ne l'a point permis. Millevoye est mort poitrinaire, Gilbert a rendu l'âme à l'hôpital, Marie-Joseph Chénier a porté sa tête innocente sur l'échafaud, d'Ovalle a succombé dans un duel malheureux, Escousse s'est consolé de l'indifférence par le suicide, et vous avez laissé mourir hier Hégésippe Moreau ! Pauvres jeunes poëtes, si fatalement réunis dans une même destinée, tous avant de mourir, vous vous êtes frappé le front, et vous avez dit : — « Pourtant il y avait quelque chose là! ...»

Nous n'avons plus d'Ovalle, ni Moreau, ni Marie-Joseph, mais nous possédons des petits poëtes civils, religieux, socialistes, des petits poëtes politiques, en tête desquels il faut placer M. Louis Belmontet. Sous le règne des Bourbons, M. Belmontet était l'adversaire le plus incorruptible des jésuites ; la dynastie nouvelle l'a trouvé, à son avénement, courtisan dévoué du malheur, dans la personne de M. Louis Bonaparte, ce qui ne l'a pas empêché un matin de tourner le dos à la conspiration de Boulogne, pour venir faire sa révérence au comte de Paris. — La *Belle-Poule* ramène en France les cendres de Napoléon, M. Belmontet saisit sa vieille guitare et nous crie : — « Non, l'Empereur n'est pas mort ! » — En effet, les vers de M. Belmontet sont capables de faire dresser les morts dans leur tombe. — Mlle Mars quitte la scène, M. Belmontet est encore là pour lui jeter, au milieu de toutes les fleurs dont on la couvre, un pavé sur la tête. — On baptise le comte de Paris, M. Belmontet entre dans l'échoppe d'un écrivain public, et broche une ode que des journaux officiels ont la coupable indulgence de reproduire; un amas de rimes où la grammaire n'est pas moins martyrisée que le style, un dithyrambe de teneur de livres, où l'on rencontre, entre beaucoup d'autres, les platitudes suivantes :

Mais vous, sire, et vous, jeune comte,
Que de son nom Paris dota,
Votre dynastie *est au compte*
De Juillet qui vous adopta.
La vierge de mil huit cent trente,
La liberté qui veut *sa rente*,
Qui marqua l'heure du départ,
Elle est avec vous dans vos fêtes,
Car il faut que, *les ayant faites*,
Dans le baptême elle ait sa part.

On appelle cela des vers !... et pas un journal sérieux n'élève la voix pour inviter M. Belmontet à se taire ou à retourner à l'école!

Quand une grande nation en est venue à ce degré d'indifférence, quand l'impunité est acquise à tous ces assassins de la langue, du rhythme et de la pensée; lorsqu'un nom aussi glorieux que celui de l'empereur, une comédienne aussi illustre que Mlle Mars, un prince réservé à d'aussi hautes choses que le comte de Paris, sont exposés sans défense au pindarisme des petits poëtes de la force de M. Belmontet, je dis qu'il n'y a plus de sécurité pour le goût et pour les oreilles de personne ; que l'on ne doit ouvrir un journal, aller au spectacle, traverser le pavillon de l'Horloge qu'en tremblant; je dis que la garde qui veille aux barrières du Louvre,

que les sergents de ville qui se promènent les mains derrière le dos sous le péristyle du Théâtre-Français, devraient impitoyablement interdire le passage à tout petit poëte ou perturbateur du repos public qu'ils surprendraient armé d'une strophe de M. Louis Belmontet, d'un chant populaire de M. Casimir Delavigne, ou d'une cantate officielle de M. Scribe.

G. Guénot-Lecointe.

LA SYLPHIDE.

J'en vis une ce soir; elle était fraîche et rose,
Une enfant de Paris qui gazouillait des vers,
Des riens, des chansons, des histoires en prose,
Folle fille mettant son bonnet de travers.

Elle avait le pied fin et la taille élancée,
Et, pour toute couronne, au front quelques muguets;
Sa parole tombait mollement cadencée,
Comme le vent du soir sur les vallons muets.

Gavarni seul eût pu vous rendre sa toilette...,
Son long châle et sa robe éclatante de fleurs;
Car elle avait le prisme heureux de sa palette,
Son galbe languissant et ses douces couleurs.

Et, bien que pour ma part j'évite les bas-bleues,
Qui nous parlent souvent de Paris et de l'art,
Perruches de salon qu'on doit fuir à cent lieues,
Je l'écoutai, rêveur, me chanter du Mozart.

Elle chantait vraiment comme chante Rosine,
Comme chante pour nous Dorus à l'Opéra;
Aussi pâle qu'Elvire, aussi blonde qu'Aline...
C'était la blanche harpe aux trèfles d'Alhambra;

La harpe éolienne, écho de ces génies
Qui s'échappent le soir du sein des lis ouverts,
Pour répandre à longs flots leurs torrents d'harmonies
Sous les pins de la plaine ou les peupliers verts.

Elle disait des chants que tout Paris répète,
Rossini, Strauss, Weber, au déchirant adieu,
Auber, Donizetti, Meyerbeer le poëte,
Tous les chantres d'airain, d'ambroisie ou de feu.

De nos cygnes du jour elle savait la plainte,
Et les soupirs d'Hugo, l'automne dans les bois,
Et Jocelyn mourant de sa tristesse sainte,
Et Barbier à l'ïambe accommodant sa voix.

SALON DE 1854.

Occasione

Alaguerre — Imp. Petit & Bertauts

Françoise de Rimini

Challamel & Medit 4 R. de Ardoise F.S.G.

De Sand et de Musset en récitant des pages,
Elle allait s'animant au feu de ces écrits;
Sur son album doré je vis bien des hommages,
Bien des noms de vainqueurs par elle-même inscrits.

C'était Janin, Gozlan, vivantes étincelles,
Avec Sandeau, Gautier, perles de son écrin,
Et tous les chevaliers errants de la nouvelle,
Que Nanteuil, Gavarni, servaient de leur burin.

Je reconnus aussi, sur l'album, des figures
Qu'au théâtre Paris applaudit chaque soir;
Des chapeaux, des turbans, des blondes, des guipures,
Nettement reproduits comme dans un miroir.

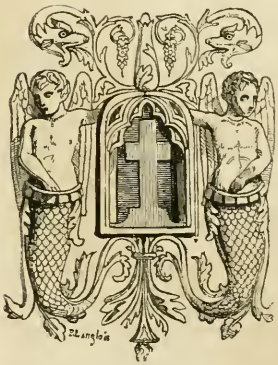
Et lorsque j'eus fermé bien à regret ce livre,
Où mon regard avide avec charme plongeait,
Et que je me levai tout rêveur pour la suivre,
Au lieu d'elle, une feuille au plafond voltigeait!

Une feuille d'album, qu'en son souffle rapide
Le vent allait bientôt balayer, si ma main
Ne l'eût point arrêtée en lisant : LA SYLPHIDE.
Ce seul papier sentait la rose et le jasmin;

C'était votre journal, — cher lecteur; — et ma belle,
Evaporée, hélas! sans la moindre rumeur,
En dépouillant ainsi l'enveloppe mortelle,
Avait laissé du moins son âme à l'imprimeur.

ROGER DE BEAUVOIR.

FRANCESCA DI RIMINI.



LANCIOTTO, seigneur de Rimini, prince boiteux et difforme, épousa la fille de Guido de Polenta, seigneur de Ravenne. Malheureusement Francesca aimait déjà Paul, le plus jeune frère de Lanciotto, un des plus beaux et des plus vaillants cavaliers de l'Italie. Aussi, mariée par force à Lanciotto, la pauvre fille ne sut résister à sa première passion; elle aima toujours Paul, et comme Paul aimait toujours éperdument Francesca, l'amour des jeunes gens s'accrut avec les obstacles, les craintes et les terreurs. — La nuit venue, on les voyait se rendre avec mystère à de doux et coupables rendez-vous. Rien encore n'avait troublé leur bonheur.

Un jour cependant les deux amants s'oublièrent : Paul appuyait chastement sa tête sur l'épaule de Francesca, et Francesca abandonnait une de ses mains à son bien-

aimé, et de l'autre tenait le roman de Lancelot Du Lac, chevalier de la Table-Ronde. Elle lisait; écoutons.

« Gallehaut ajouta que toutes les prouesses qu'avait faites depuis Lancelot, « n'avaient eu pour but que de plaire à la reine, et qu'il en était passionnément « amoureux, et sur-le-champ exigea qu'en récompense de si nobles services la « reine donnât un baiser à son chevalier.

« — De quoi me ferois-je prier? fait-elle; plus le veuil-je que vous.

« Lors tous trois se retirèrent plus à part, et font semblant de conseiller. La « reine voit que le chevalier n'en ose plus faire, si le prend par le menton, et le « baisa devant Gallehaut assez longuement. »

A cette partie du roman, Francesca s'arrête, Paul frémit, le livre est abandonné; la description du livre de Lancelot a troublé leurs têtes, aussi leurs mains se pressent et leurs fronts rougissent....

« Caro Paolo, murmura Francesca, tu sei tuta la mia vita, mia sola speranza!

« Per sempre! » répond une voix éperdue de bonheur. « Per Baccho!! » interrompt avec rage une voix terrible. Les deux amants venaient d'être surpris par le seigneur de Rimini. Ils furent tués du même coup.

Ceci se passait sur la terre; peu de temps après, voici ce qui se passait dans l'enfer. Dante les visitait, Virgile lui faisait les honneurs du lieu; des âmes en peine passaient et repassaient devant les poëtes.

« O Virgile, s'écrie tout à coup le Florentin, je parlerais volontiers à ces deux âmes qui vont ensemble, et paraissent si légères au vent.

— Quand ils seront plus près de nous, répond le chantre de l'*Enéide*, prie-les au nom de l'Amour qui les entraîne, et ils viendront. » Ainsi le fit Dante.

Comme des colombes appelées par le désir, avec les ailes ouvertes et immobiles, volent à leur doux nid au travers de l'air, portées d'un seul vouloir, ainsi ces deux âmes sortirent de la foule et se rendirent à l'appel affectueux du poëte.

Ces deux âmes parlèrent : « Etre gracieux et bienveillant, qui, traversant cet air sombre, viens nous visiter, nous qui avons teint le monde de sang, si le roi de l'univers nous était propice, nous le prierions pour ton repos, puisque tu as pitié de notre affreux malheur. Ce que tu veux nous dire, nous l'écouterons, et ce que tu veux entendre, nous te le dirons. La terre où je suis née est assise sur le rivage de la mer, ou le Pò descend pour être en paix avec les fleuves qui le suivent. L'Amour, qui se prend vite aux nobles cœurs, rendit celui que tu vois épris du beau corps dont je fus dépouillée d'une manière qui me flétrit encore. L'Amour, qui ne fait grâce d'aimer à nul être aimé, m'enivra tellement du bonheur de mon amant, que, comme tu le vois, il ne peut pas m'abandonner; l'amour nous a conduits à la même mort! Le cercle de Caïn attend celui qui nous a ôté la vie. » (On sait que dans le cercle de Caïn sont punis ceux qui ont tué leurs parents.)

Lorsque Dante eut entendu ces âmes blessées, il inclina le front, et le tint si longtemps penché, qu'à la fin Virgile lui dit : « A quoi songes-tu?

— Hélas! répondit-il, je songe aux douces pensées et aux désirs qui ont conduit ceux-là à leur fin malheureuse. Puis, se tournant vers les deux âmes : Francesca, ajouta-t-il, tes tourments me font pleurer de tristesse et de pitié; mais, dis-moi, au temps des doux soupirs, à quoi et comment l'amour vous permit-il de connaître vos désirs douteux? »

Francesca répondit : « Il n'est pas de douleur plus grande que de se souvenir des temps heureux dans l'infortune; mais si tu as tant à cœur de connaître la première source de notre amour, je ferai comme celui qui parle et pleure à la fois. Nous lisions un jour, par passe-temps, comment l'amour s'empara de Lancelot; nous étions seuls et sans méfiance; plusieurs fois cette lecture fit rencontrer nos yeux et nous fit changer de couleur, mais ce fut un seul passage qui nous perdit.

Quand nous lûmes comment cet amant si tendre avait baisé le sourire adoré, celui-ci, qui ne sera jamais séparé de moi, baisa ma bouche tout tremblant. Le livre et celui qui l'avait écrit furent pour nous un autre Gallehaut... Ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant! »

Tandis que l'âme de Francesca parlait ainsi, celle de Paul pleurait si fort et si amèrement, que Dante en défaillit de pitié. Il tomba, nous dit-il, comme tombe un corps mort.

Telle est toute l'histoire de la belle Françoise de Rimini : un doux rêve suivi d'un affreux réveil. M. Decaisne, en parcourant cette vie, s'est arrêté à l'épisode le plus passionné et le plus poétique : la lecture du roman de Lancelot. C'est une grande faculté que celle de savoir ainsi choisir son sujet, car cette faculté dénote toujours chez un artiste ce sentiment qui est l'âme des arts, le sentiment poétique.

Il faut le dire aussi, le tableau a donné naissance à un des plus jolis et des meilleurs dessins de l'*Album du Salon de* 1841, publié en ce moment par M. Challamel. Du reste, tout concourait à la perfection de ce dessin, car il est impossible de mieux peindre avec le crayon que ne l'a fait M. Alophe en reproduisant l'œuvre de M. Decaisne; on peut hautement avouer que sa copie est le tableau même, moins la dimension, et les lecteurs de la *Sylphide*, amateurs sincères des arts, n'éprouveront pas moins de plaisir à posséder ce beau dessin dans leur recueil, qu'ils n'en ont eu à l'admirer dans l'élégant *Album* de M. Challamel.

LOUIS BERGER.

CAUSERIES CRITIQUES.

A M. LE DIRECTEUR DE LA SYLPHIDE.

Les Écrivains modernes, par M. J. Chaudes-Aigues. — Le Code de la nature, par Morelly, publié et annoté par Villegardelle. — Mme de Rieux ; la petite Reine, par Mme Charles Reybaud (Hippolyte Arnaud). — Le Curé de village, par M. de Balzac. — Le Val d'Andorre, par M. Berthet. — *Hygiène des Femmes*, par le docteur X. Raymond. — Les Romanciers anglais. — Paul de Kock anglais et Paul de Kock français. — Variétés.

Vous le savez, Monsieur, je ne suis pas de ceux qui prétendent que pour critiquer et juger convenablement les œuvres et les hommes littéraires il faut absolument avoir produit soi-même, et en quelque sorte prouvé qu'on est capable de faire mieux que tous ceux qu'on critique et qu'on juge, ou qu'au moins on connaît, pour les avoir exploités, tous les genres de composition dont on parle. Ce raisonnement conduirait tout simplement à supprimer la critique, ou plutôt à ne reconnaître comme juges que les parties, enfin à n'admettre comme magistrats que des voleurs et des assassins. Ce n'est pas que je croie la critique littéraire chose facile à faire; au contraire, je pense qu'il est souvent plus difficile d'écrire une appréciation juste, impartiale, consciencieuse et intéressante d'un roman, d'un drame ou d'un poëme, que ce roman, ce drame ou ce poëme; par conséquent, j'attache une grande valeur littéraire aux ouvrages critiques. Aussi commencerai-je par vous entretenir du livre qu'un de vos collaborateurs, M. J. Chaudes-Aigues, vient de publier sous ce titre : *Les Écrivains modernes de la France*.

M. Chaudes-Aigues, choisissant de préférence la critique, s'est tout d'abord posé en esprit sérieux. Trouvant la critique épigrammatique et la critique poétique toutes deux faites par deux hommes supérieurs, MM. Planche et Sainte-Beuve, il comprit qu'il ne de-

vait se mettre à la suite ni de l'un ni de l'autre, mais, tout en procédant de chacun d'eux par certaines formes et par certains détails, en différer essentiellement par son but principal, et il entreprit la critique philosophique; c'est-à-dire que, dédaignant la forme, il ne s'attacha qu'à rechercher la pensée-mère de chacune des œuvres qu'il appréciait. Toutes ces appréciations, imprimées depuis quatre ans dans la *Revue de Paris*, M. Chaudes-Aigues les réunit aujourd'hui en un volume, et se soumet ainsi lui-même aux jugements de la critique. Mais avant de s'exposer ainsi, il a revu toutes les pages de ce livre avec un soin extrême, et on s'aperçoit aisément que l'auteur, si dédaigneux de la forme chez les autres, tient beaucoup au mérite plastique de ce qu'il écrit, et est, sous ce rapport, fort sévère et très-exigeant pour lui-même.

Je n'examinerai pas une à une toutes les opinions émises par M. Chaudes-Aigues sur les écrivains contemporains; je suis loin de partager ses antipathies pour certains hommes d'élite, tels que MM. Alfred de Musset et de Balzac, non plus que son profond dédain de Nicolas Boileau Je reconnais toutefois de la conscience dans ces jugements, mais je crois que le critique se laisse souvent emporter jusqu'à l'exagération, et que d'une idée juste et vraie il tire des déductions passionnées qui donnent à l'ensemble du travail un certain air de partialité. Je regrette vivement aussi de trouver dans ce volume, à côté de critiques au moins un peu sévères d'hommes éminents de notre époque, certains articles d'amitié faits évidemment pour aider au succès momentané d'un livre. Il en résulte qu'un homme absolument ignorant des noms et des choses littéraires de notre époque, à qui V. Hugo serait aussi inconnu que M. Jules Saint-Félix, par exemple, croirait, après avoir lu ce livre, que ce même M. Jules Saint-Félix, qui a eu une idée, est de beaucoup supérieur à MM. A. de Musset et de Balzac, que M. Chaudes-Aigues accuse de n'en avoir jamais eu. Je ne crois pas que telle soit la pensée de l'auteur, et le désir seul de réunir en un seul volume tout ce qu'il a écrit de sérieux depuis le commencement de sa vie littéraire, l'a porté à agir ainsi. Du reste, ce livre est rempli de bonnes pensées, de vues élevées et présentées avec talent; plein d'intérêt, non pas de cet intérêt vulgaire qu'inspire un roman, mais de cet intérêt bien plus grave qui touche tous les cœurs nobles et anime tous les esprits supérieurs.

Un autre livre sérieux, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue philosophique, c'est le *Code de la Nature*, par Morelly, que vient de publier M. Villegardelle, avec une notice sur l'auteur presque inconnu de cet opuscule. Après avoir lu cette sorte de théorie poétique dans laquelle Saint-Simon, Robert Owen et Fourier ont évidemment puisé l'idée de leurs systèmes sociaux, je ne suis nullement étonné qu'elle ait été attribuée à Diderot, quoique cependant je trouve dans ce petit livre une idée organisatrice qui ne s'est jamais montrée ni chez Diderot ni chez les autres grands critiques sociaux du XVIIIe siècle, une idée que Jean-Jacques Rousseau a à peine indiquée dans le *Contrat social;* mais il y a dans l'argumentation de Morelly une logique et en même temps dans son style une puissance et une verve qui ont pu tromper ses contemporains, et qui portent à croire que l'auteur n'a pas dû s'en tenir là. Du reste, comme curiosité littéraire et philosophique, *le Code de la Nature* est un livre à lire et à méditer avec attention. La notice et l'exposé de M. Villegardelle, écrits avec soin, sont presqu'à la hauteur de Morelly.

Passons maintenant à des choses moins graves. Madame Charles Reybaud a conquis depuis quelques années, par la fécondité et par la grâce de son talent, une place honorable dans la littérature facile. Ses deux derniers romans, *Madame de Rieux* et *la Petite Reine*, ne sont ni au-dessus ni au-dessous de leurs devanciers. Ici, dans *Madame de Rieux*, c'est une jeune fille qui se sacrifie à son père, épouse un homme qu'elle n'aime pas, et va enfouir ses grâces et sa beauté sous les mornes de Saint-Domingue. Quelques caractères assez joliment esquissés, quelques mots heureux, voilà le beau côté; mais souvent des déductions fausses, des conversations et des complications d'événements inutiles; voilà le revers de la médaille. Les mêmes éloges et les mêmes remarques peuvent être adressés à la *Petite Reine*. Dans ce dernier livre, la scène se passe à la Martinique; c'est l'histoire d'une jeune femme, belle et vertueuse, qui, reine de la colonie, est torturée par l'amour funeste et jaloux d'un homme, et, obligée de s'enfuir en France pour retrouver celui qu'elle a toujours aimé, est prise par des corsaires et livrée morte à l'infâme qui n'a cessé de la poursuivre. Le grand mérite des livres de Mme Reybaud est toujours de pouvoir être lus par tout le monde, et, par ce temps de livres désorganisateurs et corrupteurs, de ne laisser après leur lecture aucune mauvaise pensée.

Le Curé de Village, de M. de Balzac, que vous avez probablement déjà lu en feuilletons dans la *Presse*, gagne singulièrement à la lecture en volumes. Malgré les inconvénients inhérents au sujet, et que l'auteur déplore lui-même dans une préface trop courte pour qu'on ne la lise pas, ce livre est un des plus beaux qu'ait produits l'auteur d'*Eugénie Grandet*. Je vous engage à le relire, vous le reconnaîtrez à peine : c'est bien toujours le même drame, la même action, mais les détails et le style ont été revus et retouchés, et je vous jure que le roman n'y a rien perdu.

Il n'en sera probablement pas de même d'un roman de M. E. Berthet, que vient de publier le *Siècle*. Ce roman, intitulé *le Val d'Andorre*, est dépourvu des qualités attrayantes qui ont fait de M. Berthet, dans l'idée de beaucoup de gens, un des premiers écrivains de l'époque. En effet, l'action du *Val d'Andorre* est lourde, embarrassée, les personnages se montrent et agissent péniblement. Quelques froides descriptions des mœurs de cette petite république, quelques peintures incolores de cette contrée située entre l'Espagne et la France, et que M. Berthet a peut-être étudiée comme moi dans les livres, peuvent seules donner à cette publication un peu de cet intérêt qu'inspirent le bizarre et l'inconnu, intérêt de géographie ou de journal de voyageur — Il faut encore que je vous fasse l'éloge du livre du docteur X. Raymond, l'*Hygiène des Femmes*, livre fort bien fait, rempli d'observations intéressantes, de recherches utiles, et dont tout le monde parle. Il est impossible de réunir dans un volume plus de choses et de les raconter avec plus d'esprit. Jamais Fontenelle même, dans sa *Théorie des Mondes*, n'a poussé plus loin l'art d'instruire sous les dehors frivoles et charmants de la causerie.

Je viens de lire trois traductions de romans anglais, et j'ai peine à comprendre, je vous l'assure, l'empressement qu'excitent les livres anglais. Perdent-ils à la traduction? il faut bien le croire, puisqu'on me soutient que Bulwer est un des premiers romanciers de l'Europe, ce qu'on ne peut admettre, malgré tout le mérite de *Pelham* et d'*Eugène Aram*, et puisqu'on affirme que M. Ch. Dickens est un écrivain fort spirituel et excessivement amusant. Quant à M. Marryat, qu'on appelle le Cooper d'Angleterre, comme on appelait Cooper le Walter Scott de l'Amérique, je ne vous cacherai pas que c'est celui des trois pour lequel j'éprouve le plus de sympathie, et que je ne serais pas éloigné de tomber d'accord avec les anglomanes, si je ne trouvais pas ce titre de Cooper anglais aussi parfaitement ridicule que celui de Paul de Kock anglais, dont on affuble M. Dickens sur les affiches. Lequel des deux a le droit de se fâcher, de M. Paul de Kock ou M. Dickens? j'ai lu les livres de M. Dickens, il va sans dire que j'ai un peu lu de Paul de Kock, et je demeure excessivement embarrassé; pourtant je n'ai pas grande envie d'approfondir davantage cette haute question littéraire.

Votre collaborateur, M. Alfred Des Essarts, a obtenu le grand prix de poésie à l'Institut; c'est la digne récompense des efforts de ce jeune et laborieux écrivain.

C'est jeudi prochain, 3 juin, qu'aura lieu la grande solennité de l'Académie, la réception de M. Hugo; naturellement M. de Sainte-Aulaire, nommé le même jour que M. Hugo, devait être aussi reçu le même jour; mais le noble diplomate a décliné cet honneur et a préféré arriver avec M. Ancelot. Cet excès de modestie de M. de Sainte-Aulaire pourra bien sembler à M. Ancelot un excès de malhonnêteté!

JULIEN LEMER.

Quelques jours encore, et l'Opéra, qui déjà regrette l'éloignement de Mme Gras-Dorus, sera privé de la présence de son grand chanteur. Duprez n'a sans doute retardé son départ qu'à cause du retour de Mme Treillet-Nathan. On sait que cette cantatrice est la seule élève qu'il ait jusqu'à présent donnée au théâtre. Mme Nathan a fait sa rentrée lundi dernier aux côtés de son maître, dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*. Le séjour de Bruxelles n'a pas été, selon nous, entièrement favorable à Mme Nathan; elle a appris à crier quelquefois, ce qui est un grand défaut; si elle nous est revenue avec une plus grande habitude de la scène, en revanche, les qualités principales de sa voix se sont amoindries; son talent est plus correct, plus égal, mais il a moins d'éclat; le rôle de Valentine nous a semblé dépourvu d'une grande partie de son relief, et sauf quelques passages bien dits, quelques notes de tête jetées avec

audace, nous avons trouvé Mme Treillet-Nathan au-dessous de sa réputation de l'année dernière. — Duprez a été admirable au quatrième acte. — Voici que l'on recommence à parler du retour des deux Elssler. Si c'était vrai!

Un important début vient d'avoir lieu à la Comédie-Française. Mlle Augustine Brohan a tenu plus que n'avaient promis ses amis. Elle a joué et dit Dorine, du *Tartuffe*, en comédienne consommée, sans cependant jeter sa coiffe par-dessus les moulins, et en conservant la pudeur qui convient à son âge. C'était Dorine remontrant à ses maîtres et se moquant de Tartuffe naïvement, sans songer à mal, agissant en quelque sorte instinctivement, et jugeant dans son simple bon sens. Elle a mis un peu plus de malice dans les *Rivaux d'eux-mêmes*, et le lendemain dans les *Folies amoureuses*. Elle nous a paru aussi plus à l'aise dans ces deux derniers rôles, et le public a semblé l'y goûter plus que dans Dorine : cependant, nous avouerons que nous avons été enchanté de cette grâce naïve, qui, sans rien ôter à l'esprit du rôle, lui donne un charme de plus.

La Protectrice est une bluette assez amusante, assez spirituellement écrite, mais assez pauvrement conçue et agencée. Ce n'est ni le monde de notre époque ni le monde d'un autre temps, à moins cependant que ce ne soit le monde d'un temps à venir. Il est question d'un ministre qui a des places de receveurs plein sa poche; il en donne à ses amis, à ses amies, à tous ceux qui vont le voir; il paraît que ce ministre n'a ni parents à pousser ni députés à allécher.— Le rôle de Bercour, qui est le seul rôle important, a été joué par Samson avec une finesse et une verve remarquables. Régnier a joué gaiement un rôle de *Lion incroyable*.

Mardi, la première représentation des *Deux Serruriers*, drame en 5 actes, de Félix Pyat, avait réuni au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans une atmosphère de quarante ou cinquante degrés de chaleur, le ban et l'arrière-ban des écrivains et des artistes. On nous avait annoncé une solennité littéraire, et le long drame de M. Pyat a été écouté jusqu'au bout dans un silence religieux, qui n'a été interrompu que par de fréquents bravos. La place nous manque malheureusement pour faire l'analyse des *Deux Serruriers*, et nous ne pouvons que constater le succès de la première représentation de cet ouvrage qui, envisagé en dehors du point de vue littéraire, produira, nous n'en doutons pas, d'abondantes recettes. — Dans ce drame, qui ne se passe en quelque sorte qu'entre des hommes, les acteurs ont si bien crié, que le parterre ne savait plus qui rappeler à la fin, et que M. Raucourt et M. Clarence, après être venus l'un après l'autre, sont rentrés en scène triomphalement tous deux ensemble. — On ne leur a cependant jeté aucune couronne.

Nous avons fait tous nos efforts pour que ce troisième volume de *la Sylphide*, dont nous traçons aujourd'hui les dernières lignes, fût au-dessus des deux premiers aussi bien par la valeur littéraire que par le luxe typographique. C'est au public qui nous a lu de nous juger, c'est à lui de dire si nous avons fidèlement tenu nos promesses, si nous ne les avons pas même dépassées toutes. Sans cesse préoccupé du désir d'intéresser et de plaire, nous avons recherché la variété dans nos nouvelles et nos illustrations avec nou moins de soin que dans nos modes. Nous avons appelé à nous tous les écrivains de conscience, tous les artistes de talent: beaucoup ont répondu, les autres viendront à leur tour, car nous tenons à honneur de prouver que si depuis un an surtout le succès a dépassé nos espérances, la SYLPHIDE, au moins, ne sera jamais en reste avec ses lecteurs.

Paris, 27 mai 1841.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

INTRODUCTION, par M. de Villemessant 1
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay 3
Dans la Sierra, par M. Théophile Gautier 6
Académie Royale de Musique, la *Favorite*, de M. Donizetti, par M. G. Guénot-Lecointe. 7
Théâtre de la Porte-St-Martin, réouverture, par M. Charles Rouget 11
Planche I. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne de L'Epinay 13
La Relique d'un Cardinal, par M. Pitre-Chevalier. 16
Les Funérailles de Napoléon, par M. G. Guénot-Lecointe 21
Théâtres, Concerts. 23
Planche II. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay 25
Le Quinze Décembre, par M. G. Guénot-Lecointe 29
Causeries critiques, à M. le Directeur de la *Sylphide*, par M. le marquis de Châtillon.. 33
Planche III. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 37
Le Jeu d'une Coquette, première partie, par M. le baron de Bazancourt 39
Théâtres, Concerts, par M. Alfred D.-S 47
Planche IV. — Les Funérailles de Napoléon.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay 49
Le Jeu d'une Coquette, deuxième partie, par M. le baron de Bazancourt 52
Chronique du grand monde, par M. le comte de *****. 57
Théâtres, Concerts, par M. G. Guénot-Lecointe 59
Planche V. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 61
Le Jeu d'une Coquette, troisième partie, par M. le baron de Bazancourt 64
Chronique du grand monde, par M. le comte de *** 71
Académie Royale de Musique. Débuts de Mlle Heinefetter. 72
Planche VI. — Portrait de Mlle Catinka Heinefetter.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 73
Le Jeu d'une Coquette, quatrième partie, par M. le baron de Bazancourt. 76
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R****. 81
Planche VII. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne de L'Epinay. 85
Le Jeu d'une Coquette, cinquième et dernière partie, par M. le baron de Bazancourt. 89
M. Victor Hugo et M. Soumet, par M. G. Guénot-Lecointe. 97
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R****. 99
Théâtres. 100
Planche VIII. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 101
Bal de la Liste-Civile, par M. de Villemessant. 104
Causeries critiques, à M. le directeur de la *Sylphide*, par M. le marquis de Châtillon.. . 105
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R****. 108
Opéra-Comique. Le *Guitarrero*, de M. Halévy, par M. G. Guénot-Lecointe. 109
Planche IX. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay 113
Histoire d'une Cantatrice, première partie, par M. Scudo. 117
Les amis de M. Soumet, par M. G. Guénot-Lecointe 121
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R****. 123
Théâtres, Concerts. — Mlle Sophie Loeve . . . . . *Ibid.*
Planche X. — Un Travestissement.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 125
Histoire d'une Cantatrice, seconde et dernière partie, par M. Scudo. 127
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R***. 132
Correspondance. Lettre de M. Victor Hugo. 133
Revue des Théâtres, par M. G. Guénot-Lecointe 134
Planche XI. — Gravures de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 137
Une Journée à Venise, par M. Huguenet Le Jay. 139
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R****. 146
Revue des Théâtres. 148
Planche XII. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay.. 149
Les Deux Extrêmes, première partie, par M. Pitre-Chevalier. 151
Causeries critiques, à M. le Directeur de la *Sylphide*, par M. le marquis de Châtillon. . 156
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R****. 159
Planche XIII. — Le Couvent de Lichtenthal, à Baden.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 161
Les Deux Extrêmes, seconde partie, par M. Pitre-Chevalier. 164

Pages
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R**** 171
Revue des Théâtres. 172
Planche XIV — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay 173
Les Deux Extrêmes, troisième et dernière partie, par M. Pitre-Chevalier. 175
Opéra-Comique. *Les Diamants de la Couronne*, de M. Auber, par M. G. Guénot-Lecointe. 181
Planche XV. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 185
Une Aventure du comte de Cagliostro, 1785, par M. Alfred Des-Essarts 188
Salon de 1841. — Premier article, par M Louis Berger. 194
Réponse au journal la *Mode*, par M. de Villemessant. 196
Planche XVI. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 197
Le Manoir de Beauchesne, par M. G. Guénot-Lecointe. 199
Causeries critiques, à M. le Directeur de la *Sylphide*, par M. le marquis de Châtillon. 202
Salon de 1841. — Deuxième article, par M. Louis Berger. 205
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R****. 207
Théâtres, Concerts. 208
Planche XVII. — Le Manoir de Beauchesne.
Modes, à Mme ***, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. 209
La Dernière Sœur Grise, première partie, par M. Léon Gozlan. 212
Salon de 1841. — Troisième article, par M. Louis Berger. 218
Chronique du grand monde, par M. le comte Alfred de R****. 219
Théâtres. 220
Planche XVIII. — Gravure de Modes.
Modes, Steeple-chase de la Croix de Berny, par Mme la baronne Marie de L'Epinay. . . 221
La Dernière Sœur Grise, seconde partie, par M. Léon Gozlan 223
La Propriété littéraire, par un vieil avocat 229
Théâtres, Concerts, par M. G. Guénot-Lecointe. 231
Planche XIX. — Gravure de Modes
Modes, Longchamps, par Mme la baronne Marie de L'Epinay 233
La Dernière Sœur Grise, troisième partie, par M. Léon Gozlan. 236
Salon de 1841. — Quatrième et dernier article, par M. Louis Berger. 242
Théâtres, par M. G Guénot-Lecointe. 244
Planche XX. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par ***. 245
La Dernière Sœur Grise, quatrième partie, par M. Léon Gozlan. 247
Académie Royale de Musique. — *Carmagnola*, de M. A. Thomas, par M. Samuel Roger. 253
Théâtres, par M. G. G.-L. 256
Planche XXI. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme ***, par ***. 257
La Dernière Sœur Grise, cinquième partie, par M. Léon Gozlan. 259
Causeries critiques, à M. le Directeur de la *Sylphide*, par M. le marquis de Châtillon. . 266
Théâtre-Français : le *Gladiateur*, le *Chêne du Roi*, de M. Soumet, par M. P.-C. 268
Planche XXII. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme Amélie de P***, par Mme la vicomtesse de Senneville. 269
La Dernière Sœur Grise, sixième et dernière partie, par M. Léon Gozlan. 273
Artistes modernes. XIII. — Teresa et Maria Milanollo, par Mme Laure Jourdain. 280
Théâtre de la Renaissance, l'*École des Jeunes Filles*, de Mme Mélanie Waldor, par M. G. Guénot-Lecointe. 282
Théâtres 284
Planche XXIII. — Portraits de Teresa et Maria Milanollo, dessinés d'après nature, par M. Lépaulle, lithographiés par Alophe.
Modes, à Mme Amélie de P****, par Mme la vicomtesse de Senneville 285
Un pressentiment, par M. Louis Berger. 288
Les Petits Poëtes d'autrefois, par M G. Guénot-Lecointe. 292
Opéra-Comique, reprise de la *Dame Blanche*, par M. Samuel Roger. 295
Théâtres, par M. G. G.-L. 296
Planche XXIV. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme Amélie de P***, par Mme la vicomtesse de Senneville. 297
Une Églogue en 1840, par M. Albéric Second. 300
Théâtre, par M. P. G. 307
Planche XXV. — Gravure de Modes.
Modes, à Mme Amélie de P***, par Mme la vicomtesse de Senneville 309
Quelques Modes anciennes. 311
Les Petits Poëtes d'aujourd'hui, par M. G.-Guénot-Lecointe 312
La *Sylphide*, par M. Roger de Beauvoir 315
Françoise de Rimini, par M. Louis Berger. 316
Causeries Critiques, à M. le Directeur de la *Sylphide*, par M. Julien Lemer 318
Théâtres 321
Planche XXVI. — Françoise de Rimini.

FIN